

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

DES

PÈRES DE L'ÉGLISE

GRECQUE ET LATINE.

TOME VINGT-CINQUIÈME.

IMPRIMERIE D'HIPPOLYTE TILLIARD,
RUE DE LA HARPE, N° 78.

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

DES

PÈRES DE L'ÉGLISE

GRECQUE ET LATINE,

OU

COURS D'ÉLOQUENCE SACRÉE;

PAR MARIE-NICOLAS-SILVESTRE GUILLON,

PROFESSEUR D'ÉLOQUENCE SACRÉE DANS LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE DE PARIS, INSPECTEUR DE L'ACADÉMIE DE PARIS, CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR, AUMÔNIER DE SON ALTESSE ROYALE MADAME LA DUCHESSE D'ORLÉANS, PRÉDICATEUR ORDINAIRE DU ROI, CHANOINE HONORAIRE DE SAINT-DENIS.

Ouvrage dédié au Roi.



QUATRIÈME PARTIE,

CONTROVERSISTES SCOLASTIQUES.

TOME VINGT-CINQUIÈME.

Habes quod primum bibas, habes quod secundum, habes quod postremum.

S. AMBROS., *Epist.* II, tom. II, pag. 755.

PARIS,

MÉQUIGNON-HAVARD, LIBRAIRE,

RUE DES SAINTS-PÈRES, N° 10.

M. DCCC. XXVIII.

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

DES

PÈRES DE L'ÉGLISE GRECQUE ET LATINE,

OU

COURS D'ÉLOQUENCE SACRÉE.

LIVRE DIXIÈME ET DERNIER.

SAINT BERNARD.

SUITE DES CONTROVERSISTES SCOLASTIQUES.

1. Pierre le Vénérable, abbé de Cluny.

Ce que saint Bernard étoit à l'ordre de Cîteaux, Pierre le fut à l'ordre de Cluny.

Un orateur de nos jours l'a ainsi caractérisé : « Homme de paix au milieu des disputes, conciliateur au sein des animosités ; homme d'un grand savoir au milieu de tant d'ignorance, d'un goût délicat au milieu de tant de grossièreté ; le confident des rois, le conseil des pontifes, capable de donner à tous de grandes leçons, et encore de plus grands exemples ; l'ornement de l'état religieux et de l'Eglise (1). »

(1) Besplas, *Panégyr. de saint Bernard*, pag. 403, 404, à la suite de l'*Essai sur l'éloquence de la chaire*.

Saint Bernard lui écrivoit : « Quelle gloire pour moi de pouvoir montrer, dans la terre étrangère où je suis, une lettre de la main d'un homme tel que vous ! (1) « Et ailleurs : « Il est impossible de réunir plus d'agrément dans l'expression et plus de solidité dans la pensée (2). » Cet éloge n'a rien que de mérité, par rapport au temps où vécut Pierre le Vénérable.

Nous avons le recueil de ses lettres, partagées en six livres (3). La plupart traitent des matières de discipline, de réglements particuliers, de réponses ou consultations présentées avec méthode et clarté, résolues avec sagesse. Quelques-unes ne sont que de simples compliments, exprimés avec tout le charme de la plus exquise politesse et de l'esprit le plus délicat (4). Les plus importantes sont celles où il est parlé du malheureux succès de la croisade.

Pierre écrivit à ce sujet à Roger, roi de Sicile : « Autant l'union entre les princes chrétiens seroit utile à la cause commune, autant leurs discordes lui deviendroient funestes. Elles feroient le triomphe de l'ennemi. L'expérience l'a trop fait voir. De tous les princes de l'Europe, il n'en est point qui soit plus capable que Roger de réparer les désastres des armées chrétiennes, par sa prudence et sa valeur

Bibl. Patr., t. II, p. 849.

(1) *Epist.* CXLVII, p. 152, édit. Mabillon ; CCLXV *ibid.*, p. 262

(2) *Epist.* CCXXVIII, p. 211 et 212.

(3) *Biblioth. Patrum. Lugd.*, tom. XXII.

(4) Voy. la Lettre CCCLXXXVIII parmi celles de saint Bernard, p. 345.

personnelle, par les ressources de son état, et la facilité des transports. Ce n'est point là flatterie, mais la pure expression de la vérité. »

Il adressoit en même temps à saint Bernard et à l'abbé Suger, des lettres pleines de la plus touchante sensibilité, à l'occasion du même événement. « Peut-on, sans la plus vive douleur, écrivoit-il au premier, penser que nous sommes menacés de voir cette terre sacrée, que de si nobles efforts de nos pères, et des flots de sang chrétien avoient arrachée, il n'y a pas long-temps, au joug des infidèles, menacée d'y retomber, et de redevenir la proie des impies et des blasphémateurs? Quel cœur seroit insensible à la crainte que cette voie de salut, ouverte aux pécheurs pénitents, et que nous avons vue durant cinquante ans enlever à l'empire du Démon des milliers de pieux pélerins rendus par elle au royaume céleste, se trouve fermée par les sacriléges oppositions des Sarrasins! Se pourroit-il que la colère divine fût irritée contre nous, au point de permettre que son peuple chrétien, sa famille adoptive soit livrée à de nouvelles disgrâces, que nos blessures encore saignantes soient aigries par une blessure qui seroit le comble des malheurs? Mériteroit-il d'être compté parmi les membres du corps de Jésus-Christ, celui-là que la seule appréhension d'un danger aussi pressant, et d'une aussi effroyable calamité pour tout le peuple chré- Pag. 950.

tien, ne jetteroit pas dans la plus vive affliction, et qui pourroit, je ne dis pas se borner à un simple sentiment d'une commisération stérile et qui coûte si peu, mais ne pas chercher à contribuer de tous ses moyens à réparer un tel désastre, dût-il même en coûter des sacrifices ? »

Pag. 951. Il écrit au second : « Il ne s'agit pas ici d'un médiocre intérêt, mais d'une affaire auprès de laquelle tout le reste n'est rien. Est-il en effet devoir plus pressant que d'empêcher que les choses saintes ne soient abandonnées aux animaux impurs ; que la contrée foulée jadis par les pieds du Sauveur des hommes, ne soit encore déshonorée par la présence des impies ; que la royale cité de Jérusalem, cette ville sainte, qui fut consacrée par les prophètes, par les Apôtres, par Jésus-Christ lui-même, ne redevienne le théâtre des plus criminelles abominations ; que l'illustre métropole de toute la Syrie, Antioche, ne retombe au pouvoir de nos sacriléges ennemis ; que la montagne sainte, où fut planté l'instrument du salut, aujourd'hui, nous dit-on, assiégée par les infidèles, n'en soit la conquête, et que le tombeau même où reposa Notre Seigneur, ce tombeau, dont les prophètes avoient publié la gloire dans tout l'univers, devenu la proie des plus brutales fureurs, ne soit renversé de fond en comble, anéanti, comme ils osent nous en menacer? »

Pag. 978. et suiv. Pierre essayoit en même temps de faire briller la

lumière aux yeux des Juifs et des Mahométans, en expliquant aux premiers les prophéties qui annonçoient le Messie, et faisant voir dans la personne de Jésus-Christ le fidèle accomplissement des prédictions; aux seconds, en leur démontrant les impostures de leur faux prophète, qu'il réfute par sa propre histoire (1). Pag. 1030. Pag. 1034.

Il combattoit avec non moins de force les erreurs de Pierre de Bruys, dont les disciples, sous le nom de Pétrobusiens, soutenoient à main armée la doctrine fanatique de leur maître. « Répandus dans les campagnes du midi de la France, ils avoient résisté aux efforts réunis des deux puissances ecclésiastique et civile, et partout se livroient au brigandage le plus effréné, rebaptisant les peuples, profanant les églises, renversant les autels, livrant aux flammes les croix et les saintes images, traînant les religieux dans les cachots, et les contraignant par les menaces et les tourments à se marier. » « Dignes ancêtres de ces Vaudois, à qui les protestants ont essayé d'attacher la succession de leur révolte contre l'E- Pag. 1035.

(1) Pierre de Cluny ne vouloit pas que l'on persécutât les Juifs. Il écrit au roi Louis qu'ils sont assez malheureux d'être proscrits chez tous les peuples de la terre, sans ajouter à l'humiliation de l'esclavage les rigueurs des supplices. S'il est permis de les punir, que ce soit seulement dans ce qui leur est le plus cher, à savoir leur argent. Non content de réfuter les erreurs des Mahométans, il fit traduire en latin leur Alcoran, et engagea saint Bernard à employer à la réfutation de ce livre les talents que Dieu lui avoit donnés.

glise (1). » Le saint abbé analyse leurs erreurs, qu'il réduit à cinq chefs (2). Elles consistoient à refuser le baptême aux enfants avant l'âge de raison, à condamner les temples sacrés, à briser les croix au lieu de les adorer, à rejeter l'Eucharistie, à rejeter les prières et les oblations qui se font pour les morts. Pierre les combat par l'autorité du raisonnement, de l'Ecriture et de la tradition.

On accusoit l'ordre de Cluny de quelque relâchement. Son abbé se crut obligé de répondre aux reproches qui lui étoient adressés. Les objections portoient sur la facilité avec laquelle les novices étoient dispensés des épreuves préliminaires à leur profession ; il répond : Quand le Sauveur a dit à un
Matth. XIX. 21. jeune homme de l'Evangile : Allez, vendez ce que vous avez, et le donnez aux pauvres, lui a-t-il donné un an pour y penser et s'y préparer? En promettant l'observation de la règle de saint Benoît, avons-nous promis de ne pas observer celle de l'Evangile? — Pourquoi l'on y permettoit l'usage des

(1) Bossuet, *Hist. des Variat.*, liv. XI, n° II, pag. 421, édit in-4°, tom. III.

(2) Saint Bernard, qui peut-être les avoit vus de plus près, leur reproche encore d'autres singularités non moins criminelles. (*Serm.* LXVI *in Cant.*) « Pour les erreurs dont Pierre le Vénérable ne parle pas, » il est aisé de comprendre que c'est qu'elles n'étoient pas encore » assez avérées, et qu'on n'avoit pas pénétré d'abord tous les secrets » d'une secte, qui avoit tant de replis et tant de détours » (Bossuet, *ibid.*, pag. 419.)

fourrures dont la règle ne dit rien ? — Mais elle ne les défend pas non plus, et permet d'habiller les frères selon les saisons et la qualité des lieux, se contentant de remettre le tout à la discrétion de l'abbé. — Nous recevons les fugitifs au-delà des trois fois marquées par la règle. Cela est vrai. Mais Jésus-Christ n'a-t-il pas pardonné à saint Pierre ? Ne l'a-t-il pas chargé du soin du troupeau, et constitué chef et prince des Apôtres, depuis même qu'il l'eût renié trois fois ? La porte de la miséricorde ne doit-elle pas être ouverte au pécheur jusqu'au dernier soupir. La règle même ne défend pas de recevoir au-delà de trois fois celui qui, par sa faute, sort du monastère ; elle dit seulement qu'il doit savoir qu'après trois sorties la porte lui sera fermée ; mais non qu'on ne pourra plus la lui ouvrir. — Un autre reproche qui nous est fait : Nos religieux ne se prosternent pas devant les hôtes à leur arrivée, ni à leur départ ; ils ne leur lavent pas les pieds. Si cette pratique ne pouvoit s'omettre sans risque du salut, il faudroit, ou que la communauté fût toujours dans la chambre des hôtes, ou que ceux-ci fussent reçus dans l'intérieur ; ce qui amèneroit toutes sortes de désordres.

Abailard étant mort en 1141, Pierre de Cluny ne trouva rien de mieux, pour consoler Héloïse, que de lui apprendre de quelle manière son mari avoit vécu et fini sa vie dans sa retraite. « Je ne me

souviens pas, dit-il, d'avoir vu son semblable en humilité, tant pour l'habit que pour la contenance. Je l'obligeois à tenir le premier rang dans notre nombreuse communauté, mais il paroissoit le dernier de tous par la pauvreté de son habit. J'admirois comment un homme d'une si grande réputation pût s'abaisser de la sorte, et se mépriser lui-même. Il observoit, dans la nourriture et dans tous les besoins du corps, la même simplicité que dans les habits, et condamnoit, par ses discours et par son exemple, non-seulement le superflu, mais tout ce qui n'est pas absolument nécessaire. Il lisoit souvent, gardoit un silence perpétuel, si ce n'est quand il étoit forcé de parler, ou dans les conférences, ou dans les sermons qu'il faisoit à la communauté. Il offroit fréquemment le sacrifice, et même presque tous les jours, depuis que par mes lettres et mes sollicitations il eut été réconcilié au saint-siège. Que dirai-je davantage? Il n'étoit occupé que de méditer, ou d'enseigner les vérités de la religion ou de la philosophie (1). »

Nous avons également de lui quelques traités théologiques.

Sur le sacrifice des chrétiens, il établit « que la société des fidèles n'est restée jamais sans sacrifices;
Pag. 1057. que depuis Abel jusqu'à Jésus-Christ, il en avoit

(1) Traduit par D. Ceillier, tom. XXII, pag. 489.

été offert sans interruption ; que Jésus-Christ, en abrogeant l'ancienne loi, avoit substitué aux figures la seule victime de propitiation qui pût être agréable à Dieu son père ; que le sacrifice seul, pur et sans tache, n'étoit autre chose que Jésus-Christ lui-même immolé sur l'autel de la croix ; que conformément à la prophétie, son Eglise offre aujourd'hui l'Agneau de Dieu, qui efface les péchés du monde, qui étant immolé ne meurt point, qui étant partagé ne diminue point, qui étant mangé ne se consume point. Elle offre pour elle-même celui qui s'est offert pour elle ; et elle fait, en l'offrant toujours, ce que Jésus-Christ en mourant n'a fait qu'une fois. » Pag. 1058.

Ailleurs, il s'explique avec la même clarté sur le dogme de la transsubstantiation, contre Bérenger (1). Pag. 1063.

Il ne nous reste de Pierre le Vénérable que quatre sermons. Le premier, sur le sépulcre de Jésus-Christ (2). « Que d'autres étalent avec orgueil les pompeux mausolées dont ils couvrent les cendres de leurs pères, qu'ils les décorent de marbres somptueux et de riches peintures ; nous, célébrons par nos hommages le sépulcre inaccessible à la corruption, d'où le triomphateur de la mort s'est élevé au plus haut des cieux, victorieux des enfers. Pag. 1080. Pag. 1419.

(1) *Nucleus de Sacrificio Missæ*, dans le tom. x, *Biblioth. Patr.*, ann. 1624.

(2) *Apud* Martenne, *Thesaur. Anecdotor.*, tom. v, pag. 1419.

La terre, maudite elle-même avec le premier homme en punition de son péché, savoit bien qu'en conséquence de l'arrêt porté contre toute l'espèce
Gen. III. 19. humaine : *Tu es terre et tu retourneras dans la terre*, elle savoit bien, dis-je, qu'elle devoit ouvrir son sein à tous les enfants d'Adam, et ne l'ouvrir que pour en faire la proie de la mort et de la corruption ; incapable de les conserver à la vie et à l'im-
Pag. 1420. mortalité dont ils étoient déchus. Mais en voici un, l'unique parmi tant d'innombrables générations de morts, qui, entré mort dans ses entrailles, échappant à la commune loi, sort libre des liens de la mort. La terre le voit et admire ce prodige si nouveau... Du fond de son sépulcre, il a ébranlé tous les sépulcres des morts pour les rappeler à la vie. Sa glorieuse résurrection, ô homme! est le gage de celle qui t'est promise à toi-même.

Nous révérons, et certes à juste titre, la crèche où la Vierge mère de Dieu déposa son divin enfant;
Pag. 1421. plus encore devons-nous honorer le sépulcre glorieux où il est allé se reposer à la suite de tant de combats soutenus sur la croix, pour y terrasser tous ses ennemis.

Pag. 1422. Que si les lieux honorés par la présence des saints deviennent eux-mêmes sanctifiés, combien nous doit paroître saint celui qui a reçu le Dieu sanctificateur!

C'étoit là le signe que Jésus-Christ avoit donné comme devant être le témoignage le plus notoire de

sa divinité, quand il avoit dit : *De même que Jonas est resté trois jours et trois nuits dans le ventre de la baleine, de même le Fils de l'homme demeurera trois jours et trois nuits dans les entrailles de la terre.* Le prodige opéré dans le prophète n'étoit pas qu'il eût été absorbé dans le corps d'un poisson monstrueux, mais qu'y étant englouti, il y fût vivant et en sortît sans nulle atteinte. De même le miracle de la résurrection du Sauveur ne fut pas qu'il mourût, qu'il fût enseveli; il le falloit ainsi pour manifester à la nation déicide que ce Jésus qu'elle avoit fait mourir comme le dernier des hommes, que l'on avoit mis au tombeau, moins par honneur que pour prolonger, même après sa mort, la persécution à laquelle il sembloit avoir succombé, étoit le maître de la vie et de la mort, le Tout-Puissant, puisqu'il se ressuscitoit ainsi lui-même, puisque, par sa propre vertu, il rompoit les liens de la mort et du tombeau. Il le falloit, ou pour le salut de ceux qui croiroient en lui, ou pour la condamnation de ceux qui le méconnoîtroient. Le miracle n'étoit pas qu'il consentît à mourir comme tous les autres mortels, mais que, devenu mortel, il vainquît la mort, tant pour lui-même que pour les siens, régénérés avec lui à une vie immortelle.

Mauh. XII. 40.

Pag. 1423.

Gloire du tombeau de Jésus-Christ, prédite par les prophètes et manifestée par le concours de tous les peuples du monde. (Ici le saint abbé confirme une

Pag. 1430.

particularité en faveur de laquelle il y avoit déjà de
Pag. 1432. nombreux et illustres témoignages : c'est que chaque année, au jour du samedi saint, un feu miraculeux descendoit du ciel et allumoit, à la vue de milliers de spectateurs, les lampes disposées autour du saint
Pag. 1434. sépulcre (1).) Pourquoi demanderiez-vous encore à voir un mort sortir vivant du sein de la terre, quand vous voyez de vos yeux ce prodige ? Et remarquez qu'il ne s'opère point ni en d'autres lieux, ni à aucun autre jour, mais sur le sépulcre du Sauveur, mais au seul jour de la veille de Pâques, et qu'il se continue encore de notre temps, sans avoir eu d'interruption.

Pag. 1439. et suiv. Les deux suivants, sur le martyre du pape saint Marcel et les saintes reliques, n'offrent rien de remarquable. Nous nous arrêterons un peu davantage sur le dernier, qui traite de la transfiguration de Notre Seigneur.

Il se trouve répété jusqu'à deux fois dans la bibliothèque du P. Combéfis (2). C'est évidemment

(1) Le moine Bernard, qui fit en 870 le pélerinage de la Terre-Sainte, affirme, dans son Itinéraire, avoir été témoin de ce fait miraculeux. Il en est parlé dans l'ancien Pontifical de l'église de Poitiers, écrit il y a plus de huit cents ans, dans le chapitre VI du quatrième livre de Raoul Glaber, dans la Chronique de Léon d'Ostie, dans celle d'Hugues de Flavigny, dans Guillaume de Malmesbury, et dans le neuvième et le dixième tome du *Spicilège*. (Note du P. Martenne, *Thesaur. anecdotor.*, tom. V, pag. 1432—1434.)

(2) *Quadrages.*, tom. I, pag. 365, et tom. II *de Sanctis*, pag. 618.

le même discours, à quelques différences près, de peu d'importance.

Jésus-Christ sur le Thabor imprime à sa personne l'éclat des rayons du soleil, et à ses vêtements la blancheur de la neige : double symbole par lequel il annonce la gloire future de son dernier avénement à la suite de la résurrection générale, et celle qui est promise aux justes qui se seront lavés et purifiés de toute souillure, et revêtus de Jésus-Christ, pour être transfigurés avec lui dans sa propre gloire. Combéfis, t. 1, p. 365.

Il prit avec lui trois de ses Apôtres, qu'il conduisit sur une montagne écartée, pour nous indiquer que ceux qui veulent participer à cette immortelle gloire doivent s'éloigner de la terre et de toute affection charnelle, pour prendre leur essor vers le ciel.

Pierre s'écrie : *Seigneur, nous sommes bien ici.* Pag. 367.
Que si la gloire de Jésus dans son humanité excite en lui un tel ravissement, qu'il voudroit établir à jamais son séjour sur cette montagne, que sera-ce du séjour où réside sa divinité? Et s'il s'est estimé si heureux de se trouver dans la compagnie d'Elie et de Moïse seuls, que sera-ce de l'assemblée tout entière des bienheureux?

Ce n'est plus Moïse et Elie, c'est-à-dire la loi et les prophètes, qu'il faut désormais écouter, les figures ont cessé, mais le Fils unique du Père céleste.

Ce prêtre, vraiment *Vénérable*, a laissé quelques poésies, mais les critiques remarquent avec raison, qu'il y a moins d'aménité et d'élégance dans ses vers que dans sa prose (1).

Pierre mourut en 1156. La pureté de ses mœurs et ses autres vertus lui firent donner le titre de saint, presque au moment de sa mort, par Pierre de Celles; et s'il n'a point été mis encore au nombre des saints dont le culte est public, ce n'est pas qu'il ne l'ait point mérité. Il ne manque, ce semble, à son culte que l'autorité de l'Eglise (2).

II. Rupert (L'abbé).

Tout ce que l'on sait de ce savant et vertueux prêtre, c'est qu'il mourut saintement comme il avoit vécu, en 1135.

Les fréquentes citations qui s'en rencontrent dans nos plus judicieux prédicateurs lui donnent une assez grande autorité pour nous obliger à en parler. Ceux de ses ouvrages qui l'ont rendu le plus célèbre sont les commentaires qu'il a publiés sur l'Ecriture, tant de l'ancien que du nouveau Testament. Ils sont mêlés de questions théologiques, traitées dans la méthode des dialecticiens ; ce qui les rend diffus,

(1) D. Ceillier, tom. XXII, pag. 517.

(2) D. Ceillier, *Hist.*, tom. XXII, pag. 473; Mabillon, lib. LXXX *Annal.*, n° 106.

pénibles à lire, quelquefois même à comprendre. Il ne s'adonne que rarement à l'explication littérale; le sens mystique et moral étoit plus de son goût.

Une lecture plus utile, quoique non moins laborieuse, sera celle de ses traités sur la glorification de la Trinité et de la procession du Saint-Esprit, sur la victoire du Verbe de Dieu, la méditation de la mort, et la relation qu'il a laissée de l'incendie du monastère de Tuy ou Duits, dont il étoit abbé.

Le premier de ces ouvrages se trouve en tête de l'édition qui en a été publiée à Mayence (1), et que nous suivons dans cet article.

L'auteur les ramène tous à un dessein uniforme, qui est l'histoire des conseils de Dieu sur le monde, ou l'histoire de la Providence et de la Religion. La sainte Trinité a tout fait; mais elle semble s'être partagé l'œuvre. Dieu le père s'est réservé la création, jusqu'au moment de la chute du premier homme. Adam a péché. Dieu le fils prend les rênes du gouvernement. Un nouvel Adam, réparateur du genre humain, que le premier a perdu, Jésus-Christ, occupe toute la scène de l'univers, jusqu'au moment où il y viendra en personne ramener les choses à leur première institution, faisant annoncer sa mission par ses prophètes, subordonnant tous les événements à l'œuvre de la rédemption qu'il se propose

(1) Moguntiæ, 1631, vol. fol. par Arnold. Mylium.

d'accomplir par son sanglant sacrifice. Ce dessein rempli, Jésus-Christ quitte la terre au jour de sa glorieuse ascension, et après avoir fondé sur la terre son immortelle Eglise, il en laisse la conduite à Dieu Saint-Esprit, qui la gouverne jusqu'à la consommation des siècles.

Ce plan conçu par un trait de génie, Rupert l'exécute dans toute la suite de ses commentaires sur l'Ecriture. Le seul traité *de la Trinité*, qui présente l'ensemble de ses vues, est de quarante-deux livres. Les autres n'ont pas moins d'étendue ou de prolixité. Les livres sur *la volonté et la toute-puissance de Dieu*, se rapportent à la première partie ; l'explication du Cantique des cantiques, des Evangiles de saint Matthieu et de saint Jean, les traités *de la victoire du Verbe de Dieu*, *de la gloire et de l'honneur du Fils de l'homme*, à la seconde ; ceux *de la glorification et de la procession du Saint-Esprit*, le commentaire *sur l'Apocalypse*, à la troisième. Les autres ouvrages particuliers n'en sont que les corollaires.

C'est dans cet immense travail que nos savants prédicateurs ont eu le courage de fouiller, pour en extraire des pensées ou des expressions qu'ils ont bien fait valoir.

Bourdaloue lui doit cette proposition qui fonde la première partie de l'une de ses plus éloquentes Dominicales : « Puisqu'il faut professer une religion, en puis-je choisir une plus sûre que celle que je

trouve si bien établie sur le fondement des vertus, si saintement ordonnée par l'exercice des bonnes œuvres, si parfaitement dégagée de toutes les impuretés du vice (1)? » Comme aussi cette réflexion sur le même sujet : « Puisqu'il y a un Dieu, et que les preuves les plus sensibles et les plus évidentes me le démontrent ; puisqu'il faut l'honorer, ce Dieu, par un culte propre et par l'exercice d'une religion, je ne puis manquer en embrassant celle-ci, où je découvre un fond de sagesse et de sainteté qui ne peut venir que d'en haut, et qui est incontestablement au-dessus de l'homme (2). »

Ce grand prédicateur expose de même, par un beau commentaire de l'abbé Rupert, la doctrine de l'Eglise sur la juridiction accordée au prêtre par Jésus-Christ, dans l'administration du sacrement de la pénitence (3). Il le cite encore diverses fois au sujet du sacrement de l'autel (4). Bourdaloue justifie dans une de ses passions l'apparente rigueur de Dieu à l'égard de son divin Fils, par l'énormité du péché qu'il vient expier : « Imaginez-vous, mes chers auditeurs, c'est la réflexion de

(1) *Serm. sur la sainteté et la force de la loi de Dieu*, *Dominic.*, t. I, p. 235.

(2) *Sur la sagesse et la douceur de la loi de Dieu*, *Carême*, tom. I, pag. 365.

(3) *Sur l'éloignement de Dieu*, *Carême*, tom. II, pag. 408.

(4) *Mystères*, tom. I, pag. 409—422.

l'abbé Rupert, dont vous serez peut-être surpris, mais qui dans la doctrine des théologiens est d'une vérité certaine, imaginez-vous que c'est aujourd'hui singulièrement et souverainement le jour prédit par les oracles de toutes les Ecritures, je veux dire le jour de la vengeance du Seigneur : *Dies ultionis Domini*. Car ce n'est point, poursuit-il, dans le jugement dernier que notre Dieu irrité se satisfera en Dieu ; ce n'est point dans l'enfer qu'il se déclare plus authentiquement le Dieu des vengeances, c'est au Calvaire ; c'est là que sa justice vindicative agit librement et sans contrainte, n'étant point resserrée comme elle l'est ailleurs, par la petitesse du sujet à qui elle se fait sentir : *Deus ultionum libere agit*. (1). »

Et encore sur le devoir de la piété envers les morts, et la délivrance des âmes des trépassés : « Peut-être, dit le même prédicateur à son auditoire, n'avez-vous jamais bien compris que le purgatoire fût un état de violence pour Dieu même, et c'est ce que je vous déclare de sa part. (La pensée est hardie : l'orateur a soin d'y préparer par l'autorité de Dieu même ; il l'explique dans ce sens : que dans le purgatoire Dieu voit des âmes pleines de mérite, qu'il aime d'un amour paternel, auxquelles néanmoins il ne peut faire aucun bien, sa justice ne

(1) *Mystères*, tom. 1, pag. 131.

lui permettant pas de les récompenser encore : quoi de plus opposé aux inclinations d'un Dieu si miséricordieux et si charitable ?) Mais c'est à nous, dit l'abbé Rupert, de faire cesser cette violence : comment? En délivrant ces âmes de leur prison, et leur ouvrant par nos prières le ciel qui leur est fermé. (1) »

L'évêque d'Agen, Joli, développant l'efficacité de la parole de Dieu, emprunte les paroles de Rupert, pour dire qu'elle est « le canal de ses grâces, le commencement de ses bienfaits, l'interprète de ses volontés, la marque de son infinie bonté, l'instrument de sa force et de ses victoires (2). » Ce qu'il étend avec force dans toute la suite de son discours sur les mérites de Jésus-Christ : où le même prédicateur fortifie son raisonnement d'une belle métaphore du même abbé : « Mérites si grands, que le docte Rupert les appelle les véhicules nécessaires de toutes nos oraisons, parce que, comme le sang est le véhicule qui porte les esprits par tout le corps humain, de même le sang de Jésus-Christ est le véhicule qui porte l'esprit de l'oraison jusques à Dieu : *Necessaria universo orationis vehicula* (3). »

Nous lisons encore dans le P. de La Colombière : « Marie est dans le ciel la reine des saints, dit

(1) *Mystères*, tom II, pag. 404, 405.
(2) *Dominic.*, t. I, p. 447.
(3) *Ibid.*, tom. III, pag. 28.

l'abbé Rupert, et sur la terre la reine des rois : *Hæc in cœlis regina sanctorum, et in terris regina regnorum est* (1).

La doctrine de Rupert sur l'Eucharistie a essuyé quelques critiques. Bellarmin s'est cru obligé de la combattre (2); d'autres de l'expliquer (3). Bourdaloue, avec sa précision ordinaire : « Je laisse, dit-il, ce qu'a remarqué l'abbé Rupert, etc. (4) » Parce que la chose ne lui paroissoit pas assez nettement énoncée ; ce qui n'empêche pas le judicieux prédicateur de profiter de la touchante pensée du même interprète sur l'Eucharistie : « Que fait Jésus-Christ dans ce mystère ? Il y converse avec les hommes, il y visite les hommes, et il y est visité des hommes ; il y écoute les plaintes des hommes, il y reçoit les requêtes que lui présentent les hommes, il y accorde les différends des hommes, il y instruit, il y console les hommes (5). » Le P. Ségaud nous semble avoir vengé amplement la doctrine de Rupert sur l'Eucharistie, en l'appelant d'après lui-même sacrifice réel, parce que la précieuse victime y est effectivement présente, proprement offerte, véritable-

(1) *Serm. pour l'Assomption*, tom. II, pag. 286.

(2) *De Scriptor. eccles.*, p. 301, et *de Sacram. Euchar.*, cap. XI et XII.

(3) Nat. Alexand., *Hist. ecclés*, tom. VI, col. 521 ; D. Ceillier, tom. XXII, pag. 131 ; Bossuet, *Instruct. sur les promesses*, etc.

(4) *Serm. sur le très saint Sacrement, Mystères*, t. I, p. 409.

(5) *Ibid.*, pag. 412.

ment sacrifiée sous cette figure de mort, en sorte que célébrer ce mystère de salut, c'est célébrer les funérailles du Sauveur : *Juges Christi exequiæ*.

Au reste, le saint abbé a mis sa foi bien à couvert, par le récit quil fait d'un miracle opéré sous ses yeux, et qu'il raconte dans ces termes : « Le 25 Pag. 884. août 1128, il y eut à Tuy un incendie si violent, que les bords du Rhin, la ville de Cologne et tous les environs en étoient éclairés. Le feu avoit pris la nuit. Les religieux de Saint-Laurent accoururent pour aider à l'éteindre. Un d'eux ayant pris dans le sacraire un corporal qui avoit servi au sacrifice de la messe, il le mit au bout d'une perche, qu'il plaça dans un endroit où la flamme étoit sur le point de pénétrer, espèrant qu'elle se détourneroit. Le feu alloit toujours en avant ; le religieux voyant la perche à demi brûlée, il en retira le corporal, qu'il jeta au milieu de la flamme, dans la confiance qu'il en seroit respecté ; la flamme le repoussa, et le vent le fit voler du côté de la ville où l'incendie n'avoit pas pénétré. Cependant le feu gagnoit toujours, alimenté par les pailles et les blés serrés dans les granges ; il étoit parvenu jusqu'à l'Eglise paroissiale de Saint-Martin, voisine du monastère dont Rupert étoit abbé ; elle contenoit dans l'épaisseur du mur. à côté de l'autel, une armoire couverte de planches, fermée d'une porte en bois, et au-dedans une boîte également en bois, qui renfermoit le corps de Notre

Seigneur ; à côté une autre où étoient des hosties non-consacrées, un flacon d'étain à vinaigre, un encensoir, et quelques autres ustensiles pour le service de l'autel. Tout fut consumé, excepté la boîte contenant le corps du Sauveur. » L'abbé Rupert, témoin oculaire du miracle, prit le corporal et la boîte que le feu avoit respectés, et, les considérant comme de précieuses reliques, les transporta au grand autel de son Eglise avec cette inscription :

HOC CORPUS DOMINI FLAMMAS IN PYXIDE VICIT.

III. HUGUES ET RICHARD DE SAINT-VICTOR.

Admis à l'âge de dix-huit ans dans le monastère de Saint-Victor, près Paris, qui venoit d'être fondé; après s'être perfectionné dans ses études de philosophie et de théologie, HUGUES se vit bientôt chargé d'y enseigner ces deux sciences. La manière dont il s'en acquitta ne contribua pas peu à étendre la réputation de cette école. On l'y appeloit un nouvel Augustin. Ce fut un des plus doctes et des plus fervents religieux de cette maison. Ses ouvrages ont été recueillis en trois volumes in-fol. Ils comprennent des études plutôt que des commentaires sur les Livres de l'ancien et du nouveau Testament, des traités dogmatiques et ascétiques, une grande quantité de sermons, et des mélanges qui présentent une grande diversité de matières. Sa doctrine est à

l'abri de tout reproche ; il n'en est pas ainsi de sa manière d'écrire, bien éloignée de celle de saint Augustin, quoiqu'il ait affecté de le prendre pour modèle.

On y rencontre des pensées vives sur l'importance du salut : « Jésus-Christ est mort une fois pour le salut de votre âme : conservez-là donc chèrement, car si vous la perdez, n'espérez pas trouver un Sauveur qui meure une seconde fois pour la racheter (1). » Sur les peines de l'enfer : « Dans cet abominable séjour, on n'entend de toutes parts que ces lugubres paroles : Malheur, malheur et trois fois malheur ! Ce mot affreux, sans cesse répété par les bourreaux et par les victimes (2), etc. » Plusieurs de nos prédicateurs ont emprunté de lui ce raisonnement : La religion chrétienne est si bien prouvée, que si, par impossible, nous étions trompés à ce sujet, il faudroit s'en prendre à Dieu lui-même de notre erreur (3). « Il y a, dit Hugues de Saint-Victor,

(1) *Custodi salutem tuam : pro illa enim Christus mortuus est. Si illam amiseris, non poteris habere Christum alium qui pro te moriatur, vel ejusdem Christi aliam mortem.* Saint Bernard a plus d'une fois exprimé la même pensée, tant dans ses lettres que dans ses sermons.

(2) *Nulla ibi vox nisi væ. Væ sonant qui torquent, væ sonant qui torquentur.*

(3) *Domine ! si error est, a te ipso decipimur.* Beauregard, *Analyse*, pag. 136. Bourdaloue le restitue à Richard de Saint-Victor, *Sainteté et force de la loi chrétienne*, *Carême*, tom. 1, pag. 256, et tom. III, pag. 361.

une pauvreté feinte, une pauvreté onéreuse, une pauvreté inutile. La pauvreté feinte est celle des hypocrites et des faux pauvres; la pauvreté onéreuse est celle des pauvres impatients, qui ne peuvent souffrir leur pauvreté, qui murmurent sans cesse, qui ont leur état non-seulement en horreur, mais encore en haine, et qui s'empressent d'en sortir par quelque voie que ce puisse être. Mais outre ces deux espèces de pauvreté, il y en a une troisième, qu'il appelle inutile, et c'est celle de tant de gens, qui au lieu de se servir de leur pauvreté comme d'un remède efficace pour l'expiation de leurs péchés, rejettent une voie si salutaire, et, sous des habits et des livrées extérieures de pénitence, vivent sans avoir un véritable esprit de pénitence.... «Etre riche et damné, ce n'est pas une suite nécessaire; être pauvre et être sauvé, ce n'est pas une conséquence infaillible. Comme l'obstacle que les richesses mettent au salut n'est pas un obstacle invincible, le droit que la pauvreté donne à la gloire éternelle n'est pas un droit inaliénable et nécessaire. (1). »

Son écrit le plus célèbre est celui qui porte pour titre : *De l'âme de Jésus-Christ.* Il s'ouvre par un prologue, où se remarque cette sentence : Dans les

(1) Joli, *Dominic.*, tom. III, pag. 360; Hugues, *Erud. théologie. Miscell.*, liv. III, tit. 58.

cas où il y auroit du péril à penser autrement que les autres, on doit éviter également, et de s'attacher à sa propre opinion, et à prendre l'opinion d'autrui sans l'avoir mûrement examinée (1).

La métaphysique avoit beaucoup occupé les loisirs du pieux solitaire. Comme saint Augustin, il a un *Soliloque* (dialogue entre l'homme et l'âme). Le sujet de l'entretien est l'amour et son objet. L'homme prouve à l'âme que Dieu seul est aimable pour lui-même; qu'après tant de bienfaits de sa part, c'est être ingrat que de ne pas l'aimer; qu'elle n'a point d'autre époux à choisir que le Fils de Dieu, qui l'a rachetée de l'esclavage où elle étoit tombée par ses péchés; que la chambre nuptiale est l'Eglise; que les sacrements sont les ornements dont elle se pare; et que les saintes Ecritures lui fournissent le miroir où elle peut se contempler, et étudier les ornements qui lui conviennent. Cette production, qui donne à elle seule l'idée du siècle où elle fut composée, se termine par une confession où les deux interlocuteurs s'unissent dans un concert de louanges et de remerciements envers la bonté divine.

Il y a des doutes sur le véritable auteur de la plupart des ouvrages publiés sous nom (2).

(1) *Apud.* Casim. Oudin, *de Script.*, t. II, p. 1145.

(2) Cave, pag. 573; Casim. Oudin, *de Script.*, t. II, p. 1145, et *Supplément*, pag. 403.

Hugues mourut en 1142.

Nos prédicateurs le confondent assez ordinairement avec RICHARD, autre religieux du même monastère, surnommé comme lui *de Saint-Victor*, et qui s'est exercé sur les mêmes matières. Sa plume ne fut pas moins féconde. Celui-ci mourut en 1173, laissant comme le premier une haute réputation de savoir et de piété. Tous les sermons et les écrits de piété dont ces siècles abondent ne sont pleins que de ces fades moralités qui, au jugement de l'abbé Fleuri, « demeurant dans les thèses générales dont tout le monde convient, sans en faire l'application au détail, ne sont d'aucune utilité (1). »

IV. L'ABBÉ SUGER.

L'Académie française proposa, en 1779, pour sujet du prix d'éloquence, l'éloge de Suger. Tandis qu'à la même époque Louis XVI décernoit des statues en l'honneur des grands hommes qui avoient illustré la patrie; la première compagnie littéraire du royaume appeloit sur leur tombe les tributs du génie et de la reconnoissance, et confondoit dans ses hommages le nom de Suger avec ceux des Descartes, des Fénelon, des Sully, des d'Aguesseau. Etoit-ce par des écrits qu'il avoit mérité cet hon-

(1) Ve *Disc. sur l'Hist. ecclés.*, pag. 200, édit 1763.

neur? non (1). L'humble religieux de Saint-Denis a d'autres titres de gloire, par lesquels il ne cède à aucun des plus grands hommes. C'est lui qui créa parmi nous la science du gouvernement, étouffa le monstre de l'anarchie féodale, enchaîna les factions, fonda la puissance du monarque sur la félicité des peuples, et, par la sagesse de ses établissements, fit admirer en lui les connoissances du plus habile administrateur, et les vues d'un législateur profond.

Toute l'éloquence des modernes panégyristes ne vaut pas ce peu de lignes écrites par saint Bernard, au sujet du célèbre abbé : « S'il est un ornement de la maison du Seigneur et du palais du Roi des rois honoré dans notre Eglise de France ; s'il est un serviteur de Dieu, fidèle comme David à tous ses commandements, c'est à mon jugement le vénérable abbé de Saint-Denis. Je ne connois point d'homme plus fidèle et plus prudent dans les affaires temporelles, plus humble et plus zélé dans les spirituelles; et, ce qui est plus difficile, irrépréhensible dans les unes et dans les autres, il est le favori du roi et l'ami de Dieu;... il vit à la cour en sage courtisan, et dans son cloître en saint religieux (2).

Le jeune roi Louis VII avoit à se reprocher un

(1) Il en a fait d'estimables. Ce sont la *Vie de Louis VI* (dit le Gros), l'*Hist. de la dédidace de l'église de Saint-Denis*, donnée en 1140, et son *Testament* Voy. D. Ceillier, tom. XXII, pag. 249 et suiv.

(2) *Epist.* CCCIX, *ad pap. Eugenium*, pag 289, edit. Mabill.

crime égal à celui qui avoit rendu si célèbre la pénitence de l'empereur Théodose. Pressé par les remords de sa conscience, il fit vœu d'aller au secours de la Terre-Sainte, menacée de retomber au pouvoir des infidèles. Saint Bernard, à qui il avoit été donné de dominer les esprits, fut chargé de prêcher la nouvelle croisade. Il le fit avec tant d'ardeur, qu'il alla, dit-on, jusqu'à promettre, au nom de Dieu, que cette expédition seroit heureuse. Louis VII fut aisément entraîné. Suger, au contraire, faisoit tous ses efforts pour le détourner d'un voyage où il y avoit tout à craindre et rien à espérer. Tous deux étoient recommandables par un rare mérite, quoique d'un genre différent. Le premier, moins encore par le brillant de l'esprit que par une grande réputation de sainteté, s'étoit attiré une considération personnelle qui est au-dessus de l'autorité même; le second, par un génie supérieur, soutenu par une vaste capacité, et d'une probité reconnue, s'étoit acquis, dans l'esprit du monarque et des peuples, une confiance qui honore la vertu même. L'abbé de Clairvaux, avec l'air et l'enthousiasme d'un prophète, en avoit toute l'inflexibilité; l'abbé de Saint-Denis, avec plus de connoissance du monde, étoit aussi plus retenu, plus insinuant; et sa fermeté n'alla jamais au-delà des bornes. L'un et l'autre agissoient par de grandes vues : Bernard ne songeoit qu'aux intérêts de la religion; Suger cherchoit en

même temps le bien de la religion et de l'état ; mais il ne fut point écouté. Le prophète l'emporta sur le sage et religieux politique (1).

Avant de partir pour son expédition, Louis voulut pourvoir à l'administration de son royaume par le choix d'un régent. Il falloit pour cet emploi un homme également agréable au prince, aux grands et au peuple; un génie consommé dans les affaires par une longue expérience, capable sans hauteur, bon sans foiblesse, équitable sans dureté, modéré sans bassesse, ferme sans prévention. Tel étoit l'abbé Suger, personnage aussi distingué dans le monastère par ses vertus, que dans le conseil du roi par ses lumières. Ces puissantes considérations réunirent tous les suffrages en sa faveur.

La régence de l'abbé Suger donna un nouvel éclat à sa réputation déjà répandue partout. Un évêque d'Angleterre vint exprès pour être témoin des grandes choses que la renommée publioit de son mérite. « Nous ne sommes venus de si loin, lui écrivoit-il, qu'afin d'être les témoins des merveilles qu'on raconte de vous, comme du Salomon de notre siècle; et assurément nous avons eu tout sujet de nous récrier, aussi-bien qu'autrefois la reine du Midi, qu'on ne nous avoit pas rapporté la moitié des choses que nous voyons de nos yeux, la vérité se

(1) Vély, *Hist. de France*, tom. III, édit. in-12, pag. 90.

trouvant beaucoup au-dessus de ce que la renommée nous en avoit appris (1). »

Jamais croisade ne fut entreprise avec plus d'espérance de succès ; aucune ne fut plus malheureuse. On n'en rapporta que le regret d'avoir perdu, sans aucun fruit, deux des plus belles armées qu'on eût jamais levées en Allemagne et en France. « On doit toujours respecter les ordres de Dieu, dit l'historien de cette croisade ; ils sont essentiellement équitables et justes. Mais à juger des choses humainement, il doit paroître singulier que les Français, ceux de tous les peuples du monde qui témoignent le plus d'ardeur à son service, et le plus d'attachement à la foi catholique, aient essuyé de si sanglants échecs dans une guerre contre le sennemis de la religion. » Ne pourroit-on pas dire au contraire, qu'*à juger des choses humainement*, il étoit tout naturel que les princes croisés échouassent dans leur entreprise? On convient qu'avec des troupes aussi nombreuses que braves, ils pouvoient subjuguer toute l'Asie : Alexandre, avec bien moins de monde, la conquit sur des ennemis incomparablement plus puissants ; mais pour cela il falloit dans les chefs une habileté égale à leur puissance, et, dans les membres, une dépendance qui répondît de leur courage. C'est au défaut de ces qualités, si essentielles pour réussir,

(1) Felibien, *Hist. de l'abbaye de Saint-Denis*, pag. 186.

qu'on doit attribuer le peu de succès de ces fameuses expéditions. Des généraux sans expérience et presque sans vues conduisoient à l'aventure, dans des régions inconnues, des multitudes de soldats sans discipline et sans subordination. Ils furent trompés, trahis, surpris, battus; ils devoient l'être. La loi générale de la Providence est de laisser agir les causes secondes; la conduite des croisés ne méritoit pas qu'elle y dérogeât par un miracle. Ce fut la réponse, et en même temps la solide justification de saint Bernard. Tout le monde maudissoit en France ce malheureux voyage, qui avoit épuisé l'état d'hommes et d'argent. On se déchaîna surtout contre l'abbé de Clairvaux qui l'avoit prêché. Le saint abbé se justifioit par l'exemple de Moïse qui, comme lui, avoit promis aux Israélites, de la part de Dieu, de les conduire dans une terre de bénédiction, et qui vit périr la première génération dans les déserts. Les abominations des deux peuples forgèrent la foudre qui les extermina.

Cependant on avoit essayé d'inspirer au roi des soupçons sur la fidélité du vertueux ministre qu'on accusoit d'abuser de son autorité. Le monarque ne savoit qu'en croire : mais lorsqu'à son retour il vit les maisons royales réparées, les châteaux fortifiés, les frontières en sûreté, tout en paix dans le royaume, il le combla de louanges, et l'honora, de concert avec

le peuple, du glorieux nom de *Père de la patrie* (1).

Les travaux de la régence avoient épuisé les forces de Suger. « Mes cheveux ont blanchi sous ce fardeau, » écrivoit-il au roi. Cependant il le portoit encore tout entier. Il employoit ses forces expirantes à lutter contre deux projets dont il prévoyoit les funestes suites : la guerre de Normandie et le divorce de Louis avec Eléonore ; divorce imprudent, qui rendit les Anglais maîtres de la moitié du royaume, et fut la semence des plus cruelles guerres. Il mourut en chrétien. Louis voulut assister à ses funérailles, et donna à sa perte les plus sincères regrets (2). Il fut inhumé dans l'église de Saint-Denis, près du tombeau des rois; et sur la pierre qui couvre sa sépulture, on ne grava que ces mots : *Ci gît l'abbé Suger.*

La calomnie, qui l'outragea durant sa vie, n'a pas épargné sa mémoire. Le prix décerné par l'Académie française devint l'occasion d'écrits satiriques où ce ministre étoit peint sous les plus odieuses couleurs ;

(1) Ce récit est emprunté à l'*Histoire du règne de Louis VII*, par l'abbé Vély, tom. III, pag. 116 et suiv.

(2) « Il ne put voir mettre en terre le corps de ce cher et fidèle ministre, sans témoigner devant tout le monde l'excès de sa douleur par ses soupirs et par ses larmes ; la majesté royale ne pouvant le défendre en cette occasion contre la sensibilité de son cœur. » (Felibien, *Hist. de l'abbaye de Saint-Denis*, pag. 190.)

et, ce qui étonnera davantage, le plus violent de ces libelles eut pour auteur... Je n'ose le nommer. Un homme de bien, avocat éloquent, littérateur distingué, a vengé avec éclat la cause de la vertu et du talent, par une réfutation qui vient d'être réimprimée (1).

V. SAINT NORBERT, L'ABBÉ GUERRY, ET AUTRES PRÉDICATEURS.

V. SAINT NORBERT, fondateur de l'ordre des Prémontrés, archevêque de Magdebourg, en 1127, se livra au ministère de la prédication. Saint Bernard témoigna son estime pour lui par les plus honorables épithètes (2). Il ne nous reste d'autre monument de son talent qu'une *exhortation adressée aux frères*, écrite du style le plus simple (3). Il mourut en 1134.

L'ABBÉ GUERRY a obtenu plus de renommée comme prédicateur. Disciple de Saint Bernard, il profita des leçons et des exemples de son maître. Bourdaloue, La Colombière, Collet, Joli, d'autres encore, l'ont cité quelquefois. Ses pensées n'ont rien d'éclatant. Qui lit l'un de ces sermonaires les a lus tous. Mort en 1157.

(1) M. De Lamalle, *Œuvres diverses* (Paris, 1827), tom. IV, pag. 1 et suiv.

(2) Il l'appelle *Cœlestis fistula*, *Epist.* LVI, p. 1129, edit. Mabill.

(3) Elle se trouve dans le XXIe vol. de la *Bibliothèque des Pères*, pag. 118.

SAINT ANTOINE DE PADOUE, fut le premier des frères mineurs qui enseigna publiquement la théologie. Sa vie, tout apostolique, fut terminée par une sainte mort, le 13 juin 1231. Ses sermons sur tous les dimanches et les fêtes de l'année ont été publiés en un volume in-fol., avec les œuvres de saint François d'Assise, par les soins de Jean de La Haye (Paris, 1641). Ils n'ont de remarquable, au jugement des critiques, que leur extrême simplicité. Ils méritoient mieux d'être renfermés dans l'ombre du cloître que de paroître au grand jour (1).

ROBERT GROSTHEAD (CAPITON), évêque de Lincoln, s'est rendu célèbre dans le treizième siècle par l'ardeur de ses prédications. Il ne craignit pas d'aller jusqu'à Rome faire retentir ses plaintes sur les exactions dont l'Eglise d'Angleterre avoit à gémir de la part des légats. On parla de lui faire son procès. Quelques cardinaux représentèrent au pape Innocent IV combien ils se compromettroient en punissant un évêque qui ne faisoit que son devoir : « Soyons de bonne foi ; il n'a rien dit que de » vrai : pouvons-nous condamner un homme de qui » la religion et la sainteté sont aussi connues? (2) »

(1) *Sermones hos omnimodo simplices et jejunos esse recte notat Casim. Oudinus : certe claustro monachali, quam publica eruditorum luce longe digniores.* (Cave, *de Script.*, pag. 625.)

(2) Godwin., *de Præsulib. Angl. in episc. Lincoln.*, pag. 348.

Il mourut en 1253, avec la réputation d'avoir été un des plus savants hommes de ce siècle.

Gilles de Colonne. Son épitaphe, qui se voyoit au couvent des Augustins de Paris (1), suffiroit pour caractériser et le siècle et le savant à qui elle fut décernée.

Dans le petit nombre d'évêques de ce siècle dont les mœurs retracent celles des temps antiques, on remarque Hugues, archevêque de Rouen. Appelé en 1130 au siége de cette grande ville; il y porta toutes les vertus sacerdotales, et mérita les éloges de saint Bernard et d'Odon de Cluny, avec qui il étoit lié. Nous avons de lui six livres de Dialogues ou mélanges, qui traitent du souverain bien, de la justice de Dieu, du libre arbitre, de l'œuvre des six jours, de la chute du premier homme, de l'âme humaine, des sacrements. Il y fait l'apologie de l'ordre monastique, et donne une explication du symbole et de l'oraison dominicale. Il réfute en passant les hérésies de son temps. Rien de remarquable.

(1) *Hic jacet aula morum, vitæ munditia, archiphilosophiæ Aristotelis perspicacissimus commentator, clavis et doctor sacræ theologiæ, lux in lucem reducens dubia, frater Ægidius de Roma, ordinis fratrum eremitarum S. Augustini, archiepiscopus biturieensis, qui obiit anno domini M. CCC. XVI, die 22 decembris.*

LE BIENHEUREUX ÆLRÈDE DE RIEDVAL, prédicateur. L'allégorie domine dans tous ses discours. En voici un échantillon, tiré du douzième discours : «Les deux grands luminaires dont il est parlé dans la Genèse, le soleil et la lune, étoient les figures des deux luminaires qui brillent dans le firmament de l'Eglise, le sacerdoce et l'empire, le roi et l'évêque, le prince et le clerc.»

VI. ALEXANDRE DE HALÈS. De l'Angleterre, où il naquit, il vint en France, où il enseigna la philosophie et la théologie, dans l'école des frères mineurs, avec le plus grand éclat. On lui prodigua les titres de *docteur irréfragable*, *de fontaine de vie*. Son épitaphe, qui se voyoit dans l'église des Cordeliers de Paris, l'appelle

Gloria doctorum, decus et flos philosophorum.

C'est dans un pareil style qu'est écrite sa somme de théologie, plusieurs fois imprimée, surtout à Venise, en 1575 (quatre volumes in-fol.) Il mourut le 27 août 1245. «C'est le plus grand corps de théologie qui eût encore paru sur cette matière. L'auteur y suit le même plan et à peu près le même ordre que le maître des sentences, mais il se donne beaucoup plus de liberté pour raisonner et traiter des questions plus curieuses qu'utiles. Il divise de même son ouvrage en quatre parties, dont chacune

est un gros volume. Dans la première, après une question préliminaire sur la théologie, il traite des attributs divins, puis de la Trinité. Dans la seconde, il traite des causes en général, puis de la création; ensuite des Anges, des créatures corporelles et de l'ouvrage des six jours. Là, il propose la question, s'il y a un ciel empirée; et, au lieu de le prouver par autorité, puisque l'expérience n'en apprend rien, il se contente d'apporter des raisons de le croire. A l'occasion de la création de l'homme, il traite au long de la nature de l'âme raisonnable, et de l'état du premier homme; et à l'occasion de sa chute, il traite du mal en général et du péché. Dans la troisième partie, il traite de l'incarnation, puis de la loi naturelle, de la loi mosaïque, de la loi évangélique, de la grâce et de la foi. Dans la quatrième, des sacrements, des indulgences, du jeûne, de l'aumône, des ordres mendiants, de la puissance du souverain pontife, qu'il affirme être pleine, absolue et supérieure à toutes les lois (1).»

Albert-le-Grand. L'on a ajouté à son nom cette honorable épithète, comme s'il étoit autant distingué entre les théologiens qu'Alexandre entre les guerriers. Il entra chez les dominicains en 1221, et il y fut provincial. Le pape Alexandre IV, qui

(1) Fleury, *Hist. ecclés.*, liv. LXXXII, n° XV, tom. XVII, in-12, pag. 343.

connoissoit les succès qu'avoit eus Albert à Fribourg, à Ratisbonne, à Cologne, à Paris, l'appela à Rome, lui donna l'office de maître du sacré palais, et le nomma quelque temps après à l'évêché de Ratisbonne.

Sa promotion alarma son général, Humbert de Romans, qui, pour l'engager à ne pas accepter, lui écrivit en ces termes : « On dit que vous êtes destiné à un évêché; quand il seroit vrai que la cour de Rome eût formé ce dessein sur vous, est-il personne, pour peu que l'on vous connoisse, qui pût vous croire dans la disposition d'y consentir? Qui pourroit penser que, parvenu comme vous l'êtes, au terme de la vie et d'une aussi glorieuse carrière, vous voulussiez imprimer une pareille tache à votre nom, et à l'ordre que vous avez si fort honoré? Où trouver désormais un religieux capable de résister à la tentation des dignités ecclésiastiques, si vous veniez à y succomber? Votre exemple ne servira-t-il pas plutôt d'excuse? Ne vous laissez point séduire par l'ordre qui pourroit vous en venir du pape; de pareils commandements sont des paroles de politesse plus souvent que des ordres absolus. On ne voit point que l'on ait contraint ceux qui ont effectivement voulu résister. Ici la désobéissance sainte et passagère augmente la réputation bien plus qu'elle ne lui nuit. Considérez ce qui est arrivé à ceux qui se sont laissé entraîner. Comment en parle-t-on? quel fruit en

ont-ils recueilli? Comment ont-ils fini? Repassez attentivement dans votre esprit quel embarras et quelle difficulté se rencontrent dans le gouvernement des Eglises d'Allemagne, et combien il est difficile de ne pas offenser Dieu et les hommes. Enfin, comment pourrez-vous souffrir l'engagement des affaires temporelles et les périls de péché, vous qui aimez tant les Livres saints et la pureté de conscience? Que si vous cherchez l'utilité des âmes, considérez que vous perdez, par ce changement d'état, les fruits innombrables que vous faites, non-seulement en Allemagne, mais presque partout le monde, par votre réputation, votre exemple et vos écrits; au lieu que le fruit que vous ferez dans l'épiscopat est tout-à-fait incertain... Puissé-je apprendre que mon cher fils est dans le cercueil plutôt que sur la chaire épiscopale! Je vous conjure donc à genoux, par l'humilité de la sainte Vierge et de son Fils, de ne pas quitter votre état d'humilité. »

Albert accepta, mais ne garda pas l'évêché de Ratisbonne plus de trois ans.

Grégoire X l'appela au concile général de Lyon, en 1274. Il mourut en 1280, à Cologne, âgé de 87 ans. Le plus illustre de ses disciples fut saint Thomas d'Aquin. Ses ouvrages ont été imprimés à Lyon, en 1651, en 21 volumes in-fol. Ce sont des commentaires sur Aristote, saint Denis l'Aréopagite, le Maître des sentences, etc., écrits dans un

style gothique et barbare. « Il me semble, dit l'abbé
» Fleury, qu'Albert auroit dû se dire à lui-même :
» Convient-il à un religieux, à un prêtre, de passer
» sa vie à étudier Aristote et ses commentateurs
» arabes ? De quoi sert à un théologien cette étude
» si étendue de la physique générale et particulière,
» du cours des astres et de leurs influences, de la
» structure de l'univers, des météores, des miné-
» raux, des pierres et de leurs vertus ? N'est-ce pas
» autant de temps que je dérobe à l'étude de l'Ecri-
» ture sainte, de l'histoire de l'Eglise et des canons ?
» Et après tant d'occupations, combien me restera-
» t-il de loisir pour la prière et pour la prédication,
» qui est l'essentiel de mon existence (1) ? »

On lui reproche quelques écarts dans les dernières années de sa vie, comme d'avoir recherché des secrets de magie, de s'être engagé dans certaines discussions anatomiques où il est dangereux de le suivre, d'avoir autorisé des dévotions populaires et superstitieuses.

VII. JEAN DUNS, surnommé SCOT, parce qu'il étoit natif d'Ecosse, se signala dans les écoles par son humeur querelleuse et disputante. Naturellement porté à la contradiction, il avoit passé sa jeunesse dans une retraite austère qui, en l'éloignant du commerce des hommes, avoit imprimé à son ca-

(1) Ve *Disc. sur l'Hist. ecclés.*, no VIII, p. 203.

ractère une rudesse sauvage. Il paroît d'ailleurs que la haute réputation dont le nom de saint Thomas d'Aquin étoit environné dès son vivant avoit blessé l'amour-propre de ce théologien, qui, se voyant moins suivi, moins prôné que lui, ne put s'empêcher de le regarder comme un rival dangereux et importun; aussi redoubla-t-il de soins et d'efforts pour trouver, à l'ombre de certaines formules, des mystères nouveaux qu'il imagina plus propres à l'avancement des études scolastiques. De là s'ensuivit une division qui, fomentée et entretenue par des esprits jaloux les uns des autres, ne fit que s'aigrir par la suite. Les religieux mendiants surtout, obscurs et pauvres par institut, mais théologiens pour se donner de l'éclat, et appuyés par les évêques et par les papes, dont plusieurs étoient sortis de leur sein, remplissoient les chaires et les écoles de leurs clameurs.

Tandis que Scot faisoit une guerre ouverte aux disciples de saint Thomas, et qu'il s'efforçoit de les embarrasser dans les filets qu'il leur tendoit sans cesse, il vit naître un schisme au milieu de sa propre famille. Guillaume Okam, cordelier anglais, inventa de nouvelles subtilités, et, raffinant sur les opérations de l'entendement, les réduisit à n'être que de pures abstractions. Les esprits s'échauffèrent, la fermentation devint générale; les thèses, remplies d'aigreur et d'emportement, se succédoient

sans interruption. Le savant Melchior Cano, nommé à l'évêché des Canaries, en gémissoit : « Que de vanité, disoit-il, et que de chimères dans ces disputes! Qu'y apprend-on? quels fruits en recueillent » et la jeunesse et nos vieillards? En est-on plus habile, pour avoir long-temps contesté sur les universaux, sur les noms analogues, sur le principe » des différences individuelles, sur la distinction de » la quantité d'avec les choses à qui cette quantité » s'applique, sur l'infini actuel, sur les proportions » et les degrés qui s'y rapportent? Moi-même, ajoutoit-il, qui ai quelque ouverture d'esprit et qui me » suis attaché sérieusement à ces matières, j'avoue » que je n'ai pu y rien comprendre; et certainement » je ne rougis point de mon ignorance; car ceux » qui se piquent de les entendre n'en savent pas » plus que moi. »

Apres avoir enseigné à Oxford, Scot vint se faire recevoir docteur à Paris, et fut appelé à Cologne, où il fut reçu comme en triomphe. Il y mourut, à peine âgé de 43 ans. L'édition de ses œuvres, recueillies en 12 vol. in-fol., est loin de comprendre tout ce qui est sorti de cette plume intarissable.

VIII. RAYMOND LULLE descendoit d'une ancienne et noble famille de Catalogne, et s'étoit acquis une sorte de célébrité par les désordres d'une vie errante et vagabonde, où l'avoient entraîné des passions

fougueuses, quand un mouvement extraordinaire de la grâce le ramena à un plan de conduite plus régulier. Les fréquents voyages qu'il avoit faits chez les Arabes lui donnèrent le goût d'étudier leur chimie. Ayant demandé inutilement au pape Boniface VIII la permission d'en donner des leçons publiques à Rome, il vint s'établir à Paris, puis à Lyon, d'où il ne tarda pas à s'éloigner pour aller porter la foi chez les infidèles. Ses prédications et ses efforts ne lui valurent que des persécutions. Brûlé de la soif du martyre, il retourna en Afrique, fut jeté à Tunis dans un cachot affreux, où il eut à subir les plus indignes traitements. Il en sortit malade, expirant, pour rendre le dernier soupir à la vue de Gènes, en 1315, dans la quatre-vingtième année de sa vie.

La postérité ne s'est pas moins partagée que ses contemporains sur l'estime à donner à ce savant. Les uns en ont fait un saint, les autres l'ont rangé parmi les hérétiques et les visionnaires. Ses principaux ouvrages roulent sur la chimie et la médecine, et sont d'une obscurité que rien n'égale (1). Il n'est

(1) Il y parle sans cesse d'une âme métallique, d'une substance mitoyenne, d'un mercure plus vif et plus pur que le mercure ordinaire, mais en même temps plus pesant et plus fixe. Mais qu'est-ce que cette âme, cette substance, ce mercure? Raymond Lulle ne l'explique en aucun endroit, ou du moins il l'explique de manière à n'être point compris (Deslandes, *Hist. crit. de la philos.*, tom III, pag. 330.)

pas moins inintelligible dans le nouveau système de logique qu'il vouloit introduire dans les écoles, et qui, comme une espèce de calcul ou d'art général, devoit renfermer les principes de toutes les sciences. Mais quelle folie de s'imaginer qu'en disposant certains termes sous des classes arbitraires et des titres faits à plaisir, on arrivera à des régles sûres, pour entrer dans le sanctuaire de la philosophie et de la théologie? «Entendez discourir un sectateur de Raymond Lulle, a dit Lamothe Le Vayer, qu'il vous parle de son alphabet, de ses quatre figures, de ses définitions générales, de ses principes, de ses tables de combinaison, de l'échancrure de sa troisième figure, vous le quittez l'esprit aussi vide qu'auparavant, vous n'êtes pas plus instruit que vous l'étiez. Ce n'est pas qu'un bon esprit ne pût tirer enfin quelque utilité de ces ouvrages; mais, s'il est bon esprit, il sera assez sage et assez ménager de son temps pour ne point s'embarrasser d'un travail aussi laborieux; de même qu'un artiste habile ne va pas se charger d'un monceau de boue ou de sable, dans l'espérance d'en tirer, par des lotions fréquentes, quelques petites paillettes d'or.»

On compte de lui plus de quatre mille volumes divers, parmi lesquels un grand nombre de traités théologiques, restés ensevelis dans la poussière des bibliothèques.

IX. ROGER BACON, un de ces génies extraordinaires qui devancent leur siècle, et dont les découvertes, les erreurs même dirigent la marche des siècles suivants. Il naquit en 1214, en Angleterre, dans la province de Sommerset, et manifesta de bonne heure les heureuses dispositions qu'il avoit pour les sciences. Il vint à Paris, dont l'université passoit pour être la plus savante école du monde, et y prit le degré de docteur; il s'étoit appliqué à la connoissance de l'histoire, de la jurisprudence, des mathématiques, de la médecine et de la théologie. Dès l'an 1269, il s'étoit signalé par un discours très véhément, prononcé à Oxford, en présence du roi Henri III, et proposa au pape Clément IV la réformation du calendrier. Les difficultés qu'il éprouva, loin de le décourager, ne firent qu'imprimer à son génie une activité nouvelle. Il se livra à l'étude de la mécanique, et l'on vit sortir de ses mains des machines d'un travail si prodigieux que l'on voulut en faire honneur à la magie. Ce ne fut pas le peuple seulement qui se prévint de cette idée; cette opinion gagna jusqu'à Rome, où ses supérieurs obtinrent la perte de sa liberté. Ses livres furent prohibés, et l'auteur obligé de se défendre. On ne sait point si sa captivité dura jusqu'à sa mort, qui arriva en 1294. Quoi qu'il en soit, Roger Bacon avoit mérité le titre d'*admirable* qui lui fut décerné

par ses contemporains, et son nom peut être mis à côté de ceux des Newton et des Leibnitz.

x. Gerson, fameux chancelier de l'université de Paris, que la postérité a confirmé dans le titre de *Docteur très chrétien* que lui donnèrent ses contemporains. Il se nommoit Charlier, et prit le nom de Gerson, d'un village du diocèse de Reims, où il vit le jour en 1363. Gerson étudia la théologie sous Pierre d'Ailly, et bientôt il surpassa son maître. Député du roi et de la province de Sens au concile de Constance, il y soutint avec vigueur la supériorité du concile sur le pape; mais en reconnoissant avec une égale fermeté la juridiction du souverain pontife sur toute l'Eglise, il vouloit qu'on reconnût dans le pape le droit de donner des dispenses, suivant les différentes occurrences des temps, des lieux, des causes et des personnes (aux termes du concile de Bâle), lorsque cela est utile ou nécessaire, et, en un mot, d'accorder des indulgences en la manière et avec l'autorité d'un souverain; non pas toutefois, ajoute-t-il, avec une liberté effrénée, mais seulement quand la nécessité ou une grande utilité le demande, et lorsqu'on ne peut s'adresser au concile général : autrement, continue ce docteur, le pape n'useroit pas de la souveraine puissance, il en abuseroit manifestement. Ce théologien, aussi savant qu'éloigné de tout ce qui est outré, tenoit, en s'ex-

primant ainsi, le juste milieu, et il jugeoit qu'on ne devoit pas restreindre la puissance du pape, de façon qu'il fallût sans cesse recourir au concile, qui est rarement assemblé, ni l'étendre non plus si excessivement qu'on énervât l'autorité des conciles. C'est ce qu'il expose dans un sermon prononcé en présence du pape Alexandre V. Ses paroles sont importantes et remarquables : « Ne vous rendez jamais, dit-il, aux sollicitations importunes de ceux qui vous demanderont à être dispensés d'exécuter des lois établies avec sagesse, à moins que la nécessité ou l'utilité ne vous y oblige. Autrement, ce seroit moins dispenser avec prudence, que dissiper avec une effroyable prodigalité. Prenez garde de rendre la dispense plus commune que la loi ; car, quelle honte s'il y avoit plus d'exceptions à la régle que la régle elle-même n'auroit d'étendue (1) ! »

C'est donc bien témérairement que l'on a voulu, à des époques modernes, abuser de sa doctrine pour affaiblir les droits du siége apostolique. C'est par Gerson lui-même qu'il faut répondre aux adversaires de la suprématie pontificale : « L'état de la papauté a été, dit-il, institué surnaturellement et immédiatement par Jésus-Christ, comme ayant une primatie monarchique et royale dans la hiérarchie ecclésiastique. Car, de même que les prélats mineurs, tels

(1) Bossuet, *Défense de la déclaration*, etc., liv. XI, chap. XVII.

que les curés, sont soumis à leurs évêques, quant à l'exercice de leur puissance, et qu'ils peuvent limiter et restreindre l'usage de leurs pouvoirs, il n'est pas douteux aussi que les prélats majeurs ne soient soumis au pape, et qu'il ne puisse en user de même à leur égard... La plénitude de la puissance ecclésiastique, dit-il ailleurs, qui comprend celle de l'ordre et de la jurisdiction, tant dans le for interne que dans le for externe, et qui peut s'exercer immédiatement et sans limitation sur quiconque est de l'Eglise, ne peut résider que dans le souverain pontife, parce que, autrement, le gouvernement de l'Eglise ne seroit pas monarchique (1). » Ces passages, que nous citons dans leur traduction la plus littérale, manifestent et la doctrine et le style de l'auteur. Il ne faut pas chercher dans ses écrits l'élégance et la pureté de langage. Ce qui en fait le caractère, c'est le nerf de la pensée, la vigueur du raisonnement et l'âpre concision qu'il affecte de mettre dans ses paroles. On le reconnoît jusque dans les titres de ses principaux ouvrages (2). Leur énoncé

(1) *De statu Eccles*, *Oper.*, tom. 1, pag. 146; tom. 11, col. 532, *Dictionn. de Feller*, article *Charlier*.

(2) *Libellus de auferibilitate papæ ab Ecclesia.* — *Sermo de tribulationibus ex defectuoso Ecclesiasticorum regimine adhuc Ecclesiæ perventuris, et de signis earumdem, in concilio constantiensi habitus.* — *Sermo pro viagio regis romanorum ad Petrum de Luna.* — *Tractatus de examinatione doctrinarum.* — *Responsiva ad carthusianum, quærentem an liceat pro exercitio spirituali concentum et prolixitatem divini officii*

barbare indique quelle dégradation la langue latine avoit subie. Ce qui n'a pas empêché nos modernes prédicateurs de le citer avec éloge. « Le dévot chancelier de Paris, Jean Gerson », disent-ils souvent (1). A travers une écorce rude et sauvage se découvrent des traits pleins de sève et d'onction. Dans un sermon sur la naissance du Sauveur, s'adressant à saint Joseph : « O prodige d'élévation! s'écrie-t-il, ô dignité incomparable! la Mère de Dieu, la Reine du ciel vous appelle son sauveur; le Verbe fait chair vous appelle son père et vous obéit. O Jésus! ô Marie! ô Joseph! qui formez sur la terre une glorieuse trinité, en qui l'auguste Trinité du ciel met toutes ses complaisances, que peut-on imaginer ici-bas d'aussi grand, d'aussi bon, d'aussi excellent (2)? » Parlant du mariage de saint Joseph avec la sainte Vierge. « Et, certes, dit ce docteur, plus célèbre encore

deserere. — *Trilogium astrologiæ moralizatæ.* — *Tractotus contra proprietarios regulæ S. Augustini.* — *Avisamentum per modum confessionis in religiosis non lapsis audiendæ.* — *Notabile de forma absolutionis a peccatis.* — *Troctàtus de oratione et valore ejus.* — *Instructiones ad præceptorem Delphini*, etc. Qu'auroient dit un saint Cyprien, un Lactance, un saint Augustin, un Tertullien lui-même, à qui l'on eût annoncé de semblables productions ?

(1) Le Jeune, *Serm.*, t. 1, 2e part., p. 507, 597; etc.; Senault, *Panégyr.*, tom. 1, pag. 450—454. Fromentières, découvrant dans les facultés de notre âme une image de la Trinité incréée, développe à ce sujet la pensée de Gerson. (*Serm.*, tom. 1, pag. 388, 389.)

(2) Trad. par Collet, *Panégyr. de saint Joseph*, *Serm.*, t. 11, p. 329.

par son zèle pour la gloire de saint Joseph que par l'étendue de ses lumières (Gerson) : si l'alliance que contractent tous les jours des hommes sujets au péché et à toutes les foiblesses qui en sont la suite, Ephes. v. 32. ne laisse pas d'être, selon l'Apôtre, un grand sacrement; que doit-on penser d'une alliance faite par la pureté même ; d'une alliance où les époux sont hors d'atteinte des ardeurs licencieuses de la concupiscence ; d'une alliance où l'on se garde mutuellement la foi avec une tendresse toujours constante; d'une alliance enfin qui semble avoir pour fruit ce même Jésus qui est le Dieu béni dans tous les siècles?..... C'est donc de saint Joseph, comme par contre-coup, que nous ont fait l'éloge tant d'orateurs respectables qui, d'âge en âge, ont consacré aux louanges de la sainte Vierge leurs plus précieux moments. En élevant jusqu'aux cieux la pureté qui l'a rendue toute belle aux yeux de Dieu, l'humilité qui l'en a rendue la mère, la modestie, la simplicité, la candeur, qui ont éclaté dans toutes ses démarches, ils nous ont appris ce que nous devions penser de son époux. Et quand, entraînés par un saint zèle, nous dirions, pour rendre la comparaison plus entière, que saint Joseph, pour lui ressembler mieux, a été sanctifié dès le sein de sa mère, nous ne dirions que ce qui a été prêché par le célèbre Gerson à la face d'un concile universel (1). »

(1) Gerson, *Op.*, t. III, p. 1350; Collet, *ibid.*, p. 331.

Bourdaloue en a fait un assez fréquent usage : Dans un sermon *sur l'aumône*, il appuie du nom du *docte chancelier* Gerson la solide doctrine qu'il développe sur la nécessité du précepte (1). Ailleurs, il établit, d'après le même, les caractères de la vraie pénitence (2) ; il commente, par ses raisonnements, le mot de l'Evangile : *Thesaurizate vobis thesauros in cœlo* (3).

Le courage avec lequel Gerson avoit combattu la doctrine séditieuse de Jean Petit ayant irrité contre lui les partisans du duc de Bourgogne, il alla chercher une retraite à Lyon. Là, uniquement occupé de l'étude des saintes Ecritures, il employoit ses loisirs à l'instruction des pauvres enfants de la ville ; il ne dédaignoit pas de leur faire le catéchisme. Sur la fin de sa vie, il appela près de lui ses jeunes disciples pour se recommander à leurs prières : il leur avoit dicté la formule simple, mais touchante, dans laquelle leur prière devoit être conçue : *Mon Dieu, mon Créateur, ayez pitié de votre pauvre serviteur Gerson* (4) ! Cet illustre théologien mourut en 1429.

Il n'est pas rare de rencontrer son nom en tête du livre de l'*Imitation*, qu'on suppose être son ou-

(1) *Carême*, tom. I, pag. 136.

(2) *Sur l'impureté*, *Carême*, tom. II, pag. 122.

(3) *Sur l'état du péché*, *Carême*, tom. III, pag. 91.

(4) Cave, *Sæcul. synod.*, p. 70 ; Rollin, *Traité des études*, tom. I, in-4°, pag. 684.

4.

vrage plutôt que celui de Thomas Akempis. Quelques bénédictins, suivis par l'abbé Valart, l'un des éditeurs de cet admirable livre, ont voulu accréditer cette opinion (1) : elle est refutée par divers critiques, et surtout par l'abbé Desbillons (2).

XI. PIERRE D'AILLY. Chargé d'expliquer dans ses prédications publiques la doctrine du Maître des sentences, il s'en acquitta avec succès, et mérita par son zèle l'honneur d'être promu au grade de docteur, qui lui fut conféré en 1380. Quatre ans après, il fut nommé grand-maître du collége de Navarre, et compta parmi ses disciples Gerson et Clémangis. Dans le cours des années suivantes, il fut d'abord chancelier de l'université, puis confesseur du roi Charles VI, fut envoyé près de Benoît XIII pour aviser aux moyens de remédier au schisme. Evêque de Cambrai, créé cardinal, et légat du saint-siége en Allemagne, il avoit assisté au concile de Pise, et fut l'âme de celui de Constance. Il s'y fit admirer par l'étendue de son savoir, la souplesse de son génie et la fermeté de son caractère. Pierre Dailly mourut en 1425. Bossuet l'appelle la lumière du concile de

(1) Voyez la *Dissertation sur l'auteur de l'Imitation*, qui se trouve à la suite de l'édition de Barbou, in-12, Paris, 1773, pag. 398 et suiv.

(2) Dans la *Dissert. prélimin.* de son édit de l'*Imitation* (Manheim, 1780).

Constance, et le plus savant de tous les Pères sur la matière du dogme (1).

XII. Clemangis, Thomas de Courcelle, Almain, Ockam, d'Oresme.

Clémangis (Nicolas de), un des plus illustres ornements de la maison de Navarre. Sa piété fut égale à sa science. L'aménité de son style l'éleva au-dessus de tous les écrivains de ce temps. L'édition de ses ouvrages, publiés en 1511, en 1 volume in-fol., ne les renferme pas tous. Il y en avoit un plus grand nombre restés manuscrits dans la bibliothèque de Navarre. Il fut inhumé dans la chapelle de ce collége, et sous la lampe du grand autel. On lisoit sur sa tombe cette inscription :

Qui lampas fuit Ecclesiæ hac sub lampade jacet.

Thomas de Courcelle, professeur de Sorbonne. «Esprit puissant, admirable pour sa doctrine, mais encore plus aimable pour sa modération (2).» Il fut envoyé par le roi Charles VII à l'assemblée de Mantoue ou congrès des princes chrétiens, présidé par le pape Pie II. Il prononça à Saint-Denis l'oraison funèbre du roi Charles VII.

(1) *Défense de la déclarat.*, liv. v, chap. xxx, traduct. franç., pag. 226.

(2) Mezerai, cité par Crevier, *Hist. de l'Université*, t. iv, p. 324.

Almain. Les Pères du concile de Pise ayant déféré à l'université de Paris le livre du cardinal Caïetan, *De auctoritate papæ et concilii*, Almain fut chargé de le réfuter. Le but de cet ouvrage étoit de concentrer toute la puissance ecclésiastique dans la seule personne du pape; l'auteur l'établissoit non-seulement chef, mais monarque absolu de l'Eglise. Almain lui opposa son livre *De l'autorité de l'Eglise et des conciles* (1). Bellarmin ne parle point de ce livre; il avoit ses raisons.

Ockam, de l'ordre des frères mineurs, passa dans le quatorzième siècle pour un prodige de science. Disciple de Jean Scot, il devint par la suite un de ses plus ardents antagonistes (2). Il professa la théologie dans l'université de Paris, et soutint avec chaleur la cause du roi de France Philippe-le-Bel, contre le pape Boniface VIII. Réfugié à la cour du roi de Bavierre, il y vécut jusqu'à une vieillesse avancée. On ne se souvient plus de ses ouvrages.

Nicolas d'Oresme n'acquit pas moins de célébrité par les fonctions qu'il eut à remplir à la cour de Charles V, dont il avoit été précepteur. Docteur de la maison de Navarre, il y professa la théologie, et en fut nommé grand-maître en 1356.

(1) Launoi, *Histor. colleg. Navarr.*, p. 611—613.

(2) Voyez plus haut, pag. 41.

Le roi Charles V l'employa à la traduction française des Livres saints (1), et l'en récompensa par l'évêché de Lisieux. Il mourut en 1384. Dans un discours prononcé à Avignon, en présence d'Urbain V et des cardinaux de son obédience, il s'exprima avec la plus généreuse liberté contre les scandales qu'entretenoit l'ambition des divers compétiteurs au pontificat. Ses reproches étoient autant de prophéties. Il s'occupa plus particulièrement de littérature profane.

XIII. SAINT THOMAS D'AQUIN, docteur de l'Eglise.

Précis de sa vie et de ses ouvrages. Les comtes d'Aquin, l'une des familles les plus distinguées du royaume de Naples, tiroient leur origine d'un prince lombard; ils étoient alliés aux rois de Sicile, d'Aragon, de France, et à plusieurs autres souverains de l'Europe. Thomas eut pour père Landulphe, comte d'Aquin, seigneur de Lorette et de Belcastro; sa mère, nommée Théodore, étoit fille du comte de Théate. Il vint au monde vers la fin de l'année 1226.

(1) Du Pin et de Launoi l'ont avancé; et la plupart des biographes le redisent après eux. Richard-Simon soutient le contraire (*Critique de Du Pin*, tom. 1, pag. 364). Les deux docteurs n'auroient-ils pas confondu D'Oresme avec Lefebvre d'Estaples, dont on connoît une traduction entière de la Bible? D'Oresme traduisit, par l'ordre du roi Charles V, quelques auteurs profanes que l'on ne nomme pas. Ces versions se réduisent à celle des Morales et des Politiques d'Aristote.

On s'aperçut dès ses premières années que Dieu le destinoit à quelque chose de grand. Le jeune Thomas n'eut aucun des défauts qui sont l'apanage ordinaire de l'enfance. L'innocence de ses mœurs, la sérénité de son visage, l'égalité de son caractère, sa modestie, sa douceur, tout enfin annonçoit que son âme avoit été prévenue des bénédictions du ciel. A l'âge de cinq ans, son père le mit sous la conduite des religieux du Mont-Cassin, afin qu'il y reçût les premiers principes des sciences et de la religion; ses maîtres furent étonnés de la rapidité de ses progrès. Il n'avoit encore que dix ans lorsqu'il fut envoyé à l'université de Naples pour y faire ses cours de rhétorique et de philosophie. Déjà sa vocation à l'état religieux s'étoit manifestée par les signes les moins équivoques. Les disciples de saint Dominique, mort depuis vingt-deux ans, faisoient alors l'ornement de l'Eglise par l'éminente sainteté de leur vie. Thomas résolut de s'attacher à cet ordre, et y prit l'habit à Naples, en 1243. Sa famille, alarmée de son projet, employa tous les moyens imaginables, jusqu'à de violentes persécutions (1), pour le combattre. La volonté de Dieu

(1) Ses frères imaginèrent, pour le réduire, des moyens aussi contraires à l'humanité qu'à la religion. Le premier fut de le renfermer dans la tour du château de Roche-Sèche, et de lui faire souffrir mille indignités. Le second fut d'introduire dans sa chambre une courtisane à qui l'on avoit promis une grande récompense si elle venoit

fut plus forte. Thomas fit profession l'année suivante. Ses supérieurs l'envoyèrent à Cologne pour y étudier la théologie sous Albert-le-Grand. Il fit des progrès extraordinaires, mais il les cachoit par humilité. Par le même motif, il se condamna à un rigoureux silence que ses condisciples prirent pour stupidité. Ils l'appeloient par dérision, *le bœuf muet* ou *le grand bœuf de Sicile*. Albert, plus pénétrant : Ce bœuf, répondit-il, est muet aujourd'hui, mais il mugira un jour si haut par sa doctrine, qu'il sera entendu de tout l'univers.

Thomas reçut ordre d'accompagner Albert qui alloit enseigner la théologie à Paris, pour y continuer ses études ; il y parut avec le plus grand éclat. Il n'étoit que dans sa vingt-deuxième année lorsqu'il fut nommé professeur de théologie à Cologne. Ce fut alors qu'il publia ses commentaires sur les ouvrages d'Aristote. Ordonné prêtre, il se fit un devoir d'annoncer la parole de Dieu. Cologne, Paris, Rome, et quelques autres villes d'Italie, furent les principaux théâtres de son zèle. Il prit, en 1252, le degré de docteur dans l'université de Paris. Son mérite et sa réputation le firent connoître du roi saint Louis,

à bout de le séduire. Thomas, effrayé du danger que court son innocence, s'arme d'un tison enflammé, poursuit celle qui veut le corrompre, et la chasse de sa chambre. (Godescard, *Vie de saint Thomas d'Aquin*, tom. II, pag. 414 ; Delpui, *Abrégé*, etc., tom. I, pag. 376 ; Touron, *Vie* du saint, pag. 50.)

qui lui donna les marques de l'estime la plus signalée, le fit manger à sa table, et aimoit à le consulter. Le pape Urbain IV l'appela à Rome en 1261, et vouloit l'élever à plusieurs dignités ecclésiastiques, qu'il refusa toutes. Tout ce qu'il put obtenir de lui, fut qu'il ne s'éloigneroit pas de sa personne. Grégoire X l'envoya au concile qu'il venoit de convoquer à Lyon, pour travailler à l'extinction du schisme des Grecs. Quoique la santé du saint fût en mauvais état, il partit; mais sa maladie augmentant, il fut obligé de s'arrêter à Fossa-Nuova, abbaye de l'ordre de Cîteaux, au diocèse de Terracine. Ce fut là qu'il s'endormit dans le Seigneur, le 7 mars 1274. Le pape Pie V ordonna, en 1597, que sa fête seroit célébrée de la même manière que celle des grands docteurs de l'Eglise d'Occident, c'est-à-dire de saint Ambroise, de saint Augustin, de saint Jérome et de saint Grégoire-le-Grand.

Les premiers essais de saint Thomas d'Aquin furent des commentaires sur presque tous les livres d'Aristote, dont il a expliqué les principes et corrigé quelquefois les sentiments, dans le dessein, ou de faire servir à la défense de la religion la sagesse des Grecs et les maximes mêmes de leurs philosophes, ou d'empêcher du moins que les ennemis de l'Eglise ne continuassent toujours, contre la sainteté et la vérité de nos mystères, les raisonnements captieux des philosophes de la gentilité. Ce travail étoit in-

grat, mais il étoit nécessaire, surtout dans ce treizième siècle, où les disciples d'Averroës faisoient un si grand abus du nom et des sophismes d'Aristote. On le comprend assez : le dessein que saint Thomas forma d'abord d'aller à la source du mal, demandoit un homme qui eût à la fois assez de lumières, de pénétration et de force d'esprit pour percer dans les obscurités que le plus subtil des philosophes sembloit avoir pris plaisir à répandre dans ses ouvrages, et un zèle assez ardent pour dévorer une infinité de difficultés, par le seul motif de servir la religion. Ceux qu'il a éclaircis par un commentaire suivi et complet sont : trois livres de logique, huit de physique, les deux premiers livres du ciel et du monde, les deux traités de la génération et de la corruption ou de la naissance et de la mort, les quatre livres des météores, les trois qui traitent de l'âme, douze livres de métaphysique, dix de morale, qu'Aristote a dédiés à son fils, enfin les huit livres qui traitent de la véritable manière de gouverner un état et de bien policer une ville. De plus, des traités sur le syllogisme, la démonstration et les sophismes, composés par lui, et qui représentent en abrégé toute la dialectique d'Aristote. C'est là ce qui compose les cinq premiers volumes des ouvrages de saint Thomas, tant de l'édition de Rome que de celle d'Anvers, de 1612.

Le premier écrit qu'il ait publié sur les matières

de théologie, est une explication des quatre livres des sentences, suivant la méthode de Pierre Lombard. Il avoit à peine vingt-cinq ans, lorsqu'il eut achevé cet ouvrage, qui donna la plus haute idée de l'érudition et de la sagacité de l'auteur. Il fut bientôt suivi d'un grand nombre de traités particuliers, ou dissertations théologiques, qui remplissent depuis le sixième jusqu'au neuvième volume de ses œuvres. Rappelé en Italie par le pape Alexandre IV, il prêcha devant lui à Anagni, dans la cause des religieux attaqués par le livre de Guillaume de Saint-Amour, et prononça leur apologie, qui fut admirée (1). Il paroît qu'il donna depuis plus d'étendue à son discours, en le publiant sous la forme d'un traité particulier qui fait le dix-neuvième de ses opuscules, et est intitulé : *Contra impugnantes religionem.* Il y conserve le texte tiré du psaume 82 : *Vos ennemis, Seigneur, ont excité un grand bruit. Ceux qui nous haïssent ont élevé orgueilleusement leur tête, ils ont formé un dessein plein de malice contre votre peuple, et ils ont conspiré contre vos saints, etc.* Après une application de ces paroles aux

(1) Guillaume de Saint-Amour, docteur célèbre de l'Université de Paris, vit avec chagrin les frères mineurs admis aux fonctions de l'enseignement. Il publia contre eux un violent manifeste, sous le titre : *Des périls des derniers temps.* Le livre fut déféré par le roi saint Louis au pape Alexandre IV. La querelle s'échauffa ; saint Thomas d'Aquin n'y fut pas épargné. Il n'opposa long-temps que le silence.

disputes présentes et aux desseins de ceux qu'il entreprend de réfuter, l'auteur divise son traité en trois parties. Dans la première, il expose succinctement l'origine, l'essence, la perfection de la vie religieuse, et les différentes fins pour lesquelles l'Eglise peut établir ou approuver un ordre religieux; dans la seconde, il répond à toutes les objections de Guillaume de Saint-Amour, et il explique tous les passages de l'Ecriture ou des Pères, dont son adversaire avoit voulu se prévaloir; et, pour le faire avec plus d'ordre, il réduit d'abord toute cette matière à six principales questions : S'il est permis à des religieux d'enseigner? s'ils peuvent entrer dans un corps de docteurs séculiers? s'ils peuvent prêcher et confesser sans avoir charge d'âmes? s'ils sont obligés de travailler de leurs mains? s'il leur est permis de quitter tous leurs biens, sans se rien réserver ni en particulier ni en commun? enfin s'ils peuvent vivre des charités des fidèles?

Sur la première question, saint Thomas fait voir que la profession de la vie religieuse, loin de rendre les hommes incapables d'enseigner la doctrine de l'Evangile, les y rend plus propres, puisque les religieux gardent, non-seulement les préceptes, ce qui leur est commun avec le reste des chrétiens, mais qu'ils s'engagent encore à la pratique des conseils et s'appliquent à la méditation des choses divines, étant dégagés par leurs vœux de ce qui en

détourne ordinairement ceux qui vivent dans le siècle. Il prouve qu'il est toujours utile à l'Eglise qu'il y ait des personnes particulièrement consacrées à l'étude de la religion et à l'instruction des peuples, d'autres dévouées au rachat des captifs, au service des malades et autres bonnes œuvres. Il est vrai que Jésus-Christ ne veut pas que ses disciples se fassent appeler maîtres ou docteurs; mais, dit saint Thomas, ce que l'Homme-Dieu condamne en cela, ce n'est ni la chose ni le nom, mais seulement la vanité qu'en tiroient les pharisiens et les prêtres des Juifs.

Si les religieux peuvent faire l'office de docteurs, il n'y a aucune raison de les exclure du corps des docteurs séculiers, puisque cette fonction est fondée, non sur ce qui les distingue, mais sur ce qui leur est commun, qui est d'étudier et d'enseigner.

Sur la troisième question, il observe qu'on avoit vu autrefois, et qu'il y avoit encore de son temps, des hérétiques faisant consister la puissance du ministère ecclésiastique dans la sainteté de la vie indépendamment de l'ordination; ce qui avoit donné lieu à quelques fanatiques de s'attribuer de leur propre autorité, sans mission ni caractère, le pouvoir de prêcher, d'absoudre et d'exercer les autres fonctions ecclésiastiques. D'autres ont donné dans un excès contraire, prétendant que les religieux, quelque pure que soit leur vie, sont toujours inca-

pables d'exercer ces fonctions, même avec l'approbation et l'autorité des supérieurs ecclésiastiques. Il conclut que le bien général de l'Eglise, la consolation des peuples et le salut des âmes, demandent qu'il y ait des ordres religieux établis pour aider les pasteurs dans la prédication et l'administration de la pénitence.

Guillaume de Saint-Amour soutenoit que les religieux, quelqu'occupés qu'ils fussent d'ailleurs, étoient obligés rigoureusement au travail des mains. Saint Thomas combat cette assertion par l'Ecriture et par le raisonnement; il soutient que ceux qui, par état et par leur vocation à un ordre apostolique, sont obligés de travailler au salut des âmes, doivent préférer au travail des mains d'autres occupations qui sont en même temps et plus essentielles pour eux et beaucoup plus utiles au prochain. On lui objectoit l'exemple de saint Paul et des Apôtres : il y répond que les Apôtres prêchoient par inspiration, au lieu que les prédicateurs d'aujourd'hui, les pasteurs comme les religieux, sont obligés de s'instruire par une étude continuelle; que saint Paul se faisoit de son travail manuel une œuvre de surérogation; que quand il se trouvoit à Athènes, par exemple, ou ailleurs, où il avoit la liberté d'annoncer tous les jours la parole de Dieu, il laissoit le travail des mains, pour ne vaquer qu'à la prédication, recevant sa subsistance de la charité des fidèles, parce que le

Seigneur a ordonné à ceux qui annoncent l'Evangile
I. Cor. IX. 14. de vivre de l'Evangile : *Ita et Dominus ordinavit iis qui Evangelium annunciant de Evangelio vivere.*

Il est donc permis aux religieux établis pour travailler au salut des âmes de recevoir leur subsistance de la charité des fidèles, tandis qu'ils s'occupent le jour et la nuit à lire, à étudier, à méditer l'Ecriture et la religion, pour se mettre en état de l'enseigner et de la défendre, soit par leurs prédications, soit par leurs écrits ; c'est là leur travail, sans doute plus glorieux et plus nécessaire que celui des mains.

Dans la troisième partie, saint Thomas repousse les autres reproches faits aux religieux de son temps, sur la pauvreté de leurs habits, sur le soin des affaires dont ils se chargeoient, sur les voyages que le ministère de la prédication les obligeoit d'entreprendre, et termine ainsi ce traité :

«Par tout ce que nous venons de dire pour démontrer la fausseté et l'injustice de ce que l'on nous reproche, il demeure prouvé qu'il n'y a pas de condamnation à craindre pour ceux qui ont le bonheur d'appartenir à Jésus-Christ et de vivre de l'esprit de Jésus-Christ ; pour ceux qui, ne marchant pas selon la chair ni les désirs des passions, embrassent avec joie la croix du Sauveur, toujours attentifs à conformer leur conduite à la sainteté de leur profession, vivant dans le mépris de la vie du siècle et dans la pratique

de toutes sortes de bonnes œuvres. Nous pourrions peut-être faire retomber sur ceux qui nous attaquent les mêmes coups qu'ils veulent nous porter; mais il convient de les laisser au juste jugement du Seigneur, puisque leur malice se manifeste assez par tout ce qu'elle leur suggère contre l'innocence et la vérité. C'est l'oracle de Jésus-Christ que la bouche ne parle que de l'abondance du cœur ; celui qui est mauvais ne peut rien dire de bon. Si quelqu'un ne participe point à leur iniquité, il sera un vase d'honneur sanctifié et propre au service de Dieu, préparé pour toutes sortes de bonnes œuvres. Mais ceux qui suivront aveuglément des maîtres aveugles mériteront de tomber avec eux dans la même fosse. »

Math. XII. 34

II. Tim. II. 21.

Math. XV. 14.

Des ouvrages d'une importance plus grande encore ne tardèrent pas à justifier les espérances que de semblables essais avoient données du talent de l'auteur. Le premier fut la *Somme de la foi catholique contre les gentils*, qu'il composa à la sollicitation de saint Raymond de Pénafort. Le but de cet écrit étoit de fournir aux prédicateurs d'Espagne les moyens de travailler avec fruit à la conversion des Juifs et des Sarrasins. Il est divisé en quatre livres, dans lesquels l'auteur pose avec précision et explique avec clarté toutes les vérités de notre sainte foi. Il les prouve solidement, et par les oracles divins, et par les lumières de la raison ou de la

philosophie, autant que les mystères de la religion peuvent être susceptibles de telles preuves. Il détruit avec le même avantage tout ce qu'une fausse sagesse oppose à la lumière de Dieu, se servant du témoignage de toutes les créatures pour élever l'homme à la connoissance du Créateur, de son existence, de son unité, de sa providence, de toutes ses perfections, pour l'obliger de reconnoître le domaine de l'Etre souverain, et de lui rendre le culte suprême qui lui est dû.

Cet ouvrage, l'une de ses productions les plus estimables, fut composé sous le pontificat d'Urbain IV, pendant que l'auteur donnoit à Rome ses leçons de théologie. Possevin le regarde comme le plus parfait en ce genre qui ait jamais été écrit par un auteur ancien ou moderne (1).

La publication en fut bientôt suivie des *Commentaires sur toutes les Epîtres de saint Paul;* et celle-ci ne fit pas moins d'honneur à l'érudition qu'à la piété de l'auteur. L'idée qu'il nous y donne d'abord du dessein de l'Apôtre, et l'analyse qu'il y fait de ses Epîtres, suffisent pour faire comprendre combien il en avoit approfondi toute l'économie, et quel étoit le don d'intelligence qu'il avoit reçu pour pénétrer dans les trésors qui y sont cachés. Dès le commencement, il fait observer que le Docteur des nations,

(1) *Opus absolutissimum, quo reliquos omnes qui ea de re scripsere veteres et recentiores anteivit.* (*Appar. sac.*, tom. II, pag. 478.)

spécialement appelé pour faire connoître à tous les peuples les richesses de la grâce de Jésus-Christ, n'est partout occupé que de ce grand objet qui est la fin de son ministère.

« Il est aisé, dit son historien (le P. Touron), de juger par la beauté de ces commentaires, aussi-bien que par la réputation de l'auteur, avec quel applaudissement ils furent reçus du public et admirés par les plus habiles. Quelque précieux que fussent les différents écrits que l'auteur avoit déjà donnés, l'idée qu'on se forma de celui-ci dès qu'il parut fit presque oublier les autres. Les savants surtout qui faisoient leur occupation et leurs délices des saintes Ecritures, regardèrent ces commentaires comme une clé d'or qui leur étoit présentée pour les faire entrer dans la profondeur des plus hauts mystères (1). »

A la prière du pape Urbain IV, saint Thomas d'Aquin publia un ouvrage dont le but étoit de préparer les Orientaux à se réunir au saint-siége, en les convaincant de schisme et d'erreur, par les principes mêmes de ceux qu'ils regardoient comme leurs pères, et dont ils respectoient l'autorité. Il le dédia au pape, qui, en l'engageant à ce travail, l'avoit en même temps chargé d'examiner un autre écrit ou recueil de passages attribués aux anciens

(1) Liv. II, chap. XIV, pag. 157.

docteurs de l'Eglise grecque ; ce qui paroît par la manière dont le saint docteur s'explique en commençant son traité.

« J'ai lu avec application le petit livre que votre Sainteté m'a fait remettre. On y trouve, il est vrai, des passages exprès et très formels, des raisons qui paroissent convaincantes, et qui peuvent être d'une grande autorité pour établir les vérités de la foi. Mais il faut faire attention en même temps que, parmi les textes des Pères qu'on cite dans cet écrit, il y a plusieurs choses qui paroissent douteuses et qui par là pourroient empêcher quelques personnes d'en retirer tout le fruit qu'on en doit espérer, et donner à d'autres un sujet de dispute, ou leur fournir une nouvelle occasion d'erreur. Il m'a paru donc nécessaire d'éclaircir d'abord tout ce qu'il y a d'obscur, de développer tout ce qu'on trouve d'ambigu ou d'équivoque dans ces textes, afin de mieux réussir à mettre ensuite dans le plus grand jour tout ce qui peut servir à expliquer ou à défendre les dogmes catholiques de notre foi.

« Il est aisé de comprendre que les doutes des modernes sur plusieurs passages des anciens Pères grecs, naissent principalement de deux sources : la première est que les différentes erreurs dont l'esprit de mensonge a attaqué notre religion, ont porté les saints docteurs qui sont venus après à parler sur les points disputés avec plus de circonspection que

n'avoient fait ceux qui avoient écrit avant la dispute. Ainsi, les Pères qui ont précédé le temps des Ariens ne se sont pas toujours expliqués sur l'unité de l'Essence divine, avec la même clarté et la même précision que ceux qui ont écrit sur le commencement de l'arianisme, et il en est de même des autres. On peut s'en convaincre, non-seulement par les écrits des différents auteurs qui ont écrit en des temps différents, en les comparant les uns avec les autres, mais encore par ceux du seul saint Augustin, si illustre parmi les saints docteurs; car, dans les ouvrages qu'il a donnés au public après la naissance du pélagianisme, il a parlé du pouvoir du libre arbitre avec plus de réserve qu'il n'avoit fait auparavant, lorsqu'il écrivoit contre les Manichéens. Il ne faut donc pas s'étonner si, après une foule d'hérésies qui se sont élevées dans chaque siècle, les écrivains postérieurs, pour les éviter plus sûrement ou pour les combattre avec plus de succès, ont traité les matières de religion avec plus de retenue et de précaution. Mais aussi, quand on trouve dans les écrits des anciens quelques expressions peu conformes à celles dont nous nous servons plus volontiers aujourd'hui, il ne faut ni les condamner d'abord ou les rejeter comme suspects, ni aussi les étendre et les trop presser, mais se contenter de les expliquer avec le respect que méritent les auteurs.

« Une autre occasion d'erreur pour ceux qui lisent

les anciens ouvrages d'une manière trop superficielle, c'est qu'ils ne font pas toujours assez d'attention que les mêmes termes, qui ont un sens fort exact et fort catholique dans la langue grecque, peuvent en avoir un très mauvais dans le latin; c'est ce qui a porté les Latins et les Grecs à se servir quelquefois de différentes manières de parler, pour exprimer la même vérité de foi.»

Saint Thomas justifie cette proposition par des exemples qui sont autant de règles pour nous apprendre à lire avec fruit, et à bien entendre les livres des anciens. Il explique, selon l'analogie de la foi, et par les principes mêmes, que les saints docteurs ont établi un grand nombre de passages, dont les Grecs modernes ont coutume d'abuser. Les trente-deux premiers chapitres de son Traité sont employés à montrer le véritable sens de ces mêmes textes, sens toujours orthodoxe, malgré l'obscurité, et quelquefois la dureté de l'expression. Dans le reste de l'ouvrage, il met en œuvre tous ces passages, et les fait servir de preuve à toutes les vérités que l'Eglise romaine a toujours enseignées, et que les Grecs d'aujourd'hui combattent avec moins de lumière que d'opiniâtreté.

Le pape Urbain fut si satisfait de cet ouvrage, qu'il l'envoya à l'empereur des Grecs, dont toutes les démarches sembloient tendre à la réunion des deux Eglises. Les lettres qu'ils s'écrivirent à ce su-

jet marquent assez l'idée avantageuse qu'ils avoient l'un et l'autre, de cet excellent Traité, et l'impression qu'il fit dès lors sur les esprits, soit pour convaincre de schisme ceux qui s'opposoient toujours à l'union, soit pour confirmer dans leurs bons sentiments ceux qui la désiroient déjà, ou qui paroissoient plus disposés à l'embrasser, soit enfin pour prouver aux uns et aux autres que les anciens docteurs, et les Pères de l'Eglise grecque les plus estimés, n'avoient pas pensé autrement que les Latins sur tous les points qui, dans la suite, ont fait le sujet de nos disputes et l'occasion du schisme.

A la prière du chantre de l'Eglise d'Antioche, notre saint écrivoit un autre Traité contre les Grecs, les Arméniens et les Sarrasins. En marquant les règles que l'on doit observer dans les disputes avec les infidèles, il explique d'une manière très relevée ce que la théologie nous apprend touchant la génération du Verbe, la procession du Saint-Esprit, le motif principal de l'incarnation; et dans quel sens nous disons que le Fils de Dieu s'est fait homme, que le Verbe a souffert, que les fidèles dans la communion reçoivent le vénérable corps de Jésus-Christ, que les âmes des justes après cette vie expient leurs fautes dans le purgatoire, et achèvent de satisfaire à la justice de Dieu avant de jouir de la gloire par la vision béatifique; enfin de quelle manière le décret divin, la prescience et la prédes-

tination n'imposent aucune nécessité aux hommes.

C'est de ces deux ouvrages, et plus principalement du premier, que les docteurs catholiques se sont servis depuis dans leurs controverses avec les Grecs. Les disciples de saint Thomas ont pris de là ces armes victorieuses qui ont fait si souvent triompher la vérité de l'erreur.

Nous ne ferons pas un Catalogue de tous les écrits dont le saint docteur enrichit l'Eglise sous le pontificat d'Urbain IV. Ptolomée de Lucques a eu raison de dire qu'il ne cessoit d'en produire de nouveaux : *Nova in Ecclesiæ bonum condens ac edens opera*. Un des principaux est le Commentaire sur les saints Evangiles, qu'on appelle communément *Catena aurea* (Chaîne d'or), parce que, pour expliquer ces livres divins, il a recueilli tout ce qui avoit été dit de plus sublime et de plus édifiant en une infinité de volumes, par les saints interprètes grecs et latins. En rapportant leurs textes, et conciliant quelquefois leurs sentiments, saint Thomas fait suivre leurs paroles dans un si bel ordre, qu'il semble que ce n'est qu'un seul et même auteur qui parle partout. Ce qu'on a dit du docteur angélique, et de ses ouvrages en général, on peut le dire avec encore plus de justice de celui-ci en particulier : qu'il renferme l'esprit et la doctrine de tous les interprètes de l'Ecriture. Il parle avec tous; tous parlent et s'expliquent par lui. Il ajoute à leurs dé-

couvertes et à leurs expressions; et néanmoins il n'avance rien qui ne trouve son fondement et sa preuve dans ce que les anciens Pères ont enseigné.

Plein de leur doctrine, il voulut réunir dans un seul corps d'ouvrage tout ce qui se trouvoit répandu dans l'immense dépôt de la tradition. « C'est, dit l'historien de sa Vie, comme une bibliothèque entière, et un corps de doctrine où se trouve ramassé, avec autant d'ordre que de justesse et de science, tout ce que les anciens Pères et les premiers docteurs avoient répandu dans des volumes immenses; tout ce qui doit servir à la défense des vérités de la foi, tout ce qui peut être nécessaire, soit pour l'intelligence du dogme, soit pour l'explication des règles des mœurs, en un mot tout ce qui appartient à la loi de Jésus-Christ et à sa religion. Telle est l'idée sur laquelle saint Thomas forma le plan de sa *Somme;* ouvrage qui a été depuis regardé dans les écoles comme le corps de théologie le plus parfait, tant pour le fond de la doctrine que pour la méthode. Elle contient, avec les Commentaires de Caïetan, les x, xi et xii[e] volumes de son édition (1). La *Somme* de saint Thomas est partagée en

(1) La meilleure édition que nous en ayons est celle du P. Nicolaï. On a de Nicolas Ysambert, savant docteur et professeur de Sorbonne, un Commentaire sur la Somme de saint Thomas, en 6 vol. in-fol., qui prouve autant de savoir que de zèle pour l'orthodoxie.

trois parties, et la seconde encore divisée en deux. Ce grand ouvrage, commencé en 1265; sous le pontificat de Clément IV, fut interrompu par la mort de l'auteur, qui n'a pu achever la troisième partie; mais, pour remplir son dessein, un de ses disciples (on croit que c'est Pierre d'Auvergne) a ajouté le supplément, qu'il a pris mot pour mot du Commentaire même de saint Thomas sur le *Maître des Sentences*. La Somme de théologie, ainsi considérée dans son entier, contient six cent douze questions, plus de trois mille articles, au-delà de quinze mille arguments ou difficultés éclaircies, la preuve ou l'explication de tous les dogmes et de presque toutes les vérités qui peuvent être agitées par les théologiens dans les écoles, aussi-bien que des maximes, des principes et des lois, dont les ministres de l'Eglise et ceux de la justice font usage dans l'exercice de leur ministère. Dans la première, l'auteur traite de la nature de Dieu, de ses attributs, de ses décrets, de la distinction des personnes divines, et de tout ce qui peut servir à expliquer le mystère de la Trinité, de la création des Anges, de leurs opérations et de la condition de l'homme. Il établit les grands principes, qui dans la suite de l'ouvrage, servent à expliquer ou à prouver les vérités de la religion, et à résoudre une infinité de doutes. Quoiqu'il n'y ait rien de plus solide ni de plus lumineux que tout ce que le saint docteur en-

seigne dans cet ouvrage, qui a mérité l'admiration de tous les siècles, ce n'est néanmoins qu'aux jeunes commençants qu'il l'adresse, c'est pour eux seuls qu'il déclare l'avoir entrepris.

Ce fut à Bologne que saint Thomas fit paroître la seconde partie de sa Somme, c'est-à-dire deux grands volumes, dont le premier, en cent quatorze questions, renferme six cent dix-neuf articles; l'autre en contient neuf cent dix-sept, en cent quatre-vingt-neuf questions. Il faudroit avoir la plume de saint Thomas, pour donner en peu de mots une idée exacte de ce qui est traité dans ces trois cents questions, et faire connoître la suite ou l'enchaînement des parties, l'ordre et le rapport des matières, le choix, l'abondance des preuves, et la clarté qu'on trouve partout avec une admirable précision. Si le dessein de l'auteur dans cet ouvrage paroît véritablement digne d'un esprit angélique, l'exécution en est si parfaite, qu'on peut assurer que rien n'y manque, et qu'il n'y a rien de trop. Il en avoit commencé à Rome la troisième partie.

« Pour se former une juste idée de la Somme de saint Thomas, il faut nécessairement la lire, et la bien lire; elle est en même temps et fort claire et fort élevée. Si le grand nombre de questions et la sublimité des matières exercent l'esprit, il est soulagé par l'ordre et la méthode qu'il trouve partout.

Les lumières qu'on y acquiert, et qui augmentent toujours avec l'étude, ne permettent jamais qu'on regrette le temps qu'on y a employé ; on comprend que je parle ici d'un lecteur docile, qui ne lit pas les écrits de saint Thomas, précisément dans le dessein d'y trouver la preuve de ses sentiments particuliers, ou pour lui faire dire ce qu'il n'a pas dit; mais qui cherche plutôt la connoissance de la vérité par le seul amour de la vérité même. Un savant de ce caractère lira toujours avec fruit la Somme de théologie ; il en fera ses délices, et quelque progrès qu'il eût déjà fait dans la science de la religion, il reconnoîtra qu'il apprend tous les jours (1). »

Le XIIIe volume jusqu'au XVIe renferme les Commentaires sur plusieurs livres, tant de l'ancien que du nouveau Testament ; les XVIIe et XVIIIe volumes comprennent divers Opuscules, entre autres l'Office du Saint-Sacrement, dont la pape Urbain IV venoit d'instituer la solennité (2).

(1) Le P. Touron, *supr.*, pag. 602. L'on a agité parmi les savants la question, si saint Thomas étoit l'auteur de la Somme. On peut voir cette discussion dans le *Dictionn. histor.* de Bonnegarde, à son article t. IV, p. 464) ; mieux encore dans l'histoire du saint, par Touron, qui soutient et prouve l'affirmative.

(2) Fleury, *Hist. ecclés.*, liv. LXXXV, n° XXVI. L'office et la messe qu'on chante dans toute l'Eglise en l'honneur du Saint-Sacrement sont l'ouvrage du saint docteur. (Touron, pag. 186.) Nous avons parlé de ses hymnes dans le volume précédent, pag. 524.

Saint Thomas prêchoit très fréquemment, malgré ses leçons pnbliques de théologie, et l'immense travail de ses compositions; ce qui seul est un prodige. L'Eglise a inséré plusieurs de ses sermons parmi les leçons du Bréviaire. Celles de la fête du Saint-Sacrement nous donneront l'idée de sa manière.

« Les faveurs dont Dieu par sa bonté comble le peuple chrétien, l'élèvent à une dignité qui ne peut assez s'estimer. En effet, il n'y a point, et il n'y a jamais eu de nation, quelque puissante qu'elle ait été, qui ait eu des dieux qui se soient communiqués à elle aussi familièrement que notre Dieu se communique à nous, qui sommes son peuple. Car le Fils de Dieu, voulant nous rendre participants de sa divinité, n'a pas dédaigné de se revêtir de notre nature; il s'est fait homme, pour que les hommes devinssent des dieux; et de plus, par un trait inconcevable de bonté, tout ce qu'il a pris de nous, il l'a employé à notre salut. Il a offert à Dieu son père son corps, comme une hostie sainte sur l'autel de la croix, afin de nous réconcilier avec lui; et il a répandu son sang pour être, tout ensemble, et le prix qui devoit nous racheter de la servitude, et le bain qui devoit nous laver de tous nos péchés. Or, afin que le souvenir d'un si grand bienfait demeurât éternellement gravé dans notre mémoire, il a laissé aux fidèles, sous les espèces du pain et du vin, son

propre corps pour leur servir de breuvage... O festin précieux et admirable! ô banquet salutaire et délicieux! En effet, quoi de plus précieux que cette table sacrée, où l'on nous donne à manger, non plus des animaux comme dans l'ancienne loi, mais Jésus-Christ lui-même, qui est le vrai Dieu! Quoi de plus admirable que cet auguste sacrement, dans lequel le pain et le vin sont changés en la substance du corps et du sang de Jésus-Christ, en sorte que Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, est contenu réellement sous les espèces d'un peu de pain et d'un peu de vin! En cet état, quoiqu'il soit mangé par les fidèles, il ne peut néanmoins être divisé: au contraire, les espèces sacramentelles étant divisées, il demeure toujours indivisible, et tout entier en chaque partie. On voit encore dans ce sacrement une autre merveille: c'est que les accidents du pain et du vin subsistent, lors même que la substance n'y est plus. Dieu l'a ainsi ordonné pour exercer notre foi, lorsque nous recevons visiblement une chose invisible, et cachée sous des espèces étrangères; et même pour empêcher nos sens d'être trompés, puisque leur jugement ne porte que sur les accidents du pain et du vin qui leur sont communs... Il n'y a point de sacrement plus avantageux et plus salutaire que celui du corps et du sang de Jésus-Christ, puisqu'il nous purifie de nos péchés, qu'il nous fait avancer dans la vertu, et qu'il en-

graisse, pour ainsi dire, nos âmes, en les comblant de toutes sortes de grâces. On l'offre dans l'Eglise pour les vivants et pour les morts, afin qu'ayant été institué pour le salut de tous, il puisse servir à tous. Enfin, nul ne sauroit exprimer les ineffables douceurs de ce mystère, qui nous fait goûter les délices spirituelles comme à leur source même, et qui nous rappelle si visiblement le souvenir de l'excès d'amour que nous a témoigné Jésus Christ en mourant pour nous. Aussi ç'a été pour graver plus profondement ce souvenir dans le cœur de tous les fidèles, qu'étant sur le point de passer de ce monde à Dieu son père, et ayant célébré la Pâque avec ses disciples, il institua, dans le dernier souper qu'il fit avec eux, cet auguste sacrement, comme le monument perpétuel de sa passion, comme l'accomplissement de toutes les figures de l'ancienne loi, comme le plus grand de tous ses miracles, enfin, comme la plus douce consolation, et même une espèce de dédommagement réel de son absence (1). »

Parmi nos écrivains ecclésiastiques, il en est peu dont le nom soit rappelé aussi fréquemment dans la chaire. Il y est regardé moins comme un homme, que comme un ange envoyé du Ciel pour instruire

(1) Un de nos prédicateurs (Collet) n'a fait qu'étendre ces principes dans un *Serm. sur la communion*, où saint Thomas est fréquemment cité. (*Serm.*, tom. 1, pag. 418.)

l'école. Aussi n'est-il pas un prédicateur (du moins jusqu'à nos jours) qui ne se soit plu à fortifier son argumentation de l'autorité de cet illustre docteur. J'en pourrois même citer, parmi ceux des temps modernes, qui semblent avoir affecté de le citer sans l'avoir jamais lu. Ce n'est pas à ceux de l'avant-dernier siècle qu'on pourroit adresser ce reproche. Non pas qu'il soit possible de répondre qu'ils eussent lu la Somme tout entière de saint Thomas; du moins l'on reconnoît à l'exactitude de leurs citations qu'ils s'étoient bien pénétrés de sa substance. Il y est appelé communément le *Docteur angélique*, surnom que la pureté de son cœur lui auroit fait donner, quand il ne l'auroit point d'ailleurs mérité par l'étendue de ses lumières. Avec l'esprit le plus vaste qui ait peut-être jamais paru, et les grands talents qui font les hommes extraordinaires, on remarque en lui un jugement droit, net et assuré, une imagination heureuse, exacte, enrichie de tous les trésors de l'érudition, tant sacrée que profane. Point d'erreur qu'il n'ait combattue, point de vérité qu'il n'ait établie, peu de doutes qu'il n'ait éclaircis; et tant qu'il vécut, l'Eglise trouva dans sa personne un défenseur invincible, qu'elle retrouve encore dans ses écrits après sa mort. Tous les siècles chrétiens ont rendu à sa mémoire le plus éclatant hommage : il est par excellence l'athlète de la foi catholique, a dit de lui un de nos prédi-

cateurs (1). Un autre le nomme l'Augustin du treizième siècle (2). Bourdaloue est plein de sa doctrine; il emprunte de lui grand nombre des desseins et des principales divisions de ses discours. Vous l'entendez souvent qui s'exprime ainsi : « Voici comment raisonne sur ce point l'Ange de l'école, saint Thomas (3). » Il tire de lui ses lumineuses définitions (4), et le fond de ses plus heureux développements (5). En quoi il a été imité par nos plus habiles, et par plusieurs de nos moralistes (6).

(1) Froment., *Serm.*, t. 1, p. 207:

(2) L'abbé de La Tour Du Pin, *Panégyr. de S. Louis*, tom. 1, pag. 87.

(3) *Serm. sur les tentations*, *Carême*, tom. 1, pag. 173.

(4) Voy. *Serm. sur la prière*, *Carême*, tom. 1, pag. 303.

(5) *Serm. sur la prière*, *Carême*, tom. 1, pag. 303; *sur l'impureté*, *Carême*, tom. 11, pag. 78, etc.

Bossuet, interprétant la parabole de l'enfant prodigue, rend raison de l'apparente préférence donnée par le père de famille à la pénitence sur l'innocence elle même : *Matière*, dit-il, *qui ne se traite guère dans les chaires*. Le savant prédicateur ajoute aussitôt : « Une excellente doctrine de saint Thomas nous la fait entendre, et concilie toutes choses. » Voyez l'admirable suite qu'il donne à ces paroles (*Oraison funèbre de Marie-Thérèse*, tom. VIII, in-4°, pag. 460).

(6) La Colombière justifie par une belle maxime de saint Thomas, ce qu'il dit sur la sévérité des préceptes évangéliques contre les profanes dissipations du siècle : « Les gens du siècle, dit saint Thomas, aussi-bien que les personnes religieuses, sont obligés de faire tout le bien qu'ils peuvent faire : *Omnes tam religiosi quam seculares tenentur facere quidquid boni possunt*. (*Serm. pour les derniers jours du carnaval*, tom. III, pag. 69.) « En effet, remarque saint Thomas, toute la religion chrétienne, tout l'Evangile devoit tendre à ce seul point : d'éloigner l'homme des biens terrestres et sensibles, pour le porter aux

Nous n'ignorons pas toutefois que saint Thomas d'Aquin a essuyé des critiques. Le cardinal Sadolet semble remarquer qu'il est plus heureux à exposer les sentiments d'autrui que les siens (1). Le savant Huet juge la Somme du saint docteur avec quelque sévérité (2). Avant eux, le cardinal d'Ailly, parlant au nom de la faculté de Paris, mettoit certaines restrictions à l'éloge qu'il accorde à sa mémoire (3); et un théologien moderne lui trouve des opinions outrées (4). Nous ne prendrons point parti ; seule-

biens célestes et spirituels ; voilà ce que Jésus-Christ venoit enseigner, ce qu'il devoit prêcher ; et voilà, continue le saint docteur, ce qui a fait que Jésus-Christ, entrant dans le monde, y a paru dans un dénûment total des biens de la terre : *Hinc est quod Jesus veniens in hunc mundum, omnia bona contempsit.* » (Cambacérès, *Serm. pour la fête de Noël*, tom. II, pag. 421.) Et il conclut par ces paroles : « Voilà quelle » est la doctrine de l'ange de l'école, de cet homme si sage et si » éclairé, qui a traité la morale avec tant de circonspection, et qui » n'a jamais pensé à porter les choses dans une excessive sévérité. » (*Ibid.*, pag. 69.) La Rue établit sur la doctrine de saint Thomas la recommandation qu'il fait de la vertu d'humilité (*sur les moyens de se sanctifier dans le monde*, *Avent*, pag. 36), et la définition qu'il donne du péché d'envie (*ibid.*, p. 295), comme le P. de Neuville celle du scandale (*Avent*, p. 362). Bretteville, l'abbé Clément, Nicolle, de Rastignac semblent n'écrire que d'après lui, et avec lui.

(1) *Laboriosus Thomas, itemque magis alienæ sententiæ narrator, quam demonstrator suæ.* (Lib. III, *Epist.* x.)

(2) Voyez l'*Huetiana*, pag. 112, et Laur. Valla, dans Richard-Simon, *Critique de Du Pin*, tom. I, pag. 383.

(3) « Nous honorons la sainteté de ce docteur, et nous nous attachons à sa doctrine, autant que la raison et la foi nous le permettent. » (Dans Bossuet, *Défense de la déclarat.*, pag. 260, traduct. franç.)

(4) Corgne, *Défense des droits des évêques*, tom. II, pag. 107.

ment nous demanderons si les censeurs qui l'accusent ont toujours bien saisi le sens de sa pensée. Par exemple, on a voulu se prévaloir de son autorité pour faire l'apologie des spectacles et de la profession de comédien (1). C'est dans Bossuet qu'il faut voir la réponse péremptoire qu'il fait à cette allégation (2); et ce qu'il dit ici peut s'appliquer à d'autres passages, où le saint docteur n'auroit pas été suffisamment entendu.

Reste à le défendre contre une assertion qui touche de plus près à notre ministère. Le P. Rapin, dans ses *Réflexions sur l'éloquence :* « Je suis per» suadé, dit-il, que la lecture de saint Thomas » a plus fait de mauvais prédicateurs que de bons. » L'air dur et sec qu'il a à dire les choses est aussi » opposé à l'éloquence que les choses qu'il dit y sont » propres. » D'où il conclut que le commerce *trop fréquent* avec les scolastiques est plus préjudiciable qu'avantageux au prédicateur (pag. 43). Oui, sans doute, pour celui qui, négligeant la composition, borneroit à ces austères études l'emploi de ses plus belles années. Mais avec la sobriété que Rapin lui-

(1) « Je passe à l'endroit de saint Thomas, dont les partisans du théâtre ont le plus souvent fait usage. Ce grand théologien se fait cette objection, etc. » (*Lettre II sur les spectacles*, par Desprez de Boissy, pag. 215; édit. Paris, 1771.)

(2) *Réflexions sur la comédie*, pag. 673—677 du tom. VII, in-4°, édit. des Bénédictins, Paris, 1744.

même recommande; mais, en y apportant un choix judicieux, nul doute que la lecture n'en fût des plus profitables. Faites-vous un fond de doctrine qui vous serve au besoin. Puisez aux sources, mais en les choisissant. La science, nous dit à tous saint Jérôme, veut du travail, des veilles, des sacrifices; elle veut du goût et de la discrétion (1). Vous voulez être prédicateur? soyez théologien; bien que sans le paroître, savant avec mesure. Ce qui constitue la santé; ajoutoit l'éloquent solitaire de Bethléem, ce n'est pas la nourriture dont on se charge, mais l'aliment que l'on digère. Bourdaloue, La Rue, Bossuet, n'appréhendoient pas que la lecture des théologiens absorbât les sublimes élans de leur génie; et en laissant à la scolastique la sécheresse de son langage, ils savoient bien donner à leur éloquence l'autorité de la science théologique. Voilà les modèles que nous devons imiter.

Cet illustre docteur n'avoit que quarante-huit ans lorsqu'il mourut. Que d'excellents ouvrages une plus longue vie promettoit à l'Eglise! Sa mort fut regardée par tout le monde chrétien comme une calamité publique.

Les docteurs de Paris, informés de cet événement, s'empressèrent de témoigner leur estime et

(1) *Litteræ sudoris comites sunt et laboris, sociæ jejuniorum, non saturitatis, continentiæ, non luxuriæ.* (*Advers.* Ruffin, lib. 1, tom. IV, edit. Martian., pag. 367.)

leur vénération pour cet illustre serviteur de Dieu, par une lettre adressée au chapitre général des frères prêcheurs, que nous allons transcrire, parce qu'elle donne une idée précise de l'éloquence du temps et de l'esprit qui dirigeoit les études.

« Aux vénérables pères en Jésus-Christ, les maîtres et les provinciaux de l'ordre des Frères prêcheurs, assemblés en chapitre général à Lyon, le recteur de l'université de Paris, les procureurs et les autres maîtres qui professent actuellement les arts : salut en celui dont la sagesse règle toutes choses, et dispose de tout pour le bien de ses créatures.

» Pénétrés de la plus vive douleur, et baignés de larmes, nous avons choisi ce moment pour exprimer tous ensemble, par des paroles entrecoupées de sanglots, combien nous sommes sensibles à la grande perte que vient de faire toute l'Eglise, et qui jette toute l'école de Paris dans la dernière consternation. Hélas! trois fois hélas! qui nous donnera de retracer ici les regrets et les plaintes de Jérémie, ou de peindre avec des couleurs assez vives l'étonnement incroyable qui a d'abord saisi tous les esprits et qui a plongé nos cœurs dans un abîme de tristesse? C'est sans doute ce que les termes les plus énergiques ne pourront jamais bien exprimer. L'amour et la douleur répandent ici de la confusion; et ce n'est pas sans une peine extrême que nous écrivons au sujet du respectable docteur Thomas d'Aquin, dont la

mort nous est annoncée, et par le bruit public et par des relations qui ne nous laissent même pas la consolation d'en douter.

» Qui pourroit pénétrer par quelle vue la Providence a permis que cette étoile du matin, qui jetoit un si grand éclat dans le monde, ou pour mieux dire, que ce soleil lumineux destiné à éclairer tous les siècles, ait sitôt retiré ses rayons? Mais non; ne pensons pas que cet illustre docteur, pour avoir cessé de vivre, cesse pour cela de répandre sa lumière dans toute l'Eglise. Nous n'ignorons pas que Dieu, par un effet particulier de sa bonté, l'avoit donné pour un temps au monde; nous pouvions cependant croire, suivant les principes des anciens philosophes, que la sagesse du Créateur, en le faisant paroître ici-bas comme un prodige de la nature, l'avoit destiné pour expliquer les prodiges les plus obscurs de la nature même.

» Mais pourquoi nous occuper davantage de ces réflexions, d'autant plus tristes qu'elles sont inutiles? Quel autre sujet n'aurions-nous pas de nous plaindre de ce qu'ayant vivement sollicité votre chapitre général de Florence de rendre ce grand homme à notre école, toutes nos instances, hélas! ont été sans succès? Remplis cependant d'une tendre affliction pour un docteur que nous mettrons toujours avec distinction au nombre de nos Pères et de nos maîtres, un esprit de reconnoissance nous presse

de vous adresser de nouvelles prières, afin que, si nous avons été privés de la consolation de le posséder encore dans les derniers jours de sa vie, nous ayons du moins celle de recevoir ses dépouilles après sa mort. Ce sont ses cendres que nous demandons aujourd'hui, comme le plus riche présent que vous puissiez nous faire. Certes, il ne seroit ni juste ni convenable de destiner un autre lieu pour sa sépulture, ou de préférer quelque autre pays à la capitale de ce royaume, si distinguée par son école, laquelle, après l'avoir élevé et nourri dans son sein, a reçu à son tour les oracles de sa doctrine et les plus grands sujets de consolation. Si l'Eglise honore avec raison les reliques des saints, n'est-il pas aussi conforme et à la bienséance et à la piété, que nous soyons les dépositaires du corps de cet incomparable docteur, afin que la vue de son tombeau produise à jamais dans les cœurs de ceux qui viendront après nous, les mêmes sentiments d'estime et de vénération que l'excellence de ses ouvrages à fait naître depuis longtemps dans nos esprits?

» Nous nous promettons que vous ne refuserez point ce que nous demandons avec autant de confiance que de justice; et nous vous supplions en même temps de vouloir nous communiquer, le plus tôt qu'il se pourra, quelques ouvrages de philosophie que ce docteur avoit autrefois ébauchés à Paris, et auxquels nous ne doutons point qu'il n'ait mis la

dernière main depuis son départ de France. Il nous avoit spécialement promis des commentaires sur les livres qui traitent du ciel et du monde, et une explication du *Timée* de Platon, aussi-bien qu'un traité de la conduite des eaux, et un autre sur la manière d'élever les esprits. S'il a composé quelque ouvrage touchant la logique, nous vous prions, ainsi que nous l'en avions déjà prié lui-même, de nous en faire part. Les dangers continuels auxquels, comme vous savez, nous nous trouvons tous exposés dans ce siècle corrompu, nous portent à vous demander enfin le secours de vos prières et la communication de vos suffrages.

» Nous voulons que notre présente lettre soit scellée du sceau du recteur et des procureurs. Fait à Paris, l'an de Notre Seigneur mil deux cent soixante et quatorze, le mercredi avant l'invention de la sainte Croix. »

XV. SAINT BONAVENTURE, docteur de l'Eglise.

L'onction céleste qui semble couler du cœur de Bonaventure, et les traits enflammés qui s'échappent de sa bouche, l'ont fait surnommer le docteur *séraphique*.

Il naquit en 1221, à Bagnarea, en Toscane. Ses parents y tenoient un rang distingué, et se recommandoient encore davantage par leur piété. Leur

fils avoit reçu au baptême le nom de Jean, mais il prit ensuite celui de Bonaventure, à l'occasion de l'événement que nous allons rapporter. A l'âge de quatre ans, il fut attaqué d'une maladie si dangereuse que les médecins désespérèrent de sa vie. Sa mère demanda sa guérison par des prières ferventes, puis alla se jeter aux pieds de saint François d'Assise, le conjurant avec larmes d'intercéder auprès de Dieu pour un enfant qui lui étoit si cher. Le saint, touché de compassion, se mit en prières; et le malade se trouva parfaitement guéri. L'homme de Dieu, éclairé d'une lumière surnaturelle, prédit à ce jeune enfant toutes les grâces que lui destinoit la divine miséricorde, et s'écria tout à coup, dans un ravissement prophétique : *O bona ventura!* paroles italiennes qui signifient : O la bonne rencontre! De là vint le nom de *Bonaventure* qui fut donné à notre saint. Sa mère, pleine de reconnoissance, le consacra au Seigneur par un vœu, et prit un grand soin de lui inspirer, dès ses premières années, de vifs sentiments de piété. Son fils répondoit à toutes ses vues. Il parut enflammé d'amour pour Dieu aussitôt qu'il fut capable de le connoître. Les progrès qu'il fit dans les études étonnèrent ses maîtres; mais ceux qu'il fit dans la science des saints furent encore plus marqués. Lorsqu'il eut atteint sa vingt-deuxième année, il entra dans l'ordre de saint François. Il nous apprend lui-même,

dans son prologue de la Vie de ce saint instituteur, qu'il embrassa cette profession en reconnoissance du bienfait que saint François lui avoit obtenu par ses prières. Peu de temps après, il fut envoyé à Paris pour y achever ses études sous Alexandre de Halès, que l'on y nommoit le docteur Irréfragable. La mort lui ayant enlevé ce maître, en 1245, il suivit les leçons de Jean de La Rochelle, son successeur. Bonaventure joignoit à beaucoup de pénétration un jugement exquis; ce qui faisoit que, dans les matières les plus subtiles, il ne s'attachoit qu'à ce qu'il y avoit d'utile, ou au moins de nécessaire, pour dégager la vérité des sophismes sous lesquels des adversaires pointilleux tâchoient de l'opprimer. Saint Thomas d'Aquin l'étant venu voir, et lui ayant demandé dans quels livres il avoit étudié : Voilà, répondit-il, en lui montrant son crucifix, la source où je puise mes connoissances; j'étudie Jésus, et Jésus crucifié.

Sa vie étoit si pure, ses passions étoient si parfaitement soumises, qu'Alexandre de Halès avoit coutume de dire, qu'il ne paroissoit pas qu'il eût péché en Adam. L'esprit de mortification étoit le principal moyen qu'il employoit pour s'entretenir dans l'innocence. Il n'avoit envisagé le sacerdoce qu'avec crainte et tremblement; et plus il en connoissoit l'excellence et la dignité, plus il s'humilioit, en considérant qu'il étoit sur le point d'en être honoré.

Après la mort de Jean de La Rochelle, il fut chargé de le remplacer dans l'enseignement de la théologie. Il n'avoit que vingt-trois ans, et il en falloit vingt-cinq pour exercer cet emploi. Mais on crut pouvoir se dispenser de suivre la règle en sa faveur. Il enseignoit dans le même temps, et dans les mêmes circonstances que saint Thomas d'Aquin. Les vertus de l'un et de l'autre, encore plus que leurs talents et les mêmes emplois, leur firent bientôt contracter une amitié qui ne dura pas moins que leur vie, parce qu'elle étoit formée par l'esprit de Dieu, et fondée sur cette conformité d'inclinations et de sentiments qui les faisoit aller à la même fin par les mêmes moyens. Ils aimoient à se communiquer réciproquement leurs lumières, leurs desseins, leurs ouvrages, et tout ce qui pouvoit servir à l'utilité ou à l'édification de l'Eglise.

Le roi saint Louis, protecteur éclairé des savants, s'empressa de les accueillir tous les deux; il les faisoit souvent manger à sa table, et les consultoit sur les affaires les plus difficiles. Saint Bonaventure fut chargé par le pieux monarque de composer pour son usage un office pour la Passion de Jésus-Christ. Il publia d'autres écrits ascétiques, à la demande de sainte Isabelle, sœur du roi, et d'autres personnes du rang le plus distingué. Gerson et l'abbé Trithême ont porté de ses ouvrages ce jugement : « De tous les docteurs catholiques, celui-ci me paroît

le plus propre à éclairer l'esprit et à échauffer le cœur. Ses écrits sont solides, sûrs, pieux et dévots. Ils surpassent tous ceux des docteurs du même siècle par leur utilité, si l'on considère l'esprit de charité et de dévotion qui y règne. Le saint docteur est profond sans être diffus, subtil sans curiosité, éloquent sans vanité, ses paroles sont enflammées sans être enflées; ce qui fait que ceux qui sont pénétrés de l'amour de Dieu le lisent avec plus de sûreté, l'entendent avec plus de facilité, et le retiennent avec plus de profit (1). »

Tandis qu'il enseignoit la théologie à Paris, il fut élu général de son ordre, dans un chapitre qui se tint à Rome, en 1256. Il n'avoit que trente-cinq ans. En 1272, le pape Grégoire X le nomma à l'évêché d'Albano, et le fit cardinal. Il voulut faire lui-même la cérémonie de son sacre, et lui ordonna de se préparer à parler dans le concile général qui avoit été convoqué à Lyon, pour la réunion des Grecs et des Latins. Saint Thomas d'Aquin devoit s'y rendre, mais il mourut en route. Saint Bonaventure y accompagna le souverain pontife. Il fut le

(1) Dans sa Vie, en tête du 1er vol. de ses Œuvres, pag. 12 et suiv.; Du Pin, XIIIe siècle, pag. 246 et suiv. Le P. de La Colombière rappelle le témoignage rendu à saint Bonaventure par Gerson, qu'il appelle avec raison un des plus saints et des plus célèbres docteurs que la France, que l'Eglise même ait jamais portés. (Dans le *Panégyr.*, *du saint docteur*, *Serm.*, tom. II, pag. 461, 462.)

premier qui harangua le concile. Lorsque les députés des Grecs furent arrivés, le pape chargea le saint d'avoir des conférences avec eux. Charmés de sa douceur, et convaincus par la solidité de ses raisons, ils aquiescèrent à tout ce qu'on exigeoit d'eux. Saint Bonaventure tomba malade après la troisième session du concile. Il assista cependant encore à la quatrième, dans laquelle le Logothète, ou grand chambellan de Constantinople, abjura le schisme. Mais le lendemain, ses forces l'abandonnèrent. Il étoit dans la cinquante-troisième année de son âge lorsqu'il mourut, le 15 juillet 1274. Ses funérailles se célébrèrent avec la plus grande magnificence. Le pape, et tous les Pères du concile y assistèrent. Pierre de Tarentaise, évêque d'Ostie, qui fut pape depuis sous le nom d'Innocent V, prononça son oraison funèbre. Il fut canonisé par Sixte IV, en 1482. Sixte V le mit au nombre des docteurs de l'Eglise, comme Pie V y avoit mis saint Thomas d'Aquin. Ses ouvrages ont été recueillis à Rome, en 1588 (8 vol. in-fol.) (1). Ils comprennent, 1° des Commentaires sur quelques livres de l'ancien Testament, sous le titre de *Sermons*. Chacun d'eux est précédé d'un sommaire, où se trouve indiquée la substance des matières que l'auteur y déve-

(1) On en a donné une nouvelle édition à Venise, en 1751 et 1756, en 14 vol. in-4°.

loppe(1), toujours dans la forme scolastique; 2° *Commentaire sur les Evangiles ; 3° Sermons du temps et des saints ; 4° Commentaires sur les quatre livres du Maître des Sentences ; 5° Opuscules divers*, tant sur les devoirs de la vie chrétienne, que sur les conseils propres à la vie religieuse(2). Divers sujets de piété, considérés en général, notamment les mystères de Jésus-Christ et de la sainte Vierge, font la matière de plusieurs de ces traités. La plupart ont été imprimés séparément. Saint Bonaventure n'est pas exempt des défauts de son siècle. Plus affectueux que la plupart de ses contemporains, il n'est pas moins prolixe, et surchargé d'une érudition oiseuse, le goût de l'allégorie domine jusque dans les titres de ses ouvrages (3), et nuit à leur

(1) Par exemple sur le Psaome LXXI.
Deus dicitur pax triplici de causa.
Quod epignome fit quatuor de causis.
Quod Ecclesia dicitur Luna propter tria.
Propheta commendat Christum a quatuor.
Tria debemus Christo et tria proximo.
Beata virgo velleri comparatur.
Quod quidam cadunt multipliciter.
De multiplici usura.
De multiplici candore.
Tous ressemblent à celui-ci.

(2) « Le Psautier, que l'on attribue à saint Bonaventure, n'est pas approuvé par les gens savants, ni tenu être de ce saint. Aussi ne devez-vous plus le lire. » (Bossuet, *Lettres*, tom. XI, édit. Le Bel, pag. 201.) .

(3) *Breviloquium. Centiloquium. Pharetra. Diæta salutis. Linum vitæ.*

onction. Ils sont loin d'avoir le charme de ceux de Thomas Akempis. Aussi ne les cite-t-on que rarement (1).

Donnons la substance de l'un de ses sermons sur la passion du Sauveur, dégagé de tout ce qu'il y a de superflu. « O mort! ô passion de mon Sauveur, source de tous les biens! quel prodige! Ici, c'est la mort qui donne la vie, ce sont les blessures qui guérissent; le sang lave et purifie; l'ouverture du côté forme la réunion des cœurs. O mort admirable, qui fait toute ma joie, tout mon bonheur, qui comble tous mes vœux! Non, je ne veux plus me séparer de mon Jésus; il n'y a de félicité qu'à être avec lui. Je veux me préparer trois retraites,

Philomela passioni Domini aptata per septem horas. Itinerarium mentis in Deum. Stimulus divini amoris. Parvum bonum, sive incendium amoris. Amatorius. De sex alis Cherubim, etc.

(1) Bourdaloue, dans son sermon *sur le devoir des pères envers leurs enfants :* « Le choix d'un état, dit saint Bonaventure, peut être mauvais en trois manières; ou par lui-même, parce que l'état est contraire au salut, ou du moins très dangereux, ou du moins parce que celui qui embrasse l'état est incapable de le soutenir; ou parce que, tout honnête qu'est l'état que l'on choisit, tout propre qu'on est à en remplir les fonctions, on n'y entre pas néanmoins, si je puis m'exprimer ainsi, par la porte de l'honneur, ni par des voies droites. » (*Dominic.*, t. 1, p. 37.) Je ne me rappelle pas une autre citation qu'il en ait faite. J'en rencontre une dans le P. de Marolle (*Serm. pour l'Assomption*, tom. 1, pag. 342). Ce n'est qu'une simple indication. Celui des modernes à qui la lecture de saint Bonaventure semble avoir le plus profité, est saint François de Sales, qui le cite assez souvent dans son *Etendard de la croix*.

une dans la plaie de ses mains; l'autre dans celle de ses pieds; la troisième (ah! ce sera celle où je veux fixer ma demeure) sera dans son côté. Là, je parlerai à son cœur; là, j'obtiendrai l'accomplissement de tous mes désirs. Ainsi, de plus en plus, j'imiterai sa très sainte mère, dont l'âme fut déchirée par le glaive de la passion de son fils. O plaies de Jésus mon Sauveur! ô demeure pleine de charmes! De quelles délices pensez-vous que doive être inondée une âme, qui, par ces ouvertures sacrées, entre dans le cœur de Jésus-Christ, qui s'attache, qui s'unit intimement, invariablement à ce divin cœur! non, je ne puis l'exprimer; faites-en l'épreuve, c'est le seul moyen de le connoître. »

XV. SAINT BERNARD, abbé de Clairvaux, docteur de l'Eglise.

« Saint Bernard fut un prodige dans un siècle bar- » bare, a dit Fénelon (1). » Il l'eût été, même dans un siècle éclairé.

« Au milieu de la barbarie et de l'ignorance, Dieu donna à la France saint Bernard, apôtre, prophète, ange terrestre par sa doctrine, par ses prédications et par ses miracles étonnants, et par

(1) Fénelon, *Lettre à l'Académie*, pag. 304, à la suite des *Dialog. sur l'éloq.*, édit. de Paris, in-12, 1740.

une vie encore plus étonnante que ses miracles (1). »
« Il avoit été donné à cet homme extraordinaire de dominer les esprits. On le voyoit d'un moment à l'autre passer du fond du cloître au milieu des cours, jamais déplacé; sans titre, sans caractère, jouissant de cette considération personnelle qui est au-dessus de l'autorité; simple moine de Clairvaux, plus puissant que l'abbé, Suger premier ministre de France, et conservant sur le pape Eugène III, qui avoit été son disciple, un ascendant qui les honoroit également l'un et l'autre (2). »

Il est peu d'années de sa vie qui n'aient été marquées par quelque grand événement.

En 1115, saint Bernard, entré, à l'âge de vingt-trois ans, dans le monastère de Cîteaux, est député par saint Etienne, son abbé, pour fonder la maison de Clairvaux.

En 1127, appelé au concile de Troyes, il y fait confirmer l'institution des chevaliers de l'ordre du Temple.

En 1129, consulté de toutes les parties de l'Europe, il commence à devenir l'oracle de l'Occident.

En 1130, il défend au concile d'Etampes la cause d'Innocent II, qu'il fait reconnoître pour légitime pape.

(1) Bossuet, *Serm. sur l'unité*, tom. v, de l'édit. in-4°. Paris, 1743, pag. 508.

(2) Henault, *Abrégé chronolog.*, pag. 128, in-4°.

En 1131, il assiste à divers conciles tenus en France devant le pape, et y fait admirer sa sagesse, sa piété et son éloquence.

En 1134, il réconcilie avec le pape les Génois et les Milanais, ramène sous l'obéissance de l'empereur Lothaire ses deux neveux, Frédéric et Conrad. Il prêche en Allemagne, est proclamé à Rome père de la patrie et restaurateur de l'Eglise.

En 1137, il soutient le pape Innocent contre les intrigues d'Anaclet, et les armes de Roger, roi de Sicile.

En 1140, Il triomphe d'Abailard, qu'il réfute et fait condamner au concile de Sens.

En 1146, il commande, par l'autorité de ses discours et de ses miracles, la croisade où s'engagèrent Conrad, empereur d'Allemagne, Louis-le-Jeune, roi de France, et les plus puissants princes de l'Europe.

Les années suivantes présentent, comme tout le reste de sa vie, une suite édifiante de bonnes œuvres, où sa charité n'éclate pas moins que sa sainteté, jusqu'à l'an 1158, où il mourut âgé de soixante-trois ans, après avoir été trente-huit ans abbé de Clairvaux. Il a été canonisé en 1155 par le pape Alexandre III.

« Je l'ai vu, écrivoit de son temps l'abbé du Mont-Cassin, cet homme vénérable, exténué par les jeûnes et les austérités de sa solitude, qui l'ont rendu

extrêmement pâle ; il porte des marques si visibles d'humilité, de componction et de pénitence, il respire une telle sainteté extérieure, il a si parfaitement le maintien d'un homme céleste et spirituel, qu'il persuade en se montrant, et même avant d'avoir fait entendre sa voix. Il est doué d'un excellent génie et de toutes les qualités naturelles ; il a un jugement, une dextérité ; un savoir et une expérience incomparables ; il parle avec la plus merveilleuse facilité; son élocution est claire, pleine de douceur et de force; son action est naturelle; son geste touchant et approprié aux sujets qu'il traite ; il n'est donc pas étonnant que ses paroles produisent des effets prodigieux. La seule vue de ce grand homme vous édifie, ses discours vous instruisent, ses exemples vous font avancer dans la perfection (1). »

On ne résistoit pas à l'insinuation et à la force de son éloquence. « Elle paroissoit être un des miracles de la religion qu'il prêchoit. Il faisoit fondre en larmes les peuples au milieu des campagnes et des places publiques. L'Eglise, dont il étoit la lumière, sembloit recevoir les volontés divines par son entremise. Les rois et leurs ministres, à qui il ne pardonnoit jamais ni un vice ni un malheur public, s'humilioient sous ses réprimandes comme sous la main

(1) Wibold, *Epist.* CXLVII, *apud* Martenne *Ampliss. collect.*, tom. I *Præfat.*, pag. LXVII ; Butler, *Vies des saints*, t. VII, p. 327, 328.

de Dieu-même, et les peuples, dans leurs calamités, alloient se ranger autour de lui comme ils vont se jeter aux pieds des autels (1). » Donnons-en un témoignage. Guillaume, duc d'Aquitaine, homme féroce, de taille colossale et des mœurs les plus dépravées, se présente à l'église, avec plusieurs de ses officiers, au moment où Bernard célébroit le saint sacrifice. Après la consécration, l'abbé de Clairvaux quitte l'autel, portant l'hostie sur la patène, et s'avance vers le duc. «Nous avons, lui dit-il, employé jusqu'ici les prières et les menaces; vous les avez toujours méprisées. Voici le Fils de la Vierge, le Seigneur et le chef de l'Eglise que vous persécutez; c'est votre Juge et celui au nom de qui tout fléchit le genou, au ciel, sur la terre et dans les enfers; c'est le juste vengeur de nos crimes, celui dans les mains de qui tombera un jour votre âme, si opiniâtre dans le mal. Le mépriserez-vous aussi? aurez-vous la hardiesse de le traiter comme vous avez fait ses serviteurs? » Le duc, interdit, tomba par terre et perdit l'usage de la parole. Bernard le releva. Bientôt après, Guillaume, converti, donna l'exemple de la plus fervente pénitence (2).

Du fond de sa cellule, saint Bernard sembloit gouverner l'Europe entière. Les peuples et les rois

(1) Garrat, *Eloge de Suger*, couronné par l'Académie française.

(2) *Vita S. Bernardi auctore Arnaldo*, lib. II, cap. VII, apud Mabill., pag. 1107.

le choisissoient pour arbitre de leurs différends. On lui envoyoit des ambassadeurs. Par la sagesse de ses conseils, l'abbé Suger réforma et sa personne et son monastère. Saint Bernard sembloit être moins le chef particulier de sa communauté, que la règle universelle de tous les ordres d'Occident. Des ecclésiastiques en foule, de pieux et savants évêques, les personnes les plus qualifiées, des fils de rois, venoient se ranger sous sa discipline et partager les austérités de son désert. On vit jusqu'à sept cent religieux réunis sous sa conduite à Clairvaux. Il fonda cent soixante autres maisons. Après sa mort, le nombre en devint si considérable, qu'avant la destruction des monastères en Angleterre et dans les royaumes du Nord, on comptoit huit cents abbayes dépendantes de Clairvaux (1).

La force de Dieu n'éclatoit pas moins que son esprit dans saint Bernard. Ses miracles nombreux sont attestés par les preuves les plus certaines, racontés par les contemporains le plus dignes de foi. Son savant éditeur, le P. Mabillon, a démontré que la vérité n'en pouvoit être revoquée en doute par ceux qui font usage de leur raison (2).

Ses écrits ressemblent à ses discours. Personne

(1) Butler, *Vies des saints*, tom. VII, pag. 340.

(2) Mabill., *Notæ in lib. II de Consider.*, p. 417, et *Epist.* CCXLII, p. 239. Herbert en a publié le recueil, qui se trouve dans l'édit. Mabillon, pag. 1166—1196.

n'a jamais fait comme lui un aussi bel emploi de l'Ecriture. Il excelle dans l'art de s'approprier, et, si l'on peut parler ainsi, de se naturaliser les expressions de nos Livres saints; il les insinue si heureusement dans le corps de chacun de ses ouvrages, qu'il devient difficile de discerner ce qui lui appartient d'avec ce qu'il emprunte. On pourroit dire de lui comme du prophète, que c'étoit la bouche même de Dieu. Seulement il sacrifie quelquefois au goût de son siècle, où l'allégorie étoit dominante. Du moins n'en profane-t-il pas, comme plusieurs de ses contemporains, la majesté par des allusions trop subtiles, par des jeux d'imagination. Toujours pur, correct, judicieux, il instruit autant qu'il intéresse. A l'étude profonde des Livres saints, on voit qu'il avoit joint celle des Pères d'avant lui, particulièrement de saint Augustin, qu'il a analysé dans ses traités de la grâce, de la prédestination et du libre-arbitre; et de saint Ambroise, dont il a beaucoup emprunté dans ses panégyriques de la sainte Vierge. Juste-Lipse et l'illustre Henri de Valois le préféroient à tous les autres Pères latins (1). Sixte de Sienne, Erasme, le cardinal Bellarmin, Mabillon, vantent sa prodigieuse science, la grâce naturelle et la fécondité de son style, la chaleur inépuisable de ses mouvements. C'est à lui que se termine la chaîne des saints docteurs. Aussi Nicolas Lefebvre, pré-

(1) *Epist.* XLIX; Hénaut, *Abrégé chronol.*, pag. 131, in-4°.

cepteur de notre roi Louis XIII, l'appeloit-il le dernier des Pères (1).

Aussi humble que pieux, le saint abbé de Clairvaux n'aspiroit à aucune récompense humaine. Il refusa les évêchés de Châlons et de Langres, ainsi que les archevêchés de Gênes, de Milan, de Reims. Son désintéressement et la sainteté de sa vie lui donnoient le droit de parler un langage sévère sur les abus de toute sorte qui déshonoroient alors le ministère sacré.

On lui a fait des reproches à l'occasion du peu de succès de la croisade. On peut voir les sages réflexions de Geoffroi, à ce sujet, dans la vie du saint (2).

Divers écrivains ont publié la vie de saint Bernard. Trois de ses contemporains, Guillaume, abbé de saint Thierry, Arnaud, abbé de Bonneval, dans le diocèse de Vienne, et Geoffroi, religieux de Clairvaux, secrétaire du saint abbé, la donnèrent en latin peu de temps après sa mort. M. Lemaître les a réunies dans une traduction fidèle (3). L'abbé de Villefore l'a également composée d'après les mémoires les plus authentiques (4).

(1) Mabillon; *Préfaces des Œuvres de saint Bernard*, n° xxvi.

(2) Et ce qui en a été dit plus haut, pag. 30, à l'article *Pierre le Vénérable*.

(3) Publiée en 1649, 1 vol. in-8°.

(4) Paris, 1704, 1 vol. in-4°. Le même qui a donné la traduction de ses lettres en 2 vol. in-8°. Paris, 1715.

Dans tout notre travail sur ce Père, nous suivons l'édition que Mabillon en a donnée (1).

§ I. Lettres (au nombre de quatre cent quarante-quatre, dans l'édition du P. Mabillon).

Il n'est pas nécessaire de s'étendre sur le mérite de cette partie de ses ouvrages. S'il y déploie les richesses de l'esprit le plus ingénieux et le plus fécond, ce qu'il y fait paroître encore avec plus davantage, c'est son propre cœur; on l'y découvre sous autant de formes que lui en font prendre la différence des personnes à qui il écrit, et la diversité des sujets qu'il traite. Ainsi, ses lettres font proprement son histoire, mais composée avec plus de naïveté, plus d'éloquence et plus de fidélité que nul historien ne pourroit le faire.

1. *A Robert* (2).

T. 1 Mabill., pag. 1. Assez et trop long-temps j'ai attendu, mon cher Robert, que la bonté de Dieu se fît sentir à votre cœur, en vous ramenant à lui et vous à moi, vous inspirant une componction qui eût été une source de salut pour vous et de consolations pour moi. Au-

(1) Cinq vol. in-fol., dont les quatre premiers renferment les OEuvres du saint docteur; le dernier, les Vies qui en ont été composées par divers auteurs. Les cinq tomes sont réunis en un seul vol in-fol., Paris, 1690.

(2) Neveu (ou cousin) du saint abbé. Engagé dans l'ordre de Cîteaux, il le quitta pour embrasser l'ordre de Cluny beaucoup moins sévère. Saint Bernard lui écrit pour l'engager à rentrer dans son ancienne maison. Ce fut Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, en 1122, qui le rendit à saint Bernard.

jourd'hui que je me vois encore frustré dans mon attente, il ne m'est plus possible de dissimuler ma profonde douleur, ni de la surmonter. Il faut donc, malgré les règles et les bienséances, que celui qui a reçu la plaie rappelle l'homme qui l'a blessé : offensé, rebuté par vous, c'est à moi à faire les premières démarches ; à tout oublier, à descendre près de vous au rôle de suppliant, à demander grâce, quand c'est moi qui devrois la faire. L'affliction, portée au dernier degré, ne calcule pas, elle ne raisonne pas ; peu lui importe que l'amour-propre s'offense, que la dignité du rang semble compromise, que la loi réclame, que l'opinion s'en formalise ; l'unique soin qui l'occupe, c'est de se guérir du mal qui la presse, ou de recouvrer le bien qu'elle a perdu.

Moi, m'allez-vous dire, je ne me connois nul tort envers personne. C'étoit à moi seul à me plaindre, à moi que l'on avoit si peu ménagé : qu'ai-je fait autre chose que me soustraire à la persécution ? Est-on coupable de fuir qui vous fait mal ? Ne vaut-il pas mieux céder que de lutter ? faire retraite plutôt qu'user de représailles ?

Vous avez raison, et je suis de votre avis. Mon dessein n'est pas d'éterniser la querelle, mais de la finir. Si la persécution est un crime, ce n'est pas pour celui qui la provoqua. Je ne vais nullement à l'encontre : ne revenons pas sur le passé : pourquoi,

et comment la chose s'est-elle faite? n'en parlons plus ; je ne veux ni examiner qui de nous deux à tort, ni discuter les raisons, ni me permettre le moindre reproche.

Les explications, en pareil cas, ne font d'ordinaire qu'aigrir le mal plutôt que de le calmer. Je ne vous écris que pour vous parler de la chose qui me tient le plus à cœur. Combien je suis malheureux de vous avoir perdu, de ne vous plus avoir sous mes yeux, de vivre sans vous et loin de vous ! Mourir pour vous eût été ma vie ; vivre sans vous, c'est mourir. Non, je ne veux plus savoir pour quelle cause vous m'avez fui ; seulement je me plains à vous-même de ce que vous n'avez pas mis fin à notre séparation ? pourquoi vous m'avez quitté : non, mais pourquoi vous n'êtes pas de retour. Revenez, et la paix est faite ; revenez, et je suis content, et je
Luc. xv. 32. m'écrierai plein de joie : *Il étoit mort, le voilà ressuscité ; je l'avois perdu, je l'ai retrouvé.*

Oui, c'est moi-même que j'accuse de votre fuite ; votre délicatesse exigeoit plus d'égards, et je vous traitois avec trop peu de ménagement. C'étoient là, autant que je m'en souviens, les reproches que vous
Pag. 2. m'adressiez à moi-même, et que vous ne cessez, m'a-t-on dit, de répéter encore à présent. Ce n'est donc pas à vous qu'il faut s'en prendre. Je pourrois peut-être me justifier en répondant que votre jeunesse demandoit à être courbée sous le frein, qu'il

étoit bon de vous accoutumer de bonne heure au joug d'une discipline plus sévère ; c'est l'avis que nous donne l'Ecriture; non, j'aime mieux ne voir Prov. xxiii. 13.
ici de coupable que moi. Mais vous le deviendriez maintenant, si vous n'agréez pas mon repentir. Que j'aie manqué de discrétion dans quelques circonstances, du moins n'ai-je jamais eu l'intention de vous faire du mal. Si vous en conserviez de la prévention pour l'avenir, comptez bien que je ne suis plus ce que j'étois, parce que j'aime à croire que vous n'êtes plus ce que vous fûtes. Votre changement vous répond du mien. Alors votre maître, aujourd'hui je ne veux plus être que votre compagnon. Que ce soit à vous ou à moi, à tous deux peut-être qu'il faille imputer la faute, n'importe : un plus long éloignement vous laisseroit sans excuse. Voulez-vous être à l'abri de tout reproche? Revenez, reconnoissez votre tort, et je vous pardonne ; pardonnez-moi donc aussi, puisque je reconnois le mien ; autrement, il y auroit excès, ou d'amour-propre, en vous reconnoissant coupable, de ne pas l'avouer; ou de dureté à mon égard, de ne vouloir pas me pardonner, après la satisfaction que je vous fais.

En cas de refus de votre part, vous aurez besoin d'aller chercher ailleurs un prétexte pour en imposer à votre conscience, puisque vous n'aurez plus celui de la peur que vous inspireroit mon excessive sévé-

rité. Auriez-vous à craindre de me trouver si terrible quand vous serez ici, puisque maintenant que vous n'y êtes pas encore, je me prosterne à vos pieds et que je les embrasse si tendrement? Vous voyez comme je m'abaisse, comme je m'engage à n'avoir pour vous que de la charité. Je ne vous menace que de vous aimer; et vous craindriez! C'est moi qui fais les avances, je les fais sans rougir; venez où vous rappelle un cœur gémissant; laissez-vous enlever à ma tendresse. Rassuré par de tels otages, hésiteriez-vous encore à vous rapprocher de moi? Vous avez fui mes rigueurs, vous ne trouverez qu'indulgence: vous aviez peur de ma sévérité, laissez-vous ramener par mes prévenances. Vous voyez, mon fils, par quelle voie je souhaite que vous marchiez: ce n'est plus par un esprit de servitude et de crainte, mais par l'esprit des enfants qui vous donne l'assu-
Rom. VIII. 15. rance de crier *mon père, mon père;* ce n'est ni par des menaces, ni par des frayeurs, mais par des prières et des caresses, que je veux faire valoir auprès de vous les intérêts de ma douleur.

D'autres que moi pourroient vous tenir un langage bien plus sévère; mais je connois votre cœur, et je sais qu'il est plus accessible au sentiment qu'à la crainte. Et puis, qu'est-il nécessaire d'enfoncer l'aiguillon là où il n'y a pas de résistance, d'ajouter
Pag. 3. la confusion à la honte, et la frayeur à la timidité, surtout quand déjà la raison, la conscience et le de-

voir ont parlé? Que si l'on s'étonne d'apprendre qu'un jeune homme modeste, ingénu, plein de candeur, ait pu s'égarer de la sorte, en manquant à sa règle, à ses frères, à son supérieur, que l'on s'étonne aussi que l'on ait pu autrefois surprendre la sainteté de David, séduire la sagesse de Salomon, et vaincre la force de Samson.

Des conseillers perfides, déguisés sous des peaux de brebis, ont abusé de votre inexpérience. Ils sont venus, prédicateurs d'un nouvel Evangile, vous dire : Quand est-ce donc que Dieu se plaît à nos tortures? Dans quelle page de l'Ecriture lisons-nous que Dieu commande d'être son propre assassin? A quoi bon Dieu auroit-il créé les aliments divers, si ce n'est pour qu'ils servent à nos usages? et pourquoi nous avoir donné un corps, si ce n'est pour que nous l'entretenions?

L'esprit du crédule jeune homme, obsédé par ces dangereuses insinuations, cède à leurs artifices. Il suit le séducteur, il se laisse conduire à Cluny. A la place d'un méchant habit de burre, on le revêt d'étoffes précieuses; on l'accueille avec honneur, avec des distinctions toutes privilégiées, comme en triomphe, comme un vainqueur sorti du champ de bataille; ce sont des acclamations, une joie, une ivresse générale; c'est à qui s'emparera de la proie nouvelle tombée sous la main des ravisseurs. O mon Jésus! que de frais pour perdre une pauvre âme!

Quel cœur, fût-il bien plus ferme, tiendroit contre semblable conjuration?...

Pag. 4. Mais viendra, viendra le jour où les erreurs de l'ignorance ou des faux jugements seront dissipées. Il viendra, ce redoutable jour du dernier jugement, où la pureté du cœur servira plus que tout l'artifice des paroles, et la bonne conscience plus que toutes les richesses du monde. Seigneur Jésus-Christ! c'est à votre tribunal que j'en appelle, à votre jugement que je défère ma cause, vous de qui l'œil ne sauroit ni tromper ni être trompé. Vous le savez, avec quelle tendre sollicitude je m'intéressai toujours à ses épreuves, avec quels gémissements mes prières sollicitoient vos miséricordes en sa faveur, combien tout ce qu'il avoit à souffrir alloit à mon cœur pour le consumer des feux de la plus ardente charité. Hélas! je crains bien que tout cela n'ait été stérile. A la suite des épreuves voulues par la règle, et soutenues par vous un an entier, avec une régularité qui ne se démentit jamais, vous fîtes librement profession, et vous quittâtes les habits du siècle pour prendre ceux de l'ordre. O jeune insensé! quel enchantement a donc pu vous empêcher d'accomplir les engagements que vos lèvres avoient proférées,
Pag. 5. et qui fourniront la matière de votre salut, ou de votre condamnation?

Prov. I. 10. *O mon fils!* vous crioit le Sage, *si les pécheurs cherchoient à vous attirer par d'insidieuses paroles*,

gardez-vous d'y prêter l'oreille : ne croyez pas à tous les esprits. Si vous avez beaucoup d'amis, qu'il n'y ait pour vous qu'un seul conseiller choisi entre mille. Prévenez les occasions dangereuses ; défiez-vous des caresses; tenez-vous en garde contre la flatterie ; faites-vous subir à vous-même votre propre interrogatoire : personne ne peut vous connoître mieux que vous-même ; réfléchissez sur les affections de votre cœur ; approfondissez votre intention ; consultez l'oracle de la vérité ; que votre conscience vous réponde quels ont été les vrais motifs de votre fuite...; Bien que vous ayez plusieurs maîtres en Jésus-Christ, vous n'avez pas plusieurs pères ; c'est moi, s'il m'est permis de vous le rappeler, qui, par mes instructions et mes exemples, vous ai enfanté à la religion, vous ai nourri d'abord du lait que comportoit votre enfance, pour vous donner ensuite le pain qu'appeloit le développement de vos forces, si vous l'eussiez permis. Combien, hélas ! l'on s'est pressé trop vite de vous sevrer des mains nourricières ! combien j'appréhende que tant de soins maternels, de précautions délicates, de travaux mêlés de si ferventes prières, n'aient été consumés en pure perte, et que je me voie réduit, moins encore à regretter l'inutilité de mes efforts, qu'à pleurer la perte d'un enfant chéri! Voudriez-vous donc qu'un autre tirât avantage de vous avoir formé, quand nul autre n'y a droit? Je me trouve à votre égard dans la position

I. Cor. IV. 15.

III. Reg. III. 20. de cette femme de l'Ecriture, qui réclamoit un fils qu'on lui avoit enlevé clandestinement. Vous aussi ; vous avez été enlevé, arraché de mon sein ; je réclame mon fils que la violence a détaché de mes bras. Pourrai-je oublier le fruit de mes entrailles? Eh que vous revient-il, à vous, de la perfide machination que ces prétendus amis avoient tramée contre nous? S'ils ont voulu se venger de quelque tort
Pag. 6. qu'ils eussent reçu de moi, et je ne sache pas m'en être rendu jamais coupable, ils n'y auroient que trop bien réussi ; et la punition étoit bien au-delà de l'offense. Non, je ne saurois leur avoir fait autant de mal qu'ils m'en font maintenant souffrir : car assurément ils ne m'ont pas seulement arraché l'os de mes os, la chair de ma chair ; ils m'ont enlevé la joie de mon cœur, le fruit de mon esprit, la gloire de mes espérances, et, pour en juger par ce que je sens, ils m'ont, ce me semble, arraché la moitié de mon âme... C'étoit, vous a-t-on dit, par intérêt pour vous ! Charité cruelle ! complaisance barbare ! On ne pouvoit donc vous faire du bien qu'en me sacrifiant! Et plût au ciel encore qu'on vous eût fait du bien aux dépens de mon bonheur, aux dépens de ma propre vie! Quoi donc? faut-il, pour se sauver, des habits recherchés, et des tables opulentes, plutôt que la sobriété dans les repas et dans la mise? Que s'il en étoit ainsi, s'il faut pour être saint reposer sur des couches voluptueuses, qui est-ce qui

me retient et m'empêche de suivre votre exemple? Mais ce sont les cœurs foibles et lâches qui s'en accommodent ; les braves ne combattent pas avec de pareilles armes.

Mais que faire, m'allez-vous répondre, quand on ne peut pas faire autrement? —A la bonne heure; délicat comme vous l'êtes, vous ne pourrez passer de vos nouvelles habitudes à une vie plus dure. Mais, s'il ne tenoit qu'à vous de le vouloir? — Comment? — Travaillez, essayez vos forces; et vous verrez que l'exercice rendra aux choses le goût que la paresse leur ôte. Vous craignez les jeûnes, les mortifica- Pag. 7.
tions, le travail des mains; ces terreurs s'évanouiront bientôt, comparées à celle des flammes de l'enfer. La pensée des ténèbres extérieures dissipe l'horreur des solitudes, et le silence n'a plus rien d'effrayant pour qui médite sur le compte que nous Matth. XII. 36.
aurons à rendre des paroles inutiles.

Debout! soldat de Jésus-Christ; debout! sortez de la poussière, retournez au combat d'où vous avez fui. Une fuite à réparer vous donnera un nouveau courage pour le combat, et rendra votre triomphe plus glorieux. On compte, il est vrai, un assez grand nombre de généreux athlètes de Jésus-Christ qui, ayant commencé avec bravoure, ont persévéré, ont remporté la victoire; on n'en compte que bien peu qui, après avoir lâché pied, se soient rengagés dans la mêlée pour mettre en fuite à leur tour les

mêmes ennemis qui les avoient fait fuir. Mais parce que la rareté des choses en fait le prix, je vous féliciterai d'être du nombre de ceux qui se montrent avec d'autant plus d'éclat qu'ils sont moins communs. Parce que vous avez fui du champ de bataille, vous croyez-vous sans ennemis? Au contraire, vous donnez à votre ennemi bien plus de prise en lui tournant le dos qu'en lui résistant. Quoi! il est à votre porte, il assiège votre citadelle: en viendrez-vous mieux à bout seul que bien accompagné? Réveillez-vous, courez aux armes; venez vous replier dans les rangs que vous aviez désertés, et retrouver vos anciens compagnons d'armes. Qui se défend avec vigueur ne sent point la pesanteur de son armure. Oui, au premier abord, on peut se laisser aller à la défiance; mais, pour peu que l'on se soit aguerri, on ne voit plus la difficulté, et, ce qui paroissoit d'abord impossible devient facile. Les plus braves eux-mêmes ne peuvent pas se défendre d'une sorte de frissonnement au premier son de la trompette qui les appelle à l'ennemi; une fois venus aux mains, l'espérance de la victoire, la crainte de succomber, leur inspirent une ardeur intrépide. Et pourquoi trembleriez-vous, soutenu par toutes les forces réunies des frères avec qui vous combattrez, soutenu par les puissances célestes, par la présence de Jésus-Christ marchant lui-même en tête de nos saintes légions qu'il anime à la victoire par ce cri :

Ayez confiance, j'ai vaincu le monde? Quand nous avons pour nous Jésus-Christ, qui sera contre nous? On peut bien combattre sans alarmes avec l'assurance de la victoire : que craindre encore en combattant avec Jésus-Christ et pour Jésus-Christ? La seule cause qui puisse vous faire perdre la victoire, ce seroit la fuite. Vous l'obtenez, même en mourant, jamais en fuyant. Mourant les armes à la main, vous n'en êtes que plus heureux, puisque vous gagnez la couronne. En fuyant le combat, vous perdez à la fois et la victoire et la couronne. Joann. XVI. 33.

II. *A Foulques*, depuis archidiacre de Langres.

Vous êtes étonné peut-être de recevoir une lettre de moi : je n'en suis pas surpris ; je le serois bien davantage que vous n'en fussiez pas étonné. Un homme vivant à la campagne, enseveli dans son cloître, écrire à un habitant des villes, à un homme de lettres, sans qu'il y ait de nécessité apparente, ni de motif particulier pour le faire! Ce qui m'enhardit, c'est le mot de l'Apôtre : *Je suis redevable aux sages et à ceux qui ne le sont pas ;* c'est encore l'oracle de l'Ecriture : *La charité ne cherche pas ses intérêts.* Si vous pénétrez bien le sens de ces paroles, vous verrez que l'on peut bien, sans présomption, exécuter ce qu'elle ordonne. C'est donc la charité qui m'a mis la plume à la main pour vous Pag. 8. Rom. I. 14. I. Cor. XIII. 5.

adresser un langage sévère ; la charité, qui s'afflige d'autant plus que vous vous affligez moins, et s'empresse d'autant plus de venir à votre secours, que vous paroissez moins en sentir le besoin. Elle veut vous faire sentir votre plaie pour vous en guérir ; que vous gémissiez de votre misère, pour vous empêcher d'être misérable. Oh ! la bonne mère que la charité ! soit qu'elle soutienne les foibles, soit qu'elle exerce les forts ou réprimande les inconstants, dans les divers traitements qu'elle emploie ; toujours voit-elle dans chacun d'eux des enfants qu'elle aime avec une égale tendresse. Lorsqu'elle vous reprend, c'est avec douceur ; lorsqu'elle vous flatte, c'est avec simplicité. Ses blessures sont toutes miséricordieuses, ses caresses pleines de sincérité, sa colère est patiente......

Pag. 12. Que faites-vous dans le siècle, vous qui aviez pris pour votre partage la solitude du cloître? Qu'avez-vous de commun avec le siècle que vous aviez méprisé? Vous aviez à prétendre une assez glorieuse destinée, et vous lui préférez les richesses de la terre ! Si vous croyez pouvoir les posséder en même
Luc. XVI. 35. temps que celles du ciel, on vous répondra : *Souvenez-vous, mon fils, que vous avez reçu vos biens durant cette vie.* Remarquez ces paroles : *que vous avez reçu*, non que vous avez ravi; afin que vous ne vous fassiez pas un vain sujet de complaisance de jouir tranquillement de ce qui est à vous, et de ne

rien voler à personne. Mais quels sont ces biens que vous croyez vous appartenir? Des biens ecclésiastiques? Il est vrai, car vous vous levez la nuit pour veiller, vous assistez à la messe régulièrement, et à tous les offices de communauté. Vous faites bien, et de cette sorte vous ne recevez pas gratuitement les revenus du sanctuaire. Il est juste de vivre de l'autel, quand on le sert. On vous accorde donc que si vous le servez comme il faut, vous en viviez; mais non pas que vous en fassiez l'instrument de la mollesse, de l'orgueil, de la vanité. Tout ce qui excède le rigoureux nécessaire dans l'emploi des biens ecclésiastiques est un larcin, un vol du bien d'autrui; c'est une profanation sacrilége. Un sage demandoit autrefois qu'on lui donnât seulement de quoi se nourrir et s'habiller; mais rien de plus. L'Apôtre ne veut pas que nos désirs aillent au-delà du stricte nécessaire. Vous m'allez dire : puis-je faire autrement que les autres? on m'accuseroit de singularité. Que faites-vous donc au sein des villes, soldat endormi dans la mollesse? Tandis que vous fuyez le camp, vos compagnons d'armes combattent et vainquent; ils frappent et entrent, ils emportent le ciel; ils vont prendre possession du royaume de gloire. Vous, il vous faut des ornements de lis et de pourpre: est-ce là ce qui vous défendra contre l'ennemi? Ce n'est point la pourpre qui repousse les ardeurs des sens, les mouvements de l'orgueil ou de la cupidité, qui

Gen. XXVIII. 20.

Pag. 13.

étoint les traits enflammés de l'ennemi. Il devient trop tard de vouloir entrer quand la porte est fer-
Matth. xxv. 13. mée; il faut s'attendre à cette réponse : *Je ne vous connois pas*. Commencez par vous faire connoître : autrement vous risquez de rester ignoré, ou de n'être reconnu que pour être désigné au châtiment.

IV. *A l'abbé Arnould*, premier abbé de Morimond, qui avoit quitté son monastère.

Pag. 14. Vous me désespérez lorsque vous me défendez de travailler à vous rappeler, et m'assurez qu'en vain je vous écrirois pour vous détourner d'une résolution où vous êtes inébranlable. Quand même la raison ne me feroit pas un devoir de vous désobéir en cela, ma seule douleur ne me le permettroit pas. Si je savois bien où pouvoir vous rencontrer avec quelque liberté, plutôt que de vous écrire, j'aurois préféré vous aller trouver moi-même, dans l'espoir de réussir mieux par ma présence que par ma lettre. Peut-être vous moquez-vous de ma vaine confiance; car, persuadé comme vous l'êtes de votre fermeté, vous vous flattez que ni violence, ni prières, rien au monde ne sera capable de vous fléchir. Mais moi qui ne me défie point de la puissance de celui qui a
Marc. IX. 22. dit : *Que tout est possible à qui a la foi*, et qui m'applique à moi-même le mot de saint Paul : *Je puis*
Phil. IV. 13. *tout dans celui qui me fortifie;* je n'en essaierais pas moins d'amollir la dureté de votre cœur. J'irais donc,

quelque pût être le succès de ma démarche, j'irais vous exprimer, non pas seulement par des paroles, mais par les plus vives émotions, la profonde affliction où m'a jeté votre fuite. Vous me verriez abâttu, prosterné à vos pieds, les tenir embrassés, Pag. 15.
ne me relever que pour vous serrer dans mes bras, couvrir des plus tendres baisers cette tête qui s'est courbée si long-temps avec moi sous le joug aimable de Jésus-Christ; je vous baignerois de mes larmes, vous suppliant, au nom de Jésus-Christ, vous conjurant d'épargner d'abord cette croix, par laquelle il a racheté de la mort ceux à qui vous ôtez la vie, puis de nous épargner nous aussi, nous, vos amis, à qui vous n'avez laissé en nous quittant que des gémissements et des pleurs, que nous avions si peu mérités. Ma douleur du moins ne vous eût pas trouvé insensible, si la force de mes raisons n'eût pu vous gagner : mais, hélas! vous nous avez encore soustrait ce moyen.

VII. *A un religieux qui accompagnoit l'abbé Arnould.*

La charité ne peut point être en contradiction Pag. 17.
avec elle-même. Loin de diviser ce qui est uni, elle ne sait qu'unir ce qui est divisé. Si elle étoit dans votre cœur, elle n'y seroit pas oisive ni muette; elle éclateroit en soupirs, en gemissements, en trans-

ports ; elle s'écrieroit avec l'Apôtre : *Qui est scandalisé sans que je brûle ?....*

Pag. 18. Peut-être vous direz : C'est notre abbé qui nous a commandé de le suivre : ne lui devions-nous pas obéissance ?

C'est un bien grand mal d'obéir, alors que l'obéissance n'est qu'une prévarication à celle qui est due à une autorité supérieure ; c'est-à-dire que l'on enfreint la loi de Dieu pour se soumettre à celle de l'homme. Quoi ! un homme me commande ce que Dieu me défend ; et c'est à l'homme que j'obéirai, et je serai sourd à la voix de Dieu ? Ce n'est pas là comme agissoient les Apôtres.

Remarquez bien qu'il est des choses essentiellement bonnes, d'autres essentiellement mauvaises, où il n'est permis jamais d'obéir aux hommes, soit qu'ils défendent les premières, soit qu'ils commandent les dernières. Il y en a aussi qui tiennent

Pag. 19. le milieu entre les unes et les autres, bonnes ou mauvaises, en raison de la circonstance, de la manière, du lieu, de la personne ; celles-là sont assujetties à la loi de l'obéissance, comme l'étoit, par exemple, le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, qui se trouvoit dans le paradis. Dans ces sortes de cas, on doit obéissance aux supérieurs, soit qu'ils ordonnent, soit qu'ils défendent ; et il y auroit une coupable témérité à préférer son sentiment particulier à leur volonté. Or, c'est là le cas

dont il s'agit ici. Ce qui est mauvais de sa nature, il n'est pas plus permis d'y obéir, qu'il ne le fut de le commander. Eclaircissons ces principes par des exemples : La foi, l'espérance, la charité, sont des biens purs qui ne peuvent être défendus ni rejetés sans péché, parce que l'on ne sauroit les commander ou les pratiquer que justement. Au contraire, il y a des maux purs, comme sont le larcin, le sacrilége, l'adultère, et autres vices, que l'on ne peut commander ou accomplir qu'injustement, de même qu'ils ne peuvent être défendus ou omis qu'avec justice. Or, la loi n'est point établie pour toutes ces choses-là, parce que, quelque défense qu'on en puisse faire, elle ne peut empêcher l'accomplissement des choses qui nous sont commandées, comme il n'est point de commandement qui doive l'emporter au préjudice de celles qui nous sont défendues. Quant à ceux qui tiennent le milieu, comme ils n'ont par eux-mêmes ni bonté ni malice, on peut indifféremment les commander ou les défendre; et l'obéissance que les sujets y rendent n'est jamais injuste. De cette nature sont les jeûnes, les veilles, la lecture, et autres œuvres semblables. Or, il y en a de ce troisième ordre qui peuvent devenir purement des biens ou des maux : par exemple, on est libre de contracter mariage ou de rester célibataire; mais le mariage contracté, il n'est plus permis de le rompre; de sorte que ce qui étoit un bien indifférent

avant le mariage, devient un pur bien pour les personnes qui ont pris cet engagement; de même, c'est un bien indifférent à un séculier de posséder les richesses qui lui appartiennent, parce qu'il lui est libre de ne point les posséder; mais cela n'étant pas permis à un religieux, cette jouissance seroit pour lui purement un mal.

Voyez-vous déjà, mon cher frère, auquel de ces sortes de biens votre action doit se rapporter. Si elle est du nombre de celles qui sont purement des biens, elle est louable; si elle est de celles qui sont absolument mauvaises, elle est blâmable; si elle tient le milieu, le voyage que vous avez fait pourra bien trouver quelque excuse dans l'obéissance que vous avez rendue; mais, ni le séjour, ni le retard que vous avez mis à revenir, ne sauroient en avoir, surtout depuis la mort de votre abbé. Car, si vous ne deviez pas lui obéir lorsque durant sa vie il vous commandoit des choses qu'il ne devoit pas ordonner, à plus forte raison depuis qu'il n'est plus. Ces principes, que vous n'ignoriez pas, ils vous inspiroient quelque défiance sur votre conduite; et ç'a été pour
Pag. 21. les calmer que vous vous êtes adressé au pape. Frivole palliatif! N'étoit-ce pas là vouloir, à l'exemple
Gen. III. 7. de nos premiers parents, couvrir de feuilles vos consciences ulcérées, et y mettre plutôt un voile qu'un appareil. — Nous avons, disent-ils, demandé, et obtenu la permission du souverain pontife. — Ce

n'étoit pas une permission qu'il falloit lui demander, mais un conseil; demander, non pas que la chose vous fût permise, mais si elle l'étoit. Pourquoi la lui demandiez-vous? Pour faire une chose qui n'étoit pas permise. — Vous vouliez donc faire ce qui n'étoit pas permis : or ce qui n'étoit pas permis étoit mal. Votre intention étoit donc mauvaise, puisqu'elle tendoit au mal. A moins de prétendre peut-être que ce qui étoit mal avant la permission a cessé de l'être après. Quand le Seigneur a dit : Ne méprisez pas un de ces petits qui croient en moi, il n'a pas ajouté : A moins que vous n'en ayez la permission. Il est donc constant, que quand il ne s'agit pas nécessairement de la vérité, nul scandale ne peut être licitement commis par qui que ce soit. Cependant, vous avez demandé la permission de commettre ce mal; et pourquoi? Etoit-ce afin que cette permission vous le fît commettre avec moins de scrupule, et par conséquent avec plus de péril? Belle précaution! prévoyance admirable! On a le cœur gros de péché; seulement on s'est donné de garde de le produire sans permission. *On avoit conçu la douleur;* seulement on n'a point *enfanté l'iniquité*, jusqu'à l'agrément du pape! Qu'y a-t-on gagné? La chose en a-t-elle été plus ou moins mauvaise, parce que le pape y a consenti? Au reste, que le pape soit intervenu librement dans cette affaire, je ne le croirai jamais. Je

Math. xviii. 10.

Ps. vii. 15.

suis bien plus porté à croire qu'il n'a fait que céder à l'artifice ou à l'importunité. Consentir à des pareils désordres, y prêter son ministère, les accréditer par son consentement ou sa protection, vous appelez cela obéissance, docilité, modestie! Donner au vice le masque de la vertu, c'est l'outrager et insulter le Dieu qui s'appelle le Dieu des vertus. Le Ciel me préserve d'une pareille obéissance! L'étrange soumission, que celle qui est plus criminelle encore que le mépris lui-même! Mais c'est à votre conscience que je le demande : Vous avez quitté votre monastère; comment? Avec ou sans votre consentement? Si c'étoit volontairement, il n'y avoit plus d'obéissance; s'il a fallu vous y contraindre, vous témoigniez par votre résistance secrète la défiance où vous jetoit une autorité sous le joug de laquelle vous aviez à plier. Or, dès qu'une chose inspire de la défiance, il faut l'examiner....—Mais vous avez préféré donner ou recevoir l'exemple de la patience en vous laissant enlever de votre cloître, non-seulement contre votre gré, mais contre les murmures de votre conscience. —Une telle patience ne se supporte pas. Quant à moi, j'avoue qu'il ne m'est pas possible de ne pas m'irriter contre une patience si séditieuse. La vraie patience consiste à faire ou à souffrir ce qui ne plaît pas, mais non au-delà de ce qui est permis.

Quoi! vous écoutiez un homme qui vous disoit de

le suivre ; et vous fermiez l'oreille à la voix de Dieu qui vous crioit : *Malheur à celui par qui le scandale arrive!* Il vous le crioit, non pas seulement par le tonnerre de sa voix, mais par son sang, de qui les accents terribles retentissoient jusque dans le sommeil de votre conscience. Il crioit au fond de votre cœur, ce sang, qui du haut de sa croix pénétra les tombeaux et les enfers. Ah! si vous êtes sourd à sa voix, celui du côté duquel il est sorti l'entendra ; car comment n'entendroit-il pas son propre sang, lui qui a entendu le sang d'Abel?

Math. XVIII. 7.

Pag. 22.

Gen. IV. 10.

VIII. *A Brunon, nommé à l'archevêché de Cologne.*

Vous me consultez pour savoir si vous devez accepter l'épiscopat qui vous est offert. Quel homme auroit la prétention de décider une semblable question? Si Dieu vous y appelle, qui oseroit vous en détourner? S'il ne vous appelle pas, qui peut vous y porter? Savoir s'il vous y appelle ou non : qui en peut juger, si ce n'est cet Esprit qui sonde les profondeurs de Dieu, ou si ce même Esprit ne le révèle à quelqu'un? Ce qui ajoute à mon irrésolution, ce sont les termes de votre lettre, où vous exprimez des aveux qui accusent avec humilité, mais d'une manière vraiment effrayante, des désordres qu'il faut bien croire, et qui forcent à convenir que vous vous

Pag. 26.

étiez rendu peu digne d'un aussi auguste ministère. Je frémis quand j'envisage votre état et celui auquel vous êtes appelé, surtout sans qu'il y ait eu aucun intervalle employé à la pénitence, pour vous disposer en quelque sorte à un passage si périlleux. Il est dans l'ordre que l'on commence par guérir sa conscience avant de penser à guérir celle des autres.

Mais quoi! si Dieu vouloit bien vous prévenir de ses grâces, qu'il daignât accroître en votre faveur ses miséricordes, que sa bonté fût plus puissante pour vous rétablir dans l'innocence que ne le seroit une longue pénitence; alors vous seriez du nombre de
Ps. xxxi. 2. ces heureux à qui le Seigneur n'a point imputé leur péché. Dans ce cas, est-il personne au monde qui osât réclamer contre l'élu du Seigneur? et quand Dieu justifie, quel est l'homme qui condamne? C'est par cette voie abrégée et non moins sûre qu'a passé
Luc. xxiii. 43. le larron, qui, dans un même jour, justifié par suite de sa confession et introduit dans la gloire, trouva dans la croix du Sauveur une sorte de pont qu'il n'eut qu'à traverser en un moment pour arriver à la terre des vivants et au séjour des béatitudes. La pécheresse de l'Evangile reçut aussi une semblable faveur; sans un grand travail de pénitence; beau-
Ibid. vii. 47. coup de péchés lui furent remis, parce qu'elle avoit beaucoup aimé. La bonté divine se signala de même
Marc. ii. 10. à l'égard du paralytique par un double bienfait, en guérissant son âme avant son corps. Mais il y

a bien de la différence entre obtenir promptement le pardon de ses fautes, et passer du crime aux dignités de l'Eglise. Je vois, à la vérité, saint Matthieu passer de son comptoir à l'apostolat; mais, ce Math. IX 9.
qui m'embarrasse, c'est que ce ne fut qu'après avoir fait une longue pénitence, et suivi Notre Seigneur, partageant avec lui tous ses travaux apostoliques, qu'il reçut la commission d'aller prêcher l'Evangile par tout le monde. Je ne suis guères plus rassuré Pag. 27.
pour vous par l'exemple de saint Ambroise, enlevé du tribunal à l'épiscopat; il avoit mené, dès sa plus tendre enfance, une vie irréprochable, et encore voulut-il s'y dérober par la fuite. Si l'on m'allègue l'exemple de saint Paul, devenu, de persécuteur, vase d'élection, je répondrai qu'il obtint miséricorde, parce qu'il avoit, ainsi qu'il le dit lui-même, I. Tim. I. 13.
péché par ignorance. Mais en reconnoissant que ce fut là un de ces changements opérés par la main du Ps. LXXVI. 11.
Très-Haut, pour l'édification et l'avantage de son Eglise, on doit y voir un miracle plutôt qu'un modèle.

Quoique cette réponse soit loin de trancher la question, je me bornerai à celle-ci pour le présent. Il me seroit bien difficile de prononcer avec certitude dans une cause où je n'ai pas de connoissance certaine. Il faut savoir s'en tenir à ces généralités, quand on n'a pas l'autorité d'un prophète. Consultez un sage: ce n'est pas à une source limoneuse que

vous puiseriez une eau claire et limpide. Tout ce que je puis offrir à l'amitié sans risque, et même avec assurance de profit, c'est de lui promettre l'assistance de mes prières, quelles qu'elles puissent être. Laissant donc à Dieu tout le secret de son dessein, qui nous est inconnu, nous le supplions très instamment de faire de vous, et dans vous, ce qu'il y a de plus utile pour sa gloire et pour votre salut.

XI. *Au même*, après sa promotion à l'archevêché de Cologne.

Pag. 27. J'ai reçu avec respect la lettre que vous avez daigné m'écrire; j'y réponds dans un même esprit de charité.

S'il est vrai que tous ceux qui sont appelés à remplir les fonctions du saint ministère, soient en même temps destinés au royaume céleste, certainement l'archevêque de Cologne peut vivre en toute assurance. Mais si nous lisons que Dieu même, et non pas un homme, avoit choisi Saül pour le trône, et Judas pour le sacerdoce (et peut-on contredire les saints oracles qui l'attestent), certes l'archevêque de Cologne doit trembler. Que si, comme on n'en sauroit douter, cette maxime de l'Écriture est encore aujourd'hui
I. Cor. I. 26. dans toute sa force, qui dit que Dieu n'a pas choisi beaucoup de nobles, beaucoup de puissants; quels nouveaux sujets de craindre pour l'archevêque de

Cologne.... Vous a-t-on établi pour gouverner les autres? soyez parmi eux comme l'un d'entre eux. Luc. XXII. 26.
Au reste, un jugement rigoureux est réservé à ceux qui commandent; donc que les puissances tremblent.... Peut-être je vous parois sévère, parce que je ne flatte pas, parce que j'effraie, parce que je souhaite à un ami le commencement de la sagesse (1): Dieu veuille que je contribue toujours de la sorte au bonheur de mes amis, en leur inspirant une crainte salutaire, non en les trompant par de fausses complaisances!

XI. *A Guigues de Castro*, prieur de la Grande-Chartreuse, et à ses religieux.

La lettre de votre sainteté m'a donné d'autant plus de joie, qu'il y avoit long-temps déjà qu'elle étoit impatiemment attendue. Je l'ai lue, et chacune de ses lignes, à mesure que j'en articulois les caractères, étoient pour moi autant de traits de flamme qui m'embrasoient moi-même de ce feu que le Seigneur est venu allumer sur la terre. Oh! combien ne doit-il pas être ardent le foyer qui vous brûle dans vos méditations, puisqu'il s'en répand au dehors de si vives étincelles!... Pag. 28. Luc. XII. 49.

Eloge de la charité. De quelle manière on rend grâces à Dieu. La charité n'est pas autre chose que la loi. La lettre se termine ainsi : Pag. 29.

(1) Belle imitation par Molinier, *Serm. chois.*, tom. 1, pag. 111.

Pag. 32. J'aurois encore bien des choses à vous dire ; et c'est pour moi un besoin insatiable de m'entretenir avec vous. Mais trois raisons m'obligent à finir : premièrement, j'appréhende de vous être à charge; de plus, j'ai honte d'être un si grand parleur; enfin, je me trouve accablé d'occupations domestiques. Je ne clorai pas ma lettre sans vous demander de m'accorder quelque sentiment de commisération. Si le bien qui a pu seulement vous être dit de moi vous a donné de la joie, mes imperfections trop réelles me donnent droit à votre charité compatissante. Il est possible que celui qui vous a parlé si avantageusement de moi ait vu quelques actions de peu d'importance à quoi il en a prêté beaucoup; votre candeur naturelle vous a laissé croire ce que vous aviez du plaisir à entendre. Je vous félicite de votre charité qui croit tout, mais je rougis en présence de la vérité qui connoît tout. Vous devez croire ce que je dis de moi-même, plutôt que ce qu'en dit un autre, qui
I. Cor. II. 11. ne me connoît que sur des apparences; car personne ne sait ce qui est dans l'homme que son propre esprit qui est en lui. Ce n'est point par des conjectures, mais par une conviction intime, que je sais de moi ce que je déclare. Je ne suis ni ce qu'on pense, ni ce qu'on dit; et j'avoue franchement mes misères, que mon expérience ne me fait que trop sentir.

XVIII. *Au cardinal Pierre*, qui l'avoit loué.

Quand je vous ferois l'abandon de toute ma personne, je ne croirois pas avoir encore acquitté la moitié de la reconnoissance que je dois à l'affection dont vous daignez m'honorer. Je m'en réjouis, comme d'une faveur qui m'est bien précieuse. Votre suffrage m'honore; mais, je ne dois point le dissimuler, la joie que j'en ressens est balancée par la secrète honte d'en être redevable, non à mon mérite, mais à l'idée que l'on vous en a donnée. Je suis confus d'être susceptible du vain plaisir de voir qu'on honore ou qu'on aime dans ma personne, non ce que je suis, mais ce que l'on me croit. Ce n'est point moi qu'on aime alors, mais je ne sais quoi, qu'on met à ma place, et qui n'est pas moi, ou plutôt, ce que je sais trop n'être rien. Quel sujet de confusion pour nous, que l'on puisse aimer ce qui n'est rien! Du moins, cette réflexion nous fait-elle mieux sentir d'où nous venons, ce que nous avons perdu, et ce que nous avons recouvré. Car en nous attachant à celui en qui l'être et la béatitude résident immuablement, nous aurions pu toujours être, et en même temps toujours être heureux... Mais un malheureux aveuglement nous fait aimer et louer, comme quelque chose de réel, ce qui n'est rien, parce que, tant que nous sommes dé-

Pag, 35.
Pag. 36.

tenus dans ce corps mortel, nous y sommes éloignés de celui qui a l'être souverainement. Mon Dieu! que seroit l'homme, s'il vous connoissoit! La connoissance de Dieu est donc ce qui fait l'homme quelque chose. Dès qu'il ne le connoît plus, il n'est rien... Que dirons-nous à cela, sinon que les enfants des hommes ne sont que néant, que vanité; et si on les met dans la balance, on trouvera que la vanité les rend encore plus vides que le néant lui-même. Nous sommes menteurs dans les louanges que nous nous donnons; nous sommes vains dans le plaisir que nous prenons à celles que l'on nous donne. Donner des louanges par flatterie, c'est dissimuler; en donner par erreur, c'est se tromper; mais se glorifier des unes et des autres, c'est être vain; et
II Cor. XII. 6. celui-là seul est sage, qui dit avec l'Apôtre : *Je me retiens, de peur que quelqu'un ne m'estime au-dessus de ce qu'il voit en moi, ou de ce qu'il entend dire de moi.*.

Pag. 37. Gardez-vous d'ajouter foi aveuglément aux rapports de la renommée, sujette, on le sait trop, à se tromper dans le bien comme dans le mal qu'elle publie.

XXIV. *A Gilbert, évêque de Londres* (1).

Ce qui m'étonne, ce n'est pas que Gilbert ait été appelé à l'épiscopat, mais que, devenu évêque de Londres, il y vive dans la pauvreté; voilà ce qui me paroît grand et héroïque. Le rang où cette dignité vous élève ne pouvoit rien ajouter à votre illustration, mais vous n'en pouviez recevoir que de la gloire de votre humilité. C'est le propre de la patience de souffrir la pauvreté sans se plaindre; mais la gloire de la sagesse est de la rechercher de son propre mouvement. Si l'on mérite des éloges et l'hommage de l'admiration pour ne pas courir après les richesses, combien plus pour s'en dépouiller! Pag 41.

XXXIV. *A Drogon*, religieux, pour le féliciter d'avoir embrassé une vie plus austère, et l'exhorter à la persévérance.

On connoît à présent, mon très cher Drogon, combien j'avois raison de vous porter depuis longtemps la plus vive affection. Tous les yeux n'avoient jusqu'ici aperçu en vous rien que d'édifiant et d'aimable; mais j'avois je ne sais quel pressentiment Pag. 47.

(1) Anglais de naissance, il vint faire à Paris ses études de philosophie et de théologie. Il étoit chanoine d'Auxerre, lorsqu'il fut appelé au siége de Londres, en 1127, et mourut en 1134. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, mais qui n'ont pas été publiés. On l'appeloit le Docteur universel.

que l'on y découvriroit un jour quelque chose de supérieur encore à ce que j'y voyois moi-même, ou que j'entendois dire de vous. Partout l'on disoit que vous étiez un fervent religieux ; vous, ne vous estimant encore que comme un homme du siècle, vous allez vous soumettre aux observances d'une discipline nouvelle et plus austère, et vous justifiez ce
Eccli. XVIII. 6. mot de l'Ecriture : *Quand l'homme sera arrivé à une perfection consommée, il croira ne faire que commencer.* Ainsi, la preuve d'une perfection réelle dans votre personne, c'est ce que vous venez de commencer, et vous avez déjà atteint le terme où vous ne croyiez pas être parvenu. On n'est point parfait quand on n'aspire pas à plus de perfection; et l'on se montre d'autant plus parfait qu'on veut l'être davantage.... Mais, mon cher ami, celui de
Sap. II. 24. qui la jalousie à fait entrer la mort dans le monde, a tendu son arc, et l'a préparé; et, parce qu'il n'a plus dans votre cœur la même puissance dont il s'étoit flatté, attendez-vous à toutes les persécutions qu'il pourra vous susciter au dehors. Et franchement, ignorez-vous que déjà nos pharisiens se sont scandalisés de la résolution que vous aviez annoncée? Mais souvenez-vous qu'il y a des scandales dont on ne doit pas s'embarrasser, suivant cette parole du
Math. XV. 14. Sauveur : *Laissez-les, ce sont des aveugles conducteurs d'aveugles.* Car il vaut mieux causer du scandale que de manquer à la vérité.

XXXVII. *A Thibaud*, comte de Champagne, à qui il avoit demandé grâce en faveur de Humbert.

Je ne puis douter que vous n'aimiez le Seigneur; Pag. 49. et c'est pour cela même que vous avez de l'amitié pour moi. S'il en est ainsi, j'ai droit d'être étonné qu'ayant eu la confiance de vous demander une légère grâce, où il me semble qu'il n'y a rien que de juste et de raisonnable, vous ayez pu me la refuser. Si je vous avois demandé de l'or ou de l'argent, ou quoi que ce soit de ce genre, je suis sûr que, d'après le caractère que je vous connois, vous me l'auriez accordé; que dis-je, *si j'avois demandé?* n'ai-je pas reçu de vous une infinité de bienfaits, sans que je vous les demandasse? Comment donc se fait-il que je n'aie pu mériter aujourd'hui d'obtenir de vous cette seule chose que, pour la gloire de Dieu, je vous demandois, plus pour vous que pour moi-même? Quoi donc! croyez-vous indigne de moi de vous demander, et indigne de vous de m'accorder la grâce d'un chrétien, après qu'il s'est justifié du crime, quel qu'il puisse être, dont on l'a accusé devant vous? Vous n'ignorez pas de qui vient cette menace : *Quand le temps que j'ai arrêté sera venu*, Ps. LXXIV. 3. *je jugerai les justices*. S'il juge les justices, à plus forte raison les injures. Ne craignez-vous point ce qui est encore écrit : *On vous mesurera à la même* Matth. VII. 2.

mesure que vous aurez mesuré les autres. Ne savez-vous pas que Dieu, s'il ne vous en préserve, peut encore plus facilement dépouiller Thibaud, que vous ne pouriez dépouiller Humbert?

XLV. *Au roi de France* (Louis-le-Gros), sur sa conduite peu mesurée à l'égard d'Etienne, évêque de Paris.

Pag. 53. Le Roi du ciel et de la terre vous a donné un royaume terrestre, en vous en promettant un autre dans le ciel, à la condition d'administrer avec justice et sagesse celui qui vous a été confié ici-bas. C'est l'objet des vœux et des prières que nous adressons à Dieu pour vous, afin qu'après avoir fidèlement régné dans l'un, vous régniez heureusement dans l'autre. Comment se fait-il que vous vous montriez aujourd'hui dans une contradiction si violente avec l'esprit de ces mêmes prières que vous fûtes autrefois, si vous vous le rappelez, le premier à solliciter de notre part? Avec quelle confiance pouvons-nous désormais lever pour vous les mains vers l'Epoux de cette Eglise que vous contristez sans sujet, comme nous le croyons, par des entreprises si peu mesurées? Elle se plaint amèrement de vous à son Epoux, à son Seigneur, quand elle se voit obligée de souffrir vos attaques, après vous avoir eu pour défenseur. Qui pensez-vous que vous offensiez par-là? ce

n'est pas l'évêque de Paris, c'est le Seigneur du ciel; c'est *le Dieu terrible, qui ôte, quand il lui plaît, la vie aux princes;* c'est celui qui a dit aux évêques : *Qui vous méprise me méprise.* Ps. LXXV. 12.

Si nous avons cru devoir prendre la liberté de vous faire ces remontrances, c'est notre amour pour vous qui nous a inspiré cette hardiesse. Si nous ne méritons pas d'être écoutés, si vous rejetez nos prières, si vous nous méprisez, nous qui sommes vos frères et vos amis, et qui prions chaque jour pour vous, pour vos enfants et pour votre royaume, sachez que nous ne pouvons pas abandonner l'Église de Dieu, ni son ministre, le vénérable évêque de Paris, notre père et notre ami. Avant de recourir à l'autorité du pape, nous avons mieux aimé adresser notre plainte à Votre Majesté elle-même. Luc. x. 16.

LI. *A Hémeric, chancelier du Saint-Siége.*

Jusqu'à quand subsistera cette sentence : *Tous ceux qui veulent vivre dans la piété en Jésus-Christ doivent s'attendre à souffrir persécution?* Jusqu'à quand laissera-t-on dans les mains des pécheurs la verge avec quoi ils disposent du sort des justes? Quand donc arrivera, pour les justes, le temps des représailles qu'ils auront à exercer contre leurs oppresseurs? Qui peut voir de sang-froid cette guerre établie entre le ciel et la terre? d'un côté, les Anges tressaillant d'allégresse sur le retour des Pag. 58. I. Tim. III. 12

pécheurs convertis; de l'autre, les coupables fils d'Adam s'abandonnant à tous les excès de la fureur?

LIV. *Au même.*

Pag. 59 Math. XVI. 26. *Par quel échange l'homme pourra-t-il racheter son âme?* le monde tout entier n'y suffiroit pas. Il faut que l'âme soit quelque chose de bien grand, puisque Jésus-Christ à consenti à la racheter de son sang, et que sa chute ait été bien profonde puisqu'il n'y avoit que la croix du Sauveur qui pût la relever. Qu'elle vienne à tomber encore une fois par un péché mortel, comment la réparer? Viendra-t-il un autre Jésus-Christ? ou lui-même consentira-t-il à être crucifié une seconde fois? Je voudrois qu'à ce sujet vous n'oubliassiez jamais ce conseil du Sage : *Mon fils, souvenez-vous de votre fin dernière, et vous ne pècherez jamais.* Eccli. VII. 14.

LXV. *A l'abbé d'Anchin* (en Artois).

Pag. 65. Que le Seigneur vous rende la miséricorde que vous avez exercée envers votre saint fils Goduin. J'ai appris qu'au moment où la nouvelle de sa mort vous étoit parvenue, le souvenir de vos préventions contre lui cédant à votre ancienne amitié, vous vous étiez montré comme consolateur plutôt que comme vengeur; vous avez agi en père, non plus en juge, ainsi qu'il convenoit de le faire, remplissant à son

égard tous les devoirs que réclame l'affection paternelle. Plus de ces airs sombres, de ces paroles menaçantes, de ce visage toujours enflammé de colère, qui ne se laissoit aborder que pour inspirer la terreur. Le seul mot qu'il n'étoit plus a tout changé; vos entrailles paternelles se sont émues, et tout cet extérieur emprunté que les circonstances avoient pu vous commander, mais qui ne pouvoit durer, a disparu tout à coup pour faire place aux sentiments vrais de la charité, de la clémence et de la piété, subsistants au fond de votre cœur. A l'exemple du patriarche, vous n'avez pu contenir les vives émotions que vous aviez entrepris de dissimuler, et la charité, triomphant de la colère, a réconcilié la paix avec la justice. Gen XLV. 1.

Mais moi qui m'étois rendu coupable envers vous, en l'accueillant près de moi dans sa fuite, comment puis-je espérer de rentrer en grâce avec vous? Que dirai-je pour m'en justifier? que je ne l'ai pas reçu? ce seroit mentir; que j'ai eu raison de le recevoir? ce seroit avoir l'air de chercher à m'excuser. Je répondrai franchement que j'ai eu tort. Seulement ai-je été si criminel? Eh! qui ne l'eût été à ma place? Quel homme au monde n'eût pas accueilli; qui repousseroit un saint comme lui, quand il frappe; qui le chasseroit après qu'il est entré? Qui sait si Dieu n'a pas voulu de votre abondance suppléer à notre pauvreté, et, dans ce grand nombre Pag. 66. II. Cor. VIII. 14.

de fervents religieux que vous aviez chez vous, en choisir un qu'il nous envoyoit pour notre édification, et toujours pour votre gloire; car, *un fils sage*, dit l'Ecriture, *fait la gloire de son père.* Je dois déclarer pourtant que nous ne l'avions point sollicité, ni cherché à le surprendre pour l'attirer à nous et vous l'enlever; au contraire, Dieu nous est témoin que je n'avois consenti à l'admettre que vaincu par ses prières, et après avoir tout essayé pour vous le renvoyer; de telle sorte que, n'ayant voulu jamais se rendre à nos raisons, nous avons été contraints nous-mêmes de nous rendre à ses importunités.

Prov. x. 1.

Cependant, afin de vous bien persuader que ce n'est ni légèrement, ni indifféremment, ni impunément que nous sentons le malheur de vous avoir offensé, je prends souvent le même Dieu à témoin que, ne pouvant aller vous trouver, j'y vas bien des fois en esprit, et que je me figure être à vos pieds, vous offrant toutes les satisfactions qu'il vous plaira m'imposer. Je vous conjure de m'apprendre par votre réponse que ma réparation vous a touché, afin que, si elle a été suffisante, je me console dans l'assurance que vous m'avez pardonné; sinon, que je m'humilie encore davantage, et que j'exige de moi-même, s'il est possible, quelque chose de plus capable de vous satisfaire.

LXIX. *A Gui, abbé des Trois-Fontaines*, au diocèse de Châlons.

J'ai su ce qui vous afflige, et vous loue de votre affliction, pourvu qu'elle n'aille pas trop loin. Car, comme *votre tristesse*, selon la parole de l'Apôtre, *est*, si je ne me trompe, *selon Dieu*, il ne faut pas douter qu'un jour elle ne se change en joie. Ainsi, mon très cher, mettez-vous en colère et ne péchez pas. Or, vous ne pècherez pas moins en vous mettant trop en colère qu'en ne vous y mettant point du tout. Ne s'y mettre pas, quand il y a raison de le faire, c'est ne vouloir pas corriger le péché; et s'y mettre plus qu'il ne faudroit, c'est au péché déjà commis en ajouter un autre. Que si c'est un mal de ne pas corriger le péché, comment n'en seroit-ce pas un de l'accroître? S'il falloit juger des fautes par l'événement, il suffiroit pour justifier l'excès de la tristesse, qu'il y eût aussi de l'excès dans la faute, et, plus la chose paroîtroit sainte, plus la faute deviendroit énorme. Mais comme dans une action, ce n'est ni la matière ni l'événement, mais le principe et l'intention qui en font le mérite ou le mal, selon cette parole du Seigneur : *Si votre œil est simple, tout votre corps sera lumineux ; s'il est mauvais, tout votre corps sera ténébreux* : aussi je crois qu'en examinant tout ce que vous avez fait, il

Pag. 70.

I. Cor. VII. 9.

Math. VI. 22.

ne faut pas tant faire attention à la majesté des saints
Pag. 71. mystères qu'à la nature de vos intentions... Vous savez sans doute qu'il n'y a point de bien qui ne soit volontaire : Comment donc un mal où l'on sait qu'il n'y a pas eu de volonté pourroit-il être si grand? Si, quand ce n'est pas volontairement qu'on agit, l'on ne récompense pas le bien, et qu'on punisse pourtant le mal, c'est-à-dire si, par une même raison, le mal est imputé et le bien ne l'est pas, il faut que celui qui voudroit soutenir ce sentiment assurât en même temps que ce n'est pas la sagesse qui prévaut contre la malice, mais la malice contre la sagesse.

LXX. *Au même*, pour solliciter la grâce d'un religieux qui avoit manqué à la discipline.

Pag. 72. Quand je considère le triste état de ce misérable, j'en ai pitié, je l'avoue; mais j'appréhende que ce ne soit en vain ; et ce qui me le fait croire, c'est que je n'ai point été touché pour avoir seulement le mérite de la compassion, supposé qu'il demeurât dans sa misère, mais la douleur que j'ai eue de voir un de mes frères dans cette fâcheuse situation m'a sensiblement affligé et m'a pé[illegible]é jusqu'au fond du cœur. La pitié est un mouvement de la nature qu'il ne dépend pas de la volonté d'étouffer; et qu'il n'est point au pouvoir de la raison de soumettre. Personne

ne l'excite volontairement dans son cœur, mais, par l'impression qu'elle fait sur les âmes compatissantes, elle les oblige nécessairement à devenir sensibles aux maux d'autrui, en sorte que si c'étoit un péché d'avoir de la pitié, j'aurois beau vouloir devenir impitoyable, je n'en serois pas le maître. La raison ou la volonté peuvent bien réprimer les effets de l'affliction, mais ils ne peuvent arracher l'affliction même. Loin de moi ceux qui, pour me consoler, me disent que l'utilité de ma prière retourne sur moi-même, tant que celui pour qui elle est faite ne se convertit pas, et qui, pour me flatter, m'annoncent que la justice du juste demeure sur lui tant que l'impie demeure dans son injustice; encore une fois, je ne puis me consoler quand je vois mon frère dans la désolation. Si donc, mon cher fils, votre âme est touchée des mêmes sentiments, ou, pour mieux dire, puisqu'elle n'en a point d'autres, quoique ce malheureux, par ses sorties réitérées de son monastère, vous semble avoir violé toutes les lois de la régularité, cependant il en juge autrement, et vous devez écouter, non-seulement avec patience, mais même avec plaisir, ce qu'il dit si humblement pour se justifier, afin de voir si l'on ne trouvera point le moyen de ramener une âme dont le salut paroît si désespéré. Nous comprenons, vous et moi, que cela sera difficile dans la religion; mais cela le seroit encore davantage dans le monde. Ainsi, après

avoir pris conseil de tous les frères, ne dédaignez pas de repasser exactement tous les jugements que vous avez rendus contre lui, afin que son opiniâtreté soit guérie par votre condescendance. S'il arrive qu'on puisse imaginer un moyen de le recevoir encore une fois selon les règles et d'après un nouvel examen; il ne faut pas craindre qu'il y ait rien qui offense un Dieu juste et miséricordieux, si la miséricorde s'élève au-dessus de la justice. Adieu.

LXXII. *A Rainaud, abbé de Foigny* (au diocèse de Laon).

Ep. 73. Il ne faut point d'abord vous étonner que je sois effrayé des titres d'honneur dont vous me prévenez (1), quand je me reconnois si peu digne des qualités qu'ils supposent. La politesse vous fait un

(1) « A savoir de *Père* et de *Dom*, car il faut lire ainsi. Les noms de *Dominus* et de *Domnus* ont entre eux une différence qu'on ne sent pas si bien en notre langue quand on dit Seigneur et Dom. Pour ce qui est du premier, Suétone rapporte qu'Auguste l'eut toujours en horreur comme une injure, et Tibère ayant un jour été appelé *Dominus*, *Seigneur*, il crût qu'on l'insultoit. C'est pour cela que les écrivains dans la suite, pour se servir d'un terme moins relevé, ayant retranché une lettre, appeloient les grands personnages comme les évêques du nom de *Dominus*, *Doms*; c'est ce qui a été en usage jusqu'au temps de saint Bernard; et cette coutume a passé en Espagne et en Italie, où elle se conserve encore aujourd'hui. Il est vrai que dans la règle de saint Benoît, le nom de Dom n'est donné qu'au seul abbé. Cependant dans la suite des temps l'usage a voulu que l'on appelât ainsi les religieux qui étoient honorés du sacerdoce, qu'on a nommés ensuite *Pères*. » (Note de l'abbé de Villefore, t. 1, p. 243.)

devoir de me les donner; ce n'est pas à moi qu'il convient de les agréer. *Ne soyez point appelés maîtres par les hommes*, nous dit Jésus-Christ; *n'appelez personne sur terre votre père*. Plus vous m'élevez par vos marques de distinction, plus vous m'accablez sous le poids du précepte évangélique... Il y a plaisir d'admirer combien la vérité est un fardeau léger à porter. N'est-ce pas en effet une charge bien légère que celle qui, au lieu d'accabler celui qui la porte, ne fait que l'alléger lui-même? Je cherche dans la nature quelque objet de comparaison pour rendre ma pensée, et j'y découvre quelque espèce de conformité dans les ailes des oiseaux, qui rendent, par je ne sais quelle raison, le corps plus gros et en même temps plus agile. Merveilleux ouvrage de la nature! ce qui grossit le corps lui donne de la légèreté, et à mesure que croît la matière, sa pesanteur diminue. Image du joug de Jésus-Christ: c'est un fardeau de plus; et qui le porte en devient plus fort. De même encore le char que vous ne pourriez ébranler, vous y attelez un cheval; et tout en augmentant le poids de la machine, vous la mettez en mouvement. C'est un poids ajouté à un autre poids, et il devient moins pesant. Ainsi le maître de l'Evangile en paroissant aggraver le joug de la loi, l'a tout ensemble perfectionnée et allégée.

Matth. XXIII. 8 9.

Pour revenir au sujet de ma lettre, n'oublions Pag. 74.

pas que nous n'avons qu'un père qui est dans le ciel, et contentons-nous d'être frères les uns des autres. Ce n'est pas sans raison, qu'armé du bouclier de la vérité, j'ai repoussé ces titres de père et de maître pour les noms de frère et de compagnon, bien mieux assortis tant à notre condition qu'à nos espérances de famille. Je suis loin de vous refuser l'affection d'un père; mais je me garde bien de m'en attribuer l'autorité.

LXXVIII. *A l'abbé Suger*, abbé de Saint-Denis, contre les désordres de sa vie passée, et ceux d'Etienne de Garlande.

Pag. 77. Il s'est répandu dans nos contrées une nouvelle qui nous a été bien agréable, et qui ne peut manquer de l'être partout où elle parviendra. En apprenant ce que la divine miséricorde a fait pour vous, quiconque craint le Seigneur s'étonne et se réjouit d'un aussi merveilleux changement, opéré par la main du Très-Haut (1). Ceux mêmes qui ne vous connoissent pas, informés aujourd'hui de ce que vous étiez et de ce que vous êtes devenu, en rendent gloire à sa puissance. Ce qui augmente la joie aussi bien que le miracle, c'est que, non content de suivre l'heureuse inspiration qui vous venoit du Ciel, vous ayez associé vos religieux au même bien-
Pag. 78. fait. Vous imitez la conduite d'un sage et valeureux

(1) Voyez son article plus haut, pag. 26.

capitaine qui, voyant sur un champ de bataille ses soldats prendre la fuite et se laisser égorger par l'ennemi, quoiqu'il lui fût libre d'échapper lui seul, préfère mourir avec ceux à qui il auroit honte de survivre. Animé de cette généreuse résolution, il ne lâche point prise, mais, demeurant ferme, il va, vient parmi les rangs, bravant les glaives ensanglantés, n'épargnant ni son bras ni sa voix pour effrayer l'ennemi, et relever le courage des siens. On le voit partout où le combat est le plus échauffé et le danger plus pressant, parant les coups qu'on lui porte, volant au secours de celui qui va périr, et, parce qu'il ne peut espérer de sauver tous les siens, du moins il voudroit mourir pour chacun d'eux; et plus d'une fois il est arrivé que ce noble dévouement a rappelé la victoire. (Exemples de Moïse, de Jerémie, de saint Paul, de David.)

Je désirois bien, mais sans l'oser espérer, entendre raconter de vous cette heureuse révolution; car, le moyen de croire qu'à peine entré dans la carrière, vous iriez du premier pas atteindre à son extrémité? Gardons-nous donc de mesurer la miséricorde de Dieu par les calculs étroits de notre espérance et de notre foi. Il fait ce qu'il veut, et le fait en qui il veut; il sait, quand il lui plaît, accélérer un ouvrage et rendre le fardeau léger. Ce qui animoit le zèle des saints, c'étoient moins les déréglements de votre communauté que les vôtres;

c'étoit sur vous que tous les regards se fixoient, que les secrets reproches se dirigeoient. Votre conversion opérée, la médisance n'avoit plus d'aliment. Ce qui armoit contre vous la censure, c'étoit le faste de
Pag. 79. vos équipages (1); en vous réformant, vous avez fait cesser toutes les plaintes, et votre exemple est devenu une loi générale pour tous les vôtres. Un si prompt et si merveilleux changement a été l'ou-
Luc. xv. 10. vrage de Dieu seul. S'il suffit de la conversion d'un pécheur pour remplir le ciel de joie, que sera donc la conversion de tout un monastère, et d'un monastère comme celui-là? Il y avoit long-temps déjà qu'il se ressentoit du séjour de la cour. C'étoit le centre des affaires et le rendez-vous des armées. Autant l'on y étoit fidèle à rendre à César ce qui est dû à César, autant on l'étoit peu à donner à Dieu ce qui lui appartient. Je parle de ce que j'ai entendu dire, non de ce que j'ai vu. Maintenant l'on n'y est plus occupé que des choses de Dieu; la continence y a repris ses droits, le silence et la paix en ont fait leur sanctuaire, les saintes règles de la discipline y

(1) Guillaume de Nangy assure la même chose sur l'année 1123, lorsqu'il parle en ces termes: « Par la négligence des abbés ses prédécesseurs, et par le déréglement de quelques moines de cette abbaye, toute régularité en avoit été bannie, jusqu'à un tel point, qu'à peine y voyoit-on une ombre de religion. » Felibien fait les mêmes aveux, dans son *Hist. de l'Abbaye de Saint-Denis*, liv. IV, no IV, pag. 157.) Il paroît même, par la suite de cette lettre, que saint Bernard s'étoit plaint dès long-temps du relâchement des moines de Saint-Denis.

sont pratiquées, l'harmonie des sacrés cantiques s'y mêle aux travaux de la pénitence, les bruyantes distractions du siècle ont fait place aux pieux exercices de la vie religieuse, et ce qui fut une synagogue de Satan est devenu une académie toute céleste, et la digne habitation du Seigneur. Si je rappelle ces tristes détails, ce n'est pas assurément pour faire rougir personne, mais pour faire mieux ressortir la beauté des nouveaux jours, par le rapprochement des anciens temps; car les joies nouvelles sont bien plus vives, quand on les compare aux maux qu'on ne sent plus. Je répèterai donc avec l'Apôtre : *Voilà ce que vous étiez autrefois, mais* I Cor. VI. 12.
vous avez été purifiés, vous avez été sanctifiés. La maison de Dieu ne s'ouvre plus aux profanes, ni le sanctuaire aux regards d'une curiosité mondaine. Plus de conversations oiseuses, ni de frivoles entretiens; plus de ces troupes d'enfants de l'un et de l'autre sexe, qui vous étourdissoient les oreilles. Il n'y a plus d'accès qu'aux seuls enfants de Jésus-Christ, à ceux-là seuls dont lui-même a dit : *Me* Isa. VIII. 18.
voici avec mes enfants. Quelle joie pour les saints martyrs dont ces lieux abondent, de faire désormais retentir ce chant de triomphe : *Louez le Seigneur, vous qui êtes ses enfants; chantez à la gloire de notre Dieu, chantez à la gloire de notre roi, chan-* Ps. CXII. 1.
tez! Avec quels saints transports les cœurs célestes XLVI. 7.
viennent se mêler à ces pieux solitaires, pour unir Pag. 80.
leurs cantiques aux prières et aux larmes de la pé-

nitence ! Combien je me félicite de vivre encore pour entendre du moins ces merveilles que l'absence où je suis de vous ne permet pas à mes yeux de contempler ! Combien vous êtes plus heureux encore, vous à qui il est donné d'en être les instruments !

Peut-être que les louanges que je vous donne ici vous font de la peine, mais vous ne devez pas vous en alarmer ; mon langage n'a rien qui ressemble à
Isa. v. 20. celui des flatteurs ; ceux-ci appellent *bien ce qui est mal, et mal ce qui est bien*, et corrompent ceux qu'ils nomment heureux. La louange est flatteuse, mais dangereuse, quand *le pécheur est loué dans les*
Ps. ix 3. *désirs de son cœur, et que l'impie est applaudi.* Quels que soient nos éloges, ils ne partent que de la charité, et ne vont point au-delà de la vérité ; l'une en est le principe, l'autre en est le terme ; mon peu de discernement les renferme dans cette étendue. On se glorifie en assurance quand on se glorifie dans le Seigneur, c'est-à-dire dans la vérité. Nous n'avons point appelé le mal un bien, nous avons appelé mal ce qui l'étoit. Si, quand nous avons vu le mal, nous nous sommes hautement élevés pour le reprendre, maintenant que nous ne voyons plus que du bien, devons-nous nous taire et refuser au bien le témoignage qui lui est dû ? Autrement, nous mériterions le reproche d'avoir voulu déchirer et non corriger. Je serois un détracteur malveillant plutôt qu'un censeur charitable,

puisque j'aurois mieux aimé l'invective que l'amandement, si je ne parlois pas du bien, après avoir si fort invectivé contre les désordres du passé. L'homme juste reprend par miséricorde, l'impie flatte par injustice; l'un peut guérir la plaie, l'autre la dissimuler. Au milieu de ceux qui glorifient le Seigneur en le craignant, vous n'avez point à craindre l'huile du pécheur, dont ils avoient coutume autrefois de Ps. CIV. 5.
vous oindre la tête. Nous vous donnons des louanges, parce que vous nous en fournissez la matière; et il vous est bien permis de prendre plaisir à des éloges tels qu'ils ne peuvent ni flatter le vice, ni décrier la vertu. Loin de vous maintenant les per- Pag. 81.
fides adulateurs qui, en vous saturant de louanges, vous exposoient au blâme et au mépris de tous.

De là saint Bernard en vient aux scandales que don- Pag. 82.
noient d'autres personnes engagées dans le saint ministère, entre autres Etienne de Garlande, diacre, grand-maître de la maison du roi.

Qui ne ressentiroit pas, qui même n'exprimeroit pas hautement une profonde indignation, de voir un diacre, contre le précepte de l'Evangile, servir en même temps Dieu et l'argent; tellement élevé par les honneurs ecclésiastiques, qu'il semble n'être pas inférieur aux évêques, et si fort engagé dans les emplois de la guerre, qu'il passe avant ceux qui y commandent? Dites-moi, je vous prie, quel est ce monstrueux assemblage : vouloir être en même temps clerc et soldat, et n'être pourtant ni l'un ni l'autre?

L'abus n'est-il pas égal, ou qu'un diacre serve de premier officier à la table du roi, ou qu'un tel officier serve aux divins mystères? A-t-il honte de paroître un clerc? et trouve-t-il plus honorable pour lui de paroître un soldat? Préfère-t-il la cour à l'église, la table du roi à l'autel de Jésus-Christ, le calice des Démons à celui du Seigneur? L'on a trop de raison de le croire, quand on le voit, chargé comme il est de dignités ecclésiastiques, affecter de préférer à tous les autres titres celui que lui donne sa dignité mondaine. Oh l'horrible renversement! la détestable ambition, de sacrifier ce qu'il y a de plus noble à ce qu'il y a de plus méprisable! En confondant ses deux états, il les dégrade tous les deux; et déshonore à la fois et le royaume et le sacerdoce.

LXXXVII. *A Ogier.*

Pag. 91. Il est deux sortes de craintes: l'une qui mène au désespoir, l'autre qui fonde l'espérance de la béatitude. La première, stérile, farouche et cruelle, ne pense pas à demander grâce, et ne l'obtient pas; l'autre, confiante, humble, féconde, relève le pécheur et lui mérite facilement la promesse de la miséricorde. Cette dernière produit, entretient, conserve l'humilité; avec elle, la douceur, la résignation, l'attente des biens futurs... De ces deux craintes, si la première cherchoit à pénétrer dans votre âme par la considération de vos péchés qui

vous auroient fermé tout accès au retour, gardez-vous de lui en permettre l'entrée un seul instant, mais répondez avec assurance : J'ai mal fait, mais ce qui est fait est fait; peut-être que Dieu l'a permis ainsi pour mon plus grand bien. Bon comme il est, peut-être entroit-il dans ses desseins que ma faute elle-même me devînt profitable. Libre à lui de punir le mal que j'ai commis; mais le bien qu'il a ordonné, dois-je y mettre obstacle? Nous avons beau Pag. 92.
manquer à l'ordre, sa bonté sait bien en tirer intérêt pour sa gloire, et souvent même pour notre utilité. Oh la consolante pensée, que celle de l'inépuisable bonté de notre Dieu à l'égard des enfants d'Adam! Elle ne cesse de nous combler de ses grâces, bien que, non-seulement elle ne découvre en nous aucun mérite, mais lors même que le plus communément elle y aperçoit tout le contraire.....

Qui s'établit son maître soi-même se met à l'école d'un insensé. J'ignore ce que les autres peuvent penser sur leur propre compte : quant à moi, j'ai éprouvé qu'il m'étoit plus facile et plus libre de me faire obéir des autres que de moi-même.....

C'est un grand péril d'entendre dire de soi des Pag. 93.
choses qu'on sent bien être au-dessus de ce que l'on mérite. Qui me donnera d'être du moins aussi justement humilié devant les hommes, pour mes véritables défauts, que j'ai été injustement élevé pour de fausses vertus!

LXXXX. *Au même.*

Pag. 96. J'ai fait une réponse bien courte à vos courtes lettres: j'usois de représailles. Au reste, vous avez raison de dire que des attachements qui ne doivent jamais finir n'ont pas besoin d'un vain étalage de paroles toujours fugitives. Déployez toutes les forces de votre esprit dans les plus savantes compositions, diversifiez à l'infini les tours de phrases et les expressions, pour me témoigner votre amitié et pour m'en transmettre l'assurance; tout cela, ce me semble, n'exprimera encore que faiblement l'affection que vous me portez. Ayez de moi les mêmes sentiments, et vous ne vous tromperez pas. Votre lettre, avant de parvenir dans mes mains, étoit déjà dans mon cœur. Je réponds avec la même assurance que: quand je vous écris, je ne suis pas loin de vous, ni vous de moi. Nous nous évertuons à qui mieux mieux pour entretenir notre correspondance; nous tenons nos couriers en haleine; nous les harrassons; il n'y a que nos cœurs qui ne se lassent pas d'aimer. Faisons trève à des messages qui ne se réitèrent qu'avec embarras; que notre temps se réserve pour des occupations d'autant moins laborieuses qu'elles sont plus recueillies. Laissons reposer et nos langues, et nos doigts, et nos couriers; mais que, jour et nuit, nos cœurs ne cessent pas de méditer cette

loi divine qui n'est qu'amour. Plus nous nous reposerons dans cet exercice, moins nous en trouverons de repos; et plus nous y apporterons de travail, plus nous nous y trouverons à l'aise. Aimons et faisons-nous aimer : l'un fera notre bonheur, l'autre celui de nos amis. Aimer son ami pour Dieu, c'est avoir la charité; souhaiter d'en être aimé de même, c'est servir la charité.

Courage! mes frères, redoublez d'efforts, tendez toujours au mieux : nos œuvres ne sauroient jamais être trop parfaites. Il est possible d'exceller en justice, en sagesse; l'Écriture le dit en termes exprès, jamais en sainteté. Paul étoit un saint, et vous le voyez toujours mécontent de lui-même, oubliant ce qui est derrière, et, avançant vers ce qui est devant, courir sans cesse vers le terme. Il n'y a que Dieu dont on ne puisse pas dire qu'il soit capable d'avancer en perfections, parce qu'il les a toutes. Pag. 97. Phil. III. 13.

XCI. *Aux abbés et religieux rassemblés à Soissons en chapitre général.*

Je me fâcherois volontiers contre mes occupations continuelles qui m'empêchent d'assister à votre chapitre, mais de corps seulement, car, ni la distance des lieux, ni la foule des affaires, ne peuvent rendre absent un esprit qui prie pour vous, qui vous congratule et qui se repose sur vous. Non, une as-

semblée aussi sainte ne peut avoir lieu sans que je n'y sois aussi, et l'éloignement où je suis ne me prive en aucune manière d'une compagnie de justes, où l'on n'apporte nul entêtement à défendre des traditions humaines, mais où l'on cherche, avec autant d'exactitude que d'humilité, ce que Dieu veut, ce qu'il y a d'agréable à ses yeux et ce qui mène à la perfection. C'est là où je suis emporté par mes désirs, où je suis arrêté par mon dévouement, où je me plais par mon amour, où je suis attaché par mes sentiments, où je suis retenu par mon
Eccli. VII. 17. zèle... Je lis, à la vérité : Ne soyez pas trop juste,
Rom. XII. 3. et ne soyez pas plus sage qu'il n'est nécessaire ; mais je n'ai jamais lu : Ne soyez pas meilleur qu'il ne
Phil. III. 13. faut. Saint Paul étoit déjà bon, et néanmoins, peu satisfait encore de lui-même, il s'excite continuellement à avancer vers ce qui étoit devant lui, oubliant ce qui étoit derrière, et travaillant toujours à
Pag. 98. devenir meilleur. Il n'y a que Dieu qui ne veuille point devenir meilleur qu'il est, parce qu'il ne le peut. Loin de vous et de moi ceux qui disent : Nous ne voulons pas être plus saints que nos pères. C'est reconnoître qu'ils sont les enfants d'hommes sans zèle et sans vertu. Que s'ils se glorifient de la sainteté de leurs pères, dont la mémoire est en bénédiction, qu'ils en imitent donc la sainteté; et alors ils pourront nous donner leurs priviléges et leurs exemptions pour des lois. Le prophète Élie disoit :

Je ne suis pas meilleur que mes pères ; mais il ne disoit pas : Je ne veux pas être meilleur qu'eux. III. Reg. xix. 4.
Jacob vit sur une échelle les Anges qui montoient et qui descendoient ; il n'en vit point d'arrêtés ni d'assis. Gen. xxviii. 12.
On ne peut pas s'arrêter sur la pente d'une échelle fragile. Ainsi, dans l'incertitude de cette vie mortelle, rien ne demeure au même état. Nous n'avons point ici de cité permanente ; il y en a une future, mais nous ne la possédons pas, nous la cherchons. Hebr. xiii. 14.
Il faut absolument monter ou descendre ; si vous voulez vous arrêter, vous tomberez infailliblement. C'est une bonté assez douteuse, que celle d'un homme qui ne veut pas être meilleur ; et vous cessez d'être bon, dès que vous commencez à ne pas devenir meilleur.

LXXXXV. *A un archevêque d'Yorck.*

Quelle vigueur épiscopale vous avez fait éclater dans la défense des pauvres, de ceux-là surtout qui étoient le plus abandonnés ! Pag. 100.
Jusqu'ici toute l'assemblée des saints racontoit vos œuvres de miséricorde et vos aumônes ; mais cela vous étoit commun avec beaucoup d'autres, car on en exige autant de tous ceux qui jouissent des richesses de ce monde. Mais un zèle aussi vraiment épiscopal, l'illustre témoignage que vous venez de donner de votre charité paternelle, cette ferveur toute divine dont vous a embrasé le Dieu qui nous envoie ses Anges comme

autant d'ambassadeurs et de ministres enflammés des feux de la charité; quelle éminente gloire tout cela n'ajoute-t-il pas à votre dignité! quel nouveau lustre pour votre ministère! quel riche ornement pour votre couronne! Autre chose est de donner à manger à celui qui a faim, autre chose est d'avoir du zèle pour la sainte pauvreté. En l'un, on sert la nature, et en l'autre on sert à la grâce.

CIII et suiv. *Lettres diverses.*

Pag. 107. Ne vous contentez pas d'être l'ami des pauvres, soyez-en l'imitateur. Aimer les pauvres, c'est aimer les rois; aimer la pauvreté, c'est l'être soi-même. Voyez quelle est la gloire de la pauvreté évangélique : non-seulement elle ne cherche point de protection pour elle, mais elle en donne même à ceux qui en ont besoin.

Si vous êtes sage, ne cherchez plus des biens dont l'acquisition rend misérable. Heureux qui n'a point couru après des biens qui dégoûtent quand on en jouit, qui corrompent quand on les aime, qui désolent quand on les perd! Ne vaut-il pas mieux avoir la gloire de les mépriser que la douleur de les perdre? ne vaut-il pas mieux en être dépouillé par l'amour que par la mort?

Pag. 109. Bien que l'on ne puisse échapper à la mort, faut-il en avoir peur? non. Le juste ne la redoute point,

et ne se précautionne point contre elle : elle peut le surprendre, non le troubler ; il quitte la vie, mais avec assurance ; la mort n'est pour lui que le terme de la vie présente et le passage à une vie meilleure. C'est un bienfait que la mort, qui nous fait mourir au péché et vivre à la justice. Il faut bien passer par la mort pour entrer dans la vie où il n'y a plus rien à redouter. Le temps que vous passez dans cette vie, employez-le à vous en procurer une autre, celle qui ne finira pas. Pendant que vous vivez dans la chair, mourez au monde, afin qu'après la mort de la chair, vous commenciez à vivre pour Dieu. Car, qu'importe que la mort vienne déchirer cette enveloppe de votre corps, pourvu qu'un jour vous soyez dans la joie? La mort du juste est donc bonne, parce qu'elle l'introduit dans le séjour du repos ; meilleure encore, parce qu'elle le renouvelle ; excellente, parce qu'elle le met à l'abri de toute inquiétude. Au contraire, *la mort du pécheur est très mauvaise*. Pourquoi ? mauvaise par la perte du monde, plus mauvaise encore par la séparation de la chair, très mauvaise par la double peine du ver et du feu. Ps. xxxiii. 22.

Comment pourriez vivre dans un état où vous n'oseriez mourir ?

CVI. *Au docteur Henri de Murdach*, d'abord religieux à Clairvaux, puis abbé de Fontaine en Angleterre, enfin archevêque d'Yorck.

Pag. 110. J'apprends, mon frère, que vous lisez les prophètes; mais comprenez-vous bien ce que vous lisez.? Si cela est, vous reconnoissez sans doute que leurs écrits ne renferment point d'autres vérités que Jésus-Christ; et si vous désirez d'atteindre jusqu'à lui, vous y parviendrez plutôt en le suivant qu'en le lisant. Pourquoi cherchez-vous dans des paroles écrites la parole éternelle, que vous voyez sensiblement depuis qu'elle s'est incarnée? Jésus-Christ, pour se manifester à nos yeux, est sorti de dessous les voiles ténébreux des prophéties qui le cachoient; semblable à un époux qui sort de son lit, il a quitté la montagne épaisse et sombre qui le couvroit, et a paru tout à coup dans le champ de l'Evangile. Celui qui a des oreilles pour entendre peut l'écouter, maintenant qu'il crie au milieu du
Joan. VII. 37. temple : *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et*
Matth. XI. 28. *qu'il boive. Venez à moi, ô vous tous qui êtes dans le travail et dans l'angoisse, et je vous soulagerai!* Pourriez vous craindre de tomber, quand la vérité vous promet de vous soutenir? Que si vous aimez à boire de ces eaux troubles que répandent les nuées de l'air, combien plus aimerez-vous celles qui jaillissent des sources pures et limpides du Sauveur!

Oh! si vous saviez une fois goûter de ce pur froment qui se distribue aux citoyens de la céleste Jérusalem, combien peu vous envieriez à ceux de la Jérusalem terrestre leurs vaines sciences! Que ne puis-je vous enrôler avec moi à l'école de la piété, pour n'avoir de maître que Jésus-Christ! Plût au Ciel qu'il me fût donné de verser dans votre âme quelque goutte de ces rosées célestes qui veulent bien se dispenser à moi dans mon indigence; et recevoir de vous à mon tour les mêmes communications! Croyez à l'expérience que j'en ai faite. Les solitudes de nos forêts vous en apprendront bien plus que tous les livres, et tous les maîtres du monde ne vous instruiront pas comme nos rochers et nos déserts. Une foule de pensées se présente à mon esprit, je voudrois pouvoir vous les développer; et à peine puis-je les contenir. Cependant, ce que vous demandez de moi, ce ne sont pas des discours, mais des prières... Vous savez que je voudrois vous voir, et pourquoi je le désire si ardemment; mais il est également impossible, et à vous de comprendre jusqu'à quel point je le désire, et à moi de vous l'exprimer. Je prierai donc le Seigneur qu'il vous inspire du moins de me suivre, vous qui devriez marcher devant moi. En quoi vous me donnerez un bel exemple d'humilité; et certes, qu'un maître tel que vous ne dédaigne pas d'aller après ses disciples, c'est là le comble de l'humilité.

CVII. *A Thomas*, religieux de Cîteaux.

Pag. 111. La noblesse de l'extraction, les avantages de la nature et de la fortune, la richesse des habitations, la magnificence des ameublements et des équipages, l'éclat des dignités, ajoutez même si vous voulez, la sagesse mondaine, c'est là ce que le monde appelle ses biens; il aime ce qui est à lui, mais pour combien de temps? ses jours à lui-même sont comptés comme les vôtres. Il passera, lui et ses charmes séducteurs; vous aussi, vous passerez comme eux, et avant eux. Ce qui va bientôt cesser d'être, comment ne cesseriez vous pas de l'aimer? Ce que nous aimons dans vous, ce ne sont pas vos biens, c'est vous-mêmes, ce qui ne dépend ni des vicissitudes du corps; ni de la durée des temps, ce qui survit à la destruction du corps et du temps.

Pag. 112. Malheur au monde qu'un bruit continuel étourdit!.... Tandis que les enfants rebelles à la vérité demeurent ensevelis dans leurs ténèbres, l'enfant de lumière, échappé à la domination des ténèbres, jouit de cette lumière nouvelle. Appelé par la crainte et justifié par l'amour, il ose espérer qu'il est du nombre des bienheureux, parce qu'il sait que Dieu a destiné à sa gloire ceux qu'il a justifiés: Pourroit-il alors se défier d'être un jour glorieux? Il voit poser les fondements de son salut, il en voit élever l'édifice: désespèrera-t-il qu'il s'achève?

Supposez un homme au milieu du monde, et que Pag. 113.
l'amour du siècle et de soi-même y retient enchaîné: comme il ne porte plus que l'image de l'homme terrestre, il est tout absorbé dans les choses de la terre, et ne pense pas à celles du ciel. Ne pas voir de quelles ténèbres il est environné dans cet état, c'est être assis avec lui à l'ombre de la mort, puisqu'il ne voit encore briller à ses yeux aucun signe de salut, et que l'inspiration intérieure ne lui rend aucun témoignage que dans les décrets éternels de la prédestination, il y ait rien de favorable pour lui. Mais que la miséricorde de Dieu vienne se faire jour jusqu'à lui, au milieu de cette nuit profonde, et à répandre dans son âme l'esprit de componction; s'il commence à gémir et à rentrer en lui-même, à changer de vie, à dompter sa chair, à aimer le prochain, si, dis-je, après avoir été éclairé de cette lumière céleste, et changé soudainement par la droite du Très-haut, il se reconnoît avec raison, non plus pour un enfant de colère, mais de grâce, prévenu qu'il est par la tendresse paternelle du Seigneur, ne vous semble-t-il pas qu'un tel homme est tiré des abîmes ténébreux d'une affreuse ignorance, et qu'il est replongé pour ainsi dire dans l'abîme éclatant et délicieux de la lumière éternelle? Maintenant, ô Père infiniment bon! ce ver de terre, tout rampant qu'il est, et digne d'une haine éternelle, ose croire que vous l'aimez, parce qu'il com-

mence à sentir qu'il vous aime, ou, pour mieux dire, après avoir senti que vous l'aimiez le premier, il n'a plus de honte de vous aimer. Maintenant, ô lumière inaccessible, je vois à l'éclat de vos rayons quels biens vous réserviez dans votre sein à cette créature misérable, dans le temps même de ses péchés. Ce n'est donc pas sans raison qu'elle vous aime, après que vous l'avez tant aimée sans qu'elle le méritât. Son amour pour vous n'aura point de fin, parce que le vôtre pour elle n'a point eu de commencement....

Pag. 114. Qui a commencé à aimer Dieu n'a donc point de raison de croire qu'il n'en est point aimé. Dieu se fait un plaisir de seconder l'amour que lui-même a fait naître. Comment ne nous aimeroit-il pas quand nous l'aimons; lui qui, pour aimer, n'avoit pas attendu qu'on l'aimât? Il nous aimoit, oui, il nous aimoit : vous en avez pour gage son Esprit, pour témoin Jésus et Jésus crucifié ; double preuve, et certes bien convaincante, de tout son amour pour nous. Quelle honte de voir d'un œil ingrat le Fils de Dieu mourant (1)!

Pag. 115. La piété, dans le langage de l'Ecriture, n'est autre chose que le culte de Dieu. Il s'ensuit que, aimer le monde plus que Dieu, c'est le crime de

(1) Nicolle, *Essais*, t. v, p. 275.

l'impiété et de l'idolatrie; puisque l'on sert la créature de préférence au Créateur.

Quand le prophète considère les impies qui demeurent dans leur aveuglement et leur sécheresse, privés de la lumière et de la rosée du juste, stériles et ténébreux, confus et rejetés à l'écart, il leur insulte, et leur adresse ces paroles : *Voilà cette nation qui n'a point écouté la voix de son Dieu.* Misérables, répandus au dehors sur des vanités et sur des objets frivoles et mensongers, ils s'inquiettent peu d'entendre la voix douce et secrète de la vérité. Sourds à ses accents, ils ignorent les desseins de celui qui n'a que des pensées de paix... Cette voix ne donne aucun son au dehors, et n'est point entendue dans les places publiques. C'est un mystère qui se développe loin du bruit et de la dissipation du siècle. Abraham reçut ordre de sortir de son pays, et d'abandonner ses proches pour mériter de voir et de posséder la terre des vivants.

Jerem. VII. 28.

Gen. XII. 1.

Lettre CXI, *sous le nom d'Elie, que ses parents détournoient du dessein de se faire religieux.*

Le seul motif légitime de n'obéir pas à ses parents, c'est quand il faut obéir à Dieu; car c'est de lui-même qu'émane l'oracle : *Qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi.* Qu'ai-je reçu de mes parents? rien que la misère et le péché.

Pag. 119.

Math. x. 37.

Une chair sujette à la corruption, voilà l'unique présent qu'ils aient pu me faire... Si vous avez pour moi une affection véritable, pourquoi vouloir me contraindre à manquer à Dieu, père de tous les hommes? Pourquoi m'arracher au joug de celui dont les serviteurs sont rois?.... Père dur! mère barbare! parents sans pitié comme sans religion! ou plutôt parents assassins, qui font leur douleur du salut de leur sang, et leur consolation de la mort de leur fils; qui aiment mieux me voir périr avec eux que régner sans eux; qui veulent encore m'exposer à un naufrage dont je suis échappé tout nu, à un feu dont je me suis sauvé demi brûlé, à des voleurs qui m'ont laissé à demi mort. Mais, grâce au secours du Samaritain, j'en suis un peu guéri. Ils veulent arracher de la porte de la gloire un soldat de Jésus-Christ, qui est près de triompher après avoir ravi le ciel. Je ne m'en attribue pas la gloire, mais à celui qui a vaincu le monde. Ils tâchent de le rentraîner dans le siècle, comme un chien à son vomissement, comme un pourceau à son bourbier. Etrange illusion! La maison est en feu, la flamme me poursuit, je m'enfuis : on me conseille de retourner; et ceux qui me le conseillent sont ceux qui sont enveloppés dans cet embrasement, qui, par une folie et une opiniâtreté sans égal, ne veulent pas sortir de ce danger. Quelle fureur! Si vous vous souciez peu de votre mort, pourquoi cherchez-vous

la mienne? Si vous négligez votre salut, pourquoi en voulez-vous au mien? Que ne me suivez-vous plutôt dans ma fuite, pour vous sauver de ce feu? En serez-vous plus soulagés si vous me faites périr avec vous? la seule chose que vous craigniez, est-ce de périr seuls? si je brûle avec vous, quelle consolation en tirerez-vous? Est-ce une consolation pour des malheureux que d'avoir des compagnons de leur malheur? Est-ce un soulagement pour des mourants que d'en voir d'autres qui meurent? Je n'en crois rien, et j'en ai pour témoin ce riche qui, étant dans les tourments, sans espérance d'en sortir jamais, demandoit qu'on en donnât avis à ses frères, Luc. xvi. 28.
de peur qu'il ne vinssent eux-mêmes dans ce lieu de tourments, dans la crainte, sans doute, que son supplice ne fût encore augmenté par le leur. Quoi! j'irai consoler ma mère dans les pleurs, par une visite de quelque temps, pour la pleurer elle et moi pendant l'éternité! *Le partage qui m'est échu est* Ps. xv. 6.
des plus beaux : j'ai un excellent héritage, qui est le ciel; et on me flatte par des promesses terrestres, Pag. 120.
par des consolations charnelles! Qui a goûté les plaisirs de l'esprit, pour celui-là les plaisirs de la chair deviennent insipides; et qui désire ardemment le ciel, n'a plus que du mépris pour les choses de la terre. Quand on soupire après l'éternité, on est dégoûté de tout ce qui passe.

CXIII. *A une dame de qualité, sous le nom de Sophie, qui avoit pris le voile.*

Pag. 120. Les grâces de la beauté sont trompeuses et vaines. Il n'y a pour la femme de mérite réel qu'autant qu'elle craint le Seigneur. Je me réjouis avec vous, ma fille, de la gloire où vous élève votre vertu, qui vous a, m'a-t-on dit, inspiré un généreux mé-
Pag. 121. pris pour la fausse gloire du monde. Qu'est-elle, celle-ci, autre chose que la fleur de l'herbe, une vapeur qui paroît un moment, et amène, dans quelque situation que ce puisse être, plus de peine que de véritables douceurs? Quel bonheur promettre à des illusions qu'accompagnent la peur de les perdre, et le désir toujours renaissant de les accroître? Jouissance fugitive, que suivent le regret et l'amertume! il est rare d'y parvenir, plus rare encore de la dédaigner, et pourquoi? Parce que la plupart des hommes s'en font une nécessité, et qu'il en est bien peu qui se connoissent en véritable grandeur; qu'enfin, selon la doctrine de l'Apôtre,
I. Cor. I. Dieu ne choisit pas les personnes les plus considérables de ce monde. Vous, madame, il vous a privilégiée, en vous appelant parmi ce petit nombre. Le Seigneur, il est vrai, ne fait point acception des personnes; il y a pourtant dans celles d'un rang élevé quelque chose qui donne plus de lustre à leur

vertu. Qu'une femme d'une condition médiocre n'obtienne pas une grande considération, on ignore si c'est elle qui ne l'a pas voulu, ou qui n'a pu y parvenir. Je loue la vertu dont la nécessité est le principe ; je loue plus encore celle qu'un cœur libre a choisie, et ou la nécessité n'a point de part.

Sans parler des récompenses qui vous attendent dans l'éternité, celles dont vous jouissez dès maintenant, combien ne sont-elles pas supérieures aux fausses joies dont s'enivrent les filles de Babylone!

CXIV. *A une autre religieuse.*

J'ai appris avec une joie sensible que vous aspiriez à la véritable et parfaite joie, qui ne vient point de la terre, mais du ciel ; c'est-à-dire qui ne vient point de cette vallée des larmes, mais de la cité de Dieu, qu'un torrent d'eaux paisibles réjouit toujours. En effet, la seule joie solide est celle que produit, non la créature, mais Dieu-même, et que personne ne vous ravira quand vous en jouirez. Tout autre plaisir en comparaison n'est que tristesse; toute autre joie n'est que peine; toute autre douceur n'est qu'amertume; toute autre beauté n'est que laideur; toute autre source de délices n'est qu'ennui. Vous êtes témoin vous-même de ce que je dis : interrogez votre propre cœur, vous le croirez encore mieux que moi. N'est-ce pas ce que l'Esprit saint crie au fond de votre âme? Avant que je

Pag. 123.

Ps. XLV. 5.

vous eusse déclaré cette vérité, ne vous l'avoit-il pas déjà persuadée? car, comment une fille jeune, avec les avantages de la nature et de la fortune, se mettroit-elle au-dessus des foiblesses de l'âge et de la fragilité du sexe? comment mépriseroit-elle si aisément l'éclat de la naissance et de la beauté? Tout ce qui est sous la dépendance du corps et des sens ne vous semble-t-il pas méprisable, lorsque vous le comparez à ces biens intérieurs qui vous donnent la force de vaincre, et dont les charmes vous font oublier tout le reste? Et ce n'est pas sans raison : tout ce que vous dédaignez est petit, terrestre, passager; et ce que vous aimez est grand, céleste, éternel. Je dis plus, et je dis vrai : vous abandonnez les ténèbres pour venir à la lumière, vous quittez des flots orageux pour entrer dans le port. Dégagée d'une servitude misérable, vous respirez dans une heureuse liberté. Jusqu'ici vivant, non selon la volonté de Dieu, mais selon la vôtre, vous paroissiez vivante, et vous étiez morte en effet; vous viviez aux yeux du monde, vous étiez morte devant Dieu; ou, pour parler plus juste, vous ne viviez ni pour Dieu ni pour le monde, partagée entre l'un et l'autre, sans être à aucun des deux, sans jouir des plaisirs du monde, parce que vous ne pouviez pas être entièrement au monde (1). Maintenant vous com-

(1) La Rue, *sur la vie molle, Carême*, tom. III, pag. 544; le P. Le Jeune, *Serm.*, tom. I, pag. 1170.

mencez à vivre de la vie véritable, consacrée que vous êtes tout entière au service du Seigneur.

CXV. *A une religieuse* qui vouloit quitter sa communauté pour aller vivre au désert.

Je ne vois pas comment vous pouvez, par un zèle selon la science, exécuter votre dessein. Pourquoi, dites-vous, n'y auroit-il point de sagesse à fuir le commerce du monde? ma chasteté ne sera-t-elle pas plus en sûreté dans un désert, où, vivant avec peu de personnes, et même seule, je ne plairai qu'à l'époux à qui je me suis consacrée? — Nullement, car, quand on veut vivre mal, on en trouve l'occasion dans le désert aussi-bien que dans le monde. Quand personne ne voit le mal, personne ne le répand; le tentateur vient plus hardiment, et le mal se commet bien avec plus de liberté dans un lieu où l'on ne craint point de censure. Dans une communauté réglée, personne ne s'oppose à vos bonnes œuvres, si vous en faites, et l'on s'oppose à vos injustices, si vous en voulez commettre. Aussitôt une infinité de gens les remarquent, les reprennent et les corrigent; et quand au contraire on voit le bien, tout le monde l'admire, le respecte, l'imite. De deux choses l'une : vous êtes de ces vierges sages, ou de ces vierges folles dont parle l'Evangile : si vous êtes du nombre des folles, la communauté vous est nécessaire; si vous

Pag. 124.

Matth. xxv. 2.

êtes du nombre des sages, vous êtes nécessaire à la communauté. Pécheresse, ne vous séparez pas du troupeau, de peur que si l'ennemi vient pour vous enlever, vous n'ayez personne pour vous tirer d'entre ses mains; sainte, tâchez par vos bons exemples d'en attirer d'autres à la sainteté.

CXXVI. *Aux évêques d'Aquitaine*, pour leur recommander la cause du pape Innocent II.

Pag. 131. La vertu s'acquiert dans la paix; on l'éprouve au moment du combat, et c'est après la victoire qu'elle a droit à la couronne. Si vous en avez quelqu'une, voici, mes révérends pères, le temps où il n'est plus permis ni de se cacher, ni de languir. (Après avoir rapporté les sourdes menées de quelqu'un des partisants de l'antipape Anaclet) (1) : Pag. 133. Quand l'ambition

(1) Le plus ardent étoit Gérard, évêque d'Angoulême, qui avoit demandé, sans l'obtenir, au pape Innocent, la légation de France et de Bourgogne. Irrité de son refus, il abandonna le parti d'Innocent, pour se jeter dans celui d'Anaclet, après avoir, selon l'expression de saint Bernard, fait son marché avec lui. « C'est ainsi, ajoute l'abbé » de Clairvaux, que ce misérable, tout appliqué à chercher une di- » gnité ecclésiastique, après avoir jeté les yeux de tous côtés, décide » enfin, par son propre choix, de reconnoître pour pape celui qui le » reconnoît pour légat. Ainsi, si vous n'êtes pas légat, Rome ne pourra » pas avoir un pape? Mais d'où vous vient ce privilège dans l'Eglise » de Dieu? Qui vous a accordé cette prérogative dans l'héritage de » Jésus-Christ? Êtes-vous dans le sanctuaire du Dieu vivant par une » possession héréditaire? Tant que vous avez eu la moindre espérance » de pouvoir obtenir du pape Innocent ce que vous deviez rougir de

s'échappe jusqu'à franchir toutes les bornes, elle perd toute sa force; et, quand le déréglement de son cœur se découvre, il demeure sans effet. L'ambition, mère de l'hypocrisie, aime les lieux cachés et les ténèbres; elle ne sauroit supporter la lumière. C'est un vice honteux qui rampe toujours en bas; elle porte néanmoins ses regards le plus haut qu'elle peut, mais elle évite elle-même d'être vue, et il ne faut pas s'en étonner; elle seroit bientôt privée de ce qu'elle désire, si elle ne fuyoit les témoins. Plus on affecte de parvenir à la gloire, moins on y parvient, dès que cette affectation est reconnue.

O folie des enfants d'Adam, qui, méprisant la paix et recherchant la gloire, perdent à la fois et la paix et la gloire! Pag. 134.

(Prière pour les catholiques.) *Seigneur, faites du bien aux bons, à ceux qui ont le cœur droit.* Et pour les schismatiques : *Couvrez, Seigneur, leur visage d'ignominie, afin qu'ils invoquent votre nom.*

Qu'un particulier s'égare, il périt seul; mais l'erreur de celui qui commande en enveloppe plusieurs; tout ce qui lui obéit en devient la victime. Pag. 137.

» lui demander insolemment, vous lui avez écrit comme au légitime » pontife et comme à un saint. Pourquoi donc aujourd'hui le regardez » vous comme un schismatique? Son pontificat et son mérite se sont-ils » évanouis avec vos espérances vaines? Hier, c'étoit un catholique, » un saint, un souverain pontife; aujourd'hui c'est un impie, un » schismatique, un perturbateur. Hier, c'étoit le pape Innocent; aujourd'hui c'est Grégoire, diacre de Saint-Ange, etc. » (P. 132.)

Vous le savez, l'autorité ne nous a point été donnée pour perdre, mais pour diriger ceux qui nous sont soumis. Celui qui fait régner les rois nous a donné le gouvernement de ses peuples pour leur défense, non pour leur ruine; il nous a faits les ministres, non les maîtres de son Eglise.

Pag. 141. L'Eglise romaine, pour être signalée par sa clémence, n'en est pas moins puissante.. On me dira : —J'aurai pour elle le respect que je lui dois, et rien de plus. — Soit; agissez comme vous dites; car, en lui témoignant le respect qui lui est dû, vous n'y mettrez aucunes bornes. La plénitude de puissance a été donnée par une singulière prérogative à l'Eglise romaine, par-dessus toutes les autres églises. Résister à cette puissance, c'est résister à l'ordre que Dieu lui-même a établi.

CXXXV. *A Pierre de Pavie*, par qui il avoit été loué.

Pag. 143. Si le bon grain semé dans une bonne terre semble avoir profité, la gloire en appartient à celui qui a donné la semence au semeur, la fertilité à la terre, l'accroissement à l'épi. Quelle part avons-nous à tout cela? Je ne donnerai jamais à un autre la gloire qui appartient à Jésus-Christ; à plus forte raison me garderai-je bien de la prendre pour moi-même. Car
Ps. XVIII. 8. ce n'est pas moi, mais la loi du Seigneur, qui con-

vertit les âmes. Ce n'est pas à la plume qu'on fait un mérite de bien écrire, mais à la main qui la dirige. Tout ce que je puis m'attribuer de plus, c'est d'avouer que ma langue est la plume d'un habile écrivain. Ps. XLIV. 2.

CLXX. *Au roi de France Louis VII, dit Le Jeune,* sur l'élection d'un évêque de Langres.

L'univers conspireroit tout entier pour me porter à entreprendre quelque chose de contraire à la majesté royale : pénétré de la crainte du Seigneur, je n'aurois pas la témérité d'oser offenser un roi qui règne par son ordre ; car je sais, ou j'ai lu : *Qui résiste à la puissance établie, résiste à la puissance de Dieu*, et je n'ignore pas non plus combien il est contraire à un chrétien, et surtout à un homme de ma profession, de mentir. Je dis donc la vérité, et ne mens pas... Mais je me rends aux volontés de celui qui dispose de tout souverainement. Daigne la bonté divine éloigner de votre cœur le désir d'ajouter à nos douleurs ! Qui me donnera de mourir pour ne point voir un roi dont la réputation nourrissoit de si belles espérances, tâcher de s'opposer au dessein de Dieu, exciter contre lui-même la colère du souverain Juge, arroser les pieds du père des orphelins avec les larmes des affligés, et faire monter au ciel les cris des pauvres, les prières

Pag. 166. Rom. XIII. 2. Pag. 167.

des saints, et les justes plaintes de l'épouse de Jésus-Christ, qui est l'Eglise du Dieu vivant? Loin de nous de telles calamités! Dieu n'oubliera point sa clémence. Quoi! sa colère pourroit-elle arrêter le cours de ses miséricordes? Non, il ne permettra pas que ce prince soit, ou le principe, ou le sujet des afflictions de son Eglise, après qu'il a été l'auteur et la source de sa joie. Voilà l'objet de nos prières les plus ferventes, et la nuit et le jour. Ne jugez point de nous autrement. Cette vérité ne s'affoiblira jamais en nous; et jamais par nous, ni la gloire du roi, ni l'utilité du royaume ne se trouveront altérées.

CXLIII. *A ses religieux.*

Pag. 148. Jugez par vous-mêmes de ce que je souffre. Si mon absence vous fait de la peine, doutez-vous qu'elle ne m'en fasse encore davantage? car, entre vous et moi, la perte n'est pas égale; vous n'êtes privés que de moi seul, et moi je le suis de tous à la fois. Je dois donc ressentir autant de diverses inquiétudes que vous êtes de personnes. Ainsi je m'afflige de l'absence, et je tremble pour les dangers de chacun de vous. Ce double tourment ne me quittera point que je ne me voie enfin réuni à tout ce qui m'est si cher. Je ne doute pas que vous ne soyez à mon égard dans les mêmes sentiments; mais enfin,

je suis réduit à moi seul. Vous connoissez les motifs de mon retard; c'est l'intérêt de l'Eglise, nullement ma volonté propre qui le prolonge. Plaignez-moi, ne m'en voulez pas. Ne nous décourageons point, puisque Dieu est avec nous : vous nous êtes présents en lui, quelque éloignés que nous semblions être de vous par les espaces qui nous séparent. Quiconque parmi vous se montre fidèle à ses engagements, humble, craignant le Seigneur, appliqué à la lecture, à la prière, au devoir de la charité, qu'il ne me croie point absent de lui.

CXLIV. *Aux mêmes.*

En quelque endroit que j'aille, j'y porte un doux souvenir de mes frères; mais plus le souvenir est doux, plus l'absence est amère. Hélas! faut-il que mon exil soit si long! non pas seulement celui qui nous retient tous si loin de la vraie patrie, mais encore celui qui me sépare de vous!... C'est pour moi, Seigneur, un plus grand bien de mourir que de vivre, pourvu que ce soit parmi mes frères et mes chers amis; car il est certain que cela me seroit plus doux, plus naturel et plus sûr. Plaise à mon Seigneur que les yeux d'un père tel que moi, qui ne suis pas digne d'en porter le nom, soient fermés par les mains de ses enfants, qu'ils soient les témoins de mes derniers soupirs,

Pag. 149.

qu'ils me consolent en mourant; que par leurs désirs, si vous m'en jugez digne, ils élèvent mon âme jusqu'à la compagnie des bienheureux, et qu'ils ensevelissent le corps d'un pauvre pécheur avec les corps des autres pauvres! Voilà, si j'ai trouvé grâce devant vos yeux, ce que, par les prières et les mérites de mes frères, je souhaite avec ardeur d'obtenir. Cependant, que votre volonté, ô mon Dieu! s'accomplisse, et non pas la mienne, car je ne veux ni vivre ni mourir pour moi.

CLXXIV. *Au chapitre de l'église de Lyon, sur la fête de la Conception de la sainte Vierge.*

Pag. 169. ' Il n'est personne qui conteste à l'Eglise de Lyon la haute prééminence dont elle jouit parmi toutes les Eglises de France, tant par la dignité de son siége que par la renommée de sa science et la sagesse de ses institutions. Quelle autre l'égala jamais par la régularité de la discipline, la gravité des mœurs, la maturité des conseils, le poids de l'autorité, joint aux titres que donne l'antiquité? Toutes les fois qu'il s'est agi de liturgie, on l'a vue, cette Eglise pleine de jugement, repousser toute espèce d'innovation capable d'altérer la pureté de ses antiques constitutions. D'après ces principes, on a quelque droit de s'étonner que quelques membres de ce chapitre aient eu la pensée d'introduire dans les

offices de l'Eglise une nouveauté que ses usages désavouent, que rien ne légitime, et qui n'a nul fondement dans l'antiquité. Sommes-nous donc ou plus savants ou plus religieux que nos pères? Il y a du danger à hasarder ce qui a échappé à leur sagesse; et ce n'est pas là une de ces institutions dont on puisse dire que s'il n'y eut pas obligation de la négliger, la sagesse de nos pères se seroit trouvée en défaut (1).

(1) La Conception de la sainte Vierge n'étoit point encore, en cette année 1140, reçue au nombre des fêtes. Il est vrai pourtant que quelques particuliers l'avoient introduite chez eux avant ce temps. On ne peut disconvenir que la Conception de la Vierge n'ait été fêtée en Espagne dès le dixième siècle, puisque Julien, qui écrivoit il y a sept cents ans, le marque dans la Vie qu'il a donnée de saint Ildephonse, évêque de Tolède, auquel il en attribue même l'institution, quoique d'autres auteurs ne fassent aucune mention de cette circonstance; Saint Ildephonse ayant fait ordonner seulement, dans le dixième concile de Tolède, can. 1, que l'on célèbreroit la fête de la Conception au mois de décembre. Mais il n'est plus permis de douter à présent si Marie a été conçue sans contracter la tache du péché originel. Il est vrai que l'Eglise n'a point décidé formellement cet article comme un article de foi; mais il n'y manque que la seule formalité; car le concile de Trente a renouvelé les bulles de Sixte IV, Pie IV et Pie V, en faveur de la Conception immaculée; et dans la session où il traite du péché originel, voici comment il s'en explique : *Declarat hæc sancta Synodus non esse intentionis suæ comprehendere in hoc decreto, ubi de peccato originali agitur, beatam et immaculatam Dei genitricem.* Le concile de Bâle, en 1439, sess. VI, avoit décidé que le sentiment de l'immaculée Conception devoit être approuvé et embrassé par tous les catholiques, comme conforme au culte ecclésiastique, à la foi catholique, à la droite raison et à l'Ecriture Sainte, et défendu

Vous m'allez dire : « Nous devons honorer particulièrement la Mère du Seigneur. » Il est vrai, mais l'honneur qu'on rend à une reine doit être judicieux. Notre Vierge royale n'a pas besoin d'un faux honneur, comblée qu'elle est de tant d'honneurs qu'on ne lui conteste pas, élevée à une si haute dignité. Reconnoissons l'intégrité de sa chair, la sainteté de sa vie, le prodige de sa virginale maternité, le divin fruit qu'elle a porté dans son sein. Dites qu'elle a conçu sans payer le tribut à la concupiscence, qu'elle a enfanté sans douleur; publiez qu'elle fut l'objet de la vénération des Esprits célestes, des vœux de tous les peuples de la terre, de l'attente des patriarches et des prophètes; qu'elle a été choisie entre toutes les créatures, et préférée à toutes. Louez-la d'avoir trouvé grâce devant Dieu; appelez-la la médiatrice du salut; dites que les siècles lui doivent leur réparation; élevez-la au-dessus des chœurs des Anges, au plus haut degré du royaume du ciel (1). Ce sont là les chants de triomphe que l'Eglise fait retentir à sa louange, et qu'elle m'a

de soutenir le contraire. La faculté de théologie de Paris, en 1497, a ordonné que tous ceux qui prendroient quelques degrés feroient serment de défendre la doctrine qui assure l'immaculée Conception. (Voyez les *Sermons* de Bossuet à ce sujet, au second tome, et Godescard (*fête de la Conception*), *Vies des saints*, tom. XII, pag. 68.)

(1) Voyez l'éloquent commentaire de ces paroles de saint Bernard, dans le *Sermon* de Bourdaloue *pour la fête de l'Assomption*, *Mystères*, tom. II, pag. 283, 284.

appris à répéter. Ce que j'ai reçu de l'Eglise, je le tiens et l'enseigne avec assurance; ce qui ne m'a point été transmis par elle, j'avoue que je suis plus scrupuleux à l'admettre. L'Eglise m'apprend à révérer avec une dévotion toute particulière le jour où Marie quitta notre terre misérable pour être transportée dans le ciel, où sa présence fut un triomphe pour ses heureux habitants; elle m'apprend à célébrer également le jour de sa nativité; et je crois très certainement, avec la même Eglise, qu'elle a reçu la sanctification dans le sein de sa mère, et qu'elle en est sortie toute sanctifiée. Il n'est pas permis de penser que les faveurs qui ont été accordées à quelques hommes aient été refusées à cette Vierge sainte qui a donné la vie à tous les hommes. Nul doute que la Mère du Seigneur n'ait été sainte avant sa naissance, et c'est à juste titre que l'Eglise en sanctifie le jour, et qu'elle en solennise la fête chaque année, à la satisfaction universelle de toute la terre. Je crois même qu'elle a reçu avec plus d'abondance la grâce de la sainteté; en sorte que, non-seulement sa naissance a été sainte, mais que sa vie tout entière a été exempte de péché, faveur qui n'auroit été accordée qu'à elle seule au monde. Et certes, il étoit juste que la reine des vierges, par un privilége spécial, vécût toujours sans péché, puisque, en enfantant celui qui a été la mort du péché et de la mort, elle procuroit à tous

les hommes la vie et la justice. Sa naissance a donc été sainte, parce que la sainteté infinie qui est sortie de son sein l'a rendue sainte.

Au reste, avant de prendre parti sur la question, il eût été bon de consulter le siége apostolique, et de ne pas s'engager, avec un zèle précipité et sans discernement, dans une innovation, toujours respectable par la pureté de l'intention et par la dévotion pour Marie. Moi-même, je soumets tout ce que je dis ici au jugement de l'Eglise romaine; prêt à rétracter, à sa voix, ce que je n'avance que comme opinion.

CLXXVI. *Au pape Innocent.*

Pag. 173. Vous saurez que notre Eglise d'en-deçà les monts s'est de tout temps signalée par sa fermeté à soutenir les intérêts de la foi, à conserver l'esprit de paix et d'unité, soumise et dévouée au Saint-Siége. Que Bénévent, que Capoue, que Rome même, si Dieu l'ordonne ainsi, soient perdues pour l'Etat romain, ce n'est point là ce qui nous fait peur. Nous savons bien que ce qui fait l'Eglise, ce ne sont point ses moyens de défense, mais ses mérites. Que le tyran de Sicile se glorifie tant qu'il voudra d'une force qu'il doit à l'usurpation et à la violence, nous, c'est dans notre foiblesse qu'éclate notre puissance. L'Eglise a appris à l'école de l'Apôtre, qu'elle n'est jamais plus forte que quand elle paroît le plus foible.

Une des qualités les plus distinctives du siége apostolique, c'est de ne pas craindre de revenir sur ses pas, quand il a pu se laisser surprendre par artifice. Il est juste en effet, et digne d'éloge, que personne ne tire avantage du mensonge, surtout auprès d'un siége aussi éminent.

CLXXXV. *A Eustache*, usurpateur de l'évêché de Valence en Dauphiné.

La plus belle de toutes les victoires est de céder à la majesté divine, et il n'y a point de gloire qui vaille celle de ne pas résister à l'autorité de l'Eglise sa mère... Ceux qui vous encensent vous trompent; ils vous donnent de belles paroles pour les présents qu'ils vous demandent; et, dans cet échange de vanités, vous êtes plus dupe encore qu'ils ne le sont, car ce que vous donnez vaut un peu mieux que ce qu'ils donnent, et vous le donnez à des ingrats et à des indignes; car ce n'est pas vous qu'ils aiment, c'est votre bien, ou, pour mieux dire, ce n'est ni vous ni votre bien, c'est le leur qu'ils cherchent. Pag. 179.

CLXXXVIII. *Aux évêques et cardinaux de l'Eglise romaine*, sur les erreurs d'Abailard (1).

C'est à l'Eglise romaine que nous sommes dans l'usage de déférer les plaies de la foi, les injures Pag. 181.

(1) Pierre Abailard avoit étudié la philosophie à Paris sous Roscelin et Guillaume de Champeaux. Il eut pour maître en théologie Anselme de

faites à Jésus-Christ, les atteintes portées à l'autorité des Pères. On insulte à la foi des simples ; on veut fouiller dans les secrets de Dieu ; on agite avec témérité des questions sur les sujets les plus sublimes ; on se rit des Pères qui ont mieux aimé les assoupir que de les résoudre. C'est ainsi que l'esprit de l'homme veut tout envahir sans rien laisser à la foi. Il tente ce qui est au-dessus de lui, il sonde ce qui le passe ; il voudroit pénétrer ce que Dieu s'est réservé à lui-même, et souille le sanctuaire plutôt qu'il ne l'ouvre ; il n'ouvre point ce qui est fermé et scellé, il le déchire, et ce qu'il ne peut percer, il le compte pour rien, et dédaigne de s'y soumettre. Lisez, s'il vous plaît, le livre d'Abailard, qu'il appelle *De la théologie*. Il n'est pas difficile de se le procurer ;

Laon, et bientôt éclipsa tous ses maîtres. Chargé d'expliquer à Paris l'Ecriture Sainte, il compta parmi ses disciples la célèbre Héloïse. Celle-ci ayant pris le voile à Argenteuil, Abailard se fit religieux de Saint-Denis, et n'y séjourna que peu de temps. Ses opinions l'avoient rendu suspect. Il tenta de prévenir l'éclat d'une censure publique, en déférant ses écrits à Henri, archevêque de Sens, et demandant qu'ils fussent examinés par l'abbé de Clairvaux. Sur les instances réitérées qu'il en recevoit de toutes parts, saint Bernard, qui s'étoit tenu long-temps dans le silence, examina les livres, et en nota les erreurs ; elles rappeloient celles d'Arius, de Pélage et de Nestorius. Abailard, cité d'abord au concile de Soissons, tenu vers l'an 1121, puis au concile de Sens en 1140, y fut condamné. Le pape Innocent confirma le jugement. Saint Bernard fait le relevé de ses principales erreurs, dans une lettre adressée au pape Innocent. C'est la trois cent trente du recueil de Mabillon, pag. 304. Il les réfute spécialement dans son traité *Contra errores Abælardi*, *ibid.*, pag. 644.

puisque l'auteur se vante qu'il a été lu par plusieurs personnes de la cour romaine. Remarquez ce qu'on y dit de la Trinité sainte, d e la génération du Fils, de la procession du Saint-Esprit, et une infinité d'autres choses, que des âmes et des oreilles catholiques n'ont point accoutumé d'entendre. Lisez-en un autre, qu'on nomme *ses Sentences*, et celui qu'il a intitulé : *De la connoissance de soi-même*, vous y verrez quelle foule d'erreurs et de blasphèmes y sont contenus; comme il s'exprime sur l'âme de Jésus-Christ, sur sa personne et sa descente aux enfers, sur le sacrement de l'autel, la puissance de lier et de délier, sur le péché originel, le péché de la volupté, le péché de foiblesse et d'ignorance, sur l'action du péché, la volonté de le commettre. Voyez comment cet homme, en voulant s'élever jusqu'au ciel, est descendu jusqu'aux enfers.

CLXXXIX. *Au pape Innocent* (même sujet).

S'il est nécessaire, comme dit l'Apôtre, *qu'il arrive des scandales*, ce n'en est pas moins une affligeante nécessité... Après avoir échappé au lion (1), nous voici aux prises avec le dragon, non moins formidable dans les ténèbres où il se cache, que l'autre par ses rugissements. Nous sommes inondés de ses Pag. 182.

(1) Par allusion au schisme de Pierre de Léon.

livres; on les voit circuler de peuple en peuple et de royaume en royaume. On nous fabrique un nouvel Evangile, on nous parle d'une foi nouvelle, et l'on bâtit sur un autre fondement que celui qui fut établi. On traite des vertus et des vices, mais sans morale; des sacrements de l'Eglise, mais sans respect pour les traditions; du mystère de la sainte Trinité, mais sans retenue. Un nouveau Goliath s'avance sur l'arène, fièrement, étalant son fastueux appareil de guerre, précédé de son écuyer Arnaud de Bresse, serpent tortueux armé d'écailles fortement tissues. Tous deux ont levé l'étendard contre le Seigneur et contre son Christ; leurs arcs sont
Pag. 183. dressés, leurs flèches partent dans l'obscurité; ils défient au combat les phalanges d'Israël, et nous insultent dans l'absence de David. Pour décréditer nos docteurs, ils affectent de faire retentir bien haut les noms des philosophes; la foi et la doctrine des Pères ne sont rien auprès de leurs sublimes découvertes et des nouveautés qu'ils nous débitent. Parce que tous ont fui en leur présence, c'est moi qu'ils appellent en champ clos.

D'après sa demande à lui-même, l'archevêque de Sens m'écrivit en m'indiquant le jour où le terrible ennemi devoit comparoître en sa présence, et devant ses suffragants, pour chercher à établir sa doctrine perverse et la défendre contre moi, en cas que je fusse assez audacieux pour la combattre. Je

refusai d'abord, jugeant qu'il étoit peu séant de commettre avec ces petites raisons humaines les intérêts de la foi, si solidement appuyée sur l'inébranlable fondement de la vérité. Ne suffisoit-il pas de ses écrits pour l'accuser? étoit-ce à moi plutôt qu'aux évêques à juger en matière de dogme? Enhardi par mon silence, il donne le mot à ses partisans en grand nombre, écrit lettres sur lettres, répand en tous lieux la nouvelle que nous nous mesurerions ensemble à Sens, à tel jour marqué. Tout le monde en fut instruit, et je ne pouvois l'ignorer. Je dissimulai d'abord; un vain bruit populaire faisoit sur moi peu d'impression. A la fin, les conseils de mes amis l'emportèrent; voyant que tout sembloit se préparer à un spectacle, ils craignoient que mon absence ne scandalisât les peuples et ne compromît les droits de la vérité; ce qui auroit été un triomphe pour nos ennemis. En conséquence, je me rendis au jour et lieu indiqués, sans m'être nullement préparé, mais comptant sur cette parole : *Dans le temps nécessaire, il vous sera donné ce que* Math. x. 19. *vous aurez à répondre*. L'assemblée étoit nombreuse. Outre les évêques et les abbés; il s'y trouva quantité de religieux et de professeurs des écoles dans les villes, et de savants ecclésiastiques. Le roi lui-même y voulut assister. J'étois en présence de l'ennemi. On produisit divers passages de ses livres. A peine on en avoit commencé la lecture, qu'il ne

voulut pas l'entendre, et sortit en appelant de ses juges qui avoient été choisis, ce que je ne crois pas qu'on doive lui permettre. Les extraits examinés furent jugés contraires aux dogmes et aux vérités de la foi catholique. Pour vous, digne successeur de Pierre, c'est à vous à juger si le siége de cet Apôtre doit servir d'asile à cet autre Pierre qui en attaque la foi.

CCI. *A Beaudoin*, abbé du monastère de Riéty.

Pag. 193. Souvenez-vous de donner, comme dit le prophète,
Ps. LXVII. 34. à votre voix la voix de la vertu. Que signifie cela, m'allez-vous dire? Que vos œuvres soient conformes à vos paroles, ou plutôt vos paroles à vos œuvres faites avant d'enseigner. L'ordre le plus beau et le plus avantageux est de porter le fardeau qu'on impose aux autres, d'apprendre à régler les autres par soi-même. L'exemple des œuvres est une parole vive, efficace. On persuade aisément quand on fait ce que l'on conseille. Comprenez que tout votre devoir et la sûreté de votre conscience consistent dans ces deux commandements de la parole et de l'exemple. Mais si vous êtes sage, vous y en ajouterez un troisième, qui est l'application à la prière, pour satisfaire à ce commandement que Notre-Seigneur a ré-
Joann. XXI. 17. pété jusqu'à trois fois : *Paissez mes brebis*. Vous pourrez vous assurer que vous aurez satisfait au

mystère de cette triple répétition, si vous paissez votre troupeau par la parole, par l'exemple et par les fruits de la prière. Ces trois choses là doivent donc aller ensemble : la parole, l'exemple, la prière : mais la plus importante est la prière. Car, bien que les bonnes œuvres soient la vertu de la parole, c'est cependant la prière qui attire la grâce et l'efficace sur la parole et sur les œuvres. »

CCVIII. *A Roger,* roi de Sicile, en lui envoyant quelques-uns de ses religieux.

Si vous me demandez, me voici, et avec moi les Pag. 196. enfants que Dieu m'a donnés. Il m'a été dit que votre majesté royale désiroit de me voir, tout indigne que je suis d'un pareil honneur. Mais qui suis-je, pour ne pas obéir aux volontés d'un roi ? Je me hâte donc de paroître en sa présence, non pas, à la vérité, corporellement, mais par des représentants dont rien ne peut me séparer, et qui sont mes propres entrailles. Partout où ils seront, j'y serai avec eux, fût-ce aux extrémités des mers. Vous possédez donc, seigneur, la lumière de mes yeux, mon cœur, mon âme tout entière. Qu'importe que la plus petite partie de moi-même soit ailleurs ?.. Je parle de mon corps, de ce vil esclave que la nécessité retiendroit, quand même je voudrois qu'il marchât. Dans la foiblesse où il est réduit, il est hors d'état de suivre mon cœur qui vole vers vous, et il ne lui faut plus

qu'un sépulcre. Mais de quoi m'inquiété-je? mon âme sera dans une abondance de biens, si vous donnez à mes enfants quelque terre pour héritage. Cette semence que je vous envoie est bonne; elle produira, si elle est jetée dans une bonne terre. C'est là l'espérance qui repose au fond de mon cœur, et qui me fait souffrir avec patience d'être séparé de corps d'avec mes frères. Ne vous en étonnez pas, grand roi! j'aurois choisi volontiers d'abandonner mon corps plutôt que de les laisser partir, si l'ordre de Dieu ne l'eût exigé. Recevez-les donc comme des étrangers et des voyageurs, mais aussi comme des citoyens de la même cité que les saints, et des domestiques de la maison de Dieu. Il ne leur siéroit pas d'être appelés vainement de si loin, et de s'être exilés de leur patrie, pour être errants et vaga-
Ps. cxxxvi. 4. bonds. Croyez-vous que, dans une terre étrangère, ils puissent chanter les cantiques du Seigneur? Mais peut-être ai-je tort d'appeler étrangère une terre qui ouvre volontiers son sein à une aussi bonne semence, et qui a déjà reçu ce précieux dépôt avec tant de complaisance et de joie.

CCXX. *A Louis*, roi de France (Louis-le-jeune).

Pag. 203. Votre Majesté n'en disconviendra pas, et ma propre conscience m'en répond, que je cherche avec empressement, et que je chercherai toujours,

selon mon foible pouvoir, tout ce qui pourra contribuer à votre gloire et à l'utilité de votre royaume. Mais pour ce qui est de l'affaire de Raoul, et du désir où vous êtes que je mette tout en usage pour faire lever l'excommunication portée contre lui, sous prétexte des malheurs qu'elle peut entraîner, je ne vois pas qu'il me soit possible d'accéder à votre demande, et de m'opposer à un mandement apostolique.....

Je supplie votre Majesté de ne pas résister si évidemment à son Roi, ou plutôt au Créateur du monde dans son royaume et dans sa possession; je la supplie de ne pas lever avec cette témérité la main contre ce Maître formidable, qui ôte l'esprit Ps. LXXV. 13.
des princes. Ce que je vous dis est rude, parce que je crains pour vous quelque chose de plus rude, et je ne le craindrois pas tant si je vous aimois moins (1).

CCXXXVIII. *Au pape Eugène*, sur son exaltation. (Il avoit été disciple de saint Bernard.)

Nous avons appris au fond de notre retraite ce Pag. 233.
que le Seigneur a fait de vous, et cette nouvelle éclatante s'est répandue de toutes parts. J'avois compté en être instruit par vous-même; j'attendois de votre part quelque message fidèle qui m'en ap-

(1) Imité par Molinier, *Serm. chois.*, tom. 1, pag. 111, 112.

portât la relation détaillée; j'attendois si quelqu'un de mes fils ne viendroit point consoler un père dans
Gen XLV. 6. sa douleur, et lui dire : *Votre fils Joseph est vivant, et il commande à tout le pays d'Egypte...* Celui qui n'est venu qu'après moi est aujourd'hui devant moi ; mais je n'en suis point jaloux, et je me flatte d'avoir ce qui me manquoit en celui qui est venu, non-seulement après moi, mais par moi. Vous trouvez bon que je vous le dise. C'est moi qui vous ai en quelque façon enfanté à l'Evangile. Quelle est donc mon espérance, ma joie et ma gloire devant le Seigneur? N'est-ce pas vous? Un fils n'est-il pas la gloire de son père? Désormais néanmoins je ne vous appellerai plus de ce nom ; et vous serez appelez du nouveau nom que le Seigneur lui-même
Ps. CXII. 7. vous a imposé. C'est là le doigt de Dieu qui tire de la poussière celui qui est dans l'indigence, et qui élève le pauvre de dessus le fumier pour le faire asseoir avec les princes, et le placer au comble de la gloire.

Après ce changement que Dieu a fait en vous, il ne reste plus qu'à voir l'épouse de votre Seigneur, qui vous est confiée, changée elle-même en une condition meilleure. Vous ne devez rien vous approprier de ce qui est à elle, mais plutôt être prêt, s'il le falloit, de donner votre vie pour elle. Si c'est Jésus-Christ qui vous a envoyé, vous croirez que
Math. XX. 28. vous êtes venu, non pour être servi, mais pour ser-

vir; et pour la servir, non-seulement de vos biens, mais, je vous le répète, aux dépens de votre vie. Un vrai successeur de Paul doit dire avec lui : Nous ne prétendons pas dominer sur votre foi, mais nous tâchons au contraire de contribuer à votre joie. Un héritier de Pierre l'écoutera quand il dit : Ne dominez pas sur l'héritage, mais rendez-vous le modèle du troupeau. C'est ainsi que l'Eglise n'étant plus esclave, mais libre, et parfaitement belle, se verra par vos soins admise aux caresses et aux embrassements de son Epoux. Car de quel autre que de vous peut-elle espérer cette liberté qu'elle mérite, si dans l'héritage de Jésus-Christ vous cherchez vos propres intérêts, ce qu'à Dieu ne plaise! vous qui avez auparavant appris, non-seulement à ne pas retenir ce qui vous appartient, mais à n'être pas vous-même à vous.

I Petr. v. 3.

L'Eglise s'applaudit tout entière de votre exaltation; mais plus particulièrement encore celle qui vous a porté dans son sein, et nourri de son lait. Serois-je le seul étranger à la commune allégresse? Je l'ai partagée, très saint Père, mais avec frayeur. En quittant le nom de votre père, je n'ai point quitté ni les alarmes ni les sollicitudes qui tiennent aux affections qu'il suppose. Je vois où vous êtes monté, et je crains la chute. Je considère une si haute élevation, et j'envisage avec effroi l'abîme. Vous voici dans un poste plus éminent, mais non

Pag. 234.

plus sûr. Le lieu où vous êtes est vraiment terrible; c'est celui que Pierre habita; son tombeau est là pour vous servir de témoin contre vous-même, si vous venez à vous écarter de la voie du Seigneur. Ce ne fut pas sans motif que Jésus-Christ confia à un tel pasteur son Eglise naissante, afin qu'instruite par sa doctrine, et fortifiée par son exemple, elle foulât aux pieds toute la terre, parce qu'il avoit les mains pures de tous présents.

Pag. 235. Oh! que j'aurois de joie de voir, avant de mourir, l'Eglise de Dieu comme elle étoit autrefois, lorsque les Apôtres jetoient leurs filets pour prendre, non de l'or ou de l'argent, mais des âmes! Combien je souhaiterois que vous ayez hérité de cette parole de Act. VIII. 20. saint Pierre, dont vous remplissez le siége; *Que ton argent périsse avec toi!* Quelle voix de tonnerre! oh! quelle voix de grandeur et de force! Qu'à cette Ps. CXXVIII. 5. voix *tous ceux qui haïssent Sion soient couverts de honte et retournent en arrière!* Voilà ce que l'Eglise votre mère attend de vous, et sollicite avec instance. Voilà les désirs de ses enfants, les gémissements des grands comme des petits: c'est que vous déraciniez de vos propres mains toutes les plantes que le Père céleste n'a point plantées; car vous êtes Jerem. I. 10. établi sur les peuples et sur les royaumes pour arracher, pour détruire, pour édifier et pour planter. Faites valoir l'autorité que le Père tout puissant vous a donnée sur vos frères, après l'avoir ôtée par

son glaive et par son arc des mains de l'Amorrhéen; mais en tout ce que vous ferez, souvenez-vous que vous êtes homme, et que la crainte de celui qui ôte la vie aux princes soit toujours devant vos yeux... Ps. LXXV. 13. Pensez combien, en peu de temps, vous avez vu mourir de pontifes sur le siége de Rome. Que ces prédécesseurs que vous avez eus vous avertissent de la mort au milieu des douceurs de cette gloire passagère. Souvenez-vous de cette fin dernière, et la méditez continuellement; car sans doute vous vous réunirez par la mort à ceux dont vous occupez aujourd'hui la place.

CCXXXIX. *Au même*, en lui demandant la déposition de Guillaume, archevêque d'Yorck.

Celui qui tient la place de Pierre peut d'un seul Pag. 235. coup exterminer Ananie ou Simon le magicien, et, pour parler plus clairement, on sait qu'il n'appartient qu'au seul pontife de Rome de prononcer la sentence de déposition d'un évêque. Si plusieurs sont appelés pour partager avec lui la sollicitude pastorale, il a seul la plénitude de l'autorité; et, par conséquent, si je l'ose dire, il est seul en faute, si une faute qui doit être punie ne l'est pas avec autant de vigueur qu'elle le mérite. Or, avec quelle force doit-on, je ne dis pas frapper, mais fulminer contre le crime de l'archevêque d'Yorck? J'en laisse

juge votre conscience. Enfin, nous croyons que ce qui n'a pas encore été fait vous étoit réservé; afin que l'Eglise de Dieu, que vous gouvernez par son autorité, connoisse l'ardeur de votre zèle, la force de votre bras et la sagesse de votre esprit, et que tout le peuple craigne le prêtre du Seigneur, en apprenant que la sagesse de Dieu réside en lui pour l'exécution de ses jugements.

CCXLIV. *A Conrad*, roi des Romains, pour l'engager à soutenir l'autorité du pape contre la révolte des Romains.

Pag. 241. La royauté et le sacerdoce ne pouvoient être plus étroitement unis, ni plus convenablement entés l'un sur l'autre qu'en la personne de Jésus-Christ, qui, procédant de l'une et de l'autre tribu selon la chair, est devenu pour nous souverain prêtre et souverain roi... Ainsi, que l'homme ne sépare point ce que le Seigneur a joint; bien plus, ce que l'autorité divine a établi. La volonté humaine doit s'appliquer à l'accomplir, et ceux qui sont unis par les mêmes lois doivent l'être aussi par les cœurs; qu'ils se secourent, qu'ils se défendent, qu'ils se soulagent les uns les autres. Je ne serai jamais de l'avis de ceux qui disent que la paix et la liberté des Eglises nuisent aux gouvernements, ou que le bonheur ou l'élévation d'un royaume nuit aux Eglises; car Dieu,

qui est l'auteur des unes et des autres, ne les a point mêlés ensemble pour leur destruction, mais pour leur conservation.

Si vous le savez, jusqu'à quand dissimulerez-vous un outrage qui vous est commun avec le siége apostolique? Rome, qui en est le trône principal, ne l'est-elle pas aussi de l'empire? Ainsi, pour ne rien dire de l'Eglise, est-il glorieux au roi d'avoir en sa puissance un royaume qui n'est point entier? J'ignore ce que ceux de votre conseil et les princes de votre royaume vous représentent à ce sujet; mais je ne ne tairai point ce que je pense. L'Eglise de Dieu, depuis sa naissance jusqu'à nos jours, a été bien des fois affligée, et bien des fois délivrée. Soyez assuré, grand roi, que Dieu ne laissera pas les justes assujettis à la verge des pécheurs. Le bras du Seigneur n'est point raccourci, ni devenu impuissant pour sauver. Ne doutons pas qu'il ne délivre bientôt son Eglise, puisqu'il l'a rachetée de son sang; qu'il lui a donné son Esprit, qu'il l'a ornée des dons du ciel, et enrichie en même temps des biens de la terre : il la délivrera, mais que ce soit par la main d'un autre que Votre Majesté, je laisse aux grands de son royaume à voir si l'honneur de sa couronne et l'intérêt de son état peuvent le permettre.

Armez-vous donc de votre glaive, puissant prince: que César se fasse rendre ce qui est à César; qu'il

rende aussi à Dieu ce qui est à Dieu. Nul doute, que votre plus précieux intérêt ne vous commande de défendre votre propre royaume et de protéger l'Eglise. L'un convient au roi, l'autre au protecteur de l'Eglise sainte. Il y a dans les Romains plus d'orgueil et d'arrogance que de force et de courage. Voyons-nous quelque personnage distingué par son rang à la tête de cette honteuse entreprise qui s'est formée contre l'empire et le sacerdoce? Non. Rien qu'une populace proscrite et tumultueuse, qui, sans avoir mesuré ses forces, sans calculer ni le but ni les conséquences, s'est engagée d'elle-même dans cette sacrilége conjuration. La témérité d'un peuple insensé ne tiendra pas devant les forces de son roi légitime.

CCLIV. *A l'abbé Guérin*, des Alpes.

Pag. 255. Si c'est être parfait que de travailler à le devenir, il est certain que, ne vouloir pas avancer, c'est reculer. Où sont donc ceux qui ont toujours à la bouche ces mots : C'en est assez, nous ne nous soucions pas d'être meilleurs que nos pères? Vous êtes religieux, et vous ne voulez pas avancer : vous voulez donc reculer? — Point du tout. — Eh quoi donc? — Je veux vivre comme je suis, et m'en tenir au point où me voilà, sans permettre que je devienne pire, sans désirer que je devienne meilleur. — Vous

voulez donc l'impossible ; car, qu'y a-t-il au monde de stable et de permanent ?... Qui ne court pas ne sauroit atteindre celui qui court. Or, que sert de suivre Jésus-Christ, si l'on ne peut l'atteindre? Chrétien, vous devez fixer le but de votre course où Jésus-Christ a fixé le sien. Tandis que Jésus-Christ court, ce n'est pas vous en approcher, mais vous en éloigner.

CCLV. *Au roi de France.*

Les rois de la terre conservent leur état et leurs droits hors d'atteinte et de toute insulte, tant qu'ils ne s'opposent point aux ordres de la divine Providence. Pourquoi, seigneur, vous irriter contre un ministre élu de Dieu, dont Votre Majesté elle-même avoit fait choix, en l'appelant à être le Samuel de votre fils? Son indignation pèse, non contre des étrangers, mais contre elle-même et contre les siens. Il n'est pas étonnant que, selon la parole de l'Apôtre, *la colère de l'homme n'accomplisse pas la justice de Dieu.* L'ivresse où elle le jette l'empêche de voir ce qu'il y auroit pour lui de plus avantageux et de plus conforme, tant à sa dignité qu'à ses propres intérêts. On vous parle de convoquer l'assemblée générale des évêques : qu'y a-t-il en cela de contraire aux droits de la majesté royale, à l'utilité du royaume? C'est là que l'Eglise tout entière auroit

Pag. 256.

Jac. 1. 20.

fait valoir ces témoignages éclatants de zèle et de dévouement que Votre Majesté s'étoit empressée de donner, et qui l'ont placée à la tête des généreux défenseurs de l'Eglise; là que la reconnoissance publique se seroit manifestée de la manière la plus glorieuse pour vous; là que des milliers de saints auroient prié pour vous et pour les vôtres. Pour ignorer combien, dans les circonstances où nous sommes, il est nécessaire d'assembler les évêques, il faudroit avoir le cœur insensible aux misères de l'Eglise notre commune mère. Pour moi, qui suis le dernier de vos sujets par le mérite, mais non par la fidélité, permettez que je le répète : il est contre tous vos intérêts de vouloir mettre obstacle à l'exécution d'un projet aussi louable et aussi nécessaire. Je ne manquerois pas de raisons plausibles pour justifier ce que j'avance; j'en ai dit assez pour un prince aussi sage que vous l'êtes. Que si vous avez à vous plaindre de quelque acte de rigueur émané du siége apostolique, de nature à laisser craindre que la gloire de votre trône n'y soit compromise, vos fidèles sujets, présents à cette assemblée, ne manqueront pas de réunir tous leurs efforts pour obtenir qu'il soit ou annulé ou modifié; et moi-même, je me ferai un devoir d'y contribuer de toutes mes forces (1).

(1) Bossuet, au nom du clergé de France, dans la fameuse assem-

CCLVI. *Au pape Eugène*, après que la ville d'Edesse eut été prise par les infidèles.

Ce n'est point une parole en l'air qui s'est fait entendre ; elle n'afflige et n'accable que trop. La tristesse est générale ; parce que la cause intéresse tout le monde. Il n'y a que des enfants de colère qui puissent ne pas s'indigner d'un aussi déplorable événement. Vous avez eu raison d'adresser des louanges au zèle si légitime que notre Eglise de France a déployé dans cette circonstance, et de l'encourager par l'autorité de vos lettres. Toutefois, dans une affaire de cette importance, il ne faut s'abandonner ni à la tiédeur ni à la crainte. Un des oracles de l'ancienne philosophie (Sénèque) a dit : Un homme ne mérite pas ce nom, lorsque la force de son âme ne s'accroît point avec les obstacles et les disgrâces. A plus forte raison dirai-je le chrétien. Il est temps de tirer l'un et l'autre glaive, dans cette passion de Jésus-Christ, qui souffre encore aujourd'hui, Pag. 257.

blée de 1681, à l'occasion du démêlé entre Innocent XI et Louis XIV : « Saint Bernard, l'ange de la paix, voyant un commencement de division entre l'Eglise et l'état, écrivit à Louis VII : Il n'y a rien de » plus nécessaire que d'assembler les évêques en ce temps ; et une des » raisons qu'il en apporte, c'est, dit-il à ce sage prince, que s'il est » sorti de la rigueur de l'autorité apostolique quelque chose dont Vo» tre Majesté se trouve offensée, vos fidèles sujets travailleront à faire » qu'il soit révoqué ou adouci, autant qu'il faut pour votre honneur. » (*Serm. sur l'unité*, tom. V, in-4°, pag. 516.)

après ce qu'il avoit autrefois souffert. Quel autre le peut faire que vous? Ces deux glaives appartiennent à Pierre, l'un pour être tiré par son ordre, l'autre pour être tiré de sa propre main, selon la nécessité. Car en parlant de celui qui sembloit moins lui appartenir, il lui fut dit: *Remettez votre épée dans le fourreau.* Elle étoit donc à lui, mais il ne devoit pas la tirer lui-même. Voici, je crois, le temps où jamais de faire usage de toutes deux pour la défense de l'Eglise d'Orient. Vous devez vous armer de zèle pour celui dont vous occupez la place. Quelle est cette conduite : être à la place du commandant et en éviter les fonctions? Il me semble entendre la voix de Jésus-Christ qui crie: Je vais encore à Jérusalem pour y être crucifié. S'il y en a de tièdes, s'il y en a de sourds à cette voix, ce n'est pas au successeur de Pierre qu'il est permis de l'être. Le silence seroit pour lui un crime. Il parlera donc à lui-même, et dira : Quand tout le monde seroit scandalisé, je ne le serai jamais. Et, loin d'être effrayé par les pertes d'une première armée, il travaillera avec plus d'effort à les réparer. Pour moi, comme chrétien et fidèle, je concevrai de meilleures espérances dans de si grands maux; et je regarderai comme un vrai sujet de joie que nous soyons tombés dans ces différentes afflictions. Nous mangeons, en effet, un pain de douleur, et nous buvons un vin bien amer. Pourquoi vous défier, ami de l'époux,

Joan. XVIII. 11.

Matth. XXVI. 33.

comme si, dans ses desseins de bonté et de sagesse, il n'avoit pas réservé le meilleur vin jusqu'à présent? Qui sait si le Seigneur ne nous pardonnera pas, et ne se retournera pas vers nous? C'est ainsi que le Dieu souverain a coutume d'agir et de juger. Je ne vous parle pas un langage qui vous soit inconnu. Quand les hommes ont-ils reçu jamais de grands biens, avant qu'il soit arrivé de grands maux? Car, pour ne rien dire de tous les autres, le bienfait inestimable de la Rédemption n'a-t-il pas été précédé par la mort du Rédempteur? Vous donc, ami de l'époux, faites voir dans le besoin que vous en êtes véritablement l'ami. Tout ce que vous avez de force et de puissance, de zèle et de sollicitude, vous le devez employer pour lui témoigner votre amour. Quand le danger est extraordinaire, le secours doit l'être aussi. Ici c'est le fondement même qui est ébranlé, et quand l'édifice tout entier est menacé, rien ne doit être ménagé pour le sauver.

CCLXVI. *A l'abbé Suger*, atteint de la maladie dont il mourut.

Frère Bernard souhaite à son très cher et intime ami Suger, par la grâce de Dieu abbé de Saint-Denis, la gloire qui naît d'une bonne conscience, et la grâce qui est un don du ciel. pag. 262.

Ne craignez point, homme de Dieu, de vous dé-

pouiller de cet homme terrestre qui vous porte sans cesse vers la terre et qui s'efforce de vous entraîner jusque dans les enfers ; de cet homme de péché qui vous tourmente et vous persécute. Qu'avez-vous présentement de commun avec ces restes de mortalité, vous qui êtes sur le point d'aller au ciel, pour y être revêtu de gloire? Cette gloire est toute préparée ; mais il faut que vous vous dépouilliez pour en être revêtu ; c'est une espèce de vêtement qu'on ne met point sur un autre. Souffrez donc avec patience. Que dis-je? réjouissez-vous de vous en voir bientôt dépouillé. Jésus-Christ-même l'a été avant que de rentrer dans sa gloire ; l'homme céleste ne doit point prétendre de retourner à Dieu, que cet homme terrestre dont il est composé ne soit re-
Pag. 263. tourné à la terre d'où il tire son origine. Ce sont deux hommes qui sont perpétuellement en guerre l'un avec l'autre, et entre lesquels il n'y aura point de paix jusqu'à ce qu'ils soient séparés, ou, s'ils l'ont jamais, leur paix ne sera ni de Dieu ni avec Dieu. Vous n'êtes pas du nombre de ceux qui *an-*
Ezech. XIII. 10. *noncent la paix, lorsqu'il n'est point de paix pour eux.* On vous attend pour vous donner cette paix qui surpasse toutes nos pensées. Les justes, dans la société desquels vous allez entrer, s'attendent de voir bientôt couronner vos travaux ; enfin, la joie de votre Seigneur vous attend. Je souhaite avec ardeur, mon très cher ami, de vous voir avant ce moment,

afin de recevoir votre dernière bénédiction ; mais cela ne dépendant pas de moi, je n'ose vous promettre ce que je ne suis pas sûr de tenir. Tout ce que je puis faire, est de tâcher de me rendre possible ce qui ne me le paroît pas à présent. Du moins, quoi qu'il arrive, que j'aille vous voir ou non, je ne cesserai jamais de vous aimer. Je ne saurois vous perdre, puisque nos cœurs sont unis d'un amour éternel; vous ne faites que me devancer, et, afin que je vous suive et vous revoie bientôt, souvenez-vous de moi, comme je me souviendrai sans cesse de vous, malgré notre séparation. Après tout, je ne désespère pas encore que Dieu, sensible à nos vœux et à nos besoins, ne vous conserve plus long-temps, et ne vous rende à la santé.

CCLXVIII. *Au pape Eugène.*

Que d'autres, effrayés de l'éclat du rang suprême où vous êtes élevé, n'abordent Votre Sainteté qu'en tremblant, et encore avec la précaution d'envelopper de détours étudiés les communications qu'ils vous doivent des affaires : moi qui ne regarde que votre avantage et votre gloire, je vais droit au fait, et, sans nul déguisement, parlant au souverain pontife comme je ferois à un simple religieux, je vous déclare ce qu'il est important que vous sachiez : que l'on vous a surpris, et même considéra- Pag. 263.

blement; je n'hésite point à l'affirmer. Qui vous a inspiré d'obliger un homme flétri et décrié par son ambition notoire, à prendre une dignité dans l'Église, comme s'il n'avoit pas fait auparavant assez d'efforts pour s'y ingérer de lui-même? etc.

CCLXXI. *A Thibaud*, comte de Champagne.

Pag. 205. Vous savez que je vous aime: combien? Dieu le sait bien mieux encore que vous-même. Que vous me rendiez le change, je n'en doute nullement; vous m'aimez, parce que j'aime le Seigneur. Si donc je venois à l'offenser, quelle raison auriez-vous de m'aimer encore, puisque je ne l'aimerois plus? Car, que serois-je à vos yeux, pour qu'un prince de votre rang s'abaisse à aimer un homme obscur comme moi, sans l'opinion où vous êtes que je sers Dieu avec fidélité? Mais comment remplirois-je ce devoir; comment n'y manquerois-je pas, si je faisois ce que vous me demandez? Les honneurs et les dignités ecclésiastiques ne sont dus, je suis loin de l'ignorer, qu'à ceux qui parlent et peuvent les remplir dignement et selon Dieu. Or, quelle justice y auroit-il de votre part, et quelle sûreté pour moi, d'employer l'un et l'autre nos sollicitations et nos prières pour les obtenir en faveur de votre fils, qui n'est encore qu'un enfant? Si la franchise de ma déclaration vous déplaît, et que vous persistiez après

cela dans votre dessein, épargnez-moi dans cette occasion. Vous êtes assez puissant par vous et par vos autres amis, pour obtenir ce que vous désirez. Par là, vous aurez réussi dans ce que vous voulez, et moi, je n'aurai point de reproche à me faire. En vérité, je souhaite au petit prince Guillaume, qui m'est si cher, tous les biens imaginables; mais Dieu préférablement à tout.

CCLXXXVIII. *A son oncle André*, chevalier de l'ordre du Temple.

La dernière lettre que j'ai reçue de vous m'a Pag. 277. trouvé au lit, malade; mes mains l'ont reçue avec empressement, mes yeux se sont fixés avec joie sur elle pour la relire encore, mais ils en auroient eu bien davantage à vous voir vous-même. De votre côté, vous m'exprimez le désir de venir me joindre, et les alarmes où vous êtes sur les dangers auxquels se trouve exposée la contrée que le Seigneur honora de sa présence, et qu'il a consacrée par son sang. Malheur à nos princes! ils n'ont rien fait de bon dans la terre du Seigneur, et ils se sont empressés de se rendre dans leur pays, pour s'y livrer à des désordres qui passent toute créance, insensibles à l'affliction de Joseph. Ils n'ont de puissance que pour le mal, et n'en ont pas pour le bien. Cependant nous espérons que Dieu ne rejettera pas son

peuple et n'abandonnera pas son héritage ; soyons-en assurés : la droite du Seigneur fera éclater sa puissance, et son bras donnera du secours à ses serviteurs, afin que les hommes connoissent qu'il vaut mieux se confier au Seigneur que de se reposer sur les princes de la terre. Vous faites bien de vous comparer à la fourmi, car, que sommes-nous tous tant que nous sommes, habitants de la terre, qui nous consumons en vains et stériles travaux ? Portons donc nos vues plus haut. Vous voudriez bien me voir, et il ne tient, dites-vous, qu'à moi que votre souhait soit exaucé. Que vous répondrai-je à cela ? que je le désire et que je le crains tout à la fois. Je flotte et combats entre ces deux sentiments, ne sachant pas lequel choisir, ou satisfaire à vos désirs qui sont aussi les miens, ou bien me rendre au bruit avantageux que la renommée répand de vous ; car on publie que vous êtes tellement nécessaire dans la contrée où vous êtes, que votre absence entraîneroit le plus notable préjudice. Ainsi, je n'ose vous rien mander, et pourtant je voudrois bien vous voir avant de mourir. C'est à vous plutôt qu'à moi de prononcer, dans cette alternative, si, en vous éloignant de ces peuples, il n'y auroit pas le risque de les exposer et de les scandaliser. Peut-être qu'aussi votre présence parmi nous ne seroit pas inutile, et qu'avec la grâce du Seigneur, il s'en trouveroit que votre exemple engageroit à vous y

accompagner à votre retour, pour aller au secours de son Eglise; car, tous vous connoissent et vous chérissent. Dieu est assez puissant pour que vous puissiez dire avec le patriarche Jacob : *J'ai passé le fleuve du Jourdain avec un bâton, et je retourne maintenant avec ces trois troupes.* Seulement, dans le cas où vous prendriez la résolution de vous rendre près de moi, je vous engage à ne pas différer, de crainte que vous ne me trouviez plus, car je suis à la veille de mon immolation, et ne crois pas que Dieu me laisse encore long-temps sur cette terre. Gen. XXXII. 10.

CCLXXXIX. *A la reine de Jérusalem*, Mélisende, fille de Baudoin, mariée à Foulques, qui mourut en 1142.

Les lettres que je reçois de mon oncle m'apprennent que vous menez une vie simple et tranquille, que vous vous conduisez dans toutes vos affaires par le conseil des sages, que vous allez au-devant de tous les périls dont le pays est menacé, avec une prudence attentive, par des avis et par des secours salutaires, selon l'étendue des lumières que vous avez reçues de Dieu: Voilà sans doute les œuvres qui conviennent à une femme forte, à une humble veuve et à une grande reine. Vous savez le salutaire avis de l'Apôtre, qu'il faut faire le bien, non-seulement devant Dieu, mais devant les hommes; de- Pag. 278. II. Cor. VIII. 21.

vant Dieu comme veuve, devant les hommes comme reine. N'oubliez pas que vos actions, bonnes ou mauvaises, ne sauroient rester cachées, et qu'elles sont exposées à tous les regards. Souvenez-vous aussi que vous êtes veuve, et qu'il ne vous est plus permis de vouloir plaire à d'autres qu'à Dieu seul. Vous serez heureuse si, comme une veuve désolée, vous vous abandonnez entièrement à la conduite du Seigneur; car vous ne gouvernerez jamais bien si vous n'êtes bien gouvernée. La reine du Midi vint entendre la sagesse de Salomon, pour y recevoir des leçons pour sa conduite, et pour conduire ensuite les autres. Vous avez devant les yeux un bien plus grand maître que Salomon; je parle de Jésus-Christ crucifié. Laissez-vous diriger par ses conseils, laissez-le vous enseigner comment vous devez gouverner vos peuples; apprenez, comme veuve, qu'il est doux et humble de cœur; apprenez, comme reine,
Isa. XI. 4. qu'il juge les pauvres dans la justice, et qu'il se déclare le juste vengeur des humbles qu'on opprime sur la terre.

CCXC. *A l'évêque d'Ostie*, sur le cardinal Jourdan des Ursins, légat apostolique près des cours d'Allemagne.

Pag. 279. Le légat que vous nous avez donné a traversé nos contrées, passant d'un royaume à un autre, en

laissant partout à sa suite les traces honteuses du brigandage le plus effréné. Du pied des Alpes jusqu'à Rouen, on l'a vu, cet homme apostolique, parcourir toutes nos Eglises d'Allemagne, de France, de Normandie, y semant, non l'Evangile, mais le sacrilége. Pas une région dont il n'ait fait le théâtre de ses infamies, pas une cité qui ne retentisse du bruit de ses déprédations, pas une église dont il n'ait enlevé la dépouille. Dans beaucoup d'endroits, il a fallu payer chèrement pour s'affranchir de sa visite, et, dans ceux où il ne pouvoit se rendre en personne, il envoyoit ses émissaires mettre le pays à contribution. Parmi les séculiers comme parmi les religieux, ce n'est qu'un cri contre cet homme. Mettez ma lettre sous les yeux de sa sainteté, et sachez que j'en dis moins encore que ce qui est publié par la renommée.

CCCXXXIX. *Au pape Innocent.*

Ce n'est point chose nouvelle ni surprenante, qu'un homme puisse tromper et être trompé; il faut éviter l'un et l'autre, parce que l'un et l'autre est dangereux. L'Ange du grand conseil vous a donné moyen de vous préserver de l'un et de l'autre, lorsqu'il a dit : *Soyez prudents comme des serpents, et simples comme des colombes*, afin que la prudence vous empêche d'être trompés ; et la simplicité de Pag. 311. Matth. x. 15.

tromper. (Plainte contre les religieux de Marchienne.)

CCCLXIII. *Au clergé et au peuple de Franconie*, pour les engager à la croisade (1).

Pag. 326. J'ai à vous entretenir de l'affaire du Christ, d'où dépend tout votre salut. L'autorité du Seigneur et la considération de votre utilité excuseront à vos yeux l'indignité de la personne qui vous écrit. Je

(1) « Eugène siégeoit sur la chaire pontificale, Conrad étoit roi » des Romains, Louis régnoit sur la France occidentale, Manuel à » Constantinople, et Foulques à Jérusalem, lorsque Louis, qui nour- » rissoit secrètement le désir d'aller dans la Terre-Sainte, parce que » son frère Philippe, qui avoit fait vœu d'y aller, en avoit été empêché » par la mort, découvrit enfin son dessein à quelques-uns des prin- » cipaux seigneurs de sa cour. Il y avoit alors en France un abbé du » monastère de Clairvaux, nommé Bernard, vénérable par sa vie et » par ses mœurs, renommé par sa piété, par son savoir, par ses con- » noissances dans les lettres, par ses actions et par le don des mira- » cles. Le prince résolut de le faire venir, pour le consulter comme un » oracle divin sur l'entreprise qu'il méditoit. L'abbé, consulté, n'osa » prononcer de son chef; il dit qu'il falloit recourir au siége de Rome. » On envoya donc une ambassade au pape Eugène. Ce pontife se re- » souvenant des exemples de ses prédécesseurs, et surtout du pape » Urbain, qui, dans une occasion semblable, avoit ramené à l'obéis- » sance du Saint-Siége l'Eglise d'outre-mer, les deux patriarches » d'Antioche et de Jérusalem, et les avoit rappelés à l'unité, se ren- » dit au vœu du roi, qui avoit pour objet d'étendre la foi chrétienne, » et donna à l'abbé de Clairvaux l'autorisation de prêcher la croisade, » et d'y appeler tous les peuples de la France et de l'Allemagne (1). »
L'assemblée fut convoquée à Vézelai, et des milliers de fidèles s'en-

(1) Otton Frising. ; *de Gestis Frid.*, cap. xxxiv.

suis peu de chose en effet, mais je désire vivement que vous soyez sauvés par les entrailles de Jésus-Christ; mon intention, en vous écrivant, est de m'adresser à vous tous. Je le ferois plus volontiers de vive voix, si j'en avois la force comme j'en ai le désir. Mes frères, voici le temps du salut; l'univers s'est ému, il a tremblé, parce que le Dieu du ciel a commencé à perdre la terre où il a été vu, où il a passé comme homme plus de trente ans avec les

rôlèrent pour cette pieuse expédition. Tous vouloient partir à l'instant. Les religieux eux-mêmes partageoient l'enthousiasme du peuple. Il fallut réprimer cet élan indiscret. Nous avons parmi les lettres de saint Bernard celle qui fut adressée au pape Célestin, pour en obtenir qu'il empêchât un abbé de Morimond d'abandonner son monastère. «C'est, » lui dit-on, à votre sagesse à examiner combien la permission que vous » lui donneriez deviendroit funeste à la religion. D'après un tel exem- » ple, chaque abbé qui se dégoûteroit de l'administration pastorale » s'en déchargeroit, et tout homme poussé par le seul désir de voyager » et de courir le pays, s'engagera pour aller chercher les aventures » dans des contrées où il y a plus besoin de soldats pour combattre » que de religieux pour chanter et pour gémir (1). »

Un certain Raoul s'en alla prêcher la croisade sur les bords du Rhin, et par ses discours séditieux excitoit les peuples au massacre des Juifs. Voici sous quels traits Otton de Frisingue nous peint ce Raoul. « C'étoit un moine qui avoit l'habit de religieux, et qui imitoit adroi- » tement la sévérité de la religion; mais il étoit peu lettré. Ses prédica- » tions animèrent tellement les esprits dans plusieurs contrées de la » France et de l'Allemagne, qu'un grand nombre de Juifs furent mas- » sacrés. L'abbé de Clairvaux, pour mettre les peuples en garde contre » la doctrine de Raoul, leur envoya des députés, ou leur adressa des » lettres, dans lesquelles il démontroit clairement, d'après l'Ecriture,

(1) *Epist.* CCCLIX, pag. 323, édit. Mabill.

hommes, terre qu'il a illustrée par des miracles, qu'il a consacrée par son sang, où les premières fleurs de la résurrection ont apparu. Aujourd'hui, à cause de nos péchés, les ennemis de la croix ont levé leur tête sacrilége; ils ravagent par le glaive cette terre sainte, cette terre de promission; et si personne ne s'y oppose, ils vont fondre sur la cité même du Dieu vivant, pour y renverser les monuments de notre rédemption, souiller les lieux saints qui furent rougis du sang de l'agneau sans

» que les Juifs, à cause de l'énormité de leurs crimes, devoient être dispersés, mais non pas tués. — S'ils alloient être exterminés, écrivoit-il » aux peuples de Franconie, comment la promesse de leur future conversion pourroit-elle s'accomplir (1)? » Il écrivoit à l'archevêque de Mayence, pour l'engager à réprimer le zèle inconsidéré de cet homme, qui osoit prêcher sans mission, au mépris de toutes les ordonnances, et commander l'homicide. « O science monstrueuse! ajoute-t-il, ô » sagesse infernale, contraire aux prophètes, odieuse aux Apôtres, et » subversive de la piété et de la grâce (2)! » Saint Bernard le fit venir, et en avoit obtenu qu'il rentrât dans son couvent; ce qui indigna le peuple, dit Otton, et l'auroit porté à une sédition, s'il ne se fût rappelé la sainteté de l'abbé de Clairvaux.

Dans une nouvelle assemblée, qui se tint à Ratisbonne, et fut présidée par l'abbé Adam d'Yorck; on fit lecture des lettres de saint Bernard et de celles du pape, et, après une courte exhortation, tous ceux qui étoient présents prirent la croix. « Chose étonnante! ajoute l'historien, » il se présenta un si grand nombre de larrons et de voleurs pour se » croiser, que personne d'un esprit sensé ne pût douter qu'un changement si soudain et si étrange ne fût opéré par le Très-Haut. »

(1) *Epist.* CCCLXIV, pag. 328.
(2) Pag. 330.

tache. O douleur! dans leur zèle impie, ils brûlent d'envahir le sanctuaire même de la religion chrétienne, et de fouler aux pieds la couche mystérieuse où Jésus notre vie s'endormit pour nous dans le sein de la mort.

Et vous, hommes courageux, vous, serviteurs de la foi, que faites-vous? livrerez-vous ainsi les choses saintes aux chiens, et les perles aux pourceaux? Combien de pécheurs, en confessant avec larmes leurs péchés, en ont obtenu le pardon dans ces lieux, depuis que le glaive de vos pères les a purgés des païens impurs! L'ennemi du genre humain en a été témoin, et il en a frémi de rage, il a excité les vases de son iniquité, et il ne laissera aucune trace, aucun vestige d'une si grande piété, s'il peut un jour (ce qu'à Dieu ne plaise!) se rendre maître du Saint des saints. Quels motif de douleur inconsolable pour tous les siècles! car la perte en seroit irréparable. Mais surtout quelle confusion! quel opprobre éternel pour cette génération perverse! Cependant, mes frères, quelles sont nos pensées? La main de Dieu s'est-elle raccourcie, ou bien est-elle devenue impuissante, pour qu'il appelle des vers de terre à la défense de son héritage? Ne peut-il pas envoyer des légions d'Anges, ou seulement dire un mot; et la terre sainte sera délivrée? Il peut tout, quand il le veut. Mais je vous le dis, le Seigneur votre Dieu vous éprouve. Il a

Pag. 327.

porté ses regards sur les enfants des hommes, pour voir s'il n'en trouveroit point qui prissent part à sa douleur; car le Seigneur a pitié de son peuple, il prépare des moyens de salut à ceux qui l'ont abandonné. Voyez de quel artifice il se sert pour vous sauver. Pécheurs, considérez la profondeur de sa tendresse pour vous, et prenez-y confiance. Il ne veut pas votre mort, mais il veut que vous vous convertissiez et que vous viviez; c'est pour cela qu'il cherche une occasion, non contre vous, mais pour vous. Quelle occasion mieux choisie, et que Dieu seul pouvoit trouver, que celle qui rappelle à son service, comme s'ils avoient toujours pratiqué la justice, les homicides, les ravisseurs, les parjures, et tous ceux qui sont couverts d'autres crimes! N'ayez point de défiance, pécheurs, le Seigneur est indulgent. S'il vouloit vous punir, non-seulement il ne demanderoit pas que vous le servissiez, il refuseroit au contraire le service que vous lui offririez. Je vous le répète, pensez aux trésors du Très-Haut, réfléchissez à sa miséricorde. Tandis qu'il désire venir à votre secours, il feint d'avoir besoin d'être secouru lui-même; il veut paroître votre débiteur, afin de payer le service que vous lui rendrez, par le pardon de vos péchés, et par une gloire éternelle. Heureuse génération, vous dirai-je, qui vit dans un temps si riche en indulgence!.. Puisque votre terre est féconde en hommes courageux, et

qu'il y naît une jeunesse robuste, puisque votre gloire et le bruit de votre valeur ont rempli l'univers, hâtez-vous, par zèle pour le nom chrétien, de prendre ces armes que la victoire a toujours couronnées. Que votre milice ne cesse point d'être sur pied; mais abjurez cette malice, qui a coutume de vous abattre et de vous perdre les uns les autres. Quelle fureur cruelle vous porte en effet à percer de votre épée le corps de votre prochain, dont l'âme périt peut-être en même temps! Celui même qui triomphe n'a pas de quoi se glorifier; lorsqu'il se réjouit d'avoir abattu son ennemi, son âme est traversée par le glaive qui l'a fait triompher. C'est folie, et non courage, de s'abandonner à de pareils combats, c'est faire preuve de démence, et non d'audace. Braves et courageux guerriers, il se présente aujourd'hui une guerre où vous aurez tout à gagner et rien à craindre; car en triomphant, vous vous couvrirez d'une gloire réelle; en succombant, vous acquerrez de vrais biens. Et vous, qui vous occupez à amasser les richesses de ce monde, prenez garde de laisser échapper les trésors qui vous Pag. 328.
sont offerts. Prenez la croix, et vous obtiendrez le pardon de toutes les fautes que vous aurez confessées avec un cœur contrit. Cette croix est peu de chose par elle-même, mais si vous la portez avec dévotion, elle vous fera obtenir le royaume de Dieu. Ceux qui ont déjà pris ce signe céleste ont bien agi;

ceux qui la prendront agiront de même. Mais gardez-vous d'apporter trop de précipitation dans cette entreprise. Choisissez parmi vous des chefs belliqueux et habiles, faites en sorte que toute l'armée du Seigneur parte en même temps, afin qu'elle ait partout la même force, et qu'elle puisse résister à toute violence dans la première expédition. Avant que Jérusalem fût prise, l'ermite Pierre, dont vous avez sûrement entendu parler souvent, conduisit seul tous ceux qui s'étoient attachés à lui, et s'exposa à tant de périls que peu y échappèrent; les uns y périrent de faim, les autres par le glaive; il est bien à craindre que si vous faites de même, il ne vous arrive pareil malheur. Vous en préserve le Dieu qui est béni dans les siècles! Amen (1).

CCCCXI. *A Thomas*, prévôt de Beverlac.

Pag. 363. En vous écrivant sans être connu de vous, je suis déterminé à cette démarche par la charité... Je suis charmé, je l'avoue, de tout ce que l'on m'a dit de vous; ce n'est pourtant ni la noblesse de la naissance, ni les grâces de votre personne, ni l'abondance des biens dont vous jouissez, ni le rang que vous occupez dans l'Eglise, qui me touchent. Tout cela n'est qu'un faux lustre et la fleur de l'herbe;

(1) Traduit par M. Delbare, *Bibliothèque des croisades*, pag. 532.

c'est la vivacité de votre esprit, la pureté de vos mœurs, et surtout cet amour de la pauvreté que vous avez, m'a-t-on dit, conçu dans le sein même des richesses... Mais peut-être votre conscience vous répond-elle que mes louanges vous arrivent trop tard, et qu'il vous sera difficile de conserver pur ce que vous sentez bien avoir souillé par beaucoup d'iniquités. Cela ne m'étonne nullement; pécheur comme je le suis moi-même, je n'ai point horreur d'un pécheur, et je sens trop mes maladies pour rebuter un malade. Mais, si vous avez de moi l'idée que je sois en santé, je consens à devenir infirme pour guérir ceux qui le sont; et puis, je compte pour rien la violence de la maladie, quand je pense à l'habileté du médecin. Combien ai-je fait d'expériences de sa généreuse commisération, dans les langueurs qui m'ont accablé tant de fois!...

C'est un précieux trésor qu'une bonne conscience. Quelle richesse, quel plaisir lui comparer sur la terre? où trouver ailleurs le repos et la douce sécurité? La bonne conscience ne craint ni les disgrâces et les privations, ni les outrages et les calomnies, ni les violences et les tortures. La mort elle-même, loin de l'abattre, l'élève. Est-il donc dans le monde félicité pareille à celle-là? Qu'est-ce que le monde peut offrir à ses partisans qui vaille un tel bien? que peut-il simplement promettre à ceux qu'il séduit? rien qui ne puisse en un moment

devenir la proie de la mort. Mais les fruits d'une bonne conscience sont immortels.

§ II. LES LIVRES DE LA CONSIDÉRATION, AU PAPE EUGÈNE III (1).

T. II Mabill. Pag. 407. *Préface*. En me proposant d'adresser à votre sainteté des réflexions propres à l'édifier, à lui plaire, à la consoler, je me sens à la fois pressé et arrêté par un double sentiment d'affection et de respect, qui se combattent dans mon cœur, et dont l'un retient ma plume quand l'autre l'excite. J'ai fini par céder à la demande qu'elle a eu la bonté de m'en faire, quand elle étoit dans le droit de me le commander.

L'amour que je vous porte vous considère moins comme maître que comme mon fils; il se soumet à vous volontairement, vous obéit sans espoir de récompense, vous révère sans contrainte. Qui fait agir la plupart des hommes? c'est la crainte ou l'espérance. Sur leurs lèvres, des bénédictions; au fond de leurs cœurs, une malignité chagrine. Aussi au premier besoin ils vous abandonnent; ce n'est
I. Cor. XIII. 8. point là charité. *La charité ne manque jamais*. Bien

(1) Disciple de saint Bernard au monastère de Clairvaux, successeur du pape Lucius II au souverain pontificat. Il n'oublia pas sous la thiare les leçons et les exemples qu'il avoit reçus de son ancien maître. Voyez la lettre que notre saint lui écrivit aussitôt après son exaltation, pag. 191 de ce volume.

que je sois quitte envers vous des soins pareils à ceux d'une mère pour son fils, je n'en ai point dépouillé les affections. Il y a trop long-temps que je vous porte enfermé dans mon sein, pour que vous en soyez sitôt détaché. Montez au ciel, descendez au fond de l'abîme, je vous suivrai partout où vous irez. Je vous aimai dans la pauvreté, je ne cesserai pas de vous aimer aujourd'hui que vous êtes le père des pauvres et des riches. Vous-même, si je vous connois bien, pour être devenu père des pauvres, vous n'avez pas cessé d'être pauvre volontairement. J'aime à croire qu'il ne s'est fait en vous d'autre changement que celui de la condition, non de la personne; et votre profession s'est seulement agrandie, mais en restant toujours la même. Je vous présenterai donc, très Saint Père, ces réflexions, non avec l'autorité d'un maître, mais avec la tendresse d'une mère, et la plus affectionnée. « Je veux bien paroître indiscret à ceux qui n'aiment point, et qui ne sentent pas tout ce qu'un véritable amour fait tenter (1). »

Livre premier. La première pensée et la plus affligeante qui vient se présenter à mon esprit, c'est la foule d'occupations qui vous enchaînent. Je partage vos tribulations, si toutefois vous vous en affligez

(1) Fénelon, *Disc. pour le sacre de l'électeur de Cologne*, tom. IV, pag. 269, édit. de Paris, in-8°, 1822.

vous-même, car, si j'étois seul à en gémir, j'aurois plus de raison encore de les déplorer, parce que, qui ne sent pas son mal n'en est que plus grièvement malade, et qu'il y a peu d'espérance de salut pour un membre frappé de paralysie. Mais vous êtes bien loin de mériter un pareil soupçon. Je n'ai pas oublié combien de délices remplissoient, il n'y a pas encore bien long-temps, votre vie calme et tranquille; il n'est pas possible que vous en ayez perdu sitôt l'habitude et le sentiment. Une plaie récente se fait vivement sentir, elle n'a pas eu le temps encore de dégénérer jusqu'à se rendre insensible. Bien qu'à dire vrai, des pertes journalières amènent le dépérissement des forces, le cœur reste toujours saignant, et je suis bien sûr que vous n'avez pas été impunément arraché à votre chère solitude. Chaque fois que vous y pensez, votre affliction se renouvelle; et quand est-ce que vous n'y pensez pas? On fait effort pour rompre ses liens, et l'on n'en vient pas à bout; on avance et on recule; on est dans le travail de l'enfantement, mais sans aboutir
Pag. 408. à auçuns résultats. S'il en est ainsi, je vous en félicite encore; un tel état vaut mieux qu'un endurcissement déguisé sous le faux nom de paix; ce seroit là le pire de tous les maux. Vous demanderez peut-être si les choses peuvent en venir là. Oui, si, comme il n'est que trop ordinaire, on se laisse gagner par l'habitude qui vous jette dans

l'apathie. Ne vous rassurez pas sur vos dispositions actuelles ; il n'est pas d'impression, quelque profonde qu'elle soit, qui ne cède à la dissipation et au temps. Une plaie que l'on a laissée vieillir faute de soins, contracte des callosités qui la rendent d'autant plus incurable qu'elle se fait moins sentir. Enfin, une douleur continue et vive ne peut être longue ; car, quand elle ne recevroit point de soulagement d'ailleurs ; elle se calme d'elle-même par sa propre violence : ou les remèdes l'adouciront, ou sa continuité l'absorbe. De quoi l'habitude ne Pag. 409. change-t-elle pas la nature ? Est-il rien qui ne s'endurcisse à la longue, et qui ne cède à l'usage ? Telle chose repoussoit par son amertume, et n'inspiroit que du dégoût et de l'horreur ; à force de s'y accoutumer, on n'y trouve plus que de la douceur. Ce fardeau vous parut d'abord impossible à porter ; avec le temps il devient léger, bientôt insensible ; il finit par être agréable. Ainsi, par une progression lente, on tombe dans la dureté de cœur, et de là dans l'aversion du bien ; et c'est là cette forte et continuelle douleur qui, comme je l'ai dit, se terminera bientôt, ou par la guérison ou par l'insensibilité.

Voilà pourquoi j'ai toujours appréhendé pour vous (et je suis loin d'être rassuré), j'ai, dis-je, craint qu'ayant trop différé le remède, et ne pouvant souffrir la douleur, vous ne vous laissiez aller à la pensée désespérante que vous ne pourrez guérir,

et que ce désespoir ne vous entraîne à faire naufrage. Je tremble que, dans ce tourbillon d'affaires où vous êtes engagé, écrasé sous leur poids, et désespérant d'en voir jamais la fin, vous ne vous jetiez dans le parti de l'endurcissement; et que par là vous ne vous exposiez à perdre le sentiment d'une juste douleur qui vous sauveroit.

Vous seriez bien plus sage de vous y soustraire, du moins pour quelque temps, que d'attendre qu'elles vous entraînent et vous poussent insensiblement là où vous ne voulez pas aller. Où donc? m'allez-vous demander. A l'endurcissement. Que si vous poursuivez vos questions : ce que c'est que cet endurcissement, si déjà vous ne tremblez pas, vous y êtes (1). Il n'y a de cœur dur que celui qui, étant devenu insensible à son état, n'a pas horreur de lui-même. Ne m'interrogez point, interrogez Pharaon. Jamais cœur endurci n'est parvenu au salut, à moins
Ezech. xxxv. 26. que Dieu, par sa miséricorde, *ne lui ait ôté ce cœur de pierre, et donné un cœur de chair*, comme parle le prophète. Qu'est-ce donc qu'un cœur endurci? c'est celui qui n'est pas déchiré par la componction, qui n'est point amolli par la piété, qui n'est point touché par les prières, qui n'est point ébranlé par les menaces; celui que les châtiments mêmes trouvent insensible; celui qui est plein d'ingratitude pour

(1) La Colombière, *Serm.* tom. IV, pag. 176.

les bienfaits, de perfidie dans ses conseils, de cruauté dans ses jugements, qui ne rougit plus des crimes les plus honteux, qui oublie le passé, qui néglige le présent, qui ne songe point à l'avenir ; c'est celui qui ne retient du passé que le souvenir des injures, qui perd entièrement de vue le présent et ne prend aucune mesure pour l'avenir; et, pour rassembler en peu de mots tous les dangers d'un mal si terrible, c'est celui qui est sans crainte pour Dieu, sans égard pour les hommes. Voilà où ces malheureuses occupations vous entraîneront, si vous continuerez à vous y abandonner tout entier, sans vous rien laisser de vous-même. Vous vous consumerez dans ces vains travaux qui ne font qu'affliger l'esprit, déchirer l'âme, et ne laissent plus de place aux émotions de la grâce.....

Quelle est, par exemple, cette tyrannie qui vous oblige à entendre plaider du matin au soir? Les nuits elles-mêmes ne sont pas libres. Je crois bien que vous en gémissez, mais en pure perte, tant que vous n'aurez pas réformé un pareil abus. La patience est une vertu héroïque, mais ce n'est pas là celle que je souhaiterois pour vous. Je ne saurois approuver une patience qui consent à se faire esclave, quand elle peut acquérir la liberté. Dites-moi, Pag. 410.
quand pouvez-vous respirer? à quels moments êtes-vous sans alarmes? quand pouvez-vous dire avec assurance que vous soyez à vous-même?

Ne m'opposez pas ce que dit l'Apôtre : qu'*étant* I.Cor. IX. 19.

libre, il s'est fait l'esclave de tout le monde. Ce n'est pas là l'image de votre cour. Ce grand Paul, qui vouloit bien se faire l'esclave de tout le monde, enchaînoit-il sa liberté à l'amour du gain? voyoit-on accourir près de lui, de toutes les parties de l'univers, les ambitieux, les avares, les simoniaques, et tous ces monstrueux essaims d'hommes avides des biens de l'Eglise, qui vous obsèdent et viennent y couvrir leurs intrigues du nom de l'autorité apostolique. Dans quel sens l'Apôtre s'étoit-il fait l'esclave de tous? pour les gagner tous à Jésus-Christ, non pour grossir les trésors de l'avarice; pour donner, non pour recevoir. Conçoit-on rien de plus servile et de plus indigne, surtout d'un souverain pontife, que de se consumer éternellement à de telles occupations; et pourquoi? Au milieu de tout cela, où trouvons-nous le temps de prier, d'instruire les peuples, d'édifier l'Eglise, de méditer les oracles de la loi, quand vous êtes continuellement étourdi du Code, non de l'Evangile, mais de Justinien? Venez donc nous dire encore que vous êtes libre, quand vous êtes garrotté de tant de chaînes. Est-on moins esclave pour être soumis à vingt tyrans que pour n'obéir qu'à un seul? Et qu'importe que la servitude soit volontaire ou forcée?

Pag. 411. Si donc vous voulez vous donner tout entier à tout le monde, comme celui qui s'est fait tout à tous, je loue votre humilité, pourvu qu'elle soit complète.

Mais, comment le sera-t-elle, si elle ne vous embrasse pas vous-même? Vous êtes homme aussi-bien que les autres; et partant, afin que votre humilité soit pleine et parfaite, il faut qu'elle vous recueille dans le même sein qui reçoit tous les autres; car autrement, que vous servira de gagner tous les autres, si vous seul vous vous perdez? C'est pourquoi, tout le monde vous possédant, soyez aussi du nombre de ceux qui vous possèdent. Pourquoi seriez-vous seul frustré de la possession de vous-même?... Si vous êtes étranger à vous-même, à qui ne le deviendrez-vous pas? Qui est mauvais pour soi, à qui peut-il être bon? Réservez-vous du moins quelques intervalles où vous puissiez vous rendre à vous-même. Est-ce là être trop exigeant? Ne dérogez pas à votre propre dignité, en vous abaissant à des distractions si peu assorties à l'éminence de votre rang.

Nous lisons bien que les Apôtres ont été debout devant les tribunaux, pour y être jugés; nulle part vous ne lirez qu'ils y aient pris séance pour y faire l'office de juges. Quoi donc! un serviteur qui n'aspire pas à être plus que son maître, un envoyé qui n'a pas la prétention d'en savoir plus que celui dont il tient sa mission, un fils qui n'outre-passe point les bornes que ses pères lui ont tracées, craindra-t-il de compromettre sa dignité? *Qui m'a constitué juge?* dit le souverain législateur; et le serviteur

Pag. 412.

Luc. XII. 24.

se croira déshonoré s'il ne se constitue le juge de tous? Etes-vous faits pour juger sur de misérables portions de terre, vous, appelé à juger sur les choses du Ciel? Ce qui est soumis à votre juridiction, c'est la conscience, non la fortune des particuliers. Les clefs du royaume du ciel vous ont été données pour l'une, et non pour l'autre. Jésus-Christ vous a remis son pouvoir pour remettre les péchés, non pour régler les propriétés. Ou croyez-vous qu'il y ait plus de puissance à remettre les péchés ou à partager des terres? Laissez cette fonction subalterne à ceux à qui elle appartient, aux rois et aux juges de la terre; vous, n'allez pas attenter au droit d'autrui, et porter la faux dans une moisson étrangère.

Que l'on fasse de ces occupations l'accessoire du ministère, à la bonne heure, jamais le principal. Le principal, c'est la piété, c'est la méditation, ou *considération*, que saint Bernard distingue de l'action, qui doit toujours être précédée et dirigée par elle.

Son premier effet est de purifier l'âme, d'en régler les affections, d'en ordonner les mouvements extérieurs, de corriger les excès, de composer les mœurs. Elle se répand sur tous les actes de la vie, par la connoissance qu'elle donne des choses divines et humaines, principe de tous les devoirs, mère de toutes les vertus, source féconde d'où

émanent la force, la prudence, la justice, la tempérance ; toutes ces vertus s'enchaînent. Pag. 413.

La tempérance consiste non-seulement à retrancher ce qui est excessif, mais aussi à recevoir ce qui est nécessaire. L'Apôtre a dit *qu'il faut avoir soin de notre chair, mais non jusqu'au déréglement*. Je dirai, d'après lui, que la tempérance va jusqu'au nécessaire, mais non au-delà; ce qui revient à ce mot des philosophes : Rien de trop. Rom. XIII. 14.

La justice ne l'est plus, si elle n'est point retenue par la modération que la tempérance lui impose.

Si tout à coup vous vous adonniez à cette sainte philosophie, on y verroit la censure de vos prédécesseurs, on crieroit à la singularité. Mais s'il n'est pas possible d'espérer que les abus soient corrigés en un moment, on peut du moins y travailler graduellement, et avec sagesse. En attendant, faites vous à vous-même tout le bien que vous pouvez sans nuire aux autres. On a vu des souverains pontifes avant vous, unir à la vie la plus occupée l'habitude de la retraite. Saint Grégoire-le-Grand composoit son Commentaire sur Ezéchiel, pendant que Rome étoit assiégée par les Barbares. Si le mal est inévitable, si la fraude et la violence dominent par toute la terre, et que l'oppression où gémissent les pauvres vous oblige à vous mêler de procédures, obtenez du moins que les parties se contiennent dans les bornes du devoir. Imposez silence à ces Pag. 414.

criailleries des avocats, qui n'ont de science que pour mentir, d'éloquence que pour combattre la vérité.

Pag. 416. Si vous êtes vraiment disciple de Jésus-Christ, que votre zèle s'enflamme, que votre autorité se déploie contre ces professions qui font la honte des mœurs et le fléau de la société. Imitez votre maître : il ne prête pas, lui, ses oreilles à leurs discours; il s'arme de fouets pour les châtier; ne leur parle ni ne les écoute; il en fait justice.

Livre second. Digression sur la croisade. Le mauvais succès en étoit imputé à l'abbé de Clairvaux; il s'en défend. La justice du Ciel, provoquée par les crimes de la terre, a changé les miséricordes en conseils de rigueur. Dieu n'a pas épargné son peuple, pas même l'honneur de son nom. Les gentils insultent à nos désastres; on se demande où est le Dieu des chrétiens. Le glaive et la faim les ont dévorés loin de leur patrie. Le désert a été leur tombeau. L'esprit de trouble et de vertige s'est répandu dans les cœurs des rois, la terreur et la confusion siègent dans leurs palais. Nous parlions de paix là où il n'y avoit point de paix; nous promettions des triomphes, il n'y a eu que des revers. Ainsi Moïse à la veille d'emmener son peuple hors de l'Egypte, devoit le mettre en possession de la terre promise : pas un n'y entra. Etoit-ce de sa part un téméraire engagement? Il n'avoit fait que suivre les ordres du Seigneur. L'ingratitude et la révolte de son peuple amenèrent d'autres résultats. L'histoire du peuple hébreu est la nôtre.

De là, revenant à son sujet, il distingue la considération d'avec la vie contemplative.

La considération est la recherche attentive de la vérité. Elle a quatre objets. Votre considération doit commencer par vous-même ; considérez ce que vous êtes, qui vous êtes, quel vous êtes. Ce que vous êtes? Dans l'ordre de la nature, un homme. Qui vous êtes? Souverain pontife, devenu tel de simple religieux que vous étiez auparavant; la papauté est un ministère, non une domination. Le pape est assis sur une chaire élevée, mais c'est pour voir de plus loin : et le droit d'inspection qui lui a été donné sur toutes les Eglises doit plutôt le disposer au travail qu'au repos. Voilà ce que l'Apôtre saint Pierre vous a laissé, et non de l'or, ni de l'argent. Vous pouvez bien en avoir à quelque autre titre, mais non comme héritier de l'Apôtre, puisqu'il n'a pu vous donner ce qu'il n'avoit pas.

Pag. 417.

Pag. 418.

Ne vous laissez pas enfler de la pompe qui vous environne, puisque le travail qui vous est imposé est encore plus grand que votre dignité. Vous êtes successeur des prophètes et des Apôtres, et j'ai de la vénération pour votre qualité : mais que s'ensuit-il de là? que vous devez donc vivre comme les prophètes et les Apôtres. Or, écoutez comment Dieu parloit à son prophète : *Je t'ai établi*, lui disoit-il, *pour arracher et pour détruire*, *pour planter et pour édifier* : et qu'y a-t-il en tout cela qui ressente

Jerem. I. 10.

le faste? Imaginez-vous que vous êtes aussi grand que Jérémie; mais apprenez donc en même temps
Pag. 419. que vous occupez la place où vous êtes, non pour vous élever, mais pour travailler. De plus, les Apôtres, vos prédécesseurs, à quoi ont-ils été destinés? à recueillir une moisson recueillie par leurs soins et arrosée de leurs sueurs. Maintenez-vous dans l'héritage qu'ils vous ont transmis, car vous êtes en effet leur héritier : mais, pour faire voir que vous l'êtes, il faut que vous succédiez à leur vigilance et à leurs fatigues; car, si vous vous relâchez dans les délices et les vanités du siècle, ce n'est point là le partage qui vous est échu par le testament de ces hommes apostoliques. Or, quel est-il? le travail
II Cor. XI. 13. et les souffrances. *J'ai été*, dit saint Paul, *dans une foule de travaux, fréquemment au fond des cachots*. Comment donc penseriez-vous à vous glorifier, lorsque vous n'avez pas même le loisir de vous reposer? et le moyen d'être oisif et tranquille, quand on est chargé de toutes les Eglises du
Pag. 420. et qu'il reste encore tant de terres à défricher dans
Pag. 421. le champ du Seigneur (1)?... C'est un assemblage monstrueux qu'un rang élevé avec un cœur rampant; une langue qui promet beaucoup, et une main qui n'agit pas; un visage grave et des actions légères; une grande autorité et une volonté chancelante.

(1) Analysé par Bourdaloue, dans son *Sermon sur l'oisiveté*, *Dominic.*, tom. I, pag. 290 et suiv.

Peu de personnes sont en droit de dire : *Je ne me sens coupable de rien.* Il faut marcher dans le bien avec de la circonspection, pour qu'il ne s'y rencontre pas quelque peu de mal. Je vous le répète : Connoissez-vous bien, non-seulement afin qu'au milieu de tant d'entraves vous puissiez jouir du témoignage de votre conscience, mais pour apprendre ce qui vous manque; car, quel est celui à qui il ne manque rien? Tout manque à celui qui croit tout avoir. Vous êtes souverain pontife, oui, mais non pas au-dessus de tous. Vous ne l'êtes qu'à la condition d'être le dernier de tous. Qu'appelle-t-on souverain? Ce qui n'est pas susceptible d'accroissement. Vous seriez dans une étrange erreur, si vous aviez une semblable prétention. Au reste, vous n'êtes pas de ceux qui pensent que les dignités soient des vertus; car vous connûtes par expérience la vertu avant la dignité. Laissez cette opinion aux Auguste, et à tant d'autres qui n'ont pas craint de se faire passer pour dieux : par exemple, aux Nabuchodonosor, aux Alexandre, à un Antiochus, à un Hérode. Vous n'êtes souverain pontife que relativement aux autres, non d'une manière absolue; dans la hiérarchie, non dans l'ordre du mérite. I. Cor. IV. 4.

Qui donc êtes-vous? Le grand-prêtre, le souverain pontife, le premier des évêques, l'héritier des Apôtres. Vous avez la primauté d'Abel, le gouver- Pag. 422.

nement de Noé, le patriarcat d'Abraham, le rang de Melchisédech, la dignité d'Aaron, l'autorité de Moïse, la juridiction de Samuël, la puissance de Pierre, l'onction de Jésus-Christ (1). C'est à vous que les clés ont été données, que les brebis ont été confiées. Il y a d'autres portiers du ciel, d'autres pasteurs de troupeaux; mais vous l'êtes avec d'autant plus de gloire que vous avez, d'une manière plus excellente, ces deux noms pour part de votre héritage. Ils ont chacun leur troupeau particulier, mais vous êtes le pasteur de tous les troupeaux. Un seul troupeau, un seul pasteur, et non-seulement pasteur des brebis, mais pasteur de tous les pasteurs. *Pierre, si tu m'aimes, sois le pasteur de mes brebis*, a dit Jésus-Christ. — Desquelles? de telle ville, de telle contrée, de tel royaume? — Non, de mes brebis en général. Nulle exception là où l'on n'établit point de distinction. Il est probable qu'en saisissant, pour donner à Pierre sa prérogative, le moment où tous les Apôtres étoient rassemblés, Jésus-Christ a voulu recommander l'unité de troupeau et de pasteur. Les autres reçurent pour leur partage telles ou telles régions. Jacques, qui sem-

Joann. XXI. 15.

(1) Bossuet : « Saint Bernard regardoit dans le pape seul tout ce qu'il y avoit de plus grand dans l'un et l'autre Testament, un Abraham, un Melchisédech, un Moïse, un Aaron, un saint Pierre, en un mot Jésus-Christ même. » (*Serm. sur l'unité*, tom. v, in-4°, pag. 508.)

bloit être la colonne de l'Eglise, se contente de Jérusalem, pour céder à Pierre l'universalité. Il étoit tout simple que celui qui étoit honoré du nom de frère de Jésus-Christ fût placé là où Jésus-Christ avoit versé son sang, pour lui susciter une postérité. Et quand on a vu le frère de Jésus-Christ céder à saint Pierre, quel autre eût osé lui disputer la prééminence? A chacun sa barque particulière; à vous, le vaisseau de l'Eglise universelle répandue par tout le monde.

De là saint Bernard passe à la troisième considération, qui a pour objet les mœurs personnelles du pape, ses progrès dans la vertu, son zèle pour le bien de l'Eglise, sa clémence envers ses ennemis, sa patience dans les adversités, sa modestie dans la prospérité.

Considérez qui vous êtes, non ce que vous avez été fait, mais ce que vous êtes né(1): vous êtes né homme, vous avez été fait évêque. Lequel, dites-moi, de ces deux titres vous appartient plus immédiatement? Né comment? Otez-moi donc cet appareil de majesté qui vous environne; détournez les yeux de cette pourpre qui couvre votre bassesse, et qui ne guérit pas vos plaies. Contemplez-vous vous-même, et pensez que vous êtes sorti nu du sein de votre mère. Etes-vous venu au monde couvert d'une riche pourpre, brillant de pierreries, d'étoffes de Pag. 423.

(1) Traduit par Bourdaloue, *Dominic.*, tom. IV, pag. 290.

soie, chargé d'or? Percez cette enveloppe caduque et périssable, dépouillez cette pompe extérieure qui s'évanouira d'elle-même comme la vapeur légère du matin. Que restera-t-il de vous-même, autre chose qu'un homme pauvre et misérable, parce qu'il est en même temps pécheur, et pleurant de ce qu'il vient au monde, parce qu'il y vient comme un rebelle réduit dans une dure servitude. Enfin un homme *né pour le travail*, non pour l'honneur; un
Job. v. 7. homme *né de la femme*, et partant criminel;
Ibid. xiv. 1. *destiné à ne vivre que peu de jours*, donc dans de continuelles alarmes; *rempli de misères*, aussi vit-il dans la misère et l'affliction; afflictions du côté du corps, afflictions du côté de l'âme. Voilà, saint Père, ce que vous êtes; ce que vous êtes, dis-je, par-dessus tout. Cette considération vous arrêtera en vous-même; elle ne permettra point que vous vous emportiez à de grandes et merveilleuses choses au-dessus de vous. Vous trouverez un frein salutaire dans la pensée, non pas seulement que vous fûtes cendre, mais que vous l'êtes. Demeurez en vous, ne descendez pas plus bas, ne montez pas plus haut, ne courez pas plus loin, ne vous étendez pas plus au large, tenez-vous au milieu, de peur d'écart. C'est ce juste équilibre qui modère les affections, sauve du superflu, et se tient dans le nécessaire.

Pag. 424. En rapprochant le présent du passé, vous aurez à examiner quels progrès vous avez pu faire dans le

bien. Avez-vous gagné ou perdu en patience, en douceur, en résignation, en ferveur et en force de courage, tant dans la prospérité que dans l'adversité? Quel vaste champ ouvert à vos réflexions! Quel est aujourd'hui votre zèle, quelle est votre clémence, votre discrétion dans la pratique de ces vertus? dans quel esprit et quelle mesure vous pardonnez ou punissez? On n'est point innocent aux yeux de Dieu, quand on punit ce qu'il faudroit pardonner, ou que l'on pardonne ce qu'il faudroit punir.

On doit au sein du repos se tenir en garde contre l'inoccupation. Elle engendre la frivolité, elle tue la vertu. Entre séculiers, la plaisanterie n'est que plaisanterie; dans la bouche du prêtre, elle devient blasphème. Que l'on s'en permette en votre présence, vous pouvez peut-être le supporter, jamais en être l'organe. Il y a toujours moyen de les prévenir, ou d'en arrêter le cours, en portant la conversation sur des objets sérieux. Elles seront pour ces gens qui n'ont rien à faire des diversions utiles et agréables. Une bouche consacrée comme la vôtre à la vérité évangélique, doit s'interdire sévèrement tout langage étranger. Point d'acception de personnes dans vos jugements. Pag. 425.

Dans le *troisième livre*, saint Bernard appelle les méditations du pontife sur les choses qui sont au-dessous de lui, c'est-à-dire sur le monde entier, dont l'adminis-

tration lui a été confiée, non la possession, elle appartient à Dieu seul.

Matth. xvi 15. Il a été dit aux Apôtres : *Allez, soumettez l'univers tout entier*, en l'embrasant du feu que Jésus-Christ étoit venu allumer sur la terre. En butte à toutes les résistances, ils ont triomphé de toutes, et c'est en mourant qu'ils ont accompli leur mission. C'est aux mêmes conditions que vous succédez à
Luc. xii. 43. leur pouvoir, comme le serviteur fidèle et prudent que le Seigneur a établi sur ses domestiques. Gou-
Pag. 426. vernez comme eux pour l'utilité publique ; à titre d'économe, non pas de maître. Point de poison, point de fer que je redoute pour vous plus que le désir de dominer. Gouvernez, comme étant rede-
Pag. 427. vable à tous, aux Juifs, aux Grecs, aux gentils. Aux Juifs, pour réprimer leurs excès, non pour les exterminer ; aux Grecs, pour les ramener à l'unité; aux gentils, pour faire parvenir à leurs oreilles la prédication évangélique; aux mauvais chrétiens, pour extirper du milieu d'eux les vices qui déshonorent notre Eglise catholique, et désolent même le sanctuaire. O ambition, supplice des ambitieux ! comment se peut-il que, tourmentant tout le monde, tu plaises à tout le monde ! Point de passion qui exerce son empire avec plus de tyrannie, rien qui agite l'âme avec plus de violence ; et pourtant rien de plus commun parmi les hommes.

N'est-il pas vrai que la maison des Apôtres est plus fréquentée par l'ambition que par la dévotion ; que sa voix ne cesse, du matin au soir, de retentir dans les palais des grands, etc.

Le saint abbé s'élève avec force contre l'abus des appellations portées à Rome.

De toutes les parties du monde on en appelle au siége romain. C'est un hommage rendu à sa prééminence; mais, si vous êtes sage, vous vous réjouirez moins de cette prérogative que de l'utilité qui peut en revenir au public. Y a-t-il rien de plus beau que de voir les foibles à couvert de l'oppression, aussitôt qu'ils réclament votre nom? Mais au contraire, se peut-il rien de plus triste que de voir ceux qui ont fait du mal triompher, et ceux qui en sont les victimes se consumer en efforts inutiles? Comme il y auroit de l'inhumanité à n'être pas touché à la vue d'une personne qui, outre le tort qu'on lui a fait, est encore épuisée par la longueur du chemin et par la dépense, il y auroit de votre part lâcheté à ne pas sévir contre celui qui lui a occasioné tous ces maux. Toute appellation à laquelle on n'a point été contraint par une injustice est illégitime : elles ne sont un bien qu'autant qu'elles subviennent à la nécessité ; on doit, à cet égard, les appuyer et les maintenir, mais non quand on les fait servir à la fraude et à l'iniquité. Jusqu'à quand Pag. 428.

resterez-vous sourd et insensible à ce bruit confus d'appellations qui partout retentissent au mépris des lois et de l'ordre public ?

Pag. 430. Vous gouvernez, et souverainement : à quelle fin ? cela a besoin de considération. Est-ce afin que les sujets servent à votre agrandissement ? non, mais c'est afin que vous serviez au leur. Ils vous ont établi prince, pour eux, non pour vous.

Pag. 431. Plainte générale des Eglises contre les exemptions que l'on obtenoit du Saint-Siége.

Pag. 432. On soustrait les abbés aux évêques, les évêques aux archevêques, ceux-ci aux primats. Quelle excuse donner à ces envahissements ? Vous le faites parce que vous en avez le pouvoir : mais êtes-vous en droit de le faire ? convient-il de faire prévaloir votre volonté sur la loi ? Tout homme de bon sens doit commencer, dans chacune de ses actions, par examiner si la chose est permise, si elle est dans les bienséances, et enfin s'il est expédient de la faire...

Joan. VI, 36. Etes-vous plus grand que le Maître qui a dit : *Je ne suis pas venu pour faire ma volonté propre.* Quand on a tout, à quoi bon revendiquer des parcelles ? Ce n'est pas un bon arbre que celui qui porte pour tous fruits des insolences, des dissolutions, des dissipations, des scandales, des haines, des inimitiés mortelles et des discordes continuelles entre les Eglises......

Vous voyez combien est vraie cette parole de l'Apôtre : *Tout m'est permis, mais tout n'est pas expédient.* I. Cor. x. 23. Et si encore la chose n'est pas permise! Pardonnez à ma franchise : non, il ne vous est pas permis Pag. 433. de consentir à ce qui produit tant de maux. Croyez-vous qu'il soit en votre pouvoir de confondre l'ordre, d'arracher les bornes que nos pères ont posées? S'il est de la justice de rendre à chacun ce qui lui appartient, n'est-ce pas commettre une injustice d'ôter le bien à qui que ce soit? Vous vous tromperiez de croire que, pour être souverain, votre puissance soit la seule qui ait droit de commander. Il n'en est point qui ne soit établie de Rom. xiii. 1. Dieu, et dont il ne faille respecter la juridiction. « Tout est à vous; tout dépend du chef; mais c'est avec un certain ordre. On feroit un monstre du corps humain, si on attachoit immédiatement tous les membres à la tête. C'est par les évêques et les archevêques qu'on doit venir au Saint-Siége : ne troublez point cette hiérarchie qui est l'image de celle des Anges. Vous avez la plénitude de la puissance, mais rien ne convient mieux à la puissance que la règle (1). »

Il ne vous est pas défendu de dispenser, non, mais de dissiper. Quand il y a nécessité, la dispense est excusable; qu'il y ait utilité, elle est louable; mais il faut qu'il y ait utilité publique et non particulière.

(1) Traduit par Bossuet, *Serm. sur l'unité*, tom. v, pag. 509.

Pag. 434. Des décrets de discipline ont été rendus; lequel a été exécuté? Le luxe des habits a été défendu, mais non réprimé. Que s'ensuit-il? le plus déplorable des abus, l'impunité, fille de la négligence, mère de l'insolence, racine de l'impudence, nourrice des transgressions.

Pag. 437. *Livre quatrième.* Aujourd'hui tout le zèle des ecclésiastiques consiste à soutenir leur dignité. On donne tout à l'honneur, rien ou presque rien à la sainteté. Songez, vous dit-on, au rang que vous tenez; la dernière chose dont on s'occupe, c'est la volonté de Dieu; on ne s'embarrasse point de la perte du salut. Hé quoi! pouvez-vous dormir tranquille, au milieu des liens de la mort dont vous êtes environné? Souffrez que je vous dise, ou plutôt, pardonnez-moi si je vous dis ces choses avec moins de témérité que de crainte: j'ai pour vous une sainte émulation, et Dieu veuille qu'elle soit aussi utile qu'elle est véhémente! Je ne vous épargne point, afin que Dieu vous épargne. Jamais on n'a vu saint Pierre marcher par les rues, paré de pierreries et de soie, ni couvert d'or, ni traîné par un magnifique équipage, ni accompagné de soldats, ni environné de la foule et du bruit d'une multitude d'officiers; car il croyoit bien sans tout cela accom-
Jean XXI. 15. plir le commandement du Seigneur: *Si tu m'aimes, pais mes brebis.* Avec toute cette pompe, vous suc-
Pag. 438. cédez à Constantin, non à Pierre...

On peut entrer à la cour homme de bien, on ne Pag. 439.
l'y devient pas. Si nous savons, par trop d'expériences, qu'il est bien plus ordinaire de s'y pervertir que de s'y réformer, le maître doit s'appliquer à rechercher ceux en qui l'on ne craigne point de corruption, et l'on n'ait point à désirer d'amendement. C'est pourquoi, conférez les dignités, non à ceux qui les demandent ou qui s'y offrent, mais à ceux qui les évitent ou les refusent. Or, telles sont les qualités nécessaires, à mon avis, à ceux que vous Pag. 440.
choisirez. Qu'ils ne craignent rien que Dieu, n'espèrent rien que de Dieu; disposés à soutenir vigoureusement le droit des affligés, réglés dans leurs mœurs, habitués à l'obéissance, soumis à la discipline, catholiques dans la foi, fidèles dans la dispensation, droits dans leurs jugements, prévoyants dans les conseils, discrets dans l'exercice de l'autorité, courageux dans l'exécution, modestes dans leur langage, fermes dans l'adversité, modérés dans leur zèle; qui ne méprisent point le peuple, mais qui l'enseignent; ne flattent point les riches, mais s'en fassent respecter; qui ne chargent point les pauvres, mais qui les soutiennent; qui aient soin de leur réputation, et ne portent point envie à celle des autres; qui aiment l'oraison et la pratiquent, qui se rendent aimables, moins par leurs paroles que par leurs œuvres, et se fassent révérer, non par leur faste, mais par leurs actions... Mais où les Pag. 441.

rencontrer? Vivrai-je jamais assez de temps pour le voir? Oh! s'il m'étoit donné de voir l'Église de Dieu soutenue par de si fermes appuis!...

Pag. 443. Qu'un cheval tombe : quel empressement pour le relever! Qu'une âme périsse, personne n'y pense. Et certes ce n'est pas merveille; nous ne nous apercevons pas même de nos propres chutes.

Est-il rien de plus indigne d'un évêque que de s'occuper d'ameublements et de revenus, de vouloir tout connoître, tout approfondir, d'entrer dans les plus minutieux détails, de se laisser aller aux soupçons, de s'affecter pour une chose perdue ou négligée? Un chrétien doit rougir de ne pas abandonner à Jésus-Christ le soin de ses intérêts.

Un ruisseau creuse la terre partout où il coule; de même le train des affaires entame la conscience. S'il est possible qu'un torrent inonde une campagne sans attaquer les blés, croyez que vous pouvez traiter les affaires sans offenser votre âme.

Pag. 444. Ignorez bien des choses, dissimulez-en beaucoup, et souvent oubliez.... Ce que je veux de vous, ce n'est pas que vous soyez austère, mais grave.

L'Église romaine est la mère des Eglises, elle n'en est pas la souveraine.

Pag. 447. *Livre cinquième.* Elevons nos considérations vers la céleste Jérusalem, notre mère. Nous savons que les citoyens de cette cité sainte sont des Esprits puissants, glorieux, bienheureux, distingués par des

ordres divers; immortels, impassibles, produits par grâce non par nature; intelligences pures et sensibles; résidants au sein d'une éternelle paix; destinés par le souverain Créateur à son service et à ses louanges. Nous savons quelques-uns de leurs noms, que l'oreille nous a appris; par lesquels nous pouvons en conjecturer et discerner les offices, les mérites, les degrés et les ordres : ce sont les Anges, les Archanges, les Vertus, les Puissances, les Principautés, les Dominations, les Trônes, les Chérubins et les Séraphins. Les premiers, selon la doctrine de Hebr. I. 14.
saint Paul, sont préposés à la garde de chacun de ceux qui ont reçu l'héritage du salut.

A leur tête, *les Archanges* qui, initiés plus avant dans la connoissance des divins mystères, ne sont envoyés que pour les plus importants messages. Ainsi Gabriel à Marie, pour lui annoncer la plus Luc. I. 26.
grande des nouvelles.

Par-dessus tous ceux-là, *les Vertus*, auxquelles il est donné d'opérer les prodiges qui changent l'ordre des éléments, et répandent l'effroi sur la terre.

Les Puissances, d'un ordre supérieur, arrêtent les fureurs des Démons.

Les Principautés, ministres particuliers de la Providence, pour régir les principautés de la terre, les établir, les limiter, les retrancher ou les changer.

Les Dominations, chargées d'une sorte d'inten-

dance générale sur les autres ordres des célestes intelligences.

Pag. 448. *Les Trônes*, sur lesquels Dieu est assis.

Les Chérubins puisent à la source même de la sagesse, qui est la bouche du Très-Haut, les trésors de la science qu'ils répandent sur tous les habitants de la céleste Jérusalem.

Les Séraphins, esprits tout enflammés du feu divin qu'ils versent dans les âmes des bienheureux.

O Eugène! que nous sommes bien ici! et que nous y serions mieux encore, si toutefois le reste de nous-mêmes suit là où nous sommes allés déjà seulement en partie, et encore en la moindre partie de notre être! Nos affections languissent accablées sous le pesant fardeau de la masse du corps, et nos désirs demeurent attachés à cette vile fange qui nous enchaîne. Nous y envoyons bien nos pensées, mais froides, mais stériles et inanimées, et pourtant, d'après ce foible aperçu, nous pouvons nous écrier

Ps. xxv. 8. avec le psalmiste : *Seigneur, j'ai aimé la beauté de votre maison et le lieu de la demeure de votre gloire.*

Pag. 449. Les Séraphins nous indiquent de quelle manière aime celui qui n'a point sujet d'aimer, mais qui ne hait rien de tout ce qu'il a fait ; comment il échauffe ceux qu'il a prédestinés, comment il les avance et les embrasse, comment il consume les ignorances de la jeunesse de ses élus et les pailles de leur igno-

rance, afin de les purifier et de les rendre dignes de son amour.

Les Chérubins nous font reconnoître que Dieu est le Seigneur de la science qui n'ignore que l'ignorance, qui est tout lumière, pour qui il n'est point de ténèbres; qui est lui-même sa lumière.

Dans les Trônes, nous voyons que le Juge qui y est assis n'a rien de formidable à l'innocence, qu'il est impossible de le surprendre; toujours adorable, toujours calme, toujours plein de miséricorde et d'amour.

Dans les Dominations: combien grand est le souverain Dominateur dont l'empire subsiste par sa seule volonté, et qui ne connoît de bornes à sa domination que l'éternité.

Dans les Principautés: le principe de tout être, le suprême modérateur de toutes choses.

Dans les Puissances: sa force invincible en faveur de ceux qu'il protège.

Dans les Vertus: qu'il y a une vertu qui s'étend partout également, de qui toutes choses tiennent leur être, vivifiante, efficace, invisible, immobile, qui néanmoins remue toutes choses utilement, et les maintient avec force, se montrant quelquefois par des opérations extraordinaires et miraculeuses.

Enfin, dans les Anges et les Archanges, la vérité et l'expérience de cette parole: *Il prend soin de chacun de nous*, puisque sans cesse il nous envoie I. Petr. v. 8.

ces Esprits bienheureux, nous instruit par leurs révélations, nous avertit par leurs secrets mouvements, nous console par leur assiduité.

Pag. 450. De là nous remontons jusqu'à Dieu, principe universel, essence souveraine. Si vous dites de lui qu'il est bon, qu'il est grand, qu'il est bienheureux, n'importe quoi, tout est compris en ce mot : *Il est*
Exod. III. 14. *celui qui est.* Il est celui sans qui rien n'existe, car il est aussi impossible que rien soit sans lui, que lui sans lui-même...

Vous me demanderez : Toutes choses étant en lui, où est-il lui-même? A cela, je reste sans réponse; car, quel lieu le pourroit contenir? Si vous demandez où il n'est pas, je ne répondrai pas davantage; car, quel lieu peut être sans lui? Sa nature est incompréhensible; toutefois vous en êtes un peu approché, si vous dites que, ne pouvant être enfermé dans aucun lieu, il n'est nulle part; que, n'étant exclus d'aucun lieu, il est partout; et que, par une manière sublime et inconcevable, comme toutes choses sont en lui, il est lui-même en toutes choses. Ne demandez point davantage où il étoit : il n'étoit rien que lui, donc il étoit en lui-même.

Pag. 451. Qu'est-ce que Dieu? ce qui se peut imaginer de meilleur. La divinité, par laquelle on dit que Dieu est Dieu, n'est autre chose que Dieu lui-même. Il est lui-même sa forme, il est lui-même son Es-

sence, un, simple, indivisible. Il n'est point composé de parties comme le corps, ni sujet à changement; toujours le même et de la même manière. Dieu est toutefois Trinité; mais en admettant en Dieu la Trinité, nous ne détruisons pas l'unité. Nous disons le Père, nous disons le Fils, nous disons le Saint-Esprist; néanmoins ce ne sont pas trois Dieux, mais un seul Dieu. Il n'y a qu'une substance, mais trois personnes. Les propriétés des personnes ne sont autre chose qu'un Dieu, une divine substance, une divine nature, une divine et souveraine majesté. « C'est une dangereuse témérité de vouloir comprendre ici-bas le mystère de la Trinité; c'est une religieuse piété de le croire, mais ce sera un jour une grande récompense et une félicité parfaite de le connoître (1). » Que votre pensée s'élève le plus haut possible, jamais elle ne pourra l'atteindre. Il seroit absurde de chercher le Très-Haut au-dessous de ce que l'homme peut penser. Pag. 452. Pag. 453.

Dieu est la seule chose qu'on ne peut jamais chercher en vain, bien qu'on ne le puisse jamais trouver.

Qu'est-ce donc que Dieu? Quant à l'universalité des choses, il en est la fin; quant à l'élection des bons, c'est le salut; quant à lui-même, il n'y a que Pag. 455.

(1) Traduit par Fromentières, *Serm.*, tom. I, pag. 400 : *Scrutari hoc temeritas est, credere pietas est, nosse vita.*

lui qui le sache. Qu'est-ce que Dieu ? Une volonté toute puissante, une vertu parfaitement bonne, une lumière éternelle, une raison immuable, une souveraine béatitude qui crée les âmes afin qu'elles en soient participantes, leur imprime des affections, afin qu'elles le désirent ; les dilate, afin qu'elles le comprennent ; les rend fécondes, afin qu'elles fructifient ; les dirige à l'équité, les forme à la bonne volonté, les dispose à la sagesse, les excite à la vertu, les visite pour les consoler, les illumine pour s'en faire connoître, les perpétue pour leur donner l'immortalité...

Dieu n'est pas moins le supplice des superbes que la gloire des humbles, rémunérateur des bons par sa miséricorde, vengeur des méchants par sa justice.

Pag. 456. Il jette dans les consciences coupables *le ver qui ne meurt point*, c'est-à-dire le souvenir du passé, qui s'y attache et ne cesse de les persécuter. Je n'envisage qu'avec effroi ce ver dévorant, cette mort où sans cesse l'âme se survit à elle-même, seconde mort, qui ne tue pas absolument et ne laisse plus vivre. Oh ! qui leur donnera de mourir une fois, pour ne pas mourir éternellement, à ceux-là
Luc. XXIII. 30. qui diront *aux montagnes de tomber sur eux, et aux rochers de les anéantir!* Mais, hélas ! ils invoqueront la mort, et la mort ne viendra pas. Qu'est-ce à dire ? Que l'âme étant immortelle, ne sera ja-

mais sans sa mémoire, autrement elle cesseroit d'être âme. Ainsi, tant que subsiste l'âme, la mémoire dure, mais dans quel état? toute souillée de ses crimes, enflée de ses vanités, infectée de ses déréglements. La mémoire les reproduit, les rend éternellement présents. Ce qui fut fait ne peut pas n'avoir pas été fait (1).

TRAITÉS DIVERS.

1. *Traité des mœurs et des devoirs des évêques.*

Il est adressé à un archevêque de Sens qui, après avoir, durant un assez long temps, délaissé son troupeau pour les plaisirs de la cour, s'étoit enfin rendu à l'exercice de son ministère, et avoit de-

(1) Bourdaloue : « Dans une volonté perverse et criminelle, ce n'est point précisément l'effet qu'il faut regarder, mais encore plus la volonté, l'affection du cœur ; et quoique l'effet manque, parce qu'il ne dépend pas de l'homme, il est juste que la volonté soit punie, et qu'elle le soit d'une manière proportionnée à sa mauvaise disposition. Si l'acte du péché ne dure pas, l'amour du péché et l'attachement au péché est en quelque manière éternel, de sorte que dans la disposition du pécheur est renfermée une volonté secrète, ou, pour parler avec l'école, une volonté interprétative d'être à jamais pécheur, puisqu'il voudroit toujours posséder ce qui entretient son péché. » (*Eternité malheureuse, Dominic.*, tom. IV, pag. 146, 147.) Saint Bernard : *Itaque durante anima, durat et memoria... Transierunt a manu, sed non a mente. Proinde etsi facere in tempore fuit; sed fecisse in sempiternum erit. Non transit cum tempore quod tempora transit : in æternum ergo necesse est cruciet, quod perperam te egisse in æternum memineris.* (Pag. 456, 457.)

mandé à l'abbé de Clairvaux ses conseils pour s'affermir dans ses projets de conversion. Vous avez sagement fait de croire qu'un ministère tel que celui de l'épiscopat, ne pouvoit se passer de conseils, mais qu'il falloit les bien choisir : *Ayez beaucoup d'amis*, nous dit l'oracle de la sagessse, *mais choisissez pour conseil un homme entre mille*. C'est par votre déférence à ses lumières, que vous éviterez d'être précipité dans vos jugements, emporté dans la répression des abus, également loin, et d'une molle complaisance, et d'une excessive rigueur, que par là vous viendrez à bout de triompher de la simonie et de l'avarice.

Pag. 462. Eccli. VI. 6.

Vous honorerez votre ministère, dit l'Apôtre. Votre ministère, entendez-vous, non votre domination. Vous l'honorerez, comment? par la recherche des habillements, par le faste des équipages, par la splendeur des édifices? non, mais par la régularité des mœurs, par la constante application aux exercices de la vie spirituelle, par vos bonnes œuvres. Combien il en est aujourd'hui qui sont dans des principes différents! On voit des prêtres plus occupés de leur mise que des devoirs de leur profession. Qu'on les y rappelle, ils se fâchent, ils se récrient qu'on les assimile à des femmes : pourquoi donc leur ressemblent-ils? Permis à elles d'emprunter ces ornements extérieurs; elles cherchent à plaire à leurs maris. Mais vous, prêtre du Très-

Pag. 463. Rom. XI. 13.

Haut! à qui devez-vous chercher à plaire, à Dieu ou au monde? Si c'est au monde : pourquoi êtes-vous prêtre? si c'est à Dieu : pourquoi vous confondre avec le peuple? Si vous en êtes le pasteur, n'y a-t-il point de différence entre le pasteur et les brebis? Que l'ennemi du troupeau vienne à se montrer, qui viendra à son secours?...

Quelle indignation je vais exciter! un simple religieux oser juger l'épiscopat (1)! Et! plût au Ciel, que je fusse sans yeux, pour ne pas voir ce que l'on défend à ma bouche de censurer! Mais pour n'être qu'une simple brebis, verrai-je sans effroi des loups dévorants fondre sur le pasteur du troupeau?

(1) M. Le Franc de Pompignan, archevêque de Vienne, se propose cette question : Est-il à propos d'écrire ou de parler en public sur les devoirs de l'épiscopat? Et il y répond par ce raisonnement : « Je ne parcourrai pas cette multitude d'écrits, où les hautes obligations de l'épiscopat n'ont été ni déguisées ni atténuées. Je m'arrêterai à deux traités de saint Bernard, l'un adressé en forme de lettre à Henri, archevêque de Sens, *sur les mœurs et les devoirs des prélats*, l'autre, où, sous le titre général de *Considérations*, il explique au pape Eugène III, son ancien disciple, les objets dont un souverain pontife doit occuper sans cesse son esprit pour en pénétrer son cœur. Il n'ignoroit pas sans doute que les vérités inculquées dans ces deux écrits, et ce ne sont pas les seuls où il en fasse mention, formeroient un contraste frappant avec la vie de beaucoup de prélats de ce temps-là, et avec les actions de plusieurs papes. Il s'attendoit bien que ces écrits ne resteroient pas entre les mains de ceux à qui il les envoyoit. Ces considérations ne l'arrêtoient pas; et quoiqu'il n'y ait jamais eu dans l'Eglise d'homme plus respectueux envers le Saint-Siége, et plus soumis aux évêques, il n'en rabattoit rien des fortes instructions qu'un zèle aussi pur qu'éclairé lui dictoit pour eux. » (*Lettres à un évêque* (Paris, 1802), Lettre VIII, pag. 573 et suiv.)

Quand je fermerois la bouche, empêcherai-je l'Église tout entière de retentir du cri d'alarme? Je serois sans voix, n'y en aura-t-il plus au fond des consciences? Je me tairai, à la bonne heure : anéantirez-vous cette plainte qu'exhala, jadis, non un des Apôtres, non l'Evangile, non un écrivain sorti de la tribu sacerdotale, mais un homme élevé dans la superstition païenne : *Dites-nous, ô pontifes, que fait l'or?* Dit-il, *dans le sanctuaire* (1)? Non, mais sur le mors de ces chevaux? Et toutefois ce luxe iroit mieux là qu'ici. Quand donc je fermerois la bouche, si la cour des rois ne crie pas, la misère des pauvres n'en criera pas moins haut. La rumeur publique ne le diroit pas, que la famine le publieroit éloquemment. Tant d'indigents, tant de malheureux, sans habits, sans pain, font retentir leurs plaintes amères : à quoi bon cet or de vos équipages? que nous sert, à nous qui mourons de faim, cette profusion de vêtements précieux étalés sur vos personnes, ou réservés dans vos riches garde-robes? Ce bien que vous prodiguez, il est à nous; ce que vous consumez à ces frivoles dépenses, c'est un vol que vous nous faites. Nous ne sommes pas moins que vous l'ouvrage de Dieu, pas moins que vous rachetés du sang de Jésus-Christ. Nous sommes vos frères : jugez donc s'il vous est permis de repaître vos yeux de l'héritage de vos frères, et d'employer à mille

(1) Dicite, pontifices, in fræno quid facit aurum?
PERSIUS.

superfluités ce qui doit nous nourrir. Vous prenez sur nos besoins tout ce que vous donnez à votre vanité. Funeste cupidité qui nous égorge, et qui vous tue vous-mêmes avec nous! Le sanctuaire est-il donc un héritage qui vous soit dévolu en propre? Voilà ce que l'on se demande en présence du Seigneur. Si les pauvres ne le disent pas tout haut, parce qu'ils ont intérêt à ne pas irriter votre orgueil, un jour viendra où ils ne craindront pas de proclamer ces plaintes en présence du Dieu vengeur de la cause de la veuve et de l'orphelin.

Il lui recommande en particulier les vertus de chateté, de charité et d'humilité; mais il veut que sa charité naisse d'un cœur pur et d'une bonne conscience, d'une foi sincère. La pureté de cœur doit avoir deux objets, la gloire de Dieu et l'amour du prochain; la bonne conscience consiste à se repentir du mal et à n'en plus commettre; la foi sincère est celle qui se soutient et agit par la charité. Pag. 464 et et seq.

On se précipite dans le sanctuaire; on y arrive de tout âge, de toute condition : savants, ignorants, c'est à qui s'emparera des fonctions du ministère ecclésiastique; comme si, du moment où l'on y sera parvenu, il n'y avoit plus rien à faire. Passe encore pour ceux qui n'ont pas fait l'essai de leurs forces. Mais, en voyant les emplois de l'Eglise occupés par des hommes qui, après avoir eu l'imprudence de s'y engager témérairement, non-seulement ne sentent Pag. 472.

point le fardeau qui les charge, mais aspirent toujours à s'en imposer de nouveaux; on fait comme eux, on ferme comme eux les yeux sur les dangers, on se pousse sans cesse pour monter plus haut; tant on se laisse égarer par la cupidité et par l'envie! L'ambition et l'avarice sont insatiables. Est-on arrivé, soit par mérite, soit par argent, soit par le privilége de la chair et du sang, à posséder quelque dignité éminente? on ne s'en tient pas là. Il faut multiplier et cumuler les bénéfices; il en faut dans une église et puis dans une autre: on n'en a jamais assez. De dignitaire de chapitre, on veut devenir évêque; d'évêque, archevêque; et que l'on y arrive; je ne sais pas où s'arrêteroient les rêves d'une ambition que rien ne satisfait.

Pag. 475. Saint Bernard s'élève avec force contre les exemptions et contre le faste des abbés, qui affectent l'indépendance; le travail des mains, la retraite, la pauvreté volontaire devant être les ornements et les seules marques distinctives de la vie monastique.

II. *De la réforme des clercs.*

L'auteur y attaque surtout ceux qui témoignoient trop d'avidité pour les dignités de l'Église, et qui s'engageoient dans les ordres sacrés sans réflexion et sans examen; mais il y traite aussi de la conversion des mœurs et de la pénitence; il fait voir que personne ne se peut convertir à Dieu qu'avec le secours de sa grâce

prévenante, et que lorsqu'il a fait retentir sa voix dans le cœur du pécheur, c'est à nous à obéir à cette voix, et à ouvrir les yeux à la lumière qu'il répand sur nos ténèbres, pour nous faire apercevoir toutes nos iniquités; que ce n'est qu'en cette vie qu'on peut les effacer par la pénitence : le regret que l'on en aura dans l'autre devant être inutile, parce que dans les damnés le péché sera aussi irrémissible que le supplice sera durable. Il exhorte le pécheur à ne pas étouffer le cri de sa conscience, et met sous ses yeux la vanité des biens terrestres.

Biens de ce monde, vanité des vanités! Oh! combien vous n'êtes rien! Que d'embarras pour les acquérir, de sollicitudes pour les conserver, de regrets quand on vient à les perdre! Vos richesses ne servent que pour les autres; celui qui les possède n'en a pour lui que le nom et que les embarras... Le monde berce de fausses espérances ceux qui s'abandonnent à lui, leur faisant oublier la noblesse de leur origine et de leurs destinées, les ravalant à la condition des animaux. D'où peut venir une bassesse aussi déplorable : qu'une âme, d'une nature si excellente, faite pour aspirer à une immortelle béatitude et à la gloire du grand Dieu, émanée de son souffle divin, créée à son image, rachetée par son sang, gratifiée du don de la foi et de l'adoption de l'Esprit Saint, se dégrade au point de se courber misérablement sous la chaîne des sens! Combien ceux-là sont dignes de tous leurs maux, qui préfè- Pag. 484.

rent l'aliment des animaux immondes aux mets qu'ils pourroient goûter à la table paternelle! Ne faut-il pas être insensé pour ne s'occuper que d'une chair stérile, aux dépens de son âme, pour donner ses soins à engraisser son corps pour les vers qui en feront leur pâture? Je veux bien, pour un moment, qu'il y ait quelque chose de spécieux et de séduisant dans les avantages que le monde paroît offrir à ses adorateurs : qui peut ignorer combien la possession en est peu sûre? La seule chose dont on soit bien assuré, c'est qu'ils durent peu, et que l'on ne sait jamais le moment où l'on en sera dépouillé. Souvent ils n'attendent pas même à la mort pour échapper. Eh! qu'y a-t-il au monde de plus certain que la mort, de plus incertain que l'heure de la mort? Elle n'épargne ni le pauvre, ni le riche; elle ne respecte ni âge, ni condition; la seule différence entre le vieillard et le jeune homme, c'est qu'elle est à la porte du premier, et qu'elle attend l'autre. Combien donc n'est-on pas malheureux, dans ce
Pag. 485. sentier glissant et enveloppé des ténèbres de la vie humaine, de se consumer en travaux stériles, sans considérer que cette vie n'est qu'une vapeur dissipée en un moment! Ambitieux! vous voilà parvenu à la fin à cette dignité que vous poursuiviez depuis si long-temps; gardez-la bien tant que vous l'avez. Avare, tu as rempli tes coffres, fais exactement la garde à l'entour. Votre terre vous a donné une abon-

dante récolte ; démolissez vos greniers pour en construire de plus vastes ; dites à votre âme : Te voilà des biens en grand nombre pour un long avenir : *Insensé*, va-t-on vous répondre, *cette nuit même on viendra vous redemander votre âme ; et toutes ces provisions, à qui passeront-elles ?* Luc. XII. 19.

Encore s'il n'avoit que ses biens à perdre, mais que le maître lui-même ne dût pas être enveloppé dans leur ruine, et d'une manière plus déplorable ! Mais le salaire qui attend le péché, c'est la mort ; et qui a semé dans la chair, moissonnera la corruption de la chair ; car il n'en est pas des œuvres comme des biens. On sème sur la terre pour recueillir dans l'éternité. On sème sans s'en douter, on sème tout en s'enveloppant des mystères d'iniquité. Vous croyiez être seul quand vous vous y abandonniez ; l'œil des Anges, l'œil de Dieu, plus formidable encore, perçoit et l'épaisseur des murailles, et l'obscurité des ténèbres.

Ce n'est pas assez pour une vraie conversion de s'éloigner du mal ; il faut faire du bien, et en rapporter la gloire à Dieu. Le temps de la pénitence est celui de pleurer ses péchés ; mais le pénitent ne doit pas se laisser absorber par la tristesse ; il faut qu'il adoucisse l'âcreté de ses larmes par l'espérance de la consolation et des douceurs, que ceux qui sont véritablement convertis goûtent dans les délices de la vie spirituelle. Pag. 486.

III. *Du précepte et de la dispense.*

Réponse à des religieux de l'ordre de saint Bruno.

Pag 502. *Sur les dispenses.* Nos anciennes institutions ont été établies, non pour obliger d'une manière absolue et universelle, mais comme étant réputées plus utiles pour entretenir la charité. Dans tout ce qui concourt à ce but, point de dispense, point de changement légitime de la part même des supérieurs. Mais que des circonstances nouvelles, en opposition avec l'esprit qui les fonda, viennent à exposer la charité, toutefois au jugement de ceux-là seuls qui ont droit d'en connoître, les régles de la justice veulent que tel usage, introduit dans un esprit de charité, soit supprimé, ou interrompu, ou changé contre un autre jugé plus avantageux. Il y auroit de l'inconséquence à vouloir conserver contre la charité ce qui fut établi pour la seule charité. Il n'y a de fixe et d'immuable que ce qui eut pour base la nécessité. Je ne suis ni le seul ni le premier à émettre cette opinion ; c'étoit là l'avis des papes Gelase et saint Léon : « Là, disent-ils, où il n'y a point une » nécessité contraire, que l'on s'en tienne invariable- » ment aux ordonnances des saints Pères; et quand » la nécessité parle, la dispense est permise aux su- » périeurs ; c'est l'utilité de l'Eglise qui fait la règle, » et la nécessité qui change la loi. »

Je distingue des nécessités de diverses sortes : Pag. 563.
l'une absolue, inviolable ; celles qui viennent non des hommes, mais de Dieu qui les a sanctionnées de sa souveraine autorité, et à quoi Dieu seul, qui en est l'auteur, a droit de déroger. Par exemple, les préceptes donnés par lui-même dans sa loi, tels que ceux-ci : Vous ne tuerez point, vous ne commettrez point d'adultère, vous ne déroberez rien ; et autres semblables, tous indépendants des hommes, mais restant subordonnés à l'autorité de Dieu, qui, dans certaines circonstances, a jugé à propos d'y apporter des exceptions, comme au moment de la sortie d'Egypte il commanda aux Hébreux de dépouiller les Egyptiens ; action qui seroit réputée un vol, si elle n'eût été commandée par le souverain Dominateur de toutes choses. Que nous rencontrions dans l'histoire de l'ancien Testament d'autres faits de ce genre, dont le motif n'est pas expliqué par l'Ecriture, nous en devons conclure de deux choses l'une : ou que c'étoit l'homme qui agissoit, et que, dans ce cas, c'étoit une faute échappée à l'humanité, ou bien que c'étoit l'esprit prophétique, et qu'alors c'étoit Dieu qui en étoit le principe ; par exemple, le fait de Samson, se donnant la mort à lui-même pour la donner aux Philistins, action qu'il seroit difficile de justifier, à moins de l'attribuer à une instigation particulière et surnaturelle. Il est une autre nécessité bien plus explicite encore, celle qui

a pour fondement la raison divine, éternelle, à quoi rien ne peut déroger, pas même Dieu lui-même. De ce genre est toute la doctrine exprimée dans le sermon de Jésus-Christ sur la montagne, tout ce que prescrivent l'ancien et le nouveau Testament, concernant les devoirs de la charité, de l'humilité, de la miséricorde, et le reste; à quoi il est impossible de manquer sans compromettre à la fois et la loi et tous les intérêts. Point de circonstance, fût-ce même le danger de la vie, qui puisse en délier, comme il n'est personne qui ait droit d'en affranchir. De ces deux nécessités, la première peut bien, mais dans des occasions extrêmement rares, admettre à des dispenses; la seconde, jamais. Quant à celle dont nous parlions d'abord, la nécessité de l'obéissance reste soumise, non pas à la volonté arbitraire, mais à la sage discrétion du supérieur ecclésiastique.

IV. *Apologie de saint Bernard.*

L'abbé de Clairvaux avoit accusé en diverses rencontres le relâchement des moines de Cluni ; on lui en fit des reproches. Il crut devoir se justifier par cet écrit, adressé à Guillaume de Saint-Thierri. Il proteste que lui et les siens sont très éloignés de blâmer un ordre religieux tel que celui de Cluni, où il y avoit des hommes également recommandables par leurs vertus et leurs lumières, et déclare que ses censures ne portent que sur le petit nombre de ceux qui ne leur ressembloient pas.

Chrétiens qui, par votre profession, avez renoncé aux superfluités du monde, et qui, par la malignité de vos discours, êtes si loin des devoirs de votre profession, pourquoi vous sacrifier ainsi et vous immoler en pure perte? c'est vous rendre les plus misérables de tous les hommes. Tant de privations et de travaux pour aboutir à être un jour châtiés plus rigoureusement que tous les autres hommes! N'aviez-vous donc pas à choisir une autre voie plus douce pour vous mener aux Enfers? Si vous deviez finir par y arriver, pourquoi du moins n'y pas aller par le grand chemin qui conduit à la mort; par les ris et les divertissements, plutôt que par les afflictions, et pour des afflictions nouvelles? Ceux-là du moins sont bien moins à plaindre, lesquels, bien que pécheurs et réservés à d'éternels supplices pour des joies temporelles, ont joui dans le monde de l'abondance de ses biens. Malheur à ceux qui, comme Simon le cyrénéen, portent la croix d'autrui, et non pas la leur, comme Jésus-Christ! Malheur, et deux fois malheur, aux pauvres orgueilleux! malheur, et deux fois malheur, à ceux qui portent la croix de Jésus-Christ, ne marchant pas sur ses traces; qui ont part à ses souffrances, sans imiter son humilité! Eh! que vient faire l'orgueil sous les haillons de l'humilité? Pag. 527. Pag. 528.

La variété des observances dans les ordres religieux ne doit point mettre obstacle à la paix. Marthe

et Marie servoient le Seigneur avec un zèle égal, mais d'une manière différente. Où seroit la paix dans l'Eglise, si chacun de ceux qui choisissent un ordre particulier méprisoit ceux qui vivent autrement, ou en étoit méprisé, n'étant pas possible
Pag. 530. qu'un même homme embrasse tous les ordres, ou qu'un seul ordre renferme tous les hommes? Quant à moi, je les loue tous et je les aime, pourvu qu'ils vivent avec piété et justice dans l'Eglise, en quelque endroit de la terre où ils se trouvent; et si je n'en embrasse qu'un seul par la pratique, je les embrasse tous par la charité, qui me procurera, je le dis avec confiance, le fruit des observances que je ne pratique pas.

Pag. 532. L'essentiel de la règle ne consiste, ni dans les vêtements, ni dans la manière de se nourrir, mais dans les vertus de l'homme intérieur.

Pag. 534. Que vous sert de matter votre corps, de l'écraser de travaux, si vous ouvrez votre cœur à l'orgueil, à l'envie, à l'animosité? Non pas sans doute que la mortification extérieure soit inutile. Au contraire; et les religieux de Cluni qui la négligent sont répréhensibles à cet égard (1).

(1) Le saint abbé leur fait ici des reproches, qu'un prédicateur moderne n'a pas craint de reproduire dans ces termes : « Voyez comment est servie la table de ces messieurs : On y entasse mets sur » mets; ils ont assez de conscience pour ne vouloir pas manger de » viande; mais à cela près, on leur donne ce qu'il y a de plus délicat

Il est hors de doute que tout ce qui paroît de mauvais au dehors prend sa source dans le cœur. Un cœur vain répand sur le corps les marques de sa vanité ; la superfluité extérieure décèle la vanité intérieure. On ne prendroit pas tant de soin des ornements du corps, si l'on n'avoit pas auparavant laissé son âme dépouillée des vertus qui en font la parure. Pag. 537.

Je le répète avec un écrivain du paganisme : *Dites-moi, pontifes, que fait l'or dans le sanctuaire ?* Dites-moi, pauvres, ou soi-disant tels, car c'est moins au vers qu'au sens que je fais allusion : dites-moi ce que fait l'or dans le sanctuaire. Quel fruit en pouvons-nous recueillir ? Parce que nous sommes confondus parmi les nations, en aurions-nous pris les mœurs, et serions-nous devenus esclaves de leurs superstitions ? Le secret mobile qui nous fait Pag. 539.

» et de plus monstrueux dans la mer et dans les rivières ; et ce qui » rassasieroit plusieurs autres si on leur en donnoit autant, ne fait » qu'irriter davantage leur appétit quand on leur apporte de nou- » veaux services. Les meilleurs cuisiniers sont pour eux ; encore ne » sont-ils pas trop habiles : et quand quelque chose manque à leurs ra- » goûts, on leur en fait de furieuses réprimandes ; et l'on excite l'ap- » pétit par tant d'endroits, que plus on mange, plus on a faim ; les » premiers morceaux ne servent que de disposition à un régal plus » long et plus abondant, etc., etc. » (Joli, *OEuvres mêlées*, p. 304.)

Saint Bernard ajoute à ces plaintes d'autres accusations non moins véhémentes contre la recherche des parures, soit dans les habits, soit dans les ameublements, la prodigalité dans les équipages, la magnificence des batiments, même des oratoires.

agir ne seroit-ce pas l'amour de l'argent, qui est une veritable idolatrie? L'aspect de ces somptueuses vanités excite bien plus à l'admiration que la prière et la componction. O vanité des vanités! mais vanité, dirai-je, plus futile qu'insensée?..... Les spectacles ne manquent pas à la curiosité, et nos pauvres manquent du nécessaire....

Pag. 540. Plaise au Ciel que ces lignes ne soient pas un sujet de scandale! Je sais trop qu'on ne fait pas le procès au vice sans offenser les vicieux; mais peut-être aussi, qu'avec la grâce du Seigneur, plusieurs de ceux dont j'appréhende d'avoir excité l'humeur m'en sauront gré, si toutefois ils renoncent aux désordres contre lesquels je me suis élevé.

v. *Ecrit à la louange des chevaliers du Temple.*

Cet ordre, si célèbre par les héroïques vertus qui signalèrent ses commencements, et par le procès qui termina son existence, venoit d'être fondé par Hugues, qui en fut le premier grand maître, à qui saint Bernard adresse ce traité. Il parle de ces religieux comme de nouveaux Macchabées, armés pour la défense de la foi.

Pag. 546. Le soldat chrétien porte les armes et combat avec une pleine sécurité. Il ne craint pas, ni de tremper son glaive dans le sang de son ennemi, ni d'exposer ses propres jours; il sait que la mort, ou donnée ou reçue pour la cause de Jésus-Christ, n'a rien

que d'innocent, rien que d'honorable. Qu'il succombe, il gagne le ciel; qu'il triomphe, il fait vaincre Jésus-Christ.

Je ne serois point d'avis qu'on allât porter la mort chez les infidèles, s'il y avoit d'autre moyen de sauver les fidèles de l'oppression. Dira-t-on qu'il n'est jamais permis au chrétien de répandre le sang? Mais pourquoi le saint précurseur, parmi les conseils qu'il donnoit aux soldats, a-t-il omis celui de leur défendre de porter les armes, se bornant à leur prescrire de se contenter de leur solde?

VI. *Des degrés d'humilité et d'orgueil.*

Saint Bernard définit l'humilité une vertu par laquelle l'homme, se connoissant véritablement tel qu'il est, devient méprisable à lui-même. Elle est le chemin qui mène à la vérité; la connoissance de la vérité en est le fruit. Qu'est-ce que l'orgueil, sinon, comme un saint l'a défini, un amour de sa propre excellence? Nous dirons, dans un sens opposé, que l'humilité est le mépris de sa propre excellence. Pag. 560.

Quand la vérité fait qu'on se connoît, et par conséquent qu'on se méprise soi-même, on trouve infailliblement de l'amertume dans tout ce qu'on aimoit, et dans soi-même; car, en se mettant devant ses propres yeux, on se voit nécessairement dans un Pag. 566.

état où l'on ne peut se voir soi-même sans rougir. Et lorsque l'état présent déplaît, et que l'on soupire après un autre, on pleure amèrement celui où l'on est; alors la seule consolation que l'on goûte est de se juger en juge qui, plein d'amour pour la vérité, est affamé et altéré de la justice; de se punir ensuite rigoureusement, avec un grand mépris de soi-même, et de travailler à se corriger. Quand après cela l'on reconnoît que cela même excède nos forces, et que même, en exécutant les commande-
Luc. xvii. 10. ments avec fidélité, on n'est encore qu'un serviteur inutile; de ce sentiment de la justice, on passe à celui de la miséricorde envers les autres; et, pour en obtenir les effets, on suit le conseil de la vérité:
Matth. v. 6. *Bienheureux sont les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde* (1).

Pag. 571. Il y a dans l'orgueil comme dans l'humilité divers degrés; le premier, c'est la curiosité. Au lieu d'arrêter ses yeux sur le seul objet digne de fixer nos regards, on les répand au dehors... O Dina! quel besoin avez-vous de connoître ces beautés étrangères? que vous en reviendra-t-il? Quand vous les verriez sans danger, n'y en aura-t-il pas pour vous à vous faire remarquer d'elles? Ce qui n'est pas faute
Pag. 572. en soi peut le devenir. Il n'y auroit pas pour votre curiosité de moments vides, si votre âme savoit se garder avec tout le soin qu'elle se doit. Tandis que

(1) Développé par Bourdaloue, *Mystères*, tom. II, pag. 41.

vos yeux s'égarent sur ces objets indifférents, le serpent se glisse dans votre âme; ses flatteries surprennent votre raison, ses artificieuses paroles bannissent la crainte de la mort qui vous menace. Il n'a fait que vous offrir une pomme, et il vous a fait perdre le paradis.

Pag. 575. et suiv.

Saint Bernard parcourt les autres degrés d'orgueil, qui sont la dissipation d'esprit et la légèreté dans les jugements portés sur autrui; l'humeur gaie qui se livre à la joie sans sujet, le plaisir de se faire écouter, la singularité : on ne veut pas ressembler aux autres; défauts qui amènent l'arrogance, la présomption : on ne veut jamais être en faute, et l'on ne manque jamais d'excuses pour défendre ce que l'on a fait de mal; si l'on s'en accuse, c'est avec un secret retour d'amour-propre. De là on passe bientôt à une rébellion ouverte contre la discipline, enfin à l'habitude du péché qui conduit à la mort.

VII. *Traité de l'amour de Dieu*, adressé au cardinal Haimeric.

Pag. 583.

Vous voulez donc apprendre de moi pourquoi et comment on doit aimer Dieu. Je réponds : La cause d'aimer Dieu est Dieu-même, et la mesure de l'aimer est de l'aimer sans mesure (1). Sur quoi fondé le de-

(1) *Causa diligendi Deum, Deus est; modus, sine modo diligere.* Mot emprunté à saint Augustin. (Voyez Bourdaloue, *Amour de Dieu*, *Carême*, t. III, p. 58; Joli, *Dominic.*, t. I, pag. 287, 288, le P. Le Jeune, tom. I, 2e part., pag. 326; Montargon, *Dictionn. apostol.*, tom. III, pag. 497, 498, etc., etc.)

voir de l'aimer ? Parce qu'il n'est rien de plus juste, rien de plus avantageux. L'infidèle lui-même, bien qu'il ne connoisse pas Jésus-Christ, n'en a pas moins sujet d'aimer Dieu : il lui suffit de se connoître soi-même. Il y a au fond de tous les cœurs un sentiment naturel de justice, qui crie à chacun des hommes qu'il doit aimer de tout son pouvoir celui à qui il est forcé de se reconnoître redevable de tout... Si je
Pag. 590. me dois tout entier à Dieu, comme étant mon Créateur, que ne lui dois-je pas comme étant mon redempteur, et quel redempteur ? Que rendrai-je donc au Seigneur pour tous les dons qu'il m'a faits ? mais surtout que lui rendrai-je pour le don qu'il m'a fait de lui-même ? Quand je pourrois me donner à lui mille fois, quelle proportion y a-t-il de lui à moi ?... L'amour qui tend à Dieu tend à l'immense
Pag. 591. et à l'infini ; car il est l'immense, l'infini... On n'aime point Dieu sans récompense, quoiqu'il faille l'aimer sans avoir la récompense en vue ; car la véritable charité ne sauroit être sans fruit, mais elle n'est point mercenaire ; c'est une affection, non un contrat. Aimer Dieu non-seulement parce qu'il nous fait du bien, mais parce qu'il est bon, voilà ce qui
Pag. 596. s'appelle aimer Dieu pour lui, non pour soi... L'aimer, c'est n'avoir de volonté que la sienne. O amour, saint amour, chaste et désintéressé ! sentiment doux et plein de charmes, où il n'entre aucun alliage de volonté propre, où il n'y a plus rien de

divin, mais où tout est divin! Aimer de la sorte, c'est s'anéantir dans la substance de Dieu lui-même.

VIII. *Traité de la grâce et du libre arbitre.*

Peut-être aviez-vous cru que vous étiez l'auteur de vos mérites, et que vous pouviez être sauvé par votre propre justice, tandis qu'il ne vous est pas possible même de prononcer le nom de Notre Seigneur Jésus-Christ que par l'Esprit saint. Vous oubliez donc bien vite qu'il a été dit : *Vous ne pouvez rien sans moi;* et encore : *Cela ne dépend point de celui qui court, ni de celui qui veut, mais de Dieu, qui fait miséricorde.* Que fait donc, m'allez-vous dire, le libre arbitre? Je réponds en un mot : Il est en sûreté. Plus de libre arbitre, plus rien à sauver; plus de grâce, plus de moyen de salut. Le salut ne peut avoir lieu sans le concours de l'un et de l'autre; du premier, par qui il s'opère; du second, pour qui ou dans qui il s'exécute. C'est Dieu qui est l'auteur du salut. Le libre arbitre ne fait que le recevoir; Dieu seul peut le donner; le libre arbitre seul peut le recevoir. Ainsi, ce que Dieu seul peut donner, ce que le libre arbitre seul peut recevoir, ne peut exister, ni sans le consentement de celui qui le reçoit, ni sans la grâce de celui qui le donne (1). C'est

Pag. 603. I. Cor. XII. 3. Rom. IX. 16. Pag. 604.

(1) « Otez le libre-arbitre, le penchant et l'inclination de la volonté : il n'y a rien qui reçoive le salut; mais aussi ôtez la grâce, il n'y a aucun moyen d'arriver à ce salut : *Tolle liberum arbitrium, non erit quod*

dans ce sens qu'on dit que le libre arbitre coopère à la grâce qui opère, en ce qu'il consent, c'est-à-dire en ce qu'il est sauvé; car consentir et se sauver est une même chose.

La volonté du consentement est ce qui distingue l'homme de la bête; il n'y auroit plus de consentement là où il y auroit coaction. Plus de vouloir, plus de consentement; on ne consent que parce que l'on veut : on est donc libre. . .

Pag. 612. La chute du pécheur ne doit pas s'imputer à celui qui en a donné le pouvoir, mais à la corruption de la volonté. Mais quoique la chute vienne de la volonté, la volonté n'a plus la même liberté de se relever. Car, quoique la volonté ait reçu le pouvoir de se tenir et de ne pas tomber, elle n'a pas eu celui de se relever si elle tomboit. Car il n'est pas si aisé de sortir d'un fossé que d'y tomber. L'homme est tombé par sa seule volonté dans la fosse du péché, mais il n'en peut pas sortir par sa seule volonté, puisqu'il n'est plus en son pouvoir de ne pécher pas, quand il le voudroit. . .

Pag. 621. Quoi! tout l'ouvrage du libre arbitre et tout son

salvetur: tolle gratiam, non erit unde salvetur. Il ne subsiste que par ces deux choses : il faut une cause qui le produise; il faut un sujet où il soit produit. Dieu est cette cause, le libre-arbitre est ce sujet. C'est de la grâce que vient le salut; c'est la créature libre et agissante par ce principe de la grâce qui reçoit ce salut. » (Joli, *De la justice chrétienne, Dominic.*, t. III, p. 320.)

mérite consiste donc à consentir ? assurément. Non que le consentement même, en quoi consiste tout le mérite, vienne de lui, puisque nous ne sommes pas même capables de penser quelque chose comme de nous-mêmes, ce qui est bien moins que consentir. « Ce ne sont pas mes paroles, mais celles de l'Apôtre, qui attribue à Dieu, et non à sa volonté, tout ce qu'il peut y avoir de bien, la pensée et la volonté, et l'exécution conforme à la bonne volonté. Or, si c'est Dieu qui fait en nous ces trois choses, penser le bien, le vouloir, le faire, il est sûr qu'il fait le premier sans nous, le second avec nous, et le troisième par nous; car il nous prévient en nous inspirant de bonnes pensées; il s'unit notre consentement, en changeant notre mauvaise volonté et en donnant le pouvoir à notre consentement. Cet agent interne se fait connoître au dehors par nos œuvres extérieures, et, dans la vérité, nous ne pouvons pas nous prévenir nous-mêmes; et, puisqu'il n'a trouvé personne de bon, il ne sauve personne qu'il ne le prévienne. C'est donc certainement de Dieu que vient le commencement de notre salut, et ce n'est ni par nous, ni avec nous. Mais quoique le consentement et l'œuvre ne viennent pas de nous, ce n'est pourtant pas sans nous. Ce n'est donc ni la première de ces choses où nous n'avons aucune part, ni la dernière, qui est souvent l'effet d'une crainte inutile, ou d'une dissimulation criminelle, mais la se-

conde seule qui fait notre mérite ; car la bonne volonté suffit toute seule, mais si elle manque, tout le reste ne sert de rien. Il ne sert de rien, dis-je, à celui qui le fait, mais il sert à celui qui le voit. Ainsi l'intention sert pour le mérite, et l'action pour l'exemple; et la pensée, qui prévient l'une et l'autre, sert seulement pour nous exciter. Lors donc que nous sentons que cela se fait invisiblement en nous et avec nous, il faut se donner de garde de l'attribuer, ou à notre volonté, qui est pleine de foiblesse, ou à une nécessité dont Dieu est incapable, mais à sa seule grâce dont il est plein. C'est elle qui excite le libre-arbitre, en y faisant naître la pensée; c'est elle qui le guérit en changeant ses affections; c'est elle qui le fortifie pour le faire agir; c'est elle qui le conserve pour l'empêcher de manquer de force; mais elle fait toutes ces choses avec le libre arbitre : de manière que, le prévenant seulement dans la première, elle l'accompagne dans les autres, et elle ne le prévient qu'afin qu'il coopère dans le reste (1). »

(1) Traduit par Laval, *Sentences et Instructions chrétiennes*, tirées des *OEuvres de saint Bernard*, Paris, 1709, pag. 527 et suiv. « Le dernier éditeur de ce traité dit que dans sa brièveté, il renferme plus de substance et de doctrine solide que les plus grands volumes sur la même matière; que le style en est vif et lumineux, le discours aisé, naturel, débarrassé des expressions triviales de l'école. » (Mabillon, *Præfat. in hunc librum*, dans D. Ceillier, *Hist. des écriv.*, tom. XXII, pag. 431.)

IX. *Traité du baptême.*

Réponse à quelques propositions avancées par un anonyme, celles-ci entre autres : Que depuis que Jésus-Christ a dit à Nicodème : *Si l'homme ne renaît de l'eau et de l'esprit ; il ne peut entrer dans le royaume de Dieu ;* tout homme a été dans l'obligation de recevoir réellement et visiblement le baptême sous peine de damnation, s'il n'y suppléoit par le martyre. Cet anonyme n'exceptoit ni l'impossibilité de recevoir ce sacrement, ni le désir sincère, accompagné d'une vraie foi et d'un esprit de pénitence. Saint Bernard répond qu'il y avoit de la dureté à soutenir qu'une instruction faite en secret à Nicodème eût force de loi dans tout l'univers ; qu'une loi qui n'est point publiée ne peut faire de prévaricateurs ; qu'il n'en est pas d'une loi positive, telle qu'est celle qui prescrit l'obligation du baptême, comme de la loi naturelle. Celle-ci n'a pas besoin d'être publiée ; elle est gravée dans le cœur de tous les hommes ; mais la nature ni la raison n'enseignent pas que nul ne peut être sauvé sans être extérieurement lavé des eaux du baptême. C'est une loi positive, une institution de Jésus-Christ. Les Apôtres ont été chargés de l'annoncer ; et maintenant qu'elle a été publiée jusqu'aux extrémités de la terre, le mépris de cette loi seroit inexcusable, parce qu'on ne sauroit excuser l'ignorance. « L'ignorance dont je parle, est celle des choses qu'on doit savoir, et que cependant on ignore en trois manières : *Aut sciendi incuria, aut discendi desidia, aut verecundia inquirendi*, c'est-à-dire, ou parce qu'on se soucie peu de les savoir, ou parce qu'on trouve trop de peine à les savoir, ou parce qu'on craint de les savoir ; et dans ces

Pag. 625. Joan. III. 3. Pag. 626.

trois sortes d'ignorances, il n'y a rien qui puisse excuser l'ignorant : *Et quidem ejusmodi ignorantia non habet excusationem* (1). »

x. *Contre les erreurs d'Abailard* (2).

Pag. 645. Qu'y a-t-il de plus contraire à la raison que de vouloir, par la raison, s'élever au-dessus de la raison? Et qu'y a-t-il de plus contraire à la foi que de refuser de croire tout ce que la raison ne sauroit comprendre (3)?

Pag. 650. Tout le monde n'a-t-il pas le droit d'attaquer celui qui attaque tout le monde? — Tout le monde, dites-vous, parle de cette manière — Tout le monde? Moi

(1) Traduit par La Rue, *sur les mauvaises confessions*, *Carême*, t. III, p. 276.

(2) Voyez plus haut, pag. 185. Un des modernes panégyristes de saint Bernard a tracé ce portrait d'Abailard : « Génie pénétrant et facile, plus abondant que profond, prodige de science, souple et enveloppé, habile à exposer les difficultés, plus habile à leur prêter par ses subtilités une force nouvelle, possédé par une passion insensée, dont une vive imagination et les fantômes de la solitude augmentent les emportements; enfin inspirant à son siècle et à la postérité cet intérêt qui naît du malheur, Abailard répand partout ses erreurs. Nouvel Arius, il attaque la Trinité; nouveau Nestorius, la personne de Jésus-Christ; nouveau Pélage, la grâce toute puissante; et, traçant la route aux inquiets sociniens, tenant le flambeau d'une indiscrète philosophie à la main, ce téméraire croit pouvoir éclairer les sombres profondeurs. » (Besplas, *Panégyr. de S. Bernard*, à la suite de son *Essai sur l'éloq. de la chaire*, pag. 418, 419.)

(3) Cité et développé par le P. Lenfant, *sur la foi*, *Serm.*, tom. II, pag. 280.

qui en fais partie, je ne pense pas de même. Que dites-vous donc? qu'avez-vous de meilleur à proposer? que trouvez-vous de plus subtil? quel est ce secret qui vous a été révélé, qui ait échappé à tant de saints et savants hommes?... Mais enfin, dites-nous : cette chose que personne que vous n'a pu découvrir; voyons ce que c'est. Est-ce que le Fils de Dieu ne s'est pas incarné pour délivrer les hommes? Vous êtes certainement le seul qui ayez fait cette découverte. C'est à vous à voir où vous l'avez prise, car ce n'est ni d'un sage, ni d'un prophète, ni d'un Apôtre, ni du Maître des Apôtres. Le Maître de tous les hommes dit que sa doctrine n'est pas de lui : Joan. VII. 16.
Car je ne parle pas de moi-même, dit-il. Mais pour vous, vous n'avez point tiré d'ailleurs que de vous-même ce que vous nous débitez. Celui qui enseigne le mensonge le tire de son propre fonds; gardez donc ce qui est à vous. Pour moi, je suis disciple du prophète et des Apôtres; j'obéis à l'Evangile, mais non pas à l'Evangile de Pierre Abailard. Vous nous faites un nouvel Evangile : l'Eglise ne veut point de cinquième évangéliste. La loi, les prophètes, les Apôtres, les hommes apostoliques, nous prêchent-ils autre chose que ce que vous niez vous seul, savoir, que Dieu s'est fait homme pour sauver l'homme? Et s'il venoit un Ange du ciel nous annoncer un autre Evangile, qu'il soit anathême.

XI. *Vie de saint Malachie*, archevêque d'Irlande.

C'est particulièrement à cet ouvrage du saint abbé de Clairvaux que nos agiographes (Baillet, Alban Butler, et Godescard) ont emprunté ce qu'ils racontent de la vie et de la mort du pieux archevêque d'Armach. (Voyez les *Vies des saints*, trad. de l'anglais par Godescard, au 3 novembre, tom. x, pag. 417 et suiv.)

XII. *Traité du chant, ou de la correction de l'antiphonaire.*

Sur tout ce traité nous renvoyons à D. Ceillier, tom. XXII, pag. 438.

§ III. SERMONS ET HOMÉLIES.

Il est indubitable que saint Bernard prêchoit ordinairement en latin (1). Pourtant nous avons de lui quelques sermons publiés en langue vulgaire. Mabillon en a publié un fragment (2). On répond à cette difficulté, que saint Bernard prêchoit à ses religieux en latin; et qu'à l'égard de ses discours aux frères convers,

(1) Il le déclare lui-même, *Serm.* LIX *in Cant.*, pag. 1450.

(2) *Præfat. in Serm.*, pag. 716. La bibliothèque des Feuillants de Paris possède le manuscrit de ces sermons en langue gauloise. (Mais ce pourroit n'être qu'une traduction postérieure au saint abbé.) Ces sermons sont partagés en trois classes, dont la première contient ceux que l'on appelle *du temps*, la seconde ceux *des saints*, la troisième ceux qui traitent de divers sujets.

ou aux séculiers, il les faisoit en langue vulgaire; c'est-à-dire la romane ou gauloise (1).

PREMIÈRE CLASSE.

Sermons sur les mystères.

« Nous entrons aujourd'hui, mes frères, dans la solennité de l'Avent. On sait bien dans le monde comment s'appelle cette époque de l'année où nous sommes; on les connoît toutes par leur nom; mais pourquoi l'appelle-t-on ainsi? voilà ce que l'on ne sait peut-être pas. Empotés par leur dissipation, les enfants d'Adam s'occupent plus volontiers de rechercher ce qui tient à des objets frivoles et passagers, qu'ils n'aiment à s'instruire de ce qui a rapport à la vérité et au salut (2). A qui comparerons-nous les hommes au milieu de qui nous vivons? A quoi donc ressemble ce funeste aveuglement qui s'abandonne à des affections terrestres et sensuelles, d'où il est impossible de l'arracher? Je les compare à des voyageurs sur le point de faire naufrage. Vous les voyez, ces malheureux, qui saisissent au hasard tout ce qui se rencontre sous leur main, les plus T. III Mabill. Pag. 717.

(1) D. Ceillier, *Hist. des écriv. ecclés.*, tom. XXII, pag. 441. « Ce qui prouvoit qu'il les prononçoit en français, c'est que des religieux sans lettres assistoient à ses conférences, et que le latin n'étoit plus entendu du vulgaire. » (Hénault, *Abrégé chronol.*, p. 131, édit. in-4°.)

(2) Belle imitation de ce mot de saint Bernard dans Bossuet, *Panégyr.*, tom. VI, in-8° (édit. Le Bel), pag. 186.

foibles racines, n'importe quoi que ce soit, qui ne peut leur être d'aucun aide: on viendroit leur prêter une main secourable, on risque le plus souvent d'être entraîné avec eux, sans pouvoir ni se servir soi-même ni servir les autres. Voilà comme, sur cette misérable mer du monde, nous voyons périr tant de misérables qui, recourant à de fragiles appuis, manquent les solides secours dont ils auroient pu se saisir pour échapper au naufrage, et mettre en sûreté leurs âmes et leurs vies (1)... »

Examinons quel est celui qui vient à nous; d'où il vient, où il vient, pourquoi, quand et par quelle voie il vient (2).

En premier lieu, entrez, mes frères, dans les sentiments d'admiration dont l'Apôtre étoit transporté, pour contempler celui qui vient à nous. C'est Luc. I. 31. selon le témoignage de l'archange Gabriel, le Fils du Très-Haut, donc le Très-Haut lui-même; car le Fils de Dieu ne sauroit être moindre que son père. Même grandeur, même élévation, sans ombre de différence. Les enfants des princes naissent princes comme leurs pères.

Pourquoi, des trois personnes que nous croyons, que nous confessons, que nous adorons dans la sainte Trinité, n'est-ce ni le Père, ni le Saint-Esprit, mais le Fils seulement qui vient à nous?

(1) Joli (d'Agen), *Dominic.*, tom. I, pag. 34.

(2) Cette pensée à fourni à Joli d'Agen le plan et les divisions d'un sermon sur le même sujet, *Dominic.*, tom. I, pag. 108—110.

Pour répondre à cette question, saint Bernard remonte à la chute de l'Ange rebelle (1). Son cœur, ébloui de sa beauté, conçut l'idée qu'il pouvoit être égal au Très-Haut, ce qui ne pouvoit appartenir qu'au Fils de Dieu. Dieu vengea l'honneur de son Fils, en châtiant le coupable, qu'il précipita du ciel. Comprenez ce que c'est que le crime de l'orgueil. De l'orgueil à vous, cendre et poussière! si Dieu n'a pas épargné ses anges coupables d'orgueil, combien moins vous épargnera-t-il, vous, insecte vil, dévoué à la corruption? Le crime de Satan, quel fut-il? — Rien qu'une pensée d'orgueil : c'en est assez, le voilà à l'instant même précipité dans l'abîme pour n'en sortir jamais. Lucifer dégradé ne renonça point encore à son orgueil; il trouva moyen de persuader à l'homme lui-même qu'il pouvoit s'élever jusqu'à la nature de Dieu, en goûtant du fruit défendu, qui lui donneroit la science du bien et du mal. Nouvel outrage fait à la majesté du Fils unique de Dieu, dans qui seul sont tous les trésors de la sagesse et de la science. Il s'étoit dit à lui-même : *Je serai semblable au Très-Haut ;* il dit à nos premiers parents : *Vous serez des dieux comme lui.* Dieu punit le nouveau crime de l'orgueil en frappant à la fois, et le Dé-

Pag. 718.

Gen. III. 6.

Isa. XIV. 14.

(1) Imité par l'abbé Clément, *Serm. du jour de Noël, Mystères*, tom. I, pag. 140.

mon, père du mensonge, et les hommes dont il a fait ses complices. La vengeance s'étend sur la postérité tout entière d'Adam, infectée par le péché de son premier père. Que fera le Fils de Dieu, pour calmer le courroux de son père irrité à cause de lui
Pag. 719. contre toute la race humaine? Comme Jonas, il a
Jon. I. 12. dit : *Si c'est à cause de moi que cette tempête s'est élevée, saisissez-vous de moi et me jetez dans la mer.* C'est l'orgueil qui a causé la ruine de l'homme,
Pag. 720. c'est l'humilité qui le réparera. Pour recouvrer sa brebis égarée, ce pasteur charitable est descendu du sommet des montagnes dans la plaine. L'homme est donc quelque chose de bien précieux pour qu'un Dieu daigne le rechercher avec tant de soin! Seulement il couvre des voiles de son humanité les rayons de sa gloire, de peur que nos foibles yeux n'en soient offusqués. Ce n'est point là le procédé ordinaire des grands, de faire les avances auprès des pauvres, à ceux mêmes auxquels ils sont le plus disposés à faire du bien.

Quel temps a-t-il choisi pour sa venue? celui où la lumière des vérités primitives s'étoit considérablement affoiblie parmi les hommes, où la flamme de la charité s'étoit éteinte dans tous les cœurs; plus d'Ange, plus de prophète qui vînt révéler à la terre les oracles du ciel. Mais nous-mêmes, comment pouvons-nous aller à la rencontre du médecin qui vient nous sauver? Pour cela, nous n'avons

point de longs voyages à entreprendre; il nous suffit de le recevoir dans nos âmes purifiées... Allons au Fils par la mère, puisque c'est par la mère que le Fils est venu jusqu'à nous. Que ce soit par vous, ô bienheureuse Vierge qui avez trouvé grâce devant le Seigneur, qui êtes la mère de la vie et du salut, que ce soit par vous que nous ayons accès auprès de votre divin Fils, afin qu'il nous reçoive par vous comme nous l'avons reçu par vous. Que votre pureté couvre auprès de lui notre corruption, que votre humilité nous obtienne le pardon de notre orgueil, que votre fécondité nous rende féconds en mérites. Que celui qui, par votre moyen, s'est fait participant de notre foiblesse, veuille bien, par votre intercession, nous faire participants de sa gloire et de sa béatitude.

Pag. 721.
Pag. 723.

Toutefois, comment se fait-il que la mémoire du bienfait inestimable de l'incarnation de Jésus-Christ devienne, pour un grand nombre d'entre nous, l'occasion de servir nos sensualités? On veut ce jour-là se parer d'habits magnifiques; on se livre aux plaisirs de la table. Entendez la voix de Jésus-Christ : *Je ne souffrirai point à ma table celui qui a les yeux altiers et le cœur insatiable.* Pourquoi ce luxe de parures au jour de ma naissance? je déteste l'orgueil; je ne lui permets pas d'approcher de ma personne.

Pag. 724.
Ps. c. 5.

Trois avènements de Jésus-Christ : vers les hom-

mes, pour les hommes, contre les hommes. Le premier, sans distinction; les deux autres, dans la mesure de nos dispositions.

Pag. 725. Que deviendrai-je, infortuné, si je viens à perdre le trésor, le précieux dépôt qui m'a été confié, et que Jésus-Christ a estimé plus que son propre sang! S'il m'avoit été donné de recueillir le sang de Jésus-Christ coulant de sa croix, et de le renfermer dans un vase de verre, qu'il me fallût transporter en tous lieux avec moi, que de précautions ne prendrois-je pas pour le bien conserver? Je le porte, ce trésor, dans ce vase d'un corps terrestre, dont la fragilité est menacée de tant de périls, etc.

Pag. 726. Qu'avez-vous de commun avec les richesses de la terre, avec la gloire de ce monde, qui ne sont ni des biens réels, ni des biens réellement à vous? Qu'est-ce que cet or et cet argent, sinon un peu de terre colorée diversement, et qui n'a de valeur que dans l'opinion? Si c'est là un bien qui soit à vous, que ne l'emportez-vous avec vous? Point de vraie richesse que la vertu. Celle-là, la conscience en est le sanctuaire; qui la possède ne craint pas de perdre jamais son trésor.

Pag 727. *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.* Remarquez dans ces paroles deux sortes d'humilité, l'une en spéculation, l'autre en affection ou de cœur, comme elle est appelée ici. La première nous apprend que nous ne sommes rien,

et nous en trouvons la preuve dans nous-mêmes et dans notre foiblesse. La seconde nous fait fouler aux pieds la gloire du monde, à l'exemple de Jésus-Christ *qui s'est anéanti lui-même en prenant la forme d'un esclave* (1). Phil. II. 7.

Quand Jésus-Christ parle des béatitudes de son royaume, il les promet aux autres vertus; il les donne à la pauvreté. Il dit aux pauvres que le royaume des cieux leur appartient; aux autres, qu'ils seront consolés, qu'ils hériteront (2). Combien de pauvres, s'ils l'étoient véritablement, se trouveroient heureux de l'être, bien loin de s'en affliger, puisqu'ils sont rois, et rois du royaume du ciel! On veut bien être pauvre, mais pourvu que l'on ne manque de rien; on fait cas de la pauvreté, mais à la condition d'avoir tout à souhait. On est doux tant que l'on n'éprouve aucune contradiction. J'en vois qui pleurent; mais si ces larmes avoient leur source dans le cœur, elles ne se changeroient pas si vite en éclats de rire. Ce n'est pas à celles-là que les divines consolations sont promises. Vous en voyez d'autres qui s'enflamment d'un zèle ardent contre les péchés d'autrui; vous pourriez croire Pag. 728. qu'ils ont faim et soif de la justice, s'ils étoient aussi

(1) Développé par Joli, *Dominic.*, tom. I, pag. 125.

(2) « C'est là, conclut saint Bernard, un bonheur qui ne regarde » pas moins le présent que le futur, qui n'est pas tant promis qu'il » semble être déjà donné. » (Le même, *Dominic.*, t. III, p. 356.)

zèlés contre leurs propres péchés. Tels sont charitables, généreux même du bien d'autrui; ils vont crier au scandale si l'on ne donne à tous abondamment; mais pourvu qu'il ne leur en coûte pas une obole. S'ils étoient vraiment miséricordieux, ils commenceroient par donner l'exemple; et s'ils ne pouvoient l'être par leurs aumônes, du moins ils chercheroient à l'être par leur charité, par l'oubli des injures, par leurs bons offices. D'autres confesseront leurs péchés, mais ce qu'ils disent d'eux-mêmes à d'autres, ils ne sauroient souffrir que d'autres le leur disent.

Nous avons parlé de trois avènements de Jésus-Christ : le premier dans la chair et dans la foiblesse de son humanité; le second s'opère en nous par son esprit et sa vertu; le troisième aura lieu dans sa gloire et sa majesté. Dans le premier, Jésus-Christ est venu comme étant notre Rédemption; dans le
Pag. 729. dernier, il paroîtra comme notre vie; l'avènement intermédiaire est celui où nous sommes; Jésus-Christ s'y montre notre repos et notre consolation.
Joan. XIV. 23. *Celui qui m'aime*, nous dit-il, *garde ma parole, mon Père l'aimera, et nous viendrons demeurer en lui.*

Le fruit de l'Avent où nous sommes sera de nous dépouiller de l'image de l'homme terrestre, pour nous revêtir de celle de l'homme nouveau. Cet homme terrestre, c'est le vieil Adam répandu dans toute notre substance; le nouvel homme, c'est

Jésus-Christ qui nous créa et qui nous a rachetés, et qui nous prépare une gloire immortelle. Le vieil homme nous possédoit tout entier, possesseur criminel de nos mains, de notre langage, de notre cœur; de nos mains, par l'impureté de nos œuvres; de notre langage, par l'arrogance et la témérité de nos jugements; de notre cœur, par la convoitise des sens et de la chair. Mais si Jésus-Christ nous appelle à être des créatures nouvelles, le temps passé n'est plus; tout en nous doit être renouvelé: nos mains, par l'innocence de nos œuvres; notre langage, par l'humilité de notre confession; notre cœur, par l'ardeur d'une charité sainte qui triomphe des affections charnelles. II. Cor. v 7.

La chair peut bien mettre obstacle au salut de l'âme; elle ne peut se sauver elle-même. Souffre donc, ô ma chair, que l'âme travaille pour soi, ou plutôt unis-toi à ses sacrifices, parce que, en t'associant à ses épreuves, tu partageras ses triomphes. Toutes les atteintes que tu portes à sa réparation retombent sur toi-même. Tu recèles en toi, ô ma chair, quelque chose de bien noble, et de qui dépend ton propre salut; respecte ton auguste compagne: tu es ici-bas sur ton terrain; mais l'âme que tu loges, elle n'y est qu'étrangère et dans l'exil. Qu'un grand Seigneur vînt demander l'hospitalité à un pauvre habitant de la campagne, celui-ci ne s'empresseroit-il pas de lui céder la place d'hon- Pag. 730.

neur dans sa maison, et de n'y garder que la dernière place? Agis de même à l'égard de ton âme.
Pag. 731. Que serois-tu sans elle? Un jour viendra où cette âme émancipée de ses liens, et mise par le divin Rémunérateur en possession de la gloire promise à ses épreuves, t'appellera à la jouissance de ses immortelles béatitudes.

Pag. 732. Il ne se rencontre parmi nous personne qui n'ait besoin ou de conseil, ou de secours, ou de défense. Les hommes sont tous généralement assujettis à ces trois sortes d'indigence. Il n'y en a pas un dans la région des ombres de la mort, dans les infirmités de la vie présente et dans le séjour de la tentation, où nous sommes, qui ne gémisse misérablement sous la tyrannie de ces trois besoins. Nous sommes faciles à séduire, très foibles quand il faut agir, très fragiles quand on nous attaque. Voulons-nous discerner entre le bien et le mal? nous nous trompons; faire le bien? nous manquons de force; résister au mal, nous succombons. Pour remédier à ces désordres, l'avènement du Dieu-Sauveur étoit indispensable. La présence de Jésus-Christ ne l'est pas moins encore pour faire face à tant d'ennemis qui nous assiègent. Il n'est venu dans le monde, il n'opère dans les hommes, avec les hommes et pour les hommes, que pour les secourir dans leurs travaux, et les défendre dans leurs périls.

Le mercredi de la dernière semaine de l'Avent, pour remercier Dieu de l'accomplissement des vœux et des soupirs des justes de l'ancien Testament et des promesses du Père des miséricordes, dans le mystère du Verbe fait chair, l'office de l'incarnation se célébroit autrefois avec toute la pompe des premières solennités. Dans tous les monastères, l'abbé officioit, et le premier en dignité dans les églises cathédrales et collégiales. Cet office étoit appelé des premiers mots de l'Évangile du jour : *Missus est angelus*. Quelques sermons de saint Bernard, prêchés dans cette circonstance, ont conservé ce nom.

L'ange Gabriel fut envoyé de Dieu à une vierge qui se nommoit Marie, etc. (Luc. I. 26 et suiv.) Pag. 734. Quelle est cette vierge si vénérable, qu'elle mérite d'être saluée par un Ange, et si humble qu'elle est la femme d'un charpentier ? L'auguste alliance que celle de la virginité et de l'humilité ! Combien le Seigneur n'aime-t-il pas une âme dans laquelle l'humilité fait valoir la virginité, et la virginité fait briller l'humilité ! Mais de quels respects n'est pas digne celle en qui l'humilité est relevée par la fécondité, et la virginité consacrée par l'enfantement ! Vous voyez qu'elle est vierge, et qu'elle est humble. Si vous ne pouvez pas imiter sa virginité, imitez du moins son humilité. La virginité est une vertu très louable ; mais l'humilité est plus nécessaire. La première n'est que de conseil, la seconde est de précepte. On vous recommande l'une, et l'on vous

commande l'autre. C'est de la première qu'il est dit :
Matth. XIX. 12. *Que celui qui peut y atteindre y atteigne ;* mais il est
Ibid. XVIII. 3. dit de la seconde : *Celui qui ne deviendra pas comme cet enfant, n'entrera point dans le royaume des cieux.*
Pag. 735. On récompense la première, on exige la seconde. On peut être sauvé sans la virginité ; on ne peut l'être sans l'humilité. En un mot, l'humilité qui pleureroit la virginité perdue pourroit plaire à Dieu ; mais la virginité même de Marie (j'ose le dire) n'auroit pas été agréable à Dieu sans l'humilité... Sur qui
Isa. c. ult. 2. est-ce que reposera l'esprit de Dieu ? C'est, dit il lui-même, sur l'âme paisible et humble. Par conséquent, si Marie n'avoit pas été humble, le Saint-Esprit ne se seroit pas reposé sur elle ; et s'il ne s'étoit point reposé sur elle, comment eût-elle conçu de
Luc. I. 48. lui? N'entendez-vous pas aussi qu'elle dit que le Seigneur a regardé l'humilité de sa servante ? Elle étoit vierge, il est vrai ; elle avoit toutes les perfections qu'on peut souhaiter dans une créature ; mais son humilité l'a emporté sur toutes les autres ; et si elle a plu à Dieu par sa virginité, elle a conçu par son humilité (1).

(1) Traduit par Joli, *de l'humilité chrétienne*, *Dominic.*, tom. I, pag. 200.

Bourdaloue. « Joignons l'un et l'autre ensemble, et disons, avec saint Bernard, que cette vierge incomparable conçut le Verbe de Dieu, et par son humilité, et par sa virginité : *Virginitate placuit, humilitate concepit.* » (*Serm. de l'Annonciat.*, *Mystères*, t. II, p. 49 ; le P. Segaud, *Mystères*, pag. 131 ; Cambacérès, t. III, p. 403.)

Que dites-vous ; chaste orgueilleux? Marie oublie qu'elle est vierge, et ne fait gloire que de son humilité ; et vous vous flattez sur votre virginité sans vous soucier de l'humilité. *Il a regardé*, dit-elle, *l'humilité de sa servante*. Quelle servante? une vierge sainte, un vierge sobre, une vierge remplie de piété. Etes-vous plus chaste ou plus pieux qu'elle? ou votre chasteté est-elle plus agréable que celle de Marie? Plus le don extraordinaire de continence vous est honorable, plus vous vous faites tort en la souillant par le mélange de l'orgueil ; au reste, il vous seroit plus avantageux de n'être pas vierge, que de vous enorgueillir de votre virginité.

« Jésus-Christ en se faisant homme a voulu dépendre de Marie, s'est soumis à son pouvoir, lui a rendu des honneurs et une obéissance légitime ; et c'est aussi ce que l'Evangile nous a expressément marqué par ces paroles : *Et erat subditus illis*. Mais encore, demande saint Bernard, de qui parloit l'évangéliste? Est-ce Dieu, est-ce l'homme qui obéissoit à Marie? — Dieu et l'homme tout ensemble, dit ce Père. Or voyez, poursuit-il, lequel des deux est plus digne de votre admiration, ou la soumission du Fils, ou l'empire de Marie : *Elige utrum mireris, aut filii beneficentissimam dignationem, aut matris excellentissimam dignitatem?* Car voici tout à la fois deux grands prodiges : prodige d'humilité, que Dieu soit dépendant d'une femme, et prodige Luc. II. 51.

de grandeur, qu'une femme commande à Dieu : *Utrimque miraculum, et quod Deus fœminæ obtemperet, humilitas absque exemplo, et quod Deo fœmina præcipiat, sublimitas sine socio* (1).»

Pag. 736.

« Dieu l'avoit dit, et le plus authentique de tous les signes qu'il avoit promis au monde, pour marquer l'accomplissement du grand mystère de notre rédemption, c'étoit, selon le rapport d'Isaïe, qu'une vierge demeurant vierge concevroit un fils, et que ce fils seroit Dieu. Ce prodige, je l'avoue, surpassoit toutes les lois de la nature; mais avec tout, il ne laissoit pas d'être, dans un sens, parfaitement naturel. Car, comme raisonne saint Bernard, si un Dieu en se faisant homme devoit avoir une mère, il étoit de sa dignité, et par là d'une espèce de nécessité, que cette mère fût vierge; et si une vierge, par le plus inouï de tous les miracles, devoit sans cesser d'être vierge avoir un fils, il étoit pour elle d'une bienséance absolue, et comme indispensable, que ce fils fût Dieu : *Neque enim aut partus alius virginem, aut Deum decuit partus alter* (2). »

Pag. 737.

Dans Marie est l'accomplissement de toutes les prophéties. Elle fut présagée par le buisson ardent qui apparut à Moïse, par la toison de Gédéon, etc.

(1) Traduit par Bourdaloue, *sur l'aumône*, *Mystères*, tom. II, pag. 100, 101; imité par Pacaud, *Disc.*, tom. III, pag. 266.

(6) Traduit par le même, *ibid.*, pag. 66; Cambacérès, tom. III, pag. 431.

Si les vents orageux des tentations s'élèvent dans votre âme, si vous donnez contre les écueils des tribulations, regardez votre étoile; ayez recours à Marie. Au milieu des dangers, au mileu des angoisses et des perplexités, pensez à Marie, invoquez Marie. Que son nom soit sans cesse dans votre bouche, qu'il soit profondément gravé dans votre cœur. Si elle vous protège, vous n'avez rien à craindre; si elle vous est propice, vous arriverez au port du salut (1).

« A la parole de l'Ange, Marie est troublée, dit l'historien sacré. Ainsi sont faites les âme pudiques; on les voit toujours craintives, jamais rassurées; elles tremblent où il n'y a rien à appréhender, afin de trouver la sûreté dans le peril même; elles soupçonnent partout des embûches, et craignent moins les injures que les complaisances, moins ce qui choque que ce qui plaît, moins ce qui rebute que ce qui altère (2). » Pag. 747.

« Le fruit de ces discours est renfermé dans ces paroles : *Utamur nostrò in nostram utilitatem de Salvatore salutem operemur:* Servons-nous de celui qui est à nous Pag. 748.

(1) « Je ne puis mieux finir cette première partie, qu'en vous citant les paroles du ravissant discours de saint Bernard sur cette matière : *Respice stellam, voca Mariam,* etc. » (Beauregard, *Analyse*, pag. 73; P. Lenfant, *Serm.*, tom. II, pag. 453.)

(2) Traduit par Bossuet, *Serm. sur la dévotion à la Vierge*, tom. v, édit. in-8° (Le Bel), pag. 76, 77.

pour notre profit ; faisons notre salut de celui qui est notre Sauveur (1). »

Pag. 755. Sur ces paroles du martyrologe : *Jésus-Christ, Fils de Dieu, prend naissance à Bethléem de Juda.*

Ce cri de joie, cette voix d'allégresse et de salut s'est fait entendre dans notre terre ; elle a retenti dans les tabernacles des pécheurs. Nous l'avons entendue cette douce, cette consolante parole, cette ravissante annonce, qui mérite si bien que nous y répondions par tous les transports de notre reconnoissance. Montagnes, répétez sa louange, arbres des forêts, applaudissez à l'approche du Seigneur : voici le jour de son avènement. Et vous, cieux et terre, soyez saisis d'admiration. Vous surtout, ô homme, livrez-vous à la joie : Jésus-Christ, fils de Dieu, prend naissance dans Bethléem de Juda. Courte, mais délicieuse parole ! elle pénètre l'âme des plus vives, des plus enivrantes affections ; mais comment les exprimer ? O naissance toute remplie de sainteté, glorieuse pour tout l'univers ; chère et précieuse aux hommes par la grandeur du bienfait qu'ils y reçoivent ; incompréhensible aux Anges eux-mêmes par la profondeur du mystère ; admirable enfin par la nouveauté et par l'excellence de l'événement qu'elle rappelle ! Jamais rien de

(1) Traduit par Bossuet, *Panégyr.*, t. v, in-8°, pag. 202.

semblable n'avoit eu lieu, et n'aura lieu parmi les hommes. Ici, un enfantement, qui seul ne paie point tribut à la souffrance et n'alarme point la pudeur, seul ne connut point la corruption de notre nature, n'ouvrit point, mais consacra le sein virginal d'une mère devenue le sanctuaire du Très-Haut. Naissance au-dessus de la nature, mais dont la nature est l'objet, elle la surpasse par l'extraordinaire du prodige; elle la répare par l'efficacité du mystère. Qui nous racontera, mes frères, une telle génération? C'est un Ange qui l'annonce; la vertu du Très-haut qui la couvre de son ombre, l'Esprit Saint qui opère. La Vierge croit à la parole du messager céleste; sa foi l'a rendue mère : elle le devient en restant toujours vierge. Le Fils de Dieu, engendré de Dieu avant tous les siècles, prend naissance; le Verbe naît sous la forme d'un enfant; quel enchaînement de prodiges!

Elle n'est pas stérile cette divine naissance; ce que la majesté du Fils de Dieu daigne faire pour nous n'est pas sans fruit. Jésus-Christ, fils de Dieu, naît dans Bethléem. Vous, qui rampez dans la poussière, levez-vous, et vous répandez en louanges. Voici le Dieu Sauveur; le voici qui vient les mains pleines d'essences précieuses, le front ceint de gloire, pour vous sauver, pour vous guérir, pour vous faire participer à sa propre gloire. Respirez, ô vous tous qui étiez perdus, Jésus-Christ Pag. 756.

sur la terre cherche ce qui étoit perdu. Malades, secouez vos langueurs; il vient répandre le baume de ses miséricordes sur vos âmes et guérir vos blessures; et vous, cœurs généreux, à qui il ne faut rien que de grand, livrez-vous à la joie; il vient vous donner part à son royaume céleste.

Jésus prend naissance, non dans la ville royale de Jérusalem, mais à Bethléem, la plus petite des villes de Juda. O Bethléem, humble cité, mais si fort glorifiée par le Seigneur! celui qui, du centre de la grandeur, s'est abaissé jusqu'à l'extrême misère, t'a élevée au comble des grandeurs. Où est la cité qui désormais n'envieroit pas la gloire de cet étable où tu reçois le Sauveur du monde (1)?

Ceux qui sont ainsi dispersés, nous leur disons:
II. Paral. xx. 17. *Ne craignez pas.* Nous ne le disons pas à ceux qui n'ont point connu la voie de la paix. Quand nous leur disons à ceux-là: *Vous sortirez demain*, c'est moins pour les consoler que pour les menacer. Il n'appartient de désirer d'être dégagés des liens du corps qu'à ceux qui contemplent la paix, qui savent que si leurs maisons terrestres se détruisent, ils en ont une autre que Dieu leur prépare; mais non pas à ceux qui, livrés à un fol égarement, se plaisent dans leurs chaînes. Quand la mort vient les sur-

(1) Ezéch. Spanheim, *Disc. sur la crèche*, dans recueil de *Morceaux choisis des protestants*, pag. 253.

prendre, on ne dit pas qu'ils sortent, mais qu'ils entrent; ils entrent, non dans le séjour de la lumière et de la liberté, mais dans une prison, mais dans les ténébreux cachots des Enfers. Pour vous, nous disons : *Ne craignez pas, vous sortirez demain.* Bannissez toute alarme. Ici bas, ennemis sans cesse renaissants : cette chair, ennemi que vous portez avec vous-même; le monde, dont la contagion se répand autour de vous; la puissance des ténèbres qui obsèdent tous vos pas, que d'ennemis conjurés contre votre salut! Toutefois, ne craignez pas, vous sortirez demain, c'est-à-dire, bientôt, car demain n'est jamais loin. Tous les besoins de ce misérable corps nous asservissent. Nos désirs déréglés, nos affections sensuelles nous enchaînent à la terre; elles nous appesantissent, arrêtent notre essor, et nous font retomber, pour peu que nous voulions nous élever. Mais ne craignez point, demain vous sortirez; vous échapperez de ce lac de misère, de cet amas de boue et de corruption. C'est pour vous en arracher que Jésus-Christ est venu s'y plonger lui-même. Ne craignez donc point, vous sortirez demain de ce corps de mort, et de la corruption du péché. Et vous serez pour toujours avec le Seigneur, ou plutôt comme il le dit lui-même, le Seigneur sera pour toujours avec vous. Nous voudrions bien être affranchis déjà, échapper à cette prison du corps; mais le Seigneur Pag. 759.

a ses raisons pour différer notre élargissement ; Attendons : demain nous sortirons, et nous serons éternellement avec le Seigneur. Il vous semble que c'est trop attendre ; vous ne voyez que ce que vous êtes, non ce que vous avez à espérer. Mais le monde tout entier n'est-il pas comme vous dans l'attente?
Ps. xxxviii. 6. Depuis la fatale dégradation de l'homme, tout dans la nature est sous le joug de la vanité et de la corruption. Déréglement dans les saisons, malédiction sur la terre et sur tous les travaux des enfants d'Adam. Or l'héritage ne se réparera point que la réparation
Rom viii. 22. des héritiers ne soit consommée. *Ici-bas*, dit l'Apôtre, *toute créature gémit dans les douleurs de l'enfantement*. Dans le ciel même, les Anges, aux yeux de qui nous sommes devenus
I. Cor. iv. 9. un spectacle, aussi-bien qu'à ceux du monde, les Anges et *les justes*, déjà couronnés dans la
Ps. cxli. 8. bienheureuse patrie, *attendent la justice que vous devez me rendre*. Lorsque les martyrs demandoient le jour du jugement, non par désir de vengeance, mais pour aller jouir de leur entière béatitude,
Apoc. vi. 11. il leur étoit répondu : *Attendez encore un peu de temps, jusqu'à ce que le nombre de vos frères soit rempli*. Chacun d'eux est déjà revêtu de sa gloire ; mais ils en recevront une nouvelle, alors que nous-mêmes en serons revêtus. Nous avons dans les mains, avec leur dépouille mortelle, les arrhes et les ôtages sans lesquels leur béatitude ne sera

point parfaite, et qui ne leur seront point rendus sans nous. L'Apôtre nous l'apprend, au sujet des patriarches et des prophètes : *Dieu*, dit-il, *a voulu, par une faveur toute particulière, qu'il nous a faite, qu'ils ne reçussent qu'avec nous l'accomplissement de leur bonheur.* Oh! si nous savions avec quelle impatience ils nous attendent, avec quelle ardeur ils sollicitent notre arrivée, avec quel empressement ils la sollicitent, et quelle joie c'est pour eux d'entendre raconter le bien que nous avons pu faire! Hebr. XI 40.

La science qui nous apprend que le Seigneur doit venir produit dans l'âme un premier sentiment de componction et de douleur, qui change nos vaines joies en amertume, nos plaisirs en tristesse, nous fait prendre en dégoût ce qui nous passionnoit auparavant; puis vient la réforme des mœurs. On cesse de faire de ses membres les instruments de l'iniquité ; on apprend à réprimer l'intempérance, à livrer à sa chair, à son orgueil, à ses sensualités, un combat à mort ; second degré de cette divine science. Et parce que ces premières dispositions ne se soutiennent qu'au moyen d'une continuelle vigilance sur soi-même, un troisième degré sera la scrupuleuse attention à marcher sans cesse en la présence du Seigneur; à bien prendre garde de laisser échapper rien qui puisse offenser les yeux de cette majesté redoutable. Science pré- Pag. 761.

cieuse, qui se forme dans la pénitence, se manifeste par le changement de vie, s'entretient par une salutaire défiance de soi-même, renouvelle l'homme tout entier, tant au-dedans qu'au-dehors...

L'âme commence alors à respirer; elle sent la chaîne de ses maux se soulever et s'adoucir; une joie spirituelle modère les excès de la crainte où la plongeroit un sentiment trop profond de ses iniquités. Si l'idée de son Juge l'épouvante, celle du Dieu Sauveur ranime son espérance, partagée entre la crainte et la joie qui se balancent entre elles. Heureuse la conscience successivement agitée par ces deux mouvements, jusqu'à ce que la mortalité soit entièrement absorbée par la vie, jusqu'à ce que la crainte soit tout-à-fait dissipée par la joie qui doit durer éternellement!...

Pag. 763. La majesté divine a opéré trois prodiges en se revêtant de notre chair. Elle a uni ensemble Dieu et l'homme, une Vierge et une mère, la foi et l'esprit humain. Comment donc des extrémités aussi opposées ont-elles pu être assorties?

Remontez jusqu'à la création des choses, pour admirer quelle puissance les tira du néant, quelle sagesse en régla l'harmonie, quelle magnifique, quelle aimable bonté les créa pour notre usage. Le Seigneur imprima au limon de la terre une vertu vivifiante qui fait sortir de son sein les productions diverses. Non content de ce premier bienfait, il a

élevé ce limon jusqu'à l'unir à un esprit intelligent qui, non-seulement a la vie et le sentiment, mais sait discerner entre le bien et le mal, le vrai et le faux. Ce n'est pas encore assez; elle voulut le porter au plus haut comble de gloire; dans ce dessein, sa majesté souveraine s'est rétrécie en quelque sorte, en unissant ce qu'il y a de plus excellent, à savoir elle-même, à ce qu'il y a de plus vil; c'est-à-dire notre nature terrestre. Considère, ô homme! ce que tu es. Limon, ne sois pas orgueilleux; uni à Dieu, ne sois pas ingrat. Pag. 764.

La seconde union n'est pas moins merveilleuse. Jamais on n'avoit entendu dire qu'étant vierge on pût devenir mère, et qu'étant mère on pût rester vierge. Un semblable prodige n'avoit pas eu lieu jusqu'à Marie, et n'aura jamais lieu après elle.

La troisième union, pour être moins surprenante n'en est pas moins au-dessus des forces de la nature. Comment la foi a-t-elle pu se concilier avec l'esprit, pour croire à des mystères aussi relevés que celui d'un Dieu fait homme, d'une vierge demeurée vierge après l'enfantement? Comment le persuader à tout le genre humain? Toutefois on l'a cru; tout l'univers le croit. Cette foi s'est répandue si rapidement, si profondément que, pour déterminer ma créance, il me suffiroit de jeter les yeux sur l'immense multitude de ceux dont telle est la profession de foi.

Jeunes et vieux, tous préféreroient mourir plutôt que de la révoquer en doute.

Pag. 769. Math. v. 8. Bienfaits de l'avènement de Jésus-Christ. *Heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu!* C'est pour arriver à ce but que nous avons été placés dans le monde, c'est là notre vocation, tel est l'objet de la venue du Sauveur. Il fut un temps où l'homme, enseveli dans les ténèbres, ne pouvoit y aspirer, alors que la nuit épaisse de la superstition païenne étoit répandue sur tout l'univers, livré tout entier au culte des idoles, asservi sous le joug de la concupiscence : voilà ce que nous fûmes ; mais la naissance de Jésus-Christ nous a réhabilités dans la grâce et dans la gloire.

Pag. 771. La miséricorde divine excède, non-seulement les mérites, mais même les vœux ; car la puissance du Seigneur va par-delà tout ce que nous pourrions espérer ou comprendre. Nos désirs sont bornés à trois choses, à l'honnêteté, à l'utilité, au plaisir. Voilà ce que nous désirons tous en général, mais avec plus ou moins d'activité. Tel est plus attaché au plaisir, et lui sacrifie l'honnête et l'utile. Celui-ci cherchera son intérêt de préférence aux deux autres ; celui-là, indifférent au plaisir et à l'utile, se passionne pour l'honneur. Ces désirs n'ont en soi rien de condamnable, quand ils portent sur des objets capables de les remplir véritablement. Dans ce cas, ils se confondent tous dans un seul et même

intérêt, car ils ont pour but le souverain bien, la souveraine utilité, la souveraine gloire et le souverain bonheur ; et c'est là ce que nous attendons, autant du moins que nous pouvons le comprendre dès la vie présente ; c'est là ce qui nous est promis pour le jour où il nous sera donné de contempler cette majesté divine où se réunit tout ce qu'il y a de plus délicieux, de plus utile, de plus excellent.

Ne venez pas me dire : Est-ce là un événement nouveau ? il y a bien long-temps que Jésus-Christ est né. Je vous répondrai : Oui, bien long-temps, car sa génération précéda tous les siècles : il existoit de toute éternité, résidant au sein de Dieu son père, dans une lumière inaccessible. Mais, voulant se manifester aux hommes, il est venu sur la terre prendre une naissance temporelle. Ce qui renouvelle les cœurs est toujours nouveau ; ce qui ne cesse pas de produire des fruits et ne se flétrit jamais, n'est jamais suranné. Nous disons aujourd'hui : *Le fils de Dieu, Jésus-Christ, vient prendre naissance dans Bethléem, ville de Juda*, comme nous disons encore chaque jour : Il vient s'immoler, toutes les fois que nous annonçons sa mort. Demain nous verrons donc la majesté de Dieu, nous le verrons, non pas en lui, mais dans nous, sa majesté dans son humilité, sa force dans sa foiblesse, un Dieu sous une forme humaine, sa gloire, non dans sa puissance et ses clartés, mais dans l'amour de Dieu son père

Pag. 772.
Pag. 773.
Pag. 774.

pour les hommes; sa propre gloire, dans sa grâce et sa miséricorde.

Tit. III. 4. Que dit l'Apôtre? *La bonté et l'humanité de Dieu notre Sauveur a paru.* Déjà il avoit fait éclater sa puissance dans la création, sa sagesse dans le gouvernement de l'univers; mais sa bonté et sa miséricorde se manifestent dans son humanité. Les Juifs avoient connu sa puissance par ses miracles; les philosophes, si fort prévenus d'eux-mêmes, avoient entrevu sa majesté, parce que, comme dit saint
Rom. I. 19. Paul, ils ont connu ce qu'on peut connoître de Dieu par les créatures; mais les Juifs étoient accablés de cette puissance, et les philosophes, qui vouloient sonder cette majesté, n'en pouvoient soutenir la splendeur. La puissance demande de la soumission, la majesté de l'admiration; ni l'une, ni l'autre ne pouvoient nous servir de modèles. Faites paroître, Seigneur, une bonté à laquelle puisse se conformer l'homme que vous avez fait à votre image, puisqu'il lui seroit impossible, dangereux même à l'homme, de chercher à imiter la puissance du Seigneur, sa majesté et sa sagesse.

Pag. 777. Quelle pourroit être, ô homme, la cause de vos terreurs à la vue de Jésus naissant? Il vient sauver, non juger le monde. Vous vous êtes laissé autrefois persuader par un serviteur infidèle, de dérober furtivement le royal diadème du Maître de l'univers, pour en parer votre tête. Surpris par ses re-

gards dans cet orgueilleux larcin, vous aviez raison de trembler : dans ses mains étinceloit le glaive de feu dont il alloit châtier votre insolence ; et l'effet a suivi la menace. Aujourd'hui, relégué dans une terre d'exil, condamné à manger votre pain à la sueur de votre front, vous avez entendu une voix de clémence crier par toute la terre : que le Seigneur est arrivé. « Ne craignez plus ; ne songez plus à fuir ; ne dites plus, comme le coupable Adam : *J'ai entendu votre voix, j'ai tremblé, je me suis dérobé à vos regards*. Mais Jésus ne s'explique que par ses larmes ; cette voix touche au lieu d'alarmer. Mais il vient pour vous instruire, et non pas pour vous juger ; mais il ne vous recherche ardemment sur la terre, que parce qu'il désire ardemment de vous sauver (1). »

Gen. III. 17.

Ibid. 10.

Je reconnois qu'ici tout se fait pour moi, le choix du temps, du lieu, des circonstances ; un enfant tendre, exposé aux rigueurs du froid, ne s'exprimant que par des gémissements et par des larmes ; ces bergers pauvres, auxquels sa naissance est annoncée, jusqu'à cette veille de la nuit, oui, tout cela est pour moi ; puisque tout cela m'est proposé pour leçon et pour modèle. La saison rigoureuse de l'hiver, le silence de la nuit. A-t-il, sans dessein,

Pag. 781.

(1) Le P. Lenfant, *sur la Nativité de Notre Seigneur Jésus-Christ*, *Serm.*, tom. II, pag. 51.

pris ce temps pour sa naissance, le Dieu qui dispose souverainement des saisons et des heures? L'enfant vulgaire qui vient au monde n'est pas maître du
Pag. 782. choix des circonstances. Notre Sauveur, Dieu tout puissant, choisit, pour entrer dans le monde sous la forme d'un enfant, ce qu'il y avoit de plus incommode pour cet âge délicat; il se donne une crèche pour berceau, des haillons misérables pour tout vêtement. Le premier Adam avoit du moins des peaux pour se couvrir : à peine le second a-t-il des langes ignobles. Le monde n'en auroit pas agi de la sorte : qui est dans l'erreur? ou Jésus-Christ ou le monde? Mais quoi! la divine Sagesse peut-elle se tromper? Concluez que la prudence de la chair est l'ennemie de Dieu, et que l'Apôtre a bien raison
Rom. VIII. 7. de l'appeler *une folie*. Jésus-Christ, incapable de se
I. Cor. III. 19. tromper, a choisi tout ce qu'il y avoit de plus révoltant pour la chair. Que faut-il en penser? que c'étoit là ce qu'il y avoit de plus utile, de plus salutaire à choisir, et quiconque viendroit vous enseigner une autre doctrine, ne doit être à vos yeux qu'un séducteur.

Pourquoi la nuit? Où sont-ils, ces orgueilleux toujours empressés de se montrer à tous les regards? Jésus-Christ choisit l'heure qu'il juge la plus salutaire; vous choisissez, vous, ce que Jésus-Christ condamne. Qui s'y entend mieux de lui ou de vous? Jésus-Christ s'enferme dans le silence; il ne chante

pas ses propres louanges, il laisse ce soin aux chœurs des armées célestes. Imitez son exemple, vous qui dites être son disciple. Aimez à être ignoré (1), méritez que les autres fassent votre éloge, ne le faites jamais vous-même. Le Dieu à qui appartient l'univers a pris pour berceau une pauvre étable : dans quelles vues? de réprouver la gloire du monde, de condamner la vanité du siècle (2). Sa langue n'est pas libre encore, elle n'articule aucune parole, et tout ce qui est en lui prononce déjà contre le monde le solennel jugement qui l'accuse et le condamne. Tout autre à sa place eût choisi de préférence de naître dans la force et dans l'opulence. Mais c'étoit l'enfant promis par les oracles, l'enfant à qui il étoit donné *de réprouver le mal et de choisir le bien.* Isa. vii. 15.
Apprenez donc que les délicatesses de la chair sont un mal, que les contrariétés sont un bien. Par son humanité, ce Dieu fait chair nous crie : Fuyez le plaisir, parce qu'il est la porte de la mort ; embrassez la pénitence, parce qu'elle est la voie qui conduit au royaume du ciel. « Apprenez de là, nous dit saint Bernard, ce que la sagesse de Dieu incarnée a prétendu nous déclarer dans cet auguste mystère :

(1) Bourdaloue, *sur la sévérité évang.*, *Avent*, p. 375. *Ama nesciri.*

(2) *Plane ut reprobet gloriam mundi, damnet seculi vanitatem.* C'est là en effet l'esprit du mystère, et tout le fonds des discours chrétiens à ce sujet. Voyez entre autres les admirables sermons de Bossuet, Bourdaloue, Lenfant, etc., pour la *fête de Noël.*

Parce que nous sommes charnels, et, comme tels, accoutumés à ne rien comprendre que de charnel; le Verbe de Dieu a bien voulu lui-même se faire chair, pour venir nous apprendre sensiblement, et, selon l'expression de ce Père, charnellement, que l'humilité est la seule voie qui conduit à ce repos du cœur, si salutaire, et même absolument si nécessaire pour notre sanctification. Quand ce ne seroit donc, conclut saint Bernard, que pour nous-mêmes, rendons-nous aujourd'hui dociles aux enseignements de ce Sauveur, et écoutons-le, ce Verbe divin, au moins dans l'état de sa chair : *Quia nihil præter carnem audire poteras, ecce Verbum caro factum est : Audias illud vel in carne* (1). » Voilà les éloquentes leçons que nous prenons à l'école de cette crèche, de cette indigence, de cette chair tendre et délicate, de ces larmes et de ces gémissements de son enfance. Il pleure, ce divin enfant, mais non pas comme les autres hommes à leur entrée dans la vie (2); il pleure, lui, non par foiblesse, mais par amour. Nous pleurons sans pouvoir nous en défen-
Pag. 783. dre; c'est là le joug imposé à tous les enfants d'Adam : il pleure volontairement, et pour nous affranchir de ce même joug. Il pleure aujourd'hui pour

(1) Bourdaloue, *Nativité*, *Avent*, pag. 215.

(2) Bourdaloue, *Mystères*, tom. 1, pag. 10—15; *Avent*, pag. 217, développant ces affectueux sentiments de saint Bernard.

nous, pour nous encore demain il répandra son sang. O dureté de mon cœur (1) ! Quand le Verbe divin s'est fait chair, pourquoi faut-il que le mien ne se fasse pas chair et ne s'amollisse pas ?

Mes chers frères, les larmes de Jésus-Christ sont pour moi une matière abondante de confusion et de douleur. J'étois à jouer sur la place publique, et dans le conseil du prince on procédoit contre moi, et par la sentence du Juge souverain j'étois condamné à la mort. Quand le Fils de ce souverain Juge apprend ce qui se passe, il sort sans diadême, sans nulle parure, couvert d'habits de deuil, baigné de pleurs, et demandant à grands cris la grâce de son chétif serviteur. Mes yeux l'aperçoivent dans cet état d'humiliation ; j'en demande la cause, on me la dit. Que dois-je faire ? poursuivre mes jeux et insulter à sa douleur ? Sans doute il faudroit être un insensé, un frénétique, pour ne point m'attacher à ses pas et mêler mes larmes à ses pleurs. A quel danger, hélas ! je me trouvois exposé, et je l'ignorois, je m'abandonnois à une sécurité folle. Il vient, envoyé par Dieu son père, ce Fils du Très-Haut. On va le mettre à mort, et cela, parce qu'il est mon ôtage, parce que mes blessures ne sauroient être guéries que par son sang. Apprends donc, ô homme ! combien étoient profondes des blessures qui ne

(1) Bourdaloue, *Mystères*, tom. 1, pag. 10, 17.

pouvoient être guéries que par la mort du Dieu Sauveur (1).

Mais en me pénétrant de douleur, cette même considération doit aussi me combler de consolation.

« Que tout est consolant dans ce mystère! L'Être suprême s'est abaissé au niveau, pour ainsi dire, de ses créatures, dit saint Bernard; il n'est distingué de nous que parce qu'il paroît le plus vil, le plus abject, le plus pauvre, le dernier de nous tous; il

(1) Touchante allégorie, que plusieurs de nos sermonnaires ont empruntée à saint Bernard, et tous avec succès. (Voyez Bourdaloue, *Carême*, t. II, p. 304, *sur le sacrifice de la messe.*) L'abbé Clément, l'un de ceux qui aient le mieux profité de la lecture de ces belles homélies, à la suite d'autres passages du même Père, n'a pas manqué de faire valoir celui-ci: « Insensé que j'étois, reprend saint Bernard, dans le discours qui suit immédiatement celui que je viens d'extraire tout entier, je jouois sur une place, tandis qu'au sanctuaire des conseils de mon roi se portoit contre moi l'arrêt de mort. Le fils unique du monarque, héritier de la couronne, apprend que je suis condamné. (Suivez, Messieurs, je vous prie, cette belle parabole.) Touché de mon sort, le prince s'offre à son père pour mourir à ma place; sa tête est acceptée. Aussitôt, dépouillé des marques de sa dignité, traîné hors du palais où il devoit régner, revêtu d'un sac, il est conduit au supplice. Je le vois. Etonné de ce spectacle, j'en demande la cause: je l'apprends. Que ferai-je alors, conclut saint Bernard? Continuerai-je mon frivole amusement? Ah! Messieurs, dans une telle circonstance, que diriez-vous d'un vil esclave qui agiroit ainsi? » (*Pour le jour de Noël*, *Avent*, pag. 386. Voyez aussi Cambacérès, *Serm. pour la fête de Noël*, tom. II, p. 392.) Le cardinal Mauri l'a étendue jusqu'à en faire une sorte d'épopée dramatique, sous le nom du P. Bridaine. Elle s'embarrasse dans ses détails, et me paroît manquer son but par sa prolixité. (Dans son *Essai sur l'éloq. de la chaire*, tom. I, p. 147 et suiv.)

s'est véritablement anéanti. C'est l'amour qui a fait ce prodige ; mais quel amour? un amour, continue saint Bernard, qui oublie sa propre dignité, un amour qui répand avec profusion tous les trésors de sa miséricorde, qui surmonte toutes les difficultés, tous les obstacles qui s'opposent à son affection ; et qui obtient enfin pour nous tout ce qui est nécessaire à notre bonheur (1). »

Nous reconnoissons en Dieu une justice et une miséricorde également souveraines ; mais la miséricorde lui est comme naturelle ; il la puise dans son propre fonds et dans sa divine essence. Nous l'appelons Père des miséricordes, non Père des jugements et des vengeances. Il est miséricordieux par lui-même ; il est juste, moins encore par sa nature que par nos manquements, qui le forcent à nous punir.

Le huitième jour, auquel l'enfant devoit être circoncis, étant arrivé, il fut nommé Jésus (Luc. II. 21.) Quel rapport y a-t-il entre la circoncision et le nom de Jésus ? « Comprenez-le bien : *Circumciditur puer, et vocatur Jesus*, c'est-à-dire Sauveur. Pourquoi Sauveur au moment où il est circoncis ? — Parce qu'il est certain que Jésus-Christ en se soumettant à la circoncision ju- Pag. 789.

(1) L'abbé Clément, *Mystères*, tom. I, pag. 137, 138. Pensée qu'il développe dans toute la première partie de son *Serm. pour la Nativité.* Voyez aussi Bourdaloue, *Mystères*, tom. II, pag. 57.

daïque commence dès-lors à faire de sa part tout ce qu'un Dieu-homme pouvoit faire pour nous sauver, et parce qu'il n'est pas moins vrai qu'en établissant la circoncision évangélique, il nous a enseigné, comme législateur et comme maître, tout ce que nous devons faire de notre part pour mériter nous-mêmes d'être sauvés (1). »

« Nous ne devons point considérer ce Sauveur comme les autres; car mon Jésus n'est pas semblable à ces anciens serviteurs du peuple de Dieu, et ce n'est pas en vain qu'il porte ce nom. Il n'en a pas seulement l'ombre comme ceux-là, mais la vérité (2).

Pag. 791. C'est au jour de sa circoncision que Jésus-Christ reçoit le nom de Sauveur, à ce jour, où il commence l'œuvre de notre salut, en répandant pour nous son sang. Ce nom lui avoit été donné par l'Ange avant qu'il fût conçu dans le sein de la Vierge sa mère. C'étoit là son nom de toute éternité. L'Ange n'a fait que le manifester au monde.

Pag 793. Ne demandez pas pourquoi il consent à la cir-

(1) Bourdaloue fonde sur cette double proposition, extraite de saint Bernard, tout le plan de son discours, si justement admiré, *sur la Circoncision de Jésus-Christ*, *Mystères*, t. 1, p. 38.

(2) Bourdaloue, *Mystères*, t. 1, p. 50 et suiv. « Quand des princes naissent sur la terre, nous les appelons rois, monarques, souverains; mais ce sont des titres pour signifier ce qui doit être un jour, et non pas ce qui est... Mais Jésus-Christ ne commence à prendre la qualité de Sauveur qu'au moment qu'il commence à en faire l'exercice. »

concision. Je répondrai que c'est là même raison pourquoi il a voulu mourir. Mon Jésus-Christ m'est donné tout entier. Il s'est prodigué sans réserve à tous mes besoins.

J'apprends que le fils du grand Roi passe devant la porte de mon cachot; à cette nouvelle, je m'écrie en gémissant : *Fils de Dieu, ayez pitié de moi.* Lui, touché de compassion : Qu'est-ce que ces gémissements? Et on lui a répondu : Ce sont les gémissements des captifs que la justice de votre Père retient dans cette prison en punition du crime d'Adam. Que va faire le Prince miséricordieux? Il entre, il descend dans le cachot, pour en délivrer les malheureux qui s'y trouvent détenus.

Un enfant nous est donné, mais un enfant dans qui réside la plénitude de la divinité. Il vient dans une chair comme la nôtre, pour se faire voir aux yeux de la chair, et manifester sa miséricorde par son humanité. Par quel témoignage plus sensible pouvoit-elle se déclarer qu'en se revêtant de ma propre chair? Ma chair, l'entendez-vous, non la chair qu'avoit reçue Adam avant son péché, une chair sujette à toutes les misères et à toutes les infirmités de ma nature.

Ne me parlez plus, ô homme! de ce que vous souffrez, pensez à ce que votre Dieu a souffert. Parce qu'il a fait pour vous, jugez du prix où il vous a mis. Plus il s'abaisse, plus il fait éclater sa libéralité; et Pag. 796.

plus il daigne s'avilir pour moi, plus il me devient cher (1).

« Ah ! mes frères, je pourrois bien maintenant demander à la plupart des Chrétiens ce que saint Bernard leur demandoit de son temps : *Vide jam quid de Deo tuo sentias*. Que pensez-vous de votre Dieu, et quelle idée en avez-vous conçue? S'il tenoit dans votre esprit le rang qu'il y doit avoir, vous porteriez-vous devant lui à de telles extrémités (2)? »

PAG. 797 Il vient enfant. Pour appaiser un enfant il faut si peu de chose.

Pauvres comme nous sommes, nous avons si peu à donner. N'importe, si peu que nous donnions, c'en est assez pour être pardonnés. Tout ce que je puis donner, c'est ce misérable corps. Que je le donne ; il s'en contente. Si ce présent n'est rien, j'y ajouterai son propre corps, dont il a fait mon bien en s'unissant à ma nature.

Sur la présentation de Jésus-Christ au temple (3).

(1) « Anéantissement, qui me représentant mon Dieu dans cet état d'humiliation où je le trouve aujourd'hui, me le rend encore plus admirable et plus aimable que lorsque je le considérois dans la splendeur des saints et dans le centre glorieux de sa pure divinité : *Quanto pro me vilior, tanto mihi carior.* » (Bourdaloue, *sur l'Annonciation*, *Mystères*, tom. II, pag. 58.)

(2) Bourdaloue, *sur la Passion de Jésus-Christ*, *Mystères*, tom. I, pag. 144.)

(3) Nous rapprochons de ces homélies celles où saint Bernard traite des autres mystères qui s'y rapportent, et qui dans l'édition de Mabillon sont reculées beaucoup plus loin.

A considérer cette oblation telle qu'elle se fait dans le temple, et par rapport à l'heure présente ; à l'examiner seulement en elle-même, et sans égard à ses suites, elle paroît assez douce et bien facile. On porte Jésus-Christ à l'autel, on le consacre au Seigneur de toutes choses, on le met pour cela dans les mains du prêtre, on le rachète avec deux tourterelles, et aussitôt on le rapporte à la maison de Joseph : *Oblatio ista satis delicata videtur ; ubi tantum jestitur domino, redimitur avibus et illico reportatur.* Mais n'en jugez pas par la simplicité de cette cérémonie, car le jour viendra où ce divin Enfant sera offert, non plus dans le temple, mais au calvaire ; non plus entre les bras de Siméon, mais entre les bras de la croix ; non plus par le ministère de Marie, mais par le ministère des bourreaux : *Veniet quando non in templo offeretur, nec inter brachia Simeonis, sed extra civitatem inter brachia crucis* (1). Pag. 962.

Les mages viennent du fond de l'Orient à Jérusalem adorer le nouveau-né. Que faites-vous, ô mages? Adorer un enfant au berceau, sous ce vil chaume et ces langes ignobles? Est-ce là donc un Dieu? La résidence d'un Dieu, c'est le ciel ; vous venez, vous, le chercher dans une crèche, sur le sein d'une femme ! Vous lui offrez de l'or! Est-ce donc un roi? Mais où est sa royale cour, où est son Pag. 798.

(1) Traduit par Bourdaloue, *Purification de la Vierge*, *Mystères*, tom. II, pag. 211.

trône, le cortège qui l'entoure? Quoi! une étable pour palais, pour trône un peu de paille, Joseph et Marie pour toute assistance? D'où vient à ces sages l'étrange idée de venir adorer un enfant, à qui la foiblesse de son âge, autant que la pauvreté de ses parents mérite, ce semble, si peu de respects? Non tout cet appareil de l'indigence ne les trouble point. Ils lui rendent hommage comme à un monarque, leurs adorations comme à un Dieu. C'est que la même inspiration divine qui dirigea leur marche le leur a fait connoître pour le Dieu Sauveur (1).

Sermons pour le jeûne du Carême.

Pag. 818.

Ne méprisez pas la conversion du corps, parce qu'elle aide beaucoup à celle de l'esprit. C'est pour cela que le Seigneur après avoir dit en cet endroit :

(1) « Est-ce donc là le Dieu de majesté? où sont les marques qui annoncent la dignité d'un héritier de David? ou plutôt d'un roi qu'on nous donne pour le maître des rois et l'arbitre des conquérants? Où est sa puissance? Est-ce donc là ce Messie glorieux, par qui Israël doit triompher des nations?.. Si Jésus-Christ est le Fils du Très-Haut, où est le trône sur lequel il doit s'asseoir? où est le diadème qui lui est préparé, et la couronne qui doit orner sa tête? Où sont ces courtisans, ces députés des nations qui lui apportent et leurs respects et ceux du monde entier, qu'on dit lui avoir été donné pour héritage? *Ubi aula regia? Ubi tronus? Ubi curiæ regalis frequentia?* Est-ce donc qu'une étable lui tient lieu de palais? Une crèche est-elle le trône de cette majesté suprême? » (Traduit par Collet, *sur la fête de Noël, Serm.*, tom. II, pag. 136.)

Convertissez-vous de tout votre cœur, ajoute, *dans le jeûne*; ce qui regarde notre corps. Je dois pourtant vous avertir, mes frères, qu'on ne doit pas seulement s'abstenir de viandes, mais de tous les attraits de la chair et de tous les plaisirs du corps, et bien plus même des vices que des viandes. Mais il y a un pain dont je ne veux pas que vous jeûniez, de crainte qu'en chemin vous ne tombiez dans la défaillance. Or, si vous l'ignorez, c'est le pain des larmes, suivant ce qu'on lit après : *Dans le jeûne, dans les larmes, dans l'affliction*. Car le repentir de notre vie passée veut que nous nous affligions; le désir de la vie future demande que nous pleurions. On n'a pas grand attrait pour cette vie nouvelle, lorsqu'on ne pleure point encore le passé, les péchés qu'on a commis, le temps qu'on a perdu. Si vous ne pleurez pas, c'est que vous êtes insensible aux plaies de votre âme et aux blessures de votre conscience; et vous êtes sans empressement pour la vie future, si vous ne la demandez tous les jours avec larmes; vous ne la connoissez pas, si votre âme peut recevoir quelque consolation avant d'y être arrivée. Joël. II. 12.

Le prophète ajoute : *Déchirez vos cœurs, et non vos vêtements*. Déchirez votre cœur par la confession s'il est mauvais, par la compassion s'il est dur.

Si le jeûne nous est recommandé par l'exemple de Moïse et d'Elie, à plus forte raison par celui de Jésus-Christ. Nous devons l'imiter avec d'autant

plus d'empressement, que nous savons bien que Jésus-Christ à jeûné pour nous, et non pas pour lui.

« Nous avons jeûné seuls jusqu'ici, disoit saint Bernard à ses religieux à l'entrée du Carême, mais maintenant tous jeûneront avec nous jusqu'au soir, les rois, les princes, le clergé, le noble, l'artisan, le riche et le pauvre. Alors les grands comme les petits, les riches comme les pauvres, l'homme de mer au milieu des flots, l'homme de guerre dans les armées, le voyageur (remarquez-le, vous qui faites tant valoir le prétexte des voyages) et le commerçant, tous obéissent rigoureusement à la loi du jeûne (1). »

« Si la bouche seule a péché, que la bouche seule jeûne; mais hélas! toute notre vie est infectée du péché; tous nos sens en sont coupables; tout notre être y a pris part. Le corps par ses foiblesses, l'esprit par ses pensées folles ou malignes, le cœur par ses désirs déréglés. L'année entière aura été un enchaînement d'infidélités et de fautes. Il faut, au temps de la pénitence, repasser tout cela dans l'amertume de son âme et le réparer : il faut, au temps du carême, que l'homme tout entier porte la peine de ce que l'homme tout entier à mérité : *Omnimodæ pœnitentiæ vacandm* (2). »

Tous pécheurs, nous avons tous mérité l'enfer; là, jeûne éternel; là, plus d'expiation, plus d'espérance; là, le mauvais riche sollicite vainement

(1) Traduit par Pacaud, *Serm.*, tom. II, pag. 88, 89.
(2) Traduit par Molinier, *Carême*, tom. IV, pag. 234.

une goutte d'eau, qu'il n'a plus droit d'obtenir. Jeûnons dans cette vie. Heureux jeûne, qui par la rémission des péchés délivre des peines éternelles; et non-seulement efface les péchés commis par le passé, mais prévient ceux que nous pourrions commettre à l'avenir.

La prière obtient la vertu du jeûne, et le jeûne mérite la grâce de prier. Le jeûne fortifie la prière; la prière sanctifie le jeûne, et le présente au Seigneur.

S'il est dangereux que la prière soit trop timide, il ne l'est pas moins, peut-être même l'est-il davantage, qu'elle soit présomptueuse. Je veux que l'on prie comme pécheur, et non pas comme juste; qu'à l'exemple du publicain, on prie avec un cœur contrit et un esprit humilié en disant : *Mon Dieu, ayez pitié de moi, qui suis un pécheur.* Pag. 822. Luc. XVIII. 13.

La prière sans ferveur n'a pas la force de monter jusqu'au ciel.

La prière n'est pas encore échappée de nos lèvres que déjà le Seigneur l'a inscrite dans le livre de vie. Nous pouvons sûrement espérer l'une de ces deux choses : ou qu'il nous accordera ce que nous lui demandons, ou qu'il nous donnera ce qu'il saura nous être le plus avantageux; car nous ne savons pas ce qu'il faut demander : mais il a pitié de notre ignorance, et recevant avec bonté nos prières, il nous refuse, ou ce qu'il n'est pas utile que nous re- Pag. 823.

cevions absolument, ou au moins ce qu'il n'est pas bon que nous recevions sitôt. Cependant notre prière ne reste pas sans fruit. Et telle est la bonté de Dieu à notre égard, que lorsque vous lui demandez par ignorance ce qui ne vous est pas utile, il n'exauce point la prière que vous lui adressez à ce sujet, mais vous donne à la place quelque chose de meilleur.

Sur le Psaume quatre-vingt dix : *Qui habitat in adjutorio*, etc.

Pag. 828. Quelles sont les âmes qui, *retirées dans l'asile du Très-Haut, reposent en assurance sous l'ombre du Tout-Puissant?* Pour le bien entendre, mettons en opposition avec celles-ci les âmes qui se sont exclues de cet asile. Il en est de trois sortes, celles qui manquent d'espérance, celles qui s'abandonnent au désespoir, celles enfin dont l'espérance porte sur des biens frivoles et chimériques.

Pag. 829. Combien la vie présente n'est-elle pas caduque, incertaine! Tout ce que l'on bâtit dessus est donc nécessairement périssable comme elle. Peut-on bâtir un solide édifice sur un fragile fondement?

Pag. 831. I. Tim. vi. 9. *Qui cherche à s'enrichir dans le siècle, tombe dans les tentations et dans les piéges du Démon.* Les richesses du siècle, des piéges du Démon! Oui, mes frères, combien en est-il qui se réjouissent

d'échapper à ces piéges du Démon ! hélas ! bien peu. Combien au contraire n'en est-il pas qui ne s'y trouvent jamais enlacés assez étroitement, et ne travaillent qu'à resserrer encore les liens qui les y enchaînent !

Il vous semble dur d'entendre dire : *Faites pénitence*. Le serait-il moins d'entendre un jour cette accablante parole : *Allez, maudits, au feu éternel?*

«Vous avez multiplié votre peuple, ô mon Jésus, mais non votre joie; votre Eglise s'est accrue, mais non la discipline. L'Eglise n'est faite que pour les saints, aussi les enfants de Dieu y sont appelés, et y accourent de toutes parts : combien parmi nous, qui néanmoins ne sont pas des nôtres ! Les enfants d'iniquité qui l'accablent, la foule des méchants qui l'oppriment ne sont dans l'Eglise que pour l'exercer. Les vices ont pénétré jusque dans l'Eglise; et ceux qui ne devoient pas même y être nommés y paroissent hautement la tête levée; les scandales se sont élevés, et l'iniquité étant entrée comme un torrent, elle a renversé la discipline. Il n'y a plus de correction, il n'y a plus de censure. On ne peut plus, dit saint Bernard, noter les méchants, tant le nombre en est immense; on ne peut plus les éviter, tant leurs emplois sont nécessaires ; on ne peut plus les réprimer ni les corriger, tant leur crédit et leur autorité est redoutable (1). » Pag. 838.

Tel est le fruit et la récompense qui s'attache à la Pag. 840.

(1) Bossuet, *Panégyr. de l'Apôtre saint André*, tom. VI, in-8°, pag. 542, 543 (édit. Le Bel). A ce texte, Bossuet en joint un autre, tiré du trente-troisième discours sur le Cantique des cantiques, p. 1393.

piété, que ceux mêmes qui n'en ont point ne peuvent s'empêcher de la désirer.

Pag. 854. Je ne vous dirai pas : Haïssez votre chair. Au contraire, aimez-la comme vous ayant été donnée pour compagne, et future héritière de la béatitude éternelle qui vous est promise; aimez-la, non pour

Pag. 855. et suiv. vous identifier à elle. Qu'Adam aime son Eve, non jusqu'au point d'écouter sa voix de préférence à celle de Dieu.

Les hommes du siècle nous disent : Peut-on être cruel à ce point, de ménager si peu sa propre chair? D'accord; nous la traitons comme on fait la semence que l'on jette en terre pour la faire fructifier, plutôt que de la laisser gâter dans le grenier.

Ceux-là se connoissent-ils eux-mêmes, lesquels sont aussi esclaves de la chair et du sang, que s'ils croyoient n'être que chair et que sang?

Quelle étrange erreur de croire trouver le bonheur dans l'affluence des biens temporels! On est d'autant plus malheureux, qu'au lieu du bonheur que l'on y cherchoit, on n'a embrassé qu'un malheur plus réel. Dieu préserve les enfants des hommes d'une félicité aussi vaine, aussi trompeuse!

Sur les Démons et les saints Anges.

« Il paroît par les saintes lettres que Satan et ses anges montent et descendent. Ils montent, dit saint Bernard, par l'orgueil, et ils descendent contre nous par l'envie : *Ascendit studio vanitatis, descendit livore malignitatis.* Ils ont entrepris de monter lorsqu'ils ont suivi celui qui a dit : *Ascendam*, je m'élèverai, et je me rendrai égal au Très-Haut. Mais leur audace étant repoussée, ils sont descendus pleins de rage et de désespoir... Les Anges aussi montent et descendent; ils descendent de Dieu aux hommes, ils remontent des hommes à Dieu, parce que la sainte alliance qu'ils ont renouvelée avec nous les charge d'une double ambassade. Quelle merveille, nous dit le même Père! Chrétiens, le pourrez-vous croire? Ils ne sont pas seulement les Anges de Dieu, mais encore les Anges des hommes : *Illos utique Spiritus tam felices et tuos ad nos, et nostros ad te Angelos facis* (1). »

Pag. 862.

Jésus-Christ avoit confié à notre garde un dépôt bien précieux, le fruit de sa croix, le prix de son sang. Il ne s'est pas contenté d'une garde si incertaine, si fragile, si insuffisante. Il a établi des gardiens sur Jérusalem. Ce sont les Anges, non-seulement présents à vos côtés, mais combattant avec vous.

Marchez avec précaution, puisque les Anges sont présents à toutes vos démarches, suivant l'ordre que

(1) Traduit par Bossuet, *Panégyr. des saints Anges*, t. VI, in-8°, p. 393, 397.

21.

Ps. xc. 11. Dieu leur a donné. En quelque lieu, en quelque réduit obscur que vous soyez, portez respect à votre Ange. Oseriez-vous faire en sa présence ce que vous n'oseriez faire à mes yeux?

Pag. 863. Soyez dévots à l'égard de ces illustres gardiens; soyez reconnoissants de leurs soins. Aimons-les à notre tour, honorons-les. Mais que tout l'amour que nous avons pour eux, et l'honneur que nous leur rendons, se rapportent toujours à celui qui nous donne, aussi-bien qu'à eux, le pouvoir d'aimer et d'honorer, et le mérite d'être aimés et honorés.

Quelque foibles que nous soyons, et quoique nous marchions par un chemin encore si long et si périlleux, que pouvons-nous craindre avec de tels protecteurs? Ils sont invincibles, également incapables de séduire et d'être séduits; ils sont fidèles, ils sont prudents, ils sont puissants; et nous craindrions! Ne manquez donc pas de les invoquer en toutes circonstances.

Pag. 870. L'homme n'est sur la terre que pour y porter son fardeau. Fardeau du péché, tant qu'il n'est pas pardonné; s'il vient à en être déchargé, le fardeau devient moins lourd, mais il ne cesse pas. Bien plus, s'il pense comme il le doit, il trouvera que cette décharge même lui en impose un nouveau non moins pesant; celui de la reconnoissance, qui nous engage envers notre bienfaiteur. J'entends

Ps. cxv. 19. David qui s'écrie : *Que rendrai-je au Seigneur, pour*

tous les biens que j'ai reçus de lui? Il a donc son fardeau. J'entends saint Pierre dire : *Eloignez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un pécheur.* Il n'a pas moins son fardeau. Et le patriarche Job : *J'ai toujours redouté les vengeances du Seigneur, comme autant de flots suspendus et grondants sur ma tête.* J'ai été, dit-il, dans une continuelle appréhension, après comme avant le pardon de mes péchés. Heureux l'homme qui craint de la sorte, et que le sentiment de la reconnoissance pénètre aussi vivement que la contrition de ses péchés!

Luc. v. 8.

Job. XXXI. 23.

Il a crié vers moi, et je l'exaucerai, dit le Seigneur. Dieu ne dit pas : il la mérité, il a été juste et saint; il a eu les mains innocentes et le cœur pur, c'est pourquoi je le délivrerai, je le protègerai, je l'exaucerai. Car alors, qui ne perdroit l'espérance? O la douce loi, que celle qui ne demande que nos cris pour nous mériter d'être exaucés! Un désir ardent est un grand cri aux oreilles du Seigneur.

Pag. 873.

Je vous ai dit, mes frères, et vous ne devez pas l'avoir oublié : Nous avons tous été entraînés dans la chute de notre premier père. Nous sommes tombés sur un monceau de pierres et dans la boue; et, non-seulement nous avons été souillés, mais nous sommes restés tout froissés de notre chute. Le baptême nous lave, mais il nous faut des remèdes et du soin pour nous guérir entièrement de notre blessure.

Pag. 891.

Sur la Passion de Notre Seigneur. « Point de plaies si profondes ni si mortelles, qui ne soient guéries par la miséricorde de Dieu et par le sang de Jésus-Christ : *Nihil tam ad mortem, quod Christi morte non solvatur* (1). »

Pour la fête de Pâques.

Pag. 895. Qui jamais dans la foule des morts s'est ressuscité lui-même? La gloire particulière à Jésus-Christ est d'avoir opéré ce prodige. Elisée ressuscite un mort, mais c'étoit un autre, et non pas lui-même.

Pag. 897. « Quels furent les transports du tendre Jacob, lorsqu'il apprit que son fils Joseph, qu'il croyoit mort, étoit vivant! Depuis combien d'années, inconsolable de sa perte, ce bon père ne se nourrissoit-il que de ses larmes ! Heureuse nouvelle enfin, quand on vint lui apprendre que ce Joseph tant pleuré, non-seulement vit, mais même qu'il règne en Egypte ! Il se lève aussitôt : quel vif empressement! Il met bas les vêtements de sa tristesse : *Sufficit mihi, si Joseph vivit :* Que je meure à présent ; rien ne me retient plus sur la terre, pourvu que je voie mon cher Joseph, et que je meure entre ses bras ! Pourquoi, chrétiens, disoit un saint docteur, le dévot saint Bernard ; pourquoi suspendre si longtemps votre joie par une parabole? Voici bien plus que Jacob, voici plus que Joseph : Véritable

(1) Montargon, *Dictionn. apostol.*, tom. III, pag. 501.

Sion ! les larmes n'ont été que trop long-temps votre partage. Eglise de Jésus-Christ, séchez vos pleurs, etc. (1). »

« On diroit, à l'opprobre du christianisme, que la résurrection du Sauveur est devenue comme un temps de péché et le terme fatal de nos rechutes. Le deuil dans lequel l'Eglise étoit plongée ces jours derniers, les mystères douloureux qu'elle célébroit, les saintes austérités qu'elle prescrivoit à ses enfants, tout cela arrêtoit la licence ; et comme si cette épouse de Jésus-Christ, dans le transport de la joie où elle se livre à la vue de son divin époux ressuscité, lâchoit la bride à toutes les passions, on voit renaître les parties de plaisir, les jeux, les spectacles, la dissolution, la débauche et tous les excès les plus honteux, etc. (2). » Pag. 898.

La résurrection de Jésus-Christ modèle de celle du chrétien. Communion pascale. Fuite des occasions. Persévérer dans la pénitence. Ce que c'est que la vie de la foi. Frivolité des conversations. Pag. 899.

Pour la fête de l'Ascension. Après s'être fait reconnoître pour le souverain Dominateur de la nature, par les prodiges qu'il avoit opérés sur la terre, dans la mer et dans les enfers, il ne restoit Pag. 912.

(1) Imité avec beaucoup d'amplification par le P. Dufay, dans Montargon, *Dictionn. apostol.*, article *Résurrection de N. S. J.-C*, t. VIII, p. 86, 87.

(2) Le même, *ibid.*, tom. VIII, pag. 108.

à Jésus-Christ que de signaler sa puissance dans le ciel par des œuvres également surnaturelles. La terre s'étoit montrée obéissante à sa voix, au jour où elle laissa sortir de son sein Lazare enfermé dans le tombeau; la mer, quand elle le porta sur ses flots, devenue une terre ferme aux yeux de ses Apôtres, qui le prirent pour un fantôme; l'enfer, au jour où il y descendit pour en briser les portes d'airain, et enchaîner le tyran qui y régnoit. Aujourd'hui que tous les mystères sont accomplis, il se fait reconnoître pour le maître du ciel, en s'ouvrant à travers les nues un passage pour se transporter au ciel. Mais quelle dut être l'affliction de ses Apôtres en voyant leur bon maître se séparer d'eux! Et moi-même, quelle part ai-je donc
Pag. 913. à prétendre dans cette grande solennité? Qui me consolera, ô divin Jésus! de n'avoir pas vu de mes yeux ce que vous avez souffert pour moi, et de n'avoir pas baigné vos plaies de mes larmes? Qui me consolera de n'avoir pas, comme vos Apôtres, reçu votre salut et votre paix, ô roi de gloire, lorsque, tout resplendissant dans votre humanité, vous avez pris votre essor, et vous êtes envolé au plus haut des cieux? Oui, mon âme seroit inconsolable, si les Anges ne m'avoient fait entendre ces consolantes
Act. I. 11. paroles : *Ce Jésus, que vous avez vu disparoître et quitter la terre, viendra un jour de la même manière que vous l'avez vu monter dans le ciel.* Il viendra, disent-ils, de la même manière, nous chercher

avec tout l'appareil de la gloire, et dans tout l'éclat de sa majesté. Je le verrai donc un jour, mais non maintenant; je le contemplerai, mais ce ne sera qu'à la fin des temps.

Celui qui s'élève sera humilié, et celui qui s'hu- Pag 914.
milie sera élevé. O renversement, ô désordre étrange des enfants d'Adam! Il est très difficile de monter et très aisé de descendre. Cependant ils montent légèrement, et descendent avec plus de difficulté, toujours prêts à se charger d'honneurs et des dignignités ecclésiastiques, qui feroient trembler les Anges mêmes. Mais quand il s'agit de vous suivre, ô mon Seigneur! à peine en peut-on trouver qui souffrent qu'on les traîne.

Soupirons, supplions, afin que le divin Consola- Pag. 917.
teur nous trouve dignes de lui, et vienne nous remplir de ses dons; qu'il nous enseigne par son onction intérieure, qu'il éclaire notre entendement et purifie nos affections. Comme le serpent de Moïse dévora tous ceux des magiciens de Pharaon, de même le divin Esprit devorera toutes les affections terrestres, et tous les appétits sensuels qui nous dominent.

Pour le jour de la Pentecôte. Comme, aupara- Pag. 928.
vant, nous connoissions bien quelque chose du Père et du Fils; aujourd'hui le Saint-Esprit nous découvre quelque chose de sa divine personne. Or, connoître parfaitement cette Trinité, ce se-

roit la vie éternelle ; mais nous ne la connoissons à présent qu'en partie, et nous croyons le reste, que nous ne sommes pas en état de connoître. Je connois que le Père est créateur, car toutes les créatures
Ps. xcix. 3. nous crient hautement : *C'est lui qui nous a faites, et nous ne nous sommes pas faites nous-mêmes*. Dès la création du monde, les invisibles perfections de Dieu sont devenues visibles par la connoissance que ses créatures nous en donnent ; mais parce qu'il habite une lumière inaccessible, la connoissance de son éternité, de son immutabilité, passe mon intelligence. A l'égard du Fils de Dieu, sa grâce m'en fait connoître quelque chose de grand ; je veux dire son incarnation. Car, qui pourroit nous raconter sa génération éternelle ? qui pourroit concevoir un fils égal à celui qui l'engendre ? Pour ce qui est du Saint-Esprit, j'avoue que je ne comprends pas cette émanation par laquelle il procède du Père et du Fils ; c'est une science trop élevée au-dessus de mon intelligence. Quelque chose cependant m'en est connu, savoir son inspiration ; car il faut distinguer en lui deux termes : d'où il vient et où il va ; et pour sa venue chez les hommes, on commence en ce jour à la connoître telle qu'elle s'est manifestée aux fidèles.

Le Saint-Esprit annonça son premier avènement par des prodiges visibles ; alors ils étoient nécessaires. Aujourd'hui, plus ces prodiges sont spirituels ;

plus ils paroissent convenables et dignes de l'Esprit Saint. Il vint alors se reposer sur les disciples, en forme de langues de feu, afin que son ardeur se communiquant à leurs discours, leurs langues, comme autant de flammes, portassent dans leurs cœurs le feu de la loi d'amour qu'ils devoient prêcher. Que personne de nous ne se plaigne qu'une pareille manifestation du Saint-Esprit ne lui soit point accordée. Car *les dons du Saint-Esprit qui se font connoître au-dehors, sont donnés à chacun pour la commune utilité de l'Eglise.* I.Cor. xii. 7. Mais enfin, s'il faut le déclarer, cette manifestation du Saint-Esprit s'est faite pour nous plutôt que pour les Apôtres : car, quel besoin avoient-ils de connoître les diverses langues que parloient les gentils, sinon pour convertir les peuples ? Il se fit connoître encore à eux d'une autre manière qui les touchoit plus immédiatement, et qui se reproduit également dans nous. Car on voit qu'ils furent tout à coup revêtus de la vertu d'en haut, puisque, du découragement où ils étoient, ils passèrent à une constance inébranlable. Ils ne pensent plus à fuir, à se cacher, par la crainte des Juifs. Bien loin de là, ils mettent plus de hardiesse à prêcher qu'ils n'avoient mis de timidité à se cacher. Témoignage éclatant de la présence du Saint-Esprit, qui leur imprimoit sa secrète puissance ; et c'est de la même manière qu'il opère encore sur nos âmes. Parce qu'il nous est commandé de fuir le mal et de

pratiquer le bien, admirez comment l'Esprit Saint
Pag. 929. supplée, pour l'un et pour l'autre, à notre foiblesse naturelle. Car, s'il y a diversité de grâces, il n'y a qu'un seul et même Esprit. Pour nous détacher du mal, il opère en nous trois effets : la componction, la prière et la rémission du péché. Le premier pas pour revenir à Dieu, c'est le repentir; et c'est ce qu'opère en nous l'Esprit, non le nôtre, mais celui de Dieu. La raison nous l'apprend, et l'autorité le confirme. Lorsque, ayant froid, vous approchez du feu, et que vous vous sentez réchauffer, en pouvez-vous douter? n'est-ce pas cette flamme qui vous donne la chaleur que vous n'auriez pu reprendre autrement? Nul doute à cela. De même si, après vous être refroidi par l'iniquité, vous venez ensuite à être réchauffé par l'ardeur de la pénitence, vous n'hésiterez pas à croire qu'il vous est survenu un autre Esprit qui corrige et réforme le vôtre.

Mais à quoi serviroit de se repentir de son péché, si l'on ne prioit pour en obtenir le pardon? C'est encore au Saint-Esprit à faire cet ouvrage, en pénétrant notre âme d'un certain goût de l'espérance, qui lui donne la confiance de prier avec sécurité. Voulez-vous que je vous montre comment cette confiance est aussi l'opération du Saint-Esprit? C'est que, tant qu'il n'est pas en vous, vous n'y trouvez rien de semblable. C'est en lui que nous crions :
Rom. VIII. 16. *Mon père, mon père;* c'est lui qui *demande pour*

les saints, par d'ineffables gémissements, et c'est néanmoins dans nos cœurs que tout cela se passe. Mais que se passe-t-il dans le cœur du Père céleste? Comme l'Esprit Saint prie en nous et pour nous, ainsi nous pardonne-t-il nos péchés dans le Père et avec le Père. Il est dans nos cœurs notre avocat auprès du Père; et dans le cœur du Père, il est notre maître et notre Dieu. Ainsi celui qui nous donne ce que nous demandons est le même qui nous donne la grâce de le demander; et, plus une religieuse confiance nous élève à Dieu, plus sa bienfaisante miséricorde s'abaisse jusqu'à nous.

Voilà comme on est détaché du mal. Mais, qu'opère en nous le Saint-Esprit, pour nous porter à faire le bien? Il nous avertit, il nous instruit, il nous touche : il avertit la mémoire, il instruit l'intelligence, il touche le cœur. Toute l'âme est comprise dans ces trois facultés. L'Esprit Saint rappelle à la mémoire le souvenir du bien par de saintes pensées, et par elles, ranime notre tiédeur et notre lâcheté. Toutes les fois donc que vous éprouvez cette disposition au bien, rendez-en grâces au Seigneur, et reconnoissez l'influence du Saint-Esprit, dont la voix se fait entendre. Il parle à l'intelligence; comment? De secrets mouvements nous avertissent de faire le bien, mais on ignore ce qu'il faut faire, à moins que de nouvelles inspirations de l'Esprit Saint, fécondant les premières, ne les réduisent en

pratique; autrement la grâce reste stérile. Mais il ne suffit pas d'être averti et instruit; il faut être encore touché, excité au bien par ce même Esprit qui aide notre foiblesse, et par lequel se répand dans nos cœurs la charité qui est la bonne volonté (1).....

Pag. 942. Peut-être la continence où vous vivez vous paroît-elle n'avoir qu'un médiocre mérite. Je suis, moi, loin de le croire. Je sais combien elle a d'ennemis à combattre, et tout ce qu'il faut de vertu pour résister à tant d'attaques. Le premier, c'est notre propre chair, soulevée contre l'Esprit; ennemi domestique, guerre intestine, lutte où l'on ne s'engage pas sans risque. C'est là, ô mon âme! un ennemi qu'il n'est pas en votre pouvoir ni d'éviter, ni de chasser. Nous sommes contraints de le porter avec nous, sans pouvoir nous en détacher; et ce qu'il y a encore de plus dangereux et de plus triste, c'est un ennemi que nous sommes obligés de conserver, et dont il ne nous est pas permis de nous défaire.

Sermons d'après divers textes de l'ancien et du nouveau Testament.

Pag. 944. Voulez-vous voir Jésus-Christ dans sa gloire: allez le voir dans ses abaissements.

(1) Appliqué par Fromentières, *Serm.*, t. 1, p. 159. Voyez aussi Montargon, *Dictionn. apostol.*, tom. VIII, pag. 207 et suiv.; et les sermons de Bourdaloue et de Cheminais *sur la fête de la Pentecôte.*

Sur la conversion de saint Paul. Paul converti devient l'instrument dont Dieu se sert pour convertir l'univers. Pag. 955.

Si Jésus-Christ a donné son sang pour la rançon de nos âmes, ne croyez-vous pas que celui qui les éloigne de lui par de criminels conseils et de pernicieux exemples, devient un plus cruel persécuteur de Jésus-Christ que le Juif qui a versé ce sang? Toutefois, oserai-je le dire? au sein même du christianisme, combien ne voyons-nous pas de ces pécheurs scandaleux, encore plus coupables en effet que les meurtriers du Sauveur! Les persécutions n'ont manqué jamais au chrétien ni à Jésus-Christ. C'est de toutes parts une guerre déclarée hautement contre Jésus-Christ, par des hommes qui s'appellent les serviteurs de Jésus-Christ. Pag. 956.

« A la vue de tant de scandales, ne serons-nous pas encore mieux fondés que saint Bernard à porter nos plaintes amères, comme faisoit cet homme pénétré de zèle pour la gloire de son Dieu? Seigneur, mon Dieu! disoit-il souvent aux pieds de son crucifix, toute la multitude du peuple chrétien semble aujourd'hui avoir conjuré contre vous : *Heu heu! domine Deus! videtur universitas populi christiani conjurasse contra te.* Depuis le dernier jusqu'au premier, tous sont infectés, et tous s'infectent les uns les autres : *A minimo usque ad maximum non est in corpore suo sanitas.* L'iniquité sort de toutes parts, et ne trouve rien qui l'arrête ; elle naît des mauvais exemples des premiers du peuple et des plus anciens : *Egressa est*

iniquitas a senioribus. Elle naît souvent encore de la foiblesse et de la molle complaisance de ceux qui sont, à raison d'âge, d'autorité ou de rang, au-dessus des autres : *Egressa est a judicibus*. Elle naît, et voilà ce qu'il y a de plus déplorable, de ceux qui, par état, sont chargés d'édifier, d'agir et de parler, de conduire en votre nom, et de représenter votre charité pour les âmes : *Egressa est a vicariis tuis*. Oui, mon Sauveur, ceux-là sont souvent les premiers à vous persécuter par l'irrégularité de leurs mœurs, qui, dans votre Eglise, tiennent le gouvernement : *Et hi sunt in persecutione tua primi, Domine Deus, qui videntur in Ecclesia tua tenere principatum*.. Ici, mes frères, pour vous et pour moi, trop infidèle pasteur, je rougis de confusion (1). »

Du séjour de la céleste béatitude où il vit dans le sein de Dieu, Paul ne cesse pas d'opérer d'éclatantes conversions. Il prêche encore parmi nous par son exemple, par sa prière, par sa doctrine.

Précieuse commémoration ! elle rappelle au pécheur l'espérance du pardon qui lui est promis, pour l'exciter à se convertir; au pénitent, elle donne le modèle qui lui apprend le moyen d'avancer dans sa pénitence. Qui peut, à l'avenir, se désespérer pour la grandeur de ses crimes, quand on voit Saul,
Act. IX. 1. qui ne respiroit que menaces et que le sang des disciples du Seigneur, devenir tout à coup un vase d'élection? Quel homme, accablé sous le poids de

(1) Montargon, *Dictionn. apostol.*, tom VI, pag. 80.

ses iniquités, viendroit dire : Il ne m'est pas possible de m'élever à une vie meilleure, après qu'un aussi cruel persécuteur, altéré du sang chrétien, qui exhaloit tous les poisons de la haine, arrêté au milieu de sa course, est changé dans le plus fidèle des prédicateurs. Cette seule conversion témoigne admirablement et la grandeur de la miséricorde et l'efficacité de la grâce.

« La piété n'est que le sacrifice de notre cœur, mais ce n'est pas assez que l'offrande en soit réelle, il faut encore qu'elle soit universelle. Jésus-Christ, dit saint Bernard, sacrifie aujourd'hui (dans sa purification au temple) tous ses titres, toute sa gloire, son innocence même. Il ne se réserve rien, pour nous apprendre, dit ce Père, que l'intégrité du sacrifice en fait ordinairement tout le mérite : *Offerentes illi utique quod sumus nosmet ipsi* (1). » Pag. 963.

Quoi! les Anges dans le ciel s'occupent de nous : et les saints, qui ont été de même nature que nous, pourroient nous oublier? ils ne s'intéresseroient pas à nos infortunes, qu'ils ont eux-mêmes éprouvées? Non. Pour ne plus connoître la souffrance, ils ne sont pas insensibles à la nôtre. Sortis d'une grande tribulation, ils ne méconnoissent pas ceux qu'ils y ont laissés. Pag. 966.

(1) Massillon, *Purific.*, *Mystères*, pag. 61. La même pensée a inspiré à Molinier les belles pages qui se lisent dans son sermon sur cette fête. Nous renvoyons au recueil de ses *Serm. chois.*, t. xi, p. 49—54.

Le discours le plus vif et le plus efficace est l'exemple des bonnes œuvres. Rien ne persuade mieux de ce qu'on dit qu'un exemple qui montre la facilité des conseils que l'on donne (1).

Pag. 987. Trois considérations importantes dans les fêtes des saints, leurs secours, leurs exemples, notre confusion. Leur secours, parce que, s'ils ont été puissants sur la terre, ils le sont encore plus dans le ciel. Si, durant leur séjour ici-bas, ils ont eu pitié des pécheurs et ont prié pour eux, maintenant qu'ils connoissent plus profondément nos misères, ils prient pour nous le Père céleste avec encore plus de ferveur. La bienheureuse patrie accroît leur charité, bien loin de l'affoiblir. Leurs exemples, la fermeté avec laquelle ils ont marché dans la voie qui les a conduits à la béatitude dont ils jouissent,
Pag 988. doivent faire notre confusion. Car c'étoient des hommes comme nous, pétris du même limon. Pourquoi regarderions-nous comme difficile, et même impossible de faire ce qu'ils ont fait?

Pag. 989. Que nous ont appris, que nous apprennent encore les saints Apôtres? A pâlir sur les ouvrages de Platon ou d'Aristote? A toujours étudier sans en devenir plus savants? Ils m'ont appris à vivre. Pensez-vous que ce soit peu de chose que de savoir vivre? C'est une affaire, et la plus grande de toutes. Ce n'est pas vivre que de s'abandonner à l'orgueil,

(1) Bourdaloue, *Panégyr.*, tom. 1, pag. 12.

à la débauche, aux autres vices, poisons mortels de l'âme. Non. Ce n'est pas là vivre, c'est faire honte à la vie, et s'approcher des portes de la mort. Souffrir le mal, faire le bien, et persévérer jusqu'à la fin, voilà ce que j'appelle bien vivre.

Les souffrances que nous éprouvons nous viennent de nous-mêmes, du prochain ou de Dieu. Les mortifications de la pénitence sont du premier genre; les persécutions des méchants, du second; les fléaux de la justice divine, du troisième. Il faut que dans les premières notre sacrifice soit volontaire; il faut endurer les secondes avec patience : supporter les dernières sans murmurer, et avec actions de grâces. Pag. 990.

Pour la fête de l'Assomption de la sainte Vierge. Pag. 995.
Qui peut douter que la présence de la glorieuse Vierge Marie, qui monte aujourd'hui dans le ciel, n'augmente de beaucoup la joie des citoyens célestes; puisque sa seule parole fit tressaillir d'allégresse ceux qui étoient encore renfermés dans le sein de leur mère? (Luc. I. 41.) Que si l'âme d'un enfant qui n'étoit point encore né a été transportée de joie à la voix de Marie, que pensons-nous qu'auront été les transports des bienheureux, lorsqu'ils auront, non-seulement entendu sa voix, mais qu'ils auront joui de sa vue et de sa présence? Pour nous, mes très chers frères, quelle fête, quel sujet de joie et de triomphe que l'Assomption de cette très sainte Vierge! L'univers entier est éclairé par les rayons

de sa gloire, et la patrie céleste elle-même semble avoir acquis quelque nouveau degré de clarté par l'éclat de cette reine des vierges. C'est donc avec justice que tout retentit aujourd'hui d'actions de grâces et de louanges.

Toutefois, ne nous conviendroit-il pas de nous attrister plutôt que de nous réjouir? car il semble qu'autant le ciel s'applaudit de sa présence, autant nous devrions nous affliger de son absence. Cessons néanmoins de nous plaindre. Nous n'avons point en ce monde de cité permanente ; et c'est à celle où cette vierge est parvenue que nous aspirons. Que si nous sommes du nombre de cette bienheureuse cité, il est juste que, dans le lieu même de notre exil, sur le bord des fleuves de Babylone, nous nous souvenions de cette vierge incomparable, que nous applaudissions à son bonheur, que nous participions en quelque sorte à sa joie, et surtout à celle dont elle comble aujourd'hui la cité sainte. Notre reine n'a fait que nous précéder. Dieu nous l'a donnée pour être auprès de lui une avocate qui, en qualité de mère du souverain Juge, et par la tendresse dont elle est remplie pour nous, emploiera efficacement ses prières pour traiter avec succès l'affaire de notre salut. La terre fait aujourd'hui au ciel un riche présent, afin que, par un commerce réciproque, il y ait une heureuse alliance et une étroite union entre Dieu et les hommes, entre le ciel et la terre, entre

ce qu'il y a de plus grand et notre bassesse... Marie Pag. 996.
est la reine des cieux, elle est pleine de miséricorde et de tendresse; elle est enfin la mère du Fils unique de Dieu (1). C'est ce dernier titre qui nous répond,

(1) En effet, c'est à ce titre de mère de Dieu que se rapportent tous les droits de Marie à nos hommages et à notre confiance. « Mère du Fils unique de Dieu, dit ailleurs le même Père, par ce seul mot nous sont exposées toutes les grandeurs de Marie : *Mater unigeniti: nihil sic potest potestatis ejus magnitudinem commendare.* C'est par là, dit encore saint Bernard, que toutes les générations vous ont proclamée, et vous proclameront à jamais bienheureuse, ô mère de Dieu, souveraine du monde, reine du ciel. (*Serm.* II *in Pentec.*, pag. 931.) Bienheureuse, soit pour l'honneur d'avoir conçu le Sauveur, soit pour la gloire dont le Sauveur l'a couronnée au jour de son entrée dans le ciel. (*Serm.* I *in Assumpt.*, pag. 996.) O Marie! vous avez trouvé grâce devant le Seigneur, et quelle grâce! une grâce pleine, absolue, toute particulière, universelle, incomparable. (*Serm.* III *in Annunc.*, pag. 981.) Ce qu'il y a de plus respectable sur la terre, c'est le sein virginal où le Fils de Dieu a pris naissance, et dans le ciel, le lieu le plus éminent est le trône sur lequel le Fils de Dieu a fait asseoir sa sainte mère au jour de son Assomption... Sa gloire dans le ciel est en proportion avec le comble de grâces qui lui fut donné sur la terre par dessus tout autre créature. (*Serm.* I *in Assumpt.*, p. 996.) En nous donnant Jésus-Christ, Marie a procuré à la terre tous les dons de la miséricorde divine. Elle y est la lumière qui nous éclaire, le refuge des pécheurs, la consolation des affligés. Elle y fut un évangile anticipé, et le miracle de la sainteté, disent, après saint Bernard, plusieurs de nos prédicateurs.» (Collet, *Serm.*, tom. II, pag. 276, 282; Seguy, tom. I, pag. 141; Cambacérès, *Panégyr.*, tom. III, pag. 399; Bossuet, *Panégyr.*, tom. V, pag. 114; l'abbé Clément, *Mystères*, t. I, p. 423, 433, etc.) « Vous avez ouï parler mille fois, dit le P. de La Colombière, de l'arche miraculeuse qui sauva la famille de Noé du déluge universel. C'étoit une image, mais bien imparfaite, de Marie. Je dis imparfaite, parce que, au lieu de huit personnes qui évitèrent le naufrage à la faveur de cette arche, Marie sauvera tout ce qu'il y a présentement, et tout ce qu'il y aura jamais d'hommes sur la

plus que tous les autres, de sa puissance et de sa bonté. Car, qui pourroit penser que le Fils de Dieu n'eût point égard aux prières de sa mère? ou qui pourroit douter que celle qui a porté pendant neuf mois dans son sein celui qui est la charité de Dieu même, ne soit maintenant pleine de la plus parfaite tendresse pour nous?

Qui pourroit expliquer, parleroit-il le langage des

terre : *Per illam octo tantum animæ salvantur, per istam autem omnes ad æternam vitam revocantur.* » (*Serm.*, tom. II, pag. 339.) Qui n'a pas lu les magnifiques discours de Bourdaloue sur les principaux mystères de Marie, et sur la dévotion qui lui est due ? Pas un discours composé à sa louange, où le nom et les textes de saint Bernard ne viennent se placer naturellement sous la plume de l'orateur. « Puisqu'il s'agit surtout de la qualité de médiatrice et de réparatrice du monde, que les réformateurs de son culte lui voudroient ôter, voyons comme en a parlé saint Bernard, non point dans les occasions et les discours où il n'a pensé qu'à exalter Marie par les magnifiques éloges qu'il en a faits, mais dans cette célèbre Epître aux chanoines de Lyon, où, raisonnant en théologien, et décidant à la rigueur, il a voulu nous marquer les bornes que doit avoir le culte que nous rendons à la mère de Dieu. Je me contenterai de traduire ses paroles, et je ne puis douter que vous n'en soyez touchés. » (Bourdaloue, *Mystères*, t. II, p. 283. Voy. plus haut, pag. 179.) Or, le saint abbé de Clairvaux ne craint pas d'appeler Marie des noms de médiatrice et de réparatrice du genre humain : *Ipsa nempe mediatrix nostra ista est, per quam suscepimus misericordiam tuam, Deus.* (*Serm.* II *in Assumpt.*, p. 997.) « Pour peindre de pareilles grandeurs, s'écrient tous ses panégyristes, l'éloquence humaine n'a point d'assez vives couleurs. » (Neuville, *Serm.*, t. VI, p. 26; Molinier, *Serm. chois.*, t. XI, p. 224, d'après saint Bernard, p. 996.) Qu'on lise les judicieuses réflexions du cardinal Maury, sur le plan d'un panégyrique de la sainte Vierge, *Essai sur l'éloq. de la chaire*, t. I, p. 310 et suiv.

Anges, comment, par l'opération du Saint-Esprit et la puissance du Très-Haut, le Verbe éternel s'est fait chair, lui par qui tout a été fait? Qui pourroit dire comment le Dieu de majesté, que l'univers entier ne peut contenir, s'est renfermé, en se faisant homme, dans les entrailles d'une vierge? Mais qui pourroit aussi comprendre avec quel éclat et quelle gloire la reine du monde s'élève aujourd'hui dans les cieux; avec quel empressement et quelle ardeur toute la multitude des ordres célestes vient à sa rencontre; par quels cantiques on célèbre son élévation sur le trône sublime qui lui étoit préparé; avec quelle joie, avec quels témoignages d'amour elle est reçue par son Fils, et élevée au-dessus de toutes les autres créatures? Elle est reçue avec tout l'honneur dû à une telle mère, et avec toute la magnificence qui convient à un tel Fils (1).

C'est un plus grand miracle de voir le Fils de Dieu au-dessous des Anges, que de voir la mère de Dieu élevée au-dessus d'eux.... Il n'est rien qui imprime à la fois à mon âme, et plus de ravisse- Pag. 1003.

(1) « Je suis toujours un si éloquent panégyriste (saint Bernard), qui est en même temps si judicieux dans ses pensées et si exact dans ses expressions. Car enfin, ajoute-t-il, qui est-ce, quand il parleroit le langage, non des hommes, mais des Anges, qui pourra expliquer comment, la vertu du Très-Haut couvrant une vierge de son ombre, le Verbe de Dieu, par qui toutes choses ont été faites, s'est fait chair lui-même? Comment le Dieu de majesté, etc. » (Molinier, *Panégyr.*, tom. XI, pag. 224.)

ment, et plus d'embarras, que d'avoir à parler des grandeurs de Marie.

Pag. 1005. S'il est personne au monde qui vous aît invoquée, ô Marie! sans avoir ressenti l'effet de votre protection, permis à celui-là de ne point parler de votre miséricorde.

Pag. 1006. Courons donc nous plonger dans cette source intarissable de grâces. Mortels misérables, ne cessons pas d'invoquer cette miséricorde souveraine. Vierge sainte! manifestez de plus en plus au monde
Luc. I. 30. cette grâce signalée que vous avez trouvée devant le Seigneur, en obtenant par vos prières le pardon aux pécheurs, la guérison aux malades, la force à ceux qui languissent, la consolation aux affligés, à tous, dans les périls qui nous environnent, les secours et les biens qui nous sont nécessaires. Nous avons besoin de quelqu'un qui intercède pour nous auprès de notre adorable médiateur : en pouvons-nous trouver de plus puissante que Marie? Pourquoi craindriez-vous de vous en approcher? Rien dans son aspect de farouche ni de sévère : elle est toute bonté et miséricorde.

Pag. 1007. Vraiment comparable au soleil, qui répand indifféremment la lumière sur toute la nature... C'est elle qu'annoncèrent nos sacrés oracles par cette
Gen. III. 15. femme dont la vertu fouleroit sous ses pieds la tête de l'ancien serpent, en dépit des efforts qu'il feroit pour lui mordre le talon... Seule, Marie a triom-

phé de tout ce qu'il y a eu d'hérésies dans le monde.

Que dirons-nous de l'héroïsme de sa charité dans les épreuves cruelles auxquelles Marie a été soumise, conformément à la prophétie du saint vieillard Siméon? Son âme fut vraiment percée du glaive de la douleur, en sorte que nous pouvons à bon droit l'appeler plus que martyre (1). Pag. 1012. Luc. II. 35.

La majesté de Dieu vous épouvante; elle vous empêche d'en approcher: Dieu vous a donné Jésus-Christ pour médiateur auprès de lui. Un tel fils n'a-t-il pas droit de se promettre tout d'un tel père? Vous n'êtes pas encore rassuré; la majesté de Jésus-Christ vous intimide: Marie vous l'a donné pour frère, votre égal par la chair qu'il a prise dans son Pag. 1014.

(1) Pacaud, *Panégyr.*, *Serm.*, t. III, p. 287; développé par Cambacérès, *Serm.*, tom. III, pag. 417, 420; Marolle, *Panégyr.*, t. I, p. 321 et suiv.; Saurin, etc.

Mais de toutes les vertus de Marie, celle que saint Bernard affectionne le plus, c'est son humilité. « *Voici la servante du Seigneur*, a-t-elle répondu à l'Ange. Quelle est cette sublime humilité qui se soutient au milieu des honneurs, et ne se laisse point abattre par la gloire! Marie, la mère du Seigneur, s'appelle sa servante! Que l'on soit humble dans la bassesse, cela n'étonne pas, mais au comble des honneurs, voilà le comble de l'héroïsme. Et c'est là cette vertu si rare parmi les hommes, que les saints ont tant célébrée dans cette mère de Dieu: *Rara virtus, humilitas honorata.* (Molinier, *Serm. chois.*, tom. XI, pag. 437.) Qu'il m'arrive à moi, mortel misérable, d'être élevé à quelque dignité, n'oublierai-je pas à l'instant qui je suis, pour m'estimer tout ce que les hommes me croient? (S. Bernard, *Hom.* IV *super missus est*, pag. 753.)

sein. Mais tout homme qu'il est, il est Dieu ; il vous faut donc une nouvelle intercession auprès de lui : Recourez à sa mère, mes enfants, voilà l'échelle des pécheurs ; voilà toute ma confiance et toute la source de mon espérance. Un fils peut-il refuser ou être refusé? peut-il ne pas entendre sa mère ou n'être pas entendu de son père? Ni l'un ni l'autre. *Vous avez trouvé grâce auprès de Dieu*, lui dit l'Ange. Oui, et pour toujours.

Pag. 1016. Il est impossible de comprendre la divine essence, impossible d'en approcher, de la voir, d'en sonder les profondeurs. Grâce à son incarnation dans le sein de Marie, nous la comprenons, nous la voyons, nous la connoissons. Et comment? m'allez-vous dire. Dans la crèche où elle se concentre, dans les bras de sa mère où Jésus repose, sur la montagne où il prêche, dans le silence des nuits qu'il passe à prier, sur la croix où il est attaché, où il expire, dans le sépulcre où il est enseveli, vivant libre au sein même de la mort ; dans les lieux bas où il descend pour y faire entendre sa voix souveraine, dans les mystères de sa triomphante résurrection et de sa glorieuse ascension. Peut-on les méditer sans être porté à l'amour de la vérité, de la piété, de la sainteté? Chacune de ces pensées m'élève jusqu'à Dieu, me transporte jusqu'au sein de Dieu, me le fait connoître comme étant mon Dieu. Voilà la vraie sagesse et la véritable science.

Pour le jour de la Toussaint. Jésus, voyant le peuple, monta sur une montagne (Matth. v. 1), pour apprendre aux prédicateurs évangéliques à s'élever au-dessus de la plaine, à tendre aux plus sublimes vertus, par les désirs de leur cœur et par la sainteté de leur vie. Pag. 1025.

Ouvrant la bouche, il les enseignoit. (*Ibid.* 2.) Celui qui avoit auparavant ouvert la bouche de ses prophètes ouvre présentement la sienne. Il avoit parlé par eux en divers temps et en diverses manières; il parle enfin par lui-même, comme s'il disoit : Je parlois par leur entremise; me voici moi-même. Heureux ceux qui ont entendu parler la sagesse incarnée, qui ont entendu les paroles sorties de la propre bouche de Dieu! Cependant nous jouissons de ce qu'ils ont entendu, car nous le pouvons entendre, quoique ce ne soit pas immédiatement par lui-même.

Bienheureux les pauvres d'esprit. (*Ib.* 4.) Oui, certes, elle s'est ouverte, cette bouche où siègent tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu; oui, c'est là la véritable doctrine de celui qui dit dans l'Apocalypse : *Je m'en vais faire toutes choses nouvelles;* car, qu'y eut-il jamais de plus nouveau que d'entendre vanter le bonheur de la pauvreté? Celui qui tient ce langage, c'est la vérité même, qui ne peut ni nous tromper ni se tromper; c'est elle qui déclare les pauvres bienheureux. Et vous, fils insensés d'Adam, vous cherchez les richesses, Apoc. xxi. 5.

vous désirez les richesses, quoique le bonheur de la pauvreté ait été assuré par un Dieu, qu'il ait été prêché par tout le monde, et cru par la plupart des hommes. Que le païen, qui ne connoît point Dieu, coure après les richesses; que le Juif les poursuive, lui a qui il n'a été fait que des promesses terrestres. Mais de quel front et dans quel esprit un chrétien peut-il chercher les richesses, après que Jésus-Christ a prononcé que les pauvres étoient heureux (1)?

Bienheureux sont ceux qui sont doux, parce qu'ils possèderont la terre. (*Ibid.* 4.) La première tentation qui se présente à ceux qui renoncent aux richesses, c'est celle de la misère et des humiliations à quoi ils sont exposés. Eh! de quoi serviroit la pauvreté à celui qui tomberoit dans le murmure, dans l'impatience et dans l'indocilité? Voilà pourquoi cette vertu de la douceur est recommandée à la suite de l'amour de la pauvreté. La terre leur est promise à la suite de la récompense du ciel qui fera le partage de la pauvreté: afin que, selon la parole du Saint-Esprit, nous possédions et la vie présente et la vie future, et que la jouissance des biens présents nous soit un gage de la possession des biens à venir.

Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. (*Ibid.* 5.) De même qu'un coursier fou-

(1) Joli, *Dominic.*, tom. III, pag. 354—356.

gueux est dompté par le châtiment, de même une âme fière est soumise par l'affliction et par l'abondance de ses larmes ; pour les exciter, pensez au péché et à ses suites.... Vous seriez bien heureuse, ô coupable mère du genre humain ! si, après votre faute, vous aviez cherché votre consolation dans les larmes... Qu'est-ce que cette solide consolation, sinon la grâce d'une tendre ferveur excitée par l'espérance du pardon, la délectation de la justice et le goût naissant de la sagesse que le Seigneur répand dans une âme affligée ?

Bienheureux ceux qui sont affamés et altérés de la justice, car ils seront rassasiés. (*Ibid.* 6.) Que celui donc qui a faim, devienne encore plus affamé ; et que celui qui désire, désire encore davantage, parce qu'il recevra des biens à proportion de l'étendue de ses désirs, ou, pour mieux dire, au-delà de tout ce qu'il peut désirer ; car, dans l'état d'imperfection, on ne peut désirer parfaitement le bonheur, ni parfaitement être heureux, tant qu'on désire imparfaitement de l'être. La justice paroît amère et insipide à celui dont le cœur est malade et dont l'âme est en langueur. Mais quand on l'a goûtée, on sait quel est le bonheur de ceux qui sont encore affamés, parce qu'ils seront rassasiés. O l'heureux et le glorieux rassasiement ! ô le délicieux repas, où il ne peut y avoir ni tristesse ni dégoût, mais un rassasiement pur, et des désirs pleinement satisfaits !

Pag. 1028. *Bienheureux ceux qui sont miséricordieux, car ils recevront miséricorde.* (*Ibid.* 7.) Remarquez de quelle
Luc. xix. 8. manière Zachée renferme l'une et l'autre en une seule parole : Je donne la moitié de mon bien aux pauvres; et, si j'ai fait tort à quelqu'un, je lui rends quatre fois autant. Admirez combien cet homme étoit affamé de la justice. Ce n'est pas assez pour lui d'égaler la restitution à ce qu'il a pris, il veut rendre le quadruple; et sa miséricorde n'est pas moins abondante, puisqu'il donne aux pauvres la moitié de ses biens... Je vois ici bien des Zachée qui ne se sont rien réservé du tout. Qui m'écrira l'Evangile de tous ces Zachée et de ces Apôtres qui, comme
Matth. xix. 27. Pierre, disent hardiment au Seigneur : *Voilà que nous avons tout quitté pour vous suivre.* Mais je sais que leurs noms sont inscrits dans l'Evangile éternel et dans le Livre de vie. Heureux les miséricordieux, parce qu'ils recevront miséricorde. Cette parole, mes frères, me paroît accuser de cruauté Adam, qui nous sembloit avoir péché par trop de complaisance pour Eve. Nous savons, ô Adam! qu'elle est
Gen. ii. 23. l'os de tes os et la chair de ta chair. Voyons donc comme tu l'aimes. Lorsque le Seigneur paroît avec une épée de feu pour venger la violation de son commandement, que ne t'offres-tu pour elle au péril, en disant : « Seigneur, la femme est foible, et elle a été séduite; c'est moi qui ai fait la faute et qui ai péché; la vengeance doit tomber sur moi? » Non,

il parle bien différemment. « La femme, dit-il, que vous m'avez donnée, m'a présenté de ce fruit, et j'en ai mangé. » O quel renversement! tu ne veux pas pour elle souffrir la peine, et tu as bien voulu pour elle commettre la faute! Tu changes par là l'ordre des choses. Quand tu devrois être sévère, tu n'as qu'une pitié pernicieuse; et quand il faudroit de la compassion, tu n'as que de la cruauté; car tu n'aurois dû jamais pécher pour lui plaire : tu devois plutôt subir le châtiment pour l'en délivrer. C'est ainsi, mes frères, qu'il faut en user. Il est de la justice de ne jamais pécher pour l'amour de personne; mais il est de la miséricorde de porter la peine du péché d'autrui. Gen. III. 12.

Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. (*Ibid.* 8.) Heureux, sans doute, et très heureux, ceux qui verront celui que les Anges désirent de contempler, et dont la vue fait la vie éternelle, etc. Pag. 1209.

Bienheureux les pacifiques, car ils seront appelés enfants de Dieu (*Ibid.* 9), puisqu'ils en remplissent les devoirs, etc.

Remarquez l'analogie et la progression de ces béatitudes. Par les trois premières, l'âme est réconciliée avec elle-même; par les deux suivantes, avec le prochain; et par la sixième, avec Dieu; mais par la septième, elle réconcilie avec lui les autres, comme rétablie dans les bonnes grâces de son Sei-

gneur, et gratifiée de sa familiarité bienheureuse. Par la pauvreté, par la douceur et par les larmes, il se renouvelle dans l'âme je ne sais quelle image de l'éternité qui embrasse tous les temps. La pauvreté lui fait mériter tous les biens à venir, la douceur la rend maîtresse des choses présentes, et la componction la purifie de ses péchés passés. De plus, la justice et la miséricorde nous unissent au prochain. Par la justice, nous ne faisons à personne ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît; et par la miséricorde, nous leur faisons tout ce que nous voudrions qu'on nous fasse. Ainsi réconciliés avec Dieu et avec les autres, la pureté du cœur nous réconcilie avec Dieu. Mais heureux ceux qui, n'étant point ingrats de leur réconciliation, et qui, touchés charitablement des intérêts de leurs frères, travaillent autant qu'ils peuvent à les réconcilier avec Dieu, et à se réconcilier avec eux!.. *Bienheureux les pacifiques;* ils seront appelés les enfants de Dieu; car Dieu n'est pas un Dieu de division, mais de paix.

La huitième béatitude est la prérogative des martyrs.

Pag. 1034. Les saintes âmes, déjà en possession des célestes béatitudes, soupirent encore, elles demandent que nous soyons réunis à elles. Tant que vous êtes loin d'elles, ô mon frère, il leur semble qu'il manque encore quelque chose à leur félicité.

Pag. 1040. A quoi servent aux saints nos louanges, et ces

hommages que nous leur rendons? Que leur servent nos solennités et nos panégyriques? ils sont au comble du bonheur. Cela est vrai ; les bienheureux dans le ciel n'en ont pas besoin, et toute notre dévotion ne leur est d'aucune utilité. Si nous honorons leur mémoire, c'est notre intérêt, non le leur. Voulez-vous savoir comment? pour moi, je vous l'avoue, je sens que ce souvenir allume en moi un désir ardent de les suivre.

Les membres doivent rougir d'aspirer à de la gloire, tandis que leur chef est chargé d'ignominies. Sous un chef couronné d'épines, il doit être honteux aux membres d'être délicats. Pag. 1042.

L'union des saints avec nous consiste en ce que nous les félicitons sur leur bonheur, et qu'ils compatissent à nos maux. Nous régnons, pour ainsi dire, en eux par la méditation pieuse de leur félicité; et eux combattent en nous et pour nous, par leur sainte intercession.

Sur la mort du bienheureux évêque Malachie. Pag. 1042.
Cruelle et impitoyable mort, qui, dans une seule vie, a frappé tant de victimes à la fois! Mort soudaine et imprévue, qui a condamné au silence la langue du saint pontife, a glacé ses pieds, enchaîné ses mains, fermé ses yeux à la lumière, ces yeux toujours mouillés des pleurs que la piété lui faisoit répandre pour la conversion des pécheurs! Elle a laissé sans mouvement ces mains pures que l'humi-

lité exerça si souvent aux plus laborieux travaux; qui tous les jours présentoient au Seigneur la victime de propitiation qui s'immole pour la rédemption des pécheurs; qui, durant la prière, s'élevoient vers le ciel pour n'en faire descendre que des arrêts de grâce, et se reposèrent sur les malades pour les rendre à la santé. Nous ne le verrons plus, etc. Ne vous étonnez pas, mes frères, qu'il y ait dans la mort tant de rigueur : elle est la fille de l'iniquité; qu'elle soit sans pitié, sans discernement : elle est le produit des artifices du serpent et de l'indiscrète curiosité de la femme. Toutefois, pourquoi auroit-elle épargné le membre fidèle de Jésus-Christ, quand elle s'est attaquée au chef lui-même de tous les élus?..

On va me dire : Comment Jésus-Christ a-t-il triomphé de la mort, puisque nous la voyons tous les jours faire des membres de Jésus-Christ ses captifs? Si Jésus-Christ lui a donné la mort, comment a-t-elle pu frapper notre saint évêque? Si elle fut vaincue, d'où vient l'empire qu'elle exerce sur tout le genre humain? — Je réponds que la mort a été vaincue en tant qu'ouvrage du Démon, et châtiment du péché; que le péché lui-même, qui l'enfanta, a été vaincu dans ce sens, ainsi que le Démon, père de l'une et de l'autre; que, non-seulement Jésus-Christ en a triomphé, mais qu'ils ont été par lui jugés et condamnés. Leur sentence a été rendue; seulement

l'exécution n'a pas eu encore son effet. Un feu éternel a été préparé pour le Démon, bien que le Démon ne s'y trouve pas encore précipité. On lui permet d'exercer ses coupables manœuvres, et de sévir contre tout l'univers; on lui abandonne, à lui et à sa misérable famille, à savoir le péché et la mort, les élus et les réprouvés; les premiers pour les éprouver, les seconds pour les châtier. Mais viendra un temps où l'arrêt sera exécuté, où l'hymne du triomphe sera chanté : *O mort ! où est ta victoire ?* I. Cor. xv. 55.
où elle sera anéantie. Jusques là, qu'elle règne encore dans le monde, toutefois tempérée par celui qui a les clés de la vie et de la mort, pour n'être qu'un sommeil où s'endorment les bienaimés du Seigneur. Malheur, sans doute, à la mort du pécheur ! malheur plus grand encore à sa naissance et à sa vie! Mais pour les saints, ils obtiennent une précieuse mort : oui, bien précieuse, puisqu'elle Ps. cxv. 15.
est le terme de leurs travaux, l'achèvement de leur victoire, leur passage à la vie, leur entrée dans le lieu du parfait repos.

La science du bien et du mal est le partage de ce Pag. 1045.
monde où nous sommes. Succession de plaisirs et de peines. C'est la coupable Eve qui nous a valu ces vicissitudes. C'est ici le pays du jour et de la nuit. Dans l'Enfer, il n'y a point de jour; dans le ciel, il n'y a point de nuit. Heureuse donc l'âme qui passe par les deux états opposés de cette vie, sans

s'attacher au plaisir, sans s'abattre dans l'affliction.

Les charmes trompeurs de la prospérité font périr plus d'âmes que tous les fléaux de l'adversité.

Pag. 1049. *Qui est de la terre, son langage est terrestre,*
Joan. III. 31. dit la voix criant dans le désert. Parlons donc de la terre, composés de terre et habitants de la terre. Ecoutez, enfants des hommes, enfants de la terre: ce que nous vous disons, nous nous l'appliquons à nous-mêmes. Nous naissons sur la terre, nous y vivons, nous y mourons, nous retournons au lieu de notre départ. Adam tout entier porte le joug qu'il a mérité. La nombreuse postérité du premier homme s'est étendue; elle a couvert, elle a rempli la terre, à sa surface comme dans ses entrailles. Qu'on le veuille, qu'on ne le veuille pas, l'arrêt est porté
Gen. III. 19. contre chacun de nous: *Tu es terre, et tu retourneras en terre.* La sentence est rude; mais si vous pesez bien le crime qui la provoqua, elle pouvoit l'être encore davantage. La justice du Seigneur pouvoit dire: Tu es terre, et tu iras sous la terre. Il a frappé l'homme: il étoit en droit de l'anéantir. En nous conservant la vie, du moins nous a-t-il laissé le pouvoir de le louer et de le bénir; et dans la mort, plus de louanges, plus de bénédictions. Tout blessé, tout demi-mort que je suis, et jeté sur le chemin de Jéricho, je puis encore aspirer à la céleste Jérusalem.

La sagesse divine n'appelle pas heureux ceux qui ressuscitent des morts, ceux qui éclairent des aveugles, qui guérissent des malades, des lépreux, des paralytiques, qui commandent aux Démons, qui prédisent l'avenir, en un mot, qui font des miracles éclatants. Qui donc? Les pauvres d'esprit, les pacifiques, ceux qui pleurent, ceux qui ont faim et soif de la justice, ceux qui sont miséricordieux et doux, ceux qui ont le cœur pur, ceux qui souffrent persécution pour la justice. Pag. 1055.

J'aurois, me dites-vous, le courage des martyrs, si, comme eux, nous étions au temps des persécutions. — J'avoue, ô mon frère! que j'ai peine à vous croire. Tous les jours une pointe d'aiguille vous jette dans l'impatience et dans l'humeur; et vous iriez braver le tranchant de l'épée! Commencez par nous montrer, dans les épreuves les plus légères, ce que vous seriez dans de plus rudes combats. Pag. 1056.

Pourquoi les jeûnes institués par nos pères aux veilles de fêtes? parce que nous péchons tous les jours, et qu'il n'y a personne qui ne tombe dans une infinité de fautes. Il n'est pas à propos d'entreprendre de célébrer ces jours de fêtes, et surtout les plus grandes, à moins de s'être auparavant purifié par la pénitence; afin de se rendre et plus digne et plus capable des joies spirituelles... Le jeûne qui les précède nous apprend quel est le chemin qui nous conduit à la fête éternelle; que c'est par les Pag. 1058.

tribulations qu'il faut entrer dans le royaume de Dieu... Le temps de la pénitence que nous faisons ici est une espèce de veille de la grande solennité et du sabbat éternel que nous attendons au ciel.

Pag. 1060. *Panégyriques de saint André apôtre* (au nombre de trois.)

Dans ce jour, où nous célébrons le glorieux triomphe de l'Apôtre saint André, nos âmes se sont senties pénétrées d'une vive allégresse, en entendant les paroles échappées de sa bouche au moment où il alloit au martyre. A l'aspect de la croix sur laquelle il alloit être attaché, malgré les résistances du peuple, qui, par respect pour sa vertu, vouloit s'opposer à l'exécution de la sentence, il est saisi d'un mouvement de joie, qui va jusqu'à l'extase et au ravissement. Il brûle du désir d'être conforme à son Sauveur crucifié. Croix bien-aimée, s'écrie-t-il, sois l'instrument qui me conduise à celui qui t'avoit choisie pour l'instrument de ma rédemption!

Dans les trois discours sur cet Apôtre, saint Bernard rappelle les principales circonstances de son martyre, et entre autres les expressions si sublimes et si touchantes de saint André, à la vue de la croix : *O croix, source de mon bonheur* (1).

(1) Ainsi que Bourdaloue traduit, dans son panégyrique du même

Qui est-ce qui tient un pareil langage? Est-ce un Ange, est-ce un homme (1)? Il est donc possible d'aimer la croix! il y auroit donc des charmes et des délices dans la croix! Oui, mes frères, et des plus ravissants (2). Etonnez vous qu'il y en ait dans la croix, après que Jésus-Christ en a fait trouver jusques sur des charbons ardents. La croix de Jésus-Christ paroîtroit-elle sans goût, quand un saint Laurent faisoit éclater sa joie sur un brasier, qu'il triomphoit de ses bourreaux en bravant leurs fureurs? Qu'avons-nous à répondre?

Quels que soient les piéges que nous tende l'ennemi de nos âmes, il sera impuissant si nous aimons la croix. Pour moi, si j'avois peur de l'oppro-

saint. (*Panégyr.*, t. 1, p. 33, d'après le Martyrologe.) Saint Bernard les amplifie dans ces termes : *Salve, crux pretiosa, quæ decorem et pulchritudinem de membris dominicis accepisti! Salve, crux quæ in corpore Christi dedicata es, et ex membris ejus tanquam margaritis ornata!* Les actes du martyre de saint André passent pour avoir été rédigés par les prêtres de l'Achaïe. (Voyez Tillemont, *Mém.*, t. 1, p. 320.) Divers Bréviaires modernes ont supprimé les paroles de saint André à la vue de la croix; l'abbé de La Tour reproche cette omission, particulièrement à celui de Montauban. Bourdaloue a fondé sur elles le dessein de son beau panégyrique du saint Apôtre.

(1) « Est-ce un homme qui parle, et parle-t-il le langage des hommes? » (La Boissière, *Panégyr. de saint Bernard*, tom. II, pag. 1.)

(2) « *Certe et crux amari potest; et crux habet exultationem.* La croix ne fait pas seulement des saints; elle peut faire, elle fait des heureux. » (Neuville, *Panégyr. de saint François d'Assise*, tom. VI, pag. 320.)

bre de la croix, je ne prêcherois plus la gloire de la croix (1).

Pag. 1061. « Laissons-nous prendre une fois à ces pêcheurs d'hommes et à ces filets de l'Evangile. Laissons-nous tirer de cette mer, dont la face est toujours changeante, qui cède à tout vent, et qui est toujours agitée de quelque tempête. Ecoutez ce grand bruit du monde, ces tumultes, ce trouble éternel; voyez ce mouvement, cette agitation, ces flots vainement émus, qui crèvent tout à coup, et qui ne laissent que de l'écume. Ces ondes impétueuses, qui se roulent les unes contre les autres, qui s'entrechoquent avec un grand éclat, et s'effacent mutuellement, sont une vive image du monde et des passions qui causent toutes les agitations de la vie humaine, où les hommes, comme des poissons, se dévorent mutuellement (2). »

Celui qui commence par la crainte, porte la croix de Jésus-Christ avec patience; celui qui avance dans l'espérance, la porte avec joie; mais celui qui est dans la charité, l'embrasse avec ardeur.

(1) *Ego si patibulum crucis expavescerem, crucis gloriam non prædicarem.* (Dans l'homélie prononcée la veille de la fête, pag. 1059.)

(2) Bossuet, *Panégyr. de saint André*, tom. VI, in-8°, pag. 538, 539. Le savant évêque joint à la substance de ce passage d'autres textes, tirés de saint Ambroise et de saint Augustin, relatifs à la même allégorie. Saint Bernard : *Habet mare hoc magnum et spaciosum pisces... qui in hac seculi latitudine actuque versantur*, etc.

Qu'au moment de sa passion, Jésus-Christ se fût Pag. 1062.
montré intrépide, lui qui étoit le maître de donner sa vie, sans que personne pût la lui ôter, s'il l'eût voulu ; il n'y auroit pas là de quoi s'étonner. Mais, résolu qu'il étoit à souffrir pour nous la mort, n'étoit-il pas plus glorieux que, non-seulement ses souffrances, mais chacun de ses sentiments nous servît de leçons? Et parce que sa mort alloit nous rendre la vie, ainsi la foiblesse qu'il éprouve au moment de la subir nous devient salutaire. Il faut qu'un Ange vienne le consoler, lui dont un seul acte de sa volonté changeoit les éléments, guérissoit les malades, assuroit sous ses pieds les ondes mobiles de la mer, et rappeloit les morts du tombeau. Il s'afflige, il se trouble, pour m'apprendre à m'écrier comme lui dans mon affliction : *Que ce soit votre volonté, ô mon Dieu, qui se fasse, et* Luc. xiv. 16.
non pas la mienne.

Si vous avez peine à ressembler à un Apôtre tel Pag. 1063.
que saint André, sous le prétexte que, foible comme vous êtes, vous ne pouvez aspirer à tant de perfection : rougissez du moins de ne pas imiter ceux qui sont près de vous. On ne s'élève pas du premier jour au sommet de la perfection ; c'est en montant, non en volant, que l'on y parvient.

On ne peut suivre Jésus-Christ sans croix : et qui Pag. 1071.
pourroit supporter la rigueur de la croix, sans l'onction qui l'accompagne? C'est ce qui fait que

tant de gens ont horreur de la pénitence : ils ne voient que la croix et point l'onction (1). Mais vous, mes frères, qui l'avez éprouvé, vous savez que votre croix a son onction, et qu'avec la grâce et le secours de l'Esprit Saint, notre pénitence ne manque ni de consolation ni de charme ; que son amertume même est pleine de douceur.

Pag. 1082. Gen. XXVIII. 7. *Le Seigneur est vraiment dans ce lieu, et je ne le savois pas*, s'écrie le patriarche Jacob. Pouvoit-il ignorer qu'il n'est pas un lieu où ne soit le Seigneur? Oui, il est partout, et Jacob le savoit bien ; mais il est plus particulièrement là où les Anges se trouvent rassemblés avec les hommes. Ainsi disons-nous : Notre Père qui êtes au ciel ; parce que c'est là qu'il réside plus spécialement. Dieu est partout : dans le cœur des méchants, dont il compte les péchés, bien qu'il les dissimule pour un temps ; dans le cœur des élus, où il opère par sa grâce, et tenant un registre fidèle de leurs actions ; dans le ciel, où il les nourrit du pain de l'immortalité ; dans les enfers, où s'exerce sa justice sévère (2).

(1) « Ce qui trompe les gens du monde, c'est qu'ils ne voient que nos croix qui sont extérieures, et qu'ils ne voient pas l'onction intérieure de sa grâce qui les adoucit, et qui nous rend nos croix mêmes, non-seulement supportables, mais aimables : *Cruces vident, unctiones non vident.* » (Bourdaloue, *Panégyr.*, tom. II, pag. 258.)

(2) Extrait des homélies pour la fête de la dédicace, au nombre de

SECONDE CLASSE.

Sermons sur divers sujets.

La vie de l'homme sur la terre, pleine de tromperies et d'artifices. Contradictions perpétuelles jusque dans le langage. Tantôt oui, tantôt non ; tantôt la vie est trop courte, tantôt elle est trop longue. Qui se plaît dans le péché, trouve que la vie échappe trop vite. Aveugle qui ne voit pas combien il lui eût été plus avantageux qu'elle ne commençât même pas! Le souvenir de la rapidité de nos jours est bien plus propre à dégoûter du péché qu'à donner envie de le commettre. Pag. 1083.

Ils ont erré, dit le prophète, *dans une solitude aride, où ils n'ont point trouvé de route qui les conduise vers une ville où ils puissent habiter.* C'est là la solitude où se jettent les orgueilleux ; ils se regardent comme étant seuls au monde, et voudroient qu'on les y vît des mêmes yeux. Le savant ne peut souffrir personne qui le soit ; l'homme ha- Ps. cvi. 4.

six. Description des cérémonies qui accompagnent la dédicace, à savoir *aspersio*, *inscriptio*, *inunctio*, *illuminatio*, *benedictio*. Les âmes y sont sanctifiées par l'esprit de Dieu qui habite en elles, les corps le sont par les âmes, et nos Eglises par nos corps. Respect pour les églises, c'est la maison de Dieu, le lien de la communion entre les fidèles. Faisons de nos âmes le sanctuaire du Dieu vivant. L'Eglise est l'échelle qui mène au ciel.

bile dans les affaires souhaiteroit qu'il n'y eût que lui qui s'y entendît : le riche se désespère à la vue des richesses qu'un autre amasse : une concurrence de valeur ou de beauté excite le dépit et la jalousie. Ce sont tous autant de solitaires, mais qui s'égarent dans leur solitude ; car ils ont beau le vouloir, ils ne demeureront pas seuls sur la terre. — Pourquoi
Pag. 1084. solitude aride ? — Ne vous étonnez pas de cette expression. Comme d'ordinaire les lieux écartés manquent d'eau, et que les déserts ne sont jamais sans sécheresse ni stérilité, de même l'orgueil ne marche pas sans l'endurcissement. L'orgueilleux a le cœur dur, il est sans entrailles ; fermé aux douces émotions, étranger aux rosées célestes. L'onction de la grâce se refuse aux superbes, elle ne se donne qu'aux humbles. Ils ont erré dans une solitude aride, où ils n'ont point trouvé de route qui les conduise vers une ville où ils puissent habiter, erré par des lieux détournés, hors de la voie : la voie large n'est pas proprement une voie. Ce qui est large, c'est la plaine ; ce que l'on appelle le chemin est droit ; où il n'y a point de chemin, tout est chemin. Et telle est l'image d'une vie abandonnée à tous les vices. Les limites en sont tellement étendues, que rien ne les borne. En vérité, peut-on donner le nom de vie à celle où l'on ne vit que pour la mort ?

Les détours ne sont pas plus une voie ; aussi est-il
Ps. XI. 9. écrit des impies, qu'ils marchent par des détours.

Loi ou non, peu leur importe. Pour de tels hommes, la vie est en effet bien courte. Leur sensualité s'afflige qu'il leur reste toujours bien peu de temps pour leurs criminelles jouissances. Vous les entendez, dans nos livres saints, dire : *Ne laissons point* Sap. vi. 7.
perdre les années fleuries de la jeunesse ; couronnons-nous de roses avant qu'elles se flétrissent ; qu'il n'y ait point de prairies que nous n'ayons mises à contribution ; qu'aucun de nous ne se dispense de prendre part à nos débauches ; c'est là notre partage et notre sort. Et pour s'expliquer encore plus clai- Pag. 1085.
rement : *Buvons et mangeons, car nous mourrons demain.* Mais demain aussi la justice divine dira à son tour : Que ceux qui n'ont pas su trouver la voie qui mène à la cité permanente ne demeureront pas toujours dans leur voie étrangère. Eh! qu'arrive-t-il? plus ils se précipitent dans leur voie de péché, plus ils s'égarent. Que la pensée de la mort vienne durant le sommeil se rattacher à leur esprit avec ses terreurs et ses menaces ; que l'idée du jugement qu'ils auront à subir les pénètre de quelque effroi ; alors la vie change de face à leurs yeux ; ils n'en voient plus le terme. Ils s'affligeoient auparavant qu'elle fût trop courte au gré de leurs criminels désirs ; la voilà qui tout à coup leur paroît longue. Ils se flattent qu'il leur en reste encore assez pour pécher tout à leur aise, et qu'un temps viendra où ils pourront penser à se convertir ; mais qu'arrive-t-il?

communément? Les uns se voient accablés par tous les maux qu'ils craignoient; emportés par la rapidité du temps, ils se laissent surprendre par cette effroyable éternité qui les enveloppe avec tous ses supplices. Les autres ont encore à la bouche les mots de paix et d'assurance, que la mort vient trancher leurs jours et les arracher à leur funeste assoupissement, sans leur laisser le temps de se reconnoître.

Pag. 1086. Pour quelques tribulations d'un jour, un poids
II. Cor. IV. 17. éternel de gloire, nous dit l'Apôtre. Plaignez-vous donc encore, et dites : Cela n'en finit pas; je ne puis supporter plus long-temps d'aussi laborieux fardeaux. L'Apôtre, parlant des souffrances qu'il endure, les appelle des épreuves d'un moment. Avez-vous, comme lui, été dans le fond de la mer, battu de verges? non. Qu'avez-vous souffert qui soit en proportion avec la gloire qui vous est promise? La souffrance passera, et bientôt; la gloire, jamais. Pourquoi cette supputation de jours et d'années qui peuvent vous rester à vivre? Le temps passe, et la peine avec lui; ce ne sont pas les peines qui viennent, elles s'en vont. Il n'en est pas ainsi de la gloire et des récompenses; nul terme à celles-là, point de succession ni de vicissitude; toujours au même point d'énergie comme de durée : elle subsistera tout entière et durant toute l'éternité. Ici-
Math. VI. 34. bas, à chaque jour suffit sa peine. Celle de demain ne sera pas celle d'aujourd'hui; elle ne vient que

goutte à goutte et s'échappe de même. Dans le ciel, torrents de délices, fleuve de gloire et de paix. Fleuve par son abondance, qui coule et ne s'écoule pas. Poids éternel de gloire; non gloire en décoration, mais l'essence même de la gloire. La joie ne s'y donne plus par simples émanations: on la puise à sa source.

Peut-on dire que l'on se connoisse soi-même, Pag. 1087. quand on veut échapper au travail et à la douleur? Ou plutôt, est-ce savoir qu'on est homme, que de vouloir s'exempter des choses pour lesquelles l'homme est né? *L'homme*, dit Job, *est né pour le* Job. v. 7. *travail.*—Oui, mais la douleur?— Permis d'en douter à qui peut ignorer qu'il est né au sein de la douleur. Non, pas un seul des enfants d'Adam qui soit venu au monde à d'autres conditions.

Pourquoi m'inquiéter du jugement des autres, Pag. 1100. ou du mien même, puisque le blâme et la louange des hommes ne sauroient ni nous condamner ni nous justifier? Si j'étois obligé, mes frères, de paroître devant votre tribunal, j'aurois raison de m'applaudir de vos louanges. Si je devois être jugé sur mon examen, je pourrois me contenter de mon propre témoignage, et prendre plaisir à me louer moi-même. Mais puisque ce ne sera ni à votre jugement ni au mien, mais à celui de Dieu, que je serai présenté, quelle imprudence, ou plutôt quelle folie seroit-ce de tirer gloire de votre témoignage ou du

mien, puisque j'ai un Juge aux yeux duquel rien n'est caché, et qui n'a pas besoin qu'on lui rende témoignage des hommes? Rien donc n'est plus raisonnable que cette parole de l'Apôtre, qui condam-
I. Cor. IV. 3. noit toujours la vaine et fausse gloire : *Je me mets peu en peine d'être jugé par vous ou par quelque homme que ce soit ; et je ne me juge pas moi-même, car ma conscience ne me reproche rien. Cependant je ne suis pas justifié pour cela ; mais c'est le Seigneur qui me juge.* Que m'importe la louange de qui ne me connoît pas (1)?

Pag. 1106. La vie de l'âme, c'est la vérité ; le sens de l'âme, c'est la charité.

Pag. 1108. *Mon fils, souvenez-vous de votre fin, et vous ne pécherez jamais.* Remettez-vous devant les yeux votre origine, songez à votre vie, souvenez-vous de votre fin. La première de ces trois choses est un sujet de honte ; la seconde, un sujet de douleur ; la

(1) Le sermon d'où cette sentence est tirée se trouve aussi parmi les œuvres de Nicolas de Clairvaux, à qui elle est attribuée. « Il n'est pas sûr, dit saint Bernard, de mettre sa gloire dans la louange des hommes, et de la confier à la bouche d'autrui, qui est comme un vase, dit ingénieusement ce Père, qui n'a ni clé, ni serrure pour la garder, où la réputation la plus belle se perd en un moment. Et est-il une science, une sagesse, une beauté, une valeur, ou quelque autre mérite dans le monde qui ne soit pas contredits? Souvent même, pendant que les étrangers vous admirent, vos amis et vos proches, qui vous connoissent mieux, vous méprisent. » (La Boissière, *Panégyr.*, tom. II, pag. 352.)

troisième, un sujet de crainte. Pensez d'où vous êtes venu, et rougissez; où vous êtes, et gémissez; où vous allez, et tremblez.

Qu'est-ce que la vie de l'homme sur la terre? Pag. 1109. Travail, douleur, affliction d'esprit. Mais vous n'y pensez pas; vous ressemblez à un enfant qui seroit né dans une prison où il auroit été élevé sans avoir vu jamais la lumière. Il s'étonne d'entendre sa mère faire retentir ses plaintes de ce qu'elle en est privée; c'est qu'il n'y a qu'elle qui puisse juger par comparaison, et qui se trouve malheureuse, par la différance de l'état où elle est avec celui qu'elle a perdu.

On ne fait ici-bas que passer d'une peine à une autre; on ne se repose d'un travail que par un travail nouveau. Personne ne peut jouir pleinement de ce qu'il désire. Le juste n'est jamais rassasié de la justice, ni le voluptueux de plaisirs, ni l'ambitieux de vaine gloire, ni le savant de recherches et de curiosité.

Que si vous dites qu'il est rare de trouver un Pag. 1118. homme qui régle ses discours avec sagesse et avec jugement, cela nous fait voir combien la perfection est rare; car ce qui est parfait n'est jamais commun. Qui pourroit faire le dénombrement de toutes les souillures que contracte la langue? quelle multitude d'impuretés s'amassent sur les lèvres immortifiées! combien de pertes considérables cause une bouche imprudente! La langue peut être déréglée

par l'inutilité, ou par l'impureté, ou par la vanité de ses paroles. Elle peut encore être trompeuse et médisante. Lorsqu'elle trompe, elle a pour objet ou le mensonge ou la flatterie; lorsqu'elle médit, elle le fait, ou par des outrages déclarés, ou par des injustices secrètes. Que si les hommes doivent rendre
Matth. XII. 36. compte à Dieu, au jour du jugement, de chaque parole inutile, quel compte rigoureux rendront-ils des paroles fausses, choquantes, injurieuses; des paroles vaines ou impures, des paroles médisantes ou flatteuses?

Prov. x. 19. Le sage dit : *Qui parle beaucoup n'évitera pas de pécher;* et il a raison. Ne regardez pas comme quelque chose d'indifférent le temps perdu à des paroles inutiles. La parole vole sans pouvoir être retenue; le temps s'échappe et ne revient pas; l'insensé ne réfléchit pas sur celui qu'il perd. On parle, dit-on, pour passer le temps. Pour passer le temps, dites-
Pag. 1119. vous! mais ce temps, la bonté du Seigneur vous le donnoit pour faire pénitence, pour obtenir le pardon de vos péchés, pour acquérir la grâce et pour mériter la gloire.

« Point d'instrument plus propre à vider le cœur que la langue; et je crois qu'en cela la conscience de plusieurs d'entre vous rend témoignage à ce que je dis; car, qui de vous est si parfait, qu'il n'ait senti après de longs entretiens son esprit vide, ses méditations sans dévotion, les affections de son

cœur arides et sèches, et son oraison sans action, à cause des paroles qu'il avoit dites ou entendues (1)? »

Le Dieu créateur n'a employé qu'une seule parole pour créer l'univers, et tout a été fait; le Dieu sauveur a employé trente-trois années à notre rédemption. Pag. 124.

Deux considérations principales dans l'œuvre de notre rédemption; le moyen et le fruit. Le moyen, c'est l'anéantissement d'un Dieu; le fruit, c'est la plénitude que nous en avons reçue. La vue du fruit doit exciter notre espérance; celle du moyen, enflammer notre amour. L'une et l'autre est nécessaire pour notre avancement, de crainte que l'espérance sans amour ne soit mercenaire, ou que l'amour sans espérance ne devienne languissant...

On me demandera : Le Créateur ne pouvoit-il pas autrement réparer son ouvrage que par les humiliations de sa naissance et les ignominies de sa mort? Je répondrai : Sans doute il le pouvoit; mais il a choisi ce moyen afin que le vice le plus odieux et le plus funeste, à savoir l'ingratitude, ne trouvât plus de prétexte dans l'homme. Il ne s'est assujetti à tant de fatigues, que pour engager l'homme à l'aimer davantage, afin que la difficulté de la rédemption le fît souvenir de remercier son rédempteur, au

(1) Traduit par Nicolle, *Essais*, t. IV, pag. 321.

lieu que la facilité de sa création avoit diminué sa reconnoissance.

Pag. 1126. « Je l'ai reconnu, et l'expérience me l'a appris, que de même qu'un juste qui marche avec ferveur dans la voie de Dieu, après en avoir essuyé toutes les petites difficultés, se joue des plus grandes qu'il croyoit auparavant insurmontables; aussi un pécheur qui suit le cours et les mouvements de sa passion, à force de franchir le pas dans les moindres occasions, en vient enfin jusqu'au point de ne trouver plus rien qui l'arrête dans la voie de l'iniquité : *Et quemadmodum justus ascensis his gradibus corde alacri currit ad vitam, sic iisdem descensis impius jam absque labore festinat ad mortem.* Voyez-vous, dit saint Bernard, comment le juste et le pécheur, quoique par différents principes, acquièrent cette liberté, l'un pour la vie, et l'autre pour la mort? La charité donne des aîles à l'homme juste, et la cupidité en donne au pécheur : *Illum proclivem caritas, illum cupiditas facit.* Le juste ne ressent pas sa peine, parce qu'il est animé de l'amour de Dieu, et le pécheur est insensible à la sienne, parce qu'il est dans l'endurcissement : *In uno amor, in altero stupor laborem non sentit.* Dans l'homme juste, c'est l'abondance de la grâce; et dans le pécheur, c'est le comble du péché qui exclut les remords de la crainte : *In illo perfecta virtus, in isto consummata iniquitas foras mittit timorem.* Tous deux s'avancent

dans le chemin du vice ou de la vertu, et s'y avancent de telle sorte qu'ils n'en sont pas même fatigués. Mais avant que le pécheur en soit venu là, n'a-t-il rien à souffrir ? Ah ! mes frères ! répond saint Bernard, il y en a qui souffrent, et qui sont ceux-là ? Ce sont ceux qui voudroient tenir le milieu, c'est-à-dire certaines âmes imparfaites qui voudroient secouer le joug de la conscience et de la religion dans les petites choses, et qui ne voudroient pas le rompre dans les grandes : *Medii sunt qui fatigantur et angustiantur.* Car ceux-là, dit-il, souffrent de tous les côtés ; et du côté de la grâce à laquelle ils résistent, et du côté de leur passion qu'il ne satisfont pas pleinement : la grâce les trouble, et la passion les irrite ; la grâce leur reproche d'avoir fait de telles démarches, et la passion au contraire de n'être pas encore allé plus avant ; la grâce leur dit : Falloit-il mépriser Dieu pour si peu de chose ? et la passion : Falloit-il ne se satisfaire qu'à demi ? Ainsi ils demeurent tout à la fois exposés à la peine intérieure de l'une et de l'autre, ou, si vous voulez, ils goûtent tout à la fois et les amertumes du vice et celles de la vertu, sans en goûter la douceur. Mais prenez garde, poursuit saint Bernard, bientôt la passion et l'amour de la liberté prévaut, car cet état de violence ne peut pas durer ; et il faut, ou que de la négligence des petites choses, l'homme passe jusqu'au mépris des grandes, ou qu'il rentre dans

l'ordre dont il s'est écarté, et qui est celui d'une entière soumission à Dieu. Et parce qu'en matière de péché, le retour est aussi difficile que le progrès est naturel, pour un pécheur qui revient de cette licence présomptueuse, il y en a cent autres qu'elle conduit à la perdition ; et c'est pourquoi saint Bernard en fait un degré d'orgueil si dangereux pour le salut (1).

Pag. 1133. *Heureux ceux qui entendent la parole de Dieu, et la gardent fidèlement.* Voulez-vous savoir combien est grand leur bonheur? Ces âmes où vient retentir la parole divine, d'abord elle les émeut, les effraie et les condamne; bientôt, si elles se montrent dociles, elle les ranime, les attendrit, y répand la chaleur, la lumière et la vie; elle en dissipe les souillures. La divine parole est pour nous un aliment, une armure, un baume versé sur nos blessures; elle assure notre repos, notre résurrection, notre perfectionnement. Et ne vous étonnez pas que cette divine parole soit ainsi toutes choses dans tous les hommes, en les justifiant, puisqu'elle leur sera aussi toutes choses en les glorifiant. Que le pécheur soit attentif à cette vérité, qu'elle l'ébranle jusqu'au fond du cœur, que l'âme sensuelle en soit effrayée. Cette parole vive et efficace sonde et pénètre les re-

(1) Bourdaloue, *parfaite observ. de la loi*, *Carême*, t. II, p. 163—165; et saint Bernard, *Ad hunc locum*, *et tractat. de gradib. humilit.*, cap. XXI, pag. 579.

plis les plus secrets de l'âme, et les pensées les plus intimes; et c'est pour cela que, bien que vous soyez morts par le péché, si vous écoutez la voix du Fils de Dieu, vous vivrez; sa parole est esprit et vie. Si votre cœur est endurci, souvenez-vous de ce que dit l'Ecriture : Il enverra sa parole, et il amollira cette dureté. Si vous êtes tiède, ne vous éloignez point de la parole de Dieu, et elle vous enflammera, car elle est un feu consumant. Si vous déplorez les ténèbres de votre ignorance, écoutez attentivement ce que le Seigneur votre Dieu vous dit au fond du cœur, et il sera la lumière et le flambeau qui éclairera vos pas dans les sentiers où vous marcherez. Ps. CXLVII. 18.

« Rien de plus foible que la parole des prédicateurs, prise selon le rapport qu'elle a seulement à leurs personnes; elle n'a point de corps, dit saint Bernard, point de substance ni de solidité; elle frappe l'air, et rien davantage : *Aerem verberat et verbum dicitur.* Ah! mes frères! continue-t-il, ne jugez point par là de la parole de Dieu, et ne la méprisez pas jusqu'à la confondre avec la parole de l'homme : *Nemo vestrum, fratres, sic accipiat, imo sic despiciat verbum Dei* (1). »

Plût à Dieu, mes frères, que nous eussions autant d'empressement à recueillir les fruits de la grâce, que les hommes du siècle en mettent à courir après les richesses de la terre! N'est-ce pas en Pag. 1159.

(1) Bourdaloue, *sur la parole de Dieu, Dominic.*, t. 1, p. 323.

effet un sujet de confusion des plus amers, que de voir désirer avec plus d'ardeur des choses pernicieuses que nous ne désirons les plus utiles, et courir à la mort avec plus d'activité que nous ne courons à la vie.

« C'est cela même que saint Bernard déploroit amèrement, c'est ce qui faisoit le sujet de sa douleur, quand il considéroit ce que l'expérience lui avoit appris, et ce qu'elle lui apprendroit plus encore aujourd'hui : que dans des familles chrétiennes nous portons bien plus patiemment les pertes de Jésus-Christ que les nôtres : *Quod patientius jacturam ferimus Christi quam nostram;* qu'on veut avoir un compte exact des moindres dépenses que font des domestiques, et qu'on ne prend nullement garde au déchet de leur piété et à la ruine entière de leur religion : *Quod quotidianas expensas quotidiano reciprocamus scrutino*, *et continua dominici gregis detrimenta nescimus;* qu'on est instruit à fond, et qu'on veut l'être du juste prix et de la qualité de tout ce qui s'emploie par tous les officiers d'une maison pour son entretien ; mais qu'on ne pense guère à découvrir les désordres auxquels ils sont sujets, et qu'on en est peu touché : *Quod de pretio escarum et numero quotidiano cum ministris discussio est, et nulla de peccatis eorum disquisitio* (1). »

Pag. 1162. On ne peut pas servir deux maîtres; cette dupli-

(1) Bourdaloue, *sur le soir des domest.*, *Dominic.*, tom. II, pag. 27, 28.

cité ne convient pas à l'intégrité, à la perfection, à la plénitude divine; il seroit indigne pour elle de se laisser trouver à qui ne la cherche pas d'un cœur parfait. Si celui qui fait l'œuvre de Dieu avec négligence est maudit, que mérite celui qui la fait d'une manière frauduleuse? Fuyons cette duplicité, évitons avec le plus grand soin le levain des Pharisiens. Dieu est vérité, et il veut être cherché en esprit et en vérité. Si nous ne voulons pas le chercher en vain, cherchons-le avec vérité, cherchons-le avec assiduité et persévérance. Ne cherchons rien au-delà de lui, ne cherchons rien avec lui, et ne cessons point de le chercher pour chercher autre chose.

Nous avons deux voies principales : la confession et l'obéissance. La confession lave nos fautes, l'obéissance assure nos vertus. La confession purifie le pécheur, et perfectionne le juste. En confessant à Dieu les plaies de votre âme, vous lui offrez le sacrifice du cœur contrit et humilié; vous célébrez en son honneur le sacrifice de louange. Sans la confession, le juste lui-même se rend coupable d'ingratitude, et le pécheur se condamne à la mort. Elle fait donc et la vie de l'âme criminelle, et la gloire de l'âme juste. J'entends David s'écrier : *J'ai péché,* et le Seigneur qui lui répond : *Que son péché a été éloigné de lui, et qu'il ne mourra point.* Je vois Magdeleine reconnoître, en s'humiliant aux pieds

Pag. 1165.

II. Reg. XII. 13.

Pag. 1166.

de Jésus-Christ, le scandale de sa vie passée, et re-
Luc. VII. 7. cevoir de la bouche du Sauveur ces consolantes paroles : *Elle a beaucoup aimé, beaucoup de péchés lui sont remis.* Je vois le prince des Apôtres, après avoir renié son maître, pleurer son lâche reniement, et obtenir son pardon avec un regard de Jé-
Ibid. XXII. 43. sus-Christ; le larron sur la croix accuser ses péchés, et recevoir la promesse : *Aujourd'hui même tu seras avec moi dans le paradis.* Heureuse confession, qui d'un gibet le porte au sein d'un royaume, de la terre au ciel, de la croix au paradis! Telle est la voix qui n'a jamais failli sous les pieds de celui qui y marche, et ne manque qu'à ceux qui l'abandonnent.

La première condition nécessaire à la confession est de s'examiner. C'est du ciel qu'est sorti l'oracle : Connois toi toi-même. Comment se repentir de ses fautes, si on ne les connoît pas?

« Ah! s'écrioit saint Bernard, que ce jugement que je fais de moi-même m'est avantageux, puisqu'il me soustrait au jugement de mon Dieu, qui est si terrible! *Quam bonum pœnitentiæ judicium, quod districto Dei judicio me subtrahit!* Oui, ajoutoit cet homme de Dieu, je veux, quoique pécheur, quoique chargé d'iniquités, me présenter devant ce formidable Juge ; mais je veux m'y présenter déjà tout jugé, afin qu'il ne trouve plus rien à juger en moi; parce que je sais bien, et qu'il m'a lui-même assuré qu'il ne jugera jamais ce qui aura été une

fois jugé : *Volo vultui iræ præsentari, non judicandus, quia bis non judicat in ipsum* (1). »

A la suite de l'examen de soi-même, du repentir de l'âme et de la douleur du cœur, vient la confession... Trois conditions sont nécessaires à la confession : elle doit être véritable, sincère, propre. Nous Pag. 1168. avons connu par expérience plusieurs personnes qui, après être venues à la grâce de la confession, sont retournées à leur conscience, plus chargées que délivrées de leurs péchés. Etoient-elles engagées dans l'étude? elles ne s'occupoient au tribunal que de leurs disputes savantes. Etoient-elles dans la profession des armes? elles n'y parloient que de leur bravoure; et, portant ainsi l'orgueil jusque sous le manteau de l'humilité, elles trouvoient leur condamnation dans le sceau même du salut. Elles se confessent, seulement pour avoir l'air de s'être confessées. Mais est-ce là une bonne confession, que celle qui n'a eu d'autre mobile que la crainte ou le déguisement? Une confession vraie est celle qui part de la contrition du cœur, qui n'est ni arrachée par la crainte, ni palliée par l'hypocrisie; c'est celle qui découvre, dans un esprit accablé de tristesse, les véritables sentiments du pécheur. Elle doit être sincère, sans nulle réticence; la conscience doit s'y montrer à nu et sans détour. A quoi serviroit-il de

(1) Bourdaloue, *sévérité de la pénitence, Avent*, pag. 162.

déclarer une partie de ses péchés, et d'en cacher une autre? de se laver d'un côté, et de rester souillé de l'autre? Un même vase peut-il contenir à la fois
Hebr. IV. 13. une liqueur douce et une liqueur amère? Tout est à nu et à découvert aux yeux de Dieu; et vous prétendez cacher quelque chose à celui qui tient dans cet auguste sacrement la place de Dieu! Montrez, découvrez tout ce qui déchire votre cœur; faites voir votre plaie, si vous voulez qu'on la guérisse... Enfin la confession doit être propre. Il y en a beaucoup qui racontent gravement les péchés des autres, et qui parlent fortement des excès de leurs frères. Ils ne connoissent pas leurs propres fautes, et jamais ils n'oublient celles du prochain. Qu'ils sont malheureux de pleurer les maux d'autrui, et
Prov. XVIII. 17. de négliger les leurs! N'avez-vous pas lu que *le juste commence par s'accuser soi-même?* Soi-même, dit l'Ecriture, et non pas un autre.

Abattez par un long martyre ces membres délicats, mais avec discrétion, mais en secret, et d'après une sage direction. Que l'on sache que vous aimez à vous priver des choses légitimes, pour vous punir de vous en être permis de criminelles. Toutefois, n'affectez pas d'en faire parade aux yeux des hommes; il n'y auroit rien de plus déplorable que de mortifier sa chair par des veilles et par des jeûnes dont on recevroit la gloire en ce monde, pour en être châtié dans l'autre. Conformez-vous aux avis

d'un sage directeur; Dieu reçoit bien mieux les sacrifices qu'on lui fait par principe d'obéissance, que ceux que l'on fait de son propre mouvement, rien n'étant d'ailleurs plus capable d'empêcher l'orgueil que cet abandon de la volonté propre que les amateurs des vanités du monde ne sauroient jamais déraciner entièrement. Agissez avec discrétion, de peur que l'excès des mortifications ne devienne préjudiciable, et qu'en voulant dompter l'ennemi, on ne donne la mort au citoyen. Mesurez vos forces, connoissez la portée de votre corps, et mettez un juste tempérament aux œuvres de votre pénitence. Ménagez-vous le moyen de servir le Dieu qui vous a créé. Nous avons connu des pénitents qui, dans une première ferveur, se sont épuisés au point de devenir incapables de chanter les louanges du Seigneur.

Malheur à nous, si nous paroissons devant Dieu, Pag. 1169.
présomptueux et superbes ; mais aussi malheur à nous-mêmes, si nous paroissons devant lui sans mérites et sans œuvres ! Heureuse l'épouse de Jésus-Christ, c'est-à-dire l'Église, parce qu'elle a des mérites solides, sans présomption, et une sainte présomption sans de vains mérites : *Felix Ecclesia cui nec merita sine præsumptione, nec præsumptio sine meritis deest* (1).

(1) Traduit par Bourdaloue, *sur la prédestin.*, *Carême*, t. 1, p. 329.

Pag. 1171. Dieu nous commande de faire le bien et d'éviter le mal. Il est impossible d'éluder jamais l'autorité sainte et immuable de ce précepte, parce qu'il est marqué du sceau de celui qui a dit : *Je suis le Seigneur, et je ne change point.*
Malach. III. 6.

Pag. 1172. « Tel est le véritable obéissant : tout en lui respire la soumission ; l'œil regarde, l'oreille écoute, le pied marche, la main agit. Il vole sans délai à l'exécution (1). »

Le monde est un marché où se rassemblent toutes les cupidités. L'un vient y chercher des richesses, un autre des honneurs! un troisième la faveur populaire. Des richesses? Mais que de peines pour les acquérir, que d'alarmes et de sollicitudes pour les conserver; de regrets quand on vient à les perdre! Voyez ce qu'il vous en a coûté pour les avoir : il vous a fallu traverser les mers, courir les risques de la navigation, quitter patrie, famille ; s'arracher à tous les sentiments de la nature; et pour combien de temps les possédez-vous? Quelle déchirante séparation, quand vous en serez dépouillé! *O enfants des hommes! jusqu'à quand poursuivrez-vous la vanité, et rechercherez-vous le mensonge?* Voilà pour les richesses. Les honneurs? Vous voilà dans un poste éminent : c'est-à-dire exposé à plus de regards, jugé avec plus de rigueur, en butte à la ma-
Ps. IV. 3.

(1) Traduit par l'abbé de La Tour, *Serm.*, t. III, pag. 268.

lignité de tous. Dans la profession des armes, que de veilles, que de fatigues au service du prince, toujours plus près de la mort que de la récompense, etc.! La gloire? Que parlez-vous de gloire, vous, cendre et poussière, limon impur, vase d'ignominie? Eh! qu'est-ce que la gloire humaine, sinon un vain bruit, qu'il est bien difficile d'obtenir sans éveiller l'envie? Vous n'arrivez qu'en supplantant des rivaux, qu'en provoquant leurs jalousies; votre élévation fait leur tourment et le vôtre. Pag. 1177.

Les âmes des trépassés habitent trois séjours bien différents, selon la diversité de leurs mérites: l'enfer, le purgatoire, le paradis. L'enfer est habité par les méchants; le purgatoire, par ceux à qui il faut des expiations; le paradis, par les bienheureux. Dans l'enfer, plus de retour, plus de rédemption; dans le purgatoire, supplices expiatoires qui préparent à la rédemption; dans le paradis, joie sans mélange, possession de Dieu. Les bienheureux, frères de Jésus-Christ par la nature, ses cohéritiers dans la gloire, sont associés à l'éternité de ses béatitudes. J'irai, je me transporterai en esprit dans ce séjour des expiations, où le Dieu des miséricordes permet que ses enfants, destinés à la gloire, soient quelque temps encore livrés à des épreuves, non meurtrières, mais réparatrices; non victimes de ses vengeances, mais objets de sa miséricorde; non marqués du sceau de la mort, mais proposés à

notre instruction ; non vases de colère qui doivent être rejetés, mais vases de miséricorde préparés pour le triomphe. Je veux donc leur tendre une main secourable; pour eux, je gémirai, je prierai ; pour eux, j'offrirai le sacrifice de propitiation qui seul peut satisfaire pour les péchés des hommes ; j'implorerai la clémence divine, pour en obtenir qu'elle daigne mettre un terme à leur tribulation, à leurs misères, à leurs tourments, et les introduire au séjour du repos, de la récompense et de la gloire. Tels sont les services que nous pouvons leur rendre pour les soulager dans leurs peines, et leur mériter la rémission de leurs péchés.

Une autre région est celle de l'enfer. Région affreuse, région formidable, et qu'il nous faut éviter à tout prix ; terre d'oubli, terre d'affliction et de calamités, où règne la confusion et le désordre, une horreur éternelle ; séjour de la mort : là, flammes
Pag. 1178. ardentes, froid rigoureux, ver qui ne meurt point, puanteur insupportable, marteaux qui écrasent, ténèbres palpables, honte et confusion, chaînes étroites ; sous les yeux, rien que l'aspect des Démons. Je frissonne tout entier d'horreur et d'épouvante à la seule pensée de cette région ; tous mes os se sentent ébranlés. Comment es-tu tombé, Lucifer, ô toi, astre brillant du matin ? Les pierres précieuses rayonnoient sur tes vêtements. Au lieu de cette riche parure, des insectes dévorants, acharnés à

leur proie. Je le sais, et n'en pourrois douter : tel est le feu qui a été préparé pour le Démon et pour ses Anges, comme pour les hommes qui leur ressemblent ; et là, mourir sans être anéanti, brûler sans être consumé, souffrir sans un seul moment de relâche ! Descendez vivant dans l'enfer, contemplez ces affreux ateliers de tortures, et concevez de l'horreur pour le péché qui a précipité dans les feux de l'enfer tant d'impies et de libertins (1). Matth. xxv. 41.

Il y a aussi une autre région, le paradis, élevé au-dessus des cieux. Région heureuse que celle-là ! qu'habitent les vertus célestes, où l'adorable Trinité se contemple sans voile, où les chœurs des Esprits bienheureux font retentir continuellement l'hymne de gloire : Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu

(1) « Un des souhaits de saint Bernard, et ce qu'il demandoit avec le plus d'ardeur, expliquant ces paroles du prophète : *Descendant in infernum viventes*, c'étoit que les pécheurs descendissent en esprit et par la pensée dans l'enfer, ne doutant pas que la vue de cet affreux séjour, et des tourments qu'on y endure, ne dût faire la plus vive impression sur leurs cœurs, et convaincu qu'il n'y avoit pas de moyen plus assuré pour ne pas tomber après la mort dans ce lieu de misère, que d'y descendre souvent par la réflexion pendant la vie : *Descendant in infernum viventes, ne descendant morientes.* » (Bourdaloue, *sur l'enfer*, *Carême*, tom. II, pag. 57.) Ailleurs, un mot suffit à l'éloquent abbé de Clairvaux, pour peindre l'enfer et ses horreurs : « On n'en peut, dit-il, mesurer la grandeur que sur la grandeur de Dieu même : *Tanta pœna quantus ille.* » Ce mot a été souvent recueilli par nos prédicateurs. Voyez le développement que lui donne le P. Lenfant, dans son sermon *sur l'enfer*, tom. V, pag. 50.

des armées : séjour des voluptés saintes, qu'abreuve un fleuve de joie, où puisent les justes ; séjour de lumière où ils sont éclairés de plus de feux qu'il n'en brille au firmament, séjour d'allégresse et de contentement qui les pénètre et les environne ; séjour d'abondance, de ravissement et de paix, où tous les biens sont prodigués, où le Seigneur se fait voir à tous dans tous les charmes de sa beauté, où rien ne trouble le calme fortuné dont on jouit.

Pag. 1181. Trois sortes de foi ; la foi des préceptes, la foi des miracles et la foi des promesses. Par la première, nous croyons en Dieu ; par la seconde, nous croyons un Dieu ; par la troisième, nous croyons à Dieu. Croire en Dieu, c'est espérer en lui, c'est l'aimer. Voilà la foi des préceptes. La foi des miracles nous fait croire un Dieu qui est si puissant, ou plutôt qui est tout puissant. Par la foi des promesses, nous avons une entière confiance que Dieu ne manque jamais à ses promesses. Il y a aussi trois sortes d'espérances fondées sur ces trois sortes de foi ; car la foi des préceptes produit l'espérance du pardon ; la foi des miracles produit l'espérance de la grâce ; la foi des promesses celle de la gloire.

Pag. 1183. La pauvreté, ce que l'on appelle l'indigence, n'excite pas l'envie ; la pauvreté, quand elle est volontaire, ne la sent pas.

Pag. 1194. Descendons, comme Jésus-Christ, par la voie de l'humilité, et établissons pour premier degré, c'est-

à-dire pour premier pas de cette vertu, de ne pas vouloir dominer; pour seconde, de vouloir toujours être soumis; pour troisième, de supporter patiemment dans notre soumission toutes sortes d'outrages et d'affronts.

Il y en a qui, au lieu de suivre Jésus-Christ, le fuient; d'autres qui, au lieu de le suivre, marchent devant; d'autres qui le suivent sans l'atteindre; d'autres, enfin, qui le suivent et l'atteignent. Ceux qui persistent dans le péché le fuient au lieu de le suivre; ceux qui préfèrent leur propre sentiment à celui de leurs maîtres marchent devant lui au lieu de le suivre. Vous en avez une image dans saint Pierre, lorsqu'il reprit Notre Seigneur qui vouloit souffrir pour notre salut : *A Dieu ne plaise*, dit-il, *Seigneur, cela ne vous arrivera pas*. Ceux qui agissent lâchement, ou qui, au lieu de persévérer jusqu'à la fin, retournent en arrière lorsqu'ils sont au milieu de la course, ceux-là, dis-je, suivent Jésus-Christ sans l'atteindre. Mais ceux qui imitent, avec un cœur plein de piété et de tendresse, et avec persévérance, la voie de son humilité, ceux-là le suivent et l'atteignent.

Math. xvi. 23.

Les justes m'attendent, jusqu'à ce que vous me récompensiez, est-il dit dans un endroit des Psaumes; et dans un autre : *Les pécheurs m'ont attendu pour me perdre*. Voilà donc d'un côté l'enfer, de l'autre le paradis qui m'attendent. Peut-on s'aban-

Pag. 1198. Ps. cxli. 8. Ps. cxviii. 95.

donner à la dissipation, à l'indolence, entre ces deux extrémités? Est-il possible que je ne sois ni entraîné par le désir de l'un, ni intimidé par le péril de l'autre? que je ne ressente nul trouble dans une alternative où il y va de la plus importante affaire? insensibilité également funeste pour l'un et pour l'autre (1).

Pag. 1201. On attend à se convertir à l'extrémité de la vie. Comment se flatter qu'il suffira de quelques moments pour ranimer une âme engourdie tout entière, et qui tient encore à la terre par toutes ses affections, comme par autant de liens qui l'enchaînent? Non pas que ce soit là un miracle impossible à la toute-puissance, à Dieu ne plaise; mais autant que je puis m'en souvenir, vous n'aurez à citer, dans toute l'Ecriture, qu'un seul exemple d'un pécheur converti de la sorte. Ne comptez donc pas sur une attente si pé-
Joan. III. 8. rilleuse. Il est vrai que l'Esprit souffle où il veut et quand il veut; qu'il peut donner en un moment une contrition parfaite que d'autres n'obtiennent qu'après beaucoup de temps. Mais d'où savez-vous qu'il voudra bien vous faire une pareille grâce, quand aujourd'hui vous le rejetez si opiniatrément? A la vérité, l'Esprit de sagesse est bon, mais il ne délivrera pas l'homme maudit de ses lèvres. Ecoutez
Sap. I. 6. quel est cet homme : *Maudit est celui qui pèche en espérance.*

(1) Développé dans le premier chapitre des *Pensées* de Pascal.

Trois sortes de bénédictions dont nous avons besoin : bénédiction qui prévienne, bénédiction qui aide, bénédiction qui consomme. La première est une bénédiction de miséricorde; la seconde, de grâce; la troisième, de gloire. La miséricorde prévient la conversion, la grâce aide la vie, la gloire consomme l'œuvre du salut. Si Dieu ne nous accorde ces trois bénédictions, notre terre ne sauroit porter le fruit du salut; car nous ne saurions commencer le bien, jusqu'à ce que sa miséricorde nous prévienne; nous ne saurions faire le bien, jusqu'à ce que sa grâce nous aide; nous ne saurions être consommés dans le bien, jusqu'à ce que nous soyons remplis de sa gloire. Mais la plus douce de ces bénédictions est celle dont parle le divin psalmiste, quand il dit : *Vous m'avez prévenu par des bénédictions pleines* Ps. xx. 3. *de douceur;* elle qui nous prévient, non-seulement sans que nous l'ayons mérité, mais même lorsque nous sommes criminels; en sorte que, dans le temps même que nous sommes des enfants de colère, et que nous faisons des œuvres de mort, il a sur nous des pensées de paix, et qu'il nous donne le bon Esprit, l'Esprit de vie, l'Esprit d'adoption, lorsqu'au lieu de le demander, nous l'attaquons; au lieu de l'invoquer, nous l'irritons; au lieu de le prier, nous le repoussons. Que peut trouver de doux une âme qui ne goûte point une si grande miséricorde? C'est donc à bon droit que cette bénédiction prévenante

est appelée une bénédiction de douceur, parce que celle qui aide est une bénédiction de force ; celle qui consomme, une bénédiction de plénitude (1).

Pag. 1224. Il est écrit : *Vous aimerez le prochain comme vous-même*. Tant que vous vivez selon la chair, la chose est impossible ; elle devient facile du moment que vous vous laissez diriger par l'Esprit. Eh ! que vous reviendra-t-il que votre prochain brûle dans l'enfer ? Quel tort vous fera-t-il, s'il parvient avec vous au paradis ? C'est aimer le prochain comme soi-même, que de lui souhaiter le même bien qu'à soi.

Pag. 1226. Cet homme que domine une mauvaise honte, disons lui : Pourquoi n'osez-vous pas accuser votre péché ? avez-vous eu honte de le commettre ? Pourquoi rougissez vous de vous en confesser à Dieu ? Pouvez-vous lui en dérober la connoissance ? Si la honte vous empêche peut-être de révéler à un homme, à un pécheur, ce péché que vous avez commis, que ferez-vous au jour du dernier jugement, où votre conscience sera manifestée à tous les yeux ? À cette mauvaise honte, opposons trois considérations : la raison, le respect de la présence de Dieu, à qui rien n'est caché, la comparaison d'une honte bien plus grande, à quoi le pécheur sera exposé.

(1) Traduit par Laval, *Sentences de saint Bernard*, pag. 321.

Combattons par ces trois remèdes le désespoir de pouvoir s'abstenir du péché : premièrement, la fermeté des bonnes résolutions qu'on prend en se confessant ; secondement, la grâce du Seigneur, qui s'acquiert par l'humilité ; troisièmement, le secours que l'on peut attendre de la compassion du directeur sage à qui l'on se confesse.

Le même Dieu qui nous promet son royaume Pag. 1231.
pour la vie future atteste que son joug est léger, c'est-à-dire qu'il y a dès la vie présente d'ineffables douceurs pour la vertu. Il nous a fait dire par son prophète, que l'œil n'a point vu, l'oreille n'a point Isa. IV. 64.
entendu, le cœur de l'homme n'a conçu jamais ce que Dieu prépare à ceux qui l'aiment ; et nous sommes sourds, nous fermons l'oreille de notre cœur à sa parole. C'est lui, lui le Maître des prophètes, qui nous dit de sa propre bouche : *Venez à moi*, Math. XI. 28.
ô vous tous qui êtes dans la souffrance et la langueur, et je vous soulagerai ; mon joug est doux et mon fardeau léger. Et l'on ne veut pas le comprendre, pas même l'écouter. Quel excès d'incrédulité, ou plutôt de folie ! Comme si la sagesse étoit capable de se tromper, et la vérité de tromper ! comme si l'amour ne vouloit pas donner ce qu'il offre, ou que la toute-puissance ne pût pas faire ce qu'elle promet ! Quel est l'homme, quelque plongé qu'il soit dans la volupté des sens, qui hésitât de préférer les chastes plaisirs de la continence, s'il

croyoit fermement y trouver plus de charmes? Où est l'ambitieux qui ne consentît à descendre à l'état le plus vil et le plus rebutant, s'il étoit dans la persuasion qu'il y a dans la charité dégagée de toute affection propre, des attraits plus vifs, ce qui est vrai, que dans toutes les dignités humaines? Mais Jésus-Christ a beau nous crier que *son fardeau est léger, que son joug est doux*; on n'en voit pas moins ceux-là mêmes qui s'honorent du nom de chrétiens, adopter de préférence le fardeau du Démon, et se courber avec joie sous le joug des sens et du monde. D'où vient, ô mon Dieu! une aussi étrange opposition, qui vous met en compromis avec vous-même, et laisse croire que vous ne savez pas tenir la parole donnée par vous si solennelle-
Ps. xviii. 11. ment? Vous affirmez que votre *Esprit est plus doux que le rayon de miel*, et les chrétiens trouvent plus de douceur dans les vanités du siècle! Hélas! ils ne jugent qu'une moitié; ils dédaignent, ils repoussent votre manne cachée dont ils accusent l'amertume sans la connoître; ils ne l'ont goûtée jamais. C'est à ceux qui l'ont éprouvée à nous répondre. Ceux-là savent bien que Dieu est la vérité, et que l'homme n'est que mensonge. Voilà ceux dont le témoignage devroit bien plutôt être invoqué, comme plus croyable. Mais, ô mon Dieu! ils dédaignent également et vos paroles et l'expérience de vos serviteurs. Ils ne croient pas à vos promesses; comment

croiroient-ils à l'expérience des hommes? Nous passons donc à leurs yeux pour des insensés, parce que nous publions hautement les douceurs de la croix du Seigneur, les charmes de la pauvreté, les délices de la chasteté. Qu'ils accusent donc le prophète avec nous de n'être qu'un insensé, quand il dit : *Je mets toute ma joie à marcher dans la voie des commandements, et ils me tiennent lieu de toutes les richesses.* Ps. CXVIII. 14.

« Qu'est-ce que la fausse conscience? — Un abîme, dit saint Bernard, mais un abîme inépuisable de péchés, une mer profonde et affreuse, dont on peut bien dire que c'est là où se trouvent des reptiles sans nombre : *Mare magnum ac spatiosum : illic reptilia quorum non est numerus.* Pourquoi des reptiles? — Parce que de même, dit ce Père, que le reptile s'insinue et se coule subtilement, aussi le péché se glisse-t-il comme imperceptiblement dans une conscience où la passion et l'erreur lui donnent entrée. — Et pourquoi des reptiles sans nombre? — Parce que de même que la mer, par une prodigieuse fécondité, est abondante en reptiles, dont elle produit des espèces innombrables, et de chaque espèce un nombre infini; aussi la conscience erronée est-elle féconde en toutes sortes de péchés qui naissent d'elle, et qui se multiplient en elle (1). »

Pag. 1232.

Ps. CIII. 15.

(1) Bourdaloue, *sur la fausse conscience, Avent*, pag. 138, et la

Pag. 1239. **Mort du pécheur, désolante sous trois rapports :** 1° elle le force à quitter le monde qu'il aime toujours ; 2° elle l'arrache à son corps, qui va devenir la proie des Démons ; 3° elle le livre, dans son âme et dans son corps, à tous les supplices de l'éternité malheureuse. Bonheur de la mort du juste ; elle met fin à ses épreuves, elle le renouvelle pour être heureux, elle commence sa bienheureuse éternité.

Sermons sur le Cantique des cantiques.

Le commentaire du saint abbé de Clairvaux sur le Cantique des cantiques est une suite d'instructions au nombre de quatre-vingt-six, prêchées à sa communauté. Elles sont à la fois littérales et morales. C'est, avec le livre de la Considération, le chef-d'œuvre de saint Bernard. Tous les Pères ont vu dans ce cantique un épithalame spirituel où Salomon, conduit par l'Esprit de Dieu, décrit, sous les termes usités dans les mariages ordinaires, l'union sacrée de Jésus-Christ avec son Eglise, et son alliance intime avec l'âme fidèle dans les mystères de son amour. Personne n'a compris ni su jamais

suite, toujours d'après saint Bernard. «Le saint docteur distingue quatre sortes de conscience : la bonne, tranquille et paisible ; la bonne, gênée et troublée ; la mauvaise, dans l'agitation et dans le trouble ; la mauvaise, dans le calme et la paix. Et là-dessus écoutez comment il raisonne, etc. » (*Ibid.*, pag. 139 et suiv.)

comme saint Bernard parler cette langue toute céleste. « Dans ce divin épithalame, dit-il, il ne » faut pas peser les paroles, mais les sentiments; et » pourquoi? c'est que ce n'est point par les paroles » et par la langue, mais par les œuvres et par la » vérité, qu'il faut juger de l'amour saint, qui est » certainement l'unique objet de ce livre. L'amour » y parle à chaque page. Voulez-vous entendre ce » qu'on y lit, aimez. C'est bien en vain que vous » voudriez comprendre ce chant d'amour, si vous » n'aimez pas; des paroles toutes de feu ne vont pas » à un cœur de glace; c'est pour lui une langue » étrangère, un vain son qui frappe ses oreilles, et » rien de plus (1). » Sur les lèvres du pieux commentateur, il devient un long hymne produit par le gémissement, la reconnoissance et l'amour, une suite continue d'élans vifs, impétueux, de soupirs enflammés, d'ardentes supplications mêlées d'observations lumineuses sur les mœurs, et sur les règles de la vie chrétienne.

La mort du saint abbé interrompit ce travail qui ne va pas au-delà du troisième verset du chapitre trois, et comprend quatre-vingt-six sermons, dont le dernier ne paroît pas être achevé.

(1) *Serm.* LXXIX *in Cant.*, pag. 1543, 1544.

Nous avertissons que nous avons tiré de grands secours de la traduction et du commentaire de Sacy sur le *Cantique des cantiques*.

Pag. 1267. Vous attendez de nous, mes frères, d'autres instructions que celles qui se donnent aux hommes du siècle, à qui il suffit d'avoir le lait du premier âge. Telle est la sage économie que l'Apôtre recommande au ministre de la parole sainte. Avancés, comme je le suppose, dans les voies spirituelles, exercés nuit et jour dans la méditation des divins commandements, vous êtes en droit de réclamer de nous une nourriture plus substantielle. Elle s'offre à nous; le sage vous la présente dans son livre du Cantique des cantiques. Allons nous asseoir à la table sacrée où nous attend un pain aussi savoureux et fortifiant.

Pag. 1268. Mais de quelles mains devez-vous le recevoir? de celles du père de famille. C'est lui qui préside au banquet, lui qui se fera reconnoître dans la fraction du pain. Eh! quel autre le remplaceroit? A Dieu ne plaise que j'eusse cette téméraire prétention. Je ne suis moi-même qu'un pauvre, attendant comme chacun de vous sa part de l'aliment nécessaire à la vie de l'âme, qui va nous être distribué. Indigent, dénué de tout bien, je frappe à la porte du sanctuaire, implorant celui qui seul peut nous y introduire. Dieu clément! rassasiez-nous de ce pain céleste que mes foibles mains présentent à mes frères, mais que votre grâce seule peut bénir.

Quelle est la personne qui parle? à qui s'adressent ces paroles : *Qu'il me donne un baiser de sa bou-*

che? (Vers. 1.) et quelle est la cause de ce transport soudain et de ce brusque exorde qui jaillit tout à coup, comme s'il y avoit eu déjà un interlocuteur et un dialogue, où l'un des deux acteurs demande, sans avoir dit encore de qui il entend parler, qu'on lui donne le baiser qu'il souhaite, et le baiser de sa bouche propre, non de celle d'un autre? Qui pourroit ne pas apporter l'attention la plus vive, lorsqu'il entend un commencement de cette sorte, qui est en quelque façon sans commencement, et qu'il est frappé par la nouveauté d'un tel langage, dans un livre du vieux Testament? Concluez donc avec certitude qu'un pareil livre ne fut pas l'ouvrage des hommes, mais qu'il est l'inspiration de l'Esprit Saint; et que, plus il est difficile à comprendre, plus il devient curieux d'en connoître les sens cachés.

Je m'aperçois que je n'ai point parlé de son intitulé : *Cantique des cantiques*. Nos Ecritures sont pleines d'ouvrages de ce genre; mais je ne me rappelle pas qu'aucun autre porte un semblable titre. Pag. 1269.
Par exemple, nous avons celui qui fut chanté par Israël, au moment où il échappoit au double danger de la mer et de l'oppression. L'Ecriture, qui nous l'a conservé, dit simplement qu'*Israël chanta un cantique au Seigneur*. Exod. xv. 1.
Nous avons ceux de Débora, de Judith, de la mère de Samuel, de quelques autres prophètes; nulle part vous ne retrouvez ailleurs cette qualification *Cantique des cantiques*. La diffé-

rence vient, je crois, de ce que tous les autres n'ont pour objet que de rappeler un bienfait particulier, comme une victoire gagnée, une délivrance inespérée, un succès quelconque. Pas un de ces motifs n'avoit lieu pour Salomon, monarque renommé pour sa sagesse, pour sa gloire et son opulence, dont aucune disgrâce n'altéra la constante prospérité. C'est que le religieux prince, animé de l'Esprit de Dieu, chante ici les louanges de Dieu et de son Eglise; il y célèbre l'onction toute céleste de l'amour sacré, et les secrets de l'éternelle alliance qu'il a plu à Dieu de contracter avec nous, aussi-bien que les saintes ardeurs de l'âme qui lui est unie. Son divin épithalame méritoit donc bien la désignation spéciale de Cantique des cantiques, comme celui à qui il s'adresse s'appelle particulièrement du nom de Roi des rois et de Seigneur des seigneurs.

Toutes les fois que je médite sur l'ardeur des saints patriarches soupirant sans cesse après l'incarnation du Fils de Dieu, je me sens rempli de componction à la fois et de confusion. A peine à ce moment m'est-il possible de retenir mes larmes, dans la douleur et la honte que me cause la brutale insensibilité des hommes de ce siècle. Car, où est celui d'entre nous qui ressente autant de joie de l'accomplissement de la grâce qu'on promettoit à ces saints des premiers temps, qu'ils ressentoient eux-mêmes d'ardeur pour la simple promesse qui leur

en étoit faite? Ils disoient, ces justes des temps passés. Pourquoi faut-il que les bouches des prophètes nous parlent encore? Que celui qui, par sa beauté, surpasse tous les enfants des hommes, me donne plutôt lui-même un saint baiser de sa bouche; qu'il ne me parle plus maintenant par eux; qu'il me parle par lui-même, qu'il me fasse entendre les paroles de cette bouche sacrée d'où doivent couler, pour le salut de tout l'univers, des fleuves d'une doctrine si admirable... Le baiser que je demande, ce n'est pas celui d'un Ange, moins encore celui d'une bouche humaine, mais celui de la bouche de Jésus-Christ lui-même...

La bouche qui donne ici le baiser est le Verbe qui s'incarne; celle qui reçoit ce sacré baiser, est la chair que prend le Verbe dans son incarnation; et le baiser, qui est formé également et par celui qui le donne et par celui qui le reçoit, c'est l'union des deux natures en la personne de Jésus-Christ, le médiateur entre Dieu et les hommes. Heureux baiser! effet prodigieux de l'excès d'amour d'un Dieu qui n'applique pas une bouche contre une autre bouche, mais qui unit Dieu à l'homme d'une manière si ineffable! Tel étoit le baiser après lequel soupiroient ces saintes âmes des temps d'autrefois; baiser ravissant, auquel s'attachent tous les trésors de la sagesse et de la science.

Le Seigneur avoit envoyé premièrement ses ser-

IV. Reg. IV. 29. viteurs avec son bâton, qui étoit la marque de sa puissance; mais ni la voix ni la vue ne fut point rendue à la nature humaine qui étoit morte par le péché. Elle ne put point ressusciter, ni se relever de là poussière, ni respirer jusqu'à ce que le prophète par excellence descendît lui-même, et que,
Ibid. 31. mettant sa bouche sur sa bouche, comme il est dit d'Elisée, il lui rendit par ce baiser miraculeux la vie qu'elle n'avoit pu recouvrer jusqu'alors. Le Fils de Dieu s'est donc humilié, il s'est anéanti et abaissé jusqu'à nous donner un baiser de sa bouche dans son incarnation, devenu vraiment notre médiateur; Dieu se faisant homme, et le Fils de Dieu devenant le fils de l'homme, grâce à cette alliance scellée par le baiser de sa bouche, je suis assuré d'avoir pour médiateur le Fils de Dieu, que je puis désormais reconnoître comme étant à moi. Plus de soupçon, plus d'inquiétude: il est mon frère, il est ma chair. Il ne lui est pas possible de rebuter ma misère, qu'il a daigné partager, devenu l'os de mes os, et la chair de ma chair.

Pag. 1273. Mais quel est aujourd'hui l'homme à qui il convient de dire : *Qu'il me donne un baiser de sa bouche.* (Cap. 1, vers. 1.) Il ne suffit pas de le désirer pour être en droit de le demander ; il faut avoir été prévenu par Jésus-Christ lui-même; et l'épreuve que l'on en a faite autorise à en solliciter de nouvelles. Pour bien connoître ce que c'est que cette

manne cachée, il faut l'avoir goûtée; et qui l'a savourée une fois, en a toujours faim. Ecoutez les saints gémissements de David, à qui elle s'étoit communiquée : *Rendez-moi*, s'écrie-t-il, *la joie de* Ps. L. 14.
votre salutaire présence. Un tel langage n'est pas fait pour une âme pécheresse comme la mienne, chargée du poids de ses iniquités, encore assujettie aux passions de la chair, encore étrangère aux délicieuses impressions de l'Esprit divin, et qui n'a mérité jamais d'approcher de la source des biens intérieurs et des célestes ravissements. Celle-là, qu'elle se garde bien de s'élever témérairement jusqu'à la bouche d'un époux si pur; mais qu'elle se tienne en quelque sorte prosternée à ses pieds : Pag. 1274.
et que là, toute tremblante, à l'exemple du publicain, elle regarde, non pas le ciel, mais la terre. Elle ne doit pas dédaigner de se tenir en un lieu où la sainte pécheresse se déchargea du fardeau de ses péchés, et se revêtit de la pureté; mais plutôt, à l'exemple de cette bienheureuse pénitente, elle doit, abattue aux pieds du Sauveur, les embrasser, les couvrir de ses baisers, les baigner de ses larmes, non pour les laver, mais pour mériter d'être lavée elle-même, et d'entendre ces consolantes paroles : *Vos péchés vous sont remis*. Avant donc d'aspirer Luc. VII. 47.
à des grâces d'un ordre plus relevé, qu'elle se contente de désirer et de solliciter ce premier bienfait. Je ne demande pas à être porté de suite au sommet

de la perfection ; que j'y arrive seulement par degrés. Autant le pécheur déplaît à Dieu par une criminelle présomption, autant l'âme pénitente lui est agréable par une humble confusion. Vous êtes d'autant plus assuré de sa miséricorde, que vous vous tenez à une distance plus respectueuse, sans ambitionner ce qui est au-dessus de vous. Il y a trop loin des pieds à la bouche pour oser en franchir l'intervalle. Quoi! lorsque vous êtes encore tout souillé et tout couvert de poussière, vous prétendriez vous élever jusqu'à la bouche sacrée de votre Seigneur! Hier encore dans la fange du péché, vous voudriez aujourd'hui aborder ce visage resplendissant de gloire! Passez auparavant par le baiser de sa main; laissez-lui le soin de vous nettoyer de vos souillures, de vous relever dans votre chute. Et quand, à force de larmes et de supplications, vous aurez obtenu cette faveur, alors vous prendrez la confiance d'oser approcher de cette tête adorable, non-seulement pour en contempler les divins attraits, mais, oserai-je le dire? mais pour lui imprimer un amoureux baiser.

Toutefois, Dieu a-t-il des pieds, a-t-il des mains, une bouche? — Lui en faut-il pour apprendre à l'homme ce qu'il daigne lui enseigner, pour donner à toute chair la nourriture dont elle a besoin, pour reposer sur cette terre qui lui sert de marche-pied? —Entendons par ces mots les effets de sa puissance,

non pas des organes naturels. C'est là un langage métaphorique, comme toutes ces expressions vulgaires: que le pécheur pénitent s'abaisse et s'humilie, que l'âme fidèle se renouvelle, qu'elle se repose dans la contemplation, pour désigner des actes tout spirituels. Résidant au sein d'une lumière inaccessible, Dieu est à la fois ce qu'il y a de plus loin de nous, et ce qu'il y a de plus près; il est l'Etre de tout ce qui est; Créateur, vie, mouvement de tout ce qui existe. Il n'a besoin d'aucun de nos organes matériels, lui dont la simple parole a tiré du néant les corps et les esprits. C'est nous, ce sont nos âmes qui ne peuvent se passer des sens, pour en déterminer les actes extérieurs.

Différentes espèces d'esprits. Dieu, Esprit supérieur à tous. Accord de la justice et de la miséricorde en Dieu. Ce que c'est que baiser les pieds et les mains du Sauveur; exposé allégoriquement. Sa nature méconnue dans le paganisme. Raison pourquoi Dieu a voulu paroître dans le monde sous une forme sensible. Pag. 1275. et suiv.

Quand l'âme est parvenue à ce haut degré de pureté, qui en fait la digne épouse de Jésus-Christ, et que, sans aucun autre préliminaire, elle s'est écriée tout à coup, dans le transport de son amour: *Qu'il me donne un baiser de sa bouche;* n'est-ce pas comme si elle disoit clairement: *Qu'y a-t-il pour moi dans le ciel, et que désiré-je sur la terre,* Pag. 1282. Pag. 1283.

26.

sinon vous, ô mon Dieu? Ainsi elle aime très chastement, puisqu'elle cherche celui qu'elle aime, et non autre chose qui soit à lui; elle aime saintement, puisque ce n'est point la concupiscence de la chair, mais la pureté de l'esprit qui est le principe de son amour; elle aime ardemment, puisqu'elle paroît comme enivrée de son amour, jusqu'à oublier la majesté de celui qui fait trembler la terre d'un seul de ses regards, et à qui elle ne craint pas de demander qu'il lui donne un baiser de sa bouche. O transports du saint amour! quelle force, quelle confiance il inspire! Douterions-nous encore de ce
I.Joan.IV.18. mot : *Que la parfaite charité bannit la crainte.*

Remarquez toutefois avec quelle réserve elle s'exprime. Ce n'est pas à la personne même de l'époux qu'elle adresse la parole : *Qu'il me donne*, etc. Parce qu'elle sent le prix de cette faveur, elle veut des intermédiaires, des confidents, par qui elle fasse parvenir sa demande : sans doute les saints Anges, toujours présents aux prières des âmes fidèles, qu'ils déposent aux pieds de Dieu. Quelle vive affliction pour mon cœur de voir quelques-uns de nos frères se laisser aller au sommeil durant nos veilles sacrées, et ne paroître en présence de ces respectables habitants du ciel qu'avec l'insensibilité des morts, tandis que ces Esprits bienheureux témoignent tant d'ardeur à nos saintes solennités! Je tremble, qu'indignés d'une aussi criminelle tié-

deur, ils ne fuient loin de ces lieux; et s'ils venoient à les abandonner, quels bras nous aideroient à repousser les attaques des malins esprits ?

L'épouse qui demande le baiser de son époux demande que sa grâce lui soit communiquée par son Esprit Saint, afin qu'en l'éclairant par sa lumière, il l'embrase en même temps par sa charité.

« Le dévot saint Bernard voulant nous exprimer que le Saint-Esprit est amour, il l'appelle le baiser de la bouche de Dieu, un fleuve de vin pur, un fleuve de feu céleste, un qui vient de deux, qui unit les deux, lien vivant et vital : *Unus ex duobus, uniens ambos, vivificum gluten* (1). » Pag. 1285.

Vous m'allez dire : Qui vous a donné, à vous, ces révélations que vous reconnoissez n'avoir été faites à aucune créature? A quoi je réponds : *Le Fils unique de Dieu, qui est dans le sein de Dieu son père, les a manifestées lui-même*, non pas, dirai-je, à moi, misérable, qui n'étois pas digne de les recevoir, mais à l'ami de l'Epoux, à son évangéliste saint Jean, qui l'atteste dans les paroles que vous venez d'entendre, mais à tous ceux à qui Jésus-Christ daigna dire : *Je vous ai donné le nom d'amis, parce que je vous ai découvert tout ce que j'ai appris de mon père;* mais à l'Apôtre qui *reçut l'Evangile*, Pag. 1287. Joann. I. 8. Ibid. XV. 15. Gal. I. 12.

(1) Traduit par Bossuet, *Panégyr.*, tom. VI, pag. 225.

non d'un pur homme, mais par la révélation de Jésus-Christ lui-même. Ils furent tous en droit de dire : *C'est le Fils de Dieu, qui est dans le sein de son Père, qui nous l'a fait connoître.*

Pag. 1288. (Telles sont les saintes effusions de l'âme fidèle ; telles les expressions qui échappent à l'ardeur de son amour). Point de repos qu'il ne m'ait donné le baiser de sa bouche. Grâces lui soient rendues de la faveur qu'il m'a faite de baiser ses pieds et ses mains. Mais s'il daigne prendre intérêt à moi, *qu'il me donne un baiser de sa bouche.* Ce n'est pas que je manque de reconnoissance, mais j'ai encore plus d'amour. Ce qui m'a été donné est bien au-dessus de ce que je méritois ; mais j'aspire à plus encore. Je cède à mes désirs bien plus qu'à la raison. Ne m'accusez pas d'être présomptueux, mais enhardie par l'amour. Voilà tant d'années que ma vie se consume dans les durs exercices de la pénitence ; j'ai accompli mes devoirs par habitude plutôt que par sentiment. Serviteur inutile, je n'ai fait que ce que j'étois tenu de faire ; mon âme n'en a pas été moins semblable à la terre qui n'est point arrosée par
Ps. XIX. 4. les eaux du ciel : pour que mon holocauste devienne parfait, accordez-moi un baiser de votre bouche.

Il m'arrive souvent, mes frères, de vous entendre vous plaindre à moi de l'aridité qui dessèche vos âmes, les empêche de s'élever jusqu'à la sublime Essence, et de goûter la céleste onction de l'Esprit.

C'étoit là le vœu qu'exprimoit le prophète quand il disoit : *Que mon âme soit rassasiée et comme engraissée des viandes les plus délicieuses ; et ma bouche fera retentir vos louanges avec des transports de joie.* C'étoit là demander ce baiser ineffable dont le parfum délicieux inonde l'âme d'une grâce toute particulière. Et lorsqu'il en a joui, vous l'entendez s'écrier : *Oh combien, ô Seigneur, est grande votre bonté, cette bonté que vous tenez en réserve pour ceux qui vous craignent !* Ps. LXII. 6. Ps. XXX. 20

Car vos mamelles sont meilleures que le vin, elles ont l'odeur des parfums les plus précieux. (Vers. 1, 2.) N'importe qui profère ces paroles ; cherchons à en pénétrer le sens. Les mamelles de l'Epoux sacré de l'Eglise, sont l'abondance de la divine miséricorde à l'égard des pécheurs qu'elle attend avec patience, tant qu'ils sont engagés dans le péché, et qu'elle reçoit avec indulgence, du moment où ils reviennent. (Textes de l'Ecriture qui confirment cette proposition.)

Elles ont l'odeur des parfums les plus précieux, Pag. 1290.
c'est-à-dire que l'onction de votre grâce, épanchée de votre bouche, agit sur moi plus efficacement, pour m'avancer dans la vie spirituelle, que ne pourroient le faire les remontrances les plus piquantes qui me viendroient de la bouche des hommes. Pourquoi dire, non-seulement qu'elles sont *meilleures que le vin*, mais *qu'elles ont l'odeur des parfums*

les plus précieux? C'est qu'elles renferment un lait substantiel, dont se fortifient ceux qui s'en nourrissent, mais que la bonne odeur des vertus chrétiennes se répand à l'entour. Lait au dedans, parfums au dehors. On est invité à goûter ce lait par l'attrait du parfum qui s'en exhale. Bientôt nous entendrons l'épouse dire : *Nous courons à l'odeur de vos parfums.*

A peine la voix de l'Epouse s'est-elle fait entendre à son Epoux, que celui-ci s'est rendu à ses vœux ; il lui a donné le baiser qu'elle demandoit. Ainsi
Ps. xx. 3. s'est accomplie la parole : *Vous lui avez accordé ce que son cœur désiroit, et vous n'avez point rejeté les prières qui sont sorties de sa bouche.* Ce qui est indiqué par la promptitude avec laquelle les mamelles se sont remplies de lait. Ceux qui goûtent la fréquentation de la prière le savent par expérience. Souvent nous approchons de l'autel, nous nous livrons à la prière avec un cœur tiède et aride. Pour peu que nous persistions, nous sentons la grâce pénétrer nos âmes; notre cœur se dilate et reçoit avec abondance les impressions de la piété. Et que l'on vienne à nous presser, il se distille bientôt de notre sein un lait abondant, plein de substance et de douceur, fruit merveilleux de ce baiser fécond ; lait bien préférable à tout le vin de la science mondaine, qui enivre par la curiosité, non par la charité; qui remplit, mais ne nourrit pas; qui gon-

fle, mais n'édifie pas; qui charge, mais ne fortifie pas.

Trois sortes de parfums spirituels, la contrition, la dévotion et la piété. Pag. 1291.

Le premier est produit par les remords d'une conscience pécheresse. Quoiqu'il soit le moins méritoire de tous, la bonne odeur qui s'en échappe ne laisse pas de se répandre au loin, comme le parfum que Magdeleine répandit sur les pieds de Jésus-Christ: *Toute la maison*, dit l'Evangile, *fut remplie de l'odeur de ce parfum*. C'étoit la main d'une pécheresse qui le répandoit, et sur les extrémités du corps du Sauveur; et cependant la douceur et la force de ces parfums remplit toute la maison. Que si nous considérons combien l'Eglise est ainsi parfumée par la conversion d'un seul pécheur, et à combien de personnes un pénitent qui embrasse publiquement et parfaitement la pénitence est une odeur excellente pour la vie, nous pourrons assurément dire alors, et avec autant de raison, que *la maison a été toute remplie de l'odeur de ce parfum*. Pag. 1292. Joan. XI. 3. Pag. 1293.

Ce premier parfum est encore mêlé d'amertume, parce qu'il s'y joint un douloureux souvenir de ses péchés, toutefois corrigé par la confiance dans la bonté du Seigneur. De là le second caractère de la vraie pénitence, ou le sentiment de dévotion excitée par la méditation de ce que le Dieu sauveur a Pag. 1295.

daigné faire pour notre salut. L'admirable parfum pour attirer les âmes à Jésus-Christ, de considérer le triple anéantissement de son incarnation, de sa mort, de son crucifiement! Eh! le moyen de bien comprendre l'excès de cette bonté qui a porté le Dieu de gloire à se revêtir de notre chair, à s'exposer à la mort, à être déshonoré par le supplice de la croix! Mais le Créateur ne pouvoit-il pas, me dira-t-on, réparer d'une manière plus facile son ouvrage? Oui, sans doute, il le pouvoit; mais il a voulu nous sauver à ses dépens, pour enlever tout prétexte à l'ingratitude, le plus odieux de tous les vices; il a voulu travailler et souffrir beaucoup pour nous, afin de nous engager à l'aimer beaucoup. Il a voulu que la grande difficulté de notre rédemption nous fût un sujet d'augmenter notre reconnoissance et nos actions de grâces. Il n'avoit coûté nulle peine au Créateur de l'univers pour me tirer du néant ; une parole avoit suffi à sa toute puissance. Il n'en va pas ainsi de l'œuvre de la rédemption : pour me sauver, Jésus-Christ a employé trente années; et par combien d'épreuves il a voulu passer! Méditons ces choses, mes frères; occupons-nous de ces grandes vérités. Ces parfums tout divins bannissent du fond de nos cœurs la funeste odeur de nos péchés.

La piété pleine de tendresse, et la sainte compassion qui est excitée par la vue des différentes nécessités des pauvres, de la tristesse des personnes

affligées, des péchés où tombent les hommes, et des autres maux, soit de nos frères, soit de nos ennemis, mêmes, troisième parfum, non moins agréable au Seigneur. Aussi Paul, ce vaisseau d'élection, étoit-il vraiment comme un vase rempli de parfum : et ce Pag. 1298. cœur, très digne d'être comparé aux mamelles de l'Epoux sacré de l'Eglise, répandoit bien loin l'odeur admirable de sa charité, lorsque le soin de toutes les Eglises de Jésus-Christ lui donnoit une sainte inquiétude pour le salut des fidèles. (Autres exemples de Job, du patriarche Joseph, du prophète Samuel, de Moïse, de David, des saintes femmes Pag. 1299. venues répandre leurs parfums, non pas sur une partie du corps de Jésus-Christ, mais sur son corps tout entier.)

De la reconnoissance qui est due à Dieu pour tant de Pag. 1302. et suiv. bienfaits dont il nous a comblés. Elle ne marche pas sans l'humilité. Combien celle du pharisien étoit vaine et illusoire. Dieu seul digne de louange.

Votre nom est comme une huile qu'on a répandue ; Pag. 1308. *c'est pourquoi les jeunes filles vous aiment.* (Vers. 2.) Ce nom est aux Israélites charnels comme une huile qui n'a pas été répandue. Ils possèdent, à la vérité, cette huile; mais elle est cachée dans leurs livres, et non dans leurs cœurs. Ils se tiennent attachés extérieurement à la lettre ; ils ne connoissent qu'elle. Ils touchent de leurs mains le vase où elle est con-

tenue; mais le vase est fermé, et ils ne permettent pas qu'on le leur ouvre. Ouvrez-le, mes frères, et vous en serez oints. Que fait l'huile renfermée dans les vases, tant que vous n'en sentez point l'onction salutaire dans vos membres? De quoi vous sert d'entendre retentir dans les livres le nom pieux du Sauveur, si vous n'avez soin de faire éclater en même temps la piété dans vos mœurs?

Votre nom, Seigneur, est une huile répandue. O nom digne de tous nos hommages! son odeur, pleine de suavité, est venue d'abord du haut des cieux se reposer sur la Judée, d'où elle s'est répandue ensuite sur toute la terre. L'Eglise, dans tous les pays du monde, chante avec transport : *Votre nom, Seigneur, est une huile répandue*, dont le parfum a rempli, non-seulement le ciel et la terre, mais les enfers même, quoique d'une manière bien différente. Aussi toutes les créatures sont-elles invitées à célébrer sans cesse et à répéter à l'envi : Votre nom, Seigneur, est une huile répandue.

Pag. 1311. Qui a répandu dans tout le monde, et avec tant de promptitude, une aussi éclatante lumière que celle de la foi, si ce n'est la prédication du nom de Jésus-Christ? N'est-ce point par elle que Dieu nous a appelés à l'admirable lumière de son évangile? L'Apôtre reçut ordre de porter ce nom devant les rois et les peuples, et les enfants d'Israël; c'étoit là le fanal qu'il allumoit au milieu des nations

en leur criant : *La nuit est déjà fort avancée, et le* Rom. III. 12.
jour va paroître. Quittons donc les œuvres des ténèbres, et revêtons-nous des armes de lumière; et annonçant en tous lieux le nom de Jésus-Christ crucifié. Comment cette lumière vint-elle à se faire jour, et à éclater à tous les yeux, alors que sortie pareille à l'éclair de la bouche de Pierre, elle gué- Act. III. 6.
rit le paralytique, et éclaira une foule d'aveugles? Quel aliment plus propre à féconder les saintes pensées? à remplir l'âme de généreux sentiments, à fortifier la vertu, à faire germer les bonnes œuvres, à entretenir les affections chastes? Point de nourriture qui ne laisse l'âme à sec quand elle n'a pas cette huile qui la pénètre, ce sel qui l'assaisonne. Si donc vous mettez la plume à la main, que ce soit pour écrire le nom de Jésus; si vous faites des livres, et que je n'y voie point le nom de Jésus, vous êtes pour moi sans goût et sans attraits. Que vous disputiez, que vous conversiez, si le nom de Jésus ne retentit pas sur vos lèvres, vous êtes sans onction et sans saveur. Que le nom de Jésus soit le miel qui distille de votre bouche, le chant de joie qui plaise le mieux à votre oreille, et fasse le plus souvent tressaillir votre cœur (1). Ce nom est le remède

(1) « Disons qu'une des plus grandes grâces de Dieu, c'est de penser souvent au Sauveur. Oui certes, il faut le reconnaître : son nom est un miel à la bouche, c'est une lumière à nos yeux, c'est une flamme à nos cœurs. » (Bossuet, citant saint Bernard, *Panégyr.*, tom. V, pag. 142.)

à toutes les maladies de l'âme. Veus êtes dans la tristesse : pensez à Jésus, proférez ce nom sacré, et aussitôt les nuages se dissipent, et le calme renaît dans l'âme. Quelqu'un est tombé dans le péché, et bientôt le sombre désespoir l'entraîne dans les piéges de la mort; qu'il invoque ce nom vivifiant, et bientôt il sentira se ranimer en lui le principe de la vie. Point d'endurcissement, point de langueur, point d'indifférence qui tienne en présence de ce saint nom. Point de cœurs fermés aux larmes qui ne s'attendrissent et ne goûtent des charmes ineffables à pleurer? Au sein des périls et de l'abattement, invoquez le nom de Jésus, vos terreurs s'évanouissent; jamais homme, dans une nécessité pressante, et sur le point de succomber, a-t-il prononcé ce nom secourable sans en recevoir la force nécessaire? C'est qu'il est le remède de toutes les maladies et de toutes les langueurs de l'âme. Il n'en est point de plus efficace pour réprimer la fougue de l'emportement, les mouvements de l'orgueil, la corruption de nos plaies, les feux de l'impudicité, la soif de l'avarice, les saillies des passions et les attraits des voluptés déshonnêtes (1).

En effet, le rappeler pieusement à notre mémoire, c'est nous retracer l'image et l'idée du cœur le plus humble et le plus doux, la plus charitable

(1) Nicolle, *Essais*, tom. IV, pag. 310.

et le plus tendre qui exista jamais; c'est nous représenter le plus pur et le plus saint, le plus chaste et le plus compatissant de tous les hommes, un homme-Dieu, la sainteté même, la source de toutes les grâces et de toutes les vertus. Penser à Jésus, c'est penser tout à la fois au Dieu infiniment grand, qui, en nous donnant la sainteté de sa vie pour modèle, nous donne en même temps les lumières, les grâces et les secours nécessaires pour l'imiter et le copier, soit dans nos pensées et nos affections, soit dans nos paroles et dans nos œuvres. Dès que j'entends nommer Jésus-Christ, il n'est point de bonne pensée qui ne me vienne à l'esprit.

Le miracle opérée par le prophète Elisée se rappetissant pour ressusciter un petit enfant, avoit été le présage de Jésus-Christ, s'abaissant jusqu'à notre nature dans son incarnation (1). Pag. 1313.

Pour exciter dans votre âme le vif sentiment de la contrition, pensez aux titres divers qui vous unissent à Dieu; pensez qu'il est votre Créateur, qu'il est votre Bienfaiteur, qu'il est votre Père; pensez aussi qu'il est votre Souverain. Le nom de Père n'inspire point la crainte. Il est père; un cœur paternel ne connoît que l'indulgence et la miséricorde. Il aime à pardonner, et quand il frappe, ce n'est qu'avec Pag. 1314.

(1) Voyez plus haut, pag. 400.

la verge. Entendez-le qui vous dit, dans son Ecriture : *Je frapperai et je guérirai.* Et c'est pour cela

Deut. XXXII. 39. même que mon cœur se doit briser de douleur, d'avoir pu offenser mon père, un père si généreux, que, pour moi, pour me sauver, il n'a pas épargné son propre Fils. Voilà jusqu'où il a porté en ma fafaveur la tendresse paternelle; et moi, quel fils ai-je présenté à un si bon père? Et de quel front osé-je lever les yeux sur un tel père, moi, fils indigne, fils qui me suis rendu si criminel? Couvrons nos visages de nos mains; que la honte abaisse mes yeux et les remplisse de larmes. Je rougis, je suis pénétré

Malach. I. 6. de confusion d'entendre sa voix qui me dit : *Si je suis votre père, où donc est l'honneur que vous me rendez?*....

S'il n'étoit pas mon père, m'auroit-il accablé de ses bienfaits? Comparons ce qu'il a fait pour nous, non ce que nous faisons pour lui. Rougissons du moins de tant d'ingratitude, en pensant qu'en échange de tant de biens je ne lui ai rendu que le mal, et que je n'ai répondu à son amour que par de la haine. Sans doute qu'étant mon bienfaiteur, je n'ai rien à redouter de sa part, pas plus que d'un père. Car il sait bien, lui, ce que c'est que d'être un bienfaiteur. Ce qu'il donne, il le donne avec largesse; il ne le reproche pas. Ses bienfaits, il les donne, il ne les met pas à prix. Mais plus il en agit avec moi généreusement, plus aussi je me sens

honteux d'en avoir si mal agi avec lui. Parce qu'il nous a prodigué ses dons, étoit-ce pour nous une raison d'être ingrats? Que si pourtant la honte du crime n'agit pas encore avec assez d'efficacité sur la conscience, fortifiez-la par la crainte, remplacez les titres de Père et de Bienfaiteur par celui du Dieu des vengeances. Réveillez les foudres de la justice, pour qu'à leur tour elles réveillent ce pécheur endormi. Dieu est père, il est bienfaiteur sans doute, mais c'est pour lui; car, dit l'Ecriture: *Il a fait toutes choses pour sa gloire.* S'il justifie, s'il maintient fidèlement les titres qui le mettent en rapport avec vous, croyez-vous qu'il mette moins de zèle à justifier ceux qui l'intéressent personnellement; et qu'il ne se fera pas rendre l'honneur qui est dû à sa puissance? Père, il dissimule; bienfaiteur, il pardonne; maître et souverain, il réclame les droits de sa majesté méconnue, outragée. Or, le Dieu qui n'a pas épargné son propre fils, épargnera-t-il son esclave? Qui s'est rendu coupable du crime de lèse-majesté humaine, la loi ordonne qu'il soit mis à mort. A quoi ne doit pas s'attendre celui qui osa mépriser la divine toute-puissance? Il touche les montagnes, et elles se dissipent en fumée; et c'est là la majesté redoutable que brave un vil grain de poussière, que le moindre souffle disperse! Je tremble, à la pensée de ce lieu de tortures, de ce visage de mon Juge enflammé de courroux, à

Prov. XVI. 13.

Pag. 1315.

Ps. CXLIII. 5

l'aspect de ce monde qui s'écroule, à ce fracas des éléments qui se bouleversent, et deviennent la proie de l'incendie, à l'image de ces torrents de feu, de ces noires ténèbres, et de la profonde obscurité qui
Jerem. IX. I. lès suit. Oh! qui fera de mes yeux deux fontaines de larmes, etc.

Sur la confession. Il y a dans la confession de ses péchés une tentation d'autant plus dangereuse qu'elle est plus délicate : c'est de les déclarer moins par humilité que pour paroître en avoir. Vouloir tirer gloire de son humilité, ce n'est plus humilité, c'en est le renversement. Celui qui est véritablement humble veut passer pour méprisable, et non pas pour humble. Il est ravi d'être méprisé, et tout son orgueil consiste à mépriser les louanges. Quel renversement! quelle indignité de faire servir à l'orgueil la confession, qui est la garde de l'humilité, et de chercher à paroître vertueux en faisant connoître ses vices! Voilà une gloire d'un genre singulier : de vouloir paroître pour scélérat afin de passer pour saint! Une telle confession, qui n'a que l'apparence de l'humilité, au lieu de mériter le pardon des péchés, irrite la colère de Dieu. Que
Pag. 1316. servit à Saül d'avouer qu'il avoit péché, lorsque Samuel l'en reprit? Il falloit que cette confession fût criminelle, puisqu'elle n'effaça point son péché; car, comment le maître de l'humilité, et qui de sa nature aime à donner sa grâce aux hum-

bles, mépriseroit-il une humble confession? Il étoit impossible qu'il ne pardonnât pas, si Saül avoit eu dans le cœur l'humilité qui paroissoit dans ses paroles. Voilà pourquoi j'ai dit que la confession doit être humble. Elle doit aussi être simple. Pour cela, l'on doit éviter de rejeter la faute commise sur l'intention, qui n'est pas toujours bien connue des hommes; d'atténuer sa faute; car c'en est toujours une de la couvrir du prétexte que d'autres vous y ont poussé; car personne n'est coupable malgré lui. S'en prendre à l'intention, ce n'est pas confesser son péché, c'est le défendre; c'est irriter le Seigneur, plutôt que chercher à l'appaiser. Prétendre diminuer sa faute, ingratitude réelle. Moins on veut qu'elle paroisse grande, plus on attente à la gloire de celui qui veut bien nous la pardonner. Moins une grâce est nécessaire, moins le service rendu est important; et moins aussi est-on porté à l'accorder. Celui-là donc renonce au pardon, qui altère la grâce du bienfait qu'il reçoit.

J'ajoute qu'elle doit être fidèle, c'est-à-dire animée par la confiance du pardon à obtenir de la divine miséricorde. Laissez à Dieu surtout le soin de vous condamner. Judas et Caïn confessèrent leur crime, mais sans espérance : *J'ai péché*, dit le premier, *en livrant le sang du juste;* l'autre : *Mon crime est trop grand pour m'être pardonné.* L'aveu qu'ils en faisoient n'étoit que trop véritable; mais leur

Matth. XXVII.
Gen. IV. 13.

confession, pour manquer de foi, leur a été inutile (1).

Pag. 1320. De deux opérations du Saint-Esprit, que l'auteur nomme *effusion et infusion*. Devoirs du prédicateur. Recevoir avant de répandre, se remplir avant de verser au dehors.

Il faut également éviter, ou de donner ce que nous avons reçu pour nous, ou de retenir ce que nous avons reçu pour les autres. Par exemple, vous retenez le bien du prochain, si étant riche en vertu, orné des dons de la science et du talent de la parole, vous gardez un silence inutile et préjudiciable, au lieu de faire des discours qui seroient profitables à d'autres, soit que la crainte, la paresse, ou une indiscrète humilité enchaînent votre langue. Vous ressemblez à l'avare qui cache son blé au lieu de le répandre, et qui est maudit de Dieu et des hommes. D'autre côté, vous perdez, vous dissipez votre bien, si avant de vous être bien approvisionné vous-même, vous vous hâtez de répandre au-dehors ce
Pag. 1321. que vous avez. C'est vous exposer à perdre vous-même la vie et le salut que vous procurez à d'autres, lorsque votre intention n'est pas saine, que vous êtes enflé par le vent de la vaine gloire, in-

(1) Appliqué par Montargon, *sur la confession*, *Dictionn. apostol.*, t. 1, p. 552.

fecté du poison des désirs de la terre, et que vous avez une plaie mortelle qui vous fait périr. Voyez ce tuyau, d'où l'onde s'épanche : il répand en même temps, tandis que le bassin attend, pour verser son eau, qu'il soit plein lui-même, et ne communique au-dehors que ce qui s'échappe de ses bords, mais sans perdre rien de sa plénitude. Voilà, si vous êtes sage, l'exemple que vous devez imiter : *Si sapis, concham te exhibebis, et non canalem.*

Aujourd'hui, rien de plus commun que la confiance présomptueuse de docteurs qui s'empressent d'enseigner ce qu'il n'ont pas appris, et de dominer sur les autres, quand ils ne savent pas se commander à eux-mêmes. Que le bassin ressemble à la source : celle-ci ne déborde pas qu'elle ne soit pleine; ne pensez pas à enrichir les autres, quand vous- Pag. 1322.
même vous êtes à sec. Aidez-moi de ce que vous avez de trop; gardez pour vous, quand vous n'avez pas même assez.

Comment Dieu est aimé des Anges dans le ciel. Cœurs divers qui composent la hiérarchie céleste. De l'amour que nous devons à Dieu. Pag. 1324.

Ce que le texte sacré entend par ces paroles: *Les* Pag. 1325.
jeunes filles vous ont trop aimé. (*Cant.* I. 2.) Ces jeunes filles sont la figure des âmes qui paroissent moins avancées dans la vertu, et qui, étant, pour ainsi parler, encore petites en Jésus-Christ, ont besoin

d'être nourries de lait et d'huile. Ce qui les touche d'une manière plus douce, et ce qui semble les engager davantage dans l'amour de leur saint Epoux, est la vue du calice de la passion qu'il a bu, pour les racheter elles-mêmes de la mort. C'est là cette *huile* de son saint nom *répandue* (*ibid.*), dont le parfum agréable les porte à l'aimer.

L'amour qu'ont ces âmes encore foibles pour Jésus-Christ, est en quelque sorte encore charnel, en ce qu'il regarde principalement la chair de Jésus-Christ, et ce qu'il a opéré dans cette chair mortelle pour notre rédemption. Le cœur de l'homme étant plein de cet amour se touche aisément de componction, toutes les fois qu'il entend parler de ces choses. Il n'écoute rien avec plus de joie; il ne lit rien avec plus d'ardeur. Il ne sent point plus de douceur qu'en méditant sur ce qui le touche si sensiblement. C'est de là que ses prières, qui lui tiennent lieu d'holocauste, reçoivent une onction toute divine, figurée par la graisse de ces anciennes victimes, que l'on engraissoit pour être offertes en sacrifice. Ainsi, lorsqu'il prie devant l'image sacrée de Dieu, ou naissant, ou prenant le lait de sa sainte mère, ou instruisant les peuples, ou mourant sur une croix, il sent son cœur excité à l'amour des vertus chrétiennes et à la haine des vices; et je crois que la principale raison qui a porté le Dieu invisible à se faire voir dans notre chair, et à converser comme

homme avec les hommes, a été d'abord d'attirer à l'amour saint et salutaire de la chair divine les cœurs des hommes charnels qui ne savoient aimer que d'une manière charnelle. et ainsi de les élever peu à peu, et par degrés, à un amour tout spirituel.

Mais pourquoi ajouter qu'elles vous ont *trop* aimé? Pag. 1325.
Que signifie ce *trop?* C'est-à-dire fortement, passionnément, ardemment. Peut-être que ces paroles s'adressent indirectement à vous, qui vous trouvez réunis à nous depuis peu de temps; et qu'elles accusent un zèle indiscret, une intempérance obstinée, que nous avons plus d'une fois tâché de réprimer, bien que sans succès. Vous ne vous contentez pas de la vie commune; le jeûne régulier, les veilles solennelles, les disciplines qu'on vous impose, la mesure des habits et de la nourriture qu'on vous donne ne vous suffisent pas: vous préférez le particulier à l'ordre général. Puisque vous vous êtes une fois abandonnés à notre conduite, pourquoi vous inquiétez vous de vous-mêmes? Car ce n'est pas moi que vous prenez pour votre maître; c'est votre volonté propre, cette volonté qui tant de fois s'est mise en révolte contre le Seigneur, ainsi que votre conscience vous en accuse: c'est elle encore qui vous enseigne à ne point épargner la nature, à ne point acquiescer à la raison, à ne pas suivre les conseils et l'exemple de vos anciens, en

I. Reg. xv. 22. un mot, à ne point nous obéir. Ne savez-vous pas que *l'obéissance vaut mieux que les sacrifices ?*

Pag. 1326. Vous avez créé toutes choses pour vous, ô mon Dieu ! Qui donc ne veut pas être à vous, mais s'appartenir à soi-même, ou à tout autre qu'à vous, sort de l'ordre des choses créées ; il n'est rien.

Pag. 1329. Que ceux-là se reposent comme à l'ombre, qui ne sentent point assez de force pour porter l'ardeur du soleil ; que ceux-là se nourrissent de la douceur de la chair de Jésus-Christ, qui ne peuvent encore s'élever jusques aux choses qui appartiennent proprement à l'esprit de Dieu. Mais quoique la dévotion envers la chair de Jésus-Christ soit un don, et même un grand don du Saint-Esprit ; je crois pouvoir dire que c'est un amour encore charnel, en comparaison de cet autre amour par lequel l'homme ne goûte pas tant le Verbe comme fait chair, que le Verbe comme étant la sagesse, la justice, la vérité et la sainteté. Car Jésus-Christ est essentiellement
1. Cor. 1. 30. toutes choses, lui de qui il est écrit : *Qu'il nous a été donné de Dieu pour être notre sagesse, notre justice, notre sanctification et notre rédemption.* En effet, peut-on regarder l'amour de celui qui, touché d'une sainte compassion envers Jésus-Christ souffrant, se nourrit de la douceur de cette dévotion, et s'affermit de la sorte dans la piété, comme un amour égal à celui d'un autre qui est toujours embrasé du zèle de la justice, qui sent toujours une

grande ardeur pour la vérité, qui fait éclater sa ferveur pour tout ce qui regarde la sagesse, qui chérit la pureté et la sainteté, qui déteste toute médisance, toute envie et tout orgueil; qui, non content de fuir, méprise encore toute vaine gloire; qui a une extrême horreur pour toute sorte d'impureté, soit dans la chair, soit dans le cœur, et qui, enfin, rejette tout mal avec autant d'éloignement, qu'il embrasse toute sorte de bien avec joie? Car c'est en cela que consiste le précepte : *Vous aimerez le Seigneur de toute votre âme, de tout votre esprit*, etc. Deut. VI 5.

Qu'heureuses néanmoins seroient les âmes qui aimeroient leur Epoux de cet amour des jeunes compagnes de l'Epouse; puisque, encore qu'il soit moins parfait que celui de l'Epouse même, c'est toutefois un très bon amour, ayant la force de bannir la vie charnelle et de faire mépriser et vaincre le monde!

Entraînez-moi après vous; nous courrons après l'odeur de vos parfums. (Vers. 3.)

Quoi donc! est-il possible que l'Epouse ait besoin Pag. 1330.
d'être entraînée pour suivre son Epoux, comme si elle le suivoit malgré elle, et non volontairement? Pour bien comprendre ceci, il faut savoir que tous ceux qui sont entraînés ne le sont pas malgré eux. Par exemple, on ne dira pas qu'un malade, enchaîné par son impuissance qui l'empêche d'aller au

bain, y soit traîné malgré lui, comme on le dit du criminel traîné au supplice. Et il paroît bien que l'Epouse veut être entraînée, puisqu'elle demande à l'être. Or, elle ne le demanderoit pas, si elle pouvoit suivre le Bien-aimé comme elle voudroit. Mais d'où vient qu'elle ne le peut pas? et, dirons-nous de l'Epouse qu'elle est elle-même faible et infirme? Si quelqu'une des jeunes filles, dans le sentiment de sa foiblesse, demandoit à être entraînée, nous n'en serions point étonnés. Mais qui ne seroit pas surpris d'entendre dire de l'Epouse, qui sembloit même être assez forte pour entraîner les autres, qu'elle ait besoin d'être entraînée elle-même comme étant foible et infirme?

Quelque grande que puisse être la perfection d'une âme, tant qu'elle gémit sous le poids de ce corps mortel, et qu'elle demeure comme enfermée dans la prison de ce siècle corrompu, et par conséquent assujettie à mille fâcheuses nécessités de la vie présente, c'est une malheureuse nécessité qu'elle s'élève avec moins d'ardeur à la contemplation des choses célestes; et elle n'a point une entière liberté de suivre l'Epoux partout où il va. C'est ce qui tiroit de la bouche même de saint Paul cette parole qui exprimoit le gémissement de son cœur : *Malheureux que je suis! qui me délivrera de ce corps de mort?* et de celle du prophète roi, cette prière si fervente qu'il faisoit à Dieu : *Faites sortir mon âme de sa prison.*

Rom. VII. 24.

Ps. CXLI. 8.

Que l'Epouse dise donc, qu'elle dise en gémissant elle-même : Entraînez-moi après vous, parce que le corps qui est corruptible entraîne l'âme. Car l'Epouse a besoin nécessairement en cette vie d'être entraînée, et de l'être par celui-là seul qui nous dit : *Vous ne pouvez rien faire sans moi.* Mais qu'il y Joan. xv. 5.
en a peu, ô Seigneur Jésus! qui veuillent aller après vous, quoiqu'il n'y ait cependant personne qui ne veuille parvenir jusqu'à vous! car tous savent que *des délices ineffables sont éternellement à votre* Ps. xv. 10.
droite. C'est pourquoi ils veulent jouir de vous ; mais ils ne veulent pas de même vous imiter. Ils désirent d'avoir part à votre royaume ; mais ils craignent de participer à vos souffrances. C'est ainsi que ce faux prophète disoit autrefois : *Que mon âme* Num. xxiii. 10.
meure de la mort des justes, et que la fin de ma vie ressemble à la leur; voulant mourir comme les saints, mais ne voulant pas vivre comme eux (1). Ce n'est pas ainsi qu'en use votre Epouse bien-aimée, laquelle, ayant tout quitté pour l'amour de vous, a un vrai désir d'aller partout après vous. Mais elle prie pour que vous l'entraîniez, parce que *votre* Ps. xxxv. 7.
justice est élevée comme les plus hautes montagnes, et qu'elle ne sauroit y atteindre par ses seules forces. Elle prie que vous l'attiriez, parce que *nul ne vient à vous si votre Père ne l'attire.*

(1) Imité par Joli, *Dominic.*, tom. IV, pag. 90.

Pag. 1332. Que vous sentiez la langueur et le dégoût pénétrer dans votre cœur, ne perdez point courage, mais recourez à la main tutélaire de l'Epoux; demandez-lui qu'il vous traîne après lui, jusqu'à ce que le rayon de sa grâce vous ranimant de nouveau, vous
Ps. CXVIII. 32. puissiez reprendre votre course et vous écrier : *Je courrai dans la voie de vos commandements, lorsque vous aurez élargi mon cœur.* Tant que la grâce vous luit, jouissez-en, sans croire qu'elle soit un bien que vous possédez à titre d'héritage, et qui ne puisse être jamais aliéné; et si elle vient à se retirer, ne vous abandonnez pas à la tristesse. Dans
Ps. XXXIX. 7. la prospérité, ne dites pas : *Je ne serai jamais ébranlé*, pour n'être point réduit à dire dans l'adversité : *Vous avez détourné votre visage, et j'ai été dans le trouble.* C'est là le conseil que nous
Eccli. II. 27. donne le sage : Dans les jours mauvais, souvenez-vous des jours heureux, et dans les jours heureux, ne perdez pas le souvenir de ceux qui ont été mauvais...

Pag. 1331. *Traînez-moi à votre suite.* Pourquoi *traîner?* ce mot supposeroit violence et contrainte. C'est-à-dire : Malade et foible comme je suis, je suis incapable de me porter de moi-même près de vous; vous courez; moi je rampe : il me faut le secours de votre main puissante qui m'entraîne. Traînez-moi malgré mes propres résistances; arrachez-moi à mes langueurs; un jour viendra où je n'aurai plus besoin

d'aide, où je m'élancerai sur vos pas et courrai avec allégresse.

Jésus-Christ a dit : *Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi.* Joan. XII. 32. Ces paroles peuvent s'appliquer à chacun des fidèles que Dieu son Père a prédestinés pour les rendre conformes à l'image de son divin Fils. Et moi aussi, que je m'élève de la terre, j'ai le droit de le dire avec une égale assurance, j'attirerai tout à moi. Je puis bien, sans témérité, emprunter le langage de celui dont je suis appelé à retracer l'image. S'il en est ainsi, les riches du siècle auroient tort de penser qu'il n'y ait à prétendre, pour les frères de Jésus-Christ, d'autres biens que ceux du royaume céleste, parce que c'est à eux que s'adresse la parole : *Heureux les* Matth. V. 3. *pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux est à eux.* S'ils ont la promesse de ces biens futurs, ils n'en ont pas moins la possession des biens présents dont ils jouissent, les possédant comme ne les possédant pas, non à titre d'aumône, mais comme biens propres, et dont la jouissance leur est d'autant plus assurée qu'ils la convoitent moins. L'âme fidèle a dans sa possession le monde entier ; tout est à elle ; les biens comme les maux, tout lui est assujetti, tout lui profite. Laissons l'avare courir, dans sa soif insatiable, après les biens terrestres ; les mains pleines, il demande encore qu'on lui donne. Le fidèle les possède bien mieux en les méprisant.

Demandez au premier ce qu'il pense de ces hommes qui ont vendu ce qu'ils avoient pour en donner l'argent aux pauvres, afin d'acheter l'héritage céleste au prix d'un métal terrestre. Cette conduite leur semble-t-elle sage, oui ou non? Oui, sans doute, répondroient-ils. Qui donc les empêche de prendre le parti qu'ils avouent être le plus sage? — Je ne le puis. — Et pourquoi? —Parce que l'avarice qui les possède ne le leur permet pas. Ils ne sont donc pas libres; ils sont donc sous le joug d'une maîtresse impérieuse; esclaves, non propriétaires.

Pag. 1336. Qui est-ce qui ne s'empresseroit de courir à l'odeur des parfums de l'Epoux céleste, après qu'elle s'est répandue dans tous les lieux de l'univers? Qui ne court point après cette odeur de vie, c'est qu'il ne la sent pas; c'est qu'il est mort, ou plein de corruption. Pour nous, ô Seigneur! nous courons après vous, attirés par le parfum de cette douceur qui ne méprise point le pauvre et ne rejette point
Pag. 1337. le pécheur; qui ne rebute point, ni la Chananéenne, ni la femme surprise en adultère, ni l'Apôtre qui vous avoit renoncé, ni celui qui persécutoit violemment vos disciples, ni ceux mêmes qui vous avoient attaché à la croix. C'est à l'odeur de ces excellents parfums que nous courons. Nous sentons encore l'odeur de votre divine sagesse, lorsque vous nous déclarez que vous donnez la sagesse avec abondance et sans reproche à ceux qui vous la demandent. Le

parfum de votre justice est tellement répandu partout, que vous êtes non-seulement reconnu pour juste, mais appelé la justice même, et la justice qui rend justes tous ceux qui le sont. Votre sainteté se fait sentir d'une manière aussi douce qu'abondante, et dans la vie que vous avez menée parmi nous, et dans votre conception parfaitement exempte de tout péché. Enfin, la grâce de la rédemption que vous avez procurée aux hommes, est un parfum très précieux dont l'odeur a une vertu toute divine pour les attirer et pour les faire courir après vous, selon que vous l'avez dit : *Qu'étant élevé de terre, vous attireriez à vous toutes choses*. Ce sont tous ces excellents parfums qui nous font courir après vous, quoique nous ne courions pas tous également à l'odeur des mêmes parfums, mais que quelques-uns fassent plus d'impression sur certains que sur les autres.

Le roi m'a fait entrer dans ses appartements secrets. (V. 2.) C'est dans cet appartement secret que l'Épouse demandoit à être introduite, lorsqu'elle le conjuroit de l'attirer après soi, afin qu'elle pût courir à l'odeur de ses parfums. Car c'est de là que sort, et que l'on sent cette odeur si excellente qui fait courir la sainte Epouse ; et c'est là où elle court. Mais ses compagnes, trop foibles pour la suivre, les a-t-elle délaissées? Non, ne le craignez pas. Elle s'empresse de leur donner avis de son entrée, tant

Pag. 1338.
Pag. 1339.

pour les consoler que pour leur faire concevoir l'espérance, qu'admise auprès du roi, elle en obtiendra pour elles la même faveur; sa tendresse maternelle l'engage à le promettre. Ecoutez bien ceci, pasteurs des peuples, qui affectez de vous faire craindre plutôt que d'aspirer à vous rendre utiles. O juges de la terre! instruisez-vous. Sachez que vous devez être mères, et non pas maîtres de ceux qui vous sont soumis. Appliquez-vous à vous rendre aimables plutôt que redoutables. Et s'il vous arrive quelquefois d'être forcés de déployer de la sévérité, que ce soit en pères et non pas en tyrans: montrez-vous mères par l'affection, pères par le conseil. Que votre langage soit celui de l'insinuation, jamais celui de l'aigreur et de la dureté. Ajournez les châtiments; que votre sein soit enflé de lait, jamais gonflé d'arrogance. Pourquoi appesantir votre joug sur ceux de qui vous devez porter les fardeaux? pourquoi réduire cet enfant, piqué par le serpent, à fuir la présence et les reproches du prêtre à qui il devroit avoir recours comme au sein de sa mère?

Pag. 1341. Dans le palais de notre monarque sont divers apparte-
Joan. XIII. 2. ments ou chambres, selon la qualité des personnes qui y sont admises, n'étant pas donné à tous de jouir également de sa présence si agréable, mais selon ce qu'il a plu à son Père de préparer à chacun de nous; car ce n'est pas nous qui l'avons choisi, mais c'est lui qui nous

place où il lui plaît; et chacun demeure où il a été placé.

Ainsi, une femme étant touchée d'une sainte componction, trouva sa place aux pieds de Notre Seigneur Jésus-Christ, et une autre recueillit le fruit de sa dévotion, en répandant des parfums sur sa tête, si néanmoins c'en est un autre. Thomas mit son doigt dans le côté de l'Epoux; Jean posa sa main sur sa poitrine; Pierre pénétra jusque dans le sein du Père; Paul fut élevé au troisième ciel; et ce furent là comme autant de chambres secrètes où l'Epoux leur fit la grâce de les admettre. Pag. 1342.

Mais il est un lieu plus secret où réside le Monarque terrible dans ses conseils sur les enfants des hommes. De là, comme dans un sanctuaire inaccessible à toutes les créatures, ses regards sévères, inflexibles, embrassent les actions des hommes coupables, pour les juger et les condamner.... Pag. 1343.

Malheur aux ministres de l'Eglise qui, non contents de recevoir les moyens de subsistance nécessaires à leurs besoins, les retiennent pour des usages illicites et sacriléges, ne craignant pas de détourner la substance des pauvres au profit de leur luxe et de leur mollesse; doublement coupables, et de ravir le bien d'autrui, et de profaner les choses saintes qu'ils font servir d'instrument à leurs vanités et à leurs honteuses débauches.

Quand je médite sur d'aussi criminels désordres, je me sens pénétré d'une horreur secrète; je tremble sur le sort de ces prévaricateurs, sur moi-même, en me rappelant l'effroyable sentence : *Qui sait s'il*
Eccle. IX. 1. *est digne d'amour ou de haine ?*

Pag. 1344. Généreux effets de la crainte de Dieu. De la science qui enfle. Charme de la contemplation. Contre la médi-
Pag. 1346. sance. Elle fait son tourment du bien d'autrui, et se repaît des maux qui arrivent au prochain. Suivez-les ces médisants qui font bande à part, pour tenir leurs secrets conciliabules, et mordre à l'envi leurs frères. Ailleurs, ennemis les uns des autres, ils ne se rapprochent ici que pour déchirer les absents et les immoler à leur détestable
Luc. XIII. 6. malignité, comme autrefois Hérode et Pilate, devenus amis au jour où il s'agit de mettre à mort le Sauveur.
Pag. 1347. « Regardez, dit saint Bernard, le médisant : il commence par rougir lui-même pour celui qu'il va décrier ; voyez-le pousser de profonds soupirs, se lamenter sur la misère humaine. Que veulent dire ces soupirs artificieux, ce visage triste, ce faux air de dévotion, qui semble gémir sur le péché pour flétrir plus sûrement le pécheur : *Sicque mœsto vultu et voce plangenti egredi maledictionem.* Médisance d'autant plus croyable qu'on y soupçonne moins la malice et la passion, et que l'on croit que c'est le zèle et la douleur seule qui l'arrachent : *Et quidem tanto persuasibiliorem, quanto creditur magis dolentis affectu quam malitiose proferri.* Hélas ! que sommes-nous foibles mortels, sinon de fragiles roseaux, que le premier souffle du vent agite et renverse à son gré ? Qui croiroit que ceux qui semblent être les plus

affermis dans le bien, se laissent cependant abattre comme les autres ? Je vous l'avoue, j'ai le cœur serré, parce que j'aime sincèrement l'homme dont il s'agit : *Doleo vehementer pro eo quod diligo eum satis.* Mais après tout il a tort, et je n'avoue qu'avec peine que ce qu'on lui impute n'est que trop vrai : *Dolens dico, revera ita est.* Que n'ai-je point fait pour arrêter le mal dans sa naissance? Avis, reproches, rien n'a été épargné, mais tous mes soins ont été inutiles : *Nunquam potui de hac re corrigere eum.* Cependant je me tairois, si un tel écart pouvoit se cacher ; mais le moyen de s'en flatter? D'autres sans doute vous en ont déjà instruit, ou vont vous l'apprendre : *Per me nunquam innotuisset; at quoniam per alium patefacta res est, negare non possum.* Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'on s'aveugle au point, en sacrifiant ainsi un homme à sa passion, de croire qu'on fait un sacrifice à Dieu, comme si le Seigneur se complaisoit dans l'opprobre et l'infamie de sa créature (1). »

Dieu a fait le corps de l'homme droit, peut-être afin que cette droiture de la partie extérieure et Pag. 1348.

(1) Montargon, *Dictionn. apostol.*, tom. III, pag. 464, 465. Saint Bernard est cité dans la plupart des sermons sur la médisance. Joli lui doit la division de son sermon à ce sujet : « On peut distinguer avec saint Bernard deux sortes de personnes au sujet de la médisance : ceux qui en sont les auteurs, et ceux qui en sont les témoins ; ceux qui la font, et ceux qui l'entendent. » (*Dominic.*, t. IV, p. 4.) Sur la lâcheté qui accompagne le vice de la médisance : « Vous n'osez attaquer en face cette personne, et lui reprocher en face ce que vous dites en secret, vous cherchez les ténèbres et les confidences d'autrui... Quand vous voyez qu'elle est hors d'état de se justifier, vous la mordez en secret, et vous ressemblez au serpent qui cherche le

terrestre qui est en lui, fit souvenir à l'homme intérieur, qui a été fait à l'image de Dieu-même, de conserver sa droiture spirituelle, et que la beauté d'un corps fait de boue fût un sujet de confusion à l'âme, lorsqu'elle tombe dans la difformité du péché. Car, qu'y a-t-il de plus difforme que de porter dans un corps droit une âme courbée vers la terre? C'est donc une chose très honteuse que le vase où cette âme est renfermée, étant formé de la terre, ait toutefois les yeux en haut, qu'il regarde librement le ciel, et qu'il trouve son plaisir à considérer tous les astres qui y brillent; et qu'au contraire une créature toute spirituelle et céleste telle qu'est notre âme, porte en bas ses yeux, c'est-à-dire ses pensées et ses affections intérieures, et qu'ayant dû comme une reine, selon l'expression d'un prophète, *se mouvoir au milieu de la pourpre*, elle se vautre dans la boue, et qu'elle *embrasse l'ordure et le fumier*. Rougissez, mon âme, d'avoir changé en la ressemblance des bêtes l'impression que vous aviez reçue de Dieu-même! Rougissez de vous plaire dans la boue, vous qui tirez votre origine du ciel! Les âmes courbées de la sorte, et rampantes vers la

Gen. I. 27.

Thren. IV. 4.

temps du sommeil et du repos d'un voyageur fatigué pour lui faire des plaies mortelles. » (*Ibid.*, pag. 7; saint Bernard, pag. 1147.) Bourdaloue, après avoir cité de beaux passages de saint Jean Chrysostôme et d'autres contre le même vice, ne manque pas d'y joindre ceux de saint Bernard. (*Dominic.*, tom. III, pag. 219, 220.)

terre, ne peuvent donc aimer l'Epoux. La vraie droiture consiste à ne pas démentir par les œuvres les sentiments que l'on a dans le cœur. L'affection intérieure de l'âme se manifeste par la foi et les actions qui se montrent au-dehors. Il n'est pas permis dedétacher l'un de l'autre. La foi sans les œuvres est morte; tout partage qui la divise l'anéantit (1). La

(1) « C'est par la pratique continuelle de toutes les vertus, dit le dévot saint Bernard, que la foi s'accroît, qu'elle devient plus clairvoyante, qu'elle devient plus parfaite, qu'elle devient inébranlable : *Continua operatione virtutum fides eruditur, et erudiendo illuminatur, et illuminando augetur, et augendo perficitur, et perficiendo stabilitur.»* (La Colombière, *Serm.*, tom. III, pag. 139, 140; et S. Bern., *de Offic. episc.*, cap. IV, pag. 567.) Le mot de saint Jacques, *que la foi sans les œuvres est morte*, reçoit de saint Bernard ce développement naturel, que Bourdaloue exprime ainsi : « Ce qui vivifie la foi, ce qui en est comme l'esprit, ce sont les bonnes œuvres. De même donc que le corps est mort, dès là qu'il est séparé de l'âme qui lui donnoit la vie, ainsi la foi doit être censée morte, dès là qu'elle n'est plus accompagnée des œuvres qui l'animoient. » (*Sur la foi*, *Dominic.*, t. 1, p. 123.) Ce qu'un autre prédicateur a rendu par ces mots: « A voir cette foi inutile et sans fruit dans la plupart des chrétiens, ne diroit-on pas, avec saint Bernard, qu'ils n'ont qu'un cadavre de foi, sans âme, sans action et sans mouvement? Il arrive quelquefois que l'on fait marcher un corps mort, qu'on lui fait remuer la tête et les bras, et qu'il donne au dehors quelques signes extérieurs de vie. Ce ne sont néanmoins que des illusions et des apparences; et un principe intérieur manquant à ces mouvements, ils ne le font que par des impressions étrangères. » (Fromentières, *Carême*, tom. 1, pag. 51; et S. Bern., *de resurrect.*, pag. 899. Le P. Le Jeune cite également d'autres passages du saint docteur sur la même matière, entre autres à la page 413 du tom. 1, 2e part.; ainsi que Bourdaloue, *Dominic.*, t. 1, p. 108.)

foi qui n'opère point par amour n'est plus qu'un
Pag. 1349. corps inanimé. Le Seigneur agréera-t-il une victime corrompue? ses pacifiques regards s'arrêteroient-ils avec complaisance sur ce nouveau Caïn dont la main est chargée de présents, tandis que son cœur est en proie à une sombre envie contre le prochain? Vous ne donnez point la mort à votre frère; vous tuez votre foi. Chercher et goûter les choses qui sont sur la terre, c'est avoir l'âme courbée; comme au contraire, méditer et désirer les choses d'en haut, c'est l'avoir droite. Celui-là est droit, qui est catholique dans sa foi, et qui est juste dans ses œuvres; car la foi, quoique droite et pure, ne rend point le cœur de l'homme droit, si elle n'agit par le principe de la charité; comme les œuvres, quoique droites et bonnes en elles-mêmes, ne peuvent non plus rendre le cœur droit, si elles ne sont accompagnées de la foi dont nous parlons.

Pag. 1350. *Je suis noire, mais je suis belle, ô filles de Jérusalem!* (Vers. 4.) Apparemment que l'Epouse s'étoit vue attaquée par les traits d'une malignité jalouse; elle y répond par ces mots, où le reproche est adouci par l'apostrophe qui suit : *ô filles de Jérusalem!* préférant les ramener par la douceur, plutôt que de se venger d'elles, et de les irriter par l'aigreur de ses réprimandes. Avis aux pasteurs des peuples, lorsque la calomnie attaque leur personnes.

Je suis noire, mais je suis belle. Ces paroles peuvent s'appliquer aux saints. Plus ils travaillent à purifier leur intérieur, plus ils négligent leur extérieur et leur corps, en s'abandonnant aux exercices de la pénitence. Ce qui faisoit dire à saint Paul, parlant aux fidèles de Corinthe, *qu'il paroissoit* I. Cor. x. 10. *bas et méprisable étant présent parmi eux.* Ainsi cet Apôtre, battu très souvent de verges par les Pag. 1351. Juifs, assommé de coups de pierres, chargé d'injures, noirci par la poussière des cachots, et devenu, selon ses propres paroles, *comme les ordures* I. Cor. iv. 13. *du monde et comme les balayures qui sont rejetées de tous*, pouvoit dire véritablement avec l'Epouse : *Je suis noir* aux yeux des hommes charnels, qui ne jugent point des choses par la lumière de la foi; mais *je suis beau*, parce que Dieu, qui voit mon cœur, sait que je ne travaille qu'à lui plaire, et non au monde, à qui l'on ne sauroit plaire et être le serviteur de Jésus-Christ. Heureuse difformité qui produit la beauté de l'âme, donne la lumière de la vraie science et la pureté de la conscience! Combien elle est préférable à cette beauté charnelle qui sera la proie de la corruption! Il est dit de notre Pag. 1352. divin Epoux, dans l'Ecriture, *qu'il étoit sans beauté* Ps. xxi. 7. *et sans éclat;* qu'il paroissoit *un objet de mépris*, *le dernier des hommes;* qu'il étoit devenu *méconnoissable; un ver de terre, et non un homme.* Ce- Isa. LIII. 3. 4. pendant la même Ecriture ne laisse pas d'assurer de

Ps. XLIV. 3. lui, dans un autre endroit, *qu'il surpassoit en beauté les enfants des hommes, et qu'une grâce admirable s'étoit répandue sur ses lèvres.* Voyez-le sur la paille abjecte de sa crèche, sous les verges des bourreaux, sous les crachats infâmes qui couvrent son visage, sous les coups de la mort; il est noir : Demandez à ses Apôtres comment il s'est fait voir à leurs yeux sur la montagne du Thabor. Beau de sa nature, s'il est noir, ce sont vos péchés qui l'ont rendu tel. Ainsi l'Epouse, travaillant avec ardeur à imiter la beauté de son Epoux, n'a point non plus de confusion de participer en quelque chose à son anéantissement et à sa noirceur.

Pag. 1353. *Comme les tentes de César, comme les pavillons de Salomon.* (Vers. 4.) Qu'est-ce que ces tentes, si ce n'est le corps avec lequel nous voyageons dans ce pélerinage de la vie? Tentes dont parloit en gémissant le prophète, quand il disoit : *Hélas! que*
Ps. CXIX. 5. *mon exil est long! Je suis parmi les tentes de Cédar;* où nous combattons contre l'ennemi; les-
I. Cor. XIII. 12. quelles ne laissent pénétrer jusqu'à nous la lumière *qu'à travers des voiles et des énigmes.*

Pag. 1354. *Sur la mort de Gérard son frère.* Pourquoi prolonger la violence que je me fais à moi-même? Pourquoi contraindre une douleur qui, comme un feu secret, me brûle et me dévore? Plus elle est recélée au fond de mon cœur, plus son activité redouble. Je m'arrête à vous expliquer un chant de

joie ; et mon âme est noyée d'amertume. Mon esprit distrait abandonne le texte que j'avois entrepris, et le coup dont le Seigneur vient de me frapper absorbe toutes mes pensées. En perdant celui à qui je devois la liberté qui toujours accompagna mes entretiens avec le Seigneur, j'ai perdu ce qui faisoit ma vie. Pourtant j'ai pu, jusqu'ici, commander à ma douleur, et la dissimuler, pour ne pas lui permettre de prévaloir sur la foi. Tandis qu'autour de moi tous étoient dans les larmes, moi seul, vous l'avez remarqué, j'ai suivi, l'œil sec, le triste convoi; vous m'avez vu, près du cercueil, debout, immobile, rendre à sa dépouille, sans verser aucune larme, les devoirs funèbres, présider la cérémonie, réciter les prières accoutumées, jeter de mes propres mains de la terre sur ce corps, qui bientôt ne sera plus lui-même qu'un peu de terre. On s'étonnoit de ne point me voir les yeux baignés de larmes, quand elles couloient de tous les yeux; quand c'étoit moi que l'on plaignoit de l'avoir perdu, bien plus encore que celui que tous nous regrettions. Car pouvoit-il y avoir un cœur assez insensible, pour n'être pas sensiblement touché d'un malheur qui me condamnoit à survivre à un frère aussi tendrement chéri. Chacun oublioit sa propre infortune pour ne penser qu'à la mienne. Moi, cependant, je cherchois à combattre l'excès de mon chagrin, par les forces que nous prête notre foi, à

soutenir ma foiblesse, en m'appuyant sur les considérations que nous fournit la pensée, que c'est là une dette imposée à notre nature, et à quoi personne ne peut échapper, un tribut inévitable; que Dieu l'a voulu ainsi, qu'il faut donc se soumettre à l'équité de ses jugements, à la sévérité de ses arrêts, aux décrets de sa volonté souveraine; motifs assez puissants sans doute pour nous commander la modération dans le sentiment de nos adversités. Toutefois, il ne m'étoit pas possible de me défendre contre le trouble et la tristesse. J'ai pu commander à mes larmes, non à ma douleur; et,
Ps. LXXVI. 5. comme dit le prophète : *J'ai été dans le saisissement, et je ne pouvois parler.* Faute de s'épancher au dehors, ma douleur en pénétroit plus avant au fond de mon cœur. Elle s'est irritée des efforts mêmes qui la comprimoient; et j'en dois l'aveu, c'est elle qui l'a emporté. Il faut donc qu'elle éclate et qu'elle se manifeste aux yeux de mes enfants; ils me pardonneront des pleurs dont ils connoissent l'objet, et qui n'attendent d'adoucissement que des consolations que j'en espère. Oui, vous le savez, ô mes enfants, combien ma douleur est légitime, combien vive est la plaie qui m'a frappé. Vous voyez dans quel vide me laisse désormais l'absence de celui qui m'assistoit dans mes travaux, marchoit à côté de moi dans la carrière, m'éclairoit de sa vigilance, me soutenoit par son activité, et par le

charme de ses mœurs. Qui m'étoit plus nécessaire? qui me portoit une affection plus tendre? Mon frère par la nature, il l'étoit devenu plus intimement encore par les liens de la religion. Donnez, donnez des pleurs à mon infortune, ô vous à qui je n'ai rien à apprendre à ce sujet. C'étoit lui qui suppléoit à mon indigence, lui qui me ranimoit dans mes langueurs; lui qui relevoit et enflammoit mon courage, me rappeloit à mes devoirs, quand il m'arrivoit de les oublier. Par quel coup fatal, par quelle déchirante séparation il a été arraché d'entre mes bras, lui qui n'étoit qu'une âme, un seul cœur avec moi! Si chers l'un à l'autre durant la vie, comment avons-nous été désunis par la mort? Cruelle séparation! rien que la mort ne pouvoit l'opérer. Elle seule étoit capable de nous éloigner l'un de l'autre, et de mettre entre Gérard et moi cette barrière affreuse du tombeau. Quelle autre que l'impitoyable mort n'auroit pas respecté cette mutuelle affection, dont nos deux cœurs savoient si bien goûter tous les charmes? En frappant l'un, la cruelle les a immolés tous les deux. Ne m'a-t-elle pas aussi frappé moi-même, et bien plus durement encore, puisqu'elle Pag. 1355.
ne m'a laissé qu'une vie plus déplorable que toutes les morts? Je vis, mais c'est pour mourir à chaque heure : est-ce là vivre? Combien, ô barbare mort, tu te serois montrée moins inhumaine en m'ôtant la vie, qu'en me la laissant à ce prix! Arbre désor-

mais stérile, il reste dévoué et à la hache et à la flamme. Envieuse de mes travaux, la mort a éloigné de moi l'ami qui les partageoit et les rendit utiles, si toutefois ils ont pu l'être. Pourquoi nous être tant aimés, ou pourquoi nous perdre? Fatale nécessité! ô sort déplorable, pour moi, non pour lui! Car pour moi, ô mon frère chéri, si tu vins à perdre des amis que tu aimas, tu en avois retrouvé d'autres que tu aimas davantage encore. Mais toi, qui faisois mon unique consolation, quelle consolation me reste-t-il quand tu n'es plus? Tout étoit commun entre nous; les affections, les mœurs, les volontés, les chagrins seuls et le deuil me sont échus en partage: le courroux céleste m'a choisi pour victime. Le bonheur qui s'attachoit à l'union de nos cœurs, à la douceur de nos entretiens, j'ai tout perdu; toi, tu les a échangés contre d'autres, et à grand intérêt. Ce n'est pas toi qui ressentiras le vide qui va remplacer désormais ces épanchements délicieux. Au lieu du dernier des hommes, tu gagnes la possession de Jésus-Christ. Tu n'as point à regretter de séparation, parmi les chœurs des Anges auxquels tu es admis. Rien ne te fera sentir notre éloignement; tu as pour t'en dédommager la compagnie du Seigneur et de ses saints, dont la majesté t'environne. Mais qui me tiendra lieu de toi? Si du moins je savois que tu daignes encore t'occuper de ce frère, de cet unique ami que tu as laissé seul,

sans appui, agité par tant de soins et d'embarras, et que ta pensée s'abaisse sur cette terre misérable, du sein de cet abîme de lumière, et de cet océan des immortelles béatitudes où tu es plongé. Peut-être, ô mon frère! après m'avoir connu selon la chair, peut-être que vous m'avez oublié dans votre nouvelle patrie. Maintenant que vous êtes entré dans les puissances du Seigneur, peut-être que, rempli tout entier de sa justice, le souvenir de tout ce qui fut mortel s'est effacé de votre mémoire. En effet, *qui demeure attaché au Seigneur*, dit son Apôtre, *ne fait plus qu'un même Esprit avec lui*. Pleinement identifié à ses sublimes affections, il ne sent, il ne goûte plus que Dieu, et que comme Dieu lui-même. Mais aussi Dieu est charité, et plus on est étroitement uni à Dieu, plus on ne respire que charité. Dieu, il est vrai, n'est accessible à aucune passion, mais il sait compatir, lui dont l'essence propre est miséricorde et clémence. Et vous aussi, vous êtes donc miséricordieux; vous l'êtes à n'en pas douter, puisque vous êtes uni à celui qui est la miséricorde, bien que, comme lui, vous ne soyez plus assujetti à aucune misère. Supérieur à toute souffrance, vous la connoissez pour la plaindre. Vos saintes affections n'ont fait que changer d'objet. Au sein de la divine nature, dont vous êtes aujourd'hui revêtu, vous vous intéressez encore à nous, à l'exemple du Dieu bienfaisant qui prend soin de nous. En vous dé-

I. Cor. VI. 17.

pouillant de tout ce qui est foiblesse, vous êtes loin d'avoir renoncé à la charité, dont il est est dit
I. Cor. xiii. 8. qu'*elle ne finira jamais*. Non, jamais vous n'oublierez votre frère. Il me semble vous entendre me
Isa. xlix. 15. répondre : *Est-il possible qu'une mère oublie le fruit de son sein ; et quand une mère pourroit l'oublier, moi je ne vous oublierai jamais*. Eh! le pourriez-vous? Vous savez bien dans quelle contrée vous m'avez délaissé, orphelin, gissant à terre; personne qui me tende une main secourable. A la moindre commotion que j'éprouve, mes yeux cherchent mon frère, ils y étoient si accoutumés : plus de Gérard. Dans ces moments, hélas! point d'autre ressource que de gémir sur mon malheur, tel que l'infortuné abandonné à sa foiblesse. Qui consulter dans mes doutes? Sur qui me reposer dans mes adversités! Qui m'aidera à porter tant de lourds fardeaux? Qui me sauvera de tant de périls! N'étoit-
Pag. 1356. ce pas lui dont la vigilance attentive éclairoit toutes mes démarches? lui, dont l'infatigable amitié dirigeoit tous les mouvements de ce cœur, qui lui étoit plus connu qu'il ne me l'étoit à moi-même, pour en modérer l'activité ou pour en prévenir les langueurs. Ses discours insinuants et persuasifs me tenoient en garde contre les séductions du siècle; ils lui ouvroient le chemin de tous les cœurs, satisfaisoient à toutes les demandes, me sauvoient des importunités. Jamais on ne sortit d'auprès de lui les mains

vides. Le riche s'en retournoit éclairé par ses conseils, le pauvre soulagé par ses bienfaits. Indifférent sur tout ce qui ne regardoit que sa personne, il se chargeoit volontiers du poids des affaires, afin de me ménager plus de loisir. Sa profonde humilité lui laissoit croire que c'étoit à lui plutôt qu'à moi à prendre la part du travail, toujours prêt à la céder à qui croiroit s'en acquitter mieux. Mais où le trouver? Ce n'étoit pas assurément de sa part présomption, esprit d'intrigue, comme il n'arrive que trop souvent, mais charité pure, dégagée de tout sentiment personnel. Cela est si vrai, que se trouvant occupé plus que personne, et pourvoyant aux besoins de tous, il se laissa maintes fois manquer du nécessaire. Même à ses derniers moments, s'adressant au Seigneur : Vous savez, disoit-il, ô mon Dieu, que je soupirai toujours ardemment après le repos pour être tout entier à vous. Ce qui m'a tenu engagé dans les affaires, vous m'en êtes témoin, ç'a été la crainte de vous déplaire, l'obéissance à la communauté, au vœu de nos frères, à l'ordre du supérieur, et l'amitié qui m'unit à lui comme à mon frère. Je te rends grâces, ô mon frère! de tout le fruit que j'ai pu recueillir de mes études consacrées au Seigneur. Si elles ont profité et à moi et aux autres, c'est à toi qu'en est l'obligation. Tu travaillois au dehors; moi, grâces à ton dévouement, je jouissois d'un repos tranquille, occupé, soit à purifier

mon âme par la méditation des choses divines, soit à répandre parmi mes enfants la doctrine du salut. Pouvoit-il me rester quelque ombre d'inquiétude, assuré, comme je l'étois, qu'il y avoit à ma place une main qui agissoit au dehors, des yeux toujours ouverts, un cœur, une langue qui suppléoient à la mienne?

Mais que parlé-je de son activité au dehors? Gérard étoit-il donc étranger à la direction intérieure et spirituelle? tant s'en faut. J'en prends à témoin tous ceux qui le connoissoient, tous ceux qui ont vécu avec lui; ils savent combien ses mœurs et son langage s'élevoient au-dessus de toutes les impressions de la chair, combien ils respiroient les flammes de l'Esprit Saint. Qui montra jamais plus de zèle pour le maintien de la discipline, d'amour pour les mortifications? Combien de fois je suis venu apprendre auprès de lui ce que j'ignorois, et m'éclairer de sa lumière, quand c'étoit moi qui devois la répandre!

Pag. 1[illegible]7. En vous perdant, hélas! j'ai perdu tout avec vous, avec vous s'est évanoui tout ce qui faisoit ma joie et mes délices. A votre place, soins, embarras, travaux accablants et sans soutien. Que n'ai-je pu mourir aussitôt après vous! je dis après vous, non à votre place: ce seroit vous envier la gloire dont vous jouissez. Survivre à un frère tel que lui: quelle calamité! quelle désolation! Me voilà donc réduit

désormais à vivre dans l'amertume et dans les larmes; et la seule consolation qui me reste, c'est que mes larmes coulent sans interruption. Oui, je ne les épargnerai pas; elles seconderont la justice de la main divine qui m'a frappé; c'est sur moi, moi seul qu'elle s'est appesantie, non sur lui, qu'elle a transporté au séjour de l'immortel repos... Eh! qui pourroit condamner les pleurs que je répands?... Ils coulent, non pas seulement sur moi qui ne l'ai plus, mais sur vous tous qui l'avez perdu; ils coulent sur les nécessités des pauvres dont Gérard fut le père; sur tout notre ordre, à qui il se rendoit si utile par son zèle, par sa sagesse et ses exemples. Je pleure, non sur vous, ô mon frère! mais à cause de vous. Mon affliction n'est si vive que parce que mon attachement étoit profond. On pourra m'en faire un reproche, l'accuser d'être excessive : Samuel et David pleurèrent bien, l'un sur un prince réprouvé par le Seigneur, l'autre sur un fils parricide : *Absalon, mon fils! mon fils Absalon!* s'écrioit ce père désolé; et ici il y a bien plus qu'Absalon. Jésus-Christ lui-même versa des larmes en regardant Jérusalem, pensant à sa ruine prochaine. Loin de condamner les larmes données à la mort de Lazare, il ne dédaigna point d'y mêler les siennes; c'étoit un tribut qu'il payoit à la nature, non un témoignage de défiance. Je m'attriste, et ne murmure pas. La justice divine s'est acquittée envers

I. Reg. XVIII. 33.

Luc. XIX. 41.

Joan. XI. 35.

nous deux : l'un a été puni, parce qu'il a dû l'être; l'autre a reçu la couronne qu'il avoit méritée. Je répèterai donc : Le Seigneur s'est montré également miséricordieux et juste; il nous l'avoit donné, il nous l'a ôté; et, si nous sommes affligés de sa perte, nous n'oublions pas le don qui nous en avoit été fait (1).

(1) Le saint docteur corrige ce qu'il pourroit y avoir de trop humain dans l'expression de sa douleur, par une pensée que Bourdaloue s'est appropriée dans un de ses sermons *pour la commémoration des morts*. Transcrivons-le pour donner un nouvel exemple de la manière dont nous devons profiter des saints Pères. « J'appelle piété stérile et infructueuse pour les morts, dit notre prédicateur, celle qui ne consiste qu'en de vains regrets, qu'en d'inutiles lamentations, qu'en des cris lugubres, qu'en des emportements et des désespoirs. Or il n'est pourtant rien de si commun. *Videmus*, disoit saint Bernard, dans le discours funèbre qu'il fit sur la mort de son frère, *videmus quotidie mortuos plangere mortuos suos, fletum multum et fructum nullum; et vere plorandi qui ita plorant!* Nous voyons tous les jours des morts pleurer d'autres morts; nous voyons des hommes vivants, mais tout mondains, et par là morts devant Dieu, pleurer sincèrement et amèrement la mort de ceux qui leur ont été chers pendant la vie; mais que nous paroît-il en tout cela? Beaucoup de pleurs, et peu de prières, peu de charité, peu de bonnes œuvres : *Fletum multum et fructum nullum*; des gémissements pitoyables, mais de nul effet, des excès de désolation sans aucun fruit. Or, en vérité, ajoutoit le même Père, ceux qui pleurent de la sorte méritent bien eux-mêmes d'être pleurés : *Et vere plorandi qui ita plorant.* Cependant, chrétiens, cet abus que condamnoit saint Bernard semble avoir passé parmi nous, non-seulement en coutume, mais, ce qui me paroît bien plus étrange, en bienséance et en devoir; puisqu'aujourd'hui ceux qui se piquent de vivre selon les lois du monde, à force de pleurer leurs morts, se tiennent comme dispensés de prier pour eux, etc. » (*Mystères*, t. II, p. 413.)

Quelle est la parure de l'épouse. Ce qu'il faut entendre par les peaux de Salomon dont il est ici parlé. (Cant. I. 4.) Jésus-Christ le vrai Salomon. L'âme fidèle appelé ciel. Divers degrés des cœurs des Esprits célestes. Charité des Anges à l'égard des hommes. Différents degrés de perfection. Pag. 1360.

La foi comprend ce que les sens ignorent, et ce que l'expérience ne découvre point. *Ne me touchez pas*, dit Jésus-Christ à Magdeleine, c'est-à-dire, désaccoutumez-vous de ces sens aisés à séduire; appuyez-vous sur ma parole; accoutumez-vous à la foi. La foi ne sauroit se tromper; la foi comprend ce qui est invisible; la foi ne se sent point de la foiblesse des sens, elle passe les bornes de la raison humaine, l'usage de la nature, l'étendue de l'expérience. Pourquoi interrogez-vous l'œil sur ce qui le passe? Pourquoi la main veut-elle examiner ce qui est au-dessus de ses forces? Tout ce que l'un ou l'autre vous peut apprendre est trop peu : il n'y a que la foi qui soit capable de vous instruire sur moi, sans rien diminuer de ma majesté. Apprenez à regarder ce qu'elle enseigne comme ce qu'il y a de mieux assuré. Pag. 1368.

Les enfants de ma mère se sont élevés contre moi (v. 5.) c'est-à-dire les schismes et les hérésies qui se sont déchaînés contre l'épouse de Jésus-Christ, dès la naissance de son Eglise, au mépris de la paixet de la charité. Pag. 1371.

On ne doit pas seulement éviter les grandes fau-

tes, comme les injures ouvertes, les médisances, mais même les murmures secrets et empoisonnés : il ne suffit pas, dis-je, de préserver sa langue de ces premières fautes; il faut éviter les plus légères, si toutefois on peut appeler léger tout ce qu'on fait contre son frère à dessein de l'offenser. Ces fautes que vous regardez comme légères, un autre en juge tout autrement. C'est un homme qui ne voit que l'extérieur, et qui prononce suivant ses vues, dis-
Math. VII. 4. posé à regarder un fétu comme une poutre, et une étincelle comme une fournaise. Car il n'est pas donné à tout le monde de posséder cette charité qui
I. Cor. XIII. 7. croit et supporte tout. On est en général plus porté à soupçonner le mal qu'à croire le bien. Ainsi l'on s'abandonne à la prévention; le mal couve et creuse au fond du cœur qui gémit en secret; on se nourrit de son ressentiment, tandis que l'on ne s'occupe d'autre chose que de l'injure dont on a à se plaindre. Plus de prière, plus de lectures pieuses, plus de méditations qui ramènent l'Esprit de vie dans ce cœur malade, et qui s'en va mourant. Si vous dites qu'il ne devoit pas se troubler si fort pour si peu de chose, je réponds : Plus la chose est légère, plus il vous étoit facile de l'éviter. Quoique, comme je l'ai dit, je ne sache pas comment on peut appeler léger ce qui excède le sentiment d'une indignation légitime. Car enfin, traitez-vous de léger ce qui offense Jésus-Christ, ce qui vous traînera au juge-

ment de Dieu, lorsque vous savez qu'il est terrible Hebr. x. 31.
de tomber entre les mains du Dieu vivant?

Quand je suis foible, c'est alors que je suis fort, Pag. 1374.
disoit l'Apôtre. Vous l'entendez : C'est la foiblesse de la chair qui donne des forces à l'esprit. Soyez persuadé que, par un effet contraire, la force de la chair fait la foiblesse de l'esprit. Vous étonnerez-vous encore que la foiblesse de votre ennemi fasse votre force, à moins que vous ne soyez assez insensé
pour voir une amie dans cette chair dont les désirs Gal. v. 16.
sont toujours en opposition avec ceux de l'esprit?

C'est Dieu qui rend l'Eglise féconde, c'est lui Pag. 1375.
qui la multiplie, lui qui la taille et la nettoie, afin qu'elle porte plus de fruit. Car, comment lui refuseroit-il ses soins et son travail, après qu'il l'a plantée de sa main? On ne doit pas la négliger, cette vigne dont les Apôtres sont les branches, dont Jé-
sus-Christ est le cep, et son Père est le vigneron. Joan. xv. 5.
Elle est plantée sur la foi, elle pousse ses racines Pag. 1376.
dans la charité, elle est bêchée par le hoyau de la discipline, engraissée par les larmes des pénitents, arrosée par la parole des prédicateurs : ainsi elle regorge d'un vin qui produit la joie et non pas l'impureté, d'un vin plein de douceur et sans mélange. Le Seigneur en avoit donné la garde aux enfants de sa Mère, qui n'ont pas su la garder. De la synagogue, elle a passé à l'Eglise chrétienne, à qui seule ont été données les promesses pour la vie

future comme pour la vie présente. Repoussée par l'infidèle Jérusalem, elle a été accueillie par l'univers tout entier...

Pag. 1379. Que sert-il de se priver des plaisirs, lorsqu'on s'étudie tous les jours à connoître la différence des tempéraments, et à rechercher la propriété des viandes? Les légumes, dit l'un, fatiguent l'estomac; tels poissons ne vont pas à ma complexion. Qu'est-ce à dire? quoi! et les rivières, et les jardins, et les champs, ne fournissent pas assez de quoi vous nourrir? Songez, songez donc que vous êtes un religieux, et non pas un médecin; que vous serez jugé sur votre profession, non sur votre tempérament. Occupez-vous d'abord de votre repos, puis d'épargner la peine de ceux qui vous servent; ménagez la conscience, je ne dis pas la vôtre, mais celle de celui qui est à votre côté, qui mange ce qu'on lui sert, et qui s'offense de l'étrange abstinence que vous vous imposez à vous-même. Il prend scandale ou de votre odieuse superstition, ou de la dureté qu'il suppose au domestique chargé de vous servir; il accuse, ou vous, qui demandez des choses superflues, ou moi, qui ne me mets pas en quête de savoir ce qu'il vous faut. Vainement vous m'al-
I Tim. v. 13. légueriez le mot de saint Paul à Timothée : *Usez d'un peu de vin, à cause de la foiblesse de votre estomac.* Faites attention, en premier lieu, que l'Apôtre ne prend pas ce conseil pour lui-même, et

que le disciple même ne le demande pas ; et en second lieu, que ce n'est pas à un religieux qu'il le dit, mais à un évêque dont la vie étoit nécessaire à l'Eglise encore foible et naissante. C'étoit Timothée ; donnez-moi un autre Timothée, et je le nourris d'or et de baume potable. Mais c'est vous-même qui vous donnez ces dispenses ; je vous avoue qu'elles me sont suspectes à cause de cela ; et je crains bien que, sous prétexte de discrétion, la prudence de la chair ne vous fasse illusion. Du moins je vous avertis que, si vous vous prévalez si fort de l'autorité de l'Apôtre quant à l'usage du vin, vous n'oubliez pas non plus qu'il ajoute le mot, seulement *un peu.*

O vous qui êtes le bien-aimé de mon âme, apprenez-moi où vous menez paître votre troupeau, où vous vous reposez à midi. (Vers. 6.) Le Verbe Pag. 1389.
époux aime à se montrer à l'âme fidèle qui le cherche, mais sous des formes diverses. Ce n'est point encore ici-bas qu'il se découvre à elle *tel qu'il est.* I. Joan. III 2.
Cette plénitude de la lumière suprême après laquelle soupire sa chaste Epouse, il ne lui est pas encore donné de la contempler dans cette terre d'exil, à travers les ombres mortelles qui l'enveloppent.

L'Epoux ne vient pas ainsi à toutes les âmes, Pag. 1384.
même en passant. Ce n'est qu'à celles qui se font reconnoître pour ses épouses, par une dévotion ani-

mée, par l'ardeur de leurs désirs, par de doux transports d'amour, et par là se sont montrées dignes de recevoir une aussi précieuse faveur. A celles-là, le Verbe se fait voir dans l'éclat de sa beauté et de sa parure nuptiale. Mais celles qui n'ont pas encore ressenti ces vives impressions, celles que la componction seule réduit à dire à Dieu, dans
Job. x. 2. l'amertume de leurs souvenirs : *Seigneur, ne me condamnez pas*, et qui gémissent encore sous le joug d'une fatale concupiscence dont les mouvements les entraînent ; à celles-là il faut le médecin, non l'époux ; des remèdes pour guérir leurs blessures, non les baisers et les chastes ravissements.

Pag. 1385. Mais où est l'homme qui observe avec tant de vigilance et d'exactitude tous ses mouvements intérieurs, tant ceux qui viennent du dehors que ceux qui sortent de son propre fonds, qu'il puisse clairement distinguer tout ce qu'il y a de mauvais : si c'est une maladie de son âme ou la simple piqûre du serpent? Je ne crois pas la chose possible à aucun homme, sinon à ceux qui sont éclairés du Saint-Esprit, et qui ont reçu ce don particulier dont parle saint Paul, lorsque, dans le dénombrement qu'il fait de ces dons, il nous parle de discernement des
Ps. XVIII. 13. esprits. *Car*, demande le prophète, *qui connoît parfaitement les péchés ?* Il ne nous importe pas même beaucoup de savoir d'où vient ce mal qui est en nous, pourvu que nous sachions qu'il y est. Ce qu'il

y a de bien plus nécessaire, c'est de veiller et de demander à Dieu que nous n'y donnions point de consentement de quelque part qu'il vienne.

Il y a des circonstances où l'erreur est non-seulement dangereuse, mais funeste; et c'est alors que nous avons besoin de règles sûres qui nous apprennent à ne pas confondre ce qui vient de Dieu, avec ce qui ne seroit qu'une illusion de notre vanité. Pag. 1386.

Plus donc l'amour est ardent, plus il souhaite avec transport de s'élever au-dessus de soi-même, et d'être enfin dégagé de tout le reste des ténèbres de cette vie corruptible à laquelle nous sommes assujettis, pour être en état de voir le midi de ce soleil adorable dont il ne pouvoit apercevoir que les rayons, lorsqu'il le pressoit de lui faire voir sa gloire. C'est là ce midi où il fait sûr de se reposer, Pag. 1387.
n'y ayant aucune sûreté à le faire ailleurs. C'est à ce midi qu'ont aspiré tous les saints, lorsqu'ils disoient avec les saints captifs de Babylone : *Assis sur les* Ps. CXXVI. I.
bords du fleuve, nous avons senti couler nos pleurs, en nous ressouvenant de Sion.

Dès maintenant, ce Verbe divin se communique à Pag. 1388.
nous dans son Eucharistie, mais non pas encore dans la plénitude de sa beauté. La vie présente, fût-elle la plus heureuse, n'est toujours que l'aurore du grand jour de l'éternité, qui seul en est le midi. Pag. 1389.
Ah! s'il y a des béatitudes dans cette terre où nous

soupirons, que sera-ce dans celle-là où nous serons rassasiés de tous les biens?

Pag. 1390. Saint Bernard a soin d'avertir les parfaits qu'il y a un *midi* à craindre, comme il y a un midi à désirer et à rechercher; que Satan se transforme quelquefois en ange de lumière pour nous tromper, et que si Dieu ne nous éclaire par la divine lumière de son midi, le faux brillant du midi du Démon, ou du *Démon du midi*,

Ps. xcx. 6. comme l'appelle le prophète-roi, nous pourra mettre en danger et nous éblouir. Et le même saint témoigne que c'est en effet principalement pour attaquer ces âmes parfaites à qui il s'adresse ici, que l'Ange prévaricateur prend cette forme de lumière qui lui aide à les surmonter plus aisément si elles ne se tiennent bien sur leurs gardes.

Pag. 1392. Diverses tentations, auxquelles nous sommes exposés. L'Eglise en butte aux persécutions, depuis sa naissance jusqu'à nos jours. Persécutions du côté des tyrans, des hérétiques, des scandales. Ces dernières, les plus dangereuses de toutes. Désordres du clergé; mauvais prêtres.

Pag. 1393. On les appelle ministres de Jésus-Christ, et ils servent sous les bannières du Démon. Enrichis des biens qui appartiennent au Seigneur, ils ne s'occupent pas de rendre au Seigneur l'honneur qui lui est dû. De là, ce qui vient chaque jour s'offrir à nos yeux: une recherche qui ne convient qu'à des courtisanes, le ton et les manières qui ne vont qu'au théâtre, un faste royal, des chevaux caparaçonnés d'or, plus de pompe dans leurs équipages que sur

nos autels ; des tables somptueuses, chargées des mets et des vins les plus délicats ; la dissipation des concerts, tous les excès de la débauche, tous les raffinements du luxe et de la mollesse : telles sont aujourd'hui les mœurs de nos prélats. L'oracle de la prophétie s'accomplit : *La plus amère de mes douleurs est au sein de la paix.* Une plaie intérieure, et devenue impossible à guérir, dévore l'Eglise. Elle s'écrie en gémissant : *J'ai nourri des enfants, je les ai élevés, et ils se sont révoltés contre moi;* révoltés par le scandale de leur vie licencieuse(1).

Isa. xxxviii. 7.

Si vous ne me connoissez pas, ô vous qui êtes la plus belle d'entre les femmes! sortez, suivez les traces des troupeaux, et menez paître vos chevreaux le long des tentes des pasteurs. (Vers. 7.)

Moïse, se prévalant de la faveur qui lui avoit été faite d'être admis à un entretien familier avec le Seigneur, osa prétendre à une grâce nouvelle : *Si j'ai trouvé grâce devant vos yeux, découvrez-vous à moi vous-même.* Il lui fut accordé une vision d'un ordre bien inférieur, mais qui le préparoit à celle

Exod. xxxiii. 13.

(1) « Voilà que mon amertume la plus amère est dans la paix. Ma première amertume, bien amère, a été dans la persécution des gentils ; la seconde amertume, encore plus amère, a été dans les schismes et dans l'hérésie ; mais dans la paix, et quand j'ai été triomphante, mon amertume très amère est dans les dérèglements des faux catholiques. » (Traduit par Bossuet, *Elévat. sur les mystères*, tom. x, in-4°, pag. 303; le P. P. Le Jeune, tom. 1, 2e part., pag. 918.) Voyez plus haut, pag. 321.

qu'il avoit désirée. Ainsi en agit-on avec l'Epouse. Parce que sa demande sembloit ambitieuse ; elle reçoit une réponse sévère, mais profitable.

Pag. 1394. *De l'humilité*. C'est elle qui nous justifie; l'humilité, dis-je, non pas l'humiliation. Combien sont humiliés sans être plus humbles ! Il en est qui haïssent l'humiliation, d'autres qui la supportent avec patience ; il en est qui la reçoivent avec joie. La perfection se trouve dans l'humilité. Le vrai humble est celui qui peut dire : *Il m'est avantageux que vous m'ayez humilié*. Qui souffre malgré lui ne peut pas en dire autant, moins encore celui qui se livre à la plainte. Nous ne prometions point que l'humiliation attire la grâce à ces deux sortes de personnes, quoiqu'il y ait entre elles une très grande différence ; car l'une sauve son âme par sa patience, et l'autre la perd par le murmure. Mais bien qu'entre ces deux personnes il n'y en ait qu'une qui mérite l'indignation de Dieu ; ni l'une ni l'autre ne méritent sa grâce, parce que ce n'est pas aux humiliés, mais aux humbles, que Dieu la donne. L'on peut dire que celui-là est humble, qui change l'humiliation en humilité, et qui dit à Dieu : *Il m'est avantageux que vous m'ayez humilié*. Or, celui qui souffre avec peine ne trouve pas la chose avantageuse, mais très fâcheuse.

Ps. CXXIV. 71.

Pag. 1398. *De l'ignorance*. Toute ignorance est-elle condamnable? Mais n'est-il pas une foule de choses qu'il est permis d'ignorer sans risque pour le salut?

Par exemple, qu'importe au salut la connoissance des arts mécaniques? J'en dis autant de ce qu'on appelle les arts libéraux. Combien les ont ignorés, qui n'en sont pas moins sauvés, témoin tous ceux dont parle l'Apôtre dans son Epître aux Hébreux, Hebr. XI. les Apôtres eux-mêmes, que Jésus-Christ n'a point Pag. 1399. été chercher dans les écoles des rhéteurs et des philosophes, pour sauver le monde par le ministère de leur prédication. Prétends-je par-là faire la censure de la science? à Dieu ne plaise. Je suis bien loin de méconnoître les services qu'elle a rendus à l'Eglise par la plume des écrivains qui se sont appliqués, soit à la réfutation de l'erreur, soit à l'instruction des simples. J'ai lu dans nos saintes Ecritures : *O prêtre! parce que vous avez rejeté la* Osée. V. 6. *science, je vous rejetterai; et je ne souffrirai point que vous exerciez les fonctions de mon sacerdoce.* Mais nous y lisons aussi que *la science enfle*. Nous I.Cor. VIII. 1. y lisons que *plus on a de science, plus on a de* Eccli. I. 18. *peine*. Il y a donc une science qui enfle, une science qui enfante le gémissement. Laquelle, je vous demande, est le plus utile ou nécessaire au salut? Sans doute vous préférez la seconde; la santé ne se trouve point avec l'enflure. Saint Paul ne réprouve point la science; au contraire, il la permet, mais *avec so-* Rom. XII. 3. *briété*. Par ce mot, que veut-il dire? Qu'il faut mettre le plus grand soin à observer ce qu'il faut savoir avant tout; car le temps s'échappe avec rapidité.

Toute science est bonne quand elle a la vérité pour base. Vous que cette rapidité du temps engage à travailler à l'œuvre du salut avec crainte et tremblement, attachez-vous de préférence à connoître ce qui mène le plus droit au salut. Bien que tous les aliments soient bons en soi, ils cessent de l'être quand ils ne sont pas gradués et proportionnés en raison des forces ; appliquez cette méthode à la science.

Qui croit savoir quelque chose, ajoute l'Apôtre, *ne sait pas encore comment on doit savoir.* Vous voyez bien que saint Paul n'approuve pas celui qui sait beaucoup, s'il ignore la manière de savoir. Mais qu'appelle-t-il manière de savoir? c'est de connoître l'ordre et l'objet de l'étude, le but que l'on s'y propose; l'ordre, afin de commencer par ce qui conduit le plus promptement au salut; l'objet, afin d'y apporter une application d'autant plus vive que l'attrait s'en fait le plus sentir au cœur; le but, afin qu'on n'ait point en vue, ni la vaine gloire, ni la curiosité, ni rien de semblable, mais sa propre édi-
ag. 1400. fication et celle du prochain. Car il y en a qui veulent savoir précisément pour savoir; et c'est une curiosité condamnable ; d'autres, pour se faire connoître eux-mêmes ; et c'est vanité; d'autres, pour tirer avantage de ce qu'ils savent et pour en faire commerce; c'est là un trafic honteux. Mais nous en connoissons aussi qui ne cherchent dans la science

qu'à édifier les autres; et c'est charité; ou à s'édifier eux-mêmes, et c'est sagesse (1).

Je voudrois donc, avant tout, que l'âme se connût elle-même, parce que l'ordre et l'utilité le veulent ainsi; l'ordre, rien ne nous touchant de plus près que nous-mêmes; l'utilité, parce que la science que l'on acquiert avec de semblables dispositions n'est point celle qui enfle, mais celle qui humilie, et qu'elle prépare cet édifice spirituel qui ne peut se soutenir à moins d'être appuyé sur l'inébranlable fondement de l'humilité. Or, il est certain que l'âme n'a rien de plus propre et de plus efficace pour l'humilier que de se replier sur soi-même, et de s'interroger sans nul déguisement, avec une courageuse franchise, et en portant dans cet examen une attention que rien ne détourne de cette étude. C'est alors qu'elle se pénètrera du sentiment de sa misère, et qu'elle s'écriera avec le prophète : *Je reconnois,* Ps. CXVIII. 75.

(1) « Trois sortes d'hommes, dit saint Bernard, recherchent la science désordonnément. Il y en a qui veulent savoir, mais seulement pour savoir; et c'est une mauvaise curiosité : *Quidam scire volunt ut sciant, et turpis curiositas est.* Il y en a qui veulent savoir, mais qui se proposent pour but de leurs grandes et vastes connoissances, de se faire connoître eux-mêmes et de se rendre célèbres; et c'est une vanité dangereuse : *Quidam scire volunt, ut sciantur ipsi, et turpis vanitas est.* Enfin il y en a qui veulent savoir, mais qui ne désirent avoir de science que pour en faire trafic et pour amasser des richesses; et c'est une honteuse avarice : *Quidam scire volunt, ut scientiam suam vendant, et turpis quæstus est.* » (Traduit par Bossuet, *Panégyr.*, tom. VI, pag. 495, 496.)

Seigneur, que c'est avec justice que vous m'avez humilié; quand elle se verra chargée d'iniquités, appesantie sous le poids de ce corps mortel à qui elle est enchaînée, embarrassée dans les liens des choses
Pag. 1401. de la terre et dans le limon des affections terrestres, aveugle, débile, exposée sans cesse à l'erreur, aux dangers, aux craintes, aux difficultés de toute espèce; toujours tremblante, toujours sur le qui vive, esclave des besoins qui l'oppriment, entraînée vers le mal et sans force pour le bien.

Vous devez donc éviter avec d'autant plus de soin l'ignorance de Dieu et de vous-mêmes, qu'il est impossible de se sauver sans la crainte et sans l'amour de Dieu. Peut-on aimer ce que l'on ignore, ou pos-
Pag. 1402. séder ce que l'on n'aime pas? Si la crainte est le commencement de la sagesse, l'amour est la plénitude de la loi. Tout le reste devient indifférent, et l'on n'est ni sauvé pour le savoir, ni condamné pour l'ignorer.

Pag. 1403. Vous pouvez vous humilier tant qu'il vous plaira, sans qu'il y ait rien à craindre. Vous pouvez vous croire au-dessous de vous-même, de ce que vous êtes, c'est-à-dire au-dessous de ce que la vérité vous juge; mais il y a beaucoup de mal et de danger à vous élever tant soit peu plus que l'on ne doit; à se préférer dans sa pensée à un seul homme que la vérité place à côté de vous, et peut-être au-dessus.
Pag. 1404. Gardez-vous donc de vous comparer à qui que ce

soit ; tel homme que vous réputez au dernier rang, que savez-vous si Dieu ne l'a pas prédestiné à devenir l'un des premiers de son Eglise?

L'ignorance de Dieu conduit au désespoir... L'Apôtre dit qu'il y a des hommes qui ne connoissent Rom. I. 28.
pas Dieu. Je dis plus : Que tous ceux qui ne veulent pas se convertir à Dieu ne le connoissent pas ; car, la seule raison pour laquelle ils le refusent, c'est sans doute qu'ils ne le croient pas bon, miséricordieux, aimable comme il est, et qu'au contraire ils le regardent comme fâcheux, sévère, dur, implacable, cruel, terrible. Ainsi l'iniquité se ment à elle-même, en se forgeant un fantôme qu'elle substitue à la réalité. Que craignez-vous, homme de peu de foi? qu'il ne veuille pas vous pardonner vos péchés? mais il les a de ses propres mains attachés à sa croix. Vous craignez votre foiblesse naturelle? ne la connoît-il pas aussi bien que vous-même, lui qui a pétri le limon dont vous êtes formé? Ces habitudes malheureuses qui vous enchaînent? Mais entendez son prophète qui nous dit : *Le Seigneur rompt les* Ps. CXLV. 7.
liens des captifs. Peut-être qu'irrité du nombre et de la gravité de vos offenses, il refusera de vous tendre une main secourable? Mais *là où le péché* Rom. V. 20.
abondoit, vous répond son Apôtre, *la grâce a surabondé*. Oh! combien l'Epouse des cantiques est loin de montrer une aussi coupable défiance, elle qui s'écrie : *O vous qui êtes le bien-aimé de*

mon âme, apprenez-moi où vous vous reposez à midi. (Cant. I. 6.)

O vous qui êtes mon amie, je vous compare à la beauté de mes chevaux attachés au char de Pharaon. (Vers. 8.) *Vos joues ont la beauté de la tourterelle, et votre cou est comme les plus riches colliers.* (Vers. 9.)

Pag. 1407. Explication mystique. Le saint docteur voit ici les Anges dont le Seigneur a fait ses messagers (1).

(1) « Lorsque l'Eglise est comparée à la course des chevaux, le Saint-Esprit nous fait entendre quelles ont été les richesses de la grâce si abondante répandue sur tous les peuples. De même donc que ces chevaux dont parle l'Epoux, étant joints et attachés à un char, le tirent également, se soumettant patiemment au joug, le portant avec une majesté admirable, et s'adoucissant mutuellement en le portant; aussi la multitude des nations qui étoit auparavant indomptée, et qui se glorifioit même de ses mœurs farouches, ayant
Math. XI. 30. enfin soumis son cou au joug de celui qui dit : *Prenez mon joug sur vous parce qu'il est doux*, et étant ainsi devenue l'épouse de Jésus-Christ, par la concorde et par la douceur de tous les peuples qu'elle s'associe en parcourant toute la terre, elle s'élève comme *un char* attelé de chevaux fort vifs, au-dessus du monde, et monte jusqu'à son Epoux; car Jésus-Christ a ses chevaux, et ce sont ceux dont parle
Sap. V. 11. un prophète, lorsqu'il dit à Dieu : *Vous avez fait un chemin à vos chevaux au travers de la nue ;* c'est-à-dire : Vous avez envoyé vos Apôtres au milieu des nations infidèles, et vous leur avez ouvert, comme aux Israélites au milieu de la mer Rouge, un chemin pour pénétrer jusque dans la corruption et dans l'abîme du cœur de ces peuples, afin que leur annonçant l'Evangile, ils les tirassent de la fange de l'idolatrie, et les élevassent jusqu'à vous. C'est là quelque chose d'approchant de ce char mystérieux, sur lequel il plût au Seigneur de montrer sa
Ezech. XXIII. 24. gloire à Ezéchiel, lorsqu'il lui fit voir les quatre animaux et ces qua-

La tourterelle est l'image de l'amour chaste; elle aime la solitude, surtout quand elle vient à perdre celui à qui elle fut unie. A son exemple, soyez seule, ô âme fidèle! afin que vous vous conserviez pour celui-là seul que vous vous êtes choisi entre tous les autres. Ne savez-vous pas que vous avez un époux plein de pudeur, et qui ne veut point se communiquer à vous, si vous n'êtes seule? Retirez-vous; mais de l'esprit et du cœur plutôt que du corps, quoique ce ne sera pas inutilement que vous vous retirerez aussi quelquefois du corps, quand vous le pourrez commodément, surtout dans le temps de la prière. Car c'est le conseil que votre Epoux vous en a donné lui-même, en vous disant : *Lorsque vous voudrez prier, entrez dans votre chambre, fermez-en la porte, et y priez.* Pag. 1410. Pag. 1411. Math. VI. 6.

Nous vous ferons des chaînes d'or marquetées d'argent (Vers. 10.)

Peut-être l'Ecriture entend par *l'or* la sagesse qui vient d'en haut, et par *l'argent* la parole du Seigneur, selon les oracles du prophète-roi : *Les paroles du Sei-* Ps. XI. 8.

tre roues d'une figure si extraordinaire, qui se suivoient dans leur mouvement avec une parfaite dépendance les uns des autres, et qui alloient vers les quatre parties du monde sans retourner en arrière; parce que l'esprit de vie étoit dans ceux qu'elles figuroient, et que l'univers a été rempli en peu de temps par la prédication des Apôtres. » (Saint Ambroise, *Explicat. du Ps.* CXVIII, *dans le Comment. de Sacy sur le Cant. des cant.*

gneur sont des paroles chastes et pures ; elles sont comme un argent éprouvé au feu. Craignons beaucoup ce que le Seigneur déclara anciennement à son peuple, par la bouche d'un autre prophète, en disant : *Je leur ai donné mon or et mon argent ; mais ils ont fait de mon argent et de mon or des statues et des idoles.* Or c'est changer en idôles cet argent et cet or de Dieu, que d'abuser de tant de dons excellents qu'on a reçus, et de ne songer qu'à plaire au monde et qu'à servir le Démon.

Osée. II. 8.

Pag. 1415. Dieu n'est jamais plus violemment irrité que quand il ne paroît pas l'être. *Misereamur impio*, dit-il par la bouche de son prophète Isaïe, *et non discet facere justitiam* (1). Ce n'est point là la miséricorde que je demande. La colère seroit moins rigoureuse ; du moins elle ne ferme point l'accès à la justice. Père des miséricordes, déployez contre moi votre colère, la colère par laquelle vous châtiez celui qui s'égare, non celle par laquelle vous le repoussez de la voie. L'une nous punit par bonté, l'autre nous ménage pour se venger avec plus d'éclat. Ce n'est pas quand j'éprouve votre courroux que je vous reconnois pour un Dieu propice ; ce n'est que quand je ne le sens point.

Isa. XXVI. 10.

Pag. 1416. Il y a une humilité que la vérité produit en nous, mais qui est froide ; il y en a une autre formée et

(1) Sacy traduit : *En vain feroit-on grâce à l'impie, il n'apprendra point à être juste.* Sens tout différent de celui que saint Bernard donne à ce texte.

enflammée par la charité. La première n'est que dans l'esprit, la seconde est dans le cœur. Car, si l'on s'examinoit soi-même sur la lumière de la vérité, et si l'on en jugeoit sans dissimulation et sans flatterie, je ne doute point que cet examen ne nous rendît humbles à nos propres yeux, et que nous ne parussions très méprisables, quoique nous fussions peut-être fâchés de le paroître aux yeux des autres. Vous serez donc humbles, mais par la force de la vérité, sans que l'amour-propre y ait de part; car, si la vérité, qui vous a donné de vous-même une connoissance véritable et salutaire, vous avoit aussi bien enflammé de son amour qu'elle vous a éclairé de sa lumière, vous auriez voulu sans doute, autant que cela se peut, que tout le monde eût de vous les mêmes sentiments que vous savez que la vérité même en a. Je dis, autant que cela se peut, parce qu'il n'est pas toujours bon que tout le monde sache ce que nous savons de nous-mêmes. La vérité charitable et la vérité humble nous défendent de publier ce qui pourroit nuire à ceux qui l'apprendroient. Mais d'ailleurs, si c'est par l'amour de vous-même que vous tenez la vérité cachée en vous, il est indubitable que vous aimez peu la vérité, puisque vous lui préférez votre avantage et votre honneur particulier.

Pendant que le roi se reposoit, le nard dont j'étois par- Pag. 1415.

fumée a répandu sa bonne odeur. (Vers. 11.) Le nard est une herbe fort petite, et d'une nature fort chaude, selon que le disent ceux qui ont recherché les différentes qualités des simples. C'est ce qui fait croire à saint Bernard que ce parfum de l'épouse, qui a repandu si loin son odeur, pouvoit bien marquer principalement l'humilité, mais une humilité accompagnée de l'ardeur de la charité; parce qu'il y a, dit ce Père, une humilité sans chaleur, fondée seulement sur la connoissance de la vérité, et qui ne produit point l'humiliation sincère du cœur, n'étant point animée par l'amour. (Sacy.)

Pag. 1417. Si nous voulons un exemple de la parfaite humilité, considérons celle de la sainte Vierge, qui, se voyant élevée à la dignité de mère de Dieu, reconnoît très sincèrement que rien ne la lui avoit fait
Luc. I. 48. mériter, sinon de ce que le Seigneur avoit regardé sa bassesse. Car, que veut dire autre chose cette parole de l'Epouse : *Mon nard a répandu son odeur,* sinon : mon humilité m'a rendue agréable à mon époux. Ce n'a point été, ni ma sagesse, ni ma noblesse, ni ma beauté, mais seulement l'humilité que Dieu a agréée en moi, parce que, étant aussi élevé qu'il est, il ne regarde que ceux qui s'abaissent devant lui, et que *le Roi étant dans le lieu de son repos*, c'est-à-dire dans le sein du Père, l'odeur seule de l'humilité, figurée par le parfum précieux du nard, a eu la force de s'élever jusqu'à lui. Vous pouvez appliquer aussi très bien ce que nous disons,

à l'Eglise primitive, si vous repassez dans votre mémoire ces premiers temps où, après que le Seigneur se fut élevé au ciel, et assis à la droite de son Père, qui avoit été avant tous les siècles le lieu très glorieux de son repos, ses disciples, rassemblés tous en un seul endroit, persévéroient dans un même esprit en prière. Ne vous paroîtroit-il pas alors que le *nard* de l'Epouse, encore petit et tremblant, répandoit sa bonne odeur, surtout lorsqu'on *entendit tout à coup un grand bruit, comme d'un vent violent et impétueux, qui venoit du ciel, et qui remplit toute la maison dans laquelle ils étoient assis?* Car ce fut alors véritablement que tous ceux qui demeuroient dans cette maison reconnurent combien l'odeur de l'humilité qui étoit montée jusqu'au ciel, avoit été agréable à Dieu, puisqu'elle reçut si promptement une récompense si abondante et si glorieuse.

Act. 1. 14.

Ibid. II. 2.

Mon bien-aimé est pour moi comme un bouquet de myrrhe; il demeurera entre mes mamelles. (V. 12.) Pag. 1418.

Saint Bernard, après avoir dit que la myrrhe qui est amère, marque l'amertume des afflictions, et que l'épouse prévoyoit bien qu'elle y seroit exposée pour l'amour de son bien-aimé, mais que cet amour même qu'elle lui portoit auroit la force de lui faire surmonter tout le degoût de ces différentes amertumes, exhorte à imiter sa sagesse, et à ne souffrir jamais que ce bouquet de myrrhe soit enlevé du milieu de notre cœur. Pag. 1419.

Conservez toujours le souvenir de toutes les choses amères qu'il a souffertes pour vous, et repassez-les souvent dans vos méditations... Pour moi, j'ai eu soin, au commencement de ma conversion, de suppléer au défaut de mes mérites, en me faisant comme un bouquet de myrrhe de toutes les peines qu'a souffertes mon Sauveur, en le plaçant dans mon cœur. J'ai regardé la méditation de ces choses comme un grand fonds de sagesse, et je me suis proposé d'y trouver la perfection de la justice, la plénitude de la science, les richesses du salut, et un trésor de toutes sortes de mérites. C'est là la plus sublime philosophie; celle dont je fais profession, de connoître bien Jésus, et Jésus crucifié. Je ne cherche point, comme l'Epouse, où il se repose dans son midi, lorsqu'il demeure, ainsi qu'un bouquet de myrrhe, entre mes mamelles, où je l'embrasse avec joie; je ne cherche point où il paît en son midi ses brebis, lorsque je le vois comme mon Sauveur sur la croix. Celui-là sans doute est plus élevé, mais celui-ci m'est plus doux, ou du moins plus proportionné à ma portée. Celui-là est comme le pain des parfaits; mais celui-ci est comme le lait des foibles et des petits.

Pag. 1422. *Mon bien-aimé est pour moi comme une grappe de raisin de Cypre dans les vignes d'Engaddi.* (Vers. 13.) C'est-à-dire que l'amour du bien-aimé produit

en nous un zèle tout divin de la justice, accompagné de la tendresse de la charité.

De la beauté de l'âme. Entretiens familiers de l'âme avec Jésus-Christ, et de Jésus-Christ avec l'âme. De l'Eglise. Que la vie active mène à la vie contemplative. Jésus-Christ modèle et prix des combats du chrétien : *Utrumque es mihi, domine Jesu, et speculum patiendi et præmium patientis.* Pag. 1426.

Tel qu'est le lis au milieu des épines, telle est ma bien-aimée entre les filles. (Vers. 2.) Prenez garde, ô vous qui avez la blancheur et la délicatesse d'un lis, prenez garde aux infidèles et aux corrupteurs de votre pureté qui vous environnent. Prenez garde comment vous pourrez marcher en sûreté au milieu de tant d'épines. Car le monde est plein d'épines, il y en a sur la terre, dans les airs et dans votre propre chair. Or, d'être sans cesse parmi ces épines, et de n'en être point blessé, c'est un effet, non de votre force, mais de la divine puissance de celui qui vous ordonne de mettre en lui votre confiance, parce qu'il a vaincu le monde. Quelque environné donc que vous soyez des pointes de toutes sortes d'afflictions les plus piquantes, que votre cœur n'en soit point troublé ni saisi de crainte, étant convaincu que l'affliction produit la patience, que la patience produit l'épreuve, que l'épreuve produit l'espérance, et qu'une telle espérance ne peut Pag. 1432. Rom. v. 4.

être confondue. Considérez les lis de la campagne, comment ils croissent et brillent au milieu des ronces. Si Dieu garde de la sorte une simple fleur qui disparoît promptement, combien conservera-t-il avec plus de soin sa bien-aimée et son Epouse qui lui est si chère! Disons encore : *Tel qu'est le lis entre les épines, telle est ma bien-aimée entre les filles*, c'est-à-dire : ce n'est pas une marque de petite vertu d'être bon parmi les méchants, de conserver la candeur de son innocence et la douceur de sa conduite, au milieu de ceux qui cherchent à nous nuire, et de donner même des témoignages d'amitié à ses propres ennemis.

Pag. 1436. *Le bien-aimé a réglé en moi mon amour.* (Cap. II, vers. 4.) Il faut absolument que la charité soit bien réglée. Le zèle est insupportable sans la science; et, plus il est grand, plus on a besoin de discrétion, qui est la régle de la charité. Le zèle sans la science n'est jamais si utile ni si efficace, et quelquefois même il est pernicieux. Ainsi, en proportion de ce que le zèle est ardent, l'esprit vif et impétueux, la charité animée, il faut de la vigilance et de la science pour comprimer le zèle, pour modérer l'esprit et régler la charité.

La discrétion est moins une vertu qu'une qualité qui modère et qui dirige les vertus, qui règle les affections et les maux. Otez la discrétion, la vertu devient vice, et les affections les plus naturelles

tourneront au renversement et à la ruine de la nature.

Deux sortes de charité, la charité d'action, la charité d'affection. Pag. 1438.

Il y a une affection produite par la chair, il y en a une réglée par la raison; une troisième enfin assaisonnée par la sagesse. La première est celle dont saint Paul a dit qu'elle n'est point soumise à la loi de Dieu, et qu'elle ne sauroit l'être; la seconde, celle au contraire, qu'il dit être conforme à cette loi, parce qu'elle est bonne; et il est certain que ces deux affections sont très différentes l'une de l'autre; la troisième qui consiste à goûter combien le Seigneur est doux, est fort éloignée de toutes les deux. Incompatible avec la première, elle est la récompense de la seconde. La première est agréable, mais honteuse; la seconde sèche, mais courageuse; la dernière est pleine de suc et de douceur. La seconde produit des œuvres, et n'est point sans charité. Mais ce n'est point cette charité tendre, qui, assaisonnée par le sel de la charité, pleine de suc et de substance, comble l'âme de la douceur du Seigneur: ce n'est guère qu'une charité d'action, qui, à la vérité, ne nourrit pas encore de cet amour plein de douceur, mais qui donne au moins un amour ardent de cet amour.

Pag. 1439. Rom. I. 31.

« Donnez-moi un homme qui aime Dieu de tout Pag. 1440.

son cœur, et qui le préfère à toutes choses; qui s'aime soi-même et son prochain, en tant qu'il aime Dieu, et ses ennemis, en tant qu'ils le peuvent aimer un jour; dont le cœur se porte vers les parents de la chair avec une affection plus tendre, à cause de l'affection de la nature, envers ceux qui l'ont instruit selon l'Esprit avec une affection plus abondante, à cause de l'excellence de la grâce qu'il a reçue par leur moyen; qui embrasse ainsi, avec un amour réglé par la vérité, tous les autres objets de la charité; qui méprise la terre, qui ait les yeux tournés vers le ciel, qui n'use de ce monde que comme n'en usant point, et qui distingue par un certain goût intérieur les objets dont il faut jouir, de ceux dont il ne faut qu'user; qui ne s'applique aux choses passagères que passagèrement, qu'autant qu'il le faut, dans les vues qu'il faut, et parce qu'il le faut, mais qui soit attaché aux choses éternelles par un amour stable et éternel; donnez-moi, dis-je, un homme dans ces dispositions, et je ne ferai point difficulté de l'appeler sage, puisqu'il goûte chaque chose selon ce qu'elle est, et qu'il peut dire de lui-
Cant. II. 4. même, avec vérité et sécurité, que *Dieu a ordonné en lui la charité*. Mais où trouverons-nous cet homme, et quand serons-nous dans cette disposition? C'est avec larmes que je vous le dis. Jusqu'à quand cet heureux état ne sera-t-il connu de nous que par une foible odeur qui nous vient comme de loin, sans que

nous la puissions goûter effectivement? Nous voyons de loin notre patrie, nous la saluons de loin, mais nous ne la possédons pas. O vérité, patrie des exilés, et la fin de leur exil! je vous aperçois bien, mais je ne saurois entrer en vous, étant retenu par ma chair, et je ne suis pas digne d'être admis dans votre sein, étant souillé de péchés (1). »

Soutenez-moi avec des fleurs ; fortifiez-moi avec des fruits ; parce que je languis d'amour. (Vers. 5.) Pag. 1442. Il ne faut pas s'étonner si l'épouse ayant été honorée de l'entretien de l'Epoux, et introduite dans son cellier, c'est-à-dire dans le secret de son cœur où règne l'amour, elle tombe dans une espèce de défaillance, soit à cause de l'étonnement où elle est de l'excès de la charité de cet Epoux adorable, soit par le désir extrême qu'elle ressent, comme saint Paul, d'être dépouillée des liens du corps, et de Phil. 1. 23. posséder entièrement et pour toujours celui qu'elle aime préférablement à tout. C'est ce qui la porte à demander qu'on la soutienne avec l'odeur *des fleurs et des fruits*, dans cette langueur que produit en elle la charité même. Tant que l'on est en possession de l'objet aimé, l'amour se soutient dans sa vigueur ; loin de lui, on tombe dans la langueur. C'est un ennui qui vous accable, une inquiétude désespérante qui vous jette dans l'impatience. Un

(1) Traduit par Nicolle, *Essais*, tom. IV, pag. 285, 286.

sentiment unique vous absorbe; on attend son retour : il a beau se presser, on accuse ses lenteurs. Je parle d'expérience. S'il arrive que j'aie reconnu que quelques-uns d'entre vous, mes frères, aient profité de mes avertissements, j'avoue qu'alors je me trouve consolé d'avoir préféré à mon repos le travail de la prédication. Lors, par exemple, que celui qui étoit colère a acquis de la douceur, que l'orgueilleux est devenu humble, que le lâche m'a paru plus courageux, ou même que celui qui déjà possédoit ces vertus à fait de nouveaux progrès dans le bien, et est devenu encore meilleur qu'il n'étoit auparavant, je ne puis être assurément touché alors d'aucune tristesse, pour m'être privé de la douceur d'une sainte contemplation, me voyant ainsi environné des fleurs et des fruits de la piété. Car la charité, qui ne cherche point ses intérêts particuliers, m'a persuadé, il y a long-temps, que je ne devois préférer à l'utilité de mes frères aucune des choses que je désire le plus; et j'ai toujours regardé la prière même, la lecture, la composition et la contemplation comme une perte pour moi, lorsque j'étois obligé de travailler d'une autre manière à leur salut...

Il met sa main gauche sous ma tête, et il m'embrasse de sa main droite. (Vers. 6.)

Pag. 1443. Apprenez à n'être ni lent ni paresseux pour remercier Dieu; apprenez à lui rendre grâces pour

chaque bien qu'il vous fait : *Considérez*, dit-il, *avec soin ce qu'on vous donne*. C'est sans doute afin qu'on remercie Dieu, comme on le doit, pour tous les dons, pour les grands, pour les médiocres, pour les petits. Il nous est ordonné de *ramasser les morceaux de peur qu'ils ne se perdent*, c'est-à-dire de ne pas oublier les moindres bienfaits. Ce qu'on donne à un ingrat n'est-il pas perdu? L'ingratitude est ennemie de l'âme. Elle est l'anéantissement des mérites, la ruine des vertus; c'est un vent brûlant qui tarit pour elle-même la source de la bonté, la rosée de la miséricorde, les fleuves de la grâce. C'est pour cela que l'épouse remercie Dieu aussitôt qu'elle sent une grâce *de la gauche*, sans en attendre la plénitude qui vient *de la droite*.

Rom. XXIII. 1.

Joan. VI. 12.

Les paroles de l'Ecriture pouvant s'expliquer en divers sens, pourvu que la vérité n'y soit point blessée, et qu'on y trouve l'édification de la charité à laquelle toute l'Ecriture doit se rapporter, on peut entendre par cette main droite et cette main gauche la prospérité et l'adversité, comme aussi par *la main gauche* de l'Epoux la menace des supplices éternels, et par *sa droite* la promesse de son royaume. Or il arrive quelquefois que notre âme est accablée servilement par la crainte de ces supplices, et alors on ne peut pas dire que *la main gauche de l'Epoux est sous sa tête*, parce qu'elle est plutôt au-dessus. Mais si, s'avançant ensuite dans

la vertu, elle passe de cette espèce de servitude dans la disposition plus noble d'une obéissance volontaire ; si elle est plutôt attirée par la vue des récompenses que resserrée par la terreur des châtiments, ou, pour mieux dire, si c'est l'amour du bien même qui commence à la faire agir, elle peut bien dire alors avec assurance *que la main gauche de l'Epoux est sous sa tête*, puisqu'elle a enfin surmonté la crainte servile qui est à la gauche, par un motif plus excellent, et s'est approchée par l'ardeur de ses saints désirs, de la main droite de celui à qui le
Ps. xv. 10. prophète disoit : *Des délices ineffables sont éternellement à votre droite.*

J'entends la voix de mon bien-aimé ; le voici qui vient sautant au-dessus des montagnes, passant par-dessus les collines. (Vers. 8.)

Pag. 1451. C'est-à-dire par-dessus les Anges et les hommes qui sont superbes, pour venir se reposer sur les humbles. Considérons attentivement ces vérités, afin que nous ne nous rendions pas indignes de la
Pag. 1452. visite de l'Epoux, et que nous ne l'obligions pas de passer comme il passe par-dessus les montagnes de Gelboë, qui sont des montagnes de malédiction. Car, pourquoi vous élevez-vous, ô homme ! qui n'êtes que terre et que cendre ? Le Seigneur a passé par-dessus même plusieurs Anges, ayant en abomination leur orgueil. Et en rejetant ces Anges superbes, il a donné lieu aux hommes de s'humilier. J'ai

reconnu dans la vérité qu'il n'y a rien de si puissant soit pour nous faire mériter la grâce, soit pour la faire conserver ou recouvrer, que d'être toujours devant Dieu dans une humble crainte, sans avoir jamais des sentiments élevés de nous-mêmes. *Heureux est l'homme*, dit l'Ecriture, *qui est toujours dans la frayeur.* Pag. 1454. Prov. XXVIII. 14.

Tant que nous sommes engagés dans ce corps mortel, qui est comme une *vieille muraille* qui nous fait ombre, nous ne devons point nous attendre à recevoir les rayons du vrai Soleil de justice, d'une autre manière que comme par d'étroites ouvertures. Nous nous trompons, si nous prétendons à quelque chose de plus haut dans la vie présente, quelque soit le degré de perfection et de pureté de cœur où nous soyons arrivés, puisque celui qui étoit monté jusqu'au troisième ciel nous assure lui-même, que *nous ne voyons maintenant que comme en un miroir, et par des énigmes*, mais qu'*alors*, c'est-à-dire en l'autre vie, *nous verrons Dieu face à face.* Pag. 1462. I. Cor. XIII. 12.

L'hiver est déjà passé, les pluies se sont dissipées et ont cessé entièrement ; les fleurs ont commencé à paroître dans notre terre ; le temps de tailler la vigne est venu ; la voix de la tourterelle s'est fait entendre dans notre terre. (Vers. 11, 12.)

Saint Bernard explique moralement ces paroles. Il dit que l'épouse avoit été invitée à se hâter de travailler à Pag. 1461.

l'ouvrage du Seigneur, lorsque le temps du froid rigoureux, du règne de la cupidité, étoit passé, lorsque les fleurs dont Jésus-Christ, qui s'est nommé la fleur des champs et le lis des vallées, étoit la plus excellente figure, avoient passé, et lorsque le temps de couper la vigne étoit arrivé. C'est à chacun de nous à prendre pour nous ce qui est dit de cette vigne que l'on doit tailler.

Pag. 1467 Quel homme a tellement retranché tout ce qu'il y avoit d'inutile en lui, qu'il puisse se flatter de n'avoir plus rien à retrancher? Croyez-moi; ce qu'on a coupé repousse; ce qu'on a chassé revient; ce qu'on a éteint se rallume; ce qui est assoupi se réveille. Il ne suffit pas d'avoir coupé une fois; il faut couper souvent, et même toujours si cela se peut, parce qu'il y a toujours à couper si l'on veut être vrai. Quelque progrès qu'on ait pu faire, ce seroit une erreur de croire que pendant cette vie les vices soient morts; ils ne sont que suspendus. Bon gré, malgré, le Jébuséen habite parmi vous; on
Rom. VII. 18. peut le dompter, jamais l'exterminer. *Je sais*, dit l'Apôtre, *que le bien n'habite point en moi;* ce seroit peu s'il n'avouoit pas que le mal y habite. Préférez-vous donc à saint Paul, si vous l'osez; ou reconnoissez avec lui que vous n'êtes pas sans vices. Enfin la vertu est placée entre les vices. Ainsi, vous avez besoin, non-seulement de couper, mais même de couper tout autour, de crainte qu'elle ne s'affoiblisse peu à peu, sans que vous vous en aperceviez, par

les attaques des vices qui l'entament, ou, pour mieux dire, qui la minent de toutes parts et qui l'étoufferont pour peu qu'ils prennent le dessus. Point d'autre remède contre un si grand péril, que d'être bien sur ses gardes, et de couper, avec une prompte rigueur, les têtes de ces vices, dès qu'elles commencent à paroître. La vertu ne peut pas croître avec les vices. Il faut donc empêcher ceux-ci de croître, si l'on veut que l'autre se fortifie. Otez l'inutile, afin que ce qui est salutaire s'élève. Tout ce que vous ôtez à la cupidité tourne à votre avantage. Travaillons à couper, à retrancher la cupidité, si nous voulons que la vertu se fortifie.

La voix de la tourterelle s'est fait entendre dans Pag. 1469
notre terre. Considérez quelle est cette incompréhensible bonté du Dieu du ciel, de se rabaisser jusqu'à dire *dans notre terre!* Quand il parle ici, c'est sans doute comme Epoux, non comme Dieu. Mais c'est en cela même qu'il fait éclater davantage sa bonté et son amour : qu'étant le Seigneur du ciel et le Dieu de l'univers, il a voulu prendre cette qualité d'Epoux pour s'humilier jusqu'à nous, et pour se faire l'un d'entre nous en se faisant homme. C'est en cette qualité qu'il dit ici *notre terre*, n'ayant point de honte de s'associer avec tous les hommes. Quant à cette voix de la tourterelle, ressemblant plutôt à un gémissement qu'à un chant, elle sert à nous faire ressouvenir de notre pélerinage. C'est

donc avec joie que j'entends la voix d'un docteur qui ne cherche pas à se faire applaudir, mais à me faire gémir. Ainsi vous me tenez lieu véritablement d'une tourterelle. Si vous procurez le gémissement dans mon cœur, et si vous voulez me persuader, ce sera plutôt en gémissant vous-même qu'en déclamant vainement.

Tant que les hommes n'envisageoient dans le service de Dieu qu'une récompense temporelle, ils ne se regardoient point comme pélerins et étrangers sur la terre, et ils ne gémissoient point comme la colombe, par le souvenir de leur patrie; mais, depuis que la promesse du royaume des cieux a été faite, les hommes ont commencé à comprendre qu'ils n'avoient point ici-bas une cité permanente, et à chercher de tout leur cœur celle où ils devoient habiter un jour. Et c'est alors que la voix de la tourterelle s'est fait entendre clairement. Comment, en effet, l'absence de Jésus-Christ n'exciteroit-elle pas souvent mes gémissements et mes larmes? Il y en avoit aussi, du temps de nos pères, qui gémissoient; mais il y en avoit peu, et ce peu même gémissoient
Colos. III. 1. secrètement. Mais depuis que l'on a crié : *Cherchez les choses qui sont en haut, où Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu*, le gémissement de la colombe a commencé à regarder tous les hommes, et ils ont eu tous également sujet de gémir.

Pag. 1472. *Le figuier a commencé à pousser ses premieres figues.*

(Vers. 13.) Figure du peuple Juif. Nous pouvons aussi nous y reconnoître nous mêmes.

Vous qui êtes ma colombe, vous qui vous retirez dans les creux de la pierre, etc. (V. 14.) Saint Bernard, expliquant spirituellement *ces creux de la pierre*, dit que ces ouvertures sacrées établissent notre foi, en attestant la vérité de la résurrection et la divinité de notre Sauveur, puisque ce fut par l'attouchement de ces plaies que saint Thomas s'écria : *Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu !* Pag. 1475. Joann. xx. 28.

Dans le ciel est la pierre sur laquelle je m'appuie; c'est sur elle qu'est fondée notre fermeté et notre assurance... Où trouver une sûreté et un repos stable et ferme pour les foibles, que dans les plaies du Sauveur? Plus il est puissant pour me sauver, plus j'y habite en sûreté. Le monde frémit, ma chair m'accable, le Démon me dresse des piéges; mais je ne tombe point; je tiens à la pierre ferme. J'ai commis un grand péché; ma conscience en est troublée; elle n'en sera pas ébranlée, parce que je me souviendrai des plaies du Sauveur, puisqu'il les a endurées pour l'expiation de mes péchés. Qu'y a-t-il de si mortel qui ne puisse être reparé par la mort de Jésus-Christ?

On ne sent plus ses propres blessures, lorsque l'on considère les plaies de Jésus-Christ. Voyez ce martyr qui fait éclater ses transports d'allégresse, tandis que son corps déchiré est tout entier en proie Pag. 1477.

aux tortures. Ce n'est pas seulement du courage, c'est de la joie; c'est pour lui un triomphe de voir le sang qui jaillit de ses blessures. Où est alors l'âme du martyr? elle est dans un lieu sûr, elle tient à cette pierre, aux blessures de Jésus-Christ. Est-ce qu'elle est insensible à la douleur? non, mais elle la brave et la surmonte.

Pag. 1486. *Prenez-nous les petits renards qui détruisent les vignes.* (Vers. 15.) Dans le sens allégorique, nos Eglises sont des vignes, et les renards, les hérésies qui la ravagent. C'est prendre ces personnes figurées par les renards, que de les découvrir tels qu'ils sont, et de convaincre leur mensonge. Leur malignité a cela de propre, qu'au moment qu'elle est connue elle ne peut plus nuire, en sorte que c'est la détruire que de la faire connoître. L'Eglise doit s'appliquer, selon l'avis de l'Epoux, à *prendre* plutôt qu'à mettre en fuite les hérétiques (1). Qu'on les prenne donc, non avec les armes, mais par la force de la vérité qui réfute leurs erreurs; et que pour eux, s'il est possible, ils soient reconciliés à l'Eglise

(1) Ceux dont il est ici question sont plus particulièrement les Henriciens, sectaires répandus dans le Périgord, qui suivoient les erreurs de Pierre de Bruys. Ils prirent ce nom d'un moine apostat; ils ne reconnoissoient point d'Eglise hors de leur secte, rejetoient le baptême des enfants et le mariage, le culte des saints, les jeûnes et autres mortifications corporelles. Saint Bernard les combat dans plusieurs de ses ouvrages.

catholique, et rappelés à la vraie foi ; car c'est là la volonté de celui qui veut que tous les hommes soient sauvés, et qu'ils parviennent à la connoissance de la vérité. Il ne dit pas : prenez pour moi, mais : prenez pour vous, daignant s'associer à nous et nous à lui. O douceur ! ô grâce ! ô violence de l'amour ! Ainsi l'amour, faisant comme oublier à Dieu-même ce qu'il est, a su triompher de Dieu. Qu'y a-t-il donc de plus fort que cet amour ? mais qu'y a-t-il en même temps de plus doux ? et quelle est cette espèce de violence qui remporte la victoire, et qui est vaincue tout à la fois, puisque la force de cet amour a porté l'Epoux à s'anéantir lui-même pour celle qu'il aime ?

De nombreux ennemis conspirent contre la vigne Pag. 1490.
plantée par Jésus-Christ dans le champ de son Eglise ; ennemis déclarés, ennemis sous le masque. Comment agir avec ces derniers ? comment parvenir à les surprendre ? Ils cherchent à nuire, non à vaincre ; ils ne s montrent pas, et déguisent leur marche en s'insinuant dans les ténèbres. Tout ce qu'il y eut d'hérésies jusqu'à présent affectoient de se signaler par la singularité de leur doctrine. Celle-ci, plus subtile, plus insidieuse qu'aucune autre (1),

(1) Saint Bernard les connoissoit bien quand il les appelle nouveaux Manichéens. «Lorsqu'il écrivoit ceci, il y avoit déjà plus de vingt ans, dit Bossuet, que Pierre de Bruys et son disciple Henri avoient répandu secrètement ces erreurs dans le Dauphiné, dans la Provence, et surtout aux environs de Toulouse. Saint Bernard fit un voyage en

s'embarrasse peu de son propre honneur, et ne se repaît que des maux qu'elle cause. Instruite apparemment par les exemples précédents, que l'hérésie, du moment où elle est découverte, ne peut plus échapper, elle a imaginé de concerter son mystère d'iniquité par une manœuvre nouvelle, avec d'autant plus d'impudence qu'elle y met plus de secret. Ils se sont donné entre eux, m'a-t-on dit, des formules mystérieuses. Leur devise, c'est : Jure, parjure-toi ; seulement garde-toi de trahir le secret (1). Toutefois, à les entendre, ils porteroient le scrupule jusqu'à condamner toute espèce de serment, interprétant mal le mot de l'Evangile qui défend de jurer par le ciel ou par la terre. Pharisiens, qui rejettent le moucheron et avalent le chameau! On ne doit pas jurer, mais on peut se parjurer : quelle étrange morale! Dans quel Evangile avez-vous lu semblable distinction, vous qui vous vantez de lui obéir jus-

Math. v. 13. — *Ibid.* xxiii. 24.

ces pays-là pour y déraciner ce mauvais germe, et les miracles qu'il y fit en confirmation de la vérité catholique sont plus éclatants que le soleil. Ce qu'il remarque le plus c'est leur hypocrisie, non-seulement dans l'apparence trompeuse de leur vie austère et pénitente, mais encore dans la coutume qu'ils observoient constamment de recevoir avec nous les sacrements, et de professer publiquement notre doctrine, qu'ils déchiroient en secret. Saint Bernard fait voir que leur piété n'étoit que dissimulation, etc. » (*Hist. des Variat.*, liv. xi, n° xxxv, tom. iii, édit. in-4°, pag. 436.)

(1) Jura, perjura, secretum fallere noli.

C'étoit aussi une des formules usitées chez les Manichéens.

qu'au dernier iota? On dit que ces gens-là se permettent en secret les choses les plus infâmes... Ils se disent être les imitateurs des Apôtres : je leur demande en quoi ils leur ressemblent. Qu'ils fassent comme eux des miracles; et je consentirai à croire qu'on les calomnie. Autrement, je les tiens coupables des crimes dont on les accuse. Sans cesse à leurs côtés des femmes avec qui ils s'enferment; et ils se prétendent être des modèles de chasteté! Je veux le croire; mais enfin, y a-t-il moins de scandale? Pour être le vrai disciple de l'Evangile, il faut éviter tout ce qui en peut donner aux autres. Qui Matth. XVIII. 6. scandalise un seul de ses frères se met en contradiction avec la morale de Jésus-Christ. Vous, c'est l'Eglise tout entière pour qui vous êtes une pierre d'achoppement.

Un faux catholique est bien plus dangereux qu'un hérétique reconnu. Il n'est pas donné à un homme de lire dans le cœur d'un autre homme, à moins d'une révélation particulière de l'Esprit Saint. A quel signe donc reconnoître des hommes qui savent si bien mentir, non-seulement par leur langage, mais par leur vie? A quoi les reconnoître, que par leurs fruits?.. Pas un d'entre eux auprès de Pag. 1413. qui je ne voie des femmes. Dites-moi, mon ami, quelle est cette femme? est-ce votre épouse? non, répondent-ils; cela ne convient pas à ma profession. Est-ce votre fille, votre sœur, votre nièce? — Non,

elle ne m'appartient par aucun degré de parenté. — Mais savez-vous qu'il n'est pas permis, selon les lois de l'Eglise, à ceux qui ont professé la continence, de demeurer avec des femmes? Chassez donc celle-ci, si vous ne voulez pas scandaliser l'Eglise. Autrement, ce fait, qui est manifeste, nous fera soupçonner le reste, qui ne l'est pas tant.

Pag. 1499. On s'étonne de les voir endurer la mort, non pas seulement avec courage, mais avec tous les dehors de la joie. On oublie quelle est la puissance que le Démon exerce, non-seulement sur les âmes, mais même sur les corps de ceux qu'il possède. N'est-il pas plus contraire à la nature de se donner la mort à soi-même, que de la recevoir de sang-froid de la main d'un autre. Cependant, combien de personnes le Démon n'a-t-il pas portées à cet excès de frénésie! témoin Judas, qu'il excita à se pendre. C'étoit pourtant quelque chose de plus monstrueux d'obtenir de lui qu'il trahît son maître, que d'attenter à ses propres jours. Il n'y a donc rien dans le fanatisme de ces gens-là qui puisse être comparé au courage de nos martyrs. Dans ceux-ci, c'est la piété qui produit le mépris de la mort; dans ceux-là, c'est l'endurcissement du cœur.

Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui. (Verset 16.)

Pag. 1502. On peut remarquer, selon saint Bernard, dans les

paroles de l'épouse, l'ardeur de l'accord de deux personnes qui s'aiment mutuellement; mais avec cette différence, que l'épouse trouve sa félicité dans l'amour suprême, où l'Epoux fait éclater un excès de sa bonté; parce que ce saint commerce de charité réciproque ne se fait pas entre égaux, mais entre Dieu, qui est l'Epoux, et l'Eglise qui est l'épouse. C'est pourquoi elle commence par ces paroles : *Il est à moi*, ce qui marque, selon ce saint, la miséricorde et la bonté avec laquelle il l'a prévenue; et elle ajoute : *Et je suis à lui*, c'est-à-dire qu'elle n'est pas ingrate à l'amour qu'il lui a porté. Pour lui, dit-elle, il m'a fait grâce par un amour tout gratuit, mais pour moi je lui rends grâces, en reconnoissance de celle que j'ai reçue de lui. *Il est à moi*, parce qu'il a procuré ma délivrance. Mais *je suis à lui*, parce que je suis engagée à travailler pour sa gloire. Il est à moi, parce qu'il veille pour mon salut; et je suis à lui, parce que je dois accomplir sa volonté. Il est à moi, et non à une autre, parce que je suis sa colombe unique, et je suis uniquement à lui seul, parce que je n'écoute aucune voix des étrangers. Ce que saint Bernard dit ici de l'Eglise en général, il croit qu'on peut l'appliquer en particulier aux âmes parfaites, s'il y en a néanmoins qui soient arrivées en ce monde à ce degré de perfection. (Sacy.)

Donnez-moi une âme qui n'aime que Dieu et ce qui doit être aimé pour Dieu; une âme à qui Jésus-Christ tienne lieu de vie, et cela depuis long-temps; qui ne soit occupée continuellement que de la pensée de Dieu : dont la volonté se porte uniquement à mar- Pag. 1507.

cher, d'une manière irréprochable, avec le Seigneur son Dieu : Donnez-moi, dis-je, une telle âme, et je ne la jugerai point indigne des soins de l'Epoux, des regards de sa majesté et des faveurs de ce souve-
I Cor. I. 31. rain. Si même elle veut se glorifier, elle le peut faire sans folie, pourvu néanmoins qu'elle se glorifie dans
Pag. 1508. le Seigneur. Autrement, ce n'est plus qu'un orgueil insensé pareil à celui de l'Ange rebelle, et digne du même châtiment.

Joann. x. 1. *Qui n'entre pas par la porte est un voleur et un larron.* Pierre y entrera, c'est à lui que les clés en ont été données; mais il n'y entrera pas seul, car il lui sera libre de m'y introduire et d'en exclure un autre. — Quelles sont ces clés? — La puissance d'ouvrir et de fermer; et la discrétion pour choisir entre ceux qu'il faut admettre et ceux qu'il faut exclure.

Pag. 1513. Il y a deux choses nécessaires, la continence et l'innocence; l'une ne marche pas sans l'autre. Je suis roi, si je puis joindre à ces deux vertus la patience, tutrice et sauvegarde des deux autres.

Pag. 1527. Le Verbe de Dieu, qui est l'époux de notre âme, vient à elle et s'éloigne d'elle comme il lui plaît : ce qui se fait toutefois par le sentiment qu'a l'âme de sa présence ou de son absence, et non par un mouvement réel de l'Epoux. Ainsi, lorsqu'elle a le sentiment de la grâce, elle reconnoît sa présence; et lorsqu'elle ne l'a point, elle se plaint de son ab-

sence, et lui dit avec le prophète : *Mes yeux vous ont cherché, je chercherai, Seigneur, votre visage.* Ps. xxvi. 13. Pourquoi, en effet, ne le chercheroit-elle pas, puisqu'un époux si plein de douceur, lui étant ôté, elle ne peut plus, non pas seulement désirer, mais penser même à autre chose? Il ne lui reste donc, lorsqu'il est absent, que de le chercher avec ardeur. Ainsi le Verbe divin est rappelé par le désir de l'âme à qui il a fait une fois sentir sa douceur. Car ce désir est une voix très puissante, selon ce qu'il est dit : *que le Seigneur a exaucé le désir des pauvres.* Ps. x. 17. Du moment donc que le Verbe se retire, l'âme n'a plus qu'un désir continuel et qu'une voix qui lui dit sans cesse *revenez.* Et peut-être même qu'il ne s'étoit retiré qu'afin qu'il fût rappelé avec plus d'ardeur, et conservé avec plus de soin. Ainsi il feignit un jour de vouloir aller plus loin, pour engager Luc. xxiv. 28. ceux qui l'accompagnoient à lui dire : *Demeurez, Seigneur, avec nous, parce qu'il est déjà tard.*

J'ai cherché dans mon lit durant les nuits, celui qu'aime mon âme; je l'ai cherché et ne l'ai point trouvé. (Chap. iii, v, 1.) Ce monde a ses nuits, et en grand nombre, ou pour mieux dire, il n'est lui-même qu'une nuit, étant tout enseveli dans les ténèbres. La perfidie des Juifs, l'ignorance des païens, la malice des hérétiques, et la vie charnelle et tout animale de certains catholiques, sont autant de nuits qui couvrent le siècle de ténèbres. C'est en vain que

vous chercherez, au milieu de toutes ces nuits, la lumière de la vérité et le soleil de justice, qui n'est autre que l'Epoux; parce qu'il n'y a aucune société entre la lumière et les ténèbres. Quelqu'un dira peut-être que l'Epouse n'étoit pas si insensible ni si aveugle que de chercher son Bien-aimé parmi ceux qui ne l'aimoient pas. Mais prenez garde que l'Epouse ne dit pas qu'elle le cherche présentement au milieu des nuits, mais qu'*elle l'a cherché*. Ainsi elle entend, qu'étant encore dans l'enfance, elle avoit alors des pensées et des sentiments d'enfant; qu'elle cherchoit la vérité où la vérité n'étoit pas, qu'elle la cherchoit *étant dans son lit*, c'est-à-dire étant encore petite et foible, et moins en état de suivre l'Epoux partout où il pouvoit être. Ainsi plu-
Matth. xxiv. 23. sieurs lui disoient : Le Christ est ici, ou, il est là. Mais plus elle examinoit ce qu'ils lui disoient, plus elle connoissoit avec certitude que la vérité ne se trouvoit point au milieu d'eux.

Pag. 1536. *Les sentinelles qui gardent la ville m'ont rencontrée.* (Vers. 3.) Quelles sont-elles, ces sentinelles? ceux-là dont le Sauveur a dit dans son Evangile,
Luc. xii. 37. qu'heureux étoient ceux qu'il trouveroit veillants au moment de sa venue. Soyez attentifs à ces paroles, ô vous qui êtes engagés dans le ministère des âmes : veillez, et veillez sans relâche sur le dépôt qui vous a été confié! C'est une cité, veillez à sa garde, entretenez-y l'union; c'est une épouse, pourvoyez à

sa parure ; c'est un troupeau, choisissez ses pâturages. Il vous faut un zèle fervent et une condescendance maternelle, de bons exemples, et particulièrement les vôtres ; de la science unie à la charité. Comment un pasteur ignorant peut-il mener le troupeau du Seigneur dans les pâturages de la parole divine? Et d'ailleurs, s'il est savant et qu'il ne soit pas bon, il est à craindre que sa vie stérile ne fasse plus de mal que sa science ne sera profitable. C'est donc une témérité de se charger de ce fardeau, si l'on ne joint à beaucoup de science une vie irréprochable. Pag. 1538.

Vous donnez la main au séducteur, quand vous refusez d'accepter celle de votre maître; et qui laisse son troupeau aller au hasard dans les pâturages, est un pasteur, non de brebis, mais de loups. Pag. 1540.

Lorsque j'eus passé tant soit peu au-delà d'eux, je trouvai celui qu'aime mon ame ; je l'ai retenu, et je ne le laisserai point aller, etc. (Vers. 4.) L'Eglise a l'assurance de posséder son Epoux jusqu'à la fin des siècles ; car jamais la race des chrétiens ne finira, ni la foi ne sera point effacée de dessus la terre, ni la charité du milieu de l'Eglise. Les vents ont soufflé, les fleuves se sont débordés et ont fondu avec impétuosité contre elle ; mais elle n'est point tombée, parce qu'elle est fondée sur la pierre qui est Jésus-Christ. Ainsi, ni les grands raisonnements des philosophes, ni toutes les vaines subtilités des Pag. 1544. Matth. VII. 27

hérétiques, ni l'épée des persécuteurs, n'ont pu et
Rom. VIII. 35. ne pourront jamais *la séparer de la charité de Jésus-*
Pag. 1545. *Christ Notre Seigneur*, tant elle retient fortement celui qui est le bien-aimé de son âme, tant elle trouve qu'il lui est avantageux de se tenir attachée à Dieu. Que si elle dit de son Epoux, qu'elle *le retient, et qu'elle ne le laissera point aller;* il ne veut pas moins, sans doute, lui, être retenu de cette
Prov. VIII. 31. sorte, puisqu'il déclare autre part qu'il *met ses délices à demeurer avec les enfants des hommes*. Qu'y a-t-il donc de plus fort que cette union, qui est affermie par la volonté de l'Epoux et de l'Epouse, qui veulent si fortement la même chose? *Je le tiens*, dit l'Epouse; mais elle n'est pas tenue elle-même moins fortement par celui qu'elle retient, puis-
Ps. LXXII. 23. qu'elle lui dit ailleurs : *Vous avez soutenu ma main droite*. Ainsi, comment peut-elle tomber, étant tenue par son Epoux et le tenant elle-même? Elle le tient par la fermeté de sa foi et par la ferveur de sa piété; mais elle ne le tiendroit pas long-temps, si lui-même ne la soutenoit. Or, le Seigneur la soutient par sa puissance et par sa miséricorde.

Pag. 1548. L'Essence divine comprend tout. C'est-elle qui a distribué tous les êtres dans les lieux qu'ils occupent. Seule, elle n'est contenue dans aucun lieu. Elle ne dépend d'aucun temps, ni de l'avenir pour l'attendre, ni du passé pour le rappeler dans sa mémoire, ni du présent pour être commandé par

lui. Loin de nous ces novateurs dialecticiens, ou plutôt hérétiques, qui, confondant les qualités avec les essences, donnent à Dieu de la grandeur parce qu'il est grand, de la bonté parce qu'il est bon, de la sagesse parce qu'il est sage, qu'il possède la divinité parce qu'il est Dieu; ce qui les amène, de question en question, et de subtilités en subtilités, à demander si Dieu existe oui ou non. Il est Dieu, vous dit-on, par la divinité, mais la divinité ne fait pas Dieu. — Qu'est-il donc? — Quelque chose de plus ou de moins que Dieu? Quelque chose d'égal à Dieu? — Il n'est donc pas Dieu. Disons des attributs de Dieu ce que nous disons de son Essence. Ils ne sont autre qu'elle-même. Saint Augustin l'a très bien définie: Dieu n'est pas seulement grand, bon ou sage, il est la grandeur, la bonté, la sagesse même.

Seul de tous les animaux, l'homme est libre; et pourtant il ne sauroit pécher sans éprouver une sorte de violence, qui lui vient, non de la nature, mais de sa volonté; en sorte qu'en cela même, il ne se trouve point privé de sa liberté naturelle; car tout ce qui est volontaire est libre. Il est vrai qu'un des effets du péché est que les sens corrompus appesantissent l'âme; mais, par une malheureuse affection que celle-ci leur porte, non par une oppression qui leur soit personnelle. Car si l'âme, qui ne peut, quand elle est tombée par elle-même, se Pag. 155.

relever par elle-même, doit s'en prendre à sa volonté seule, parce que, s'étant laissée corrompre par un amour déréglé, qui l'a jetée dans la langueur et l'abattement, elle s'est rendue incapable de recevoir l'amour de la justice ; ainsi la volonté dépravée par le péché se fait elle-même un joug d'une tyrannique
Pag. 1542. nécessité à quoi elle s'enchaîne : nécessité volontaire qui n'excuse point la volonté, comme la volonté, entraînée par l'attrait du péché, ne sauroit exclure la nécessité devenue une volonté. C'est une certaine violence agréable, qui opprime en caressant. La volonté complice est sans forces pour secouer sa chaîne, et n'a plus d'excuse raisonnable à alléguer. De là ces plaintes et ces gémissements que faisoit retentir le prophète, quand il s'écrioit,
Isa. XXXVIII. 14. sous le poids de cette nécessité : *Seigneur, je souffre violence, répondez pour moi;* mais bientôt, sachant qu'il avoit tort de s'en prendre à Dieu, plutôt qu'à sa volonté propre, il ajoute
Ibid. immédiatement : *Que dirai-je, ou que me répondra-t-il, puisque c'est moi-même qui l'ai fait?* Il se sentoit accablé d'un joug, qui, cependant, n'étoit autre que le joug d'un esclavage volontaire; et dans cet état, il n'étoit pas moins digne de compassion comme esclave, qu'inexcusable en ce qu'il vouloit l'être. Car c'est la volonté, qui, de libre qu'elle étoit, s'est rendue l'esclave du péché en consentant au péché, et c'est

encore la volonté qui demeure volontairement dans la servitude du péché.

Prenez garde à ce que vous dites, me dira quelqu'un ; appelez-vous volontaire ce qui est certainement nécessaire? Il est bien vrai que c'est la volonté qui s'est engagée; mais ce n'est pas elle qui s'y arrête; elle est retenue, et malgré elle.

Vous avez au moins raison de dire qu'elle est retenue; mais souvenez-vous bien que c'est la volonté que vous avouez être retenue; ainsi, selon vous, la volonté ne veut pas. Certainement la volonté n'est pas retenue si elle ne le veut pas; car la volonté ne se dit que de celui qui veut, et non pas de celui qui ne veut pas. Et si elle est retenue le voulant bien, c'est elle-même qui se retient. Que dira-t-elle, ou que lui répondra Dieu, puisque c'est elle-même qui a agi? — Comment? — Elle s'est faite esclave du péché, suivant cette parole : Celui qui fait le péché est esclave du péché. Joann. VIII. 34. Ainsi, lorsqu'elle a péché (or elle a péché lorsqu'elle a résolu d'obéir au péché), en péchant donc elle s'est rendue esclave; mais elle devient libre quand elle s'affranchit de son esclavage, comme elle y reste, tant qu'elle demeure attachée au péché. Tout cela est l'effet de sa volonté libre.

— Mais vous avez beau faire, vous ne pouvez me dissuader de croire à une nécessité que je sens, que j'éprouve en moi-même, à laquelle même je tâche

de résister. — Où sentez-vous, je vous prie, cette nécessité? N'est-ce pas dans la volonté? Vous voulez donc fermement ce que vous voulez nécessairement. Vous voulez fortement ce que vous ne sauriez ne pas vouloir, même en faisant de grands efforts. Or, où est la volonté, là est la liberté. J'entends la liberté
Gal IV. 31. naturelle, et non pas cette liberté spirituelle, *par laquelle Jésus-Christ*, aux termes de l'Apôtre, *nous a affranchis*. Car c'est de cette liberté qu'il est dit : Où est l'esprit du Seigneur, là est la liberté. Ainsi l'âme, par un effet aussi surprenant qu'il est déplorable, est en même temps libre et esclave, sous cette espèce de nécessité volontaire, et libre, mais d'une liberté funeste. Elle est esclave par cette nécessité, elle est libre par sa volonté ; et ce qu'il y a de plus étonnant et de plus malheureux, elle est criminelle, parce qu'elle est libre ; et elle est esclave, parce qu'elle est criminelle ; et par conséquent elle est esclave, parce qu'elle est libre.

Pag. 1553. Dieu, comme maître, veut être craint ; comme père, il veut être honoré ; comme époux, il veut être aimé. De ces trois sentiments, lequel est préférable ? N'est-ce pas l'amour? Sans lui, la crainte est punie, et l'honneur est sans mérite. La crainte est toujours servile, quand l'amour ne l'affranchit pas ; l'honneur qui ne vient pas de l'amour est flatterie, et non pas un hommage. Il est vrai que l'honneur et la gloire appartiennent à Dieu seul ; mais Dieu ne les

accepte qu'autant que l'un et l'autre sont assaisonnés par l'amour. L'amour suffit par lui-même; il plaît par soi et pour soi-même; il est le mérite et la récompense du mérite; il ne demande d'autre cause ni d'autre fruit que lui-même; son fruit et son usage ne font qu'un. J'aime parce que j'aime, et j'aime pour aimer. L'amour est quelque chose de grand et d'héroïque, s'il remonte à son principe, s'il rentre dans son origine, s'il retourne à sa source, pour puiser toujours à l'endroit d'où il coule perpétuellement. De tous les mouvements, de toutes les affections et les sensations de l'âme, l'amour est le seul par lequel la créature puisse, quoique inégalement, répondre à son auteur, et le payer en quelque sorte de retour. Car, par exemple, si Dieu est irrité contre moi, lui rendrai-je colère pour colère? non, mais je craindrai, je tremblerai, je le supplierai de me pardonner. Si Dieu me reprend, qu'ai-je à lui reprocher? rien. Au contraire, je servirai à le justifier. S'il me juge, je ne le jugerai pas, mais je l'adorerai. S'il me sauve, il ne demande pas que je le sauve, il n'a pas besoin que personne le délivre à son tour, parce que c'est lui qui délivre tout le monde. Mais lorsque Dieu aime, il ne veut rien autre chose que d'être aimé; il sait bien que cet amour fera le bonheur de ceux qui l'auront aimé (1).

(1) « De tous les sentiments dont le cœur de l'homme est capable, il n'y a, selon l'ingénieuse et solide réflexion de saint Bernard,

Pag. 1560. *J'ai cherché durant plusieurs nuits dans mon lit celui que mon âme chérit.* (Ch. III, v. 1.) Mon âme cherche le Verbe, mais c'est après en avoir été cherchée; car, dès qu'elle s'en est une fois éloignée, ou qu'elle a été rejetée du Verbe, si le Verbe ne la recherche, son œil ne retournera point à voir le bien, comme si
Ps. LXXVII. 39 notre âme étoit autre chose qu'un esprit qui va et ne revient point, lorsqu'elle est abandonnée à elle-même. Ecoutez cette fugitive et cette égarée, et
Ps. CXVIII. 176. voyez ce qui la fâche et ce qu'elle demande : *Je me suis égarée*, dit-elle, *comme une brebis perdue ; cherchez votre serviteur.* O homme! voulez-vous revenir? Mais si la chose dépend de votre volonté, pourquoi demandez-vous du secours? Pourquoi mendier ce que vous avez en abondance? Il est clair qu'il veut, et qu'il ne peut, et qu'il est un esprit qui marche sans retourner. Il est vrai que celui qui ne veut point, est encore plus éloigné; et même je ne

que l'amour de Dieu, par où l'homme puisse rendre en quelque manière, si l'on ose ainsi parler, la pareille à Dieu ; et c'est le seul acte de religion en vertu duquel, tout foibles que nous sommes, nous puissions, sans présomption, prétendre quelque sorte d'égalité dans le commerce que nous entretenons avec Dieu. En tout autre sujet, ce réciproque de la créature à l'égard de son Créateur ne nous peut convenir; par exemple, quand Dieu me juge, je ne puis pas entreprendre pour cela de le juger; quand il me commande, je n'ai pas le droit de lui commander; mais quand il m'aime, non-seulement je puis, mais je dois l'aimer. » (Bourdaloue, *Convers. de Magdel.*, *Carême*, tom. III, pag. 126, 127; et La Rue, *sur l'amour de Dieu*, *Carême*, tom. I, pag. 111.)

voudrois pas dire qu'une âme qui a envie de revenir, et qui souhaite d'être recherchée, soit entièrement exposée et abandonnée : car, d'où lui vient cette volonté? c'est, si je ne me trompe, parce que le Verbe a commencé de la visiter et de la rechercher; et ce n'a pas été en vain, puisque cette recherche lui a donné la volonté sans laquelle il n'y avoit point de retour. Mais la langueur de l'âme et la difficulté du retour sont si grandes, qu'il ne suffit pas d'être recherché une fois.

Qu'il en est peu qui cherchent, comme ils le doivent, à s'unir à l'Epoux divin! Qui le cherche véritablement travaille à connoître la vérité de sa parole. Or, il est absolument impossible que vous vous accordiez avec cette divine parole, si vous ne vous faites une guerre continuelle, si vous ne rompez avec vos anciennes habitudes, et ne renoncez à toutes vos inclinations naturelles. Cela paroîtra dur, sans doute, et si vous voulez l'entreprendre par vos seules forces, c'est comme si vous vouliez, avec un seul de vos doigts, arrêter l'impétuosité d'un torrent, ou faire retourner en arrière les eaux du Jourdain. Que faire donc? chercher le Verbe, pour être d'accord avec lui. Et ce sera lui-même qui fera que vous ne lui serez plus opposé. Réfugiez-vous entre les bras de celui qui vous est contraire, afin qu'il vous rende tel que vous n'ayez plus d'opposition à sa volonté, qu'il vous fasse ressentir sa dou-

ceur au lieu de ses menaces, et que la grâce qu'il répandra dans votre cœur soit plus efficace pour vous changer, que la rigueur de sa colère.

Pag. 1567. Est-il rien de plus aimable qu'une jeunesse pudique? Quel charme, quel éclat la pudeur répand sur la conduite et sur tout l'extérieur d'un jeune homme! Quel augure favorable, quelle solide espérance pour tout le reste de la vie! Docile à la régle du devoir, il courbe sous son joug toutes ses passions et tous les mouvements de son cœur, pour comprimer sévèrement toute affection, même légere, qui en troubleroit la tranquillité. La pudeur écarte de ses lèvres toute parole déshonnête; elle est la sœur de la continence. Rien qui manifeste mieux sa candeur virginale et l'innocence de son âme. Elle éclaire à la fois son intelligence, pour en éloigner tout ce qui pourroit la corrompre. Tout intéresse dans sa personne, jusqu'à cette naïve rougeur qui vient colorer ses joues et s'imprimer sur son visage.

Audisti verba pulcherrima, et orationis dulcedinem degustantis Bernardi. Rumines er, si vis, ut sapiant tibi.

S. Bonavent., *Meditat. vitæ Christi*, cap. xxxvi.

CONCILES.

Après l'an 787, jusqu'au concile de Trente.

Année 791. Concile de Narbonne, contre Félix d'Urgel. Entendu dans le concile de Ratisbonne, qui eut lieu l'année suivante, cet évêque est condamné, et abjure son hérésie, qu'il prêche de nouveau.

794. Concile général de toutes les provinces de l'obéissance de Charlemagne, à Francfort-sur-le-Mein. La doctrine de Félix d'Urgel est condamnée de nouveau. Sur la manière dont la question des images y fut traitée, voyez Barruel : *Du pape et de ses droits*, pag. 401.

799. Concile à Rome ; Félix d'Urgel y est déposé. L'année suivante, Charlemagne est reconnu empereur des Romains en Occident ; il est couronné dans la basilique de Saint-Pierre, par le pape Léon III, successeur d'Adrien.

813. A la suite de plusieurs synodes, concile de Tours. Par le canon 17, il est ordonné que chaque évêque aura des homélies contenant les instructions nécessaires pour son troupeau, et qu'il prendra soin de les traduire clairement en langue romane, rustique, ou en langue tudesque, afin que tout le monde puisse les entendre : c'est que dès lors le peuple n'entendoit plus le latin.

815. Faux concile de Constantinople, où les iconoclastes, soutenus par l'empereur Léon l'Arménien, persécutent de nouveau les catholiques.

817 et suivantes. Capitulaires et synodes tenus par Louis-le-Débonnaire, à Aix-la-Chapelle, pour réglements de discipline.

822. Concile d'Attigui. Le même prince s'y soumet à la pénitence publique. La liberté des élections est rétablie.

826. Concile de Rome, pour la réformation du clergé.

829. Concile de Paris. Dans la lettre synodale, il est dit : *Le plus grand obstacle au bon ordre est que, depuis long-temps, les princes s'ingèrent dans les affaires ecclésiastiques, et que les évêques, partie par ignorance, partie par cupidité, s'occupent plus qu'ils ne devroient des affaires temporelles.*

833. Assemblée générale tenue à Compiègne. Louis-le-Débonnaire y paroît, dépouillé de ses ornements impériaux, revêtu d'un habit de pénitent, tenant à la main un papier contenant la confession de ses prétendus crimes, et se soumettant à la pénitence qui lui est imposée par les évêques.

835. Réhabilitation de Louis dans l'assemblée de Thionville.

836. Concile d'Aix-la-Chapelle. Les évêques s'expriment dans ces termes, s'adressant à Louis : *Nous estimons que le seul moyen de rétablir les choses est*

que, laissant jouir les évêques de toute la puissance que Jésus-Christ leur a donnée, vous usiez de toute celle que vous avez comme père et empereur.

845 et suiv. Capitulaires de Charles-le-Chauve.

848. Entreprises de Noménoi, duc de Bretagne.

849. Concile de Quiercy, où Gotescalc est condamné. HINCKMAR DE REIMS.

855. Concile de Valence. Canons dogmatiques sur la matière de la grâce et des deux prédestinations. Décret contre les duels.

Concile de Vincester en Angleterre. Il y est ordonné qu'à l'avenir la dixième partie de toutes les terres appartiendra à l'Eglise, franche de toutes charges, pour l'indemniser des pillages des barbares, c'est-à-dire des Normands.

859. Conciles de Metz, de Savonières. Plaintes de l'empereur Charles contre les entreprises des évêques.

861. Concile tenu à Constantinople, par Photius et ses adhérents, au nombre de plus de trois cents évêques, contre le patriarche saint Ignace.

862. Concile de Soissons, présidé par Hinckmar, où Rothade, évêque de cette ville, est déposé, quoiqu'il eût appelé à Rome des procédures intentées contre lui dès l'année précédente.

868. Concile de Rome. Les actes du faux concile de Constantinople, tenu par Photius, sont condamnés et jetés au feu.

869. Concile de Verberie, contre Hinckmar de Laon.

Concile de Constantinople, contre Photius. L'empereur Basile y assiste.

876. Concile de Pavie ; autre à Pontion, où Charles est reconnu empereur ; il y paroît vêtu et couronné à la grecque.

878. Concile tenu à Troyes, par le pape Jean VIII ; A Constantinople, l'année suivante. Photius est réhabilité. L'abbé Fleury dit de lui : *C'étoit le plus grand esprit, et le plus savant homme de son siècle ; c'étoit un parfait hypocrite, agissant en scélérat et parlant en saint.*

897. Concile de Rome, pour la condamnation du pape Formose. On lui fait une sorte de procès en présence de son cadavre exhumé et mutilé, enfin jeté dans le Tibre.

909. Concile de Troslé, près Soissons, contre les déréglements des clercs.

932. Concile d'Erford en Allemagne ; 835, à Fîmes, près Reims ; 941, à Soissons ; 947, à Verdun ; 949, à Rome ; 952, à Augsbourg, sur la discipline.

960. Concile de Latran, auquel assiste l'empereur Othon. Le pape Léon VIII accorde et confirme à Othon et à ses successeurs la faculté de se choisir un successeur pour le royaume d'Italie, d'établir le pape, et de donner l'investiture aux évêques, en

sorte qu'on ne pourra élire ni prince, ni pape, ni évêque, sans son consentement, le tout sous peine d'excommunication, d'exil perpétuel, ou même de mort.

969. Concile de tous les évêques d'Angleterre, convoqué par saint Dunstan, archevêque de Cantorbéry. Le roi Edgar y assiste.

991. Concile tenu aux environs de Reims (dans l'église du monastère de Saint-Bâle), contre Arnould, archevêque de Reims.

998. Concile de Ravenne. GERBERT pape, sous le nom de Silvestre II.

1005 et années suivantes. Divers conciles, tant en Italie qu'en Gaule, en Angleterre et en Espagne, sur la discipline ecclésiastique.

1031. Concile de Bourges.

1041. Les évêques de France, voulant diminuer le fléau de la guerre, ordonnent une trêve, connue sous le nom de *trève de Dieu*, qui devoit durer depuis le mercredi soir jusqu'au lundi matin, en vue des mystères accomplis pendant ces jours.

1050. Concile de Rome, contre les erreurs de Béranger. Cet hérésiarque est condamné au concile de Paris, auquel assiste Henri I.

1055. Concile de Toulouse, contre la simonie.

1059. Concile de Rome : il y est décrété que le pape venant à mourir, les évêques-cardinaux traiteront ensemble les premiers de l'élection, qu'ils y

appelleront ensuite les clercs-cardinaux, et enfin que le reste du clergé et du peuple y donnera son consentement.

1069. Concile de Maïence. PIERRE DAMIEN.

1074. Conciles tenus par Grégoire VII, contre les clercs simoniaques et concubinaires. Démêlés de ce pontife avec l'empereur Henri.

1091. Concile de Léon en Espagne. Le roi Alphonse avoit demandé que l'office romain fût établi à la place du mozarabe. Le clergé et le peuple s'opposant à ce changement, on convint de décider le différend par le duel. Le champion de l'Eglise de Tolède vainquit le champion du roi. Ce prince demanda un second jugement, et on convint de l'épreuve du feu, qui fut encore favorable à l'office de Tolède, dont le livre s'éleva au-dessus des flammes, tandis que l'autre fut consommé; le roi ne se rendit pas, et ordonna que l'office gallican, qui étoit le romain, seroit reçu partout.

1092. Concile de Compiègne, contre l'erreur de Roscelin.

1095. Concile de Clermont, où la croisade est résolue.

1098. Concile de Bari. SAINT ANSELME DE CANTORBÉRY.

1100. Concile de Poitiers, où le roi de France et Bertrade sont excommuniés.

1112. Concile de Latran, ou l'investiture des

évêchés et abbayes, reçus de la main d'un laïque, est déclarée une hérésie.

1121. Concile de Soissons, contre Abailard. SAINT BERNARD.

1223. Concile de Latran; c'est le neuvième concile œcuménique, premier de Latran.

1139. Dixième concile général tenu à Latran.

1140. Concile de Sens, où les erreurs d'Abailard sont condamnées. Le roi de France Louis-le-Jeune, les comtes de Champagne et de Nevers y assistent. Les décisions en sont confirmées par l'autorité apostolique.

1148. Concile de Reims. On y compta jusqu'à onze cents prélats. Canons de discipline.

1152. Concile de Beaugency, où le mariage de Louis-le-Jeune avec Eléonore est déclaré nul du consentement des parties, pour cause de parenté.

1164. Assemblée de Clarendon en Angleterre, où le roi Henri II veut faire approuver par le clergé les coutumes royales d'Angleterre. SAINT THOMAS DE CANTORBÉRY refuse d'approuver ces coutumes, comme contraires aux immunités du clergé, et s'attire par ce refus l'indignation du roi.

1175. Concile de Cantorbéry. Le canon XV porte qu'on n'ajoutera point d'autre préface à la messe, outre les dix qui sont en usage dans l'Eglise : ce sont les mêmes que nous disons encore. Le XVI[e] défend de donner l'eucharistie trempée, sous prétexte

de rendre la communion plus complète. Ceci paroît prouver que c'étoit dès lors l'usage le plus commun de ne prendre que l'espèce du pain.

1179. Concile de Latran, xe concile général. Le canon III ordonne que personne ne sera élu evêque qu'il n'ait trente ans au plus, et qu'on ne pourra être pourvu des autres bénéfices à charge d'âme, qu'on n'ait atteint l'âge de vingt-cinq ans. Le VIIIe, que les bénéfices vacants seront conférés dans six mois; autrement le chapitre suppléera à la négligence de l'évêque, l'évêque à celle du chapitre, et le métropolitain à celle de l'un et de l'autre. Le XIIIe défend la pluralité des bénéfices.

1190. Synode de Rouen, où le roi de France, Philippe-Auguste, avant de partir pour la Terre-Sainte, laissa le gouvernement du royaume à la reine sa mère, et à son oncle l'archevêque de Reims. L'ordonnance porte, entre autres choses: Si une prébende ou autre bénéfice vient à vaquer pendant que la régale sera en notre main, la reine et l'archevêque les confèreront à des hommes vertueux et lettrés. C'est le premier témoignage exprès du droit de conférer les bénéfices en régale.

1209. Concile d'Avignon, contre les Albigeois.

1215. Concile provincial, tenu à Paris sous la présidence du cardinal de Courçon, pour les écoles de Paris. L'enseignement de la dialectique d'Aristote est autorisé.

Concile de Latran, XIIe œcuménique. Il s'y trouva quatre cent douze évêques, et plus de huit cents, tant abbés que prieurs ; il y avoit aussi des ambassadeurs des principaux princes de l'Europe. Ce qui nous reste d'authentique de ce concile, ce sont les décrets ou canons compris en soixante-dix chapitres ou canons. Le premier contient une exposition de foi relative aux erreurs du temps. On y trouve le terme de *Transsubstantiation*, que l'Eglise a consacré depuis dans le concile de Trente, pour signifier le changement qui s'opère de la substance du pain et du vin en la substance du corps et du sang de Jésus-Christ, à la messe, en vertu des paroles de la consécration, comme le mot de *Consubstantiel* a été employé par le concile de Nicée, pour exprimer l'unité et l'identité de substance du Fils de Dieu avec le Père éternel. Le troisième ordonne que ceux qui auront été convaincus d'hérésie seront abandonnés aux puissances séculières, pour recevoir la punition convenable. Le quatrième ordonne, en faveur des chrétiens grecs et latins qui habitent dans les mêmes lieux, que les évêques établiront des hommes capables, pour célébrer à chaque nation l'office divin, lui administrer les sacrements, et l'instruire chacune selon son rit, et en sa langue. Le concile déclare le rang et les prérogatives des quatre patriarches, mettant celui de Constantinople le premier. Le huitième règle la manière dont le

supérieur doit procéder pour la punition des crimes. Ce canon est très fameux, et a depuis servi de fondement à toute la procédure criminelle, même des tribunaux séculiers. Dans le dixième et le onzième, on voit l'origine des offices de pénitencier et de théologal dans les églises métropolitaines. Dans le treizième, il est défendu d'instituer de nouveaux ordres religieux, de peur que la trop grande diversité n'apporte de la confusion dans l'Eglise ; il y est dit : Que quiconque voudra entrer en religion embrassera une de celles qui sont approuvées. Le dix-huitième défend aux prêtres, diacres et sous-diacres, de faire les opérations de chirurgie; c'est que la médecine n'étoit exercée que par des clercs. Il porte aussi défense de faire aucune bénédiction sur l'eau et sur le fer chaud pour les épreuves superstitieuses : ce qui prouve qu'elles n'étoient pas encore entièrement abolies.

Le vingt-unième ordonne que chaque fidèle, étant arrivé à l'âge de discrétion, confesse seul à son propre prêtre tous ses péchés au moins une fois l'an, et reçoive aussi au moins à Pâques le sacrement de l'Eucharistie. Le vingt-deuxième ordonne aux médecins, sous peine d'être exclus de l'entrée des églises, d'exhorter le malade à appeler un confesseur avant de leur prescrire aucun remède. Dans le cinquantième, le concile restreint la parenté au quatrième degré, pour être un empêchement au mariage; on comptoit auparavant la parenté au sep-

tième degré. Le même canon restreint l'empêchement pour cause d'affinité, seulement à celle qui se contracte avec le mari et les parents de sa femme, et réciproquement. Dans le canon suivant, il est ordonné que les mariages, avant d'être contractés, seront dénoncés publiquement par les prêtres dans les églises, avec un terme dans lequel on puisse proposer les empêchements légitimes. C'est la publication des bans. Le soixante-deuxième restreint les indulgences que quelques prélats accordoient sans choix, et qui faisoient mépriser les clés de l'Eglise.

1222. Concile général d'Angleterre, tenu à Oxford, en confirmation des décrets de Latran.

1223. Concile de Paris, contre les Albigeois. Autre en 1226, où leur protecteur, le comte de Toulouse, est excommunié.

1229. Concile de Toulouse. Il est défendu aux laïques d'avoir les livres de l'ancien et du nouveau Testament traduits en langue vulgaire, à cause de l'abus qu'en faisoient les hérétiques.

1235. Concile de Narbonne. Réglement touchant les pénitences à imposer aux hérétiques.

1236. Concile de Tours. Il est défendu aux croisés et à tous chrétiens de tuer ou de battre les Juifs, de les maltraiter dans leur personne ou dans leurs biens. SAINT LOUIS.

1237. Concile de Londres. On y règle la juridiction ecclésiastique.

1245. Concile de Lyon, XIIIe œcuménique. Le pape en fait l'ouverture par un sermon, où il expose les douleurs dont il étoit affligé, qu'il compare aux cinq plaies de Notre Seigneur : la première étoit le déréglement du clergé et des peuples ; la seconde, l'insolence des Sarrasins ; la troisième, le schisme des Grecs ; la quatrième, la cruauté des Tartares ; la cinquième, la persécution de l'empereur Frédéric. Ce prince y fut déposé.

1260. Conciles de Cologne, de Cognac, d'Arles, contre le déréglement des mœurs parmi les ecclésiastiques.

1264. Conciles de Tours ; de Paris, dans les mêmes vues.

1274. Douzième concile œcuménique, second de Lyon. Il s'y trouve cinq cents évêques, soixante-dix abbés, et environ mille autres prélats inférieurs. Dans la première session, le pape exposa les motifs de la convocation, savoir le secours de la Terre-Sainte, la réunion des Grecs, et la réformation des mœurs. Michel Paléologue, empereur de Constantinople, étoit présent. La réconciliation des Grecs avec l'Eglise romaine fut proclamée et célébrée par des actions de grâces. Elle ne dura pas même jusqu'à la fin du règne de Michel.

1279. Conciles à Béziers, Avignon, Pontaude-

mer, Angers, tant pour la conservation des biens, des priviléges et de la juridiction des ecclésiastiques, que pour la réformation du clergé et des moines.

1285. Concile de Constantinople, où l'on traite de la procession du Saint-Esprit.

1302. Concile de Paris. On regarde comme l'ouvrage de ce concile la fameuse bulle *Unam sanctam*, promulguée par Boniface VIII.

1307. Conférences de Poitiers. Affaire des Templiers. Ils sont condamnés dans les conciles de Cologne, Salsbourg, Maïence, Paris, Senlis, Ravenne, qui eurent lieu depuis cette année jusqu'à l'an 1312.

1311. Concile de Vienne, xve général. Abolition de l'ordre des Templiers. L'on y confirme l'établissement de la fête du Saint-Sacrement, instituée par le pape Urbain IV. Le concile, pour faciliter la conversion des infidèles, ordonne l'érection des chaires pour l'étude des langues orientales, dans les universités de Paris, d'Oxford, de Boulogne, de Salamanque.

1326. Concile d'Avignon, tenu au monastère de Saint-Ruf, sur l'administration des biens ecclésiastiques.

1382. Concile de Noyon. Défense aux curés de solenniser dans leurs églises de prétendus miracles sans la permission de l'ordinaire.

1382. Concile de Londres, contre les erreurs de Wiclef. Autre en 1396.

1408. Concile de Paris, où l'on dresse un grand nombre d'articles sur la neutralité à garder durant les contestations entre les contendants au souverain pontificat.

1409. Concile de Pise. L'objet principal de sa convocation fut l'extinction du schisme produit par les rivalités des deux papes Benoît XIII et Grégoire XII. L'assemblée fut des plus nombreuses. La déchéance des deux concurrents y fut prononcée, et Alexandre V proclamé le seul pape auquel on dût obéir.

1414. Coucile de Constance, convoqué par le pape Jean XXIII. Il y est déposé. Gerson. Jean Hus et Jérôme de Pragues, opiniâtres dans leur hérésie, sont condamnés et exécutés. Déposition de Benoît XIII. Election de Martin V. Le concile de Constance est regardé en France comme concile œcuménique.

1431. Concile de Bâle, sous Eugène IV. Décrets de réformation. Le cardinal Julien.

1438, 1439. Concile de Ferrare, continué à Florence. Bessàrion. En France, assemblée de Bourges, par l'ordre du roi Charles VII. Pragmatique-sanction. A Florence, l'empereur Jean Paléologue, le patriarche de Constantinople, ceux d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem, donnèrent

une profession de foi conforme à celle de l'Eglise romaine, dans laquelle ils reconnoissoient en particulier, que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, et que le pape est le chef de l'Eglise universelle.

1458. Assemblée des princes chrétiens à Mantoue, par les ordres, et en présence du pape Pie II, célèbre sous le nom d'ŒNEAS SILVIUS avant sa promotion au pontificat. L'objet de cette convocation étoit d'arrêter les conquêtes des Turcs, qui venoient de se rendre maîtres de la ville et de tout l'empire de Constantinople.

1473. Concile de Tolède, sur la discipline.

1497. Assemblée de la faculté de théologie de Paris, du 23 août, où l'on publie un décret portant que, « pour suivre les vestiges des anciens, après » une mûre délibération pour la doctrine qui établit que la bienheureuse Vierge a été préservée, » par un don singulier, de la tache du péché originel, » laquelle doctrine elle croit véritable, elle s'engage par serment de la soutenir, résolue de n'admettre dans son corps que ceux qui feront ce » serment, et déclare qu'elle prive de tout honneur, et chassera tous ceux qui soutiendront la » proposition contraire, qu'elle juge fausse, impie et erronée. »

1510. Concile de Tours, sous Louis XII.

1512 et suiv. Concile de Pise, contre le pape

Jules II, qui, pour se venger, met le royaume de France en interdit. Concile de Latran, convoqué par Jules II, présidé par Léon X. Concordat entre Léon X et François Ier. Luther, Melanchton, Carlostad, Zuingle et Calvin. En 1521, censure de la faculté de théologie de Paris contre les écrits et la doctrine de Luther. Henri VIII, roi d'Angleterre, écrit contre lui. Schisme de l'Angleterre. (Voyez l'*Hist. des Variat.* de Bossuet.)

1528. Conciles de Sens et de Bourges, pour la condamnation des erreurs de Luther, et la réformation de l'Eglise dans la discipline et dans les mœurs.

1545. Concile de Trente.

SUPPLÉMENT.

PRINCIPAUX ÉCRIVAINS ECCLÉSIASTIQUES DES XIV, XV, XVI[e] SIÈCLES.

1. Arnaud ou Ernaud, abbé de Bonneval, dans le diocèse de Chartres. Thomas Akempis. Jean Nider.

Le premier fut contemporain de saint Bernard. C'est à lui que le saint abbé de Clairvaux, atteint de la maladie dont il mourut, adressa la dernière lettre qu'il ait écrite (1). Arnaud fut le continuateur de la vie du saint abbé de Clairvaux, commencée par Guillaume de Saint-Thierry. Après cet ouvrage, le plus célèbre qu'il ait composé, vient le recueil des douze discours moraux prononcés à l'occasion de nos principaux mystères, et réunis sous le titre des *Œuvres cardinales de Jésus-Christ* (2). On y joint le livre ou traité des

(1) *Epist.* CCCX, pag. 290.

(2) Ils sont intitulés : *De la naissance temporelle de Jésus-Christ, de la Circoncision, de l'Adoration des mages et de la mort des saints Innocents, du Baptême de Jésus-Christ et de l'Apparition de la Trinité, du Jeûne et des Tentations du Sauveur, de sa dernière Cène et de l'Institution du sacrement de l'Eucharistie, du Lavement des pieds, de l'Onction du chrême et des autres sacrements, de la Passion de Jésus-Christ, de sa Résurrection, de son Ascension et de la descente du Saint-Esprit.*

On peut en voir l'analyse dans l'ouvrage intitulé : *Singularités historiques*, tom. 1, pag. 419, d'où D. Ceillier a tiré son article, qui se lit au XXIII[e] vol. de son *Hist des auteurs ecclés.*, pag. 128 et suiv.

sept paroles de Jésus-Christ sur la croix, suivi d'un discours à la louange de la sainte Vierge. La Bibliothèque des Pères renferme encore d'autres ouvrages attribués au même écrivain. On l'a quelquefois confondu avec saint Cyprien. Bourdaloue, qui l'appelle évêque de Chartres, emprunte de lui cette pensée édifiante, sur les paroles : *Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'avez-vous délaissé* (1)? « On pourroit croire, dit-il, que la violence des tourments lui arrachoit cette plainte; mais le grand évêque Arnaud de Chartres, pénétrant plus avant dans les pensées et dans les affections de ce Dieu mourant, dit, avec bien plus de raison, que la plainte de Jésus-Christ à son père vint du sentiment dont il fut touché en se représentant le peu de fruit que produiroit sa mort, etc. (2). »

Il occupe, parmi les ascétiques, un rang plus distingué que parmi les sermonnaires. Encore, sous le premier rapport, est-il inférieur, et de beaucoup, à l'auteur inimitable du livre de l'*Imitation*, par Thomas Akempis (3). »

(1) A la fin de l'édition d'Oxford, de 1682.

(2) *Mystères*, t. 1, p. 147.

(3) Nous en avons parlé à la page 51 de ce volume. Le livre de l'*Imitation* est regardé, après l'Evangile, comme le véritable manuel du chrétien. On a dit de lui qu'il étoit le meilleur livre sorti de la main des hommes, puisque l'Evangile n'en vient pas. Cet éloge n'a rien d'outré. Il est sublime dans sa noble simplicité; il est efficace, et la religion elle-même l'a consacré. En 1739, il y en avoit dix-huit cents éditions; il étoit traduit dans toutes les langues connues. On ne

Jean Nider. Les auteurs du livre intitulé *Bibliothèque des dames chrétiennes*, ont publié, sous le nom de saint Bernard, une suite de *Discours à sa sœur la religieuse, sur la manière de vivre saintement* (Paris, 1820). Cet ouvrage n'est point de l'abbé de Clairvaux. Le P. Mabillon n'est pas le seul ni le premier qui ait donné l'éveil sur l'erreur qui le lui attribuoit. Il appartient à Jean Nider, Allemand, de l'ordre des frères prêcheurs, l'un des députés de l'université de Vienne au concile de Bâle, mort à Nuremberg en 1438, après avoir laissé un grand nombre d'ouvrages, tant sur les matières spirituelles que sur le droit canonique et la réforme des monastères.

II. Le cardinal Bessarion, patriarche de Constantinople, archevêque de Nicée, étoit né vers 1393. L'histoire a conservé avec reconnoissance les monuments du zèle qu'il fit paroître durant les conciles de Ferrare et de Florence (Conc., tom. XIII, p. 392.). Il travailla de toutes ses forces à la réunion des Grecs avec l'Eglise latine. Ce cardinal a laissé plusieurs ouvrages qui tiennent un rang distingué parmi ceux que produisit la renaissance des lettres. Il aimoit et protégeoit les savants.

sait rien de la vie de son auteur, sinon que c'étoit un religieux qui pratiqua lui-même les conseils d'humilité qu'il donna au monde. Les Œuvres de Thomas Akempis ont été publiées à Anvers, en 1607 et 1615, en 3 vol. in-4°.

III. Jacques de Lausanne, théologien de Paris, de l'ordre des frères prêcheurs, a joui dans son temps de la plus éclatante renommée. Il vécut dans le quatorzième siècle. Ses véhémentes déclamations attiroient la foule partout où il se présentoit. Possevin le fait évêque de Lausanne, opinion contredite par le silence de nos savants auteurs du *Gallia christiana* (1). Une grande partie de ses sermons a été imprimée en diverses villes de France; une autre est restée manuscrite dans les bibliothèques monastiques (2). On y rencontre à chaque page un mélange burlesque de mots français et latins, pris dans le langage le plus populaire.

IV. Saint Vincent Ferrier, né à Valence en Espagne, en 1357, mort à Vannes, ville de Bretagne, en 1419.

Les sermons publiés sous son nom sont apocryphes (3). Ce qui ne l'est pas, c'est l'éclat des œuvres extraordinaires qui composent son histoire. Ses

(1) Possevin, *Appar. sacer.*, pag. 787; Sammarth., *Gall. christ.*, tom. II; Casim. Oudin, *de Scriptor.*, tom. III, pag. 738.

(2) *Sermones dominicales et festivitates per totum anni circulum, per R. P. fratrem Jacob. de Lausanna ordinis prædicatorum, sacræ theologiæ professorem meritissimum declamati.* (Paris, 1528.)

(3) « Il n'est pas croyable que ce recueil (de ses sermons) soit composé des véritables sermons de saint Vincent Ferrier; ceux qu'il contient étant indignes de sa gravité et de sa piété. » (Du Pin, *Biblioth.*, xve siècle, pag. 295.)

missions en Espagne, en France, dans une grande partie de l'Allèmagne, dans l'Italie, en Angleterre, présentent une longue série de miracles. Dans la Catalogne, il rendit, par le seul secours de ses prières, l'usage de ses membres à un estropié nommé Jean Soler, dont les médecins avoient jugé la guérison impossible. Soler ayant depuis montré un mérite supérieur, fut élevé sur le siége épiscopal de Barcelone. En Dauphiné, il apprit que les habitants d'une vallée nommée Vallée de corruption, se plongeoient dans les plus infâmes débauches; ils étoient si grossiers et si barbares qu'aucun missionnaire n'osoit y pénétrer. Vincent, prêt à tout souffrir pour la gloire de Dieu, entreprit de les sauver aux dépens de sa propre vie. Ses travaux ne furent point stériles. Ces malheureux, instruits et touchés, détestèrent leurs crimes et les réparèrent par une véritable conversion. Le changement fut tel que la vallée prit le nom de *Valpure*, qu'elle porte encore aujourd'hui. La réputation dont il jouissoit frappa le roi des Maures, en Espagne; il lui prit envie, tout mahométan qu'il étoit, de connoître un homme si extraordinaire, et l'invita à se rendre auprès de lui. A peine Vincent fut-il arrivé qu'il se mit à prêcher l'Evangile. Grand nombre d'infidèles se convertirent. Les grands du royaume, alarmés des pertes que faisoit tous les jours leur religion, firent part au roi de leurs inquiétudes, et le prièrent de ren-

voyer Vincent ; le saint missionnaire alla exercer son zèle dans le royaume d'Aragon et dans la Catalogne. Il renouvela, dans le royaume de Vich, le miracle de la multiplication des pains. Il parcourut les royaumes de Castille, de Léon, de Murcie, d'Andalousie, des Asturies et plusieurs autres contrées, avec les mêmes succès. Les Juifs de Tolède embrassèrent le christianisme, et changèrent leur synagogue en une église qui fut dédiée sous l'invocation de la sainte Vierge. De là il se rendit à Salamanque, où il ressuscita un mort, à la vue de tout le peuple. D'Espagne, Vincent passa dans la Bourgogne d'abord, puis dans la Bretagne. Les villes de Tours, d'Angers et de Nantes, par lesquelles il avoit pris sa route, n'admirèrent pas moins les prodiges qui s'opéroient par son ministère. Il ne négligeoit pas, dans ses voyages, de travailler à la réunion des princes et des Eglises divisées par le grand schisme d'Occident. Il avoit été long-temps confesseur de l'antipape Benoît XIII, dont il avoit obtenu la promesse qu'il renonceroit à ses prétentions au souverain pontificat, et reconnoîtroit le concile de Constance. Frustré dans ses espérances, il disposa le roi d'Espagne et les autres souverains de l'Europe à se soustraire à son obédience, et Martin V fut déclaré et reconnu légitime pontife de toute l'Eglise.

De Genève, il écrivoit à son général, en lui rendant compte de l'emploi de son temps et du succès

de ses missions : Après avoir célébré le saint sacrifice, je prêche deux ou trois fois par jour ; n'ayant, pour préparer mes sermons, d'autre temps que celui pendant lequel je suis en chemin. J'ai employé trois mois à parcourir les villages et les villes du Dauphiné, pour y annoncer la parole de Dieu. Mon séjour a été plus long dans les vallées de Lucerne, d'Argentaye et de Vaupute, au diocèse d'Embrun ; aussi ai-je eu le bonheur de convertir presque tous les hérétiques qui habitoient ces contrées. Je me suis rendu à l'invitation pressante qui m'a été faite d'aller dans le Piémont ; j'y ai fait des instructions, ainsi que dans le Mont-Ferrat et dans les vallées ; mes peines n'ont point été perdues. Un grand nombre de Vaudois et d'autres hérétiques sont rentrés dans le sein de l'Eglise; leurs erreurs venoient principalement d'une ignorance grossière et du défaut de prédicateurs. Je suis, ajoute-t-il, saisi de frayeur lorsque je pense au jugement terrible dont sont menacés les supérieurs ecclésiastiques qui vivent à leur aise dans de riches palais, tandis qu'une multitude d'âmes, rachetées par le sang de Jésus-Christ, périssent misérablement faute de secours.

Sa vie étoit austère ; sa charité sans bornes ; sa pureté comme sa résignation au-dessus de toutes les épreuves. Avec de semblables armes, l'éloquence n'a pas besoin d'être un art; elle est plus forte que toutes les résistances humaines. Moins elle ressem-

ble à toutes les choses de la terre, plus elle fait reconnoître qu'elle vient du ciel.

v. Saint Bernardin de Sienne, religieux de saint François, naquit à Massa, en 1380; il étoit de la famille des Albizeschi, une des plus illustres de la république de Sienne. Une éducation chrétienne, et des études sérieuses, développèrent les heureuses dispositions qu'il avoit reçues de la nature. Se sentant appelé à l'état religieux, il en prit l'habit chez les franciscains de l'étroite observance. Comme depuis long-temps il se préparoit, dans la retraite, au ministère de la prédication, ses supérieurs lui ordonnèrent de faire valoir le talent qui lui avoit été donné. Il trouva d'abord de grandes difficultés dans une foiblesse de voix accompagnée d'enrouement, mais il en dut la guérison à l'intercession de la sainte Vierge, à qui il s'étoit consacré par un culte particulier. Durant l'espace de quatorze ans, les travaux de son zèle furent renfermés dans le pays de sa naissance; à la fin, sa vertu trahit son humilité, et il parut avec éclat dans les chaires de la plupart des villes d'Italie. Les conversions suivoient en foule ses prédications. On demandoit un jour à un célèbre prédicateur du même ordre, pourquoi ses sermons ne produisoient pas autant de fruit que ceux du saint. Le Père Bernardin, répondit-il, est un charbon brûlant; ce qui n'est que chaud, ne

peut pas de même allumer le feu dans les autres. Ayant été consulté sur la vraie manière de prêcher, il répondit : Ayez soin, dans toutes vos actions, de chercher premièrement le royaume et la gloire de Dieu ; ne vous proposez en tout que la sanctification de son nom ; conservez la charité fraternelle, et pratiquez le premier ce que vous voulez enseigner aux autres. Par là l'Esprit Saint deviendra votre maître, il vous donnera cette sagesse et cette force à laquelle rien ne peut résister (1).

Les factions des Guelfes et des Gibelins donnèrent souvent de l'exercice à son zèle. Ayant appris que le trouble et la division étoient à Pérouse, il se hâta d'aller dans cette ville. En y entrant, il dit aux habitants : Dieu, que vous offensez grièvement par vos divisions, m'envoie vers vous comme son Ange, pour annoncer la paix aux hommes de bonne volonté sur la terre. Il prêcha quatre discours sur la nécessité d'une réconciliation générale ; à la fin du dernier, il s'écria : Que tous ceux qui ont des sentiments de paix viennent se ranger à ma droite. Il ne resta à sa gauche qu'un jeune gentilhomme qui murmuroit tout bas. Le saint lui fit une sévère réprimande, et lui prédit qu'il périroit misérablement. La prédiction ne tarda pas à s'accomplir.

(1) On pressoit un jour Jean d'Avila, l'apôtre de l'Andalousie, de donner des règles pour enseigner l'art de prêcher. Je ne connois, répondit-il, d'autre art que l'amour de Dieu et le zèle pour sa gloire.

De retour à Sienne, il s'appliqua à revoir ses ouvrages. Outre ses sermons, ce sont des Traités de piété, qui ont principalement pour objet la prière, l'amour de Dieu, l'imitation de la vie de Jésus-Christ et les fins dernières (1). Casimir Oudin n'en porte pas un jugement bien avantageux (2).

En parlant du temps, il dit qu'il vaut, en un sens, autant que Dieu même : *Tantum valet quantum Deus*, parce que le temps bien employé conduit à Dieu, et nous rend maîtres de son royaume : *Quia tempore bene consumpto comparatur Deus* (3).

On trouve encore son nom cité chez plusieurs de nos sermonnaires, entre autres le P. de La Colombière (4).

Il mourut en 1444, âgé seulement de soixante-quatre ans, et fut canonisé, en 1450, par le pape Nicolas V.

Saint jean de Capistran l'avoit pris pour modèle, et poussa le zèle encore plus loin; car il leva une armée contre les Bohémiens, et une autre con-

(1) Le recueil en a été publié à Paris, en 1636, en 5 vol. in-fol. Il en a été donné une nouvelle édition à Venise, en 1745; même nombre de volumes que la précédente.

(2) Ce critique lui reproche un langage barbare, mêlé de plaisanteries dégoûtantes, et faites pour révolter même la plus abjecte populace. (*De Script. eccles.*, tom. III, pag. 2398.)

(3) Collet, *sur l'emploi du temps*, *Serm.*, tom. II, pag. 102.

(4) *Serm.*, tom. II, pag. 192, 333, 339, etc.

tre les Turcs, se mit à la tête de cent mille combattants, et força les infidèles à lever le siège de Belgrade.

Saint Antonin, né à Florence, nommé, en 1446, à l'archevêché de Naples. Nous avons de lui une Somme théologique et une Somme historique, ou Chronique tripartite, depuis le commencement du monde jusqu'en 1459.

vi. Savonarole (Jérôme), né à Ferrare en 1452. Etonnant dès son enfance par sa mémoire et son érudition, Savonarole prit, à l'âge de 22 ans, l'habit de saint Dominique, contre l'aveu de sa famille, et se distingua dans cet ordre par la véhémence et la fécondité plutôt que par le talent de ses prédications. Elles mirent l'Italie tout entière en combustion; ce furent elles qui ouvrirent au roi de France, Charles VIII, les portes de Pise, de Florence et de Rome, et préparèrent les triomphes depuis si funestes aux vainqueurs et à lui-même. Son enthousiasme lui donnoit l'air de prophète. Philippe de Commines l'appelle un homme divin, et rapporte sérieusement plusieurs de ses prédictions, que l'événement justifia contre toutes les probabilités humaines (1).

Nous n'entrerons pas dans l'histoire des démêlés

(1) *Mém. de Phil. de Comm.*, liv. VII, chap. II.

qu'elles lui suscitèrent. Ses aventures ont donné lieu à bien des problêmes qui ne seront pas de longtemps résolus (1). Il a laissé des sermons en italien, où l'on reconnoît l'impétuosité de son caractère et la fougue de son imagination. Quelques éclairs s'échappent du milieu de tourbillons de fumée. On vante singulièrement une description de la peste. Son Traité ascétique du *Triomphe de la croix* ne m'a semblé remarquable que par sa sécheresse. Quelques critiques modernes ont vanté son onction ; je doute qu'ils l'aient lu. Marcile Ficin et Pic de la Mirande ont publié son apologie.

(1) Il fut jeté en prison, et là, à la suite des tortures les plus cruelles, on le condamna a être étranglé, pour avoir déclamé contre le pape Alexandre VI. La sentence exécutée, son corps fut livré aux flammes. Deux autres religieux du même ordre, qui avoient protesté de son innocence, furent enveloppés dans le même supplice. Savonarole jouissoit d'une telle estime parmi ses confrères, qu'un d'entre eux s'étoit offert à soutenir l'épreuve du feu, pour justifier la bonté de sa doctrine. Un cordelier s'offrit à subir la même épreuve pour prouver le contraire. Celui-ci fut pris au mot, et se dédit ; il chargea de la commission un autre cordelier, nommé Nicolas Pelli, qui la jugea aussi périlleuse. Enfin, un frère convers du même ordre s'étant proposé, on convint d'un lieu ou les deux religieux se rendirent, en présence des magistrats et d'une immense multitude de peuple accouru à ce spectacle. Mais le dominicain s'étant obstiné à vouloir porter sur lui l'Eucharistie en entrant dans le feu, on s'y opposa ; et chacun s'en retourna sans avoir rien fait. (Fleury, *Hist. ecclés.*, t. XXIV, liv. CIX, CXVII et suiv. ; *Hist. de France*, par Vely, Villaret et Garnier, t. XX, règne de Charles VIII, pag. 343 et suiv. ; Cave, *de Script. eccles.*, pag. 130.)

VII. PIC DE LA MIRANDE. Ce savant, encore aujourd'hui célèbre par la singularité de ses aventures et de ses opinions, est assez fréquemment cité par nos prédicateurs (1). Ses ouvrages, écrits avec assez d'élégance et de facilité, ont été recueillis en un vol. in-fol., à Bâle, en 1573 et 1601. La solidité de son jugement n'égaloit pas la prodigieuse étendue de sa mémoire. Né en 1463, il mourut en 1494.

MARCILE FICIN, chanoine de Florence, a conservé parmi nous quelque renommée pour les savantes traductions qu'il publia. Celle de Platon sera toujours recherchée.

VII. LE BIENHEUREUX LAURENT JUSTINIEN, premier patriarche de Venise.

Les œuvres de ce pieux évêque ont éte imprimées plusieurs fois. La meilleure édition que nous en ayons est celle qui a paru à Venise, en 1751, 2 vol. in-fol. Ce sont des sermons, des lettres et des traités de piété. Il est mort en 1455.

(1) Voyez Bourdaloue, *Mystères*, tom. II, pag. 86; t. III, p. 271; *Dominic.*, tom. IV, pag. 420, etc.; La Rue, *Avent*, pag. 10, 11, etc.; La Colombière, tom. III, pag. 148; Nicolle, *Essais*, tom. IV, pag. 239, etc.

Homélie sur la résurrection de Notre Seigneur (1).

(Extraits et analyse.)

Qu'il survienne dans un état un événement qui intéresse la prospérité temporelle du prince, les peuples s'empressent de manifester leur allégresse réelle ou apparente par des témoignages extérieurs; c'est le propre de la charité de se réjouir avec ceux qui sont dans la joie, comme de s'attrister avec ceux qui sont dans l'affliction. Que le sentiment soit vrai, il se décèle par des marques où il n'y a rien d'équivoque; s'il ne l'est pas, il essaie du moins de le paroître. De là vient que dans les jours mauvais où nous sommes, il est assez ordinaire d'ignorer si l'on est aimé d'une amitié sincère. (Opposition des mœurs présentes avec les caractères de la vraie charité, qui règne parmi les membres du corps de Jésus-Christ, qui est l'Eglise, mère, vierge, épouse de Jésus-Christ, uniquement occupée de se conformer en tout à son auguste Epoux.) C'est là l'objet de la solennité de ce jour; l'événement qu'il nous rappelle est un sujet de triomphe et de joie pour tout l'univers. Dans le ciel et sur la terre se chantent les cantiques de l'allégresse. Aujourd'hui, l'antique sentence de notre condamnation est abrogée. (Re-

(1) *Apud* Combefis, *Biblioth. Concionat.*, t. IV, p. 50.

nouvellement de notre nature par le résurrection de Jésus-Christ. Bienfaits qu'elle nous apporte; combien nous lui devons de reconnoissance; c'est par le sacrifice de louange que nous devons la témoigner.) Allons visiter le sépulcre de Jésus-Christ ressuscité, en y portant de précieux parfums, et les larmes de la piété chrétienne. (Allusion aux diverses circonstances qui ont accompagné la sortie de Jésus du tombeau, et son apparition à ses Apôtres jusqu'au jour de son ascension. De quelle manière il fait sentir sa présence à nos âmes. Il se fait reconnoître à elles par la fraction du pain eucharistique. On ne célèbre véritablement la résurrection de Jésus-Christ qu'autant que l'on s'efforce de s'attacher à lui par les flammes d'une charité vive.) Tel est l'effet de la joie qui doit présider à cette sainte journée. Réjouissons-nous, parce que Jésus-Christ est ressuscité; réjouissons-nous, parce que nous aussi nous sommes ressuscités avec lui. Jésus-Christ, nouveau Samson, a brisé les portes de Gaza, et les a portées en triomphe jusqu'au sommet de la montagne. Il a foulé sous ses pieds l'empire de la mort; voilà pourquoi l'Eglise tout entière chante ces paroles du prophète : *O mort, où est ta victoire?* I. Cor. 11 55.
Sa résurrection est le gage de celle qui nous est promise à nous-mêmes, etc.

VIII. JEAN RAULIN entra dans l'ordre de Cluny, en 1497, et mourut en 1514.

Si nos écrivains ecclésiastiques empruntoient sans beaucoup de discernement à la prose et à la poésie profanes, des textes dont la gravité du saint ministère ne s'accommodoit pas toujours, les profanes à leur tour vinrent plus d'une fois puiser dans nos sermonnaires eux-mêmes de quoi égayer leurs compositions et leurs tableaux. C'est une observation qui n'a pas échappé à la savante sagacité des commentateurs de Rabelais, de Marot et de nos vieux fabliaux. Nous-mêmes, nous avons eu occasion de le remarquer dans les notes que nous avons publiées sur les fables de La Fontaine. Son admirable Apologue des *Animaux malades de la peste* appartient, à qui? Sans doute pour le charme des détails, à l'inimitable fabuliste du dix-septième siècle; mais pour l'invention, le choix des acteurs, le dialogue et le dénouement du drame, il est tout entier l'ouvrage d'un religieux de l'ordre de Cluny, qui vécut au quinzième siècle (1); il se nommoit Jean Raulin, et fut l'un des principaux ornements de l'Université de Paris. Ce prédicateur, le Bridaine de son époque, attiroit la foule par ses sermons. Sa

(1) *La Fontaine et tous les fabulistes*, ou *Commentaire critique, historique et littéraire des fables de La Fontaine*, tom. II, pag. 5 (2 vol. in-8°. Paris, 1803).

vaste mémoire accumule autour de chacune de ses propositions des passages pris à toutes les écoles, et dans tous les genres de littérature. Celui qu'il semble affectionner le plus, c'est l'apologue. Il le fait intervenir dans la plupart de ses raisonnements, mêle le sacré et le profane, l'histoire à la fiction. Par exemple, il compare le Démon à un habile capitaine, qui s'attaque d'abord aux plus braves de l'armée ennemie, dans l'espérance qu'après les avoir désarmés, il viendra plus facilement à bout du reste de la troupe : telle fut la manœuvre de Dioclétien, dans la guerre impie qu'il faisoit aux chrétiens. Ce prince commence par persécuter les évêques, sûr de triompher du peuple, quand il en auroit anéanti les chefs; car le guerrier qui sait son métier, *bonus enim guerrator*, enlève à ceux qu'il assiège tous les moyens de subsistance qu'ils pourroient lui opposer, comme fit Holoferne au siége de Bethulie, c'est-à-dire les prédicateurs et les docteurs de la divine parole. Ainsi encore Philippe de Macédoine, qui détachoit des Athéniens qu'il vouloit perdre, ceux de leurs sages magistrats qui auroient pu les sauver; artifice que l'un de ces mêmes sages combattit par cet Apologue : Des loups qui en vouloient à un troupeau entrèrent en négociation avec les bergers, et demandèrent qu'ils leur livrassent leurs chiens, promettant à cette condition de ne plus inquiéter le troupeau; l'on n'en fut pas dupe, etc. (*Serm.* xv.) — Le

pauvre, devenu riche, dédaigne ses parents dans la misère. Exemple de l'âne revêtu de la peau du lion ; il se croit brave, et poursuit les ânes ses confrères, qu'il ne veut plus reconnoître, jusqu'à ce que, dépouillé de sa peau empruntée, il est forcé de revenir à son naturel.

Ses lettres sont d'un style plus sérieux. La quatorzième contient des particularités intéressantes sur sa personne, et des réflexions dont toutes les classes de lecteurs peuvent profiter.

« J'étois, il n'y a pas long-temps, un des premiers de l'université de Paris, école célèbre par tout le monde, et mère de toutes les sciences ; j'avois des parents et des amis puissants, honoré de la faveur des grands, élevé presque jusqu'au ciel, possesseur d'un riche patrimoine augmenté par des bénéfices considérables. Grand-maître du fameux collége de Navarre, je vivois délicieusement ; invité de toutes parts, je ne pouvois me dispenser d'assister à des banquets splendides. Mais tandis que je me laissois aller aux douceurs d'un monde qui ne me flattoit qu'en me trompant, des réflexions plus sérieuses me ramenoient à moi-même. Je voyois tous les jours la mort surprendre des hommes qui s'y attendoient le moins, des savants qu'elle traînoit dans la tombe comme des animaux sans raison, d'autres qui la voyoient arriver, et qui, à ses approches, étoient glacés du même effroi que les cri-

minels allant au supplice, les riches dépouillés après leur trépas, et aussi dénués que les plus indigents. A ces moments-là, la parole de Salomon : *J'estime plus les morts que les vivants*, me reve- Eccle. IV. 2.
noit à la mémoire, et a fini par me faire prendre la résolution de mourir à moi-même. J'ai rompu les liens de fer qui m'attachoient au monde, et suis venu chercher un asile dans cette solitude de Cluny, etc. »

IX. SAINT THOMAS DE VILLENEUVE, archevêque de Valence en Espagne.

Il étoit né en 1488, à Fuenlana en Castille, et ne fut élevé au sacerdoce qu'en 1520, peu de temps après nommé prieur des Augustins à Salamanque. L'empereur Charles-Quint le choisit pour un de ses prédicateurs, et le nomma à l'archevêché de Valence, dont il prit possession en 1545. Nous avons de lui des sermons et une explication du livre des Cantiques. Tel est le jugement qu'en porte M. le cardinal Maury : « Il honora son ordre et son talent dans la carrière de la chaire, par un cours complet de sermons assez bien écrits en latin, distribués et composés sur le plan de notre méthode actuelle. Ces discours me paroissent estimables, sous les rapports de la doctrine, de la morale, quelquefois même des insinuations pathétiques. On y

remarque un usage fréquent, et souvent heureux, de l'Ecriture et des Pères de l'Eglise. C'est à cet égard une mine encore inconnue, où les prédicateurs peuvent s'approprier beaucoup de trésors, principalement en traitant les mystères les plus instructifs de la religion. Massillon semble avoir profité quelquefois de cette lecture (1).» Nous n'avons point fait cette découverte dans les écrits de l'évêque de Clermont. Massillon ne connoissoit guère que deux livres, l'Ecriture Sainte et son propre cœur. Ils lui ont suffi pour enrichir son imagination de tous les trésors de la parole. S'il lui est arrivé quelquefois de se rencontrer avec le prédicateur de Valence, ses réminiscences ne remontoient pas à une source étrangère; elles n'alloient pas au-delà de quelques sermons modernes, par exemple, ceux de son confrère le P. Le Jeune, où saint Thomas de Villeneuve est assez fréquemment cité. Ce qu'il est plus facile de reconnoître dans les compositions de l'évêque espagnol, c'est que l'auteur étoit d'une humilité profonde, brûlant d'amour pour Dieu et pour Jésus-Christ. Elles ont été recueillies par les soins de l'évêque de Ségovie, qui avoit été l'un des disciples du saint, et imprimées dans le milieu du siècle dernier en 1 vol. in-fol. (Augsbourg, 1757.) On ne peut rien lire de plus pathétique et de plus tendre

(1) *Essai sur l'éloq. de la chaire*, tom. II, pag. 137.

que cette exhortation de saint Thomas de Villeneuve à l'amour de Dieu : «O bonté incompréhensible! s'écrie-t-il, Dieu nous promet le ciel pour nous récompenser de l'avoir aimé : son amour n'est-il donc pas lui-même une grande récompense? N'est-il pas ce qu'il y a de plus doux, de plus désirable? Il aura cependant une récompense ; et quelle récompense! O excès admirable de bonté ! vous nous donnez votre amour ; et pour cet amour que nous recevons de vous, vous nous accordez le paradis! Votre amour est un bien si grand ; si précieux, que nous devrions, pour l'obtenir, souffrir avec joie toutes les peines et tous les tourments. Vous nous le donnez gratuitement ; et vous le récompensez encore par le ciel ! O Jésus tout puissant! donnez moi ce que vous me commandez ; car, quoiqu'il n'y ait rien de si doux que de vous aimer, la nature n'en est pourtant point capable. Je n'en suis pas moins inexcusable de ne vous point aimer, puisque vous donnez votre amour à tous ceux qui le désirent, ou qui le demandent. Je ne peux voir sans lumière ; mais si je ferme les yeux en plein jour, je ne dois m'en prendre qu'à moi-même ; et ce n'est point la faute du soleil. »

x. Tostat, docteur de Salamanque, évêque d'Avila, mourut en 1454, âgé seulement de quarante ans. On grava sur sa tombe cette épitaphe :

Hic stupor est mundi, qui scibile discutit omne.

L'Espagne le compte au nombre de ses plus grands hommes. Il fit ses études dans l'université de Salamanque avec tant de succès, qu'à peine à l'âge de vingt-deux ans devenu philosophe, jurisconsulte et théologien, il fut jugé capable d'y enseigner ce qu'il avoit appris. Son jugement sain, son esprit vif et pénétrant, sa mémoire prodigieuse, en firent un homme universel. Il posséda toutes les sciences, et chacune en particulier, aussi parfaitement que s'il en avoit fait l'objet de son unique étude ; le grec et l'hébreu lui étoient aussi familiers que sa langue naturelle. Tant de mérite le fit bientôt distinguer, et l'éleva aux premières dignités de l'Eglise et de l'état. Il assista au concile de Bâle, et fut fait peu après évêque d'Avila. Son temps étoit partagé entre l'administration publique, l'étude et les exercices de piété. « Il est étonnant, dit l'historien de l'Eglise, qu'en dix-huit années, un homme qui se livroit aux affaires du roi, du peuple et de l'Eglise, ait pu tant étudier, tant dicter, tant écrire (1). » Bellarmin n'en parle qu'avec admiration, et l'appelle communément une *Merveille du monde ;* ce qui rappelle son épitaphe. Les ouvrages qui nous restent de ce grand homme font regretter ceux que nous avons perdus. Il a composé de savants commentaires sur presque tous les livres de l'Ecriture. Commençant

(1) L'abbé Fleuri, liv. cx, nº 164, tom. xxii, in-12, pag. 607.

par ceux de Moïse, il parcourt les livres historiques, et il en vient à la nouvelle loi, qu'il explique d'une manière claire et exacte. Il relève partout ce qui paroît le moins considérable, dévoile ce qu'il y a de plus caché; il découvre de mystérieuses profondeurs. Il y trouve de quoi réfuter les erreurs, et surtout celles des rabins, aux ouvrages de qui il avoit donné une étude assez particulière, pour faire usage de ce qu'ils ont de bon, et pour combattre leurs rêveries et leurs superstitions. Mais son érudition et son discernement brillent surtout dans ce qu'il nous a laissé sur les Evangiles. Dans cet ouvrage, ses questions montrent par leur nombre la fécondité de son esprit, et ses solutions en prouvent la justesse et la netteté. Outre ce commentaire, nous avons encore de lui une apologie de quelques propositions, qu'il avoit avancées dans une de ses thèses, cinq paradoxes sur le nom de *vase* qu'on donne à la sainte Vierge, et sur les titres de lion, d'agneau, de serpent, d'aigle, qui conviennent à Jésus-Christ; un traité de la sainte Trinité, un autre sur la fameuse prophétie d'Isaïe, et des conclusions contre les prêtres concubinaires; un traité de l'état de l'âme après la mort; un autre, de la meilleure manière de gouverner les peuples, sous le titre : *De optima politia*. Tous ces ouvrages sont imprimés en treize volumes in-folio. Son nom se rencontre quelquefois dans les sermons de nos plus célèbres pré-

dicateurs. Bourdaloue, dans celui où il développe si apostoliquement *les devoirs des pères par rapport à leurs enfants*, revendique en faveur de ceux-ci le droit de choisir l'état dont ils doivent porter les charges et accomplir les obligations, et il fortifie son excellente doctrine à ce sujet, de l'autorité de ce grand évêque : « Ce qu'on ne peut condamner, remarque le docte Tostat, sans préférer son jugement à celui de toute l'Eglise, qui l'a ordonné de la sorte (1). »

Parmi les théologiens espagnols qui se firent remarquer au concile de Bâle, on remarque encore Jean Torquemada, qui avoit professé la théologie et le droit canonique à Paris. Il assista au concile de Florence. Son style n'a rien d'élevé, et se sent de la barbarie et de la sécheresse des scolastiques. Nicolas de Cusa fut au même concile un des plus ardents défenseurs de la supériorité du concile sur le pape. On lui reproche d'être trop abstrait dans la plupart de ses ouvrages de controverse.

XI. Saint François Xavier, Apôtre des Indes. Salmeron, etc.

Dieu a suscité dans tous les siècles de son Eglise des hommes apostoliques dont le zèle a servi à étendre dans l'univers le royaume de Jésus-Christ. De

(1) *Dominic.*, t. 1, p. 26.

ce nombre, un des plus célèbres ministres du salut des nations, fut, au seizième siècle, saint François Xavier. Il étoit issu d'une famille noble dans le royaume de Navarre. Il fit ses études à Paris, et il y enseignoit la philosophie dans l'Université, lorsqu'il s'attacha à saint Ignace de Loyola, fondateur de la compagnie de Jésus, dont il devint un des premiers disciples (1). Ayant été choisi par le pape Paul III, pour porter l'Evangile dans les Indes orientales, où les Portugais avoient formé de nouveaux établissements, il s'embarqua à Lisbonne, en 1541, et aborda, après une longue navigation, à Goa, capitale de la domination portugaise en ce pays. L'état déplorable où il y trouva la religion, enflamma son zèle. Comme la vie scandaleuse des chrétiens dans les Indes étoit le plus grand obstacle à la conversion des peuples idolâtres mêlés parmi eux, il commença ses travaux apostoliques par rappeler ces mauvais chrétiens aux principes du christianisme. Pour y réussir, il s'appliqua à former la jeunesse à la vertu. Il passa ensuite à la côte de Pes-

(1) IGNACE avoit donné ce nom à sa nouvelle milice, pour marquer que son dessein étoit de combattre les infidèles, les hérétiques, tous les ennemis de l'Eglise catholique, sous la bannière de Jésus-Christ. Le saint fondateur a laissé à ses disciples deux livres également célèbres, les *Exercices spirituels* (Paris, 1644, in-fol.), traduits dans presque toutes les langues de l'Europe, et ses *Constitutions*, dont la dernière édition est celle de Prague, 1572, 2 vol. petit in-folio.

charie, dont les habitants, qui avoient reçu le baptême, conservoient toujours leurs superstitions et leurs vices. Pour se mettre en état de faire plus de fruit, il étudia la langue malabare, et traduisit en cette langue le Symbole, le Décalogue, l'Oraison dominicale, et enfin tout le Catéchisme. Sa prédication, soutenue par des miracles, produisit des fruits abondants. Encouragé par ses premiers succès, il avança dans les pays voisins, où l'on n'avoit encore aucune connoissance de Jésus-Christ, et en peu de temps il eut la consolation de voir les habitants détruire les temples de leurs idoles, et bâtir des églises à la place de ces temples. L'année suivante, il passa dans le royaume de Travancor, où il baptisa de ses propres mains jusqu'à dix mille idolâtres dans l'espace d'un mois. On bâtit dans ce pays jusqu'à quarante-cinq églises. La réputation du saint se répandit jusqu'aux extrémités des Indes, et de toutes parts on le faisoit prier de venir pour recevoir de lui l'instruction et le baptême. Il se transporta dans l'île de Manar, de là à Cochin, à Méliapour, à Malaca, aux Moluques, et partout il opéra un nombre prodigieux de conversions. Il s'embarqua pour aller au Japon, en apprit la langue, et, en 1549, aborda dans le royaume de Saxuma, puis à Firando. Ayant eu audience du roi, il en obtint la permission d'annoncer l'Evangile. A Bungo, il confondit, dans des conférences publiques, les bonzes

qui, par des motifs d'intérêt, cherchoient partout à le traverser. Enfin, après avoir séjourné près de deux ans et demi dans le Japon, Xavier se sentit pressé du désir de faire connoître Jésus-Christ dans la Chine. Quoique l'entrée de ce vaste empire fût sévèrement interdite à tout étranger, il s'occupa des moyens d'exécuter son dessein. Mille obstacles s'opposoient à son entreprise; rien ne put l'arrêter; et, à force de patience, il vint à bout de passer jusqu'à l'île de Sancian, qui est située près de Macao, sur la côte de la Chine. Dieu ne permit pas que son serviteur allât plus loin. Le saint Apôtre, au moment où il espéroit pénétrer dans la Chine, tomba malade, et après douze jours de langueur, qu'il passa sans aucun secours humain, il mourut à l'âge de quarante-six ans. Il fut béatifié par Paul V, en 1619, et canonisé par Grégoire XV, en 1621.

On a de saint François Xavier cinq livres d'*Epîtres*, un *Catéchisme*, des *Opuscules*. Ces ouvrages respirent le zèle le plus animé, la piété la plus tendre, un jugement sûr et solide.

Salmeron (Alphonse), l'un des premiers disciples de saint Ignace de Loyola, parut avec éclat au concile de Trente, où il assista en qualité de théologien du Saint-Siége. Il mourut à Naples en 1585. Ce jésuite a laissé un nom célèbre par son zèle et ses ouvrages, imprimés en 16 volumes in-fol. Son savoir est étendu, mais mal digéré.

SIMON VIGOR, docteur en théologie, recteur de l'Université, se distingua au même concile. Il mourut archevêque de Narbonne, en 1575. Ses sermons ont été recueillis en 5 volumes.

LE CARDINAL CAÏETAN soutint avec chaleur la cause de la supériorité du pape sur le concile, sous les papes Léon X, Adrien VI, et Clément VII. Il mourut en 1534. Commentaires estimés sur toute l'Ecriture, et la Somme de saint Thomas.

XII. MELCHIOR CANUS, dominicain espagnol, né en 1523, nommé évêque des Canaries en 1552, ne prit point possession de ce siége, et mourut à Tolède en 1560. Provincial de Castille, professeur de théologie à Salamanque, il fut envoyé au concile de Trente sous Paul III. On estime beaucoup son traité publié sous le titre : *Locorum theologicorum libri* XII (Padoue, 1727, in-4°), tant pour les excellentes choses qu'il renferme que pour la manière élégante de les exprimer. On lui reproche seulement d'avoir trop affecté d'imiter les ouvrages de rhétorique d'Aristote, de Cicéron, de Quintilien et des autres écrivains profanes; il fatigue son lecteur par de longues digressions et par une foule de questions étrangères à son sujet.

XIII. LE CARDINAL XIMENÈS, archevêque de To-

lède, a conservé dans la postérité la réputation d'avoir été le plus grand homme et le meilleur citoyen que l'Espagne ait produit. Tel est le portrait que l'histoire en a consacré : « On vit en sa personne un simple particulier faire plus de bien à sa patrie que tous les rois qui avoient gouverné : noble, magnifique, grand, généreux, protecteur de l'innocence, de la vertu et du mérite. Il ne conçut et n'exécuta que des projets utiles à l'humanité. Pendant vingt-deux ans qu'il fut archevêque de Tolède, il employa près de vingt millions pour les besoins de l'état et du peuple. Ximenès fonda l'université d'Alcala, et fit imprimer dans cette ville la *Bible polyglotte*, qui a servi de modèle à tant d'autres. L'impression en fut commencée en 1514 et achevée en 1517. Il fit encore imprimer le Missel et le Bréviaire mozarabe. Fléchier a publié sa vie en françois ; elle est digne du grand homme dont elle présente le tableau. Ximenès mourut en 1517. (*Dictionn. de Feller*, à son article.)

XIV. VIVÈS (Jean-Louis), né à Valence en 1492, vint faire ses études à Paris, et fut appelé à Louvain pour y professer les belles-lettres. Il combattit avec succès la méthode des scolastiques. Sa réputation l'avoit devancé en Angleterre, où il se trouva chargé d'apprendre le latin à la princesse Marie, fille du roi Henri VIII. Il se brouilla avec le monarque à

l'occasion de son divorce. Il a publié grand nombre d'ouvrages recueillis en 2 vol. in-fol. (Bâle, 1555), sur des matières diverses (1). On estime singulièrement son grand traité *De la Corruption et de la Décadence des arts et des sciences*, un traité *De la Vérité de la religion chrétienne*, et un savant *Commentaire sur les livres de la Cité de Dieu de saint Augustin*, dont les docteurs de Louvain ont censuré avec raison quelques endroits. Budée, Erasme et Vivès furent appelés les triumvirs de la république des lettres.

XV. Erasme, le plus bel esprit et le savant le plus universel de son siècle. Né à Rotterdam en 1467, il mourut à Bâle, en 1536, âgé de soixante-neuf ans. C'est à lui principalement qu'on doit la renaissance des belles-lettres, les premières éditions de plusieurs pères de l'Eglise, la saine critique (2). Il ranima les illustres morts de l'antiquité, et inspira le goût de leurs écrits à son siècle; il avoit formé son style sur eux; le sien est pur, élégant, aisé. Les papes Léon X, Paul III et Clément VII l'honorèrent

(1) *Vir in omni disciplinarum genere exercitatissimus* (dit Paul Jove), *et de bonis litteris optime meritus*.

(2) Richard-Simon est loin de partager la haute opinion qu'on s'est faite de ce savant. « Erasme, dit-il, ne fut point le restaurateur des lettres; elles l'étoient avant lui. Ses éditions des Pères sont remplies de fautes, etc. » (Voyez sa *Critique de Dupin*, tom. 1, pag. 581, 587, et le Mémoire pour et contre Erasme, dans les *Mémoires de littérature* de Saint-Hyacinthe, pag. 336 et suiv.

d'une estime particulière. Henri VIII d'Angleterre lui écrivit de sa propre main pour se l'attacher. Les rois François Ier, Ferdinand de Hongrie, Sigismond de Pologne, d'autres princes essayèrent de l'attirer à leur cour. Erasme préféroit son indépendance à toutes les faveurs de la fortune. Luther eût bien voulu l'engager dans son parti; Erasme, prévenu d'abord en faveur des réformateurs, se dégoûta d'eux aussitôt qu'il les eut mieux connus. On lui a reproché, non sans fondement, une trop grande liberté sur les matières de religion : *Damnatus in plerisque, suspectus in multis, caute legendus in omnibus*. Ses œuvres ont été recueillies à Bâle, par Froben, son ami, en 9 vol. in-fol. Nous avons sa vie en françois, par M. de Burigni.

XVI. Jean Eckius, de Souabe, né en 1486, docteur en théologie, professeur dans l'université d'Ingolstad, l'un des premiers qui écrivirent contre le luthéranisme. Il combattit avec force Carlostad, Mélanchton, et les autres chefs des protestants d'Allemagne.

Parmi les défenseurs des anciennes traditions, la reconnoissance publique doit des hommages particuliers aux savants travaux de Stanislas Hosius, de Jacques Hoschrat, dominicain, professeur de théologie; de Josse Clichtoue, docteur de la maison de Navarre, chanoine de Chartres (celui-ci

joignoit le talent de la prédication au mérite de la controverse); du célèbre Thomas Morus, chancelier d'Angleterre; de Fischer, évêque de Rochester; de Jean Cochlée, d'Augustin Steuchus dont les ouvrages, profondément médités par le cardinal Duperron, par Bellarmin et notre grand Bossuet, ont vengé l'Eglise catholique des calomnies de ses adversaires.

XVII. Corneille Mussi, ou de Muys (en latin *Mussus*), évêque de Bitonte au royaume de Naples, fut chargé de prononcer le discours d'ouverture du concile de Trente, en 1546. « Comparez, dit M. le cardinal Maury, ce discours avec celui de Bossuet: pour l'ouverture de l'assemblée du clergé de 1681, vous croirez qu'il y eut entre l'évêque de Bitonte et l'évêque de Meaux le même intervalle qui s'écoula depuis l'expulsion de Tarquin jusqu'au règne d'Auguste. La différence n'est cependant guère que d'un siècle; mais ces deux époques, si voisines l'une de l'autre, sont éloignées de toute la distance qui sépare la barbarie la plus grossière du goût le plus épuré. J'ai eu, ajoute notre cardinal français, la curiosité de lire, dans l'édition du concile de Trente faite à Louvain en 1567, tous les sermons qui furent prononcés au commencement de chaque session, en présence de cette assemblée, la plus savante et la plus célèbre qui ait jamais illustré les fastes de

l'Eglise. On y voit aussi quelques oraisons funèbres, et plus de trente autres discours qui furent prêchés par des évêques, par des docteurs de la faculté de Paris, ou par des moines. Celui de l'évêque de Bitonte est le seul qui ait conservé quelque réputation; et comme il est incomparablement le meilleur de la collection, c'est sur cette pièce qu'on peut juger de l'éloquence du seizième siècle. Ce sermon brille de loin à loin de quelques éclairs de beautés oratoires au milieu d'une épaisse fumée; mais il est écrit sans ordre et sans goût, et il offre quelquefois un mélange indécent de l'Ecriture sainte et de la mythologie. L'évêque de Bitonte dit que la nature nous a donné deux mains, deux yeux et deux pieds, afin que l'homme soit l'abrégé d'un concile, en se servant à la fois de tous ses membres, parce qu'une main allège l'autre(1), et que le pied soutient l'autre pied. On citeroit de ce discours vingt pages de même style, de la même couleur et du même genre d'esprit (2). »

L'auteur y prend pour texte ces paroles de saint Paul : *Réjouissez-vous dans le Seigneur*, et celles-ci : *Voici le temps favorable ; voici le jour du salut*, qu'il applique à la circonstance présente. Nécessité d'assembler le concile, pour ranimer la piété pres-

(1) *Nam et manus manum lavat.* M. le cardinal traduit : Une main en lave une autre; c'est une inadvertance palpable.

(2) *Essai sur l'éloq. de la chaire*, tom. 1, pag. 127—129.

que anéantie par l'absence de ces saintes assemblées; fruits que l'Eglise avoit recueillis des anciens conciles, par les symboles que l'on y avoit dressés, à savoir, la réfutation des hérésies, la réforme des mœurs, la réunion des nations chrétiennes, les guerres saintes ordonnées et exécutées contre les infidèles, l'autorité de l'Eglise romaine vengée et soutenue contre les princes qui s'en étoient déclarés les ennemis. Eloge du pape, de l'empereur et des légats. « Ouvrir les portes du concile, c'étoit donc ouvrir les portes du ciel, d'où doit descendre une fontaine d'eau vive. Tous les cœurs doivent s'ouvrir pour la recevoir; autrement l'Esprit Saint saura bien ouvrir les bouches, comme autrefois celles de Balaam et de Caïphe, pour empêcher l'Eglise d'errer. » Il compare le concile au cheval de Troye, apostrophe les bois et les forêts, invite les chevreuils et les cerfs à bondir d'allégresse, etc. (1).

xviii. Le cardinal Pierre Bembo. Ce fut lui qui le premier introduisit dans la littérature de son pays le goût et les vrais ornements de l'éloquence. Mais ses admirateurs eux-mêmes lui reprochent la longueur et l'embarras de ses périodes (2). Des critiques plus sévères blâment avec raison l'abus qu'il a fait,

(1) Pallavic., *Hist. du concile de Trente*, liv. v, chap. xviii; Labbe, tom. xiv; Fleury, liv. cxlii.

(2) Andrès, *Dell' origine, progressi*, etc. tom. iii, pag. 152.

tant dans ses vers que dans sa prose, des images mythologiques. Il met dans la bouche du père des chrétiens des expressions qui n'auroient convenu que dans celle d'un prêtre de Rome idolâtre. Par un pédantisme indécent, il fait dire au pape annonçant sa promotion aux rois et aux princes, qu'il avoit été créé pontife par les décrets des dieux immortels. Il appeloit Jésus-Christ un héros, et la sainte Vierge une déesse, *dea lauretana*. On a de lui des harangues, où l'on trouve de la politesse, mais sans élévation.

XIX. LE CARDINAL SADOLET, né à Modène, en 1478, d'un professeur en droit à Ferrare, eut son père pour précepteur. Après avoir appris sous lui le grec et le latin, il étudia en philosophie sous Nicolas Léonicène. Pour multiplier ses connoissances, il se rendit à Rome, où le cardinal Olivier Caraffa, protecteur des gens de lettres, le prit chez lui. Léon X, non moins ardent à rechercher le mérite qu'à l'employer, le choisit pour son secrétaire. Sa plume élégante et facile se prêtoit à toutes les matières : théologie, philosophie, éloquence, poésie. Il joignoit à un rare savoir, une modération et une modestie plus rares encore; il fallut que Léon X usât de toute son autorité pour lui faire accepter l'évêché de Carpentras. Après la mort de ce pontife, il se rendit dans son diocèse, où il partagea

son temps entre les travaux de l'épiscopat et les plaisirs de la littérature. Clément VII le rappela à Rome, mais Sadolet ne s'y rendit qu'à condition qu'il retourneroit dans son évêché au bout de trois ans. Il y retourna en effet; mais Paul III le fit revenir bientôt à Rome, et l'envoya nonce en France, pour engager François Ier à faire la paix avec Charles-Quint. Le monarque français goûta beaucoup les charmes de son esprit, et le pontife romain, non moins satisfait de la négociation, l'honora de la pourpre, en 1536. Cet illustre cardinal mourut à Rome en 1547, à soixante-onze ans, également regretté des catholiques et des protestants. Il s'attacha dans sa jeunesse à la poésie latine avec un succès peu commun; mais il y renonça entièrement sur la fin de ses jours. Son style en vers et en prose respire l'élégance et la pureté des anciens écrivains romains. Il s'étoit formé sur Cicéron; on pourroit même lui reprocher de s'être trop attaché à l'imiter. De tous ceux qui ont fait revivre dans le quinzième siècle la belle latinité, il est celui qui a le mieux réussi. Ses ouvrages ont été recueillis à Vérone, en 3 vol. in-4°. Les principaux écrits de ce recueil sont divers discours, dont tout le mérite est dans le style; dix-sept livres d'Epîtres, une interprétation des Psaumes et des Epîtres de saint Paul, et d'autres ouvrages de théologie, composés avec plus de politesse que de profondeur; plusieurs poèmes.

L'auteur y copie quelquefois les phrases de Virgile, ainsi que dans sa prose celles de Cicéron; mais à travers cette imitation, il laisse échapper des traits d'esprit qui lui sont propres. (*Dictionn. de Feller.*)

XX. MURET (Marc-Antoine), né en 1526, mort en 1585. On a de lui un panégyrique du roi Charles IX, des discours ou homélies en latin, des hymnes sacrés. Cet auteur a joui d'une grande réputation parmi les justes appréciateurs de la bonne latinité. Il imite heureusement le tour d'expression, le nombre et l'abondance quelquefois verbeuse de Cicéron, qu'il s'étoit proposé pour modèle; mais il n'en a ni la force, ni l'éloquence, ni la richesse de ses pensées. Ses vers respirent le même goût de latinité que sa prose, mais ils manquent d'invention, et souvent de naturel; et sont loin d'égaler ceux des Commire et des Rollin, moins encore de Santeuil et de Sarbievius.

XXI. PRÉDICATEURS ITALIENS.

Les grands écrivains à qui la Toscane et l'Italie durent une langue nouvelle, une poésie plus harmonieuse, et une littérature plus châtiée, n'avancèrent pas les progrès de l'éloquence religieuse. Brunetto Latini, le Dante, Pétrarque, Léonard Arétino, le Pogge, Philelphe, les vrais restaurateurs de la

littérature italienne, bornèrent en général leurs études aux lettres profanes. Leur place est parmi les grammairiens, plutôt que parmi nos écrivains ecclésiastiques. Ils enrichissoient la science par la découverte et la traduction des trésors de l'antiquité; on songeoit plus à les reproduire qu'à les imiter. On ne voyoit dans les saints Pères que des écrivains, et non pas des orateurs. Le fanatisme de l'érudition avoit remplacé celui de la scolastique. L'histoire littéraire des quatorzième, quinzieme et seizième siècles nous montre une multitude innombrable de harangues, dont les auteurs se gratifient réciproquement des noms de Cicéron et de Démosthène; vous n'en citeriez pas une qui retrace la belle manière de saint Basile et de saint Jean Chrysostôme. Dénina, Condillac, le savant et judicieux auteur à qui nous devons l'intéressante *Histoire de la littérature ancienne et moderne*, publiée à Rome dans le commencement de ce siècle, ont recherché les causes de cette différence; nous renvoyons à leurs ouvrages. Jean de La Casa, né à Florence en 1503, archevêque de Bénévent, et secrétaire d'état sous le pape Paul IV, étoit né avec les dispositions les plus heureuses pour l'éloquence; il les négligea pour des compositions de pur agrément. Sperone Speroni de Padoue mérita la réputation d'être un savant universel. Ses *Dialogues de morale* et ses *Discours* ont encore de la célébrité; il a de la soli-

dité et de l'ordre dans les pensées, ne manque ni de noblesse, ni de pureté dans le style ; plus simple et plus naturel que La Casa, il n'en a pas le mouvement, la chaleur et la force. Albert Lollio a joui dans le même siècle de quelque renommée ; son nom seul lui a survécu. On y distingue aussi Léonard Salviati, Claude Tolomei, Pierre Segui, Bernard Davanzati, Scipion Amirato, quelques autres, dont les discours furent vantés par leurs contemporains pour la pureté, l'élégance et l'agrément du langage; mais c'est précisément cette pureté trop affectée, ce sont ces ornements et ces fleurs d'élocution trop artistement semées, la rondeur recherchée des périodes, et particulièrement la stérilité des sujets, qui ôtent à leurs harangues la force, la véhémence et la chaleur qui caractérisent la véritable éloquence. Machiavel a mérité d'être comparé à Salluste, à Tacite, à Thucydide ; plein de force et de gravité, fécond en réflexions profondes, il a ce style concis et serré, propre aux génies qui voient tout d'un coup d'œil. Mais nous ne le comptons point parmi nos écrivains ecclésiastiques, non plus que Guichardin, Paul Jove, Davila, Bentivoglio, tous l'honneur immortel de leur pays. C'est le propre de cette nation, d'être beaucoup plus frappée et subjuguée par l'imagination et l'harmonie, que par le raisonnement et le sentiment. Ses orateurs s'attachent surtout à donner des émotions vives, à

présenter des tableaux variés et touchants; la partie descriptive domine dans leurs compositions; ce sont des poëtes en prose. Granelli, Belli, Tornielli, ont conservé quelque renommée dans ce genre. De tous les prédicateurs que l'Italie ait produits, Segneri nous paroît être le seul qui puisse soutenir le parallèle avec ceux de la France.

XXII. SEGNERI (Paul), né en 1624, de la compagnie de Jésus, y brilla par la sainteté de ses mœurs, et par le succès de ses prédications. Il joignit à l'emploi de prédicateur celui de missionnaire, et il remplit l'un et l'autre avec un zèle apostolique pendant vingt-sept ans. On le regarde comme le Massillon de l'Italie.

Voici le jugement qu'en porte un écrivain moderne :

« Peu d'orateurs peuvent lui être comparés pour la fécondité des idées et la pureté du style. Rempli de l'Ecriture et des saints Pères, riche de toute espèce d'érudition sacrée et profane, il répand l'instruction dans ses discours, et on peut même l'accuser d'une excessive prodigalité. Mais on n'y sent jamais la disette et la gêne; on n'imagine rien au-delà de chacun de ses discours, où il semble toujours épuiser la matière. Son élocution est noble et élégante, forte et pathétique; chaque terme paroît le plus propre, chaque phrase la plus expressive,

chaque période de la plus juste mesure; les expressions sont toujours convenables, les figures bien maniées, et tous les ornements du discours employés avec beaucoup d'art et de goût. S'il fait une narration, il peint chaque objet avec les couleurs les plus vives et les plus naturelles; s'il excite une passion, il la maîtrise, et la conduit où il lui plaît; s'il amplifie une pensée, il la met dans le plus grand jour, sans déparer son style par la recherche et l'affectation (1). »

Nous croyons devoir modifier cet éloge par les réflexions suivantes :

Segneri avoit reçu les dons les plus précieux de la nature, et les perfectionna par l'étude et le travail. Il ne lui a manqué que de naître dans des temps plus heureux, pour égaler les orateurs qui ont illustré la chaire françoise. Mais le goût étoit trop corrompu en Italie au dix-septième siècle, pour que Segneri pût entièrement réformer l'éloquence sacrée, et lui donner toute la perfection dont elle étoit susceptible. Il est vrai qu'il ne recherche point les subtilités, les jeux de mots, les saillies singulières, comme la plupart de ses contemporains; mais il ne sait pas toujours éviter l'apparence de ces défauts. Quelquefois il semble s'être laissé en-

(1) M. Ferri, *De l'éloquence et des orateurs anciens et modernes*, pag. 395. (Paris, 1789.)

traîner par le goût général de son siècle, et se permet des pensées qui ne sont point convenables à la dignité de l'éloquence sacrée. Il ne se joue point du texte de l'Ecriture par de fausses applications ; il ne fait point un usage profane de l'autorité des saints Pères; mais il multiplie trop les citations, dont l'excessive longueur ralentit souvent la marche du discours et y jette de la froideur. Son esprit, naturellement juste et solide, n'aime point les paradoxes, les subtilités plus fausses qu'ingénieuses, qui étoient alors en usage; mais ses preuves ne sont pas toujours fondées et concluantes, et quelquefois elles portent sur des faits équivoques, ou fabuleux. L'usage de la fable ne convient pas dans la chaire de vérité; mais quand même il n'y seroit pas déplacé, on pourroit reprocher à Segneri de s'en être servi trop souvent. Sa féconde érudition ne lui permet pas de se contenter d'un seul fait historique, d'une seule comparaison prise des sciences naturelles ; il en accumule plusieurs, et rarement il sait observer une juste mesure. On ne peut assez regretter que Segneri, à l'esprit, au savoir et à l'éloquence, n'ait pas joint un goût plus sûr et un jugement plus sévère : qualités rares de son temps, et sans lesquelles aucun ouvrage ne peut être parfait. Malgré ces défauts, Segneri est un très grand écrivain ; et mérite, à bien des égards, de servir de modèle à ceux qui suivent la même carrière.

Ses sermons auroient du succès dans notre langue, s'ils étoient traduits avec goût et avec intelligence, je veux dire abrégés, et réduits à ce qu'on y trouve d'excellent (1). Tous ses ouvrages ont été réunis après sa mort, dans un recueil en 3 vol. in-fol. Son excellent ouvrage, intitulé *Le chrétien instruit dans sa loi*, traduit en latin (Augsbourg, 1720) et en français, par le P. Leau (Lyon, 1713, 7 vol. in-12), a été proclamé avec raison par l'académie de la Crusca, tribunal suprême de l'harmonieux et riche dialecte toscan, parmi le petit nombre de livres italiens écrits avec une irréprochable pureté de langage. Ses sermons n'ont pas obtenu le même honneur. Muratori a donné sa Vie en italien (Modène, in-8°). Sa *Pratique des devoirs des curés* est un ouvrage important, plein d'onction, de zèle et de lumière; il a été traduit en françois par le P. Buffier. Parmi les sermons, on vante particulièrement ceux qui traitent du purgatoire et du pardon des ennemis. Mais son vrai chef-d'œuvre est le *Panégyrique de saint Etienne*, qu'il fonde sur un aperçu également neuf et fécond, en développant dans une péroraison éloquente toute la gloire qui le distingue comme premier martyr du christianisme. Nos grands maîtres ont traité le même sujet,

(1) On peut consulter M. le cardinal Maury, *Essai sur l'éloquence de la chaire*, t. II, pag. 189; Sabatier, *Les Trois Siècles de la littérat.*, à son article; Andres, *Dell' origine*, etc., tom. III, pag. 104.

mais avec moins de profondeur et d'éclat que Segneri.

Cet illustre prédicateur n'a point trouvé parmi ses compatriotes d'émules dignes de lui. Giacco, Liguori, Vanalesti, Magliavana, Manfredi, plusieurs autres, qui eurent dans le temps une grande réputation, sont tombés dans l'oubli. Venini et Casini, plus connu sous le nom de *Jean François d'Arezzo*, sont les seuls qui me paroissent en droit de balancer sa supériorité. Trento, Chiribiri, Turchi (1) et Vio, plus rapprochés de nos jours, ont des pages éloquentes; mais vous y chercheriez vainement la vigueur soutenue de conception, ou le charme ravissant de l'onction qui caractérisent éminemment les chefs-d'œuvre de nos grands orateurs français du dix-septième siècle.

XXIII. Prédicateurs espagnols.

Dès le treizième siècle, la littérature espagnole avoit commencé à prendre l'essor, sous l'influence du roi Alphonse X. Boscan, Hurtado de Mendoza, Garcilasso, Errera, Léon, Fernand del Pulgar, Antoine de Solis, Michel Cervantes, Mariana, fixèrent la langue, par des ouvrages que l'on regarde

(1) Nous avons parlé de ces deux derniers dans le cours de cet ouvrage. (*Biblioth. choisie*, tom. IX, pag. 298, et tom. XVIII, pag. 315 (notes).

encore comme des modèles de style. ANTOINE DE GUEVARA, nourri de l'étude des anciens, historiographe et prédicateur de Charles-Quint, évêque de Mondonedo, s'éleva jusqu'à la plus majestueuse éloquence. On s'empressa de le traduire chez les nations les plus célèbres de l'Europe (1). FERNAND PEREZ D'OLIVA parut réunir les talents de Guevara à plus d'art et de goût. JEAN D'AVILA, l'Apôtre de l'Andalousie, entraîna son siècle par la force de son éloquence. Il exerça le ministère de la prédication avec tant de zèle, qu'il opéra des conversions sans nombre. François de Borgia et Jean de Dieu lui durent la leur. Sainte Thérèse lui fut aussi redevable d'avoir décidé sa vocation. « On peut le regarder, dit un agiographe, comme le père de tant de saints qui parurent en Espagne dans le seizième siècle. Il mérita, par sa doctrine, par son zèle et par ses hautes vertus, d'être l'édification, le soutien et l'oracle de l'Eglise. C'étoit un génie universel, un directeur éclairé, un prédicateur célèbre, un homme révéré de toute l'Espagne, connu de tout l'univers chrétien, un homme, enfin, dont la réputation étoit parvenue à un point que les princes se soumettoient à ses décisions, et que les savants lui demandoient le secours de ses lumières (2). »

(1) Andres, *Dell' origine*, etc., tom. III, pag. 107.

(2) *Dictionn. de Feller*, à son article; Andres, pag. 107.

Ses *OEuvres spirituelles* ont été traduites en français par Arnaud d'Andilly. Il mourut en 1569.

XXIV. Sainte Thérèse. On a dit de cette illustre sainte que les Anges parleroient son langage, s'ils vouloient se faire entendre en espagnol. Elle réunissoit au plus haut degré tous les moyens de persuasion : le don de la parole et le talent d'écrire. Nous avons en français la plupart de ses ouvrages, traduits par Arnaud d'Andilly, Chanut, D. La Taste, et la mère Thérèse de Saint-Joseph (Mlle de Maupeou). On lira avec intérêt l'histoire de sa Vie par l'abbé Boucher, curé de Saint-Merry, bien supérieure à celle de l'abbé de Villefore.

XXV. Rodriguez (Alphonse), célèbre dans tout le monde chrétien, par son traité *de la perfection chrétienne*, ouvrage profond, qui décèle un homme supérieurement versé dans la connoissance du cœur humain et des moyens de l'épurer, de le sanctifier et de le rendre digne de son auteur. Rodriguez y fait un admirable usage de l'Ecriture et des Pères; et c'est ce qui donne à son ouvrage un ton d'autorité et d'onction qu'on trouve dans peu de livres spirituels au même degré (1). Bossuet ne composoit guère de

(1) Ce traité a été traduit en français par les solitaires de Port-Royal, en 2 vol. in-4°; et par l'abbé Régnier Desmarets, 3 vol. in-4°, et 6 vol. in-12.

discours sans avoir lu un chapitre de cet ouvrage excellent dans son genre, et rempli d'une véritable éloquence. Il seroit encore plus parfait si l'écrivain ne l'eût mêlé de plusieurs histoires qui ne paroissent pas vraisemblables. Rodriguez mourut à Séville, en 1616, à quatre-vingt-dix ans.

Louis Dupont, jésuite, mort à Valladolid sa patrie, en 1624. Un des meilleurs maîtres de la vie spirituelle. Ses *Méditations* sont pleines d'onction et d'instruction.

Ribadéneira. Ce jésuite célèbre, l'un de ceux qui aient le plus contribué à l'agrandissement de sa compagnie, est compté parmi les bons historiens et les orateurs les plus distingués de l'Espagne. Il étoit savant, mais peu critique. Ses traités philosophiques du *Prince et des Tribulations* respirent une véritable éloquence. On sent à chaque page que l'auteur s'étoit formé à la lecture de l'orateur romain, et il est peu d'écrivains qui aient su l'imiter aussi heureusement. Ribadéneira, né à Tolède en 1540, mourut à Madrid en 1611.

Barthélemi de las casas a rendu son nom immortel, par son éloquente défense des Indiens, présentée au conseil royal de Castille.

XXVI. GRENADE (Louis de), dominicain, né l'an 1504, en Espagne, dans la ville de ce nom, le plus célèbre des prédicateurs de son pays, fut l'ami et l'élève de Jean d'Avila. Grenade jouit, dans le fond de sa cellule, d'une gloire que peu d'hommes de son temps purent acquérir, en se dérobant aux grandeurs humaines. La reine Catherine, sœur de Charles-Quint, voulut le placer sur le siége de Brague, mais il le refusa, et y fit nommer à sa place dom Barthélemi-des-Martyrs(1). Ses ouvrages sont très recherchés. Les principaux sont : 1° *La Guide des pécheurs;* 2° *Le Mémorial de la vie chrétienne ;* 3° un *Catéchisme*, 4 vol. ; 4° un *Traité de l'oraison ;* 5° un *Traité du devoir des évêques ;* 6° une *Rhétorique* à l'usage des prédicateurs ; 7° des *Sermons latins*, 6 vol. in-8°. Ses écrits ont été célébrés par saint Charles Borromée, qui y puisoit les instructions qu'il faisoit à son peuple ; et par saint François de Sales, qui ne se lassoit pas de les étudier. Ils ont été traduits chez tous les peuples catholiques. Mais d'après ces froides versions, comment soupçonner que les ouvrages de ce dominicain sont des chefs-

(1) D. BARTHÉLEMI-DES-MARTYRS, dominicain, parut avec éclat au concile de Trente. Il y parla en Apôtre, et vécut de même. On a de ce saint archevêque un livre intitulé : *Stimulus pastorum*, et plusieurs autres ouvrages de piété, recueillis à Rome en 2 vol. in-fol., 1744. On y trouve d'excellentes règles pour la vie des pasteurs et des simples fidèles. (*Dictionn. de Feller*.)

d'œuvre d'éloquence et de raisonnement? Se croyant appelé par le ciel à aplanir aux hommes les voies du salut, et, pénétré dès l'enfance de la grandeur de cette mission, il étudia avec soin les beaux modèles de l'antiquité, et se remplit de leur beauté, qu'il sentit mieux qu'un autre, parce qu'il avoit le génie qui les fait deviner. *La Guide des pécheurs* est un des plus beaux présents qui aient été faits à la religion; et l'on citeroit difficilement des productions modernes où il y ait plus de chaleur, d'onction, en un mot de tout ce qui constitue la véritable éloquence, qu'il n'y en a dans ce livre, auquel il ne manque que d'être lu dans l'original pour être admiré. Ses sermons ne sont pas inférieurs à ses autres ouvrages. Ce célèbre prédicateur, qu'on a appelé le Cicéron de l'Espagne, mourut le 31 décembre 1588, âgé de quatre-vingt-quatre ans, laissant une égale réputation de science et de sainteté.

XXVII. GRACIEN (Balthazar). Après les hommes célèbres dont nous venons de parler, la littérature espagnole subit une révolution sensible. La corruption du goût y devint générale. Un faux enthousiasme s'empara de tous les esprits. Les écrivains qui s'abandonnèrent davantage à l'enflure, aux jeux de mots, aux subtilités, furent ceux qui eurent le plus de vogue. Balthazar Gracien, en cherchant toujours

l'énergique et le sublime ne fut qu'outré et diffus. Il étoit jésuite, et se distingua également dans sa société par ses sermons et par ses écrits. Il mourut à Tarragone, en 1658.

Un écrivain de la même compagnie essaya de combattre ce mauvais goût, par la composition d'une satire, qui eut le plus grand succès. Un roman avoit guéri les Espagnols de la manie chevaleresque; et c'est aussi un roman qui leur a fait sentir le ridicule de ces déclamations (1).

(1) L'auteur de ce singulier ouvrage fut le P. Isla. Il est intitulé : *Vida de Fray Gerundio de Campazas*, et fut publié à Madrid en 3 vol. in-12. Le frère Gerundio, héros du roman, est fils d'un riche laboureur de Campazas, grand ami des moines, et surtout de leurs prédications. Le laboureur, voulant consacrer son fils au cloître, lui fait donner une éducation conforme aux idées qu'il a reçues de ces hommes qu'il admiroit. Cette éducation absurde, et la fausse méthode d'enseignement, que Gerundio adopte dans la suite, d'après les mauvais exemples et les mauvais conseils, le placent enfin au rang des prédicateurs à la mode. C'est alors que l'auteur fait sentir, de la manière la plus plaisante, et en même temps la plus instructive, tout le ridicule qu'il s'est proposé de combattre. Ce livre, amusant d'un bout à l'autre, où les caractères sont tracés de main de maître, et qui est toujours pétillant d'esprit, ne brille pas moins par l'érudition que l'auteur sait placer très à propos dans la bouche d'un des supérieurs de frère Gerundio, qui cherche en vain à le retirer du chemin où l'égare son ignorance. (*Dictionn. de Feller.*)

XXVIII. Prédicateurs anglais, et autres.

« L'éloquence de la chaire, qui étoit, dit M. de » Voltaire, très grossière à Londres avant Charles II, » se forma tout d'un coup. L'évêque Burnet avoue, » dans ses *Mémoires*, que ce fut en imitant les » Français. Peut-être ont-ils surpassé leurs maî» tres. » Cette étrange assertion, relevée par M. le cardinal Maury, avec autant de justesse que de vigueur et d'éclat dans la discussion (1), ne prouve autre chose, sinon que l'éloquence sacrée est pour l'Angleterre un fruit étranger. Le peu de cas que les orateurs de la chaire ont fait de l'art de la déclamation, leur manière de débiter, calme et froide, l'habitude de lire leurs discours, d'autres causes plus profondes encore, ont dû influer sur le caractère de leur talent. De là vient qu'ils se permettent rarement les grands mouvements, les figures fortes et énergiques; de là le ton de dissertation qui règne le plus souvent dans leurs compositions oratoires.

XXIX. Jérémie Taylor s'y montre plus érudit qu'orateur. Il avoit eu beaucoup à souffrir pour la cause de Charles Ier, auquel il a toujours été fidèle. A l'avènement de Charles II à la couronne, il fut fait évêque de Connor en Irlande.

(1) *Essai sur l'éloquence de la chaire*, tom. III, pag. 91.

XXX. Barrow (Isaac), contemporain du précédent, avoit reçu de plus heureuses dispositions pour l'éloquence. Il les sacrifia à l'étude des mathématiques. Son plus beau titre à la renommée est d'avoir été le maître de Newton. Tillotson a donné l'édition de ses œuvres en 4 vol.

XXXI. Tillotson fut doyen de Cantorbéry, puis de Saint-Paul, et, en 1691, archevêque de Cantorbéry. Il mourut à Lambetz en 1694. Ses sermons ont été traduits en français par Barbeyrac. Il y est plus théologien que moraliste, et n'a guère traité que des sujets de controverse. Ce prédicateur n'emploie que les formules languissantes du syllogisme ou de la dissertation, et ne connoît qu'une méthode sèche et monotone. « Je ne trouve point, dit le cardinal Maury, de mouvements oratoires dans ses discours, point de grandes idées, point de traits sublimes; ordinairement il fait une division de chaque paragraphe, et il y a trente ou quarante subdivisions dans chacun de ses sermons. Ses détails sont arides, subtils, et souvent ils manquent de noblesse. Enfin Tillotson est tellement étranger à l'art de l'éloquence, qu'il ne fait presque jamais ni exorde ni péroraison. A chacun de ses discours, on aperçoit le fanatisme d'un protestant qui veut plaire à la populace. A la fin de son sermon *sur l'amour du prochain*, il fait une espèce de récapitulation, pour appliquer la

morale de son sujet à l'Eglise romaine. Qui ne croiroit qu'une matière si touchante va lui inspirer un sentiment tendre et même généreux? Voici pourtant ce qu'il conclut, après avoir prouvé longuement la nécessité d'aimer tous les hommes : « Toutes » les fois que nous parlons de la charité et de l'obli» gation de s'aimer les uns les autres, nous ne sau» rions nous empêcher de penser à l'Eglise ro» maine; mais elle doit se présenter à notre esprit, » particulièrement aujourd'hui, qu'elle vient de nous » découvrir tout fraîchement, et d'une manière » authentique, les sentiments où elle est à notre » égard, par le complot charitable qu'elle tramoit » contre nous (prétendue conspiration de 1678), » complot qui est tel, qu'il doit faire bourdonner » les oreilles de tous ceux qui l'entendront raconter, » décrier éternellement le papisme, et le faire re» garder avec horreur et exécration jusqu'à la fin » du monde. » Quel style! quels sentiments! quelle bonne foi! quelle logique!

Au jugement des Anglais eux-mêmes, les autres prédicateurs venus après Tillotson ne tiennent qu'un rang inférieur. *Sarp, Robert South,* ne pouvoient intéresser leurs auditoires que par la liberté souvent séditieuse de leurs discours. *Alterbury* est plus vanté pour ses lettres que pour ses sermons. *Clarcke* n'a qu'un genre de mérite, c'est celui de l'argumentation. *Sherlock* est plus animé, plus élé-

gant, plus concis. On peut voir, dans l'*Essai sur l'éloquence de la chaire*, par le cardinal Maury, le jugement qu'il porte des principaux prédicateurs de cette nation; et l'on conclura avec lui, que la morale attend encore en Angleterre un orateur qui sache l'allier à l'éloquence (1).

L'ALLEMAGNE ne nous offre encore aucun nom connu dans la carrière de l'éloquence sacrée. « La Suisse et le Nord en général manquent de quelqu'un de ces moyens qui conduisent l'éloquence à sa perfection, ou d'un ciel assez serein, ou d'un rapport plus fréquent et plus intime entre les hommes : trop isolés les uns des autres, leurs idées doivent être plus sauvages et plus sombres, leurs mouvements plus rudes et moins réguliers (2). »

(1) Tom. II, pag. 93. Ce qu'il justifie par des réflexions pleines de goût et de sagesse sur la manière de *Blair*, que le philosophisme moderne a osé comparer à notre Massillon, comme Voltaire avoit eu la mauvaise foi de préférer Tillotson à Bourdaloue.

(2) L'abbé de Besplas, *Essai sur l'éloq. de la chaire*, pag. 12.

Cependant cet écrivain paroît revenir de ce jugement, dans une note qui se lit à la page suivante : « L'éloquence paroît, dit-il, aujourd'hui revivre dans les Eglises protestantes d'Allemagne. Sur les traces de Mosheim, qui a ouvert la carrière, on voit marcher le célèbre professeur de Brunswich, l'abbé Jérusalem, Cramer, Spaling à Berlin, Schund, Muller, Munter, etc. Ainsi cette nation se montre capable d'atteindre à toute sorte de gloire, et ses orateurs sacrés semblent vouloir lui assurer la même célébrité dans la chaire, qu'elle s'est acquise dans les lettres par le moyen d'un Klopstock, d'un Haller, d'un Keller, d'un Rabener. »

PRÉDICATEURS FRANÇAIS.

XXXII. MAILLARD (Olivier), franciscain, docteur en théologie de la faculté de Paris, prédicateur fameux, mort à Toulouse en 1502. Ses sermons latins ont été imprimés à Paris, en 3 vol. in-8°. Ils sont remplis de plates bouffonneries et de traits ridicules, dont la satire a depuis fait justice. La pièce la plus originale de ce prédicateur est son sermon, prêché à Bruges le cinquième dimanche de Carême, en 1500, imprimé sans date, in-4°, où sont marqués en marge par des *hem! hem!* les endroits où l'orateur s'étoit arrêté pour tousser. Il avoit lui-même fait imprimer ses sermons à Lyon, en 1499.

XXXIII. MENOT (Michel), cordelier, mort en 1518, n'est aujourd'hui connu que par les traits de la satire. Ses sermons ont été imprimés. Mélange barbare du sérieux et du comique, du burlesque et du sacré, des bouffonneries les plus plates et des plus sublimes vérités de l'Evangile. C'est Jésus-Christ revêtu de lambeaux de pourpre exposé à la dérision.

XXXIV. BARLET ou BARLETTA (Gabriel), religieux dominicain du quinzième siècle, se fit un si grand nom par ses sermons, qu'on disoit, par manière de proverbe : *Nescit prædicare, qui nescit barlettare.*

Cependant ces sermons, tels qu'ils ont été donnés au public, sont si ridicules et si burlesques, le sacré s'y trouve mêlé si indignement avec le profane, la bizarrerie enfin est si révoltante, que les savants doutent avec raison si le prédicateur dominicain a pu débiter en chaire tant de sottises; et il est apparent, comme l'a écrit Léandre Alberti, qu'un mauvais harangueur aura publié ces sermons sous le nom de Barletta, pour leur donner de la vogue. On en a fait plus de vingt éditions, avec des remarques, par D. Nicolas, Hugues Menard (1). Les protestants, qui, à défaut de bonnes raisons, croient bien défendre leur cause en racontant quelques sottises des catholiques, n'ont pas manqué d'appeler à leur secours les sermons de Barlet. Henri Etienne surtout a cru que cette découverte étoit un trésor pour son parti. Barlet mourut vers 1480 (2).

XXXV. Claude D'Espence, recteur de l'Université, assista aux états d'Orléans et au colloque de Poissy. Le cardinal de Lorraine, François Ier, et le pape Paul IV, l'honorèrent d'une estime particulière. Il prêchoit à la manière du temps. On ne se souvient plus que de ses ouvrages de controverse.

(1) Il y en a une vieille édition de 1470, et deux autres, imprimées à Venise en 1571 et 1585.

(2) Rom. Joli, *Hist. de la prédicat.*; Du Pin, XVIe siècle, pag. 792.

D'Espence mourut en 1571. Nos historiens l'appellent un homme de paix et profond théologien (1).

XXXVI. Valladier, abbé de Saint-Arnoult, mort vers le milieu du dix-septième siècle, fut un des prédicateurs les plus recherchés, avant que l'on eût pu entendre les Bossuet et les Bourdaloue. Il étoit demandé dans les principales villes du royaume, et fut choisi pour prononcer l'oraison funèbre du roi Henri IV, qui fut très applaudie (2). Cette pièce, où l'auteur témoigne l'affection qu'il avoit pour ce prince, son souverain et son bienfaiteur, n'est qu'un galimathias, quelquefois pompeux, quelquefois rampant, souvent presque inintelligible. Nous avons

(1) Garnier, *Hist. de France*, tom. XIX, in-12, pag. 354.

(2) La collection des Oraisons funèbres que nous avons dans notre langue commence à peu près en 1547, c'est-à-dire à la mort de François Ier. Celles qui furent prononcées aux obsèques de ce prince et de ses successeurs se ressemblent toutes par le mauvais goût. Le cardinal Du Perron fit, en 1586, l'éloge funèbre du célèbre Ronsard, le plus fameux poète de son temps; il y emploie près de vingt pages à dire qu'il ne sait comment s'y prendre pour traiter un sujet si grand. « Ces puérilités, dit Thomas, s'appeloient alors de l'éloquence; et Du Perron comme orateur, et Ronsard comme poète, sont aujourd'hui également oubliés. Deux ans après, le même cardinal fut choisi par le roi pour faire un éloge funèbre, qui prêtoit bien plus à l'éloquence; c'étoit celui de Marie Stuart. Il n'y réussit pas mieux. Henri IV fut célébré pendant sa vie ou après sa mort par plus de cinq cents panégyristes, tant poètes qu'orateurs. Il ne faut pas s'étonner si, malgré l'éloquence brute et sauvage de son siècle, on ne

encore du même prédicateur sa *Sainte philosophie de l'âme*, ou *Sermons de l'Avent*, prêchés en 1612 ; sa *Méténéalogie sacrée*, ou *Sermons du Carême ; Le mariage divin et spirituel entre Dieu et l'homme*, ou *Sermons pour l'octave de la Fête-Dieu ; Sermons pour toutes les fêtes de Notre Seigneur, et pour l'octave de l'Assomption*, tous imprimés ; quelques *Oraisons funèbres*. C'est partout le même désordre d'imagination ; des raisonnements sans justesse, de longs et fréquents passages latins, et quelquefois grecs, où les auteurs païens et théologiens scolastiques sont entassés sans choix et sans raison ; très peu de morale solide, et moins encore de pathétique et d'onction.

XXVII. PRÉDICATEURS DE LA LIGUE. « Ces prédicateurs, laissant le plus souvent l'explication de l'Evangile, se permettoient, selon l'usage du temps, de fréquentes excursions sur l'administration de l'état, sur le scandale que donnoient les conciliabules et assemblées publiques des hérétiques, et sur la patience des bourgeois, qui souffroient que le

trouve presque aucune des Oraisons funèbres de ce prince, où il n'y ait quelque mouvement pathétique sur sa mort. Elles attachent encore, et intéressent par la force du sentiment qui y est répandu. Souvent l'esprit est rebuté, et les larmes viennent aux yeux. On seroit tenté de rire, et l'on s'attendrit. Le sujet vous entraîne, et l'on oublie l'orateur pour ne penser qu'au héros. » (Thomas, *Essai sur les éloges*, chap. XXVI.)

guet, payé de leurs deniers, n'eût plus d'autre fonction que de servir d'escorte à ces ennemis de Dieu et des hommes (1). Le plus violent étoit frère Jean de Han, minime, qui tenoit la chaire de Saint-Barthélemi. Le prince de la Roche-sur-Yon le fit enlever de son couvent au milieu de la nuit, et conduire secrètement dans les prisons de Saint-Germain. Le peuple s'attroupa, força les portes de la prison, et le ramena en triomphe dans son Eglise (2). »

Boucher (Jean), curé de Saint-Benoît, l'un des plus ardents promoteurs de la ligue. Ses sermons, prêchés contre Henri IV, ont été conservés sous ce titre : *Sermons de la simulée conversion, et nullité de la prétendue absolution de Henri de Bourbon, prince de Béarn*, en 1594. Ils furent brûlés.

Poncet, religieux bénédictin, curé de Saint-Pierre-des-Arcis, en la Cité. « Voici ce qu'on peut lire dans le *Journal de l'Etoile*, sous le règne de Henri III, année 1583. Deux jours après la procession, burlesquement scandaleuse, à laquelle ce prince fit assister avec lui ses mignons, les principaux Seigneurs de la cour, agréés à sa nouvelle

(1) Du Pin a pris la peine d'exhumer les noms des sermonnaires de cette époque. (*Bibliothèque Historique du quinzième siècle*, pag. 792.)

(2) Anquetil, *Esprit de la ligue*, liv. v, tom. II, pag. 226.

confrérie de pénitents ; le dimanche, 27 mars, le roi fit emprisonner le docteur Poncet, qui prêchoit le carême à Notre-Dame, pour ce que trop librement il avoit prêché le samedi précédent contre cette nouvelle confrérie, l'appelant la confrérie des hypocrites et des athées. Eh! qu'il ne soit vrai (dit-il en propres termes), j'ai été averti de bon lieu qu'hier soir vendredi, jour de leur procession, la broche tournoit pour ces bons pénitents, et qu'au retour ils mangèrent le chapon gras.... Ah! malheureux hypocrites! vous vous moquez donc de Dieu sous le masque, et portez par contenance un fouet à votre ceinture! Ce n'est pas là, de par Dieu, où il faudroit le porter, c'est sur votre dos et sur vos épaules, et vous en étriller très bien. Il n'y a pas un de vous qui ne l'ait bien gagné..... Le roi, sans vouloir autrement parler à lui, disant que c'étoit un vieux fou, fit conduire Poncet en son coche par le chevalier du guet, en son abbaye de Saint-Pierre, à Melun, sans lui faire autre mal que la peur qu'il eut qu'on ne le jetât dans la rivière (1). »

(1) *Essai sur l'éloquence de la chaire*, par M. le cardinal Maury, tom. 1, pag. 497, 498; Anquetil, *Esprit de la ligue*, liv. v, tom. 11, pag. 226. Au même ouvrage, on lit : « Les prédicateurs débitoient en chaire ces calomnies, et il y en eut un assez hardi pour appeler le roi en plein sermon, tyran, et ses ministres, fauteurs d'hérétiques. » (*Ibid.*, pag. 304.)

XXXVIII. Saint François de Sales, saint Charles Borromée.

Bossuet s'exprime ainsi dans un panégyrique du saint évêque de Genève, prononcé avant sa canonisation : « Je trouve dans ces derniers siècles deux hommes d'une sainteté extraordinaire, saint Charles Borromée et saint François de Sales. Leurs talents étoient différents, et leur conduite diverse; car chacun a reçu son don par la distribution de l'Esprit ; mais tous deux ont travaillé avec même fruit à l'édification de l'Eglise, quoique par des voies différentes. Saint Charles a réveillé dans le clergé cet esprit de piété ecclésiastique, l'illustre François de Sales a rétabli la dévotion parmi les peuples. Avant saint Charles Borromée, il sembloit que l'ordre ecclésiastique eût oublié sa vocation, tant il avoit corrompu ses voies; et l'on peut dire qu'avant François de Sales, l'esprit de dévotion n'étoit presque plus connu parmi les gens du siècle, etc. (1). »

L'archevêque de Milan seconda puissamment les vues et les décrets du concile de Trente, par l'institution des séminaires, des synodes et des conférences, par la publication de ses lettres pastorales, par les saintes ardeurs d'un zèle aussi prudent qu'éclairé, surtout par l'autorité de ses exemples.

(1) *Panégyr.*, t. VI, pag. 35, édit. Le Bel.

La divine Providence bénit ses efforts; son diocèse fut bientôt renouvelé ; et le bien qu'il y fit ne permit plus aux autres de chercher ailleurs leurs modèles. Le panégyriste n'est ici qu'historien : « Dieu, dit Fléchier, donna par ses soins une face nouvelle à son Eglise : ses religieux, qui n'avoient auparavant que l'habit de leur profession, reprirent l'esprit de leurs premiers pères. Les maisons des vierges chrétiennes, auparavant sans clôture et sans régularité, devinrent des jardins clos, et des fontaines scellées sous la garde du divin Epoux. Les prêtres qui avoient négligé la grâce de leur vocation, et qui avoient servi de scandale à leurs frères, devinrent les instruments de leur conversion entre les mains de saint Charles. Les séminaires se peuplèrent d'une race nouvelle d'ouvriers évangéliques, qui rallumèrent la ferveur de la piété dans toute l'étendue du diocèse. Les brebis revinrent dans le bercail; les enfants furent éclairés des vérités chrétiennes ; le peuple devint sage et pieux comme le prêtre; le luxe fut aboli; les mauvaises coutumes comme arrachées; la noblesse se remit dans la piété, les sujets dans l'obéissance, les supérieurs dans la charité, les serviteurs dans la fidélité pour leurs maîtres ; et tout le Milanois devint une nation sainte, un sacerdoce royal, un peuple acquis par les soins et les travaux de son archevêque (1). »

(1) Fléchier, *Panégyr.*, t. II, p. 385.

Mais ce n'étoit pas assez de rappeler la science et la discipline ecclésiastiques. Le ministère de la prédication demandoit aussi sa réforme. C'étoit à notre France qu'étoit réservé l'honneur de la régénérer. Dans un siècle où les discours chrétiens n'étoient qu'un cahos informe et confus de la plus sèche théologie et de la philosophie la plus abstraite, parées seulement de l'étalage de toutes sortes de lettres profanes, François seul s'étoit affranchi des entraves du mauvais goût. Son éloquence simple et naturelle, grave et modeste, surtout insinuante, tiroit toute sa force d'une théologie sagement ménagée, et mise habilement à la portée des esprits les plus grossiers et les plus foibles. «La vérité seule, disoit-il dans sa simplicité naïve, a des grâces et des attraits capables de soumettre les âmes les plus rebelles.» «Qui pourroit compter, demande un de ses modernes panégyristes, les âmes que les charmes vainqueurs de cette éloquence enlevèrent au vice, et donnèrent à la pénitence? Dès qu'il paroît dans la chaire de l'Evangile, la douceur et la modestie de ses regards, le feu vif et pénétrant de ses yeux, le son tendre et touchant de sa voix lui ouvrent d'abord tous les cœurs. Son éloquence n'est point un torrent impétueux, qui roule avec bruit ses flots; c'est un fleuve paisible, qui pénètre peu à peu le sein de la terre, et fertilise les campagnes voisines de ses bords; ce n'est point la foudre qui épouvante, qui consterne;

c'est un feu qui répand une pure lumière ; qui croît par degrés, qui agit sans efforts, qui consume imperceptiblement les liens des anciennes habitudes, et qui change tout sans rien détruire. Son langage n'est point ce langage de la terreur, qui jette dans l'âme une agitation tumultueuse que le même moment voit naître et s'évanouir, que l'esprit cherche aussitôt à dissiper, parce qu'il en est inquiété, contristé ; c'est ce langage de l'onction, de la douce persuasion, qui coule, qui s'insinue au plus intime de l'âme, qui saisit le cœur, et que le cœur reçoit volontiers, qui fait cette violence aimable, de laquelle on ne peut, on ne veut point se défendre. Il peint avec des couleurs si vives, il représente avec des traits si touchants la tyrannie des passions, le repos, la joie d'une bonne conscience, les pures et chastes délices de la vertu, les espérances futures, les miséricordes infinies du Dieu-Sauveur, les tendres épanchements de son amour, que les regrets de la vie passée, et les désirs d'une vie nouvelle s'emparent de tous les cœurs. Combien de fois il eut la consolation de voir des pécheurs émus, attendris, baignés de larmes, pouvant à peine s'expliquer autrement que par leurs soupirs ; venir à ses pieds la fin du trouble dont il les avoit remplis (1) ! »

(1) Ch. de Neuville, *Panégyr.*, tom. VII, pag. 209, 210.

xxxix. CAMUS (Jean Pierre), évêque de Belley, ami intime de saint François de Sales, né à Paris en 1582, mort dans la même ville en 1652.

Nous avons de lui une grande quantité de sermons, dont on a dit qu'ils édifièrent peut-être de son temps, mais qu'il feroient rire aujourd'hui par le ton burlesque qui les caractérise, et par des citations fréquentes et déplacées des poètes et des auteurs profanes (1). Il s'y permet fréquemment contre les moines des traits satiriques, où la bienséance n'est pas plus ménagée que la charité (2). Son imagination se prodigue surtout dans un luxe de figures et de comparaisons intarissables : «Que si les cygnes, dont les âmes partent avec le corps, se réjouissent aux agonies de la mort, que ne doivent faire dans les tribulations ceux qui espèrent en l'immortalité? car tout ainsi

(1) L'auteur des *Trois Siècles de la littérature*, à son article, tom. 1, pag. 189, édit. 1763. Nous n'admettons de ce jugement que la seconde proposition. Nous ne convenons point qu'il y ait dans le ton de cet évêque rien de *burlesque*. Son langage est toujours grave, et son onction apostolique, bien que gâtée par une sorte d'affectation d'esprit. Il fatigue, mais il ne fait pas rire.

(2) Le cardinal de Richelieu s'en plaignit un jour à lui-même : Je ne trouve, lui disoit-il, en vous d'autre défaut que cet horrible acharnement contre les moines; sans cela je vous canoniserois. — Plût à Dieu que cela fût possible, répondit l'évêque, nous aurions l'un et l'autre ce que nous souhaiterions; vous seriez pape, et moi saint.

que les dauphins s'égaient parmi les tourmentes de l'eau, et les aigles parmi les orages de l'air; et comme les soldats se plaisent à la guerre, principalement quand, victorieux, ils partagent le butin, car alors ils se réjouissent comme les moissonneurs et comme les vendangeurs qui font une ample récolte; ainsi les grands courages se délectent parmi les angoisses, parce que lors leur vertu est un exercice, vertu, laquelle consistant en action, s'abat si elle n'est pratiquée. Que si l'espérance de posséder de semblables beautés, que celles qui paroissoient sur le front de Judith, faisoient que les Assyriens enduroient patiemment les fatigues du siége de Bétulie, combien seront douces les persécutions aux âmes généreuses, puisque par elles la vue de l'éternelle et infinie beauté du lieu leur est promise!... Et tout ainsi qu'un soldat qui doit être passé par les armes élit un parrain parmi ses compagnons, qui, lui donnant le coup mortel, le rende insensible aux autres, ainsi, etc..(1) »

XL. LE CARDINAL DE BÉRULLE, fondateur de l'Oratoire. SAINT PHILIPPE DE NÉRI.

Pierre de Bérulle avoit embrassé de bonne heure

(1) *Mélange d'homélies*, Paris, 1522, pag. 100. C'étoit le défaut de son temps. Dans le seul traité *de l'amour de Dieu*, par saint François de Sales, on a compté six cent soixante comparaisons.

l'état ecclésiatique, et s'étoit fait connoître avantageusement dans la célèbre conférence de Fontainebleau, où Du Perron combattit Duplessis-Mornay, le théologien des protestants. Henri IV, qui l'avoit attaché à sa personne comme aumônier, l'envoya en Espagne pour amener à Paris quelques-unes des filles de sainte Thérèse. Ce fut par ses soins que l'institut des Carmélites s'établit et se propagea en France. Peu de temps après, il fonda la congrégation de l'Oratoire, dont il fut le premier général. Plein de l'esprit de Dieu, il avoit conçu le généreux dessein de rappeler aux vertus antiques le sacerdoce qui, s'en étoit étrangement éloigné (1), et ses espérances furent justifiées par l'établissement d'une compagnie à laquelle, dit le grand Bossuet, il n'a point voulu donner d'autre esprit que l'esprit même de l'Eglise, ni d'autres règles que ses canons, ni d'autres supérieurs que ses évêques, ni d'autres liens que sa charité, ni d'autres vœux solennels que ceux du baptême et du sacerdoce. Là une sainte liberté devient un engagement : c'est un corps où tout le monde obéit, et où personne ne commande....... Tout le temps est partagé entre l'étude et la prière ; la piété y est déclarée, le savoir utile, et presque tou-

(1) « *Sacerdotii spiritum sua ætate pene, ut ita dicam, extinctum suscitaret, illiusque dignitatem, quæ tunc temporis mirum in modum viluerat pristino suo splendori ac perfectioni redderet.* » (*De Vita eminentiss.* card. Berulli, autore Donio D'Attichy, pag 26. Paris, 1649.)

jours modeste (1). Le pape Urbain VII récompensa les services de Bérulle par le chapeau de cardinal. Henri IV et Louis XIII avoient essayé inutilement de lui faire accepter des évêchés considérables. Il mourut plein de mérites et de grâces, en 1629, à l'âge de cinquante-cinq ans, en disant sa messe. Le cardinal Du Perron disoit, en parlant de lui : « Si vous voulez convaincre des hérétiques, envoyez-» les moi ; si vous voulez les convertir, adressez-les à » François de Sales; mais si vous désirez les convain-» cre et les convertir à la fois, c'est à M. de Bérulle » qu'il faut les envoyer. » Parmi les œuvres de ce pieux cardinal, on estime surtout son *Discours de l'état et des grandeurs de Jésus-Christ, par l'union ineffable de la divinité avec l'humanité.*

XLI. S. PHILIPPE DE NÉRY avoit établi la congrégation des oratoriens de Rome, ainsi nommés, parce qu'à certaines heures du matin et du soir ils appeloient le peuple pour des instructions et des prières, qu'ils faisoient dans l'église de la Trinité. Des prêtres et de jeunes ecclésiastiques s'étant associés à lui pour travailler de concert à la sanctification des âmes, il les réunit en un corps, leur donna des statuts, et voulut qu'ils vécussent en communauté, sans toutefois s'engager par aucun vœu. La nouvelle

(1) *Oraison funèbre du P. Bourgoing*, tom. VII de l'édition in-8o de Versailles, pag. 572.

congrégation fut approuvée, en 1573, par Grégoire XIII, et confirmée par Paul V, en 1612. C'est de son sein qu'est sorti le savant cardinal BARONIUS.

XLII. LINGENDES (Claude de). Jusqu'au milieu du seizième siècle, nos prédicateurs françois ne connurent que l'idiôme des anciens Romains, défiguré par les altérations successives qu'il avoit subies, et par le mélange d'un jargon étranger, que la langue romane y avoit introduit. Le mauvais goût les entraînoit, dès qu'ils vouloient se servir de leur propre langue, qui n'étoit pas encore faite, du moins pour la littérature. Maillard, Ménot, Corénus, de Besse, Valladier, et une foule d'autres prédicateurs, dont les noms sont inconnus ou ridicules, disputant, dit Massillon, ou de bouffonnerie avec le théâtre, ou de sécheresse avec l'école, et mêlant à la parole sainte des termes barbares qu'ils n'entendoient pas, ou des plaisanteries qu'on n'auroit pas dû entendre, avoient avili l'éloquence de la chaire par un style abject, une érudition confuse, une mythologie indécente, des narrations apocryphes, quelquefois même des expressions ou des images obscènes; peu de morale solide, moins encore de bons raisonnements.

Lingendes avoit tout ce qu'il falloit pour entraîner son siècle, il se laissa dominer par lui (1). Les ora-

(1) Voici le portrait qui en a été tracé par un de ses contempo-

teurs de cette époque ne surent pas profiter de l'impulsion donnée à la langue française, par les édits

rains : « Le P. de Lingendes avoit un naturel pour l'éloquence, le plus grand que j'aie vu. Il étoit bien fait de sa personne, il avoit de la modestie et de la gravité, il avoit le visage agréable, et tout l'extérieur grand. Il s'attiroit du respect par celui qu'il portoit à ses auditeurs. Sa voix n'étoit pas fort éclatante; mais elle avoit du corps, de l'étendue, de la fermeté, et je ne sais quoi d'insinuant qui le faisoit écouter avec application dès qu'il ouvroit la bouche pour parler. Les qualités de son esprit répondoient assez à ces dehors : il avoit la pénétration grande, l'intelligence exquise, le sens droit, la compréhension aisée, l'imagination nette, et un jugement fort solide. Sa capacité consistoit dans une parfaite connoissance de la théologie, qu'il savoit beaucoup mieux que ceux qui l'enseignent; ce qui lui donnoit un air fort décisif dans les matières qu'il traitoit. Il avoit joint à cette connoissance une science profonde des Pères, dont il avoit coutume de se servir avec tant de bonheur et d'adresse, qu'il sembloit qu'il n'avoit écrit les choses que pour lui. Mais rien ne relevoit davantage l'éclat de cette capacité, que cette admirable éloquence, dont il se servoit si heureusement pour faire les impressions qu'il vouloit sur les esprits, par le tour qu'il donnoit aux choses. Ses raisons se soutenoient tellement les unes les autres, que les dernières étoient toujours plus fortes que les premières; et outre qu'il n'y avoit rien de faux, ni rien d'égaré dans son raisonnement, que tout y étoit solide, la force de son discours alloit toujours en s'augmentant comme par degrés, pour frapper encore davantage les esprits qu'au commencement. Enfin son véritable talent étoit d'éclairer l'entendement, et de toucher plus fortement le cœur. Tout son discours étoit un éclaircissement merveilleux des matières qu'il traitoit; et après avoir jeté dans l'esprit la semence des mouvements qu'il se proposoit, par une abondance et un épanchement de lumière dont il étoit plein, il faisoit jouer tous les ressorts de l'âme par tous les mouvements dont il la jugeoit capable d'être touchée, et il enflammoit le cœur par tout ce qu'il y avoit de feu et d'ardeur dans les passions, dont il savoit l'art, par une rhétorique particulière qu'il s'étoit faite. On commençoit alors

publiés en sa faveur, et par les heureux efforts de quelques-uns de ses écrivains, surtout de ses premiers poètes. Ils s'opiniâtrèrent à conserver l'ancien idiôme. Un respect superstitieux enchaînoit nos prédicateurs à celui que l'Eglise a conservé dans son culte public. Lingendes étoit si loin de prévoir les hautes destinées qui attendoient la langue des Malherbe, des Corneille et des Bossuet, que les mêmes sermons qu'il avoit composés et prononcés en fran-

à l'écouter avec plaisir, parce qu'il entroit dans les esprits par l'artifice de son éloquence; et on ne craignoit jamais tant de le voir finir, que quand il étoit près de le faire. Car dans ces moments, il étoit entré dans les cœurs, et il en étoit le maître pour y faire ce qu'il lui plaisoit. Il avoit ce don de persuader en touchant, dans un si haut degré, que j'ai vu des libertins qui ne pouvoient se résoudre d'aller l'entendre, dans la crainte d'être contraints par la force de ses raisons; car on étoit pris dès qu'on l'écoutoit. Mais rien ne parloit tant à son avantage que le silence de son auditoire; quand il avoit achevé son sermon, on voyoit ses auditeurs se lever de leurs chaises, le visage pâle, les yeux baissés, et sortir tout émus et tout pensifs de l'Eglise, sans dire un seul mot, surtout dans les matières touchantes, et quand il avoit trouvé lieu de faire le terrible, ce qu'il faisoit fort souvent. » (Le P. Rapin, *Réflexions sur l'éloquence*, pag. 161; *Dictionn. portatif des prédicateurs français*, pag. 147, par Albert.)

(1) « L'édition qui en paroît en notre langue (2 vol. in-8°) est un travail des copistes, sans nerf, et presque sans feu. La véritable édition est toute latine (3 vol. in-4° et in-8°, Paris, 1664), et n'est qu'un recueil abondant de matières arrangées, prêtes à recevoir la forme que son génie lui inspiroit dans la prononciation. » (La Rue, *Préface de son Avent*, n° VII.) « Lingendes ne crut pas, dit M. le cardinal Maury, que la langue française dût vivre aussi long-temps que ses ouvrages, qu'elle fit bientôt oublier; et en se déshéritant ainsi

çais, il les voulut traduire en latin; et ils n'ont été publiés qu'en cette langue (1).

Ce célèbre prédicateur étoit né à Moulins, en 1591; il entra, en 1607, dans la compagnie de Jésus, fut provincial, et ensuite supérieur de la maison professe à Paris, où il mourut en 1660, âgé de soixante-neuf ans. Le plus éloquent de ses discours est sans contredit le *sermon sur le duel*. Les auteurs du recueil publié récemment sous le titre: *Les orateurs chrétiens*, l'ont mis en tête de leur collection; il méritoit cet hommage. Après avoir, disent-ils dans l'analyse de ce sermon, approfondi la question *du pardon des injures*, dans plusieurs autres discours, le P. de Lingendes, qui vivoit à une époque où le duel étoit devenu une manie presque générale, où, comme il le dit lui-même, l'empire de la religion, les décrets de l'autorité, la rigueur des lois, ne pouvoient y mettre un frein, le P. de Lingendes, cet homme qui jeta véritablement en France les fondements de la logique oratoire, crut devoir rendre à son pays et à l'humanité le plus important service, en attaquant avec un noble courage un préjugé destructeur, qui, confondant toutes les idées de gloire et d'honneur,

lui-même des conquêtes et des triomphes de notre littérature, il n'eut pas plus d'influence sur nos prédicateurs du grand siècle, que les anciens orateurs qu'il étoit si loin d'égaler. « (*Essai sur l'éloquence de la chaire*, tom. 1, pag. 118.)

armoit les braves contre les braves, la folie contre la raison, et portoit chaque jour la désolation dans les familles, en faisant couler à grands flots un sang précieux, qui ne doit être répandu que dans l'intérêt seul, et uniquement pour le salut de la patrie. Fort de la doctrine évangélique, et muni de toutes les ressources de la plus profonde érudition, le P. de Lingendes composa son *sermon sur le duel*, dont il s'attacha à combattre les partisans avec leurs propres armes (1). »

« Si Dieu nous ordonnoit la vengeance (dit-il dans sa péroraison), s'il nous prescrivoit de terminer nos différends par le duel, combien n'en verrions-nous pas se récrier sur la difficulté de l'exécution ! Cependant, quoi qu'il nous défende l'un et l'autre, sous peine d'être damnés, on nous voit à chaque instant résister à la défense. Voyez pourtant quel profit, quel avantage nous retirons de là, en considérant toutes les chances du duel ! Le vaincu perd ses biens, sa vie et son âme ; le vainqueur se voit privé de jouir de sa fortune, et sans cesse menacé du supplice. Considérons maintenant toute la vanité d'une pareille victoire ; envisageons la mort, les supplices, l'éternité. Combien ne condamnerons-nous pas une fausse gloire, qui n'a de mérite ni devant Dieu, ni devant les hommes ;

(1) *Les Orateurs chrétiens*, tom. 1, pag. 61. Paris, 1818.

qui ne peut être profitable ni pour cette vie, ni pour l'autre; ni à nous, ni aux autres, dans le temps, ni dans l'éternité! Mais, quel que soit le rapport sous lequel on envisage le duel; on doit toujours avoir présent à l'esprit : premièrement, que tout duel est un péché mortel; secondement, que la seule volonté même du duel est un péché mortel; troisièmement, que s'y préparer c'est se rendre digne d'une damnation éternelle; quatrièmement, que tout homme qui se trouve en cet état ne peut espérer de salut; que les sacrements, les prières, les aumônes, les bonnes œuvres, sont choses insuffisantes pour racheter de cet état; que dans ce cas, les confessions et les communions deviennent sacriléges; que *si vouloir le duel est être généreux, aucun homme généreux ne peut être sauvé, et que si ne le vouloir pas est être lâche, il n'y a que le lâche qui puisse espérer le salut* (1). »

XLIII. JEAN DE LINGENDES. Un autre prédicateur de même nom et de la même famille que le précédent fut précepteur du comte de Moret, fils naturel de Henri IV, évêque de Sarlat, puis de Mâcon. Il est mort en 1665. On a de lui l'Oraison funèbre de Louis XIII, qu'il avoit pronon-

(1) Edit. Paris, in-8°, 1564, pag. 595, 596.

cée dans l'église de Saint-Denis, en 1643, et celle d'Amédée, duc de Savoie, mort en 1637, que le cardinal Maury apprécie à sa juste valeur (1).

XLIV. COSPEAU ou COPEAU, né en 1568, à Mons en Hainaut, docteur de Sorbonne, successivement évêque d'Aire, de Nantes et de Lisieux, avoit été disciple du célèbre Juste-Lipse. Ce fut un des meilleurs prédicateurs de son temps, et un des premiers qui retranchèrent dans les sermons les citations d'Homère, de Cicéron et d'Ovide, pour y substituer celles de l'Ecriture et des Pères. Il mourut en 1646.

BERTHAUD (Jean), premier aumônier de la reine Catherine de Médicis, lecteur de Henri III, puis évêque de Séez, fut un des premiers qui cultivèrent avec succès la poésie française. Contemporain de Ronsard et de Desportes, il avoit formé son style sur celui de Sénèque, qu'il a fait passer jusque dans ses sermons. Il prononça l'oraison funèbre de Henri IV, moins supportable encore que celles de Valladier et de Myron, évêque d'Angers.

XLV. SENAULT (Jean François), né en 1599.

(1) *Essai sur l'éloquence de la chaire*, tom. 1, pag. 218 et suiv.

Le cardinal de Bérulle, fondateur de l'Oratoire, l'admit dans sa congrégation naissante, et pressentit qu'il en seroit un jour l'un des ornements, par ses talents et par ses vertus. Après avoir professé les humanités, il se consacra à la chaire, livrée alors au phébus et au galimathias; il sut lui rendre la dignité et la noblesse qui conviennent à la divine parole. « C'est à lui principalement qu'on est redevable d'avoir purgé la chaire de cette érudition profane, de ces ridicules plaisanteries qu'on y croyoit auparavant nécessaires pour attirer l'attention des auditeurs, et d'avoir substitué en leur place la méthode que les prédicateurs ont suivie depuis. C'est le témoignage que tout le monde a rendu au P. Senault, et surtout le P. de Lingendes, quoique alors son concurrent dans la gloire de l'éloquence de la chaire (1). »

Le P. Senault avoit travaillé douze ou quinze ans à se former le style et à polir son langage, sans néanmoins interrompre l'étude de la théologie, de l'Écriture et des Pères, où il se fit un fonds inépuisable de doctrine, qui a fourni à ces quarante années de prédication dans les premières chaires du royaume. Ce prédicateur fut, dit Voltaire, à l'égard de Bourdaloue, ce que Rotrou est pour Corneille, son prédécesseur, et rarement son égal. Ses

(1) Albert, *Dictionn.*, pag. 245.

succès en ce genre lui méritèrent des pensions et des évêchés, qu'il eut la générosité de refuser. Il fut élu supérieur général de la congrégation de l'Oratoire, charge qu'il exerça pendant dix années avec un applaudissement général. Il mourut à Paris en 1672. Fromentières, depuis évêque d'Aire, prononça son oraison funèbre. Outre ses *Panégyriques*, recueillis en 3 vol. in-8°, au nombre d'environ quatre-vingts, il a laissé divers ouvrages estimés, entre autres un *Traité de l'usage des passions*, traduit en anglois, en allemand, en italien et en espagnol ; ouvrage où l'érudition s'unit à la sagesse des principes. L'auteur y prouve l'utilité et la nécessité des passions, mais il en montre en même temps la direction et l'objet. Il fait admirablement servir la philosophie à la morale, et les arides leçons des anciens sages à la gloire des maximes de l'Evangile, qui seule peuvent leur donner une sanction et une consistance solide.

XLVI. LE JEUNE (le P.), oratorien, dit l'Aveugle, né à Poligny en Franche-Comté, en 1592, d'un père conseiller au parlement de Dôle. Il renonça à un canonicat d'Arbois, pour entrer dans la congrégation naissante de l'Oratoire. Le cardinal de Bérulle se chargea de sa direction. Le P. Le Jeune se consacra aux missions, et s'acquitta, durant soixante ans, des devoirs qu'il s'étoit imposés avec un zèle et

une ardeur infatigable. Ses travaux apostoliques furent couronnés plus d'une fois par des succès éclatants, et par des conversions sans nombre. Il perdit la vue en prêchant le Carême à Rouen, à l'âge de trente-cinq ans. Cette privation si pénible n'abattit point son courage, et, malgré la vivacité naturelle de son caractère, il la supporta avec une noble résignation. Après une longue et douloureuse maladie, il mourut à Limoges, en 1672, en odeur de sainteté. Dix gros volumes de sermons déposent en faveur de sa facilité et de son abondance (1). Le P. Le Jeune fut regardé comme un des plus célèbres prédicateurs de son temps, et si on lui pardonne le défaut de goût et les vices de style de son siècle, on conviendra que, du côté de l'onction, de la simplicité et de l'instruction, il n'étoit pas indigne de la réputation qu'il a eue, et qu'il conserve encore parmi ceux qui font plus de cas des choses que de la manière, du ton et de l'arrangement des mots. Ses sermons furent traduits en latin, sous ce titre : *Johannis Junii deliciœ pastorum sive conciones*, 1 vol. in-4°. « Ce sermonnaire, disoit Massillon, est un excellent répertoire pour un prédicateur, et j'en ai profité. »

Pour bien apprécier le mérite des premiers ré-

(1) In-8°, Toulouse, 1688. Il y en a une autre édition de 1663.

formateurs de notre chaire française, et les obstacles contre lesquels ils avoient à lutter, il nous suffira de produire quelques extraits d'une oraison funèbre, prononcée, à la même époque, dans l'église cathédrale d'Avignon ; c'est celle du brave Crillon. L'auteur, après avoir cité dès son exorde quatre vers latins, demande: «Quel thême prendrons-nous? Quel sera le palin-chant sur lequel nous chanterons ce funèbre épitaphe? Etant sur ce pensement, je pensois que je ne pouvois mieux louer ce grand guerrier, que d'emprunter l'oraison funèbre que David fit sur la mort d'un grand guerrier, et, prenant le langage de lui, m'ecrier avec lui : *Abjectus est clypeus fortium ;* le bouclier des forts est attéré et enterré. Appeler quelqu'un bouclier, écu, ou parvis, c'est l'appeler fort, brave, preux, vaillant, valeureux, courageux, magnanime; et appeler quelqu'un magnanime, c'est lui donner le haut bout au fait de la guerre, la preséance aux affaires d'état, la main droite ès-choses de piété et de religion... Qu'est-ce qu'avoir une âme grande? Il nous faut expliquer ceci à la façon que les théologiens discourent de la grandeur invisible et ineffable de Dieu, le mettant au pied de la grandeur corporelle des créatures, et prenant mesure et allignement d'icelle. Nous appelons une chose grande, qui est assortie de ces quatre dimensions, longueur, largeur, hauteur et profondeur. Ils disent que la longueur de Dieu c'est

son éternité, la largeur c'est son immensité, la hauteur c'est sa puissance en miséricorde, la profondeur c'est sa sagesse ou justice. De même pouvons-nous déchiffrer la grandeur d'une âme par ces quatre pièces et ameublements. La hauteur d'une âme est de ne s'attacher à rien de bas, la profondeur est de descendre jusques au plus creux des pensées et conseils de l'ennemi; la longueur, à supporter avec patience l'envie, l'ennui, le travail; la largeur du courage ne reconnoît aucunes bornes, ni lisières de temps, de lieu et d'âge. Or, venons au point. Comment est-ce que je prouve que le sieur de Crillon a été magnanime, et le bouclier des forts? Est-ce parce qu'il étoit extrait d'un estof fort illustre et généreux? Est-ce parce qu'il étoit d'une bonne et forte constitution? Est-ce donc parce qu'il étoit natif et originaire d'Avignon, que nous pouvons appeler par titre d'honneur, comme jadis Epaminondas disoit de la plaine de Béoze, l'échaffaud de Mars, ou comme Xénophon de la ville d'Ephèse, la boutique de la guerre? Tout cela est vrai; mais sa magnanimité paroît principalement en la hauteur, profondeur, longueur et largeur de son courage. La hauteur, en ce qu'il ne pouvoit se tenir sous le toit d'une maison, à l'abri d'une tente, sous l'ombre d'une courtine, aux champs, à la campagne, au jour, à l'erte, au soleil, au hâle, au serein. Mon Crillon, le pied toujours en l'air ou

sur l'étrier, la tête sous le ciel, qui étoit son pavillon et son dais, la volupté ne l'a jamais collé à la terre, les délices ne l'ont jamais colleté. Cet Annibal ne s'est point arrêté à Capoue; ce Samson n'a point perdu sa force au giron de Dalila; cet Achille ne changea jamais le pourpoint en une veste féminine; cet Hercule ne quitta jamais son épée pour prendre une quenouille. La profondeur étoit son conseil et prudence, qui est l'œil de l'art militaire, la visière d'un guerrier, et le cadran de la vie humaine. Sur la largeur et l'étendue de la valeur, qu'en dirai-je? Mais que n'y a-t-il à dire là-dessus? A quoi le voulez-vous? où le voulez-vous? contre qui le voulez-vous? A pied, à cheval, avec la lance, avec l'épée, au siége, à l'escarmouche, à une saillie, à une tranchée, sur une muraille, à une camisade, de nuit, de jour, en santé, en maladie, au printemps, à l'hiver de son âge, avec une poignée de gens, avec une grosse armée? il est toujours Crillon. Quelle partie de l'Europe n'a pas senti, où ouï les foudres de son bras? Toute la France a été le théâtre et le Colisée de ses prouesses... Quand la maladie, sergente du ciel, nous met la main dessus, et que la mort nous dit : Il faut suivre, Dieu l'a dit; allons, suivons, n'estrivons pas, à l'imitation de notre Crillon, qui, averti qu'il falloit déloger, battre aux champs, aller servir son quartier au ciel, il reçoit cet ajournement en maistre-

de-camp, c'est-à-dire aussi généreusement qu'autrefois il entendoit volontiers le son de la trompette pour monter à cheval... Hélas! Messieurs, après avoir emmiellé vos oreilles du narré de tant de vaillance et actes héroïques, faut-il que je les enfielle de ce triste mot, *abjectus est*, il est mort, il n'y a plus de Crillon. Nous ne le verrons plus dans son carosse faire le tour de la ville, réjouir de son aspect ses amis, remplir de révérence les étrangers, aumôner de son argent les pauvres : *Abjectus est*, il est mort. Nous ne le verrons plus dans nos églises battre la poitrine de ses mains, le ciel de ses prières, nos oreilles de ses voix exemplaires : *Abjectus est*, il est mort. Où est celui qui jadis a donné la loi à la fortune, la vie à ses ennemis, la paix à la France, le royaume au roi, leur pays aux François, les tribunaux à la justice, les autels à la religion? Mort! as-tu bien osé mettre la main sur celui qui tant de fois t'a donné le cartel de défi en bataille rangée? Saint-Père, voilà votre vassal et défenseur; roi de France, voilà votre bouclier; noblesse, voilà votre modèle; soldats, voilà votre père; pauvres, voilà votre dépensier; Français, voilà votre pavois; Avignonais, voilà l'honneur de votre ville; religion, voilà ton protecteur; magnanimité, voilà ton parangon; clémence, voilà ton lustre; libéralité, voilà ta gloire; sincérité, voilà ta perle : *Abjectus est*, il est mort. Adieu Crillon,

adieu ; adieu le capitaine des merveilles, adieu la merveille des capitaines, adieu mon brave ; adieu Crillon, adieu brave des braves. Nous ne vous verrons plus, nous ne vous ouïrons plus. La grande perte que fait toute la chrétienté ! le grand guerrier que vous avez perdu, Saint-Père ! Le grand serviteur que vous aviez là, mon roi ! L'inexpugnable boulevard que c'étoit pour vous, ô France ! Mais que tu as perdu, Avignon ! Son ombre, comme celle du frêne, chassoit loin de tes murs les serpents huguenots... A quoi en venons-nous, Messieurs ? Pour Dieu éveillons-nous, et pensons à ceci : Crillon est mort, et il nous faut mourir. Il n'y a homme si haut monté que la mort ne désarçonne, si haut perché, qu'elle ne culbute en bas ; si bien armé à blanc et à cou, qu'elle ne perce ; si bien retranché et barricadé, qu'elle ne renverse. La mort est cette Até d'Homère, qui se promène et danse sur la tête des hommes ; la mort est le glaive de Damoclès, qui, lorsque nous banquettons, et passons nos jours en plaisirs et en quelque joyeux déduit, nous pend sur la tête. »

L'auteur de cet étrange discours s'appeloit François Bening, jésuite. Il le prononça en 1615, et le fit imprimer l'année suivante sous ce titre : *Le bouclier d'honneur, ou sont representés les plus beaux faits de très généreux et puissant seigneur Louis de Bertons de Crillon, surnommé le Brave.*

XLVII. LA COLOMBIÈRE (Claude de), de la compagnie de Jésus, prêcha la plupart de ses sermons dans une terre étrangère. Son style n'est pas toujours pur, mais son langage est toujours affectueux. L'abbé Trublet dit qu'ils sont pétris de la même onction que ceux du P. Cheminais, mais avec plus de chaleur. Tout y respire la piété la plus tendre, la plus vive ; je n'en connois pas même, ajoute ce littérateur moraliste, qui ait ce mérite dans un mérite égal, et qui soit plus dévot sans petitesse (1). Il suffit de jeter un coup-d'œil sur ces sermons, pour y reconnoître en effet une piété lumineuse, attendrissante, et un langage au-dessus de son siècle.

XLVIII. GIROULT, aussi jésuite. Cet orateur avoit des qualités rares pour son ministère : un esprit droit et solide, une connoissance très étendue de l'Ecriture et des Pères, de la pénétration dans les matières de théologie, une éloquence animée. Seulement on désireroit que ses raisonnements eussent plus de profondeur, et son style moins de négligences. Il mourut à Paris en 1689.

XLIX. MASCARON. On peut dire que cet orateur marque dans l'éloquence le passage du siècle de

(1) *Réflexions sur l'éloquence*, pag. 76.

Louis XIII à celui de Louis XIV. Il a encore de la rudesse et du mauvais goût de l'un, il a déjà de l'harmonie, de la magnificence du style, et de la richesse de l'autre. Sa manière tient à celle des deux hommes célèbres qui, en le suivant, l'ont effacé. Il semble qu'il s'essaie à la vigueur de Bossuet, et aux détails heureux de Fléchier; mais ni assez poli, ni assez grand, il est également loin de la sublimité de l'un et de l'élégance de l'autre. En général, Mascaron étoit né avec plus de génie que de goût, et plus d'esprit que de génie. Quelquefois son âme s'élève; mais, soit le défaut du temps, soit le sien, quand il veut être grand, il trouve rarement l'expression simple. Sa grandeur est plus dans les mots que dans les idées. Trop souvent il retombe dans la métaphysique de l'esprit, qui paroît une espèce de luxe, mais un luxe faux, qui annonce plus de pauvreté que de richesse. Il est alors plus ingénieux que vrai, plus fin que naturel. On lui trouve aussi de ces raisonnements vagues et subtils, qui se rencontrent si souvent dans Corneille; et l'on sait combien ce langage est opposé à celui de la vraie éloquence. Son plus grand mérite est d'avoir eu la connoissance des hommes. Il a dans ce genre des choses senties avec esprit et rendues avec finesse.

On trouve dans son Oraison funèbre de Turenne plus de beautés vraies et solides que dans toutes les

autres. Le ton en est éloquent, la marche en est belle, le goût plus épuré. « Il me semble, disoit madame de Sévigné, n'avoir jamais rien vu de si beau que cette pièce d'éloquence. » On défioit Fléchier de le surpasser, et on ne croyoit pas que la chose fût possible. L'événement à prouvé le contraire. Mascaron naquit à Marseille en 1634, et mourut en 1703. Il fut évêque de Tulle et d'Agen. Il avoit paru pour la dernière fois à la cour en 1694, et y recueillit les mêmes applaudissements que dans les jours les plus brillants de sa jeunesse. Louis XIV en fut si charmé, qu'il lui dit : *Il n'y a que votre éloquence qui ne vieillit pas.*

L. Bossuet. C'étoit à ce grand homme qu'étoit réservé l'honneur d'être en Europe le véritable créateur, et le plus parfait modèle de l'éloquence de la chaire. Il y parut vingt ans avant Bourdaloue ; et il y avoit obtenu déjà les succès les plus distingués. « Ainsi parmi nous, dit M. le cardinal » Maury, la véritable tige de l'éloquence, d'où » sortent de si magnifiques rameaux, c'est Bossuet, » dont Bourdaloue a été l'un des premiers et des » plus beaux ouvrages. Bossuet en effet ne me pa- » roît jamais plus grand que lorsque je lis Bour- » daloue, qui entra vingt ans après lui dans » cette nouvelle route, où il sut se montrer ori-

» ginal en l'imitant, et où il le surpassa en travail,
» sans pouvoir jamais l'égaler en éloquence et en génie (1). »

(1) *Essai sur l'éloquence de la chaire*, tom. 1, pag. 127.

EXEGI MONUMENTUM.

Laboravimus quantum potuimus, et quominus impetravimus quod optavimus, manet tamen fructus laboris nostri apud Deum, apud quem nullum bonum irremuneratum est.

S. BERNARD, *Epist.* CCCLX.



TABLE

DES ARTICLES CONTENUS DANS CE VINGT-CINQUIÈME VOLUME.

LIVRE DIXIÈME ET DERNIER.

SUITE DES CONTROVERSISTES SCOLASTIQUES.

		Pages.
I.	Pierre le Vénérable, abbé de Cluny.........	1
II.	L'abbé Rupert............................	14
III.	Hugues et Richard de Saint-Victor.........	22
IV.	L'abbé Suger.............................	26
V.	S. Norbert, l'abbé Guerry et autres prédicateurs, saint Antoine de Padoue, Rob. Grosthead ou Capiton, Gilles de Colonne, Hugues de Rouen, le B. Ælrède de Riedval........	33
VI.	Alexandre de Halès, Albert-le-Grand........	36
VII.	Jean Duns, surnommé Scot................	40
VIII.	Raymond Lulle...........................	42
IX.	Roger Bacon.............................	45
X.	Gerson..................................	46
XI.	Pierre d'Ailly...........................	52
XII.	Clémangis, Thom. de Courcelle, Almain, Ockam, d'Oresmé......................	53
XIII.	S. Thomas d'Aquin.......................	55
XIV.	S. Bonaventure...........................	88
XV.	S. Bernard, abbé de Clairvaux.............	96
	Conciles après l'an 787 jusqu'au concile de Trente.	505

26. 59.

Supplément aux principaux écrivains ecclésiastiques des XIV, XV, XVI[e] siècles.

		Pages.
I.	Arnaud de Bonneval, Thom. Akempis, Jean Nider	521
II.	Le cardinal Bessarion	523
III.	Jacques de Lausanne	524
IV.	S. Vincent Ferrier	*Ibid.*
V.	S. Bernardin de Sienne	528
	S. Jean de Capistran	530
	S. Antonin	531
VI.	Savonarole	*Ibid.*
	Pic de La Mirande, Marcile Ficin	533
VII.	Le B. Laurent Justinien	*Ibid.*
VIII.	Jean Raulin	536
IX.	S. Thomas de Villeneuve, archev. de Valence.	539
X.	Tostat	541
XI.	S. François Xavier, apôtre des Indes	544
	Salmeron. Simon Vigor. Le cardinal Caïetan.	547
XII.	Melchior Canus	548
XIII.	Le cardinal Ximénès	*Ibid.*
XIV.	Vivès	549
XV.	Erasme	550
XVI.	Eckius	551
XVII.	Corneille Mussi, évêque de Bitonte	552
XVIII.	Le cardinal Bembo	554
XIX.	Le cardinal Sadolet	555
XX.	Muret	557
XXI.	Prédicateurs italiens	*Ibid.*
XXII.	Segneri	560
XXIII.	Prédicateurs espagnols	564

		Pages.
XXIV.	Sainte Thérèse	566
XXV.	Rodriguez	566
	Dupont. Ribadéneira	567
	Barthélemy de Las Casas	*Ibid.*
XXVI.	Grenade	568
	Barthélemy des Martyrs (en note)	*Ibid.*
XXVII.	Balthazar Gratien	569
XXVIII.	Prédicateurs anglais	571
XXIX.	Jérémie Taylor	*Ibid.*
XXX.	Barrow	572
XXXI.	Tillotson	*Ibid.*
	Prédicateurs allemands	574
	Prédicateurs français	575
XXXII.	Maillard	*Ibid.*
XXXIII.	Menot	*Ibid.*
XXXIV.	Barlet	*Ibid*
XXXV.	Despence	576
XXXVI.	Valladier	577
XXXVII.	Prédicateurs de la ligue	578
	Boucher, curé de Saint-Benoît	579
	Poncet, curé de Saint-Pierre en la Cité	*Ibid.*
XXXVIII.	S. François de Sales, saint Charles Borromée	581
XXXIX.	Camus, évêque de Belley	585
XL.	Le cardinal de Bérulle	586
XLI.	S. Philippe de Néry	588
XLII.	Claude de Lingendes	589
XLIII.	Jean de Lingendes	594
XLIV.	Cospeau	595
	Berthaud	*Ibid.*
XLV.	Senault	*Ibid.*

		Pages.
XLVI.	Le Jeune	597
	Bening	598
XLVII.	La Colombière	604
XLVIII.	Giroult	*Ibid.*
XLIX.	Mascaron	*Ibid.*
L.	Bossuet	606





